John Foxe

LE LIVRE DES MARTYRS

New Covenant Publications International Ltd. French

Copyright © 2020. Publications Internationales de la Nouvelle Alliance.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'auteur, sauf dans le cas de brèves citations contenues dans des articles et des revues critiques. Veuillez adresser toutes les questions pertinentes à l'éditeur.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous aucunes formes ou par quelque procédé que se soit, électronique ou mécanique, y compris des photocopies et des rapports ou par aucun moyen de mise en mémoire d'information et de système de récupération sans la permission écrite de l'éditeur, sauf par un critique qui peut citer de brefs passages dans une revue.

ISBN : 359-2-85933-609-1

ISBN : 359-2-85933-609-1

Données de catalogage avant publication

Edité et Crée par : Le Groupe International de la Nouvelle Alliance.

Imprimé au Royaume-Uni.

Première impression le 26 mai 2020

Publié par New Covenant Publications International Ltd.

Kemp House, 160 City Road, London, EC1V 2NX

Visitez le site web : www.newcovenant.co.uk

LE LIVRE DES MARTYRS DE FOXE

JOHN FOXE

Si nous devons mourir – que ce ne soit comme porcs
Traqués parqués dans un coin déshonorant
Alors qu'autour de nous, les chiens affamés,
Se moquant de notre sort maudit, aboient de rage.
Si nous devons mourir, – oh, que ce soit dignement,
Que notre sang précieux ne soit pas versé
En vain ; car, s'ils sont obligés d'honorer
Notre mort, nous défierons même des monstres !
Oh, mes Frères ! Affrontons notre ennemi commun ;
Bien que beaucoup moins nombreux, soyons courageux,
Et à leurs multiples coups répondons d'un coup fatal !
Qu'importe si devant nous s'ouvre une tombe ?
Comme des hommes, nous braverons la lâche meute meurtrière
Dos au mur, mourants, mais en se défendant !

Si Nous Devons Mourir, 1919
If We Must Die
Claude McKay

Cette page a été laissée vierge intentionnellement.

New Covenant Publications

International Inc.

Livres Réformés, Esprits Transformés

Alt-Heerdt 104, 40549 Düsseldorf, Germany
Tel : +49 211 399 435 234

Email: newcovenantpublicationsintl@gmail.com

Avant-propos

New Covenant Publications International reconnecte le lecteur avec le plan divin liant le ciel et la terre et renforçant la perpétuité de la loi de l'amour. Le logo, l'Arche de l'Alliance, représente l'intimité entre le Christ Jésus et Son peuple et la centralité de la loi de Dieu. Comme il est écrit : « Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Eternel : Je mettrai ma loi au-dedans d'eux-mêmes, je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (Jérémie 31: 31-33; Hébreux 8: 8-10). Par conséquent, la nouvelle alliance embrasse un peuple dans le cœur duquel Son amour et Sa loi sont unis et inscrits, même au milieu de violents conflits, de débauche et de tromperies sans frein.

Pendant de nombreux siècles, beaucoup ont souffert d'affliction, d'oppression incompréhensible et de guerre agressive, susceptibles de faire disparaître la vérité et d'effacer la connaissance de Dieu. En particulier au moyen âge, la vérité avait été grandement obscurcis par les traditions humaines et l'ignorance populaire, car les habitants du monde entier avaient méprisé la sagesse et transgressé l'alliance. Le fléau de compromis avec les maux qui proliféraient provoquèrent un déferlement de dégénération débridée et inhumanité diabolique, que beaucoup de vies furent injustement sacrifiées, refusant de se rendre le droit de conscience. Néanmoins, une connaissance perdue a été rétablie, spécialement pendant la Réforme.

L'Histoire, spécialement pendant l'ère de la Réforme au 16ème siècle marque un important moment de vérité, un changement fondamental et de la turbulence en conséquence, comme le montra l'exemple du mouvement de la Contre-Réforme mouvement. Cependant, dans ce volume, on redécouvre la portée indéniable de cette révolution singulière du point de vue des réformateurs et d'autres témoins de premier plan. De leurs récits, on peut comprendre les batailles dévastatrices et les raisons qui sous-tendent une telle résistance phénoménale. On peut même sonder les mystères impénétrables, les controverses virulentes et les interventions surnaturelles.

Notre devise: « Livres Réformés, Esprits Transformés » accentue le genre littéraire distinct, composé dans une ère critique et son incidence. Elle se fait aussi l'écho de l'urgence de la réforme personnelle, la renaissance et la transformation. A l'instar de la presse de Gutenberg, couplée par l'œuvre de la traduction, qui diffusa les principes de la foi réformée, il y a quelque 500 ans, la presse et les médias en ligne digitalisés se devraient de communiquer dans toutes les langues la lumière de la vérité dans ces derniers temps.

Remerciements

Ce livre est dédié à Dieu Éternel.

Table des Matières

Table des Matières 3
Chapitre I - Les Premières Persécutions Générales sous Néron 6
Chapitre II – L'Histoire des Dix Premières Persécutions 11
Chapitre III - Contenant des Persécutions des Chrétiens en Perse 22
Chapitre IV - Les Persécutions Papales 25
Chapitre V - L'Inquisition et Les Persécutions en Espagne, Portugal et L'Italie 32
Chapitre VI - De Nouveaux Details des Persecutions des Protestants 42
Chapitre VII - Récits des Persécutions dans d'Autres Contrées 49
Chapitre VIII - La Vie, Les Souffrances et Le Martyre de Jérôme 55
Chapitre IX - La Persécution des Protestants dans Différents Pays 60
Chapitre X - Contenant l'Histoire de la Reformation et Les Circonstances 69
Chapitre XI - Accession de la Reine Marie et Les Persécutions pendant son Règne 112
Chapitre XII - Les Souffrances et Martyre de l'Evêque Hugh Latimer et Autres 151
Chapitre XIII - La Vie et l'Histoire de William Tyndale 178
Chapitre XIV - Récit et l'Histoire de la Vie de Jean Calvin 186
Chapitre XV - Récit des Persécutions en Grande-Bretagne et en Irlande 190
Chapitre XVI - Le Complot de la Poudre à Canon 198
Chapitre XVII - Récit des Persécutions en Écosse du Roi Henri VIII 204
Chapitre XVIII - Persécutions en Angleterre pendant le Règne de la Reine Marie 210
Chapitre XIX - Le Protestantisme en Irlande ; et le Massacre de 1641 297
Chapitre XX - Les Vies, les Souffrances et les Persécutions des Quakers 313
Chapitre XXI - Récit de la Vie et des Persécutions de John Bunyan 325
Chapitre XXII - Récit de la Vie de John Wesley 328
Chapitre XXIII - La Révolution Française de 1789 et Ses Persécutions 331
Chapitre XXIV - Persécution des Protestants Français 1814-1820 358
Chapitre XXV - Les Débuts des Missions Étrangères Américaines 374
Epilogue de l'Édition Originale 394

Chapitre I - Les Premières Persécutions Générales sous Néron

Le Christ notre Sauveur, dans l'Évangile de saint Matthieu, entendant les aveux de Simon Pierre, qui, tout d'abord, le reconnut ouvertement comme étant le Fils de Dieu, et percevant la main secrète de son Père, l'appela (faisant allusion à son nom), un rock sur lequel il bâtirait son Église si forte que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle. En ces mots, trois choses sont à noter : premièrement, le Christ aura une Église dans ce monde. Deuxièmement, que la même Église puisse fortement être contestée, non seulement par le monde, mais aussi par la force et les pouvoirs les plus extrêmes de l'enfer tout entier. Et, troisièmement, que cette même Église, malgré l'extrémisme et toute la malice du diable, devrait continuer.

Quelle prophétie du Christ nous voyons merveilleusement être vérifiée, si bien que toute la marche de l'Église jusqu'à nos jours ne peut sembler rien d'autre qu'une vérification de ladite prophétie. Premièrement, le fait que le Christ ait établi une Église, n'a besoin d'aucune déclaration. Deuxièmement, quelle force de princes, de rois, de monarques, de gouverneurs et de dirigeants de ce monde, avec leurs sujets, publiquement et confidentiellement, avec toute leur force et leur ruse, se sont pliés contre cette Église! Et, troisièmement, comment ladite Église, en dépit de tout cela, a-t-elle pourtant enduré et tenu d'elle-même! Que d'orages et de tempêtes qu'elle a dépassés, qu'il est merveilleux de le contempler : pour la déclaration la plus évidente de quoi, j'ai abordé cette histoire présente, à la fin, tout d'abord, que les merveilleuses œuvres de Dieu dans son Église pourraient apparaître à sa gloire ; de même que, la continuation et la procédure de l'Église, de temps en temps, étant exposés, plus de connaissance et d'expérience peuvent ainsi en résulter au profit du lecteur et de l'édification de la foi chrétienne.

Comme il n'est pas de notre devoir d'élargir l'histoire de notre Sauveur, que ce soit avant ou après sa crucifixion, nous ne trouverons que nécessaire de rappeler à nos lecteurs la déconfiture des Juifs par sa résurrection subséquente. Bien qu'un apôtre l'ait trahi ; bien qu'un autre l'ait nié sous la sanction solennelle d'un serment ; et bien que le reste l'eût abandonné, à moins que nous ne puissions, excepté "le disciple connu du grand prêtre" ; l'histoire de sa résurrection donna une nouvelle direction à tous leurs cœurs et, après la mission du Saint-Esprit, leur conféra une confiance nouvelle à leurs esprits. Les pouvoirs dont ils étaient dotés les encourageaient à proclamer son nom, et ce, à la confusion des dirigeants juifs et à l'étonnement des prosélytes païens.

1. Saint-Étienne.

Saint-Étienne a été le prochain à souffrir. Sa mort a été occasionnée par la fidélité avec laquelle il a prêché l'Evangile aux traîtres et aux meurtriers du Christ. À un tel degré de folie ils étaient excités, qu'ils l'ont jeté hors de la ville et l'ont lapidé à mort. Le moment où il a souffert est généralement supposé avoir été à la Pâque juive qui a succédé à celle de la crucifixion de notre Seigneur, et à l'ère de son ascension, au printemps suivant.

Sur ce, une grande persécution fut dirigée contre tous ceux qui professaient leur foi en Christ en tant que le Messie, ou en tant que prophète. Il nous est immédiatement dit par Saint Luc "qu'il y eut une grande persécution contre l'église, tout comme à Jérusalem" et "qu'ils étaient tous dispersés à l'étranger dans les régions de Judée et de Samarie, à l'exception des apôtres".

Environ deux mille chrétiens, avec Nicanor, l'un des sept diacres, ont souffert le martyre pendant la "persécution qui a émané au sujet d'Étienne".

2. Jacques le Grand. Le prochain martyr que nous rencontrons, selon Saint Luc dans les Actes des Apôtres, était Jacques, fils de Zébédée, frère aîné de Jean, et un parent à notre Seigneur ; sa mère Salomé quant à elle était cousine germaine à la Vierge Marie. Ce n'est que dix ans après la mort d'Étienne que le second martyre eut lieu ; car à peine Hérode Agrippa fut nommé gouverneur de la Judée, que, pour s'en rapprocher, il souleva une vive persécution contre les chrétiens et voulut porter un coup efficace en frappant leurs chefs. Le récit que nous a donné un éminent écrivain primitif, Clément d'Alexandrie, ne doit pas être négligé ; ceci, tel que Jacques a été conduit au lieu du martyre, son accusateur a été amené à se repentir de son comportement par l'extraordinaire courage et l'intransigeance de l'apôtre, et est tombé à ses pieds pour implorer son pardon, se proclamant chrétien et proclamant que Jacques devrait ne pas recevoir la couronne du martyre tout seul. Par conséquent, ils ont tous deux été décapités au même moment. Ainsi, le premier martyr apostolique reçut gaiement et résolument cette coupe, dont il avait dit à notre Sauveur qu'il était prêt à boire. Timon et Parmenas subirent le martyre à peu près au même moment ; l'un à Philippes, et l'autre en Macédoine. Ces événements se déroulèrent en 44 après Jésus-Christ.

3. Philippe

Philippe est né à Bethsaïde, en Galilée et a tout d'abord été appelé par le nom de "disciple". Il travailla diligemment dans la haute Asie et souffrit le martyre à Héliopolis, en Phrygie. Il a été flagellé, jeté en prison et ensuite crucifié, en 54 après Jésus-Christ.

4. Matthieu.

Matthieu dont l'occupation était celle d'un percepteur, est né à Nazareth. Il a écrit son Évangile en Hébreu, qui a ensuite été traduit en grec par Jacques le Petit. La scène de ses travaux était la Parthie, et l'Éthiopie, dans laquelle il souffrit le martyre, et fut tué par une hallebarde dans la ville de Nadabah, en 60 après Jésus-Christ.

5. Jacques.

Jacques le Petit est supposé par certains d'avoir été le frère de notre Seigneur, qui serait né d'une ancienne femme de Joseph. Ceci est très douteux et trop en accord avec la superstition catholique selon laquelle Marie n'a jamais eu d'autres enfants excepté notre Sauveur. Il avait été élu à la surveillance des églises de Jérusalem ; et était l'auteur de l'épître attribuée à Jacques

dans le canon sacré. À l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, il fut battu et lapidé par les Juifs ; et a finalement eu son cerveau débusqué avec un club de fuller.

6. Matthias.

Matthias, de qui on en sait moins que de la plupart des autres disciples, a été élue pour occuper la place vacante de Judas. Il a été lapidé à Jérusalem puis décapité.

7. André

André était le frère de Pierre. Il a prêché l'évangile à de nombreuses nations asiatiques ; mais à son arrivée à Édesse, il fut emmené et crucifié sur une croix dont les deux extrémités étaient fixées transversalement dans le sol. D'où la dérivation du terme, la Croix de Saint-André.

8. Marc

Saint Marc est né de parents juifs de la tribu de Lévi. Il est censé avoir été converti au christianisme par Pierre, qu'il a servi en la qualité de secrétaire, et sous l'inspection de qui il a écrit son Évangile en langue grecque. Marc a été mis en pièces par les habitants d'Alexandrie, à la grande solennité de Sérapis leur idole, mettant fin à sa vie sous leurs mains impitoyables.

9. Pierre

Parmi beaucoup d'autres saints, le bienheureux apôtre Pierre a été condamné à mort et crucifié, comme certains écrivent, à Rome ; quoique d'autres, et non sans cause, en doutent vraiment. Hégésippe dit que Néron chercha le sujet incriminant Pierre afin de le condamner à mort ; qui, quand les gens s'en ont aperçu, ont prié Pierre avec beaucoup de bruit qu'il allait survoler la ville. Pierre, par son importunité enfin persuadée, se prépara à éviter. Mais, arrivant à la porte, il vit le Seigneur Christ venir à sa rencontre, à qui, adorant, il dit : "Seigneur, où vas-tu?". À qui Il répondit et dit : "Je suis venu de nouveau pour être crucifié" Par-là, Pierre, voyant sa souffrance être comprise, retourna dans la ville. Jérôme dit qu'il a été crucifié, sa tête pointant vers le bas et ses pieds vers le haut, si exigeant envers lui-même, parce qu'il était (dit-il) indigne d'être crucifié après la même forme et la même façon que le Seigneur l'avait été.

10. Paul.

Paul, L'apôtre, qui auparavant a été appelé Saul, après son grand travail et ses efforts indescriptibles dans la promotion de l'Evangile du Christ, souffrit aussi dans cette première persécution sous Néron. Abdias, déclare que sous son exécution Néron envoya deux de ses écuyers, Ferega et Parthemius, pour lui apporter la nouvelle de sa mort. Ils, venant à Paul instruisant le peuple, l'ont prié de prier pour eux, qu'ils pourraient croire ; qui leur a dit que peu de temps après ils devraient croire et être baptisés à son sépulcre. Cela fait, les soldats

sont venus et l'ont mené hors de la ville au lieu de l'exécution, où il, après ses prières faites, a donné son cou à l'épée.

11. Jude

Jude, Le frère de Jacques, était communément appelé Thaddeus. Il a été crucifié à Édesse, en 72 après Jésus-Christ.

12. Barthélemy.

Ayant prêché dans plusieurs pays et ayant traduit l'Évangile de Matthieu dans la langue de l'Inde, il l'a propagé dans ce pays. Il fut au final cruellement battu puis crucifié par les idolâtres impatients.

13. Thomas

Thomas appelé Didyme, a prêché l'Évangile en Parthie et en Inde, où excitant la rage des prêtres païens, il a été martyrisé en étant poussé à travers avec une lance.

14. Luc

Luc L'évangéliste était l'auteur de l'Évangile qui porte son nom. Il a voyagé avec Paul à travers différents pays et il est supposé avoir été pendu sur un olivier par les prêtres idolâtres de la Grèce.

15. Simon

Simon surnommé Zélotès, prêcha l'Évangile en Mauritanie, en Afrique et même en Grande-Bretagne, dans laquelle il fut crucifié en 74 après Jésus-Christ.

16. Jean

Jean Le "disciple bien-aimé" était le frère de Jacques le Grand. Les églises de Smyrne, Pergame, Sardes, Philadelphie, Laodicée et Thyatire furent fondées par lui. D'Éphèse, il reçut l'ordre d'être envoyé à Rome, où l'on affirme qu'il fut jeté dans un chaudron d'huile bouillante. Il s'en était échappé sans blessure par miracle. Domitien l'avait ensuite banni à l'île de Patmos, où il écrivit le livre de l'Apocalypse. Nerva, le successeur de Domitien, le rappela. Il a été le seul apôtre à avoir échappé à une mort violente.

17. Barnabas

Barnabas était de Chypre, mais d'ascendance ou d'origine juive, sa mort est supposée avoir eu lieu vers l'an 73 après Jésus-Christ. Et pourtant, malgré toutes ces persécutions continuelles et ces châtiments atroces, l'Église s'agrandissait quotidiennement, profondément enracinée dans la doctrine des apôtres et des hommes apostoliques, et était arrosé abondamment avec le sang des saints.

Chapitre II – L'Histoire des Dix Premières Persécutions

Les affreux martyres que nous allons décrire provinrent de la persécution des Chrétiens par la rage païenne, dans les premiers siècles de l'Église, et pendant trois cents ans, jusqu'au temps de Constantin le Grand.

Le premier martyr de notre sainte religion fut son saint fondateur lui-même, qui fut trahi par Judas Iscariot, condamné sous Ponce-Pilate et crucifié sur le calvaire.

Etienne, un diacre de la première église chrétienne fut son second martyr. Il fut lapidé. Alors suivit Jacques, le frère de Jean, qui l'échappa belle et vécut à un âge très avancé, tous les autres apôtres semblent avoir été appelés à donner leur vie pour l'amour du Christ.

La Première Persécution, commençant l'année 67, sous le règne de l'Empereur Néron.

La première persécution des premiers siècles de l'Église fut sous Néron Domitius, le sixième empereur de Rome, A.D. 67. Ce monarque régna cinq ans avec modération ; mais ensuite il s'adonna aux plus grandes extravagances de caractère et aux plus atroces cruautés. Parmi ses autres persécutions diaboliques, il commanda de mettre la ville de Rome en feu, ce que firent ses officiers, ses gardes et ses serviteurs. Pendant que la, ville était en flamme, il se rendit à la tour de Maecenas, joua de la harpe, chanta le chant de l'incendie de Troie, et déclara, "Qu'il désirait la ruine de toutes choses avant sa mort." Cette terrible conflagration dura neuf jours.

Néron accusa les Chrétiens de ce forfait, à la fois pour s'en servir comme d'excuse pour lui-même et ensuite pour avoir une occasion de persécuter. Les cruautés infligées furent telles qu'elles excitèrent la sympathie des Romains eux-mêmes. Néron inventa des raffinements de cruautés et inventa toutes sortes de châtiments pour ses victimes. Il en fit coudre dans des peaux de bêtes sauvages et ensuite les faisaient dévorer par les chiens jusqu'à ce qu'ils mourussent ; et d'autres couverts de chemises induites de cire attachés à des pieux et mis en feu dans son jardin. Cette persécution fut générale dans tout l'empire romain ; mais elle accrut l'esprit du christianisme au lieu de le diminuer.

Seconde Persécution sous Domitien.

L'empereur Domitien, d'une disposition naturellement cruelle, souleva une seconde persécution contre les Chrétiens. Il fit d'abord mourir son frère, puis déclencha la seconde persécution contre les chrétiens. Dans sa fureur, il mit à mort certains sénateurs romains, les uns par malice, les autres pour confisquer leurs biens. Il ordonna ensuite la mise à mort de toute la lignée de David.

Parmi les nombreux martyrs qui souffrirent sous son règne, se trouva Siméon, évêque de Jérusalem, qui fut crucifié. Flavie, la fille d'un sénateur Romain, fut bannie du Pont ; et on

passa une cruelle loi, "Qu'aucun Chrétien, une fois cité devant un tribunal, ne pouvait échapper au châtiment sans renoncer à sa religion."

Diverses histoires inventées furent, sous ce règne, composées dans le but de nuire aux chrétiens. L'engouement des païens était tel que, si une famine, une peste ou un tremblement de terre frappait l'une des provinces romaines, on en attribuait la responsabilité aux chrétiens. Ces persécutions contre les chrétiens augmentaient le nombre de délateurs et beaucoup, par appât du gain, juraient la mort d'innocents.

Une autre difficulté était que, lorsque des chrétiens étaient amenés devant les magistrats, on leur proposait un serment d'essai ; s'ils refusaient de le prêter, la mort était prononcée contre eux ; et s'ils se confessaient chrétiens, la sentence était la même. Parmi les nombreux martyrs qui ont souffert pendant cette persécution, les plus remarquables sont les suivants.

Denys, l'Aréopagite, était athénien de naissance et avait reçu une éducation dans toute la littérature utile et ornementale de la Grèce. Il se rendit ensuite en Égypte pour étudier l'astronomie, et fit des observations très particulières sur la grande éclipse surnaturelle qui se produisit au moment de la crucifixion de notre Sauveur.

La sainteté de sa conversation et la pureté de ses manières le recommandèrent si fort aux chrétiens en général, qu'il fut nommé évêque d'Athènes. Nicodème, un chrétien bienveillant d'une certaine distinction, souffrit à Rome pendant la rage de la persécution de Domitien.

Protasius et Gervasius furent martyrisés à Milan.

Timothée était le célèbre disciple de saint Paul et évêque d'Éphèse, où il gouverna l'Église avec zèle jusqu'en 97. A cette époque, alors que les païens s'apprêtaient à célébrer une fête appelée Catagogion, Timothée, rencontrant la procession, leur reprocha sévèrement leur idolâtrie ridicule, ce qui exaspéra tellement le peuple qu'ils se jetèrent sur lui avec leurs massues, et le battirent d'une manière si épouvantable qu'il expira des suites de ses contusions deux jours plus tard.

Troisième Persécution sous les Empereurs Romains.

Quand Nerva succéda à Domitien, il donna du repos aux Chrétiens ; mais, ne régnant que treize mois, son successeur Trajan, en l'an 108, commença la troisième persécution. Pendant que cette persécution faisait des ravages, Pline Second, un philosophe païen, écrivit à l'empereur en faveur des Chrétiens. A son épître Trajan fit cette réponse indécise : " Que l'on ne devait pas rechercher les Chrétiens, mais que quand ils étaient cités devant le magistrat on devait les punir." Choqué d'une telle réponse, Tertullien s'écria : "Ô arrêt confus ! il ne voudrait pas qu'on les recherche comme personnes innocentes, et cependant on voudrait les punir comme coupables."

Adrien succéda à L'empereur Trajan qui continua la persécution avec la plus grande vigueur. Phocas, évêque du Pont, refusant de sacrifier à Neptune, fut, par son ordre immédiat,

jeté d'abord dans un fourneau à chaux ardent et ensuite étant tiré de là fut jeté dans un bain bouillant où il expira.

Ignace, évêque d'Antioche, défendit hardiment la doctrine du Christ devant l'empereur, et sur cela, il fut jeté en prison et cruellement tourmenté ; car, après avoir été fouetté, il fut forcé de tenir du feu dans ses mains, tandis que des papiers trempés dans l'huile furent mis à ses côtés et allumés ! Sa chair fut alors déchirée avec des tenailles chauffées, et enfin il fut déchiré par les bêtes sauvages.

Pendant le martyre de Faustin et de Jovite, frères et citoyens de Bressia, leurs tourments furent si considérables et leur patience si ferme, que Calocerius, un païen, en les regardant fut rempli d'admiration, et s'écria avec ravissement, " Grand est le Dieu des Chrétiens !" pour cela il fut arrêté et mis à mort.

Antonin le Pieux succéda à Adrien, monarque si aimable, que son peuple lui donna le titre de "Le Père des Vertus". Immédiatement après son accession il publia un édit défendant de persécuter davantage les Chrétiens, et le termina par ces mots ; "Si quelqu'un ci-après, moleste ou dérange les Chrétiens, n'ayant nulle autre cause que le fait qu'ils sont tels, que les accusés soient relâchés et que les accusateurs soient punis."

Quatrième Persécution sous l'Empire Romain, qui commença A.D. 162.

Marcus Aurelius Antoninus Verus succéda à Antoninus Pius, qui commença la quatrième persécution dans laquelle plusieurs Chrétiens furent martyrisés, surtout en Asie et en France. Les plus grandes cruautés furent pratiquées dans cette persécution. Quelques-uns des martyrs furent obligés de passer, leurs pieds déjà blessés, sur des épines, des clous et des coquillages aigus, etc. ; et, après avoir enduré les plus cruelles tortures, ils furent détruits par une mort des plus cruelles.

Germanicus, un jeune Chrétien, étant livré aux bêtes féroces, se conduisit avec un courage si merveilleux, que plusieurs païens se convertirent à une foi qui inspirait un tel courage.

Polycarpe apprenant que des personnes le cherchaient pour l'arrêter, s'échappa, mais fut découvert par un enfant. Il fut mené devant le proconsul, condamné, et mis à mort sur la place du marché. Douze Chrétiens, qui avaient été intimes avec lui, furent bientôt après martyrisés.

Justin, célèbre philosophe, et l'auteur d'une apologie du Christianisme, mourut comme martyr dans cette persécution. Ayant été pris, avec six de ses compagnons, on leur commanda de renier leur foi, et de sacrifier aux idoles païennes. Ils refusèrent, et furent en conséquence condamnés à être fouettés d'abord et ensuite décapités.

Certaines circonstances firent cesser la persécution pour un temps, au moins dans les provinces sous l'inspection immédiate de l'empereur ; mais elle se ralluma bientôt en France, particulièrement à Lyon, où les tortures auxquelles plusieurs Chrétiens furent soumis dépassent toutes descriptions (voir l'Épître des Églises de Lyon et de Vienne aux Églises

d'Asie). Les martyrs de Lyon étaient au nombre de quarante-huit. Ils moururent tous avec beaucoup de courage, glorifiant Dieu et leur Rédempteur. C'est dans ce règne que Apollonius, sénateur romain, devint martyr, Eusebius Vincentius, Potentianus, pour avoir refusé d'adorer Commode comme Hercules, furent également mis à mort. Julius, sénateur romain, reçut ordre de l'empereur de lui sacrifier comme à Hercules. Julius refusa de s'y conformer et professa publiquement qu'il était Chrétien. Pour cette raison, après être retenu en prison pendant un temps considérable il fut mis à mort à coups de bâton.

Cinquième Persécution sous l'Empire Romain A.D. 202.

Irénée, évêque de Lyon, naquit en Grèce et y reçut une éducation chrétienne. Il s'opposa avec zèle aux hérésies en général, et écrivit un traité contre l'hérésie, qui eut une grande influence à cette époque. Ceci le signala comme un objet de ressentiment à l'empereur ; il fut en conséquence décapité en A.D. 202.

Les persécutions se répandirent à cette époque en Afrique, et plusieurs y furent martyrisés ; la principale de ceux-là fut Perpétue, femme mariée de vingt-six ans avec son enfant à la mamelle. Elle fut arrêtée parce qu'elle était Chrétienne. Son père, qui l'aimait tendrement, essaya de la porter à renoncer au Christianisme, Perpétue, toutefois, résista à toutes ses prières. Étant menée devrait le proconsul Minutius, on lui commanda de sacrifier aux idoles ; sur son refus, elle fut mise dans un cachot obscur et privée de son enfant. Perpétue donna la plus forte preuve de courage et de force de caractère à son procès. Le juge la pria de considérer les larmes de son père, l'abandon de son enfant, et sa propre vie ; mais triomphant sur tous les sentiments de la nature, elle oublia la crainte de la souffrance dans la perspective de cette immortalité offerte par le Christ. Elle fut d'abord déchirée par les bêtes sauvages, et ensuite tuée par l'épée.

Calixte, évêque de Rome, souffrit le martyre en 224 ; et en 232, Urbain, un de ses successeurs subit le même sort. Agapet, un garçon de Préneste, en Italie, qui n'avait que quinze ans pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, fut sévèrement fouetté et pendu par les pieds, et on versa sur lui de l'eau bouillante. Il fut ensuite déchiré par les bêtes sauvages, et enfin décapité.

Sixième Persécution Générale sous les Empereurs Romains.

Maxime, qui devint empereur dans l'année 235, commença à persécuter les Chrétiens ; et dans le Cappadoce, le président Sémiramus fit de grands efforts pour les exterminer de son royaume. Un soldat romain, qui refusa de porter une couronne de laurier offert par l'empereur et qui se confessa Chrétien, fut fouetté et mis à mort. Pontien, évêque de Rome, pour avoir prêché contre l'idolâtrie, fut banni de Sardaigne, et y fut mie à mort. Anteros, un grec, qui succéda à cet évêque au siège de Rome, déplut tellement au gouvernement en faisant un recueil des actes des martyrs, qu'il souffrit lui-même le martyre, après avoir joui de sa dignité seulement quarante jours. Pammachius, sénateur romain, avec sa famille et d'autres Chrétiens,

au nombre de quarante-deux, furent tous décapités en un jour, et leurs têtes clouées aux portes de la ville. Hippolyte, prélat Chrétien, fut attaché à un cheval sauvage, et traîné à travers les champ., les terrains pierreux et les épines jusqu'à ce qu'il fut mort.

Pendant que cette persécution sévissait beaucoup de Chrétiens furent tués sans procès et furent enterrée par monceaux ; quelquefois cinquante ou soixante étant jetés ensemble dans le même trou.

Maxime mourut en A.D. 238 ; et Gordien lui succéda, durant son règne et celui de son successeur Philippe, l'église fut exempte de persécution pendant plus de dix ans ; mais en l'année 249 une violente persécution s'éleva à Alexandrie. La fureur du peuple étant grandement excitée contre les Chrétiens, ils enfoncèrent leurs maisons, volèrent leurs meilleurs effets, détruisirent le reste et massacrèrent les propriétaires ; le cri universel était, "Brulez-les, brûlez-les ! tuez-les !" Les noms des martyrs, et les détails de l'émeute n'ont pas, toutefois, été conservés.

Septième Persécution Générale sous les Empereurs Romains.

En l'an 249, Décius étant empereur de Rome, une terrible persécution fut commencée contre les Chrétiens ; Fabien, évêque a, 14 Histoire des Martyrs, par Foxe. Rome, fut la première personne de distinction qui sentit sa sévérité. L'empereur Philippe étant mort après avoir confié son trésor au soin de cet excellent homme ; mais Décius, n'y trouvant pas autant d'argent qu'il s'y attendait, détermina de se venger sur lui. On le saisit donc et on le décapita. Abdon et Semen, deux Perses, furent pris comme étrangers ; étant reconnus comme Chrétiens ils furent mis à mort. Moïse, un prêtre, fut décapité pour la même raison. Julien, natif de la Cilicie, fut arrêté parce qu'il était Chrétien. On le tortura fréquemment, mais il demeura inflexible ; et, quoique souvent mené hors de la prison pour être exécuté, il y était ramené pour souffrir de plus grandes cruautés. Il fut, enfin, mis dans un sac de cuir, avec un certain nombre de serpents et de scorpions, puis jeté dans la mer. Pierre, un jeune homme à Lampsaque, ayant reçu ordre de Optimus, le proconsul de sacrifier à Vénus, dit : "Je suis étonné que vous désiriez que je sacrifie à une femme infâme, dont vos historiens même racontent les débauches, et dont la vie consiste en actions telles que vos lois les punissent. Non ! J'offrirai au vrai Dieu le sacrifice de louanges et d'adoration." Optimus, en entendant ceci, ordonna qu'on lui broya les membres sur la roue ; mais les tourments lui inspirèrent seulement un nouveau courage ; il ria même devant ses persécuteurs. Il fut enfin décapité.

Dans l'île de Crète la persécution sévit aveu une extrême furie, le gouverneur étant excessivement actif à exécuter les décrets impériaux.

L'empereur Décius, ayant érigé un temple païen à Éphèse, en l'an 251, commanda à tous ceux qui étaient dans cette ville de sacrifier aux idoles. Cet ordre fut noblement refusé par sept de ses propres soldats. L'empereur voulant les épargner, leur donna du répit jusqu'à son retour d'un voyage. En son absence ils se sauvèrent et se cachèrent dans une caverne ; mais il

en fut informé à son retour, l'ouverture de la caverne fut close, et ils y furent affamés ou étouffés à mort.

Après que la persécution eut sévie en Cappadoce, en Phrygie et dans d'autres districts et quand Gallus eut conclu ses guerres, une peste éclata dans l'empire ; l'empereur ordonna de faire des sacrifices aux déités païennes pour apaiser leur colère. Les Chrétiens refusant de se conformer à leurs rites, furent accusés d'être les auteurs de la calamité ; ainsi la, persécution s'étendit de l'intérieur aux extrémités de l'empire et plusieurs tombèrent martyre ayant encourus la fureur de la populace aussi bien que le mauvais vouloir des magistrats. Enfin l'empereur, ayant été mis à mort par son général Amélien, une paix profonde régna dans tout l'empire et la persécution cessa graduellement.

Huitième Persécution Générale sous les Empereurs Romains.

Après la mort de Gallus, Valérien fut choisi empereur. Durant l'espace de quatre ans il gouverna avec modération, et traita les Chrétiens avec une douceur remarquable ; mais en l'an 287, un Égyptien, nommé Macriamus prit sur lui un grand ascendant et lui persuada de persécuter les Chrétiens. On publia à cet effet des édits et la persécution, qui commença au mois d'Avril continua durant trois ans et six mois.

Parmi les martyrs qui périrent dans cette persécution se trouvèrent Rufina et Secunda, deux dames belles et distinguées, filles d'un homme éminent à Rome. Elles furent décapitées en l'an 257. Dans la même année, Etienne, évêque de Rome, fut décapité, et environ ce temps-là Saturnin, évêque de Toulouse, fut attaqué et saisi par la populace de la ville, pour avoir empêché, prétendaient-ils, leur oracle de parler. Sur son refus de sacrifier aux idoles, il fut traité avec une indignité révoltante, et ensuite attaché à la queue d'un taureau. A un signal donné l'animal, en furie, fut conduit en bas les gradins du temple où la cervelle du martyr fut brisée. Etienne eut pour successeur comme évêque de Rome Sextus. Marcianus, qui avait la direction du gouvernement romain dans l'année 258 obtint un ordre de l'empereur Valérien pour mettre à mort tout le clergé chrétien à Rome et Sextus fut l'un des premiers qui sentit la sévérité de l'édit. Il fut décapité le 6 Août, 258, et six de ses diacres souffrirent avec lui.

Laurent, communément appelé St. Laurent, le principal des diacres qui enseignèrent et prêchèrent sous Sextus, le suivit au lieu de l'exécution, quand Sextus lui prédit qu'il le rencontrerait dans le ciel trois jours après. Laurent considérant cette prédiction comme une indication certaine de son propre martyre prochain rassembla à son retour tous les pauvres Chrétiens et distribua parmi eux tous les trésors de l'église. Ayant reçu ordre d'en rendre compte à l'empereur, il assembla un grand nombre de pauvres vieillards, de manchots, d'impotente, et se rendit au magistrat lui disant, "Voici les vrais trésors de l'église." Provoqué par ce désappointement, le gouverneur commanda qu'il fut fouetté, et lui fit disloquer les jambes. Il endura ces tortures avec un tel courage et une telle patience que l'on commanda qu'il fut attaché à un gril ayant un petit feu allumé en dessous, afin que sa mort fut plus lente. Mais sa constance étonnante et la sévérité de sa contenance dans des tourmentes si atroces,

donnèrent, aux spectateurs, une idée si exaltée de la dignité et de la vérité de la religion chrétienne que plusieurs d'entre eux s'y convertirent.

Parmi ceux-là se trouvait un soldat nommé Romanus. II se déclara Chrétien immédiatement après la mort de Laurent, et le suivit bientôt dans un martyre moins long et moins atroce pour se rendre au séjour des esprits bienheureux, dans le ciel. Sur sa confession de foi comme Chrétien il fut fouetté et décapité.

Quatorze ans avant ces faits, la persécution sévissait en Afrique aven une grande violence et plusieurs mille personnes reçurent la couronne du martyre, parmi lesquelles se trouvait Cyprien, évêque de Carthage, éminent prélat et un ornement distingué de l'Église. Avant son baptême, il étudia les Écritures avec soin, et frappé de l'excellence de leur contenu, il se décida à pratiquer les vertus qu'elles recommandent. Il vendit son bien, en distribua l'argent parmi les pauvres, s'habilla en vêtements unis et commença une vis d'austérité et de solitude. En l'an 257 il fut amené devant le proconsul Aspasius Paternus. Quand on lui commanda de se conformer à la religion de l'empire, il confessa hardiment sa foi. Il fut en conséquence exilé dans une petite ville sur la mer Libyenne. A la mort du proconsul, il retourna à Carthage, mais il fut bientôt après arrêté et amené devant le nouveau gouverneur, qui le condamna à être décapité ; et le quatorze de Septembre, 258, cette sentence fut exécutée.

Peut-être que l'un des plus terribles événements dans l'histoire des martyrs fut ce qui arriva à Utica, où 300 Chrétiens furent, par l'ordre du proconsul, placés autour d'un fourneau à chaux en combustion. Un vaisseau de charbon et d'encens ayant été préparé, on leur ordonna de sacrifier à Jupiter ou d'être jeté dans le fourneau. Refusant unanimement ils sautèrent bravement dans l'ouverture où ils furent suffoqués immédiatement.

Neuvième Persécution Générale sous les Empereurs Romains.

En l'an 274, l'empereur Aurélien commença à persécuter les Chrétiens ; la principale victime fut Félix, évêque de Rome, qui fut promu au siège de Rome en 274, et fut décapité la même année. Dioclétien, monta sur le trône impérial en 284 ; d'abord il favorisa beaucoup les Chrétiens. En l'an 286, il s'associa Maxime pour gouverner l'empire ; alors Félicien et Primes, deux frère% chrétiens, furent mis à mort avant qu'aucune persécution générale ne survint. Ils furent arrêtés par ordre de la cour impériale et, au confessant Chrétiens ils furent fouettés, torturés et finalement décapités, Marcus et Marcellianus, jumeaux, natifs de Rome et de famille noble, furent aussi arrêtés, torturés et condamnés à mort. Un répit d'un mois fut obtenu par eux pour que leurs parents et leur parenté pussent essayer de les ramener au paganisme, mais ce fut en vain. Enfin leur constance gagna ceux qui voulaient les ramener, et toute la famille se convertit.

Tranquillinus, le père, fut requis par le préfet, et alors il confessa que loin d'avoir été capable de convaincre ses fils à abandonner le Christianisme il était lui-même devenu Chrétien. En rendant compte du changement, il se servit d'arguments si puissants qu'il

convertit le préfet, qui bientôt après vendit son patrimoine, résigna son commandement, et passa le reste de ses jours dans une pieuse retraite.

Tibertius, natif de Rome, étant d'une famille de rang et de distinction. Étant accusé d'être Chrétien, on lui commanda de sacrifier aux idoles, ou de marcher sur des charbons brûlants. Il choisit ce dernier, et l'on rapporte qu'il marcha dessus sans souffrir, quand Fabian le condamna à être décapité.

Une affaire remarquable arriva en l'an 286. Une légion de soldats, comprenant 6,666 hommes ne contenait que des Chrétiens. Elle était appelée la légion thébéenne, parce que les soldats avaient été recrutés dans la Thébaïde, ils joignirent enfin l'empereur en Gaule. Environ ce temps-là, Maximien donna ordre d'offrir un sacrifice général, auquel toute l'armée devait assister ; en même temps les soldats devaient jurer de lui aider à extirper le Christianisme de la Gaule. Tous les soldats dans cette noble légion refusèrent de prendre part à cette cruelle entreprise, et sur leur refus furent tous mis à mort.

Alban - d'où St. Alban reçoit son nom - fut le premier martyr anglais. Il était d'abord païen, mais étant d'une disposition très humaine, il donna à couvert à un ecclésiastique, nommé Amphibalus, que quelques officiers poursuivaient à cause de sa religion. Le pieux exemple et les discours édifiants du réfugié firent une profonde impression sur l'esprit de Alban, et il devint Chrétien. Les ennemis de Amphibalus apprenant où il était caché, vinrent à la maison de Alban pour le prendre. Son noble hôte, désirant sauver son protégé, changea d'habits avec lui. Il fut mené devant l'empereur qui se décida à satisfaire sur lui sa vengeance ; dans ce but, il lui commanda de s'avancer à l'autel et de sacrifier aux déités païennes. Le brave Alban confessa hardiment qu'il était Chrétien. Le gouverneur commanda, en conséquence, qu'il fut d'abord fouetté et ensuite décapité. Le vénérable Bède raconte que dans cette occasion le bourreau se convertit subitement au christianisme, et demanda de mourir pour Alban ou avec lui. Obtenant la dernière requête, ils furent décapités par un soldat le 22 Juin, 287, à Verulam, près de St. Alban, où une magnifique église fut érigée à la mémoire de Alban vers le temps de Constantin le Grand.

Dixième Persécution Générale sous les Empereurs Romains.

Malgré les efforts des païens pour exterminer les Chrétiens, ils augmentèrent tant qu'ils devinrent formidables par leur nombre : Galère, le fils adoptif de Dioclétien, poussé par sa mère, persuada à l'empereur de commencer une autre persécution. Elle commença le 23 Février, 303, et s'ouvrit d'abord à, Nicomédie. Le prélat de la ville alla un matin à l'église des Chrétiens, que ses officiers eurent ordre d'ouvrir de force, et alors il livra aux flammes les livres sacrés. Dioclétien et Galère, qui étaient présents, commandèrent à leurs gens de raser l'église jusqu'en terre. Ceci fut suivi d'un cruel édit, ordonnant la destruction de toutes les autres églises et de leurs livres ; et un ordre lui succéda bientôt après, ayant pour but de proscrire les Chrétiens, et de les rendre en conséquence incapables d'occuper aucune place de confiance, de profit ou de dignité, ou de recevoir aucune protection des institutions légales du

royaume. Un martyre immédiat fut le résultat de cet édit ; car un hardi Chrétien, non-seulement le déchira mais blâma l'empereur pour son injustice et sa cruauté ; il fut en conséquence arrêté, torturé et brûlé vif.

Les prélats chrétiens furent également pris et emprisonnés ; et Galère donna privément ordre de mettre le feu au palais impérial pour que l'on put accuser les Chrétiens d'en être les incendiaires et avoir un prétexte plausible pour continuer la persécution avec sévérité. On commanda aussi un sacrifice général ce qui causa plusieurs martyrs. Entre autres, un Chrétien nommé Pierre, fut mis à la torture et brûlé ensuite ; plusieurs diacres et anciens furent saisis et exécutés, et l'évêque de Nicomédie fut lui-même décapité. Si grande était la persécution qu'il ne fut fait aucune distinction quant à l'âge ou le sexe. Plusieurs maisons furent mises à feu, et des familles chrétiennes entières périrent dans les flammes ; d'autres eurent des pierres attachées au cou et jetés dans la mer. La persécution devint générale dans toutes les provinces romaines, mais particulièrement dans l'Est et dura dix ans.

Dans ce temps-là les Chrétiens pensaient qu'il n'était pas permis de porter les armes sous un empereur païen. Maximilien, le fils de Tabius Victor, reçue ordre de Dion, le proconsul, de se faire mesurer pour se faire enrôler. Lui, toutefois, se déclara Chrétien, et refusa de remplir les devoirs militaires. Étant trouvé de grandeur convenable, Dion ordonna qu'il fut marqué comme soldat. Il dit à Dion qu'il ne lui était pas possible de s'engager dans le service. Le proconsul lui répondit instantanément qu'il devait soit servir comme soldat, ou mourir de désobéissance. "Faites comme il vous plaira avec moi," répondit Maximilien : "décapitez-moi si vous le trouvez bon." "Je suis déjà un soldat de Christ, et ne puis servir aucun autre pouvoir." Le proconsul prononça alors cette sentence sur lui, " que pour avoir refusé de porter les armes, et professer la foi chrétienne, il serait décapité." Il écouta cette sentence avec une si grande intrépidité, qu'il s'écria, " que Dieu soit loué." A la place de l'exécution il exhorta ceux qui étaient Chrétiens de le demeurer : et ceux qui ne l'étaient pas d'embrasser une foi qui les menait au salut éternel. Il reçut alors le coup fatal.

Enfin les empereurs Dioclétien et Maximien se démirent du diadème impérial, et furent remplacé par Constantin et Galère ; le premier un prince d'une disposition des plus douces et humaines, et le dernier remarquable par sa tyrannie et sa cruauté. Ceux-ci divisèrent l'empire en deux gouvernements égaux : Galère gouverneur dans l'Est et Constantin dans l'Ouest. Le peuple sentit les effets des différentes dispositions des empereurs ; car ceux de l'Ouest furent gouvernée de la manière la plus douce, mais ceux qui demeurèrent dans l'Est sentirent toutes les misères de la cruauté et de l'oppression.

Comme Galère entretenait une haine implacable aux Chrétiens, nous apprenons "qu'il ne les condamnait pas seulement à la torture, mais à être brûlés à petit feu. On les enchaînait d'abord à un poteau, et l'on entretenait un petit feu à la plante de leurs pieds. Ensuite des flambeaux à peine éteints étaient appliquée à toutes les parties du corps, pour les torturer par tout le corps ; et l'on prenait soin de les tenir en vie, en leur jetant de l'eau froide à la figure et

en leur en donnant pour se laver la bouche, de peur que leurs gorges ne se desséchassent par la soif et qu'ils n'étouffassent. Ainsi leurs souffrances se prolongeaient jusqu'à ce qu'enfin leur peau étant consumée, et tout près d'expirer on les jetât dans un grand feu et eussent leurs corps brûlés en cendre, après quoi leurs cendres furent jetées dans quelques rivières."

Constantin le Grand.

Constantin le Grand, adorateur du dieu Mithra, se décida enfin de redresser les griefs des Chrétiens. Dans ce but il leva une armée de 30,000 fantassins et de 8,000 cavaliers avec lesquels il marcha vers Rome contre l'empereur Maxentius. Il considéra que tandis que son père n'adorait qu'un seul Dieu il prospérait continuellement ; il rejeta donc les idoles et implora l'assistance du Tout-Puissant, qui écoutait ses prières, et lui répondait d'une manière si surprenante, que Eusèbe dit qu'il n'aurait pu le croire s'il ne l'avait entendu de la propre bouche de l'empereur qui en confirma publiquement et solennellement la vérité.

Ce récit extraordinaire : "L'armée arrivant près de Rome, l'empereur était occupé dans des exercices de dévotion le 27 Octobre, environ vers les trois heures de l'après-midi, quand, sur le déclin du soleil, il lui apparut soudainement une colonne de lumière dans le ciel, sous forme d'une croix, avec cette inscription distincte - In hoc signo vinces : Par ce signe tu vaincras (Apoc. 13:7).

Constantin fut grandement surpris de cette étonnante apparition, qui fut aussi visible à toute l'armée, qui en fut aussi étonnée que lui. Les officiers et les commandants, poussés par les augures et les devins la considérèrent comme un augure défavorable présageant une malheureuse expédition. L'empereur lui-même ne la comprenait pas, jusqu'à ce qu'enfin le Christ lui apparut dans une vision, avec une croix à la main, lui commandant d'en faire un étendard royal, et de le faire porter continuellement devant non armée comme une enseigne de victoire ainsi que de sûreté. De bonne heure le matin suivant, Constantin informa ses amis et ses officiera de ce qu'il avait vu durant la nuit, et envoyant quérir des ouvriers experts leur décrivit la forme de l'étendard qu'il leur commanda de faire avec le plus grand art et magnificence.

Ils le firent ainsi : une longue lance, plaquée d'or, avec une traverse au haut en forme de croix, à laquelle ils attachèrent une bannière de pourpre taillée en carré, brodée d'or, et montée en pierres précieuses qui brillaient d'un éclat merveilleux ; vers la pointe était dépeint l'empereur entre ses deux fils ; au-dessus de la croix était placé une couronne couverte d'or et de bijoux, dans laquelle le symbole sacré - à savoir les deux premières lettres du Christ en Grec, X et P, l'une mise sur l'autre en croix. Il porta cette devise ci-après, non seulement sur son bouclier, mais aussi sur ses pièces de monnaie dont il existe encore plusieurs (Cette devise était aussi celle du dieu Apollo adoré par les soldats romains et qu'ils surent reconnaitre).

Dans la bataille qui suivit Constantin défit Maxentius, et il rentra à Rome en triomphe. Une copie fut alors publiée en faveur des Chrétiens et une copie en fut envoyée à Maxime dans l'Est.

Nous ne pouvons clore le récit de ces persécutions sous les empereurs romains, sans attirer l'attention sur la colère évidente que le Tout-Puissant manifesta envers les persécuteurs. L'histoire montre que nulle nation ou individu ne peut prospérer où le Christ, le fils de Dieu est méprisé. Pendant ces événements, les Romains ne souffrirent pas seulement des pestes et ne furent pas seulement détruits par leurs propres empereurs, mais aussi par les guerres civiles dont trois arrivèrent en deux ans à Rome après la mort de Néron.

Dans les jours de Tibérius 5,000 Romains furent blessés ou tués en une fois par la chute d'un théâtre. Des Juifs, environ ce temps-là, il fut détruit par Titus et Vespasien 11,000, outre ceux que Vespasien tua en soumettant la Galilée, et ceux qui furent envoyés en Égypte et autres provinces en esclavage au nombre de 17,000. Deux mille furent amenés avec Titus en triomphe ; plusieurs d'entre eux il livra pour être dévorés par les bêtes féroces, tandis que le reste fut mis à mort cruellement. Par ceci, toutes les nations peuvent voir ce qu'il en coûte de rejeter la révélation de Dieu, et encore plus de persécuter ceux que Dieu envoie pour leur salut.

Chapitre III - Contenant des Persécutions des Chrétiens en Perse

Persécutions sous Julien L'Apostat

L'Évangile s'étant répandu en Perse, les prêtres païens, qui adoraient le soleil, étaient très consternés et redoutaient la perte de l'influence qu'ils avaient jusqu'alors tenue sur les esprits et les propriétés du peuple. Ils le jugèrent donc opportun de se plaindre à l'empereur que les chrétiens étaient les ennemis de l'État et ils tenaient une correspondance traîtresse avec les Romains, grands ennemis de la Perse. L'empereur Sapores, naturellement opposé au christianisme, crut facilement l'accusation contre les chrétiens, et commanda de les persécuter dans toutes les régions de son empire.

En raison de ce mandat, de nombreuses personnalités éminentes de l'Église et de l'État devinrent des martyrs à la merci de l'ignorance et de la férocité des païens. Constantin le Grand, informé des persécutions en Perse, écrivit une longue lettre adressée au monarque persan, dans laquelle il avertit de la vengeance qui s'était advenue sur les persécuteurs et le grand succès qui attendrait ceux qui se sont abstenus de persécuter les chrétiens. En relatant ses victoires sur les empereurs rivaux de son temps, il a dit : "Je les ai vaincus uniquement par la foi en Christ, pour laquelle Dieu m'a aidé, qui m'a donné la victoire dans le combat et m'a fait triompher sur mes ennemis. Également, Dieu m'a agrandit l'empire romain qui s'étends de l'Océan occidental jusqu'aux confins de l'Orient : pour ce domaine, je n'offrais ni sacrifices aux anciennes divinités, ni utilisais le charme ou la divination ; seulement je priai à Dieu Tout-Puissant, et suivis la croix de Christ."

Serais-je réjoui si le trône de la Perse trouverait aussi la gloire, en embrassant les chrétiens : afin que vous avec moi, et eux avec vous, jouissiez de tout le bonheur." En conséquence de cet appel, la persécution s'apaisa pour le moment, mais elle a été renouvelée dans les années plus tard quand il succéda au trône de la Perse un autre roi.

Persécutions sous les Hérétiques Ariens

L'auteur de l'hérésie arienne était Arius, originaire de Lybie, et prêtre d'Alexandrie, qui, en 318, commença à publier ses erreurs.

Il fut condamné par un concile d'évêques libyens et égyptiens, et cette sentence fut confirmée par le concile de Nice en 325 A.D. Après la mort de Constantin le Grand, les ariens découvrirent des stratégies de se faire bien voir aux yeux de l'empereur Constantinus, le fils et successeur à l'est ; et par conséquent une persécution a été soulevée contre les évêques orthodoxes et le clergé. Le célèbre Athanase et d'autres évêques furent bannis et leurs sièges remplis d'ariens.

En Egypte et en Libye, trente évêques furent martyrisés, et beaucoup d'autres chrétiens cruellement tourmentés ; et, en 386, George, l'évêque arien d'Alexandrie, sous l'autorité de l'empereur, a commencé une persécution dans cette ville et ses environs, et l'a dirigée avec la

sévérité la plus infernale. Catophonius, gouverneur d'Egypte, l'assista dans sa malice diabolique ; Sébastien, général des forces égyptiennes ; Faustinus, le trésorier ; et Héraclius, un officier romain.

Les persécutions faisaient maintenant rage de telle manière que le clergé était expulsé d'Alexandrie, que leurs églises étaient fermées et que les sévérités pratiquées par les hérétiques ariens étaient aussi grandes que celles pratiquées par les idolâtres païens. Si un homme, accusé d'être chrétien, s'est échappé, toute sa famille a été massacrée et ses effets confisqués.

Julien, L'Apostat

Julien, l'apostat était le neveu de Constantin le Grand. Constantin mourut dans l'année 361 et alors Julien lui succéda ; mais il n'eut pas plus tôt obtenu la dignité impériale qu'il renonça au christianisme pour le paganisme. Il rétablit le culte idolâtre, rouvrit les temples qui avaient été fermés, rebâtit ceux qui avaient été détruits et ordonna aux magistrats et au peuple de suivre son exemple ; mais il ne promulgua aucun édit contre le Christianisme. Il rappela tous les païens bannis, permit à toutes les sectes le libre exercice de leur religion, mais il priva tous les Chrétiens d'emploi à la cour, dans la magistrature ou dans l'armée. Il était chaste, tempérant, vigilant, laborieux et pieux en apparence ; de sorte que par ses prétendues vertus il fit, pour un temps, plus de mal au Christianisme que le plus dissolu de ses prédécesseurs.

Le plus célèbre martyr pendant son règne fut Basile, qui par son opposition à l'arianisme s'était fait connaître au loin. Ceci lui attira la vengeance de l'évêque Arien de Constantinople, qui publia une ordonnance pour l'empêcher de prêcher. Il continua, cependant, à remplir son office à Ancyre, la capitale de Galatie, jusqu'à ce que ses ennemis l'accusassent d'être un incendiaire et un perturbateur de la paix publique. Un jour, rencontrant un nombre de païens allant en procession à un sacrifice, il exprima hardiment son horreur de leurs procédés idolâtres. Ce qui provoqua les gens à le saisir et à le mener devant le gouverneur, qui, le trouvant un Chrétien zélé, commanda d'abord de le mettre à la torture et ensuite à l'emprisonner. Basile, non-seulement continua ferme, mais avec un esprit prophétique prédit la mort de l'empereur et ses tourments dans l'autre monde. Julien dit alors à Basile en grande colère, que quoiqu'il fut enclin d'abord à lui pardonner, sa conduite l'en avait rendu incapable. Il commanda alors que le corps de Basile fut déchiré chaque jour à sept différentes places jusqu'à ce que la peau et les chairs fussent entièrement écorchées. Cette sentence barbare fut exécutée avec rigueur, et le martyr expira sous la peine le 28 Juin, 362.

Urbanus, Menidemus, Theodorus et quatre-vingts autres membres du clergé à Constantinople, pétitionnèrent l'empereur de les garantir de l'oppression et des cruautés des Ariens. Mais le tyran, au lieu de cela, commanda de les embarquer sur un vaisseau que l'on devait mettre en feu. Cet ordre ayant été exécuté, ils périrent tous dans les flammes.

Chapitre IV - Les Persécutions Papales

Les Persécutions des Vaudois et des Albigeois

Jusqu'à présent, notre histoire de persécution a été confinée principalement au monde païen. Nous arrivons maintenant à une période où la persécution, sous l'apparence du christianisme, a commis plus d'abominations pernicieuses qui aient jamais souillé les annales du paganisme auparavant. Sans respecter des maximes et de l'esprit de l'Évangile, l'Église papale, armée de l'épée, persécuta à outrance l'Église de Dieu et la ravagea pendant plusieurs siècles, période la mieux appropriée dans l'histoire de l'église, les "Âges Obscurs.". Les rois de la terre donnaient leur autorité à la "Bête." et se soumettaient à la vermine misérable qui occupait souvent la chaise du pape, comme dans le cas de Henri, empereur d'Allemagne. L'orage de la persécution papale éclata d'abord sur les Vaudois en France.

Persécutions des Vaudois et des Albigeois en France

Ayant introduit diverses de nouveautés dans l'Église, la papauté répandit sur le monde chrétien des ténèbres et des superstitions - sauf quelques-uns, qui perçurent clairement la tendance pernicieuse de ces erreurs, décidèrent de disséminer la lumière de l'Evangile dans sa pureté authentique et de disperser ces nuages que des prêtres habiles avaient élevés à ce sujet, afin d'aveugler le peuple et d'obscurcir sa vraie luminosité.

Bérenger, environ l'an 1,000, prêcha hardiment la vérité évangélique suivant sa simplicité primitive. Plusieurs embrassèrent par conviction sa doctrine et furent, pour cette raison, appelés Berengariens. Il fut succédé par Pierre Bruis qui prêcha à Toulouse, sous la protection du comte Hildephonsecs ; et les doctrines des réformateurs, avec les raisons de leur séparation de l'église de Rome, furent publiées dans un livre écrit par Bruis, sous le titre de l'Antéchrist. Dans l'année 1140, le nombre des réformés était si grand que le pape s'en alarma et il écrivit à plusieurs princes de les bannir de leur royaume et il employa des savants à écrire contre eux. Pierre Valdo, natif de Lyon, devint à cette époque un adversaire actif de la papauté ; et de lui les réformés reçurent le nom de Valdoyson Vaudois (Ceci n'est pas l'indication de l'origine des Vaudois dont la source provient de l'église Italique fondée par Corneille et ceux de sa maison Actes 10:1). Quand le pape Alexandre Trois fut informé de ces faits, il excommunia Valdo et ses adhérents, et commanda à l'évêque de Lyon de les exterminer. Ainsi commença les persécutions papales contre les Vaudois.

Valdo demeura trois ans caché à Lyon, quoique l'on fît des recherches soignées pour l'arrêter mais enfin il échappa aux montagnes du Dauphine. Il trouva bientôt le moyen de propager ses doctrines dans le Dauphiné et la Picardie, ce qui exaspéra tellement Philippe, roi de France, qu'il mit cette dernière province sous le régime militaire ; détruisant les châteaux de 300 gentils hommes, rasant des villes emmuraillées, brûlant plusieurs des réformés et en chassant d'autres dans la Normandie et l'Allemagne.

Malgré ces persécutions la religion réformée continua à fleurir, et les Vaudois devinrent plus nombreux que jamais. Enfin le pape les accusa d'hérésie, et se servit de tous les moyens possibles pour les extirper ; tel que excommunications, anathèmes, canons, constitutions, décrets, etc., par lesquels on les rendait impropres de tenir des places de confiance, d'honneur ou de profit ; leurs terres furent confisquées, leurs marchandises saisies et on ne permettait pas de les enterrer en terre bénite.

Les ministres réformés continuèrent à prêcher hardiment contre la religion romaine ; et Pierre Valdo en particulier, partout où il allait, affirmait que le pape était l'antéchrist ; que la messe était une abomination, que l'hostie était une idole et que le purgatoire était une fable. Ces procédés firent naître l'inquisition, car le pape Innocent III nomma certains moines inquisiteurs, pour découvrir et livrer les réformés au pouvoir séculier. Ces moines, sur le moindre soupçon ou information livraient les réformés au magistrat et le magistrat les délivrait au bourreau. Le procédé était court, puisqu'une accusation était considérée suffisante pour établir le crime et qu'un procès impartial n'était jamais accordé à l'accusé.

En l'an 1380, un moine inquisiteur, nommé Francis Boralli reçut une commission du pape Clément VII pour rechercher et punir les Vaudois en différents endroits. Il alla à Ambrone, et somma les habitants de paraître devant lui : ceux de la religion réformée furent livrés au bras séculier et brûlés ; et ceux qui ne se présentèrent pas furent excommuniés, et eurent leurs biens confisqués. Dans la distribution de ces biens, le clergé eut la part du lion, plus des deux tiers lui échurent.

En l'an 1400, les Vaudois demeurant dans la Vallée de Pragela furent soudainement attaqués par un corps de troupes, qui pillèrent leurs maisons, assassinèrent les habitants ou les chassèrent dans les Alpes où un grand nombre furent gelés à mort, car c'était au fort de l'hiver. En 1460, une persécution fut commencée dans le Dauphiné par l'archevêque d'Ambrone, qui employait un moine, nommé Jean Vayleti qui procéda avec une telle violence, que non-seulement les Vaudois mais même plusieurs papistes en furent les victimes ; car si quelqu'un d'entre eux exprimait de la compassion ou de la piété pour ce peuple inoffensif, il était sûr d'être accusé de partialité pour les hérétiques et de partager leur sort. Enfin les actes de Vayleti devinrent si intolérables, qu'un grand nombre de papistes signèrent une représentation contre lui à Louis XI., roi de France, qui envoya un ordre au gouverneur du Dauphiné d'arrêter la persécution. Vayleti, toutefois, par ordre de l'archevêque la continua ; car prenant avantage de la dernière clause de l'édit, il prétendit qu'il ne faisait rien de contraire à l'ordre du roi qui avait ordonné de punir ceux qui affirmaient quelque chose contre la foi catholique. Cette persécution fut enfin terminée par la mort de l'archevêque en 1487.

En 1487, le pape Innocent VIII détermina de persécuter les Vaudois, et demanda l'aide du roi de France qui envoya son lieutenant dans la vallée de Loyse dans le but de les exterminer. Les Vaudois se sauvèrent dans des antres et des cavernes et autres retraites ; mais leurs cruels

ennemis placèrent des fagots à leurs ouvertures et y mirent le feu, on calcule que 3,000 furent suffoqués de cette manière barbare.

Vers la fin du quinzième siècle les chefs des familles de Merindol furent sommés de se présenter devant une cour ecclésiastique. Quand ils se reconnurent comme Vaudois, on ordonna qu'ils fussent brûlés, leurs familles proscrites, leurs habitations dévastées et les bois qui entouraient la ville abattue, de sorte que l'ensemble parût désolé. Le roi, toutefois, étant informé de ce décret barbare, en contremanda l'exécution ; mais son ordre fut supprimé par le cardinal Tournon, et les plus grandes cruautés furent commises sans impunité.

Le président de Opède envoya des soldats pour brûler quelques villages occupés par les protestants. Ils n'exécutèrent cette commission que trop fidèlement, l'excédent même en traitant brutalement ses habitants, n'épargnant ni l'enfance, ni l'âge ni le sexe. Il défendit à tous de donner assistance ou nourriture aux persécutés. Il marcha ensuite contre Cabrières, et commença à la battre à coups de canon. Alors il n'y avait pas au-delà de soixante pauvres paysans avec leurs familles dans la ville ; et ils lui envoyèrent dire qu'il n'avait pas besoin de dépenser de la poudre et du plomb sur la place puisqu'ils étaient disposés à ouvrir les portes et de se rendre, pourvu qu'on leur permit de se retirer sans être inquiétés à Genève ou en Allemagne. On le leur promit ; mais les portes n'étaient pas plutôt ouvertes que le président ordonna de tailler les hommes en pièces, ce qui fut immédiatement exécuté. Plusieurs femmes et enfants furent conduit dans une grande grange qui fut mise en feu et ils périrent tous dans les flammes.

Enfin, le jugement de Dieu atteignit ce monstre de cruauté ; il fut frappé d'une maladie affreuse et cruelle. Étant à l'extrémité il envoya chercher un chirurgien à Arles, qui lui dit, après avoir examiné sa maladie, qu'elle était d'une nature particulière, et pire que celle qu'il n'avait jamais rencontré chez mille autre personnes. Il le réprimanda pour ses cruautés, et lui dit qu'à moins qu'il ne se repentit, il pouvait s'attendre que la main du ciel s'appesantirait davantage sur lui. En entendant cela, le président s'emporta, et commanda à ses gens de saisir le chirurgien ; mais il trouva le moyen d'échapper, et bientôt après la maladie du président s'accrut terriblement.

Comme il avait obtenu du soulagement de l'opération chirurgical, il envoya chercher le médecin ; son message était accompagné d'une apologie pour sa conduite précédente, et une promesse de sécurité. Le chirurgien, oubliant le passé, alla à lui, mais trop tard pour lui être d'aucun service ; car il trouva le tyran se conduisant comme un aliéné et s'écriant qu'il avait un feu au dedans de lui. Après avoir blasphémé quelque temps, il expira dans une affreuse agonie ; et son corps au bout de quelques heures devint si repoussant que personne ne pouvait résister auprès de lui.

La Persécution des Albigeois.

Les Albigeois appartenaient à la religion réformée, qui habitaient la campagne de Albi. Ils furent condamnés dans le concile de Latran, par ordre du pape Alexandre III. ; mais ils crurent si rapidement, que plusieurs villes furent habitées exclusivement par des personnes de leur foi, et plusieurs nobles éminents embrassèrent leurs doctrines. Parmi ceux-ci furent le comte de Toulouse et de Foix. Le pape prétendit qu'il désirait les attirer à foi romaine par le raisonnement et la persuasion, et, dans ce but il ordonna une conférence générale dans laquelle les docteurs papistes furent vaincus par les arguments de Arnold un ministre réformé.

Un moine, nominé Pierre, ayant été assassiné dans le domaine du comte de Toulouse, le pape fit de ce meurtre un prétexte pour persécuter ce noble et ses sujets. Le comte, en apprenant cela, écrivit au pape, l'assurant qu'il n'avait pas prêté la main en aucune manière à la mort de Pierre ; parce que ce moine avait été tué par un noble qui s'était immédiatement après enfui de son territoire. Mais le pape ayant déterminé sa destruction, une armée formidable, avec plusieurs nobles et prélats en tête, commencèrent leur marche contre les Albigeois. Le légat du pape étant à Valence, le comte s'y rendit, et lui dit, qu'il était surpris que des hommes armés fussent envoyés contre lui avant d'avoir produit aucune preuve de sa culpabilité.

Il se rendit donc volontairement lui-même, fort du témoignage d'une bonne conscience, espérant que les troupes seraient ainsi empêchées de piller ses sujets innocents. Le légat répondit qu'il ne pourrait contremander les ordres donnés aux troupes, à moins qu'il ne lui livra sept de ses châteaux fortifiés comme sécurités. Le comte s'aperçut de son erreur en se soumettant, mais il était trop tard ; il envoya donc les ordres de livrer les châteaux. Le légat du pape n'eut pas plus tôt mis garnison dans ces places, qu'il ordonna aux gouverneurs de se présenter devant lui. Quand ils vinrent, il dit, "Que le comte de Toulouse, ayant livré ses châteaux au pape, ils devaient se considérer maintenant comme sujets du pape, et non du comte ; et qu'ils devaient en conséquence agir suivant leur nouvelle allégeance" Les gouverneurs furent étonnés de voir leur Seigneur en captivité, et eux-mêmes forcés dans une nouvelle allégeance.

Mais ce qui les affligea encore plus furent les affronts que l'on accumula sur le comte ; car il fut dépouillé, conduit neuf fois autour du tombeau du moine Pierre, et sévèrement fouetté devant le peuple. L'armée commença à assiéger Béziers ; et le comte de Béziers, pensant qu'il était impossible de défendre la place, sortit, et implora miséricorde pour les habitants ; faisant entendre qu'il y avait autant de catholiques romains que de Vaudois dans la ville. Le légat répondit que les excuses étaient inutiles ; que la place devait se rendre à discrétion ou que les plus affreuses conséquences s'en suivraient.

Le comte de Béziers, retournant à la ville, dit aux habitants qu'ils ne pourraient obtenir aucune faveur, à moins que les Albigeois n'abjurassent leur religion et ne se conformassent à l'église de Rome. Les catholiques romains pressèrent les Albigeois à céder ; mais les Albigeois

répondirent noblement, qu'ils n'abandonneraient pas leur religion pour le prix méprisable d'une vie fragile ; que Dieu pouvait, s'il lui plaisait, les défendre ; mais s'il voulait être glorifié par la confession de leur foi jusqu'à la mort, ce serait un honneur pour eux de mourir pour lui.

Leurs ennemis, trouvant inutile de les presser, envoyèrent leur évêque au légat, le suppliant de ne pas les inclure dans le châtiment des Albigeois ; et le pressant d'essayer de gagner ces derniers par la douceur et non par la rigueur. En attendant ceci le légat se mit en colère, et déclara que "si toute la ville ne reconnaissait pas leur faute ils tomberaient tous sous la même malédiction, sans distinction de religion, de sexe on d'âge" Les habitants refusant de céder à de telles conditions, la place fut prise par assaut, et toutes espèces de cruautés employées ; on n'entendait que les gémissements d'hommes baignant dans leur sang ; les lamentations des mères, qui, étant maltraitées par les troupes voyaient leurs enfants arrachés de leurs bras et mis en pièces devant leurs yeux.

La ville étant mise en feu dans différentes parties, ceux qui se cachaient dans leurs demeures étaient forcés d'y rester et de périr dans les flammes, ou d'en sortir et de tomber sous l'épée des soldats. Le légat sanguinaire, pendant ces actes infernaux, jouissait du carnage et criait même aux troupes, "Tuez-les, tuez-les tous ; tuez hommes, femmes et enfants ; tuez les Catholiques aussi biens que les Albigeois, car quand ils seront morts le Seigneur saura choisir les siens" Ainsi, la belle ville de Béziers fut réduite en un monceau de ruine ; et soixante mille personnes de différents âges et des deux sexes furent tuées.

Le comte et quelques autres échappèrent à Carcassonne qu'ils mirent en excellent état de défense. Le légat, ne désirant pas perdre une occasion de répandre le sang pendant, les quarante jours que les troupes devaient servir, les conduisit immédiatement contre Carcassonne. Un furieux assaut fut fait, mais les assiégeants furent repoussés avec un grand carnage ; et dans cette occasion le comte donna la plus grande preuve de son courage, encourageant les assiégés et leur criant, "Il vaut mieux que nous mourrions en combat, tant que de tomber dans les mains d'ennemis aussi bigots et sanguinaires" A deux milles de Carcassonne se trouvait une petite ville du même nom que les Albigeois avaient également fortifiée. Le légat, enragé de l'échec qu'il venait de recevoir, se décida à se venger sur cette ville ; le matin suivant il fit un assaut, et quoique la place fût bravement défendue, il la prit à l'assaut et la fit passer au fil de l'épée.

Il se détermina alors à s'emparer du comte de Béziers ; et par de solennelles promesses de sécurité personnelle il réussit à accomplir son dessein. Le comte crut ce légat parjure, mais il fut saisi et jeté en prison, où bientôt après il mourut. Le légat assembla les prélats et les seigneurs de son armée, leur disant qu'il était nécessaire qu'il y eut un général séculier, sage, vaillant, pour commander leurs affaires. La charge fut acceptée par Simon, comte de Monfort. Quatre mille hommes furent laissés en garnison à Carcassonne ; et le comte de Béziers décédé fut remplacé par le comte Simon, un bigot catholique romain qui menaça de punir les Albigeois s'ils ne se conformaient pas. Mais le roi d'Arragon, qui, dans le cœur, était de la

religion réformée, encouragea secrètement les Albigeois et leur donna l'espérance que, s'ils agissaient avec prudence, ils pourraient secouer le joug de Simon. Ils prirent son conseil, et pendant que Simon était allé à Montpellier, surprirent plusieurs de ses forteresses et furent heureux dans plusieurs expéditions contre ses, officiers.

Cette conduite exaspéra tellement le comte que, revenant de Montpellier, il réunit ses forces et marcha contre les Albigeois et commanda de brûler immédiatement tous les prisonniers qu'il prendrait. Recevant de nouvelle aide, il attaqua le château de Béron, et n'en rendant maître, il ordonna que la garnison fût cruellement mutilée et privée de la vue une seule personne exceptée, et elle ne fut qu'en partie rendue aveugle afin de pouvoir conduire le reste à Cabaret. Simon entreprit alors le siège de Menerbe, qui, à cause du manque d'eau, fut obligée de céder à ses forces. Le seigneur de Termes, le gouverneur, fut mis en prison où il mourut : sa femme, sa sœur, et sa fille furent brûlées et 180 personnes furent livrées aux flammes. Plusieurs autres châteaux se rendirent à lui ; dont les habitants furent tués de la manière la plus barbare.

Bientôt après, le légat du pape convoqua un conseil à Montpellier pour renouveler ses opérations militaires contre les Albigeois, et pour honorer convenablement le comte Simon. A l'assemblée du conseil, le légat fit beaucoup de compliments au comte, et déclara qu'il devrait être prince de tous les pays qu'il pourrait, dans le futur, prendre aux Albigeois ; en même temps, par ordre du pontife, il l'appela le soldat actif et habile de Jésus-Christ et le défenseur invincible de la foi catholique. Au moment où le comte allait lui offrir des remerciements, un messager lui apporta, la nouvelle que le peuple avait appris que le comte Simon était au conseil, et qu'ils avaient pris les armes et s'en venaient pour le détruire. Cette nouvelle jeta la confusion dans le conseil ; et Simon, quoique nommé une minute auparavant le défenseur invincible de la foi, fut content de sauter hors de la fenêtre et de se sauver loin de la ville.

L'affaire devenant sérieuse, le pape convoqua un concile à Latran dans lequel de grands pouvoirs furent accordés aux inquisiteurs catholiques romains, et plusieurs Albigeois furent mis à mort. Ce concile confirma aussi les honneurs qu'on lui avait décernés et l'autorisèrent à lever une nouvelle armée. Il se rendit immédiatement à la cour, reçut l'investiture du roi de France, et commença à lever des troupes. Ayant maintenant des forces considérables il forma le projet, si possible, d'exterminer les Albigeois, quand il reçut avis que sa comtesse était assiégée dans Narbonne par le comte de Toulouse. Il courut à son secours ; les Albigeois le rencontrèrent, lui livrèrent bataille, et le défirent ; mais il trouva moyen de se sauver dans le château de Narbonne. Après cela, Toulouse fut reprise par les Albigeois ; mais le pape épousant la cause du comte de Simon, il fut une fois de plus capable d'entreprendre le siège de cette ville. Le comte attaqua la place avec véhémence, mais il fut repoussé avec une grande perte. D'après l'avis du légat, toutefois, il attaqua de nouveau, et il fut encore repoussé.

Pour comble de malheur, avant que les troupes aient pu revenir de leur confusion, le comte de Foix se présenta à la tête d'une armée formidable attaqua ses troupes déjà démoralisées et les mit en déroute. Le comte faillit se noyer dans la Garonne, dans laquelle il s'était plongé à la hâte pour éviter d'être pris. Ce revers lui brisa presque le cœur ; mais le légat du pape continua à l'encourager et lui offrit de lever une autre armée, promesse qu'il mit enfin à exécution, après un délai de trois ans et ce comte bigot put encore prendre les armes.

Dans cette occasion il dirigea toutes ses forces contre Toulouse qu'il assiégea pendant neuf mois, quand, dans une des sorties faites par les assiégés son cheval fut blessé. L'animal à cause de sa grande souffrance se sauva avec lui et l'emporta directement sous les remparts de la ville, lorsqu'un archer le blessa à la cuisse avec une flèche ; et une femme lui jeta une grosse pierre de la muraille qui le frappa sur la tête et le tua. Le siège fut levé ; mais le légat, enragé de ce désappointement, engagea le roi de France à la cause ; il envoya son fils assiéger la ville. Le prince français, avec quelques troupes choisies les attaqua tête baissée ; mais étant sévèrement repoussé, il abandonna Toulouse pour assiéger Miromand. Il prit cette place d'assaut et passa tous ses habitants au fil de l'épée, qui consistait en 5,000 hommes, femmes et enfants.

La persécution contre les Albigeois, fut renouvelée en 1620. Dans une gille nommée Tell, pendant que le ministre prêchait à une congrégation de réformés, les papistes attaquèrent et tuèrent un certain nombre de gens. Une dame distinguée qu'on exhortait à changer de religion, si ce n'était pour elle-même au moins pour l'amour de son enfant, dit : "Je n'ai pas quitté l'Italie, mon pays natif, ni laissé mes biens que j'y possédais pour l'amour de Jésus-Christ, pour le renoncer ici. Quant à mon enfant, pourquoi ne pas le livrer à la mort puisque Dieu donna son fils pour mourir pour moi" Ils lui enlevèrent son enfant et le remirent à une nourrice papiste pour l'élever et tuèrent la mère. Dominico Berto, un jeune homme de seize ans, refusant de se faire papiste, fut mis sur un âne la tête tournée vers la queue qu'il était forcé de tenir dans sa main. Dans cette condition il fut conduit au marché, aux acclamations de la populace ; après quoi il fut mutilé et brûlé, jusqu'à ce qu'enfin il expirât dans les souffrances. Une jeune dame, de famille noble, fut saisie et promenée par les rues avec une mitre en papier sur la tête. Après s'en être moquée et l'avoir battue, la cruelle multitude lui dit d'invoquer les saints ; elle leur répondit : "Ma confiance et mon salut sont en Christ seulement ; car la Vierge Marie, sans les mérites de son fils n'aurait pu être sauvée" Sur cela la multitude se jeta sur elle et la fit mourir.

Chapitre V - L'Inquisition et Les Persécutions en Espagne, Portugal et L'Italie

Au temps du pape Innocent III., la religion réformée avait fait tant de bruit dans toute l'Europe, que les catholiques commencèrent à craindre que leur église était en danger, et le pape institua en conséquence un certain nombre d'inquisiteurs des personnes qui devaient rechercher les hérétiques, les arrêter et les punir. En tête de ceux-là se trouvait Dominique qui avait été canonisé. Lui et les autres inquisiteurs se dispersèrent dans les divers pays catholiques, et traitèrent les protestants avec la dernière rigueur. Enfin le pape, ne les trouvant pas aussi utiles qu'il l'espérait, résolurent d'établir des cours fixes et régulières de l'inquisition ; la première de celles-là se tint à Toulouse dont Dominique devint l'inquisiteur général.

Ces cours furent érigées dans d'autres pays, mais l'inquisition espagnol devint la plus puissante et terrible de toutes. Les dominicains (chiens de Dieu) et les franciscains étant les plus zélés des moines, le pape les investit du droit exclusif de présider et d'administrer ces cours. Les moines de ces deux ordres furent toujours choisis de la lie même du peuple, et furent, conséquemment, peu troublés par les scrupules de conscience ; ils furent obligés, toutefois, par les règles de leurs ordres de mener une vie très austère, qui leur donnait des manières insociables, et les qualifiait mieux pour leur travail.

Le pape donna aux inquisiteurs un pouvoir illimité, comme juges délégués par lui et représentants immédiats de sa personne ; on leur permit d'excommunier ou de condamner à mort, comme ils le trouvaient convenable, toute personne accusée d'hérésie ; il leur fut permis de publier des croisades contre tous ceux qu'ils jugeaient hérétiques et de faire une ligue avec les princes régnant pour joindre ces croisades avec leurs forces. Environ l'an 1244, leur pouvoir fut de nouveau accru par l'empereur Frédéric II., qui se déclara lui-même le protecteur et l'ami des inquisiteurs, et publia deux cruels édits ; que les hérétiques qui continuaient obstinés seraient brûlés, et que ceux qui se repentaient seraient emprisonnés pour la vie.

Les officiers de l'inquisition sont trois inquisiteurs ou juges, un procureur fiscal, deux secrétaires, un magistrat, un messager, un receveur, un geôlier, un agent de possessions confisquées, et plusieurs évaluateurs, conseillers, exécuteurs, médecins, chirurgiens, portiers, familiers et visiteurs qui sont tous sous serment de garder le secret. Leur principale accusation contre ceux qui sont soumis à ce tribunal est l'hérésie qui comprend tout ce qui est dit ou écrit contre la confession de foi ou les traditions de l'église romaine. Les autres articles d'accusation sont : renoncer à la foi catholique et croire que les personnes d'aucune autre religion ne peuvent être sauvées, ou même d'admettre que les dogmes de nulle autre excepté ceux des papistes soient scripturaires ou rationnelles. Deux autres choses aussi encourent le plus sévère châtiment ; de désapprouver toute action faite par l'inquisition ou douter de la vérité de quelque chose affirmé par les inquisiteurs.

Quand les inquisiteurs ont pris ombrage contre une personne, tous les expédients sont employés pour faciliter sa condamnation ; faux serments et témoignages sont employés pour trouver l'accusé coupable et toutes les lois et institutions sont sacrifiées pour assouvir la vengeance la plus bigote. Si une personne accusée est arrêtée et emprisonnée son traitement est déplorable. Le geôlier peut commencer par le fouiller pour livres et papiers qui peuvent faciliter sa conviction, ou pour des instruments qui pourraient servir à son suicide ou à sa fuite ; et avec ce prétexte il le vole souvent d'objets de valeur, et même de son habillement. Il est alors jeté en prison. L'innocence, dans une telle occasion, n'est qu'un faible roseau ; rien n'était plus aisé que de ruiner une personne innocente. La sentence la plus douce est l'emprisonnement pour la vie ; cependant les inquisiteurs procèdent par degrés à la fois subtiles, lents et cruels.

Le geôlier s'insinue dans la faveur du prisonnier en prétendant lui donner de bons conseils ; et parmi d'autres fausses insinuations il lui dit de demander une audition. Quand il est amené devant le consistoire, la première demande est : "Quelle est votre requête ?" A ceci le prisonnier répond naturellement qu'il aimerait à être entendu. A ceci les inquisiteurs répondent, "Votre audition est confessez la vérité, ne cachez rien, et reposez-vous-en sur notre bon vouloir" Si le prisonnier fait quelque confession triviale, ils trouvent immédiatement là-dessus un acte d'accusation ; s'il est muet, il l'enferme sans lumière ou sans nourriture si ce n'est une petite provision de pain et d'eau jusqu'à ce qu'il soumette son entêtement, comme ils l'appellent ; s'il se déclare innocent ils le tourmentent jusqu'à ce qu'il meure de souffrances ou se confesse lui-même coupable.

Sur le second examen de ceux qui confessent, ils disent continuellement. "Vous n'avez pas été sincère ; vous ne dites pas tout ; vous cachez plusieurs choses, et devez être renvoyés dans votre cachot" Quand ceux qui ont été silencieux sont appelés pour un second examen, s'ils continuent à rester muets on les soumet à de telles tortures, soit pour les faire parler ou les tuer ; et quand ceux qui se proclament innocents sont examinés de nouveau, un crucifix leur est présenté et ils sont solennellement exhortés d'assermenter leur confession de foi. Cela les met à l'épreuve ; il leur faut soit jurer qu'ils sont catholiques romains, ou reconnaître qu'ils ne le sont pas. S'ils reconnaissent qu'ils ne le sont pas, on les poursuit comme hérétiques ; s'ils reconnaissent qu'ils le sont, une série d'accusations est mise à leur charge auxquelles ils sont obligés de répondre sur le champ, sans avoir le temps d'arranger leurs pensées. Après avoir répondu verbalement, on leur apportait une plume, de l'encre et du papier pour préparer une réponse par écrit, qui devait coïncider sous tous les rapports avec le verbal. Si les réponses différaient, les prisonniers étaient accusés de prévarication ; si l'un contenait plus que l'autre, ils étaient accusés de vouloir user de dissimulation ; s'ils s'accordaient tous deux, ils étaient accusés d'artifice prémédité.

Après qu'une personne dénoncée est condamnée, elle est sévèrement fouettée, torturée violemment, envoyée aux galères ou condamnée à mort ; dans les deux cas les biens étaient confisqués. Après le jugement, une procession est arrangée à la place de l'exécution et la

cérémonie est appelé un Auto da Fé, ou acte de foi. Ce qui suit est un récit exact de l'une de ces farces solennelles, jouées Madrid en l'an 1682:

Les officiers de l'inquisition, précédés de trompettes, de timbales et de leur bannière défilèrent en cavalcade le 20 de Mai au palais du grand carré, où ils déclarèrent par proclamation, que le 30 de Juin la sentence des prisonniers serait exécutée. Il n'y avait pas eu de spectacle de cette espèce à Madrid depuis plusieurs années et pour cette raison les habitants l'attendaient avec beaucoup d'impatience. Quand le jour arriva une foule prodigieuse parut habillée aussi gaîment que leurs moyens le leur permettaient. Sur la place était élevé un échafaud ; et là, depuis sept heures du matin jusqu'au soir, furent amenés des criminels des deux sexes : toutes les inquisitions du royaume envoyant leurs prisonniers à Madrid. Vingt hommes et femmes, avec un Mahométan renégat furent condamnés à être brûlés ; cinquante Juifs et Juives furent condamnés à un long emprisonnement et à porter un bonnet jaune ; dix autres, accusés de bigamie, de sorcellerie et autres crimes, furent condamnés à être fouettés et ensuite envoyés aux galères ; ces derniers portaient de grands bonnets de carton, avec une inscription dessus, ayant une corde autour du cou et torche en mains.

Dans cette occasion toute la cour d'Espagne était présente. Le fauteuil du grand Inquisiteur fut placé sur une sorte de tribunal plus élevé que celui du roi. Les nobles jouèrent la part des officiers du shérif en Angleterre, conduisant les criminels qui devaient être brûlés et les tenant quoique attachés avec de fortes cordes ; le reste des victimes étaient conduites par les familiers de l'inquisition. Il y avait parmi elles une jeune Juive d'une exquise beauté n'ayant que dix-sept ans. Étant sur le même côté de l'échafaud sur lequel la reine était assise, elle s'adressa à elle dans l'espérance d'obtenir son pardon, dans le discours pathétique suivant : "Grande reine ! Votre présence royale ne me sera-t-il pas de quelque service dans ma misérable condition ? Ayez égard à ma jeunesse ; ah, hélas ! considérez que je suis sur le point de mourir pour professer une religion inculquée dès ma plus tendre enfance !"

Sa majesté sembla la prendre en pitié, mais elle se détourna, n'osant pas dire un mot pour quelqu'un déclaré hérétique par l'inquisition. La messe commença maintenant et vers son milieu le prêtre sorti d'un autel placé près de l'échafaud, et s'assit sur un fauteuil préparé dans ce but. Alors l'inquisiteur en chef descendit de l'amphithéâtre habillé de sa chape et ayant une mitre sur la tête. Après s'être agenouillé à l'autel, il s'avança vers le balcon du roi, suivi de quelques officiers portant une croix et les évangiles, avec un livre contenant les serments par lesquels les rois d'Espagne s'obligent de protéger la foi catholique, d'exterminer les hérétiques, et de supporter de tout leur pouvoir les décrets des inquisitions. A l'approche de l'inquisiteur, présentant son livre au roi, sa majesté se leva tête nue et jura de maintenir son serment ; après quoi le roi continua à rester debout jusqu'à ce que l'inquisiteur fût retourné à sa place et alors le secrétaire du saint office monta sur une chaire et administra un serment pareil à toute l'assemblée.

La messe commença environ midi et ne finit qu'à neuf heures, étant prolongée par une proclamation des sentences de plusieurs criminels. Vint ensuite le brûlement de vingt-et-un hommes et femmes, dont le courage fut vraiment étonnant ; quelques-uns mirent leurs mains et leurs pieds dans les flammes avec la plus indomptable bravoure ; tandis que tous agirent avec une telle résolution que plusieurs des spectateurs étonnés déploraient que des âmes aussi héroïques n'aient pas été plus éclairées. Le roi était si près des criminels, que leurs derniers gémissements furent entendus par lui ; son serment de couronnement l'obligeait de sanctionner par sa présence tous les actes du tribunal.

L'inquisition établie en Portugal est sur le même plan que celui de l'Espagne, ayant été instituée environ en même temps et régie d'après les mêmes règlements. La maison ou plutôt le palais est un bel édifice. Il contient quatre cours, chacune d'environ quarante pieds carrés autour desquelles il y a environ 300 cachots ou cellules. Les cachots sur le rez-de-chaussée sont pour la plus basse classe de prisonniers, et ceux du second étage pour le rang supérieur. Les galeries sont bâties en pierre de taille, et cachées à la vue dedans et dehors par une double muraille d'environ cinquante pieds de haut. Si vaste est toute la prison qui contient tant de détours que personne ne peut trouver son chemin que ceux qui y sont habitués. Les appartements de l'inquisiteur en chef sont vastes et élégants ; l'entrée se fait par une grande barrière qui conduit dans une cour autour de laquelle il y a plusieurs chambres et de grands salons pour le roi, la famille royale et le reste de la cour pour s'y tenir et observer les exécutions.

Un teston, qui vaut quinze sous, est alloué à chaque prisonnier tous les jours ; et le geôlier en chef, accompagné de deux autres officiers, visite chaque prisonnier tous les mois pour savoir comment il veut disposer de sa ration. Des sentinelles parcourent continuellement l'enceinte pour écouter, et si le moindre bruit est entendu d'avertir et de menacer le prisonnier ; si le bruit est répété, on le bat sans merci. Ce qui suit est un fait reconnu : Un prisonnier ayant une mauvaise toux, un des gardes vint lui ordonner de ne pas faire de bruit ; il répondit que ce n'était pas en son pouvoir de l'empêcher. La toux augmentant, le garde alla à la cellule, mis à nu le patient et le battit si fort qu'il en mourut bientôt après.

Quelques fois un prisonnier passait des mois sans savoir ce dont on l'accusait, ou sans avoir la moindre idée quand son procès devait avoir lieu. Le geôlier enfin l'informait qu'il lui fallait faire une demande pour instruire son procès. L'ayant fait il était conduit tête nue pour son examen. A la porte du tribunal le geôlier frappe trois fois pour donner avis aux juges de son approche. Une cloche est alors sommée par l'un des juges et un assistant ouvre la porte, admet le prisonnier et lui fournit un siège. Le prisonnier reçoit l'ordre du président de s'agenouiller, et de mettre sa main droite sur un livre qui lui est présenté tout fermé. Ceci étant fait, la question suivante lui est faite : "Voulez-vous promettre de cacher les secrets du Saint-Office, et dire la vérité" S'il répond dans la négative, il est reconduit à sa cellule et là traité cruellement. S'il répond dans l'affirmative, il reçoit l'ordre de s'asseoir de nouveau, et l'examen

procède ; le président lui demande une foule de questions, et le commis les inscrit ainsi que les réponses.

Quand l'examen est clos, la cloche est sonnée de nouveau le geôlier paraît, et le prisonnier reçoit l'ordre de se retirer avec cette exhortation : "Taxez votre mémoire, rappelez-vous tous les péchés que vous avez commis, et quand vous serez ramené ici, faites en part au Saint-Office" Le geôlier et ses assistants ayant appris que le prisonnier a fait une confession ingénue, et répondu volontiers à toutes les questions, lui font une profonde révérence et le traite avec une bonté affectée. Il est amené quelques jours après à un second examen, avec les mêmes formalités qu'avant. Les inquisiteurs trompent souvent leurs prisonniers en leur promettant la plus grande indulgence et même de leur rendre leur liberté, s'ils veulent s'accuser eux-mêmes ; les malheureuses personnes qui sont en leur pouvoir tombent fréquemment dans ce piège et sont sacrifiées à leur propre simplicité.

Un autre artifice est employé par les inquisiteurs quand un prisonnier a trop de résolution pour s'accuser lui-même et trop de prévoyance pour être attrapé par leur artifice. Une copie d'un acte d'accusation lui est remise, dans laquelle, parmi plusieurs accusations triviales, il est accusé des crimes les plus atroces. Ceci excite sa colère et il se récrit contre de telles faussetés. On lui demande alors quels crimes il peut nier. Il mentionne naturellement les plus énormes et en exprime son horreur ; alors l'acte d'accusation lui est arraché des mains et le président s'écrie ; "En reniant seulement ces crimes que vous mentionnez vous confessez implicitement le reste ; nous procéderons donc en conséquence".

Quoique les inquisiteurs ne permettent d'employer la torture que trois fois, elle est si cruelle toutefois que le prisonnier meurt sous la peine, ou continue d'être ci-après un estropié. Ce qui suit est une description des tourments atroces occasionnés par la torture, d'après le récit d'une personne qui l'a souffert trois fois, mais heureusement survécut à ses cruautés.

La Première Application de la Torture.

Un prisonnier, en refusant de se soumettre à la demande inique des inquisiteurs, en confessant les crimes dont on l'accuse, fut conduit immédiatement à la salle des tortures, où il n'y avait d'autre lumière que celle de deux chandelles. Pour que les cris des martyrisés ne fussent pas entendus, la salle était doublée d'une espèce de couverture piquée, couvrant toutes les fentes pour amortir le son. L'horreur du prisonnier était extrême en entrant dans cette place infernale quand soudain il est entouré de six misérables, qui, après avoir préparé les tortures, le dépouillèrent de tout à part son caleçon. Il fut alors mis sur le dos sur un banc élevé de quelques pieds au-dessus du plancher. Ils commencèrent à lui mettre au cou un collier en fer, et un anneau à chaque pied qui le retenait au banc. Ses membres étant ainsi étendus ils entortillèrent deux cordes autour de chaque bras et de chaque cuisse ; celles-ci, étant passées sous l'échafaud, étaient bandées en même temps par quatre hommes.

La souffrance qui en résultait aussitôt était intolérable ; les cordes, qui n'étaient pas grosses, coupaient la chair du prisonnier jusqu'à l'os, faisant jaillir le sang. Comme il persistait à ne pas confesser ce que les inquisiteurs exigeaient, les cordes étaient tirées de la même manière quatre fois de suite. Un médecin et un chirurgien assistaient et lui tâtaient les temples pour juger du danger ; par ce moyen ses tortures étaient pour un petit moment suspendues ; mais seulement pour qu'il pût se remettre pour endurer plus de torture. Pendant cette extrémité d'angoisse, pendant que la fragile charpente se brisait pour ainsi dire en pièces, tandis que chaque pore éprouvait la douleur la plus aiguë et l'âme agonisante était sur le point de sortir de sa malheureuse demeure, les ministres de l'inquisition regardaient sans émotion et conseillaient froidement à la pauvre victime de confesser sa faute pour obtenir le pardon et recevoir l'absolution.

Tout ceci, toutefois, n'eut aucun effet sur le prisonnier dont l'esprit était fortifié par la douce conviction de son innocence et la divine consolation de la religion. Au milieu de ses souffrances corporelles, le médecin et le chirurgien étaient assez barbares pour déclarer, que s'il mourait sous les tortures, il serait coupable par son entêtement, de suicide. La dernière fois que les cordes furent bandées il devint si excessivement faible, par l'arrêt de la circulation du sang, et les souffrances qu'il endurait, qu'il s'évanouit : alors il fut détaché et ramené à son cachot.

Seconde Application de la Torture.

Les misérables scélérats, trouvant que les tortures qu'ils infligeaient au lieu d'arracher une confession au prisonnier, ne servaient qu'à exciter ses prières au ciel pour obtenir la patience et la force de persévérer dans la vérité et l'intégrité, furent assez inhumains, six semaines après, pour le faire passer par une autre espèce de torture, plus sévère, si possible, que la première ; la manière de l'infliger était comme suit : ils lui forçaient les bras, en arrière, de sorte que les paumes de ses mains étaient tournées en dehors derrière lui ; alors, par le moyen d'une corde qui les attachait ensemble aux poignets et qui était remontée par un mécanisme, ils les rapprochaient par degré l'un vers l'autre, de telle sorte que le derrière de chaque main se touchaient et était parallèle l'une avec l'autre. Les deux épaules étaient ainsi disloquées, et une quantité considérable de sang sortait de sa bouche. Cette torture était répétée trois fois ; après quoi il était de nouveau reconduit au cachot et remis au médecin et au chirurgien, qui, en remettant les os disloqués, le faisait souffrir des tourments affreux.

Troisième Application de la Torture

Environ deux mois après la seconde torture, le prisonnier, étant rétabli, fut de nouveau amené à la salle des tortures ; et là, pour la dernière fois, dut endurer une autre espèce de punition qui lui fut infligée deux fois sans intermission. Les exécuteurs attachèrent une grosse chaîne de fer autour de son corps, qui, croisant sur son estomac se terminait à ses poignets. Ils le placèrent alors le dos contre une planche épaisse aux deux extrémités de laquelle se trouvait une poulie, par laquelle passait une corde qui reliait les bouts de la chaîne à ses

poignets. Alors l'exécuteur, bandant le bout de la corde par le moyen d'un rouleau placé à distance derrière lui pressait et meurtrissait l'estomac à mesure que les bouts de la chaîne étaient bandés plus fort. Ils le torturèrent de cette manière à un tel degré que les poignets aussi bien que les épaules furent disloqués. Les chirurgiens les remirent, toutefois, bientôt après ; mais les barbares, n'étant pas satisfaits, lui firent immédiatement souffrir la torture une seconde fois, qu'il endura avec un égal courage et constance. Il fut alors renvoyé à son cachot, soigné par le chirurgien qui pensait ses blessures et remettait les parties disloquées ; et où il continuait jusqu'à ce que sa sortie du cachot le rappelât à une misérable liberté dans ce monde ou son Auto da Fé l'emportât un monde meilleur.

On peut voir d'après ce rapport quelle terrible agonie la victime a dû souffrir en étant si fréquemment mise à la torture. La plupart des membres furent disloqués ; tellement meurtri et épuisé qu'il était incapable, pendant des semaines de se porter la main à la bouche : et son corps enfla beaucoup à cause de l'inflammation causée par les fréquentes dislocations. Après sa décharge il sentit l'effet de cette cruauté pour le reste de sa vie, étant fréquemment saisi de douleurs aiguës et torturantes, auxquelles il n'avait jamais été sujet auparavant. Les malheureuses femmes qui tombent dans les mains des inquisiteurs n'obtiennent aucune faveur à cause de leur sexe ; mais sont torturées avec autant de sévérité que les autres prisonniers.

Si le prisonnier continue à refuser de se confesser il est renvoyé à son cachot ; mais on se sert d'un stratagème pour tirer de lui ce que la torture ne peut faire. Un compagnon lui était donné pour le servir ; cette personne s'insinuait dans les bonnes grâces du prisonnier, sympathisait avec lui, et prenant avantage des expressions hâtives que lui arrachait la souffrance, s'efforçait de saisir ses secrets. Ce compagnon quelquefois prétendait être un prisonnier comme lui-même pour pousser la malheureuse personne à trahir ses sentiments privés.

Francis Romanus, un natif d'Espagne, était employé par les marchands de Anvers à faire des affaires pour eux à Brème. Il avait été instruit dans la foi romaine, mais allant un jour dans une église protestante, il fut frappé des vérités qu'il avait entendues et en sondant les Écritures et les écrits de quelques théologiens protestants, il s'aperçut de la fausseté des principes qu'il avait naguère professés. Résolu de ne penser qu'à son salut éternel, il résigna son agence aux marchands de Anvers, leur donnant avis de sa conversion ; et alors dans le but de gagner ses parents à se convertir, il retourna sans tarder en Espagne. Mais les marchands de Anvers écrivant aux inquisiteurs, il fut saisi, emprisonné pour un temps et alors condamné aux flammes comme hérétique. Il fut conduit à la place d'exécution dans un vêtement peint de figures du diable et avec une mitre en papier mis sur la tête, par moquerie.

Comme il passait devant une croix de bois, un des prêtres lui ordonna de s'agenouiller devant ; mais il refusa absolument de le faire, disant, "ce n'est pas au chrétien à adorer le bois" Ayant été placé sur un tas de fagots, le feu l'atteignit bientôt, alors il leva la tête subitement, les prêtres pensant qu'il avait l'intention d'abjurer, commandèrent de le descendre. Trouvant,

toutefois, qu'ils s'étaient trompés, et qu'il demeurait constant dans sa foi, il fut placé de nouveau sur la pile, où aussi longtemps qu'il conserva sa voix et sa vie, il ne cessa de répéter ces versets du septième psaume "Eternel, mon Dieu ! je me suis retiré vers toi ; que la malice des méchants prenne fin et affermis l'homme juste. Je célébrerai l'Eternel à cause de sa justice et je psalmodierai au nom de Dieu très-haut".

A St. Lucar, en Espagne, demeurait un sculpteur nommé Rochus, dont la principale occupation était de faire des images des saints et autres, idoles papistes. Devenant, toutefois, convaincu des erreurs de Rome, il embrassa la foi protestante, cessa de tailler des images, et pour subsister s'occupa seulement à graver des seaux. Mais il avait retenu une image de la Vierge Marie comme enseigne ; un inquisiteur venant à passer par là lui demanda s'il la vendrait. Rochus mentionna un prix ; l'inquisiteur y fit objection et lui offrit la moitié de la somme. Rochus lui répondit, "Je la casserais plutôt en morceaux que d'accepter une telle bagatelle" cassez-la en pièces ! dit l'inquisiteur ; "cassez-la en pièces si vous osez !" Rochus, étant provoqué par cette expression, prit un ciseau et enleva le nez de l'image. Cela suffisait ; l'inquisiteur s'en alla enrager et bientôt après l'envoya arrêter. En vain plaida-t-il que ce qu'il avait défiguré était sa propriété ; et que s'il n'était pas convenable de faire ce qu'il voulait de ce qui était sien, il ne convenait pas à l'inquisiteur de marchander l'image de la manière qu'il avait fait. Tout cela, cependant, ne lui servit de rien ; son sort était décidé ; il fut condamné à être brûlé, et la sentence fut exécutée sans délai.

Un catholique romain espagnol, nommé Juliano, en voyageant en Allemagne, se convertit à la religion protestante et entreprit de faire parvenir dans son pays une grande quantité de bibles cachées dans des tonneaux, et empaquetées comme vin du Rhin. Il réussit à distribuer les livres. Un prétendu protestant, toutefois, qui avait acheté une des bibles, le trahit. Juliano fut arrêté, et des moyens ayant été pris pour trouver les acheteurs des bibles, 800 personnes furent arrêtées. Juliano fut brûlé, vingt furent rôties à la broche, plusieurs emprisonnés pour la vie, quelques-uns furent fouettés publiquement, plusieurs envoyés aux galères, et une très petite quantité furent acquittés.

Une demoiselle, nommée Maria de Coccicao, fut prise par les inquisiteurs, et condamné à la torture. Les tourments qu'elle endurait lui firent avouer certaines accusations portées contre elle. Les cordes furent relâchées et elle fut reconduite à sa cellule où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eut recouvert l'usage de ses membres ; elle fut alors ramenée devant le tribunal et reçut ordre de ratifier sa confession. Ce qu'elle refusa absolument de faire leur disant, que ce qu'elle avait dit lui était arraché par les douleurs extrêmes qu'elle endurait. Les inquisiteurs, exaspérés de cette réponse, commandèrent qu'elle fut encore mise à la torture, quand la faiblesse de la nature prévalut encore une fois, et elle répéta sa première confession. Elle fut immédiatement reconduite à sa cellule ; et ramenée une troisième fois devant les inquisiteurs, ils lui ordonnèrent de liguer sa première et sa seconde confession. Elle répondit comme avant, mais ajouta, "J'ai deux fois succombé aux faiblesses de la chair, et peut-être que, soumise à la torture, serai-je assez faible pour le faire encore ; mais soyez certain que, si vous me torturez

cent fois, aussitôt que je serai relâchée je renierai la confession qui m'aura été extorquée par la souffrance" Les inquisiteurs ordonnèrent alors qu'elle fût mise à la torture une troisième fois ; et durant cette dernière épreuve elle endura les tourments avec le plus grand courage et ne put être persuadée de répondre à aucune des questions qui lui furent posées. Comme son courage et sa constance croissaient, les inquisiteurs au lieu de la mettre à mort la condamnèrent à être fouettée en parcourant les rues publiques et la bannirent pour dix ans.

Une dame d'une noble famille de Séville, nommée Jeanne Bohorquia fut arrêtée sur information donnée par sa sœur, qui avait été torturée et brûlée pour professer la religion protestante. Mise à la torture elle confessa avoir fréquemment conversée avec sa sœur sur le protestantisme ; et sur cette confession forcée Jeanne fut saisie, et mise à la torture qui fut si sévère qu'elle expira, une semaine après, des blessures et des meurtrissures reçues.

Isaac Orobio, un savant médecin, ayant battu un domestique moresque pour vol, fut accusé par lui de professer le judaïsme et l'inquisiteur arrêta le maitre sur cette accusation. Il fut détenu trois mois en prison avant de recevoir la moindre information de ce dont il aurait à souffrir et alors il fut exposé aux modes de torture suivants : Un habit grossier lui fut mis et tellement bandé que la circulation du sang fut presque arrêtée et le souffle presque sorti de son corps. Après cela les cordes furent soudainement relâchées, et l'air se frayant un chemin subitement dans l'estomac, et le sang se précipitant dans les veines il souffrit la douleur la plus aiguë. Il fut mis sur un banc le dos contre la muraille où des poulies en fer étaient fixées. Des cordes, étaient attachées à plusieurs parties de son corps et de ses membres, furent passées dans les poulies et étant soudainement tirées avec force, tout son corps fut réduit en une masse informe.

Après avoir souffert pendant un temps considérable les douleurs de sa position, le siège fut tout à coup ôté et il resta suspendu contre la muraille. Le bourreau alors attacha des cordes autour de ses poignets et il les tira autour de son corps. Le mettant sur le dos, les pieds appuyés sur la muraille ils tirèrent avec une extrême violence jusqu'à ce que les cordes eussent pénétré jusqu'aux os. Il endura cette dernière torture trois fois, et il demeura soixante-dix jours avant que ses plaies ne fussent guéries. Il fut ensuite banni et dans son exil il écrivit le récit de ses souffrances.

Il est étonnant que la superstition ait, surtout concernant l'inquisition, toujours étouffé le bon sens et la coutume opposé la raison. Un prince, en vérité, Don Carlos, l'aimable fils de Philippe II, roi d'Espagne, et le petit fils du célèbre empereur Charles V. avait l'intention d'abolir cette cour cruelle mais il perdit la vie avant d'avoir pu accomplir ce dessein miséricordieux. Il possédait toutes les bonnes qualités de son grand père sans avoir les mauvaises de son père. Il avait assez de bon sens pour voir les erreurs du papisme et détestait le nom même de l'inquisition. Il blâmait publiquement la cour, ridiculisait la piété affectée des inquisiteurs, et déclarait que s'il parvenait à porter la couronne, il abolirait l'inquisition et en exterminerait les agents. Ceci irrita les inquisiteurs contre lui, et ils déterminèrent en

conséquence de le détruire. Ils employèrent leurs émissaires pour répandre les insinuations perfides contre le prince, et enfin créèrent un tel esprit de mécontentement parmi le peuple que le roi fut obligé d'éloigner Don Carlos de la cour.

Peu de temps après, le prince ayant montré beaucoup de faveur aux protestants des Pays-Bas, l'inquisition déclara hautement, que comme les personnes en question étaient hérétiques le prince lui-même devait en être un, puisqu'il les recevait. De cette manière ils obtinrent une telle influence sur l'esprit du roi, qu'il sacrifia les sentiments naturels à la puissance de la bigoterie et passa sentence de mort sur son fils unique. Le prince obtint ce qu'on appelle une indulgence c'est-à-dire qu'on lui laissa le choix du mode de sa mort. Il choisit la saignée et le bain chaud. Un jour de bonne heure tout fut préparé comme il le désirait, alors on ouvrit les veines de ses bras et de ses jambes et il s'affaiblit graduellement jusqu'à la mort sans souffrance apparente, devenant un martyr à la malice inquisitoriale étrangement sanctionnée par la bigoterie de ses parents.

Chapitre VI - De Nouveaux Details des Persecutions des Protestants

Horrible Massacre en France, anno, 1572.

Après une longue série de trouble en France, les papistes, voyant que rien d'efficace ne pourrait être fait contre les protestants à main armée, commencèrent à machiner comment ils pourraient les attraper par la ruse, et cela de deux manières : la première par une prétendue commission envoyée dans les Pays-Bas, que le prince de Navarre et Condé devaient commander. Ceci était seulement pour apprendre quelle puissance et quelle force l'amiral avait à ses ordres, qui ils étaient et quels étaient leurs noms. La seconde était par un mariage entre le prince de Navarre et la sœur du roi ; auquel devaient être invités tous les chefs protestants de France. Par conséquent, ils commencèrent avec la reine de Navarre, mère du prince qui devait épouser la sœur du roi. Attirée par de belles promesses, elle consentit à venir à Paris. Bientôt après elle tomba malade, et mourut dans l'espace de cinq jours non sans exciter le soupçon d'empoisonnement.

Malgré cela le mariage se continua. L'amiral, prince de Navarre et Condé, et plusieurs autres chefs protestants furent induits par les lettres du roi et ses promesses à se rendre à Paris et y furent reçus avec une grande pompe. Le mariage eut lieu le 18 Août, 1572, et fut célébré par le cardinal de Bourbonne. Après cela ils se rendirent au palais de l'évêque pour dîner. Le soir ils furent conduits au palais au centre de la ville pour souper. Quatre jours après, l'amiral, venant de l'assemblée du conseil, fut tiré avec un pistolet chargé de trois balles et blessé dans les deux bras. Des soldats furent appointés à différentes places de la ville pour être prêts à l'ordre du roi ; et après que la consigne fut donnée ils s'élancèrent au massacre des protestants, commençant par l'amiral lui-même, qui, étant blessé, fut jeté par la fenêtre dans la rue, où sa tête étant coupée fut embaumée et envoyée au pape. La populace barbare lui coupa les bras et traîna son corps meurtri trois jours dans les rues de Paris, après quoi ils le menèrent à la place de l'exécution et le pendirent par les talons exposés à la moquerie de la populace.

Le martyre de cet homme vertueux n'eut pas plutôt ; eut lieu que les troupes coururent avec rage pour tuer tous les protestants qu'ils connaissaient ou purent trouver dans l'enceinte de la ville. Ceci continua plusieurs jours ; mais le plus grand carnage eut lieu les trois premiers jours pendant lesquels on dit que 10,000 hommes et femmes, jeunes et vieux, de toutes sortes et conditions furent assassinés. Les corps des morts furent portés en voiture et jetés à la rivière, qui avec d'autres courants d'eau de la ville furent rougis du sang des personnes tuées. Au nombre des hommes éminents qui tombèrent dans ce terrible carnage furent Petrus Ramus, Lambines, Plateanus, Lomenius, Chapesius, et autres.

Les brutalités de cette période ne furent pas limitées par les murailles de Paris, mais se répétèrent dans d'autres villes et autres parties du royaume, surtout à Lyon, Orléans, Toulouse et Rouen çà les cruautés furent, si possible, même plus grandes que dans la capitale Dans l'espace d'un mois 30,000 protestants, dit-on, furent mis à mort. Quand on reçut à Rome la

nouvelle du massacre les plus grandes réjouissances éclatèrent. Le pape et les cardinaux allèrent en procession à l'église St. Marc pour remercier Dieu ; une médaille fut frappée en commémoration de cet évènement. On publia un jubilé et les canons tirèrent du château St. Angelo. A la personne qui apporta la nouvelle, le cardinal de Lorraine donna 1000 écus. De pareilles réjouissances eurent lieu dans toute la France sur la destruction apparente des fidèles.

Les ennemis de la vérité, rassasiés de massacre, commencèrent à triompher partout dans leur fausse opinion qu'ils étaient les seuls maîtres de la conscience des hommes ; et vraiment, il pouvait paraître à la raison humaine que, par la destruction de son peuple, Dieu avait abandonné la terre aux ravages de l'ennemi. Mais il en avait décrété autrement et des milliers qui n'avaient pas plié le genou devant Baal furent appelés à la gloire et à la vertu.

L'année suivante Charles IX. mourut, le tyran qui avait été la cause de ces calamités. Il n'était que dans sa 28ème année et sa mort fut remarquable et terrible. Quand il était couché sur son lit de mort le sang jaillit des différentes parties de son corps. Enfin, après de violentes convulsions, et avoir proféré les plus horribles blasphèmes, il en jaillit une telle quantité de sa bouche, qu'il expira.

Robert Oguier, sa Femme et leurs Fils qui furent brûlés à Lisle.

Samedi, le 6 Mars, 1556, environ vers les dix heures de la nuit le prévôt de la ville avec ses sergents, fut chercher les protestants rassemblés dans les maisons ; mais il n'y avait pas d'assemblée. Ils vinrent donc à la maison de Robert Oguier, qui était une petite église, où le riche et le pauvre étaient familièrement instruits dans les Écritures-Saintes. Étant entrés, ils trouvèrent des livres qu'ils, emportèrent. Mais celui qu'ils cherchaient surtout n'était pas présent, à savoir Baudicon, le fils de Oguier qui était sorti pour aller parler de la Parole de Dieu avec quelques-uns des frères.

A son retour il frappa, quand Martin son plus jeune frère lui dit de s'en aller ; mais Baudicon, pensant qu'il le méprenait pour quelqu'un d'autre, dit : C'est moi, ouvre la porte:" sur cela, les sergents ouvrirent disant : "Ah, monsieur, nous sommes heureux de vous rencontrer" Il leur répondit : "Je vous remercie mes amis ; vous êtes aussi les bienvenus ici" Alors le prévôt dit : "Je vous arrête tous au nom de l'empereur:" et sur cela il fit lier et mettre en prison le mari, sa femme et leurs deux fils, laissant leurs deux filles pour garder la maison. Quelques jours après, les prisonniers furent amenés devant les magistrats qui les examinèrent. Ils adressèrent la parole à Robert Oguier comme suit : "On nous informe que vous ne venez jamais à la messe et que même vous en dissuadez les autres. On nous apprend de plus que vous entretenez des assemblées dans votre maison où l'on prêche des doctrines erronées et contraire à l'enseignement de votre sainte mère l'église.

Il reconnut la première accusation, et justifia sa conduite en montrant, d'après les Écritures, que de dire la messe était contraire à l'enseignement de Jésus-Christ ; et il défendit les

assemblées religieuses dans sa maison en montrant qu'elles étaient ordonnées par notre divin Sauveur lui-même.

Un des magistrats demanda ce qu'ils faisaient quand ils étaient réunis. Baudicon lui répandit, "S'il vous est agréable j'ouvrirai la séance comme en public" Les shérifs lui répondirent, "Eh bien, nous écoutons" Baudicon, levant les yeux au ciel commença ainsi : Quand nous nous assemblons au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, nous nous agenouillons tout d'abord devant Dieu, et dans l'humilité de notre esprit nous faisons confession de nos péchés devant la Majesté Divine. Alors nous prions que la parole de Dieu nous soit convenablement administrée et purement prêchée : nous prions aussi pour notre souverain seigneur l'empereur, et pour ses honorables conseillers, pour que l'empire soit paisiblement gouverné à la gloire de Dieu : même nous ne vous oublions pas vous que nous considérons nos supérieurs, priant Dieu peur vous et pour cette ville afin que vous la mainteniez en toute tranquillité. Je vous ai ainsi raconté exactement ce que nous faisons : considérez maintenant si nous sommes grandement coupables en ce qui concerne nos rassemblements.

Chacun d'eux fit une confession publique de sa foi ; et étant renvoyés en prison ils furent mis à la torture pour les forcer à confesser quels étaient ceux qui fréquentaient leur maison ; mais ils ne voulurent dévoiler personne excepté ceux qui étaient bien connus des juges, ou qui étaient absents dans ce temps-là. Quatre ou cinq jours après il furent rassemblés encore devant leurs juges, et on leur demanda s'ils se soumettraient à la volonté des magistrats. Robert Oguier et Baudicon son fils, dirent, "Oui, nous le ferons" Alors, demandant la même chose à Martin, le plus jeune frère, il répondit qu'il accompagnerait sa mère ; ainsi il fut renvoyé en prison, tandis que le père et le fils furent condamnés à être brûlés vifs. Un des juges dit, après que la sentence fut prononcée : "Aujourd'hui vous irez demeurer avec tous les démons dans le feu de l'enfer" Ayant reçu une sentence de mort, ils retournèrent en prison, joyeux que le Seigneur leur fit l'honneur de les enrôler parmi ses martyrs.

Comme ils étaient sur le point de séparer Baudicon de son père, il dit, "Laissez mon père tranquille et ne le dérangez pas ; il est vieux et a un corps infirme ; ne l'empêchez pas, je vous prie, de recevoir la couronne du martyre" Baudicon fut alors conduit à une chambre à part, et là dépouillé de ses habits et préparé à être sacrifié. Pendant que quelqu'un lui apportait de la poudre pour la mettre sur sa poitrine, un compagnon se tenant auprès dit, "Si tu étais mon frère, je vendrais tout ce que j'ai pour acheter des fagots pour te brûler tu obtiens trop de faveur" Le jeune homme pondit, "Bien, monsieur, le Seigneur te montre plus de miséricorde" Tandis qu'ils parlaient ainsi à Baudicon, quelques-uns des moines entouraient le vieillard, le pressant de prendre un crucifix dans ses mains, de peur que le peuple ne murmurât contre lui : ajoutant de plus qu'il pourrait par ce moyen élever son cœur à Dieu.

Alors, ils l'attachèrent entre ses mains ; mais aussitôt que Baudicon descendit et vit ce qu'ils avaient fait, il dit, "Hélas ? Mon père que faites-vous maintenant ? allez-vous devenir idolâtre à votre dernière heure ?" Et alors, arrachant l'idole de ses mains qu'ils y avaient fixée,

il la jeta loin disant, "Quelle cause a le peuple d'être offensé contre nous pour ne pas recevoir un Christ de bois ? Nous portons sur nos cœurs la croix de Christ, le Fils de Dieu toujours vivant".

Une bande de soldats étaient présents à l'exécution. Étant venus à la place, ils montèrent sur l'échafaud ; Baudicon demanda alors aux shérifs de confesser sa foi devant le peuple ; on lui répondit qu'il devait s'adresser à son père confesseur et se confesser à lui. Il fut alors amené au bûcher où il commença à chanter le 16ème psaume. Le moine s'écria, "N'entendez-vous pas, mon maître quelles dangereuses erreurs ces hérétiques chantent pour tromper le peuple !" Baudicon l'entendant, répondit, "Appelles-tu les psaumes de David des erreurs ? Ce n'est pas étonnant, car vous êtes ainsi accoutumés à blasphémer contre l'Esprit de Dieu" Alors, tournant les yeux vers son père, qui était sur le point d'être enchaîné au bûcher, il dit, "Soyez de bon courage, mon père ; le pire sera bientôt passé" Il répéta souvent ces courtes aspirations : "Ô Dieu, Père éternel, accepte le sacrifice de nos corps pour l'amour de Jésus ton fils bien aimé"

Un des moines lui cria : "Hérétique tu mens ; il n'est pas ton père ; le diable est ton père" Pendant cette lutte, il leva les yeux en haut et parlant à son père, il dit : Voici, je vois les cieux ouverts et des millions d'anges prêts à nous recevoir se réjouissant de nous voir rendre témoignage à la vérité devant le monde. Mon père soyons contents et réjouissons-nous car les joies du ciel descendent sur nous. On mit sur le champ le feu à la paille et au bois, qui brûlait dessous, tandis qu'eux ne fuyant pas la souffrance se parlaient l'un à l'autre ; Baudicon répétant souvent ceci aux oreilles de son père. "Ne faiblissez pas, mon père, et ne soyez point effrayé ; encore un petit moment et nous entrerons dans les demeures célestes" A la fin le feu devenant intense sur eux, les derniers mots qu'on leur entendit dire furent ceux-ci : "Jésus-Christ, toi le fils de Dieu dans ta main nous remettons nos esprit" Et ainsi ces deux là s'endormirent tranquillement dans le Seigneur.

Huit jours après, Jane la mère et Martin son fils furent exécutés dans la même ville. On essaya à plusieurs reprises à les faire chanceler dans leur foi ; et la mère pendant quelque temps montra de la faiblesse, mais, par les efforts de Martin elle regagna sa première fermeté. Peu de temps après, les émissaires de Satan revinrent supposant la trouver dans la disposition où ils l'avaient laissée quand elle dit : "Arrière de moi Satan, car ci-après tu n'as ni part ni portion en moi, je vais, par l'aide de Dieu, rester ferme à ma première confession ; et si je ne puis la signer avec de l'encre, je la scellerai de mon sang" Et depuis lors ce frêle vaisseau devint de plus en plus fort.

Bientôt après Martin et sa mère furent liés et menés à la place de leur martyre. Sa mère, montant l'échafaud, cria à Martin. Monte, monte, mon fils" Comme il parlait au peuple, elle dit : "Parle fort, Martin pour qu'il paraisse à tous que nous mourons pour la vérité" Martin aurait fait une confession de sa foi mais on ne lui permit pas de parler. Sa mère étant attachée au poteau dit pour être entendue des spectateurs. "Nous sommes chrétiens et ce que nous

souffrons maintenant n'est pas pour meurtre ou pour vol, mais parce que nous croyons ce que la parole de Dieu nous enseigne ; nous nous réjouissons tous les deux que nous sommes comptés dignes de souffrir pour cette cause. Le feu fut allumé mais sa grande chaleur n'affecta en rien leur zèle ; ils demeurèrent fermes dans leur foi et les mains levées vers le ciel dirent, "Seigneur Jésus nous remettons nos esprits dans tes mains" Et ainsi ils s'endormirent en paix dans le Seigneur.

Massacre des Huguenots à Vassy, en Champagne.

Le duc de Guise, à son arrivée à Joinville, demanda si ceux de Vassy avaient des sermons de prêchés régulièrement par leur ministre. On lui répondit que oui et que le nombre croissait tous les jours. En entendant cela il fut remplit de colère ; et, samedi le dernier jour de Février, 1562, il partit de Joinville, et logea dans le village de Damartin éloigné d'environ deux milles et demi. Le jour suivant ayant assisté à la messe le matin, il alla à Vassy accompagné de 200 hommes armés. On commanda à ceux qui étaient papistes de se retirer au monastère, sinon qu'ils s'exposeraient à perdre leur vie. Le duc marcha alors vers l'endroit où l'on faisait le sermon, c'était une grange à 100 pas du monastère.

A cette heure-là M. Léonard Mord, le ministre, après la première prière, avait commencé son sermon devant ses auditeurs, qui comprenaient environ 1,200 hommes, femmes et enfants. Les cavaliers approchèrent les premiers de la grange, tirèrent deux arquebuses sur ceux qui étaient dans les galleries près des fenêtres. Les gens voyant leur danger, essayèrent de fermer la porte, mais ils en furent empêchés par les scélérats s'élançant sur eux en tirant leurs épées et criant, "Punition de Dieu ! tuez, tuez ces Huguenots" Le duc de Guise, avec sa compagnie entra précipitamment, abattant les pauvres gens avec leurs épées, poignards et coutelas, n'épargnant ni âge, ni sexe ; toute l'assemblée fut si étonnée qu'ils ne savaient pas quel chemin prendre, mais courant ça et là se sauvant comme des brebis devant des loups ravissants.

Quelques-uns des meurtriers tirèrent leurs carabines contre ceux qui étaient dans les galleries ; d'autres taillèrent en pièces ceux qui se trouvaient en bas ; les uns eurent leurs têtes fendues en deux, les bras et les mains coupées ; de sorte que plusieurs d'entre eux moururent instantanément sur les lieux. Les murailles et les galleries de l'endroit furent teintes du sang de ceux qui furent massacrés ; et telle était la furie des meurtriers, qu'une partie des gens au-dedans furent obligés de briser les toits des maisons dans l'espérance de se sauver sur le faîte. Y étant montés, et craignant de tomber encore entre les mains de ces tigres cruels quelques-uns sautèrent sur les murailles de la ville qui étaient très hautes se sauvant blessés dans les bois et parmi les vignes. Le duc donna ordre aux soldats de tuer surtout les jeunes hommes. Poursuivant ceux qui montèrent sur les toits ils leurs criaient, "Descendez, vils chiens, descendez !" se servant de paroles cruelles à leur égard. La cause pour laquelle quelques femmes échappèrent, d'après le rapport, fut dû à la duchesse, sa femme, qui passant auprès des murailles de la ville et entendant des cris hideux avec le bruit des carabines et des pistolets

que l'on déchargeait continuellement, envoya en hâte quelqu'un au duc le priant de cesser sa persécution.

Le ministre cessa d'abord de prêcher jusqu'à ce quelqu'un déchargeât son fusil contre la chaire où il se tenait ; après cela, tombant à, genoux il pria le Seigneur d'avoir pitié de lui et aussi de son troupeau. Ayant prié, il laissa sa robe derrière lui pensant par-là de rester inconnu ; mais comme il approchait de la porte il trébucha sur un corps mort, où il reçut un coup d'épée sur l'épaule droite. Se relevant et voulant aller en avant, il fut immédiatement arrêté et grièvement blessé sur la tête avec une épée ; tombant par terre et se croyant mortellement blessé, il s'écria, "Seigneur, je remets mon esprit en tes mains car tu m'as racheté, toi Dieu de vérité" Pendant qu'il priait ainsi, un de la bande sanguinaire courut sur lui ayant l'intention de le blesser, mais il plût à Dieu que son épée se rompit à la poignée. Deux messieurs le remarquant dirent : "c'est le ministre, menez-le à mon seigneur le duc"

Le conduisant par les bras, ils l'amenèrent levant les portes du monastère, d'où le duc et le cardinal son frère sortant lui demandèrent : "Es-tu le ministre de ce lieu ? Qui t'a rendu assez hardi pour séduire ainsi ce peuple?"

"Monsieur" dit le ministre, "Je ne suis pas un séducteur, je leur ai prêché l'Évangile de Jésus-Christ" Le duc apercevant que cette réponse condamnait ses cruels outrages commença à maudire et à jurer, disant, "Mort de Dieu, est-ce que l'Évangile prêche la sédition ? Prévôt, va et prépare la potence et pend cet individu" A ces mots, le ministre fut livré entre les mains de deux pages qui le maltraitèrent. Les femmes de la ville étant des papistes ignorantes ramassèrent de la boue pour lui jeter à la figure et lui criant. Tuez-le ; tuez-le varlet qui a été la cause de la mort de tant de gens.

Ce massacre continua toute une heure, les trompettes du duc se faisant entendre à plusieurs reprises pendant ce temps. Quand quelques-unes des victimes désiraient d'obtenir leur grâce pour l'amour de Jésus-Christ, les meurtriers leur disaient, en dérision : "Vous vous servez du nom de Christ, mais où est votre Christ maintenant" Il mourut dans ce massacre, dans l'espace de quelques jours, cinquante ou soixante personnes : outre ceux-ci, ii y avait environ 250 hommes et femmes qui furent blessés, dont quelques-unes moururent, une perdant une jambe, une autre un bras, une troisième ses doigts. Le tronc qui était retenu à la porte de l'église par deux crochets en fer contenant $60 fut enlevé et jamais rapporté. Le ministre fut emprisonné et souvent menacé d'être enfermé dans un sac et noyé. Il fut, toutefois, le 8 mai, 1563, mis en liberté à l'instante sollicitation du prince Portien.

Chapitre VII - Récits des Persécutions dans d'Autres Contrées

Persécutions dans la Bohême et l'Allemagne.

La rigueur exercée par les catholiques romains sur les églises des Bohémiens, les poussa à envoyer deux ministres et quatre laïques à Rome, en l'an 977 pour obtenir du soulagement du pape. Après quelque retard leur requête leur fut accordée, et leurs griefs redressés. Deux choses en particulier leur furent permises - à savoir, d'avoir le service divin dans leur propre langue et de donner la coupe dans le sacrement aux laïques. Les papes suivants, toutefois, exercèrent tout leur pouvoir pour encourager leurs préjugés sur l'esprit des Bohémiens, tandis que ces derniers avec une grande persévérance s'efforcèrent de préserver leur liberté religieuse. Quelques amis, zélés pour l'évangile, s'adressèrent à Charles, roi de Bohême, en 1375, pour convoquer un concile pour s'enquérir des abus qui s'étaient introduits dans l'Église, et pour en faire une réformation complète. Charles envoya demander au pape son avis ; celui-ci lui répondit seulement : "Punissez sévèrement ces hérétiques présomptueux." Le roi banni en conséquence ceux qui avaient fait la demande et imposèrent de nouvelles restrictions sur les libertés religieuses du pays.

Le martyre de John Hues et de Jérome de Prague - deux grands hommes amenés à la vérité par les écrits de notre concitoyen, John Wickliffe, l'étoile du matin de la réformation - créa un grand mouvement en faveur de la cause. Ces deux réformateurs éminents furent condamnés par le Concile de Constance, mais cinquante-huit nobles bohémiens interposèrent en leur faveur. Cependant ils furent brûlés ; et le pape, avec le Concile de Constance, commanda au clergé romain d'excommunier tous ceux qui adoptaient leurs opinions ou s'apitoyaient sur leur sort. De là s'élevèrent de grandes contentions contre les papistes et les Bohémiens réformés, qui produisirent une violente persécution contre ceux-ci.

A Prague elle fut extrêmement violente. Enfin les réformés, poussés au désespoir, s'armèrent, attaquèrent le sénat et jetèrent douze de ses membres avec l'orateur par la fenêtre. Le pape, entendant cela vint à Florence et excommunia publiquement les Bohémiens réformés, excitant l'empereur d'Allemagne et d'autres rois, princes, ducs, etc., à prendre les armes pour les exterminer, promettant la rémission complète des péchés à toute personne qui tuerait un Bohémien protestant. Le résultat de cela fut une guerre sanglante ; car plusieurs princes papistes entreprirent la destruction, ou au moins l'expulsion du peuple proscrit ; tandis que les Bohémiens, s'armant eux-mêmes, se préparèrent à repousser vigoureusement l'assaut. L'armée papiste vainquit les troupes protestantes à la bataille de Cuttenburgh ; ils menèrent leurs prisonniers à trois mines profondes près de la ville, et en jetèrent plusieurs centaines dans chacune où ils périrent misérablement.

Un magistrat papiste bigot, nommé Pichel, saisit vingt-quatre protestants, parmi lesquels se trouvait le mari de sa fille. Sur leur profession d'appartenir à la religion réformée, il les condamna à être noyés dans la rivière Abbis. Le jour de l'exécution une grande assemblée s'y

rassembla dans laquelle se trouvait la fille de Pichel. Voyant son mari préparé pour la mort, elle se jeta aux pieds de son père, les inonda de larmes et implora le pardon de son mari. Le magistrat insensible lui répondit durement : "N'intercède pas pour lui mon enfant ; c'est un hérétique - un vil hérétique ! " Voici la noble réponse qu'elle lui fit : "Quelques soient ses fautes, ou quoique ses opinions puissent différer des vôtres, il est toujours mon mari," Pichel se fâchat et dit : " Tu es folle ! Ne peux-tu pas, après sa mort, trouver un mari bien plus digne que lui ? "Non, monsieur," répondit-elle," mes affections sont fixés sur lui, et la mort seule peut dissoudre mon vœu du mariage." Pichel continua à se montrer inflexible et commanda que les prisonniers fussent liés pieds et mains derrière le dos et jetés dans la rivière. Ceci étant accompli, la jeune femme sauta au milieu des flots et embrassant le corps de son mari, ils enfoncèrent ensemble.

L'empereur Ferdinand, qui haïssait amèrement les protestants institua une haute cour, sur le plan de l'inquisition, avec cette différence, que la nouvelle cour devait se transporter de lieu en lieu, suivie d'un corps de troupe. La plus grande partie de cette cour consistait de Jésuites dont les décisions n'avaient point d'appel. Ce tribunal sanguinaire, suivi de sa garde cruelle fit le tour de la Bohême. Le premier qui en fut la victime était un vieux ministre, qu'ils tuèrent quand il était couché et malade au lit. Le jour suivant ils en volèrent et tuèrent un autre, et bientôt après ils tirèrent sur un troisième pendant qu'il prêchait. Ils attachèrent un ministre et sa femme dos à dos et les brûlèrent.

Un autre ministre fut pendu à une traverse et ayant fait du feu au-dessous ils le firent griller. Ils hachèrent un gentilhomme en petit morceaux ; ils remplirent la bouche d'un jeune homme de poudre à canon et lui firent sauter la tête. Leur plus grande animosité fut dirigée contre le clergé. Ils saisirent un pieux ministre protestant qu'ils torturèrent tous les jours pendant un mois. Ils le raillèrent et s'en moquèrent ; le traquèrent comme une bête fauve jusqu'à ce qu'il fut sur le point d'expirer de fatigue ; ils le firent passer par les baguettes chacun le frappant avec leurs poings ou avec des cordes ; ils le fouettèrent avec des fils de fer ; ils l'attachèrent par les talons jusqu'à ce que le sang lui partit du nez et de la bouche ; ils le pendirent par les bras jusqu'à ce qu'ils fussent disloqués, et les lui remirent de nouveau.

Des papiers en feu, trempés dans l'huile furent placés sous ses pieds ; sa chair fut déchirée avec des tenailles chauffées à blanc ; il fut torturé et mutilé cruellement. Du plomb fondu répandu sur ses pieds ; et, enfin, une corde nouée fut tordue autour de son front de manière à en faire sortir les yeux. Au sein de toutes ces cruautés, on prit un soin particulier que ses blessures ne se gangrènent pas et que ses souffrances n'en fussent pas raccourcies jusqu'au dernier jour où en lui faisant sortir les yeux il expira. Enfin, l'hiver étant bien avancé la haute cour des juges avec leur bande militaire de brigands retournèrent à Prague ; mais sur leur chemin rencontrant un pasteur protestant, ils le mirent à nu et le couvrirent tour à tour de glace et de charbons brûlants. La malheureuse victime expira dans les tourments au grand plaisir apparent de ses persécuteurs inhumains.

Vie, Souffrance et Martyre de Jean Huss.

Jean Huss était un Bohémien, et naquit environ l'an 1380. Ses parents le firent instruire à une école privée ; il fut alors renvoyé à l'Université de Prague, où il se distingua bientôt. Le réformateur anglais, Wickliffe, avait tellement allumé le flambeau de la réformation, qu'il commença à illuminer même la Bohème. Ses doctrines furent reçues avec avidité par une grande quantité de personnes ; surtout par Jean Huss et ses amis et Jérôme de Prague martyr comme lui. Les réformés croissant chaque jour, l'archevêque de Prague promulgua un décret pour supprimer les écrits de Wickliffe. Ceci, toutefois, eut pour effet de stimuler davantage le zèle des convertis et enfin presque toute l'université s'unit pour les avancer. Dans cette institution l'influence de Huss était très grande, non seulement à cause de son savoir, son éloquence et sa vie exemplaire, mais aussi à cause des privilèges précieux qu'il avait obtenus du roi en faveur des Bohémiens.

Fortement attaché aux doctrines de Wickliffe, Huss s'opposa fortement au décret de l'archevêque, qui, cependant obtint une bulle du pape pour empêcher la publication des écrits de Wickliffe dans sa province. Le Dr. Huss protesta contre ces procédés avec d'autres membres de l'université et en appela du jugement de l'archevêque. Le pape n'eut pas plutôt appris ceci, qu'il accorda une commission au cardinal Colunno pour citer Jean Hues à paraître à la cour de Rome. Le Dr. Huss désira être excusé de cette tâche, et il était tellement favorisé en Bohême que le roi Winceslaus, la reine, la noblesse et l'université, désirèrent que le pape se dispensât de le faire paraître ; comme aussi il ne voulait pas que le royaume de Bohème fut placé sous l'accusation d'hérésie, mais qu'il permit à tous de prêcher l'Évangile avec liberté, suivant leurs honnêtes convictions.

Trois procureurs parurent pour Jean Huss devant le cardinal Colonno. Ils plaidèrent pour excuser son absence, et dirent qu'ils étaient prêts à répondre à sa place. Mais le cardinal le déclara *contumax et l'excommunia*. Alors les procureurs en appelèrent au pape qui appointa quatre cardinaux pour examiner le procès ; les commissaires confirmèrent la sentence et étendirent l'excommunication aux amis et aux adhérents de Huss. De cette injuste sentence Huss en appela à un futur concile, mais sans succès ; et étant banni de son église à Prague, il se retira à Hussenitz, sa place natale où il continua à promulguer la vérité dans ses écrits aussi bien que dans son ministère public.

Il fut alors sommé de comparaître devant le concile de Constance ; et pour dissiper toute crainte de danger, l'empereur lui envoya un passeport, lui promettant sûreté. Il dit à la personne qui le délivra qu'il n'y avait rien qu'il désirât davantage que de se justifier de l'imputation d'hérésie ; et qu'il se sentait heureux d'avoir l'occasion de le faire devant le concile.

A la fin de novembre il partit pour Constance, accompagné de deux nobles Bohémiens, éminents parmi ses disciples, qui le suivirent par respect et par affection. Il fit mettre des placards sur les portes des églises à Prague, et il déclara dans les villes où il passait, qu'il allait

se justifier à Constance et il invitait ses adversaires à être présents. Sur le chemin il reçut toutes les marques d'affection et de respect de gens de toute espèce.

Arrivant à Constance, il se logea dans une partie éloignée de la ville. Bientôt après, il vint à lui un certain Etienne Paletz, qui était engagé par le clergé de Prague à conduire la prosécution. Paletz fut après joint à Michel de Cassis de la part de la cour de Rome. Ces deux préparèrent des articles contre lui qu'ils présentèrent au pape et aux prélats du concile. Malgré la promesse de l'empereur de lui donner un sauf conduit d'aller et retour de Constance, suivant la maxime du concile que "L'on ne doit pas tenir ses promesses aux hérétiques," quand il fut su qu'il était dans la ville, il fut immédiatement arrêté et fait prisonnier dans l'une des chambres du palais. Sur cela, un des amis de Huss fit mention du sauf-conduit ; mais le pape répondit qu'il n'en avait pas accordé un, et n'était pas lié par celui de l'empereur.

La noblesse de Bohême et de Pologne fit valoir toute leur influence en faveur de Huss ; et prévalurent assez pour empêcher qu'il fut condamné sans être entendu, chose que les commissaires semblaient avoir résolu. Avant le procès, un moine franciscain fut employé pour le surprendre dans ses paroles et paraître ensuite contre lui. Cet homme vint à lui en idiot et avec un semblant de sincérité et de zèle, demandant d'être instruit de ses doctrines. Mais Huss découvrit bientôt l'imposture, lui dit que quoique sa manière avait l'apparence de la simplicité, ses questions dévoilaient une profondeur et un but hors de la portée d'un idiot. Il trouva ci-après que ce prétendu fou était Didace, un des plus profonds logiciens de la Lombardie.

Enfin, Huss fut amené devant le concile, et les articles contre lui furent lus ; il y en avait au-delà de quarante, et extraits surtout de ses écrits. L'extrait suivant, formant le huitième article d'accusation, fournira un exemple de la preuve sur laquelle cet infâme procès fût conduit. "Un méchant pape n'est pas le successeur de Pierre, mais de Judas." "Réponse. J'ai écrit ceci dans mon traité ; Si le pape est humble et doux, méprisant l'honneur et le lucre du monde ; s'il est berger, nourrissant le troupeau de Dieu avec la parole et un vertueux exemple, et travaille diligemment et soigneusement pour l'église, alors il est sans doute le vrai vicaire de Christ. Mais s'il marche contrairement à ces vertus, d'autant qu'il n'y a pas de rapport entre Christ et Belial, et Christ lui-même, dit, ¨Celui qui n'est pas avec moi est contre moi,¨ comment est-il alors le vrai vicaire de Christ ou de Pierre, et non pas plutôt le vicaire de l'antéchrist ? Christ appela Pierre lui-même, Satan, quand il l'opposa seulement pour un mot. Alors, pourquoi, un autre étant plus opposé à Christ, ne serait-il pas appelé Satan, et par conséquent antéchrist, ou au moins le principal ministre ou vicaire de l'antéchrist. Des témoignages sans nombre à cet effet se trouvent dans St. Augustin, St. Jérôme, Cyprien, Chrysostôme, Bernard, Grégoire, Remigius, Ambroise, et tous les saints pères de l'église chrétienne,"

Après son examen une résolution fut passée par le concile, de le brûler comme hérétique à moins qu'il ne se rétractât. Il fut alors envoyé à une prison malpropre, où le jour il était si chargé de chaînes qu'il pouvait à peine se mouvoir ; et chaque nuit il était attaché par les mains

à un anneau contre la muraille. Il demeura quelques jours dans cette situation, pendant que plusieurs nobles de Bohême intercédaient en sa faveur. Ils préparèrent une pétition pour son élargissement qui fut présentée au concile par plusieurs des hommes les plus illustres du pays : mais on n'y fit pas attention.

Peu de temps après, quatre évêques et deux seigneurs furent envoyés par l'empereur à la prison, pour engager Huss à se rétracter. Mais il prit Dieu en témoin, avec des larmes aux yeux, qu'il n'avait pas conscience d'avoir prêché ou écrit quelque chose contre la vérité ou la croyance de la vraie église. Les députés alors lui représentèrent la grande sagesse et l'autorité du concile : à quoi Huss répondit, "Qu'ils m'envoient la moindre personne du concile qui pourra me convaincre par argument de la parole de Dieu, et je lui soumettrai mon jugement." Cette digne réponse n'eut pas d'effet, et les députés, trouvant qu'ils ne pouvaient faire aucune impression sur lui, partirent, étonnés de sa résolution.

Le 4 juillet, il fut, pour la dernière fois, amené devant le concile. Après un examen on lui demanda d'abjurer, ce qu'il refusa de faire sans aucune hésitation. L'évêque Lodi prêcha alors un sermon de persécuteurs violents, choisissant pour texte, "Que ce corps de péché soit détruit." Le sermon fut le prologue ordinaire d'un cruel martyre ; son sort était maintenant scellé, sa défense rejetée et le jugement prononcé. Le concile le censura d'être obstiné et incorrigible et commanda qu'il fut dégradé de la prêtrise, ses livres brûlés publiquement, et lui-même livré au pouvoir séculier. Il reçut la sentence sans la moindre émotion : et à la fin de sa lecture il s'agenouilla et avec toute la magnanimité d'un martyr primitif il s'écria : "Que ta miséricorde infinie, O mon Dieu ! pardonne cette injustice de mes ennemis. Tu connais la fausseté de ces accusations : combien chargé de crimes j'ai été représenté ; combien j'ai été opprimé par des témoins sans caractère et une fausse condamnation : cependant, O mon Dieu ! que ta grande miséricorde qu'aucune langue ne peut exprimer, prévale auprès de toi pour que tu ne venges pas mes torts."

Ces excellentes paroles furent reçues comme autant d'expressions de trahison, et ne tendirent qu'à exciter ses adversaires. En conséquence, les évêques appointés par le concile le dépouillèrent de ses habits sacerdotaux, le dégradèrent et mirent une mitre de papier sur sa tête sur lequel étaient peints des diables avec cette inscription, - "Un chef des Hérétiques." Cette moquerie fut reçue par le martyr héroïque avec un air d'insouciance, et paraissait lui donner de la dignité au lieu de la disgrâce. Une sérénité paraissait sur ses traits, qui indiquait que son âme avait passé par plusieurs étapes d'un voyage fatiguant pour se rendre au royaume du bonheur éternel.

La cérémonie de dégradation passé, les évêques le livrèrent à l'empereur, qui le mit sous les soins du duc de Bavière. Ses livres furent consumés aux portes de l'église ; et le 6 Juillet, il fut conduit aux faubourg de Constance pour être brûlé vif. Quand il atteignit l'endroit il se mit à genoux, chanta plusieurs portions des psaumes, éleva les yeux fixement vers le ciel, et dit : "Dans tes mains, Ô Seigneur ! je remets mon esprit ; tu m'as racheté, Ô Dieu, tout bon et

tout fidèle !" Aussitôt que la chaîne fut mise autour de lui au bûcher, il dit, avec un visage souriant, "Jésus-Christ mon Seigneur a été attaché avec une chaîne plus pesante que celle-ci pour moi ; pourquoi alors aurai-je honte de cette vieille toute rouillée ?" Quand les fagots furent amoncelés autour de lui, le duc de Bavière fut assez officieux pour lui demander d'abjurer. Sa noble réponse fut, "Non, je n'ai jamais prêché aucune doctrine d'une mauvaise tendance ; et ce que j'ai enseigné de mes lèvres je scelle de mon sang." Il dit alors à l'exécuteur, "Vous allez maintenant brûler une oie (le nom de Huss signifiant une oie dans la langue Bohémienne), mais dans un siècle vous aurez un cygne que vous ne pourrez ni rôtir ni bouillir."

Si cela a été dit en prophétie, il a voulu dire Martin Luther, qui brilla cent ans après, et qui avait un cygne pour ses armes - soit que ce fut suggéré par cette circonstance ou à cause de l'extraction ou armoiries de famille, cela n'est pas connu. Aussitôt que les fagots furent allumés, le martyr héroïque chanta une hymne d'une voix si forte et si gaie qu'il fut entendu au milieu du craquement du combustible et le bruit de la multitude. Enfin sa voix fut interrompue par les flammes qui mirent bientôt un terme à sa vie mortelle et porta son esprit immortel que nul feu sur terre ne pouvait réduire ou toucher, au séjour de la gloire éternelle.

Chapitre VIII - La Vie, Les Souffrances et Le Martyre de Jérôme

Ce héros de la cause de la vérité naquit à Prague et fut instruit à son université, où il se distingua bientôt par son savoir et son éloquence. Ayant complété ses études, il parcourut une grande partie de l'Europe, et visita plusieurs centres de savoir, particulièrement les universités de Paris, Heidelburg, Cologne and Oxford. A cette dernière il trouva les œuvres de Wickliffe, et étant une personne de grande application, il en traduisit plusieurs dans sa propre langue.

Le 4 avril, 1415, Jérôme de Prague vint à Constance. C'était environ trois mois avant la mort de Huss. Il entra la ville privément et consultant quelques-uns des chefs de son parti, fut convaincu qu'il ne pourrait rendre aucun service à son ami. S'apercevant que son arrivée à Constance était connue et que le concile avait l'intention de le saisir, il alla à Iberling, ville impériale à peu de distance. Pendant qu'il y était, il écrivit à l'empereur et lui annonça qu'il était prêt à paraître devant le concile, s'il voulait lui donner un sauf-conduit ; ceci, toutefois, lui fut refusé. Il s'adressa au concile, mais reçut une réponse aussi peu favorable. Après cela, il fit placer des papiers dans tous les lieux publics de Constance, particulièrement à la porte du palais du cardinal. Il y professait sa disposition de paraître à Constance pour la défense de son caractère et de sa doctrine. Il déclara de plus, que si l'on prouvait qu'il était en quelque erreur, il la rétracterait, désirant seulement que le concile engagea sa parole pour sa sécurité.

Ne recevant pas de réponse, il partit pour s'en retourner en Bohême, prenant un certificat signé par plusieurs nobles bohémiens alors à Constance, affirmant qu'il s'était servi de tous les moyens convenables de se procurer une audience. Malgré cela il fut arrêté sur sa route par un officier qui espérait ainsi de recevoir des éloges du concile. Le concile demanda qu'on l'envoya immédiatement à Constance. En conséquence on l'y conduisit dans les chaînes et en chemin il fut rencontré par l'électeur palatin qui fit mettre une longue chaîne autour de Jérôme, avec laquelle il fut même au cloître comme une bête sauvage, où après des insultes et examens, il fut conduit à une tour et attaché à un billot avec les jambes dans des ceps.

De la sorte il resta onze jours et nuits, jusqu'à ce qu'enfin tombant dangereusement malade, eux, afin de satisfaire leur malice davantage le sortirent de cette pénible position. Il demeura enfermé jusqu'au martyre de son ami Huss ; après quoi on le fit sortir et menacer de tourments et de la mort s'il demeurait obstiné. Dans un moment de faiblesse il oublia sa fermeté et sa résolution, abjura ses doctrines, et confessa que Huss méritait son sort et que lui et Wickliffe étaient hérétiques. En conséquence ses chaînes furent ôtées et on cessa de le maltraiter. Il fut, toutefois, gardé en prison, avec des promesses quotidiennes de libération. Mais ses ennemis soupçonnant sa sincérité, une autre forme de rétraction fut préparée et lui fut présentée. Lui, cependant, refusa de répondre à celle-ci, excepté en public, et il fut amené devant le concile, quand, à l'étonnement de ses auditeurs et à la gloire de la vérité, il renonça à sa rétraction et demanda permission de plaider sa propre cause ; ce qui lui fut refusé.

On procéda avec les accusations qui furent réduites à cinq articles : Qu'il était un railleur de la dignité papale, un adversaire du pape lui-même, un ennemi des cardinaux, un persécuteur des évêques et un opposant du christianisme ! A ces accusations Jérôme répondit avec une force étonnante d'éloquence et une puissante argumentation : "Maintenant vers qui me tournerai-je ? Vers mes accusateurs ? Mes accusateurs sont aussi sourds que des vipères. Vers vous, mes juges ? Vous êtes tous prévenus par les artifices de mes accusateurs" Après ce discours il fut reconduit à la prison. Le troisième jour son procès fut appelé et des témoins examinés pour supporter l'accusation. Le prisonnier était prêt pour sa défense ce quii paraît presque incroyable, quand on considère qu'il avait été presque une année enfermé dans un cachot dégoûtant privé de lumière et presque mourant de faim. Mais son esprit s'éleva au-dessus de ces désavantages.

Les plus bigots de l'assemblée ne voulaient pas qu'il fut entendu, craignant les effets de son éloquence en faveur de la vérité. Elle était de nature à exciter l'envie des plus grands hommes de son temps. "Jérôme" dit Gerson, le chancelier de Paris, à son accusation, "quand tu étais à Paris tu étais, par le moyen de ton éloquence, un ange, et tu troublais toute l'université" Enfin il fut décidé par la majorité qu'il aurait la liberté de parler en sa défense qu'il commença sur un ton si élevé et qu'il continua avec un tel torrent d'élocution que le cœur le plus endurci fut touché et l'esprit de superstition sembla admettre un rayon de lumière et de conviction. Il commença par montrer par l'histoire le nombre de grands hommes vertueux qui avaient, dans leur temps, été condamnés et punis comme de mauvais sujets, mais que les générations suivantes avaient reconnus avoir mérités l'honneur et la récompense. Il mit devant l'assemblée tout l'exposé de sa vie et de sa conduite. Il remarqua que les plus grands et les plus saints hommes avaient été reconnus comme ayant différé sur des points de spéculation avec l'intention de distinguer la vérité et non de la tenir cachée. Il procéda à défendre les doctrines de Wickliffe, et il termina par observer qu'il était loin de vouloir avancer quelque chose contre l'église de Dieu ; qu'il ne se plaignait que des abus du clergé ; et qu'il était certainement injuste que le patrimoine de l'église, qui était à l'origine gardé par la charité et la bienfaisance fut prostitué à "la convoitise de la chair, à la convoitise des yeux et à l'orgueil de la vie" que l'apôtre déclare "n'être pas du Père, mais du monde".

Le procès étant fini, Jérôme reçut la même sentence qu'on avait passée sur son compatriote fait martyr et fut, d'après le style de duplicité papiste, remis au pouvoir séculier ; mais étant laïc il n'eut pas à passer par la cérémonie de la dégradation. Ses persécuteurs, toutefois, préparèrent pour lui une casquette de papier, peinte de diables rouges qui étant sur sa tête, il dit, "Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il a souffert la mort pour moi, misérable pécheur, porta une couronne d'épine sur sa tête, et moi, pour amour pour lui, je vais porter cet ornement de dérision et de blasphème" Pendant deux jours ils remirent l'exécution dans l'espérance qu'il se rétracterait ; cependant le cardinal de Florence fit tout en son pouvoir pour le gagner, mais tous ses efforts furent inutiles ; Jérôme était décidé de celer sa foi de son sang.

Sur le chemin au lieu de l'exécution il chanta plusieurs cantiques ; et en arrivant sur la place, la même où Huss avait souffert, il s'agenouilla et pria avec ferveur. Il embrassa le bûcher avec gaieté et courage ; et quand l'exécuteur alla derrière lui pour mettre le feu aux fagots, il dit, "Viens ici et allume-le devant mes yeux ; car si j'en avais eu peur, je ne serais pas venu ici, ayant eu tant d'occasions de m'échapper" Quand les flammes commencèrent à l'envelopper, il chanta un autre hymne ; et les derniers mots qu'on lui entendit dire étaient " C'est à toi, O Christ, que dans les flammes j'offre cette âme !" Il était d'une belle et virile taille et possédait une forte et saine constitution, qui servirent à rendre sa mort extrêmement pénible, car on remarqua qu'il vivait un temps inaccoutumé dans les flammes. Lui, toutefois, chanta jusqu'à ce que son âme prit son essor, comme dans un chariot de feu, de la terre au ciel.

Persécution dans les Pays-Bas.

La lumière de l'Évangile se répandant sur le continent et en chassant la nuit obscure de l'ignorance, accrut l'alarme du pape qui poussa l'empereur à persécuter les protestants ; plusieurs mille périrent comme martyrs, parmi lesquels se trouvaient les suivants : Une veuve protestante et pieuse, appelée Wendelinuta, étant arrêtée, plusieurs moines essayèrent de la persuader de se rétracter. Leurs essais, toutefois, n'aboutissant à rien, une dame catholique de sa connaissance désira être admise dans son cachot, promettant de travailler à induire la prisonnière à abjurer sa religion. En étant admise, elle fit tout en son pouvoir pour accomplir sa tâche : mais trouvant ses efforts inutiles, elle dit," chère Wendelinuta, si vous ne voulez pas embrasser notre foi, au moins gardez ces choses secrètes, et essayez de prolonger votre vie" A ceci la veuve répondit, "madame, vous ne savez ce que vous dites ; car avec le cœur on croit à la justice, mais avec la langue confession est faite à salut" Gardant sa foi, ses effets furent confisqués et elle fut condamnée à être brûlée. Au lieu de l'exécution un moine lui présenta une croix ; elle répondit, "Je n'adore aucun dieu de bois, mais le Dieu qui est dans le ciel" Elle fut alors exécutée en étant étranglée avant que les fagots fussent allumés.

A Colen, deux ministres protestants furent brûlés ; un commerçant d'Anvers nommé Nicholas, fut attaché dans un sac, jeté à la rivière et noyé ; et Pistorius, un grand savant, fut brûlé sur le marché d'une ville hollandaise.

On commanda à un ministre de l'église réformée d'être présent à l'exécution de seize protestants par décapitation. Ce monsieur s'acquitta de ce triste office avec un grand décorum, les exhorta à la repentance, et leur donna des consolations s'appuyant sur les miséricordes de leur Rédempteur. Aussitôt qu'ils furent décapités le magistrat cria à l'exécuteur, "Il vous faut décapiter le ministre ; il ne peut jamais mieux mourir qu'avec de si excellents préceptes dans sa bouche et d'exemples aussi louables devant lui" Il fut, en conséquence, décapité quoique plusieurs romains catholiques désapprouvèrent cet acte de barbarie.

George Scherter, un ministre à Saltzburg, fut envoyé en prison pour avoir instruit son troupeau dans la vérité de l'Évangile. Pendant qu'il était en prison il écrivit une confession de sa foi : bientôt après il fut décapité, et ensuite brûlé en cendres. Percival, un homme instruit

de Louviana, fut assassiné en prison : et Justtu Insparg fut décapité pour avoir eu en sa possession les sermons de Luther. Giles Tolleman, un coutelier de Bruxelles, fut arrêté comme protestant, et les moines essayèrent à maintes reprises de l'induire à se rétracter. Une fois il eut une bonne chance de s'échapper de prison, mais il n'en profita pas. Quand on lui eut demanda la raison, il répondit, "Je ne voudrais pas faire un tel tort à mes gardiens ; puisqu'ils devraient répondre de mon absence" Quand il fut condamné à être brûlé, il remercia Dieu avec ferveur de lui avoir permis, par le martyre de glorifier son nom. Remarquant à la place de l'exécution une grande quantité de fagots, il désira que la plus grande partie fût donné aux pauvres, disant, "Une petite quantité suffira à me consumer" L'exécuteur offrit de l'étrangler avant que le feu ne fût allumé, niais il ne voulut point y consentir, lui disant qu'il défiait les flammes ; et, à la vérité, il mourut avec un tel calme qu'il semblait à peine en souffrir.

En Flandre, environ l'an 1543 et 1544 la persécution devint très violente et furieuse. Bon nombre furent condamnés à un emprisonnement perpétuel ; mais la plupart furent mis à mort étant pendus, noyés, brûlés, par la torture ou brûlés vifs. Jean de Boscane fut arrêté dans la cité de Anvers. A son procès il déclara courageusement qu'il appartenait à la religion réformée et sur cela il fut immédiatement condamné. Le magistrat, toutefois, avait peur d'exécuter la sentence publiquement, parce qu'il était universellement respecté pour sa vie inoffensive et sa piété exemplaire, On donna ordre, en conséquence, qu'il fût noyé dans la prison. L'exécuteur, le jeta dans une grande cuve, mais Boscane se débattant et levant la tête au-dessus de l'eau, l'exécuteur le poignarda à différentes places jusqu'à ce qu'il mourût. Jean de Buisons fut, environ en même temps, arrêté secrètement. Dans cette ville le nombre de protestants étant grand, et le prisonnier bien respecté, les magistrats, craignant une insurrection, le firent décapiter en prison.

En 1568 on arrêta à Anvers Scoblant, Hues et Coomans. Scoblant fut le premier à subir son procès, persistant dans sa foi il reçut une sentence de mort. A son retour à la prison, il demanda au geôlier de ne permettre à aucun moine de l'approcher ; disant, "Ils ne peuvent me faire aucun bien, mais peuvent me déranger beaucoup. J'espère que mon salut est déjà scellé au ciel et que le sang de Christ, auquel je me confie fermement, m'a lavé de mes iniquités. Je vais maintenant ôter ce manteau d'argile pour être revêtu d'une robe de gloire éternelle. J'espère que je serai le dernier martyr de la tyrannie papale, et que le sang déjà versé sera suffisant pour étancher sa soif de cruauté ; que l'église de Christ aura du repos ici, comme ses serviteurs en auront ci-après".. Le jour de l'exécution il prit congé de ses compagnons prisonniers d'une manière touchante. Au bûcher il répéta avec ferveur la prière dominicale et chanta le 40ème psaume ; alors recommandant son âme à Dieu il termina bientôt son existence terrestre dans les flammes.

Peu de temps après, Hues mourut en prison ; et à cette occasion Cooman donna expression à ses sentiments devant ses amis ainsi : "Je suis maintenant privé de mes amis et de mes compagnons ; Scoblant est mort martyr, Hues est mort par le doigt de Dieu ; cependant je ne suis point seul, j'ai avec moi le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; il est ma consolation et

il sera ma récompense” Quand il passa son procès Hues confessa hardiment qu'il était de la religion réformée et il répondit avec une fermeté courageuse à toutes les accusations portées contre lui. "Mais,” dit le juge, mourrez-vous pour la foi que vous professez ?"

"Je ne suis pas seulement disposé à mourir,” répondit Coomans, "mais aussi à souffrir ce que la cruauté la plus raffinée peut inventer : après quoi mon âme recevra sa confirmation de Dieu lui-même dans l'éternelle gloire. Étant condamné, il alla joyeusement au lieu de l'exécution et mourut avec une résignation et un courage chrétiens.

L’Assassinassions du Prince d'Orange.

Belthazar Gerad, un bigot catholique romain, pensant avancer sa propre fortune et la cause papale, résolut d'assassiner le prince d'Orange. S'étant pourvu d'arme à feu, il guetta le prince comme il passait dans le grand corridor de son palais à dîner et lui demanda un passeport. La princesse d'Orange, observant dans sa voix et sa manière quelque chose de confus et de singulier, demanda qui il était. Le prince lui dit qu'il désirait avoir un passeport qu'il lui donnerait sur le fait. Après dîner, au retour du prince et de la princesse dans le corridor, l'assassin, caché derrière l'un des piliers, tira sur le prince ; la balle entra par le côté gauche et passa à travers le droit, blessa l'estomac et les parties vitales. Le prince n'eut que le temps de dire, Mon Dieu ayez pitié de mon âme et de ce pauvre peuple !” et il expira immédiatement.

La mort de ce prince vertueux créa un chagrin universel dans toutes les Provinces Unies. L'assassin fut immédiatement arrêté et condamné à mort : tel était, toutefois, son enthousiasme et son aveuglement qu'il dit froidement ; "Si j'étais libre je ferais la chose de nouveau” Dans les différentes parties de Flandre des quantités tombèrent victimes de la jalousie papiste et de sa cruauté. Dans la ville de Valence, en particulier, cinquante-sept des principaux habitants furent égorgés dans un seul jour, pour avoir refusé d'embrasser les superstitions romaines, outre ceux-là un grand nombre souffrirent dans les prisons jusqu'à ce qu'ils périssent.

Chapitre IX - La Persécution des Protestants dans Différents Pays

Vers le 14ème siècle, plusieurs Vaudois de Pragela et de Dauphiné émigrèrent en Calabre, où ayant obtenu la permission de s'établir, ils changèrent, par une culture soignée, plusieurs endroits sauvages et stériles en terrains fertiles et magnifiques. Les nobles de Calabre en furent bien satisfaits les trouvant honnêtes, paisibles et industrieux. Les choses allèrent tranquillement pendant quelques années pendant lesquelles les Vaudois se formèrent en deux villes incorporées, annexant plusieurs villages à leur juridiction. Enfin, ils envoyèrent à Genève chercher deux ministres, un pour desservir chaque ville. On en porta la nouvelle au pape Pie quatre qui forma le dessein de les exterminer de la Calabre. Le cardinal Alexandrino, un homme d'un caractère violent et un bigot zélé, fut en conséquence envoyé en Calabre avec deux moines, qui devaient agir comme inquisiteurs. Ces personnes vinrent à St. Xist, l'une des villes bâties par les Vaudois, où ayant assemblé, le peuple leur dirent qu'il ne leur seraient fait aucun mal s'ils voulaient accepter des prédicateurs appointés par le pape ; mais que sils refusaient ils seraient privés de leurs propriétés et de leurs vies ; et que pour les éprouver, la messe serait dite publiquement cette après-midi à laquelle ils devraient assister.

Les habitants de St. Xist, au lieu d'obéir, s'enfuirent dans les bois, et désappointèrent ainsi le cardinal. II se rendit alors à La Garde, l'autre ville appartenant aux Vaudois où pour éviter un pareil dilemme, il ordonna que les portes fussent fermées et toutes les avenues gardées. On leur fit alors les mêmes propositions, mais avec l'artifice suivant : le cardinal dit que les habitants de St. Xist avaient immédiates accédé à sa proposition, que le pape les appointait prédicateurs. Cette fausseté réussit ; car les habitants de La Garde pensant que ce que le cardinal disait était la vérité, consentirent à suivre l'exemple de leurs frères de St. Xist.

Ayant gagné ce point par fausseté, il envoya des troupes pour massacrer les gens de St. Xist. Il commanda aux soldats de les chasser dans les bois comme des bêtes sauvages, et de n'épargner ni l'âge ni le sexe. Les troupes entrèrent dans les bois et plusieurs pauvres Xistiens devinrent la proie de leur férocité, avant que les Vaudois eussent découvert leur dessein. Enfin, toutefois, ils décidèrent de vendre leur vie aussi chère que possible, et il y eut plusieurs combats dans lesquels les Vaudois à demi-armés firent des prodiges de valeur, et plusieurs furent tués des deux côtés. Enfin, la plus grande partie des troupes étant tuées dans leur différentes rencontres, le reste fut forcé de retraiter, ce qui fâcha tellement le cardinal qu'il écrivit au vice-roi de Naples pour obtenir du renfort.

Le vice-roi proclama que dans tout le territoire Napolitain les proscrits, les déserteurs et autres individus condamnés seraient volontiers pardonnés, à condition de faire une campagne contre les habitants de St. Xist et continueraient sous les armes jusqu'à ce qu'ils fussent détruits. Sur cela plusieurs personnes de fortune désespérée vinrent et étant formées en compagnies légères, furent envoyées pour battre les bois et mettre à mort tous ceux qu'ils pourraient rencontrer appartenant à la religion réformée. Le vice-roi lui-même joignit le cardinal, à la tête de forces régulières, et réunis ils essayèrent d'accomplir leur projet

sanguinaire. Ils en attrapèrent quelques-uns et les suspendant aux arbres, ils coupèrent les branches et les brûlèrent ou laissèrent leurs corps pour être dévorés par les bêtes ou les oiseaux de proie. Ils en tuèrent plusieurs à distance ; mais ils chassèrent et tuèrent le plus grand nombre par amusement. Quelques-uns s'échappèrent dans des cavernes où la famine les fit périr dans leur retraite. Cette cruelle poursuite fut continuée jusqu'à la destruction de ces malheureux.

Les habitants de St. Xist étant exterminés, ceux de La Garde attirèrent leur attention. La plus complète protection leur fut offerte, s'ils voulaient embrasser la foi catholique. S'ils refusaient cette offre, on les pousserait aux dernières extrémités. Les Vaudois, toutefois, refusèrent unanimement de renoncer à leur religion ou d'embrasser les erreurs du papisme. Le cardinal et le vice-roi furent tellement enragés de cela qu'ils ordonnèrent que trente d'entre eux fussent mis immédiatement à la torture pour effrayer le reste. Plusieurs d'entre eux moururent à la torture ; un, nommé Charlin, en particulier, fut si cruellement traité que son corps éclata, et il expira au sein de la plus grande agonie. Ces cruautés ne produisirent pas les résultats qu'on attendait ; ceux qui survécurent à la torture, et ceux qui ne l'avaient pas éprouvée demeurèrent fermes à leur foi, déclarant que rien ne les indurait à renoncer à Dieu ou à s'agenouiller devant les idoles. En entendant cela ce cardinal endurci commanda que plusieurs d'entre eux fussent dépouillés de leurs habits, et fouettés à mort avec des verges de fer ; quelques-uns furent hachés avec des épées ; d'autres furent jetés du haut d'une tour élevée ; et enfin d'autres couverts de goudron et brûlés vifs.

Le vice-roi ayant à retourner à Naples, et le cardinal à Rome, le marquis de Butiane reçu la commission de compléter ce qu'ils avaient commencé, ce qu'il effectua enfin, de sorte qu'il ne resta pas une seule personne de la religion protestante dans la Calabre.

Récit des Persécutions dans les Vallées du Piémont.

Les Vaudois, à cause des persécutions qu'ils endurèrent en France, se sauvèrent, entre autres endroits, aux vallées du Piémont où ils crûrent et fleurirent pendant un temps. Malgré leur conduite inoffensive, toutefois, et leur paiement régulier des dîmes au clergé romain, ce dernier se plaignit à l'archevêque de Turin qu'ils étaient des hérétiques.

A Turin, un des réformés eut les entrailles arrachées et placées devant son visage jusqu'à ce qu'il expira. A Revel, Catelin Girard étant sur le bûcher, désira que l'exécuteur lui donnât une pierre ; alors Girard la regardant attentivement dit : "Quand il sera du pouvoir d'un homme de digérer cette pierre, la religion pour laquelle je souffre aura une fin et pas avant" Il jeta alors, la pierre par terre et se laissa joyeusement consumer par les flammes. Un plus grand nombre fut opprimé et mis à mort, jusqu'à ce que fatigués de leurs souffrances les Vaudois coururent enfin aux armes.

Philippe VII était alors duc de Savoie et seigneur suprême du Piémont. Il se détermina enfin d'arrêter ces guerres sanglantes. Ne voulant pas offenser le pape ou l'archevêque, il envoya leur dire qu'il ne pouvait plus longtemps voir ses domaines envahis par des troupes

commandées par des prélats au lieu de généraux ; et qu'il ne souffrirait pas que son pays fut dépeuplé.

Pendant son règne les Vaudois jouirent de repos ; mais à sa mort la scène changea, car son successeur était un papiste bigot. Environ ce temps-là les Vaudois proposèrent que leur clergé prêchât en public, pour que chacun connût la pureté de leurs doctrines ; car jusqu'ici ils n'avaient prêché qu'eu particulier et aux personnes de la religion réformée. Jusqu'à présent ils ne possédaient que le Nouveau Testament et quelques livres du Vieux dans leur propre langue. Désireux d'avoir le tout, ils employèrent un imprimeur suisse pour leur en fournir une édition complète pour 1,500 écus d'or (Ce fut la première édition de la Bible d'Olivétan).

Quand la nouvelle de cela parvint au nouveau duc, il fut très en colère et envoya un fort détachement de troupes dans la vallée, jurant que si le peuple ne voulait pas se conformer il les ferait écorcher vifs. Le commandant trouva bientôt qu'il ne pouvait conquérir avec le nombre de soldats à ses ordres, il envoya donc dire au duc que l'idée de subjuguer les Vaudois avec une aussi petite force était ridicule ; qu'ils étaient familiers avec le pays, s'étaient emparés des défilés, étaient bien armés et déterminés à se défendre ; et quant à les écorcher vivants, que chaque peau qu'il arracherait lui coûterait une douzaine de vies. Alarmé de ceci, le duc rappela ses troupes, se déterminant à agir par stratagème. Il offrit donc des récompenses pour tout Vaudois qui serait pris et ceux-là furent soit écorchés vivants ou brûlés.

Paul III., un bigot enragé, en montant sur le trône pontifical sollicita le parlement de Turin de persécuter les Vaudois comme étant les hérétiques les plus dangereux. Le parlement y consentit et plusieurs furent saisis et brûlés par son ordre. Parmi ceux-là fut Barthélemy Hector, libraire et papetier de Turin. Il fut élevé comme catholique romain, mais des traités par quelque membre du clergé réformé étant tombés entre ses mains, il fut convaincu des erreurs de l'église de Rome ; son esprit fut en suspens pendant quelque temps entre la peur et le devoir. Enfin il embrassa pleinement la religion réformée ; il fut pris et brûlé.

Une consultation étant de nouveau tenue par le parlement de Turin, il fut convenu que des députés seraient envoyés aux vallées du Piémont avec les propositions suivantes. Que si les Vaudois voulaient retourner à l'église de Rome ils jouiraient de la possession de leurs maisons et de leurs terres et y vivraient sans vexation. Que pour prouver leur obéissance, ils devraient envoyer douze des principales personnes avec tous leurs ministres et instituteurs à Turin, pour y être traités à discrétion. Que le pape, le roi de France et le duc de Savoie approuvaient et autorisaient ces propositions. Que si les Vaudois les rejetaient, la persécution et la mort seraient leur récompense.

Les Vaudois firent la noble réponse suivante : Qu'aucune considération ne les ferait renoncer à leur religion. Qu'ils ne consentiraient jamais à confier leurs meilleurs et leurs plus estimables amis à la discrétion de leurs pires ennemies. Qu'ils estimaient l'approbation du Roi des rois plus que celle de toute autorité temporelle. Que leurs âmes étaient plus précieuses que leurs corps et recevraient leur plus grand soin et considération.

Ces réponses hardies exaspérèrent le parlement de Turin, qui continua plus ardemment que jamais à s'emparer des Vaudois, qui tombaient dans leurs mains et les mit à mort de la façon la plus cruelle. Parmi ceux-ci se trouva Jeffrey Varnagle, ministre de Angrogne qu'ils firent périr par les flammes. Ils demandèrent bientôt auprès du roi de France un corps de troupes pour les exterminer des vallées du Piémont ; mais justement comme les troupes étaient sur le point de se mettre en marche les princes allemands interposèrent et menacèrent d'assister les Vaudois. Sur cela le roi de France envoya dire au parlement de Turin qu'il ne pouvait se passer de troupes et les envoyer en Piémont. Ces sénateurs sanguinaires furent ainsi désappointés, et les persécutions cessèrent graduellement, puisque maintenant ils ne pouvaient mettre à mort que quelques-uns qu'ils attrapaient par hasard.

Après quelques années de tranquillité, ils furent encore dérangés. Le nonce du pape venant à Turin, dit au duc de Savoie qu'il était étonné que les Vaudois n'étaient pas encore chassés des vallées du Piémont, ou forcés de rentrer dans l'église ; que sa négligence éveillait des soupçons ; et qu'il rapportera l'affaire au pape. Craignant d'être représenté au pape sous de fausses couleurs, le duc, pour prouver son zèle, résolut de déchaîner toute sa cruauté sur les Vaudois inoffensifs. Il leur envoya des ordres d'aller à la messe régulièrement sous peine de mort. Ils refusèrent de s'y soumettre, et sur ce refus il entra dans leurs vallées avec un grand corps de troupes et commença une des plus cruelles persécutions pendant laquelle plusieurs furent pendus, noyés, attachés aux arbres ou percés de fourches, jetés au bas de précipices, brûlés, poignardés, mis à la torture, déchirés par les chiens et crucifiés avec la tête en bas. Ceux qui s'enfuirent eurent leurs maisons brûlées. Quand un ministre ou un instituteur était pris il lui faisait souffrir les plus grandes tortures. Si quelques-uns chancelaient dans leur foi, ils les envoyaient aux galères pour les convertir à force de duretés.

Le duc de Savoie, n'étant pas aussi heureux qu'il le désirait, accrut ses forces en y joignant des scélérats relâchés des prisons, à la condition de leur aider à exterminer les Vaudois. Ces derniers n'eurent pas plutôt été informés de cela qu'ils se saisirent d'autant de biens qu'ils purent et quittant leurs vallées, se retirèrent dans les bois et dans les cavernes des Alpes. Les troupes, en atteignant leur pays, commencèrent à piller et à brûler les villes et les villages ; mais ils ne purent forcer les défilés dans les Alpes, galamment défendus par les Vaudois, qui dans ces tentatives repoussaient toujours leurs ennemis ; mais si quelqu'un tombait dans leurs mains ils le traitaient impitoyablement. Un soldat en ayant pris un d'entre eux lui coupa l'oreille droite disant, "Je vais porter ce membre de ce méchant hérétique avec moi dans mon pays et le conserver comme une rareté" Il poignarda alors l'homme et le jeta dans un fossé.

Une fois un parti de troupes trouva un homme vénérable âgé de plus de 100 ans, avec sa petite fille, une fille d'environ dix-huit ans dans une caverne. Ils tuèrent le vieillard d'une manière atroce et auraient cruellement abusé la fille si elle n'était échappée. Trouvant qu'elle était poursuivie, elle se jeta en bas d'un précipice et se tua. Décidés, si possible, à chasser les envahisseurs, les Vaudois formèrent une ligue avec les puissances protestantes en Allemagne et avec les réformés en Dauphiné et Pragela. Ceux-ci devaient fournir des troupes ; et les

Vaudois résolurent, quand ils seraient renforcés, de quitter les Alpes, où comme l'hiver approchait, ils auraient bientôt péri, et de chasser l'armée du duc de leurs vallées natives.

Le duc lui-même, toutefois, était fatigué de la guerre. Elle avait été beaucoup plus ennuyeuse et sanguinaire qu'il l'avait espéré, aussi bien que plus conteuse ; il avait espéré que le pillage aurait couvert les dépenses mais le nonce du pape, les évêques ; les moines et autres ecclésiastiques qui suivaient son armée sous divers prétextes, prirent la plus grande partie des dépouilles pour eux-mêmes. Pour ces raisons-ci et d'autres et craignant que les Vaudois, par les traités qu'ils avaient faits, deviendraient trop puissants pour lui, se décida à faire la paix avec eux. Ce qu'il fit contre le gré des ecclésiastiques qui par la guerre assouvissaient leur avarice et leur vengeance. Avant que les articles pussent être ratifiés le duc mourut ; mais sur son lit de mort il commanda à son fils de faire ce qu'il avait promis et d'être aussi favorable que possible aux Vaudois. Charles Emmanuel, le fils du duc, ratifia la paix au complet, les prêtres essayant en vain de l'en dissuader.

Persécution à Venise et à Rome.

Avant que les terreurs de l'inquisition ne fussent connues à Venise, plusieurs protestants s'y étaient établis, et plusieurs furent convertis par la pureté de leurs doctrines et l'innocence de leurs vies. Quand le pape apprit cela, en l'an 1542, il envoya des inquisiteurs à Venise pour s'en informer, et arrêter ceux qu'ils pensaient coupables. Ainsi une sévère persécution commença et plusieurs furent martyrisés pour avoir servi Dieu avec sincérité. Aussitôt que la sentence était rendue le prisonnier avait une chaîne en fer à laquelle une grosse pierre était attachée, passé autour du corps ; il était alors mis sur une planche avec le visage en haut et attaché à deux bateaux on le mena en mer ; les bateaux alors se séparaient et par le poids de la pierre, il calait.

Si quelqu'un refusait de reconnaître la juridiction des inquisiteurs à Venise, ils étaient conduits à Rome, où, étant enfermés dans des prisons humides et nauséabondes il s'en suivait une mort des plus misérables. Un citoyen de Venise, nommé Antoine Ricetti, étant arrêté, fut condamné à être noyé de la manière ci-dessus décrite. Quelques jours avant son exécution son fils le supplia de se rétracter. Son père répondit, "Un bon chrétien est forcé d'abandonner non seulement ses biens et ses enfants, mais la vie elle-même pour la gloire du Rédempteur" Les nobles de Venise lui envoyèrent dire, que s'il voulait embrasser la religion catholique romaine, qu'ils ne lui épargneraient pas seulement la vie, mais rachèteraient pour lui un bien-fonds considérable qu'il avait hypothéqué. Il refusa, toutefois, d'accepter cette proposition. Ils commandèrent donc l'exécution de sa sentence, et il mourut en recommandant ardemment son âme à son Rédempteur. Francis Séga, un autre vénitien, persista fermement dans sa foi et fut exécuté quelques jours après Ricetti, de la même manière.

Francis Spinola, un gentilhomme protestant très savant, fut arrêté et amené devant leur tribunal. Un traité sur la communion lui fut mis en main et on lui demanda s'il en connaissait l'auteur. Voici sa réponse, "Je m'en confesse l'auteur ; et il affirma solennellement qu'il n'y a

pas une ligne qui ne soit autorisée et par les Saintes Écritures et ne soit en rapport avec elles" Sur cette confession il fut envoyé en prison. Quelques jours après il fut amené à un second examen et il les accusa d'être des barbares inhumains, et il représenta la superstition et l'idolâtrie de l'église de Rome de telle sorte, que, incapables de réfuter ses arguments, ils le renvoyèrent à sa prison. Étant ramené une troisième fois, ils lui demandèrent s'il rétracterait ses erreurs ; à quoi il répondit que ses doctrines étaient les mêmes que celles que le Christ et ses apôtres avaient enseignées et qui étaient conservées dans le volume sacré. Il fut alors noyé de la manière déjà décrite.

L'incident suivant très remarquable arriva à Rome. Un jeune Anglais passait un jour devant une église quand une procession portant l'hostie en sortait. Un évêque portait l'hostie ; ce que le jeune homme ayant vu, il la lui arracha, la jeta par terre et la foulant aux pieds s'écria, "Misérables idolâtres que vous êtes qui négligez le vrai Dieu pour adorer un morceau de pain !" Le peuple l'aurait déchiré en morceaux sur les lieux ; mais les prêtres leur persuadèrent de s'en remettre à la décision du pape.

Le pape commanda qu'il fut brûlé immédiatement : mais un cardinal, plus raffiné en cruauté, l'en dissuada, disant qu'il valait mieux le torturer et trouver ainsi s'il avait été poussé par quelqu'un pour commettre un acte aussi atroce. Il fut donc torturé avec une sévérité inaccoutumée ; mais ils ne purent obtenir de lui que ces mots, "C'était la volonté de Dieu que je fisse ce que j'ai fait" Le pape le condamna donc à être conduit, nu jusqu'au milieu du corps, par les rues de Rome, par l'exécuteur, à porter l'image du diable sur sa tête d'avoir ses culottes peintes en rouge d'avoir la main droite coupée et après avoir été mené en procession, d'être brûlé.

En entendant cette sentence, il implora Dieu de lui donner de la force. Comme il passait à travers les rues, le peuple se moqua de lui, sur quoi il fit des remarques très sévères concernant la superstition romaine. Mais un cardinal ayant saisi quelques mots commanda qu'il fut bâillonné. Quand il vint à la porte de l'église où il avait foulé l'hostie, le bourreau lui coupa la main droite et la fixa sur une perche. Alors, deux bourreaux, avec des torches enflammées, lui brûlèrent la chair le reste du chemin. A la place de l'exécution il baisa les chaînes qui devaient le lier. Un moine lui présentant la figure d'un saint, il la jeta loin et étant attaché au bûcher, les fagots furent allumés et il fut brûlé en cendres.

Autres Détails des Persécutions dans les Vallées du Piémont au Dix-septième Siècle.

Le pape Clément huit envoya des missionnaires dans les vallées du Piémont, pour induire les protestants à renoncer à leur religion. Ces missionnaires, érigeant des monastères, devinrent bientôt si gênants aux réformés, qu'ils envoyèrent une pétition au duc de Savoie pour obtenir protection. Mais, au lieu de cela, le duc publia un décret, qu'un témoin serait suffisant en cour civile contre un protestant, et qu'un témoin qui ferait convaincre un protestant de crime recevrait cent écus de récompense. En conséquence de cela plusieurs protestants devinrent martyrs du parjure et de l'avarice ; car il y avait des papistes qui pouvaient jurer

n'importe quoi pour l'amour d'une récompense, et aller en suite à leurs prêtres pour l'absolution.

Parmi les victimes de ces persécutions furent les suivantes : Peter Simonds, un protestant, d'environ quatre-vingts ans, fut attaché et ensuite jeté au bas d'un précipice. Dans sa chute la branche d'un arbre se prit dans les cordes qui l'attachaient et le suspendirent à moitié chemin, de sorte qu'il languit pendant plusieurs jours avant de périr de faim. Une femme, nommée Armand, eut les membres séparés les uns des autres, les parties furent alors pendues sur une haie. Plusieurs hommes, femmes et enfants furent jetés du haut des rochers et mis en pièces. Parmi celles-là se trouvait Madeleine Bertino, une protestante de La Torre, qui fut liée et jetée à bas des précipices. Marie Ramondet, de la même ville, eut la chair déchirée jusqu'à ce qu'elle expira. Madeleine Pilot, de Villaro fut mise en pièces dans la caverne de Castolus. Anne Charbonière eut un bout de pièce enfoncé dans son corps et l'autre étant fixé en terre elle mourut de langueur. Jacob Perin un ancien de l'église Villaro, avec David son frère, furent écorchés vifs.

Giovanni, André Michialin, un habitant de La Torre, avec quatre de ses enfants furent arrêtés ; trois d'entre eux furent tués sous ses yeux, les soldats lui demandant à la mort de chacun d'eux s'il voulait se rétracter, ce qu'il refusa. Un des soldats alors prit le plus jeune par les jambes, et faisant la même question au père, qui répondit comme auparavant, la brute sans cœur brisa la cervelle de l'enfant. Le père toutefois, au même instant, s'échappa d'eux et se sauva ; les soldats tirèrent mais le manquèrent ; il se sauva dans les Alpes. Giovanni Pelanchion, refusant d'abjurer sa foi, fut attaché à la queue d'une mule et traîné à travers les rues de Lucerne, au milieu des acclamations de la foule, qui continua à le lapider et à crier, "Il est possédé du diable" Ils le menèrent alors au bord de la rivière, lui tranchèrent la tête et le laissèrent avec son corps sans sépulture sur le bord.

Pierre Fontaine avait une belle enfant, de dix ans, nommée Madeleine, qui fut abusée et tuée par les soldats. Une autre fille, d'environ le même âge, ils rôtirent vivante à Villa Nova ; et une pauvre femme, entendant les soldats venir vers sa maison enleva le berceau dans lequel son enfant dormait, et se sauva vers les bois. Les soldats la poursuivant, elle mit le berceau et l'enfant par terre ; les soldats tuèrent l'enfant et continuant leur poursuite égorgèrent la mère dans une caverne. Jacobo Michelino, principal ancien de l'église de Bobbio, et plusieurs autres protestants, furent suspendus par des crochets plantés dans leurs corps et abandonnés ainsi jusqu'à la mort. Géovanni Rostagnal, un vénérable protestant de plus de quatre-vingts ans eut les traits déchiquetés et fut autrement mutilé avec des armes tranchantes jusqu'à ce qu'il saignât à mort. Daniel Saleagio et sa femme Géovanni Durant, Lodwich Durant, Barthélémy Durant, Daniel Ravel, et Paul Reynaud eurent leurs bouches remplies de poudre à canon, et leurs têtes réduites en atomes.

Jacob Bîrone, un instituteur de Rocata, refusant de changer de religion, eut les ongles de ses pieds et de ses doigts arrachés avec des pincettes rougies et des trous percés à travers les

mains avec la pointe d'un poignard. Il eut ensuite une corde attachée au milieu du corps et conduit dans les rues avec un soldat de chaque côté de lui. A chaque coin de rue le soldat à sa droite coupait une entaille dans sa chair et le soldat à sa gauche le frappait avec un assommoir, les deux disant, "Irez-vous à la messe ? ", "Irez-vous à la messe ?" Il répondait dans la négative et étant enfin mené au pont, ils lui coupèrent la tête sur la balustrade et ils la jetèrent avec son corps dans la rivière. Paul Garnier, aimé pour sa piété eut les yeux crevés, fut ensuite écorché vivant et divisé en quatre parties qui furent placées sur les principales maisons de Lucerne. Il supporta ses souffrances avec une patience exemplaire, louant Dieu aussi longtemps qu'il put parler.

Daniel Cardfen, de Rocappiata, étant arrêté par des soldats eut la tête tranchée. Deux vieilles femmes pauvres et aveugles, du St. Giovanni, furent brûlées vivantes. Une veuve de La Torre, avec sa fille furent conduites dans la rivière et là lapidée à mort. Paul Giles, essayant de se sauver, fut tiré dans le cou ; ils le mutilèrent et le poignardèrent, et donnèrent sa carcasse aux chiens.

Une jeune femme, nommée Sousanna Ciacquin, étant assaillie par un soldat, elle fit une vive résistance, et dans la lutte le poussa dans un précipice où il fut mis en pièces dans sa chute. Ses camarades se jetèrent sur elle avec leurs épées et la mirent en pièces. Le marquis de Pianessa donna l'ordre d'exécuter Giovanni Pullius auprès d'un couvent. Quand il fut amené à la potence, plusieurs moines étaient présents voulant le persuader de renoncer à sa religion. Mais il leur dit qu'il était heureux d'être compté digne de souffrir pour le nom de Christ. Ils lui représentèrent alors tout ce que sa femme et ses enfants qui dépendaient de son travail, auraient à souffrir après sa mort ; voici sa réponse, "Je désire que ma femme et mes enfants ainsi que moi-même, considèrent leurs âmes plus que leurs corps, et le monde à venir avant celui-ci ; et par rapport au besoin dans lequel je puis les laisser, Dieu est miséricordieux et pourvoira à leurs besoins" Le trouvant inflexible, les moines commandèrent à l'exécuteur de faire sa besogne et il envoya le martyr dans le séjour de gloire.

Daniel Rambaut, de Villaro, fut saisi et avec plusieurs autres, enfermé dans les cachots de Paysana. Ici il fut visité par plusieurs prêtres, qui essayèrent de le persuader à devenir papiste ; mais il refusa de le faire ; les prêtres alors, prétendant prendre en pitié sa nombreuse famille, lui dirent qu'il aurait la vie sauve, s'il voulait souscrire aux articles suivants : La présence réelle dans l'hostie la transsubstantiation le purgatoire L'infaillibilité du pape Que les messes dites pour les morts font sortir les âmes du purgatoire Que les prières aux saints procurent la rémission des péchés. Rambaut répondit que ni sa religion, son intelligence ni sa conscience ne lui permettraient de souscrire à ces articles. Remplis de rage à sa réponse, les prêtres essayèrent d'ébranler sa résolution par des tortures journalières ; ils le privèrent d'un membre après l'autre graduellement et pour lui causer la plus grande agonie ; trouvant qu'il endurait ses souffrances avec un courage indomptable, ils le poignardèrent au cœur et donnèrent son corps à être dévoré par les chiens.

Chapitre X - Contenant l'Histoire de la Reformation et Les Circonstances

Histoire de la martyrologie et de la réformation avec un récit de Wickliffe et de ses doctrines.

Le premier essai sérieux fait en Angleterre tendant à la réformation de l'église eut lieu sous le ceigne de Édouard III., environ l'année 1350, quand l'étoile du matin de cette ère glorieuse se leva en Jean Wickliffe. Il était un conférencier de divinité à l'université d'Oxford, et bien versé dans la théologie et toutes sortes de philosophie. Cela était reconnu par ses adversaires. A sa naissance les plus grandes ténèbres couvraient l'église. Il ne restait guère que le nom de Christ parmi les chrétiens, tandis que sa doctrine vraie et vivante était aussi inconnue à la plus grande partie que son nom était commun à tous les hommes.

Wickliffe publia hardiment sa croyance par rapport à plusieurs articles de religion, dans laquelle il différait de la doctrine communément reçue. Le pape Grégoire XI., apprenant cela, condamna quelques-uns de ses dogmes et commanda à l'archevêque de Canterbury, et à l'évêque de Londres, de l'obliger de souscrire à leur condamnation ; et en cas de refus de le sommer à Rome. Cette commission ne pouvait pas être aisément exécutée, Wickliffe ayant de puissants amis, le principal était Jean de Gaunt, duc de Lancaster qui avait beaucoup de pouvoir et était résolu de le protéger. L'archevêque tenant un synode à St. Paul, Wickliffe parut, accompagné du duc de Lancaster et du seigneur Perey, maréchal d'Angleterre ; alors une dispute s'étant élevée pour savoir si Wickliffe répondrait se tenant debout ou assis, le duc de Lancaster en vint aux menaces et dit des paroles dures à l'évêque. Les gens qui étaient présents, croyant l'évêque en danger, se rangèrent de son côté, de sorte que le duc et le grand maréchal pensèrent prudent de se retirer et d'amener Wickliffe avec eux.

Une circonstance se présenta bientôt après, qui contribua à aide la cause de la vérité. Après la mort du pape Grégoire XI. qui désirait écraser Wickliffe et ses doctrines, le grand schisme eut lieu. Urbain VI., qui succéda à la chaire papale, était si orgueilleux et insolent, qu'un nombre de cardinaux et de courtisans élevèrent un autre pape contre lui, nommé Clément, qui régna onze ans. Après lui, Benedict XIII. fut élu qui régna vingt-six ans. Sur le côté opposé, Urbain VI. succéda à Boniface IX. Innocent VIII., Grégoire XII., Alexandre V., et Jean XIII. Concernant ce misérable schisme, il faudrait une autre Iliade pour en raconter en ordre les diverses circonstances et les évènements tragiques.

Wickliffe, qui considérait moins les injonctions des évêques que son devoir envers Dieu, continua à promulguer ses doctrines et à dévoiler la vérité aux yeux des hommes. Il écrivit plusieurs ouvrages qui causèrent une grande alarme au clergé et l'offensa ; mais la protection du duc de Lancastre le mit à couvert de leur malice. Il traduisit la Bible en anglais, qui, dans l'ignorance du temps, eut l'effet du soleil se levant dans une nuit obscure. A cette Bible il ajouta une préface hardie dans laquelle il critiqua la vie déréglée du clergé et condamna le culte des saints, des images et la présence réelle de Christ dans le sacrement ; mais ce qui

offensa le plus ses ennemis fut son exhortation au peuple de lire les Écritures-Saintes pour eux-mêmes.

A peu près dans le même temps il s'éleva une dissension en Angleterre entre le peuple et la noblesse qui ne contribua pas peu à porter le trouble dans l'État. Dans ce tumulte Simon de Sudbury, archevêque fut pris par le peuple et décapité. William Courtnay lui succéda qui ne fut pas moins diligent à faire tout en son pouvoir pour détruire les hérétiques. Malgré cela les partisans de Wickliffe s'accrurent, et augmentèrent en nombre tous les jours, jusqu'à ce que Barton, vice-chancelier d'Oxford, rassemblant huit docteurs monastiques et quatre autres avec le consentement du reste, mit le sceau ordinaire de l'université à un édit, menaçant d'une amende sévère quiconque ci-après s'associerait avec aucun des adhérents de Wickliffe. Il menaça Wickliffe lui-même de l'excommunication majeure et d'emprisonnement à moins que sous trois jours il ne se repentît et s'amendât ; ce que Wickliffe ayant compris, oubliant le pape et tout le clergé, il pensa en appeler au roi, mais le duc de Lancaster s'interposant, le lui défendit ; c'est pourquoi, étant obsédé de troubles et de vexations, il fut de nouveau forcé de faire une confession de sa doctrine.

En conséquence de la traduction de la Bible par Wickliffe et de sa préface, ses adhérents se multiplièrent beaucoup. Plusieurs d'entre eux, en vérité, étaient des hommes instruits ; mais étant convaincus par un raisonnement solide ils se rangèrent de son côté. En peu de temps ses doctrines firent de glands progrès étant épousées non seulement par un grand nombre des étudiants d'Oxford, mais aussi par les grands hommes à la cour, particulièrement par le duc de Lancaster et lord Percy, ainsi que par plusieurs jeunes gentilshommes. Ainsi Wickliffe peut être considéré comme le grand fondateur de la réformation de ce royaume. Il était du Collège Merton à Oxford, où il prit son degré de docteur et devint si éminent par son beau génie et son grand savoir, que Simon Islip, archevêque de Canterbury - ayant fondé le Collège de Canterbury, maintenant Christ Church à Oxford - le nomma recteur, emploi qu'il remplit avec l'approbation universelle jusqu'à la mort de l'archevêque.

Langhalm successeur de Islip, désireux de favoriser les moines et de les introduire au collège, essaya de renvoyer Wickliffe et de mettre un moine nommé Woodhall, sa place. Mais les agrégés du collège refusant d'y consentir, l'affaire fut portée à Rome et Wickliffe dépouillé en faveur de Woodhall. Toutefois, ceci ne diminua en rien sa réputation. Bientôt après on lui présenta la cure de Lutterworth, dans le comté de Leicester, et il publia, dans des sermons et des écrits, ses opinions qui se répandirent dans tout le pays. Ses ennemis les plus acharnés ne l'accusèrent jamais d'immoralité. Ce grand homme fut laissé en repos à Lutterworth jusqu'à sa mort, qui arriva le 31 décembre 1385. Mais après que son corps eut reposé en terre quarante-et-un- ans, ses os furent déterrés par un décret du synode de Constance, brûlés publiquement et jeté à la rivière près de la ville. Cette condamnation de sa doctrine n'empêcha pas sa dissémination dans tout le royaume et avec un tel succès que, suivant Spelman, on pouvait à peine trouver deux hommes ensemble dont l'un n'était pas un Lollard ou un Wickliffite.

Wickliffe écrivit plusieurs ouvrages, dont les copies, en l'an 1410, furent brûlées à Oxford. Et, non seulement en Angleterre, mais également en Bohème, ses livres furent brûlés, l'archevêque de Prague en ayant fait une recherche diligente.

Dans le concile de Latran on fit un décret qui exigea de tous les magistrats d'extirper les hérétiques sous peine d'être déposés. Les canons du concile étant reçus en Angleterre. La persécution des hérétiques devint une partie du droit coutumier ; et une ordonnance, intitulée *de heretico comburendo*, fut passé sous Henri IV. pour les brûler sur condamnation après quoi des statuts spéciaux furent faits dans le même but. Le premier fut approuvé seulement des lords et du roi. Les communes ne s'y prêtèrent pas. Cependant la plus grande portée de sa sévérité était que les lois de l'église devraient être supportées par des ordonnances. Il paraît que les hérétiques étaient alors très nombreux ; qu'ils portaient un habillement particulier, prêchaient dans les églises et autres endroits contre la croyance reçue et refusaient de respecter les censures ecclésiastiques.

Quand Henri IV. parvint au trône, en 1399, il passa un édit contre tous ceux qui présumaient de prêcher sans la licence de l'évêque. Tous les transgresseurs de cette espèce devaient être emprisonnés et amenés en jugement dans l'espace de trois mois. S'ils offraient d'abjurer, sur condamnation, et ne retombaient pas, ils devaient être emprisonnés et forcés de payer une amende, mais s'ils refusaient d'abjurer ou retombaient, ils devaient être livrés an bras séculier pour être brûlés dans un endroit public. Dans ce temps-là un nommé William Sautre, curé de St. Osith, à Londres, étant condamné comme récidive et dégradé par Arundel, archevêque Canterbury, une ordonnance fut émise, dans laquelle le bûcher est appelé la punition ordinaire et citant aussi les coutumes des autres nations. Ceci fut le premier exemple de cette cruelle punition dans le royaume.

Le clergé, craignant que les doctrines de Wickliffe ne gagnassent du terrain, firent tous leurs efforts pour les réprimer. Sous le règne de Richard II, les évêques obtinrent une autorisation générale pour emprisonner les hérétiques sans un ordre spécial de la cour ; ce que, toutefois, la Chambre des Communes révoqua. Mais comme la peur d'emprisonnement ne pouvait arrêter le mal, Henry IV., qui désirait obtenir le bon vouloir du clergé, recommanda avec ferveur les intérêts de l'église au parlement. Quoique la Chambre des Communes fût peu disposée à poursuivre les Lollards, le clergé obtint enfin une des plus détestables mesures pour brûler les hérétiques qui ne fut révoquée qu'en 1677. Ce fut immédiatement après la passation de cet acte que la cour ecclésiastique condamna William Sautre au bûcher.

Malgré l'opposition du clergé la doctrine de Wickliffe se répandit sous le règne de Henri IV ; à un tel degré que la majorité de la Chambre des Communes était en sa faveur ; en conséquence ils présentèrent deux pétitions au roi, une contre le clergé et l'autre contre les Lollards. La première représentait que le clergé faisait un mauvais usage de son bien et le dépensait d'une manière toute différente de l'intention des donateurs ; que ses revenus étaient excessifs et devraient être diminués. Dans la seconde pétition ils demandaient que le statut

passé contre les Lollards fût annulé ou restreint. Comme il était de l'intérêt du roi de plaire au clergé il répondit aux Communes sévèrement refusant de consentir à leurs pétitions. Quant aux Lollards, il déclara qu'il désirait qu'ils fussent chassés du pays. Pour en prouver la vérité, il signa un mandat pour brûler un homme d'une humble position, mais d'une grande résolution et d'une profonde piété, du nom de Thomas Badly, tailleur de son état. Il fut condamné pour hérésie, en l'an 1409, devant l'évêque de Worcester. Dans son examen il dit, qu'il était impossible qu'un prêtre fît le corps de Christ sacramentalement, et qu'il ne le croirait pas à moins de le voir se manifester sur l'autel ; qu'il était ridicule d'imaginer, qu'au souper, Christ vint tenir dans sa propre main son propre corps et le diviser à ses disciples et tout en restant intact. "Je crois," dit-il, "Au Dieu Tout-Puissant dans la Trinité" mais si chaque hostie consacrée à l'autel est le corps de Christ, il doit y avoir alors en Angleterre pas moins de 20,000 dieux.

Après cela il fut examiné devant l'archevêque de Canterbury, et de nouveau en présence d'un grand nombre d'évêques, du duc de York et de plusieurs personnes de la noblesse. On fit de grands efforts pour le faire rétracter mais il resta fidèle. Sur ce fait l'archevêque de Canterbury ratifia la sentence de l'évêque de Worcester. Quand le roi eut signé son arrêt de mort, il fut amené à Smithfield, et là, étant mis dans une cuvette, il fut attaché avec des chaînes à un bûcher et du bois sec mis autour de lui. Avant que le bois ne fût allumé, le fils aîné du roi vint près du lieu, et agissant en bon Samaritain, il essaya de sauver la vie de celui que les lévites hypocrites essayaient de mettre à mort. Il lui conseilla de sortir de ces dangereux labyrinthes d'opinions, y ajoutant des menaces qui auraient intimidé n'importe quel homme. Courtney aussi, alors chancelier d'Oxford, fit valoir auprès de lui la croyance de l'église.

Cependant le prieur de St. Barthélemy, à Smithfield, apporta le sacrement du corps de Christ, avec douze torches portées en avant, au pauvre homme sur le bûcher. Il lui demanda ce qu'il croyait que c'était ; il répondit que c'était du pain bénit, mais non pas le corps de Christ. Le feu étant alors appliqué, il s'écria, "Miséricorde" s'adressant en même temps à Dieu ; alors le prince commanda d'ôter la tonne et d'éteindre le feu. Il lui demanda alors s'il abandonnerait son hérésie ; que s'il le voulait, il aurait assez de bien et aussi une pension annuelle du trésor du roi. Mais ce vaillant champion de Christ refusa l'offre, plus enflammé de l'esprit de Dieu que du désir des biens terrestres. Le prince, en conséquence, commanda qu'on le remit dans la tonne. Comme on ne pouvait le séduire par une récompense on ne put l'abattre par les tourments ; mais comme un vaillant soldat de Christ, il persévéra jusqu'à ce que son corps fût réduit en cendres et son âme triomphante s'élevât vers Dieu d'où elle venait.

Sous le règne de Henri V., en 1413, on dit qu'on avait découvert une prétendue conspiration, évidemment l'œuvre des prêtres, dans laquelle Sir John Oldcastle et d'autres adhérents de Wickliffe furent impliqués. Plusieurs de ceux-ci furent condamnés pour haute trahison et hérésie ; ils furent d'abord pendus et ensuite brûlés. Une loi fut alors faite que tous les Lollards perdraient toutes leurs possessions de condition féodale avec leurs biens meubles ; et tous les shérifs et les magistrats furent requis de faire serment de les détruire et leurs

hérésies. Le clergé fit un mauvais usage de cette loi, et mit en prison quiconque les offensait ; mais les juges interposèrent en leur faveur, prenant sur eux de déclarer quelles opinions étaient des hérésies d'après la loi et quelles ne l'étaient pas. Ainsi le peuple fut plus protégé par les avocats que par ceux qui auraient dû être les pasteurs de leurs âmes.

Les persécutions des Lollards sous le règne de Henry V. furent causées par le clergé, puisque ce monarque était naturellement opposé à la cruauté : On suppose que la principale cause de l'inimitié du clergé à leur égard provenait de ce qu'ils voulaient les priver d'une partie de leurs revenus. Quoiqu'il en soit, ils pensèrent que la manière la plus effective d'enrayer leurs progrès serait d'en attaquer le principal protecteur, Sir John Oldcastle, baron de Cobham ; et de persuader au roi que les Lollards conspiraient pour renverser le trône. On rapporta même qu'ils avaient l'intention de tuer le roi avec les princes, et la plupart des lords spirituels et temporels, dans l'espérance que la confusion qui en résulterait serait favorable à leur religion. Une fausse rumeur fut répandue, que Sir John Oldcastle avait rassemblé vingt mille hommes à St. Giles-in-the-Fields, un endroit couvert de buissons. Le roi s'y rendit lui-même à minuit et n'y trouvant pas plus de quatre-vingt à cent personnes qui y étaient rassemblées pour un culte, il tomba sur eux et en tua plusieurs avant de savoir le but de leur assemblée. Quelques-uns d'entre eux étant ensuite examinés furent gagnés par des promesses ou des menaces à confesser tout ce que leurs ennemis désiraient ; et ceux-ci accusèrent Sir John Oldcastle.

Le roi sur cela le pensa coupable ; et mis sa tête à prix de mille marques, avec promesse d'exemption perpétuelle de taxe pour toute personne qui l'arrêterait. Sir John fut pris et emprisonné dans la Tour ; mais il s'échappa et s'enfuit dans le pays de Galles où il se cacha longtemps. Mais étant arrêté ci-après à Powisland, au nord du même pays par Lord Powis, il fut amené à Londres, à la grande satisfaction du clergé, qui était résolu de le sacrifier pour porter la terreur chez le reste des Lollards. Sir John était d'une bonne famille ; avait été shérif de Hertfordshire sous Henri IV et fut appelé au parlement parmi les barons du royaume sous ce règne. Il avait été envoyé au-delà de la mer sous le comte de Arundel pour faire la guerre aux Français. C'était un homme d'un grand mérite et malgré cela il fut pendu par le milieu du corps avec une chaîne et brûlé vivant. Cette sentence barbare fut exécutée au milieu des malédictions des prêtres et des moines, qui firent leurs plus grands efforts pour empêcher le peuple de prier pour lui. Telle fut la fin tragique de Sir John Oldcastle, baron de Cobham, qui quitta le monde avec une résolution qui répondait parfaitement au courage qu'il avait montré dans la cause de la vérité et de Dieu. Ce fut le premier sang noble répandu par la cruauté papale en Angleterre.

Récit Historique du Progrès de la Réformation sous le Règne du Roi Henry VIII.

Le lecteur suivra, sans doute, avec un intérêt tant particulier les faits rapportés sous ce règne. Ce fut alors que Dieu, par le moyen du roi, délivra notre pays du joug papal. Les guerres entre les maisons de York et Lancaster avaient produit un tel trouble que la nation salua avec

joie l'accession de Henri VII au trône qui était descendu de la maison Lancastre, par son mariage avec l'héritière de la maison de York, les débarrassèrent de la crainte de nouvelles guerres par de nouveaux prétendants. Mais son avarice, la sévérité de ses ministres, sa mauvaise conduite dans l'affaire de Bretagne, et sa jalousie de la maison de York le rendirent si odieux à son peuple que sa vie était peu respectée et sa mort aussi peu lamentée. Henri VIII lui succéda avec tous les avantages. Sa restitution de l'argent lui avait été exigé du peuple sous le couvert de la prérogative du roi fit coulure à la nation qu'elle allait vivre en sûreté sous un tel prince et que de violents remèdes contre le mal ne seraient plus nécessaires. Soit par la magnificence de son propre caractère ou par avoir vu les mauvais effets de la parcimonie de son frère, le nouveau roi distribua ses récompenses avec une bonté démesurée ; il épuisa ainsi les deux millions que son père avait amassés et vida le coffre le plus plein de la chrétienté. Il avait été instruit avec un soin exceptionnel : son père ayant ordonné que lui et son frère aîné fussent bien instruits ; son frère le prince Arthur mourant à l'âge de onze ans, il devint héritier de la couronne.

Un des hommes les plus proéminents de ce siècle fut le cardinal Wolsey. Il était de basse origine, mais il était doué de grands talents et possédait une adresse étonnante à s'insinuer chez les grands. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait été introduit au roi avant d'obtenir sur lui un entier ascendant ; pendant quinze ans il continua à être le plus grand favori jamais connu en Angleterre. Il vit que Henri était un grand amateur du plaisir et avait une grande aversion pour les affaires, aussi il entreprit de le débarrasser de la peine de gouverner et lui donner le loisir de suivre ses goûts. Cela fut la cause principale de l'influence sans borne que Wolsey acquit bientôt sur un souverain tout aussi ambitieux que lui.

Wolsey devint bientôt maître de tous les offices du pays et des traités à l'étranger, de sorte que les affaires allaient comme il le voulait. Il devint bientôt odieux aux parlements, et, en conséquence, il n'en essaya qu'un, quand les subsides accordés furent si modiques, qu'après cela il préféra se procurer de l'argent par le moyen d'emprunts et de bienveillances. Après un temps, il porta scandale par sa mauvaise vie, et fut une disgrâce à sa profession ; car il ne servit pas seulement le roi, mais il prit aussi part à ses plaisirs, et devint une proie aux maladies qui résultent d'une vie sensuelle. Il fut d'abord fait évêque de Tournay en Flandre, ensuite de Lincoln, après cela il fut promu au siège de York, et avait à la fois l'abbaye de St. Alban et l'évêché de Bath et de Wells en commande ; ce dernier il échangea après pour Durham ; à la mort de Fox il quitta Durham pour prendre Winchester ; et outre tout cela, le roi, par un don spécial, lui accorda le pouvoir de disposer de toutes les promotions ecclésiastiques en Angleterre. Il avait toutes les qualités requises pour un grand ministre et tous les vices communs à un grand favori.

L'immunité des ecclésiastiques pour crimes, jusqu'à ce qu'ils fussent dégradés par le pouvoir spirituel, causa la seule lutte qui arriva au commencement de ce règne entre les cours séculières et ecclésiastiques. Henry VII avait adopté une loi que les clercs trouvés coupables devaient être marqués au fer chaud dans la main. L'abbé de Winchelsea prêcha sévèrement

contre cela, comme étant contraire aux lois de Dieu et aux libertés de l'église. Après cela il publia un livre pour prouver que tous clercs, même des bas ordres, étant sacrés ne pouvaient être jugés par les cours temporelles. Les lords temporels et les communes désiraient, en conséquence, que le roi réprimât l'insolence du clergé. Dans ce but on appointa une audience devant sa majesté et les juges.

Le docteur Standish, un Franciscain, parla contre l'immunité, et prouva que de tout temps les clercs avaient été jugés par les cours en Angleterre ; et qu'il était nécessaire, pour la paix et la sûreté de la guerre humaine, que tous les criminels périssent. L'abbé maintint l'autre côté et dit que cela était contraire à un décret de l'église et un péché en soi. Standish répondit que tous les décrets n'étaient pas observés ; car, malgré le décret sur résidence, les évêques ne demeuraient pas aux cathédrales. Après avoir discuté le cas, les laïques furent d'opinion que le moine avait le dessus et ils poussèrent le roi et les évêques à ordonner au moine de prêcher un sermon de rétractation. Mais ils refusèrent, disant qu'ils étaient liés par serment de maintenir ses opinions. Standish fut à cause de cela détesté du clergé, mais l'affaire en resta là, le clergé l'emportant.

Peu de temps après cela Richard Hunne, marchand de Londres étant poursuivi par son curé dans la cour du légat, fut conseillé par ses amis de poursuivre le prêtre dans la cour civile pour citer un sujet du roi devant une barre étrangère et illégale. Cela exaspéra tellement le clergé qu'il trama sa destruction. C'est pourquoi, apprenant qu'il avait la bible de Wickliffe dans sa maison, il fut mis dans la prison de l'évêque pour hérésie ; mais étant examiné sur divers articles il confessa certaines choses et se recommanda à leur merci. Sur cela ils devaient, suivant la loi, lui avoir imposé pénitence et l'avoir déchargé ; mais ils ne purent le convaincre d'abandonner sa cause dans la cour civile ; une bonne nuit on lui cassa le cou avec une chaîne et il fut blessé dans d'autres parties du corps et puis on rapporta qu'il s'était pendu, mais l'enquête du procureur, en examinant le corps et par d'autres preuves surtout par la confession de l'huissier, donna comme verdict, qu'il avait été mis a mort par le chancelier de l'évêque, le Dr. Horsey et le sonneur de cloche. La cour spirituelle procéda contre le corps, et accusa Hunne de l'hérésie contenue dans la préface de Wickliffe à la Bible parce qu'elle avait été en sa possession ; il fut ainsi condamné comme hérétique et son corps fut brûlé.

L'indignation du peuple fut portée au plus haut degré par ces procédés dans lesquels tout le clergé fut impliqué et qu'ils ne regardaient plus comme leurs pasteurs mais comme des meurtriers barbares. Leur colère fut portée si loin que l'évêque de Londres se plaignit qu'il n'était pas sûr dans sa propre maison. Les évêques, le chancelier et le sergent furent mis en accusation comme chefs dans le meurtre. Au parlement on passa un acte pour rétablir les enfants de Hunne ; mais un bill envoyé par les communes concernant le meurtre fut rejeté par les lords où le clergé était en majorité. Le clergé regarda l'opposition faite par Standish comme ce qui avait causé la première poursuite contre Hunne ; et la convocation le cita pour répondre de sa conduite ; mais il réclama la protection du roi puisqu'il n'avait rien fait si ce n'est qu'il avait plaidé au nom du roi.

Le clergé prétendit qu'il ne le poursuivait pas pour son plaidoyer, mais pour quelques-unes de ses conférences de théologie qui étaient contraires à la liberté de l'église que le roi était obligé de maintenir par son serment lors de son couronnement ; mais les lords temporels, les juges et les communes prièrent aussi le roi de maintenir les lois suivant son serment de couronnement et d'accorder à Standish sa protection. Le roi, étant en grande perplexité, demanda à Versey, ci-après évêque de Exeter, de déclarer sur sa conscience la vérité à ce sujet. Son opinion fut contre l'immunité ; ainsi une autre audience étant appointée, Standish fut accusé d'enseigner que - les ordres inférieurs n'étaient pas sacrés ; que leur exemption n'était pas fondée sur un droit divin, mais que les laïques pouvaient les punir ; que les canons de l'église ne les liaient pas jusqu'à leur consécration ; et que l'étude du droit canon était inutile.

De ces opinions, il en nia quelques-unes et justifia les autres. Veney étant requis de donner son opinion, allégua que les lois de l'église n'obligeaient que l'où elles étaient reçues ; ainsi l'exemption des clercs n'étant pas reçue n'était pas obligatoire en Angleterre. Les juges donnèrent comme leur opinion que ceux qui poursuivaient Standish avaient tort. Ainsi la cour fut dissoute. Mais dans une autre audience, en présence du parlement, le cardinal dit, au nom du clergé, que quoiqu'ils ne comptaient rien faire contre les prérogatives du roi, cependant faire le procès des clercs semblait contraire à la liberté de l'église, qu'ils étaient tenus par leurs serments de maintenir. Ainsi ils demandèrent que l'affaire fut référée au pape.

Le roi répondit qu'il croyait que Standish leur avait répondu suffisamment ; l'évêque de Winchester répondit qu'il ne voudrait pas se ranger à son opinion, à son risque. Standish demanda sur cela "Qu'est-ce qu'un pauvre moine peut faire contre le clergé d'Angleterre." L'archevêque de Canterbury répondit, "Quelques-uns des pères de l'église ont souffert le martyre à ce sujet" mais le juge en chef répondit, "plusieurs saints rois ont maintenu cette loi, et plusieurs saints évêques lui ont obéi." En conclusion, le roi déclara qu'il maintiendrait ses droits et ne les soumettrait pas aux décrets de l'église, autrement que n'avaient fait ses ancêtres. Horsey fut assigné de paraître dans son procès pour le meurtre de Hunne ; et comme il plaida non coupable, aucun témoin ne fut amené et il fut déchargé. Le mécontentement du peuple s'accrut par cela, et beaucoup de choses les préparèrent à renverser la tyrannie ecclésiastique.

Ce fut le premier trouble dans ce règne jusqu'à ce que le procès pour le divorce commença. Dans tous les autres points il était constamment dans les bonnes grâces du pape, qui lui envoya les compliments ordinaires des roses et telle autre bagatelle par lesquelles ce siècle traita les princes si longtemps comme des enfants. Mais aucune faveur ne flatta davantage la vanité du roi comme le titre de "défenseur de la foi" que lui envoya le pape Léon pour le livre qu'il avait écrit contre Luther. Ce livre, outre le titre ci-dessus, attira sur le roi tout ce que la flatterie pouvait inventer pour l'exalter ; tandis que Luther, nullement intimidé pas un tel antagoniste, y répondit et traita Henri avec aussi peu de respect dû à un roi que ses flatteurs en avaient trop montré. La traduction du Nouveau Testament par Tyndale, avec notes, attira sur elle une sévère condamnation du clergé, qui désirait cacher ce livre au peuple. Cela montre l'état des affaires dans l'église et dans l'État, quand le procès du divorce du roi fut d'abord commencé.

De cet évènement commença la fortune de Cranmer et la chute de Wolsey. Le grand sceau fut ôté à celui-ci et donné à Sir Thomas More ; et il fut poursuivi pour avoir tenu des cours de légat par une autorité étrangère aux lois d'Angleterre. Wolsey se reconnut coupable de l'acte d'accusation et se soumit au bon vouloir du roi ; ainsi on passa jugement sur lui, et son magnifique palais et ses meubles furent saisis pour l'usage du roi. Toutefois le roi lui remit les revenus temporels des sièges de York et de Winchester, et plus de £6000 en vaisselle et autres objets ; ce qui le transporta tellement que l'on dit qu'il tomba à genoux dans un chenil devant le messager qui lui apporta les nouvelles.

Des chefs d'accusations furent portés contre lui dans la chambre des lords pour obtenir un bill pour haute trahison, où il n'avait que peu d'amis ; dans la chambre des communes, Cromwell, qui avait été son secrétaire, conduisit si bien l'affaire, qu'il se réduisit à rien. Cela ayant échoué, ses ennemis le firent envoyer à, Yorkshire ; il y alla en grande pompe avec 162 chevaux et 72 voitures dans sa suite et il y demeura quelque temps. Mais le roi étant informé qu'il concertait avec le pape et l'empereur, il envoya le comte de Northumberland pour l'arrêter pour haute trahison et l'amener à Londres. En chemin il tomba, malade et mourut à Leicester, faisant de grandes protestations de constante fidélité au roi, particulièrement dans l'affaire du divorce ; et désirant d'avoir servi Dieu aussi fidèlement qu'il avait servi le roi, car alors il ne l'aurait pas rejeté dans sa vieillesse ; mots sur lesquels les favoris en baisse ont coutume de réfléchir dans l'adversité, quoique rarement ils s'en souviennent au comble de leur bonne fortune.

L'archevêché de Canterbury étant devenu vacant par le décès de Warham, Cranmer qui était alors en Allemagne, fut choisi par le roi pour son successeur ; il lui envoya donc un mot pour lui faire hâter son retour. Mais une telle promotion n'eut pas sur lui son effet ordinaire ; il avait une juste appréciation d'une si grande charge, et, au lieu d'y aspirer, il en avait peur ; il s'en revint donc bien lentement en Angleterre, et essaya d'être excusé de la promotion. On envoya chercher des bulles à Rome pour sa consécration que le pape accorda. Le 13 mars, Cranmer fut consacré par les évêques de Lincoln, Exeter et St. Asaph. Le serment fait au pape était difficile à digérer à quelqu'un "presque persuadé" d'être protestant ; il fit donc une protestation avant de le prêter disant qu'il ne se considérait pas lié par là, en quelque chose contraire à son devoir envers Dieu, son roi ou son pays ; et il répéta cela en le prenant.

La convocation avait à cette époque deux questions devant elle ; la première concernant la légalité du mariage du roi, et la validité de la dispense du pape ; l'autre était une curieuse question de fait, savoir si le prince Arthur avait consommé le mariage. Pour la première, le jugement de dix-neuf universités fut lu ; et après un long débat car il n'y avait que vingt-trois membres dans la chambre basse, dont quatorze étaient contre le mariage, sept en sa faveur et deux douteux. Dans la chambre haute, Stokesly, évêque de Londres et Fisher, évêque de Rochester maintinrent le débat longtemps, l'un pour l'affirmatif et l'autre pour le négatif. Enfin elle fut emportée sans opposition contre le mariage, 216 étant présents. L'autre question fut référée au canonistes ; et tous, excepté cinq ou six, rapportèrent que les présomptions étaient

bien fortes ; et celles-ci dans une affaire où il n'y avait pas de preuves claires furent toujours reçues comme légalement conclusives.

La convocation ayant donné son jugement sur la question, la cérémonie de prononcer le divorce juridiquement étant la seule chose qui manquait. On rapporta que la nouvelle reine était dans une condition avantageuse pour la monarchie future. La veille de Pâques elle fut déclarée reine d'Angleterre et bientôt après Cramner avec Gardiner qui avait succédé à Wolsey comme évêque de Winchester, et les évêques de Londres, Lincoln, Bath et Wells avec plusieurs théologiens et canonistes se rendirent à Dunstable ; la reine Catherine demeurant près de là à Ampthill. Le roi et la reine furent cités ; il parut par procuration, mais la reine refusa de faire aucun cas de la cour ; ainsi, après trois citations, elle fut déclarée contumace et tous les mérites de la cause mentionnés auparavant furent examinés. Enfin, le 23 mai, la sentence fut rendue, déclarant le mariage avoir été nul depuis le commencement.

A Rome les cardinaux de la faction impériale se plaignirent de l'effort fait contre le pouvoir papal et le prièrent d'appliquer la censure. Mais il n'y eut que la sentence de donnée, annulant tout ce que l'archevêque de Canterbury avait fait ; et le roi fut requis, sous peine d'excommunication de placer les choses comme elles l'étaient autrefois ; ce décret fut apporté à Dunkirk pour publication. Le roi envoya une grande ambassade au monarque français qui était alors à se préparer pour aller rencontrer le pape ; ils devaient le détourner de son voyage, à moins que le pape ne donnât satisfaction au roi. François dit qu'il était engagé en honneur de continuer, mais il leur assura qu'il s'occuperait des intérêts du roi avec autant de zèle que si c'était les siennes. Dans le mois de septembre la reine mis au monde une fille, la célèbre Élisabeth ; et le roi ayant déjà déclaré Lady Mary princesse de Galles, fit la même chose pour l'infante ; quoique après un fils pût l'en exclure, elle ne pouvait pas être héritière nécessaire mais seulement héritière présomptive de la couronne. Le moment mémorable approchait quand un incident aurait lieu qui causerait la séparation de l'Angleterre de l'église de Rome.

Il y avait une entente secrète entre le pape et François que si Henri voulait remettre sa cause au consistoire, exceptant seulement les cardinaux de la faction impériale, comme partiale et en toutes autres choses se soumettre au siège de Rome, le jugement serait rendu en sa faveur. Quand François retourna à Paris, il envoya l'évêque de cette ville au roi pour lui dire ce qu'il avait obtenu du pape en sa faveur et les conditions sur lesquelles c'était promis. Cela toucha tellement le roi qu'il y consentit ; sur cela l'évêque de Paris quoiqu'on fut au milieu de l'hiver, alla à Rome avec les bonnes nouvelles.

A son arrivée, l'affaire parut arrangée ; car il était promis que quand le roi enverrait son consentement, de sa main, de remettre les choses dans leur premier état et se faisant représenter par procuration, des juges seraient envoyés à Cambray pour instruire le procès et que la sentence serait passée. Sur avis donné de cela et d'un jour qui était fixé à l'avance pour le retour du courrier, le roi l'expédia avec toute diligence possible ; et maintenant l'affaire paraissait terminée. Mais le courrier avait la mer et les Alpes à passer, et en hiver il n'était pas

facile d'observer un jour limité si exactement. Le jour fixé arriva, et le courrier n'arriva pas ; sur cela les impérialistes déclarèrent que le roi abusait de la bonté du pape et le pressèrent beaucoup de procéder à donner sentence, l'évêque de Paris demandant seulement un délai de six jours. Le but des impérialistes était d'empêcher une réconciliation ; car si le roi avait été mis en bon terme avec le pape il y aurait eu une si puissante ligne de formée contre l'empereur qui aurait frustré toutes ses mesures et il était donc nécessaire pour sa politique de les brouiller. Séduit par l'artifice de ce prince intrigant le pape, sans consulter sa prudence ordinaire, amena l'affaire devant le consistoire ; et là les impérialistes étant en majorité, elle fut poussée avant tant de précipitation, qu'ils firent en un jour ce que, suivant la forme, aurait dû se prolonger au moins trois.

Ils passèrent la sentence finale, déclarèrent le mariage du roi avec la reine Catherine valide et l'obligèrent à vivre avec elle comme sa femme, autrement ils procèderaient aux censures. Deux jours après cela, le courrier vint avec la soumission du roi en forme voulue ; il apporta aussi des lettres pressantes de François en faveur du roi. Cela affecta les cardinaux indifférents aussi bien que ceux de la faction française de sorte qu'ils prièrent le pape de révoquer ce qui avait été fait. On appela un nouveau consistoire, mais les impérialistes déclarèrent, avec une plus grande véhémence que jamais qu'ils ne causeraient pas un tel scandale au monde que de révoquer une sentence définitive de la validité d'un mariage, et donner aux hérétiques un tel avantage par leur inconstance ; il fut donc décidé que la sentence première serait maintenue, et que l'exécution en serait remise à l'empereur. Quand ceci fut connu en Angleterre le roi se détermina de secouer le joug du pape, résolution dans laquelle il avait fait de si grands progrès que le parlement avait passé tous les actes y concernant avant de recevoir la nouvelle de Rome ; car il jugeait que la meilleure manière de s'assurer son cas était de montrer à Rome son pouvoir, et avec quelle vigueur il pouvait faire la guerre. Tout le reste du monde regardait avec étonnement la cour de Rome rejeter l'Angleterre, comme si elle eut été fatiguée de son obéissance et des profits d'un si grand royaume.

Plusieurs sièges, comme Ravenne, Milan, Aquilée prétendaient d'être affranchis de l'autorité papale. Plusieurs évêques anglais avaient affirmé que les papes n'avaient pas d'autorité contre les canons et jusqu'à ce jour aucun canon fait par le pape n'était en force jusqu'à ce qu'il fut reçu, ce qui montrait que l'autorité du pape n'était pas acceptée comme fondée sur l'autorité divine ; et comme les lois leur avaient donné quelque pouvoir et que les princes avaient été forcés dans les siècles d'ignorance de se soumettre à leurs usurpations, ainsi ils pouvaient, quand ils en avaient cause, changer ces lois et reprendre leurs droits.

Le point suivant examiné fut l'autorité qu'ont les rois en matière de religion et de l'église. Dans le Nouveau Testament, Christ lui-même était sujet au pouvoir civil et commanda à ses disciples de ne pas s'arroger de pouvoir temporel. Les apôtres écrivirent aussi aux églises d'être soumises aux pouvoirs supérieurs, et de les appeler suprêmes ; ils commandèrent à toute personne de leur être soumise. Dans l'Écriture le roi est appelé la tête et suprême, et toute âme et toute personne lui est dit-on soumise, ce qui joint aux autres parties de leur sage argument,

amenèrent les personnes sensées d'alors à la conclusion qu'il est le chef suprême sur toutes personnes. Dans l'église primitive les évêques ne faisaient que des règlements ou des canons, mais ne prétendaient à aucune autorité coercitive que celle qui provenait du magistrat civil. Dans l'ensemble, ils conclurent que le roi avait un pouvoir complet sur tous ses sujets, qui s'étendait au règlement des affaires ecclésiastiques. Ces questions étant discutées au long dans plusieurs débats et publiées dans plusieurs livres, tous les évêques, abbés et moines d'Angleterre, à l'exception de Fisher, en furent suffisamment satisfaits qu'ils résolurent de se soumettre aux changements, que le roi avait décidé de faire.

A l'assemblée suivante du parlement il n'y avait que sept évêques et douze abbés de présents ; le reste, parait-il, ne voulurent pas concourir à faire le changement, quoiqu'ils s'y soumissent quand il fut fait. Tous les dimanches pendant la session un évêque prêcha à St. Paul, et déclara que le pape n'avait aucune autorité en Angleterre ; avant cela, ils avaient seulement dit qu'un concile général était au-dessus de lui, et que les exactions de cette cour et les appels à elle, étaient défendus ; mais maintenant ils firent un pas de plus pour préparer le peuple à recevoir les mesures agitées.

Le 9 de Mars les communes commencèrent le bill pour retrancher le pouvoir du pape, et l'envoyèrent aux lords le 14, qui le passèrent le 20 sans aucune opposition. Ils y montrèrent l'exaction de la cour de Rome établie sur le pouvoir d'exemption du pape ; et que comme personne ne pouvait se soustraire aux lois de Dieu, ainsi le roi et le parlement seuls avaient l'autorité de se soustraire aux lois du pays ; c'est pourquoi, de telles licences comme celles dont on se servait autrefois devraient pour le futur être accordées par les deux archevêques et confirmées par le grand sceau. Il fut, de plus, décidé que ci-après tout commerce avec Rome devrait cesser. Ils déclarèrent aussi qu'ils n'avaient pas l'intention de changer aucun article de foi catholique de la chrétienté, ou de ce qui était déclaré nécessaire au salut dans les Écritures. Ils confirmèrent toutes les exemptions accordées aux monastères par les papes, mais les soumirent à la visite du roi, et donnèrent au roi et à son conseil le pouvoir d'examiner et de réformer toute indulgence et privilège accordés par le pape. Cet acte soumettait les monastères complètement à l'autorité du roi. Ceux qui aimaient la reforme se réjouissaient de voir le pouvoir du pape déraciné et les Écritures établies comme règle de foi.

Après cet acte, un autre fut passé dans les deux chambres dans l'espace de six jours, sans aucune opposition, établissant la succession de la couronne, confirmant la sentence du divorce, et le mariage du roi avec la reine Anne ; et déclarant tous les mariages compris dans les degrés prohibés par Moïse être illicites ; tous ceux qui avaient été mariés dans ces degrés devaient être dévoués et les enfants rendus illégitimes ; et la succession à la couronne fut établie sur les enfants du roi par la présente reine, ou à défaut de cela à l'héritier direct du roi à toujours. Tous furent requis de maintenir le contenu de cet acte ; et s'ils refusaient le serment ou disaient quelque chose pour calomnier le mariage du roi, ils devaient être jugés coupable de trahison et punis en conséquence.

La convocation envoya en même temps une soumission par laquelle ils reconnaissaient que toutes convocations devraient être assemblées par une ordonnance du roi ; et promirent, sur leur parole de prêtres, de ne jamais faire ou exécuter aucun canon sans le consentement du roi. Ils désiraient aussi, que, puisque plusieurs des canons reçus étaient contraires à la prérogative du roi et aux lois du pays, il y eut un comité de nommé par le roi de trente-deux, dont la moitié fut formée des chambres du parlement, et l'autre du clergé ayant le pouvoir de les abroger ou de les régler comme ils le jugeraient à propos. Ceci fut confirmé en parlement et l'acte contre l'appel à Rome fut renouvelé ; un appel fut aussi permis de l'archevêque au roi, par lequel le grand chancelier devait accorder une commission pour une cour de délégués.

Un autre acte fut passé pour régler l'élection et la consécration des évêques ; condamnant toute bulle de Rome et décidant que, quand une place devient vacante, le roi accorde une licence pour une élection, et devrait par une lettre missive, désigner la personne qu'il désire être choisie ; et dans l'espace de douze jours après avoir été délivrée le doyen et son chapitre ou le prieur et son couvent étaient requis de rapporter l'élection de la personne nommée par le roi portant leur sceau. Là-dessus l'évêque élu devait jurer fidélité et une ordonnance devait être émise pour sa consécration de la manière habituelle ; après cela il devait rendre hommage au roi, après quoi les revenus temporels et spirituels lui étaient remis et les évêques pouvaient exercer leur juridiction comme ils l'avaient fait auparavant. Un acte privé fut aussi passé privant le cardinal Campeggio et Jérôme de Gainuccii des évêchés de Salisbury et de Worcester ; la raison donnée était qu'ils ne demeuraient pas dans leurs diocèses mais vivaient à la cour de Rome et retiraient £3000 par année du royaume.

En hiver le parlement siégea encore, et le premier acte passé déclara le roi le chef suprême de l'église d'Angleterre sur la terre, ce qui fut ordonné de préfixer à ses autres titres ; et il fut arrêté que lui et ses successeurs auraient plein pouvoir de réformer toutes les hérésies et abus dans la juridiction spirituelle. Par un autre acte, le parlement confirma le serment de succession. Ils donnèrent aussi au roi les annates et les dîmes des bénéfices ecclésiastiques, étant le chef suprême de l'église ; car le roi étant mis à la place du pape, on pensa raisonnable de lui donner ce que les papes avaient exigé autrefois.

Un autre acte fut passé déclarant certaines choses trahison ; une d'entre elles était de refuser au roi aucun de ses titres ou l'appeler un hérétique, schismatique ou usurpateur de la couronne. Par un autre acte, on pourvut à nommer vingt-six évêques suffragants en Angleterre pour l'administration plus expéditive des sacrements et un meilleur service divin. Le suprême diocésain devait présenter deux noms au roi, et sur la déclaration de son choix, l'archevêque devait consacrer la personne, et alors l'évêque devait déléguer telles parties de sa charge à ses soins comme il le trouvait à propos et qui devait continuer à son bon plaisir. La grande étendue des diocèses d'Angleterre faisait qu'il était difficile à un seul évêque de les gouverner ; ceux-ci furent donc, appointés pour les assister.

Mais maintenant commença une nouvelle scène ; avant d'y entrer il est nécessaire de raconter les progrès que les nouvelles opinions avaient faits en Angleterre pendant le procès du roi pour divorce. Pendant que Wolsey était ministre, les prédicateurs réformés furent traités avec douceur ; et il est probable que le roi, quand le pape commença à le maltraiter, ordonna aux évêques de cesser de s'en occuper, car le progrès de l'hérésie fut toujours regardé à Rome comme parmi les maux qui résulteraient du rejet de la demande du roi.

Mais Sir Thomas More venant en faveur, pensa que le roi agissant sévèrement contre les hérétiques cela serait si méritoire à Rome qu'il serait plus efficace que tout ce que ses menaces avaient fait. Là-dessus on fit une sévère proclamation contre leurs livres et leurs personnes, commandant que toutes les lois contre eux fussent mises à exécution. Tyndale et d'autres à Anvers traduisaient ou écrivaient des livres chaque année contre quelques-unes des erreurs reçues et les envoyaient en Angleterre ; mais sa traduction du Nouveau Testament causa la plus grande plaie et le clergé s'en plaignit beaucoup comme remplie de fautes. Tonstal, alors évêque de Londres, étant un homme de grand savoir, revenant du traité de Cambray, comme il passait à Anvers contacta avec un marchand anglais qui était secrètement un ami de Tyndale, pour lui procurer autant de ses Testaments qu'il pourrait en avoir pour de l'argent.

Tyndale apprit cela avec plaisir ; car étant occupé à une édition plus correcte il trouva qu'il pourrait plus facilement procéder si les copies de la vieille étaient vendues ; il donna donc au marchand tout ce qu'il avait et Tonstal après eu avoir payé le prix les apporta en Angleterre et les brûla à Cheapside. Ceci fut appelé brûler la parole de Dieu ; et l'on dit que le clergé avait raison de se venger sur elle car elle leur avait fait plus de mal que n'importe quel autre livre. Mais une année après, la seconde édition étant finie, un grand nombre fut envoyé en Angleterre quand il arriva que Constantin, un des associés de Tyndale, fut pris ; croyant que quelques-uns des marchands de Londres leur fournissaient de l'argent, on lui promit sa liberté s'il voulait découvrir qui ils étaient ; quand il leur dit que l'évêque de Londres avait fait plus que tout le monde ensemble car il avait acheté la plus grande partie de l'édition défectueuse. Le clergé en condamnant la traduction de Tyndale en promit une nouvelle ; mais un an après ils dirent qu'il était inutile de publier l'Écriture en Anglais, et que le roi faisait bien de ne pas l'entreprendre.

La plume étant un moyeu trop doux, le clergé se mit à la persécution. Plusieurs furent emprisonnés pour enseigner à leurs enfants la Prière Dominicale en anglais, pour recevoir les prédicateurs et pour parler contre la corruption dans le culte ou les vices du clergé ; mais ceux-ci abjuraient ordinairement et se sauvaient de la mort. D'autres, plus fidèles furent honorés par le martyre. Un Hinton, autrefois curé, qui s'était rangé du côté de Tyndale fut arrêté en revenant avec des livres qu'il apportait en Angleterre et fut condamné par l'archevêque Warham. Il fut gardé longtemps en prison ; mais demeurant ferme à sa cause, il fut brûlé à Maidstone.

Martyre de Thomas Bilney.

Mais le plus remarquable martyr de ce jour fut Thomas Bilney qui fut élevé à Cambridge depuis son enfance et devint un hardi et inflexible réformateur. En laissant l'université, il alla dans plusieurs endroits et prêcha ; et dans ses sermons parla. avec une grande hardiesse contre l'orgueil et l'insolence du clergé. Ceci eut lieu pendant le ministère de Wolsey qui le fut arrêter et emprisonner. Surmonté par la peur, Bilney abjura, fut pardonné et retourna à Cambridge en l'an 1530. Ici, il fut saisi d'une profonde horreur parce qu'il avait renié la vérité. Il eut honte de lui-même, se repentit amèrement de son péché et devenant plus fort dans la foi, il résolut de faire une expiation par un aveu public de son apostasie et une confession de ses sentiments.

Pour se préparer lui-même pour sa tâche, il étudia les Écritures avec une grande attention pendant deux ans ; à l'expiration de ce temps il quitta de nouveau l'université et se rendit à Norfolk où il était né et il prêcha dans tout ce pays contre l'idolâtrie et la superstition ; exhortant le peuple à se bien conduire, à donner l'aumône, à croire en Christ et à lui offrir leurs âmes et leurs volontés dans le sacrement. Il confessa ouvertement son péché d'avoir renié sa foi ; et ne prenant aucune précaution quand il voyageait, fut bientôt pris par les officiers de l'évêque, condamné comme récidif et dégradé. Sir Thomas Moro non seulement envoya un mandat d'arrêt pour le brûler, mais pour le faire souffrir d'une autre manière affirma qu'il avait abjuré ; mais aucun papier signé par lui ne fut jamais montré et l'on ne saurait croire les prêtres qui rapportèrent qu'il le fit de bouche. Parker, devenu après archevêque, fut un témoin oculaire de ses souffrances. Il supporta toutes ses privations avec un grand courage et résignation, et continua à être joyeux après sa sentence. Il mangea les pauvres provisions qui lui furent apportées avec appétit, disant qu'il lui fallait garder avec soin la cabane en ruine jusqu'à ce qu'elle tombât. Il avait les paroles d'Ésaïe souvent à la bouche.

"Quand tu marcheras par le feu, tu ne seras pas brûlé;" et en se brûlant le doigt à la chandelle, il se préparait pour le feu et il disait qu'il ne consumerait que l'enveloppe de son corps, tandis qu'il purifierait son âme et la transporterait plus vite à la région où Élisée fut porté par un autre chariot de feu.

Le 10 novembre il fut amené au bûcher où il répéta sa confession de foi, comme preuve qu'il était un vrai chrétien. Il offrit alors d'une manière touchante cette prière-ci ; "N'entre pas en jugement avec ton serviteur, Ô Eternel, car aucune chair vivante ne saurait être justifiée devant tes yeux." Le docteur Warner l'embrassa, répandant beaucoup de larmes, et souhaitant de mourir dans une aussi bonne disposition qu'était celle de Bilney. Les moines le prièrent d'informer le peuple qu'ils n'étaient pas les instruments de sa mort ; ce qu'il fit, de sorte que le dernier acte de sa vie fut plein de charité, même pour ceux qui le mirent à mort.

Les officiers placèrent alors les roseaux et les fagots autour de son corps et mirent le feu à ceux-là qui firent une grande flamme et lui défigurèrent le visage ; il leva les mains et se frappa la poitrine, s'écriant parfois, "Jésus" parfois, " Creda!" Mais la flamme fut emportée

loin de lui à plusieurs reprises, le vent étant très grand, jusqu'à ce qu'enfin le bois prenant feu la flamme s'agrandit et il rendit son esprit à Dieu qui le donna.

Comme son corps se rapetissait il se plia sur sa chaîne jusqu'à ce qu'un des officiers fit sauter la crampe de la chaîne derrière lui avec sa hallebarde et alors il tomba au milieu du feu et ils pilèrent du bois sur lui et le consumèrent. Les souffrances, la confession, et la mort héroïque de ce martyr inspirèrent et animèrent d'autres personnes à montrer un égal courage.

Histoire et Martyre de Frith.

Frith était un jeune homme renommé pour son éducation, et le premier en Angleterre qui écrivit contre la présence corporelle dans le sacrement. Sir Thomas More répondit à son livre ; mais Frith ne vit jamais sa publication jusqu'à ce qu'il fut en prison ; et alors, quoique chargé de chaînes et privé de livres il y répondit.

Pour ces offenses il fut saisi en mai, 1533, et accusé de ne pas croire au purgatoire et à la transsubstantiation. Il donna les raisons qui l'avaient déterminé à considérer ni l'un ni l'autre comme articles de foi. Les évêques semblaient peu désireux de prononcer la sentence, mais lui continuant résolu, Stokesley la prononça et le livra au pouvoir séculier, désirant en même temps que sa punition fut modérée ; recommandation hypocrite qui ne trompa personne. Frith avec un compagnon martyr nommé Hewitt, fut mené au bûcher à Smithfield le 4 juillet, 1533. En y arrivant il exprima une grande joie et même il embrassa les fagots. Un prêtre nommé Cook, qui se tenait près, dit au peuple de ne pas plus prier pour eux que pour un chien. En entendant cela, Frith souria et dit, "Que Dieu te pardonne." Le feu fut allumé, et les martyrs réduits en cendres.

Martyre de Jean Lambert.

Jean Lambert, maître de langues à Londres, qui avait préparé dix arguments contre les dogmes du Dr. Taylor sur le sujet ci-dessus, tels qu'annoncés dans un sermon fait à l'église St. Pierre et les présenta au docteur, fut amené devant la cour de l'archevêque pour défendre ses écrits. En ayant appelé au roi, le théologien royal, qui était fier de montrer ses talents et son savoir, résolut de l'entendre en personne. Il publia donc une commission, commandant à la noblesse et aux évêques de se rendre à Londres pour l'assister contre les hérétiques.

Un jour fut appointé pour la controverse, quand un grand nombre de personnes de tous rangs s'assembla et Lambert fut tiré de sa prison par un garde et placé directement vis-à-vis du roi. Henri étant assis sur son trône, regarda le prisonnier avec un visage sévère et commanda alors à Day, évêque de Chichester d'expliquer la raison de la présente assemblée. L'évêque fit un long discours, disant que quoique le roi avait aboli l'autorité papale en Angleterre, on ne devait pas supposer qu'il permettrait aux hérétiques de déranger et troubler, sans impunité, l'église dont il était le chef. Il avait donc déterminé de punir tous les schismatiques et voulant avoir l'avis de ses évêques et de ses conseillers dans une si grande occasion, ils les avaient assemblés pour entendre les divers arguments dans le cas actuel.

Le discours étant terminé, le roi ordonna à Lambert de déclarer son opinion quant au sacrement de la cène du Seigneur ; ce qu'il fit en niant que c'était le corps de Christ. Le roi commanda alors à Cranmer de réfuter son assertion, ce qu'il essaya de faire ; mais il fut interrompu par Gardiner qui s'interposa avec véhémence et étant incapable d'avancer un argument en sa faveur, essaya par des abus virulents de renverser son antagoniste. Tonstal et Stokesly les suivirent de la même façon ; et Lambert commençant à leur répondre, fut commandé de se taire par le roi. Les autres évêques firent chacun un discours en réfutation d'un des arguments de Lambert, jusqu'à ce que tous les dix eussent répondu ou plutôt raillé ; car il ne lui fut pas permis de les défendre quoique faussement représentés.

Enfin, quand le jour fut passé, et que les torches commencèrent à être allumées, le roi désireux de terminer cette prétendue controverse dit à Lambert, "Que dis-tu maintenant, après ces grands travaux que tu as pris sur toi et toutes les raisons et l'enseignement de ces savants ? N'es-tu pas satisfait ? Veux-tu vivre ou mourir ? Qu'en dis-tu ? Tu as encore le libre choix."

Lambert répondit, "Je me soumets entièrement à la volonté de votre majesté." Alors, dit le roi, " remets-toi entre les mains de Dieu et non entre les miennes.

Lambert répondit, "Je remets mon âme entre les mains de Dieu, mais mon corps je remets et soumets à votre clémence." Le roi lui répondit, "Si tu t'en remets à mon jugement tu dois mourir car je ne saurais être le patron des hérétiques ;" et se tournant vers Cromwell, et dit, "Lis la sentence de sa condamnation" ce qu'il fit.

Le jour fixé pour que le saint martyr souffrit, il fut amené de la prison à huit heures du matin à la maison de Cromwell, où, dit-on, Cromwell désirait son pardon pour ce qu'il avait fait. Lambert étant enfin averti que l'heure de sa mort approchait, et étant amené dans la salle, salua les messieurs présents et s'assit pour déjeuner avec eux ne montrant ni tristesse ni crainte. Quand le déjeuner fut fini, il fut mené directement au lieu de l'exécution à Smithfield.

Le mode de son supplice fut terrible ; car après que ses jambes furent brûlés jusqu'aux moignons, et qu'un petit feu fut laissé sous lui, deux monstres barbares qui se tenaient à chaque côté de lui, le percèrent avec leurs hallebardes, et le soulevèrent aussi haut que la chaîne pouvait aller ; tandis que lui, élevant ses mains à demi consumées cria au peuple ces mots : "Nul autre que Christ, nul autre que Christ !" et ainsi, leurs hallebardes étant retirées, il tomba dans le feu et y termina sa vie.

Le parti papal triompha grandement à cet évènement, et essaya d'en profiter. Ils persuadèrent au roi que cela aurait un bon effet sur son peuple, qui y verrait son zèle pour la foi ; et ils n'oublièrent pas de magnifier tout ce qu'il avait dit comme paroles d'oracles ce qui le montrait être le "Défenseur de la foi et le chef suprême de l'Église. Tout ceci affecta tellement le roi qu'il résolut de rassembler le parlement dans le but contradictoire de supprimer les monastères qui restaient et de supprimer les nouvelles opinions."

Souffrances et Martyre du Dr. Robert Barnes.

Le Dr. Barnes fut instruit à l'université de Louvain, en Brabant. A son retour en Angleterre il alla à Cambridge où il fut fait prieur de l'ordre des Augustins et intendant de leur collège. L'ignorance la plus profonde régnait dans l'université, excepté dans le cas de quelques personnes dont le savoir était inconnu au reste. Le Dr. Barnes, désireux d'augmenter la science et de répandre la vérité, commença bientôt à instruire les étudiants dans les langues classiques et avec l'aide de Parnel, il fit bientôt fleurir le savoir et l'université présenta un différent aspect. Ces bases étant posées, il commença à expliquer publiquement les épîtres de St. Paul, et à enseigner la doctrine de Christ en plus grande pureté. Il prêcha et discuta avec ardeur contre le luxe du haut clergé, particulièrement contre le cardinal Wolsey, et la lamentable hypocrisie du temps. Mais cependant il demeura ignorant de la grande cause de ces maux, à savoir, l'idolâtrie et la superstition de l'église ; et pendant qu'il décriait le courant il but à la source et la fit couler pour d'autres. Enfin, ayant fait connaissance avec Bilney, il fut converti à Christ.

Dans le premier sermon réformé qu'il prêcha il commenta l'évangile du jour, suivant l'Écriture et l'exposition de Luther. Pour ce sermon il fut accusé d'hérésie par deux agrégés du King's Hall. Le Dr. Nottoris, un ennemi acharné de Christ lui proposa de se rétracter ; mais il refusa comme cela paraît dans son livre qu'il écrivit au roi Henri réfutant le jugement du Cardinal Wolsey et le reste des évêques romains. Ils continuèrent à Cambridge, l'un prêchant contre l'autre jusqu'à six jours avant le carnaval, quand soudainement, un sergent fut envoyé pour l'arrêter. Le mercredi il arriva à Londres et logea à la maison de Parnel. Le jour suivant il fut mené devant le Cardinal Wolsey à Westminster, et causa avec lui dans sa, chambre d'État se tenant à genoux.

"Quoi, M. le docteur," lui dit Wolsey," n'avez-vous pas assez de place dans les Écritures pour enseigner le peuple sans que mes souliers en or, mes haches d'armes, mes colonnes, mes coussins, mes croix vous offensent et que vous me rendiez ridicule parmi le peuple qui aujourd'hui se moque de nous. Vraiment c'était un sermon plus convenable à prêcher sur le théâtre que dans la chaire ; car à la fin vous avez dit que je porte une paire de gants rouges, je devrais dire des gants ensanglantés disiez-vous pour que je n'ai pas froid dans mes cérémonies." A cette moquerie le Dr. Barnes répondit, "Je ne dis rien que la vérité tirée des Écritures, suivant ma conscience et suivant les anciens docteurs." Il lui remit alors six feuilles de papier écrites, pour corroborer ses assertions.

Le cardinal les reçut en riant, disant. "Nous apercevons que vous avez l'intention de maintenir vos articles et de montrer votre savoir." Barnes lui répondit, oui, j'en ai l'intention, avec la grâce de Dieu et la permission de votre grandeur." Le cardinal se fâcha et dit, "Des gens tels que vous sont peu disposés à notre égard et encore moins envers l'église catholique. Je vous demanderai si vous pensez plus nécessaire que j'aie toute cette royauté, parce que je représente la majesté du roi dans toutes les hautes cours de ce royaume ou d'être aussi simple que vous le désirez, de vendre toutes ces choses et les donner aux pauvres qui bientôt après

les jetteraient dans la boue ; et de faire disparaître cette dignité princière qui est en terreur au méchant et suivre votre conseil ?"

"Je crois," dit Barnes, qu'on doit les vendre et les donner aux pauvre'. Tout ceci ne convient pas à votre état ; et la majesté du roi n'est pas maintenu par votre pompe et vos haches d'armes, mais par Dieu qui dit "Les rois règnent par moi." Se tournant vers ceux de sa suite le cardinal dit satiriquement : "Voyez maîtres docteurs, il est l'homme instruit et sage que vous m'avez dit !" Alors ils s'agenouillèrent et dirent, "Nous désirons que votre grâce soit charitable à son égard, car il se réformera." Le cardinal dit avec douceur, "Levez-vous ; pour l'amour de vous et de l'université nous lui serons favorable." Se tournant vers Barnes, il ajouta, "Qu'en dites-vous, maître docteur ; ne savez-vous pas que je suis capable de décider en toutes matières qui concerne la religion dans ce royaume, comme le pape lui-même ? "Barnes répondit candidement, "Je sais qu'il en est ainsi..."

Le cardinal lui demanda alors, "Vous laissez-vous conduire par nous ? et nous ferons tout pour votre avantage et celui de l'université." Barnes répondit, "Je remercie votre grâce de votre bonne volonté ; je vais m'attacher aux Saintes-Écritures, comme étant le livre de Dieu,' suivant le simple talent que Dieu m'a donné." Le cardinal termina le dialogue en disant, "Eh bien, tu auras ton savoir essayé jusqu'au bout et tu auras la loi."

Le lendemain matin il fut amené par le sergent dans le lieu du chapitre, devant les évêques, et Islip, l'abbé de Westminster. Ceux-ci demandèrent au sergent quel était son message. Il dit qu'il avait amené le Dr. Barnes accusé d'hérésie, et il présenta à la fois ses articles et ses accusateurs. On demanda au Dr. Rames s'il voulait souscrire à ses articles ? Il y souscrivit volontiers, et il fut envoyé avec le jeune Parnel à la prison Fleet.

Le samedi suivant il fut de nouveau amené devant eux dans le lieu du chapitre. Après une longue contestation, ils lui demandèrent s'il voulait abjurer ou être brûlé. Il fut bien agité et se sentit plutôt incliné à brûler qu'à abjurer. Mais il eut encore le conseil de Gardiner et Fox qui le persuadèrent d'abjurer, parce que, disaient-ils, il pourrait pour le futur garder le silence ; donnant d'autres raisons pour sauver sa vie et arrêter son hérésie. Sur cela, s'agenouillant, il consentit à abjurer ; cependant ils consentirent à peine de le recevoir dans le sein de l'église, comme il l'appelait. Alors ils lui firent prêter serment et lui ordonnèrent d'accomplir tout ce qu'ils lui commandaient ; ce qu'il promit.

Sur cela ils commandèrent au gardien de la Fleet de le garder en prison close, et le matin de procurer cinq fagots pour le Dr. Barnes et quatre autres personnes accusées d'hérésie, le cinquième homme devait avoir un cierge du poids de cinq livres préparé pour lui, pour l'offrir à la croix de Northen à l'église St. Paul, et d'avoir ces choses prêtes à huit heures le matin suivant ; et que lui avec tout ce qu'il pourrait faire avec des bills et des glaives et le maréchal du palais avec toutes les baguettes qu'il pourrait faire, devrait les apporter à l'église St. Paul et les conduire de nouveau à la maison. En conséquence, le matin ils étaient tous prêts à l'heure appointée à l'église St. Paul, qui était comble. Le cardinal avait un échafaud sur le haut de

l'escalier pour lui-même avec trente-six abbés, prieurs mitrés et évêques, et sur son trône dans toute sa pompe se trouvaient ses chapelains et ses docteurs spirituels en robe de damas et de satin, et lui-même en pourpre. Il y avait aussi une nouvelle chaire érigée sur le haut de l'escalier pour l'évêque de Rochester pour prêcher, contre Luther et Barnes ; et de grands paniers de livres placés devant eux en dedans de la balustrade, que l'on commanda de brûler, après que le feu fut fait devant la croix de Northen et ces hérétiques devaient après le sermon faire trois fois le tour du feu et y jeter leurs fagots.

Pendant le sermon le Dr. Barnes et les hommes furent obligés de s'agenouiller et de demander pardon à Dieu et à l'église catholique et la grâce du cardinal ; après le sermon on lui commanda de déclarer qu'il était traité plus charitablement qu'il ne méritait, ses hérésies étant si horribles et exécrables ; il s'agenouilla de nouveau demandant au peuple de lui pardonner et de prier pour lui. Cette farce étant terminée, le cardinal partit dans son baldaquin, avec ses hommes mitrés avec lui jusqu'à ce qu'il vint à la seconde porte de l'église St. Paul, alors il monta une mule et les hommes mitrés revinrent de nouveau.

Alors les prisonniers ayant reçu ordre de descendre de la plateforme sur laquelle les balayeurs avaient coutume de se tenir quand ils balayaient l'église, les évêques les y placèrent encore et commandèrent au maréchal du palais et au gardien de la Fleet, avec leur compagnie, de les mener autour du feu ; ils furent alors amenés aux évêques et s'agenouillèrent pour l'absolution. L'évêque de Rochester se tenant debout, déclara au peuple combien de jours de pardon et de rémission ils avaient pour avoir été présents à ce sermon, et le Dr. Barnes avec les autres furent reçus de nouveau dans l'église. Ceci fait, ils furent menés de nouveau à la prison devant y rester jusqu'à ce que le bon plaisir du cardinal fut connu.

Le Dr. Barnes y étant resté six mois fut relâché pour devenir un prisonnier sur parole chez les religieux Austin à Londres. Mais y étant veillé on fit de nouvelles plaintes à son sujet au cardinal et pour cela on le transporta chez les religieux Austin de Northampton, pour y être brûlé ; intention dont, toutefois, il était ignorant. Enfin M. Horne qui était son intime ami, ayant eu connaissance du mandat d'arrêt qu'on devait sous peu lancer contre lui, lui conseilla de feindre, d'être dans un état de désespoir et d'écrire une lettre au cardinal et de la laisser sur sa table où il demeurait avec un papier déclarant où il était allé pour se noyer et de laisser ses habits au même endroit ; et une autre lettre devait être laissée au maire de la ville de le chercher dans l'eau, parce qu'il avait une lettre écrite sur du parchemin autour du cou cachetée en cire pour le cardinal qui avertirait toute le monde de se méfier de lui. Ce plan il mit à exécution et ils le cherchèrent pendant sept jours ; mais cependant il était conduit à Londres couvert d'habits de pauvres gens d'où il s'embarqua et alla à Anvers où il trouva Luther.

Le Dr. Barnes devint savant dans la parole de Dieu et fort en Christ et bien estimé de tous les hommes dont l'estime était un honneur, particulièrement Luther, Melanchton, le duc de Saxe, et roi de Danemark ce dernier, dans le temps de More, l'envoya avec les Lubecks comme ambassadeurs au roi Henri huit. Sir Thomas More qui succéda à Wolsey comme chancelier

aurait bien voulu l'attraper ; mais le roi ne voulut pas le permettre et Cromwell était son grand ami. Avant de partir, les Lubecks et lui discutèrent avec les évêques d'Angleterre en défense de la vérité et on lui permit de partir sans empêchement. Après avoir été à Wittemberg, chez le duc de Saxe et Luther, il resta là pour faire imprimer ses ouvrages qu'il avait commencés, après quoi il revint de nouveau au commencement de la reine Anne, comme d'autres le firent, et il continua à être un fidèle prédicateur à Londres, étant pendant tout son règne bien vu et promu. Après cela il fut envoyé comme ambassadeur par Henri au duc de Clèves pour l'affaire du mariage de lady Anne de Clèves et du roi. Il donna une grande satisfaction dans toutes les tâches qui lui furent confiées.

Peu de temps après ceci, le Dr. Barnes, avec ses frères furent pris et menés devant le roi à la Cour Hampton. Le roi désirant d'amener un accord entre lui et Gardiner, à la demande de ce dernier lui permit d'aller chez lui avec l'évêque pour s'entretenir avec lui. Mais ne s'accordant pas, Gardiner et ses associés essayèrent d'induire Barnes et ses amis dans un plus grand danger qui peu de temps après fut préparé. A cause de certaines plaintes faites au roi à leur égard on leur commanda de prêcher trois sermons à Pâques à l'hôpital ; à ces sermons, outre les autres rapporteurs qui y furent envoyés, Gardiner était présent, assis avec le maire, l'un ou l'autre pour rendre témoignage de leur rétractation, ou bien, comme les Pharisiens vinrent à Christ, pour les surprendre dans leurs discours, s'ils disaient quelque chose de mal. Barnes prêcha le premier, et à la conclusion de son sermon pria Gardiner, s'il pensait qu'il avait dit quelque chose de contraire à la vérité, de lever la main en face de tous ceux qui étaient présents, sur quoi Gardiner leva immédiatement le doigt. Malgré cela, ils furent tous les trois, par le moyen des rapporteurs, envoyés à la Cour Hampton, d'où ils furent conduits à la tour où ils restèrent jusqu'à ce qu'ils furent mis à mort.

M. Garret était un curé de Londres. Vers l'année 1526, il vint à Oxford et apporta avec lui des livres en latin, traitant des Écritures et la première traduction du Nouveau Testament en anglais qu'il rendit aux gens de lettres à Oxford. Après en avoir disposé ou reçut la nouvelle de Londres qu'on le cherchait dans toute la ville, comme hérétique et pour avoir vendu des publications hérétiques, comme on les appelait. Il n'était pas inconnu au cardinal Wolsey à l'évêque de Londres et à d'autres que M. Garret avait un grand nombre de ces livres et qu'il était allé à Oxford pour les vendre. C'est pourquoi ils déterminèrent de faire une recherche secrète dans tout Oxford, pour brûler ses livres et lui aussi s'ils le pouvaient. Mais heureusement un des procureurs du collège Magdalen, M. Cole étant une des connaissances de M. Garret l'avertit de la recherche qu'on faisait et lui conseilla de s'éloigner d'Oxford aussi secrètement que possible.

Une cure lui fut procurée par Dalabar, un autre ami et M. Garret s'en alla à Dorsetshire. Jusqu'où il alla et par quelle occasion il revint bientôt après, n'est pas connu. Mais le samedi suivant il vint à la maison de Radley, où il logeait avant, et après minuit, dans une perquisition secrète qu'on fit pour l'arrêter il fut pris par les deux procureurs et le samedi matin on le livra au Dr. Cottisford, maitre du collège Lincoln qui le retint prisonnier dans sa chambre. Il y eut

à ce sujet une grande réjouissance parmi les papistes et surtout de la part du Dr. London gardien du Nouveau Collège et du Dr. Higdon doyen de Frideswide qui envoya immédiatement des lettres avec toute diligence au cardinal pour l'informer de l'arrestation de cet hérétique important pour lequel ils étaient bien assurés de recevoir de grands remerciements. Mais de tout ce soudain brouhaha, Dalabar ne connaissait rien ; il ne savait pas que Garret était de retour, ni son arrêt jusqu'à ce qu'il vint à sa chambre : aussitôt qu'il le vit il lui dit qu'il était fini puisqu'il était pris. Il parla ainsi imprudemment en présence d'un jeune homme. Quand le jeune homme fut parti, Dalabar lui demanda qui il était et comment il le connaissait. Il dit qu'il ne le connaissait pas ; mais qu'il avait été voir un moine de ses connaissances dans ce collège et là-dessus il demanda à son domestique de le conduire à son frère. Il déclara alors comment il était revenu et pris dans la secrète perquisition.

Dalabar lui dit alors : "Hélas ! M. Garret, par votre venue imprudente et en parlant devant ce jeune homme, vous vous êtes découvert et m'avez complètement perdu." Il lui demanda pourquoi il n'allait pas à son frère avec ses lettres. Il lui dit qu'après s'être éloigné pendant un jour et demi, il avait si peur, que son cœur lui suggéra qu'il devait retourner à Oxford ; en conséquence il vint encore le vendredi soir et fut pris. Mais maintenant, avec larmes, il priait Dalabar de l'aider à s'éloigner, et il jeta loin son capuchon et sa robe dans laquelle il vint et demanda un habit à manches disant qu'il lui serait possible de se déguiser, d'aller au Pays de Galles et de là en Allemagne. Dalabar lui mit alors un de ses habits à manches. Il aurait aussi mis une autre espèce de capuchon, mais il ne put en trouver pour lui.

Alors ils s'agenouillèrent tous les deux et élevèrent leurs cœurs à Dieu, le priant de l'aider dans son voyage, afin qu'il s'échappa de ses ennemis, à la gloire de son nom si c'était son bon plaisir. Ils s'embrassèrent alors et purent à peine se dire adieu à cause de leur chagrin ; enfin déguisés dans les habits de son frère, il partit. Mais sa fuite fut bientôt connue, il fut poursuivi et arrêté à un endroit appelé Hinksey, un peu plus loin que Oxford et étant ramené il fut mis en prison ; après cela il fut amené devant le Dr. Loudon et le Dr. Higdon à l'église de Ste. Marie, trouvé coupable d'être un hérétique et ensuite forcé de porter un fagot dans une procession publique de l'église Ste. Marie à la place d'où il venait : après cela, s'échappa de leur tyrannie, jusqu'à ce qu'il fut de nouveau arrêté avec le Dr. Barnes.

William Jérôme était vicaire de Stepney, et convaincu des erreurs de l'église de Rome et des conséquences qui en résultaient, il prêcha avec beaucoup de zèle les pures et simples doctrines de l'évangile au lieu des traditions des hommes. Il fut bientôt connu des ennemis de la vérité qui le veillaient avec une jalousie maligne. Il ne s'écoula guère de temps avant que, dans un sermon prêché à l'église St. Paul, dans lequel il traita de la justification par la foi, il les offensa ; alors il fut cité devant le roi à Westminster étant accusé d'hérésie.

On l'accusa, d'avoir dit suivant St. Paul dans son épître aux Galates—Que les enfants de Sara—employés allégoriquement pour les enfants de la promesse—étaient tous nés libres ; et qu'indépendamment du baptême et de la pénitence ils étaient, par la foi, faits héritiers de

Dieu. Le Dr. Wilson s'opposa fortement à cette doctrine. Mais Jérôme la défendit avec toute la force de la vérité, et dit que quoique les bonnes œuvres étaient le moyen du salut, cependant elles suivaient comme conséquence de la foi dont elles étaient les fruits et qui découvraient leurs racines, comme le bon fruit fait connaître le bon arbre. Mais ses ennemis étaient si acharnés et le roi si trompé que Jérôme fut envoyé à la Tour, de compagnie avec, les deux autres bons soldats de Christ pour souffrir avec eux pour sa foi.

Ici ils restèrent tandis qu'on instruisait contre eux leur procès par le conseil du roi en parlement par lequel, sans avoir été entendu et sans connaissance de leur sort, ils furent convaincus d'hérésie et condamnés aux flammes. Le 30 juin suivant, ils furent amenés de la Tour à Smithfield où on leur permit de parler au peuple. Le Dr. Barnes parla le premier comme suit : - Je suis venu ici pour être brûlé comme hérétique et vous allez entendre ma confession de foi par laquelle vous pourrez voir quelle opinion erronée j'entretiens. Je prends Dieu à témoin que suivant ma connaissance je n'ai jamais enseigné de doctrine erronée, mais seulement celles que l'Écriture m'enseigne ; et dans mes sermons je n'ai jamais encouragé l'insurrection, mais avec toute diligence me suis-je efforcé de montrer la gloire de Dieu, l'obéissance pour notre souverain seigneur le roi et la vraie et sincère religion de Christ ; et maintenant vous allez entendre ma croyance.

"Je crois en la sainte et bénie Trinité, trois personnes en un seul Dieu qui a créé et fait le monde, et que cette bénie Trinité a envoyé la seconde personne, Jésus-Christ, dans le sein de la Vierge Marie pure et souverainement bénie. Je crois qu'il a été conçu par le Saint-Esprit, et reçu d'elle son corps ; qu'il souffrit la faim, la soif, le froid et d'autres passions de notre corps, excepté le péché, suivant ce qu'il est dit, Il fut fait en toute chose comme ses frères, excepté le péché.' Et je crois que sa mort et sa passion sont une rançon pour le péché. Et je crois que par sa mort il vainquit le péché, la mort et l'enfer et qu'il n'y a pas d'autre satisfaction auprès du Père mais seulement par sa mort et sa passion ; et qu'aucune œuvre de l'homme ne mérite rien de Dieu, mais la passion seule de Christ comme nous procurant notre justification, car je sais que la meilleure œuvre que j'aie jamais faite est impure et imparfaite."

Ayant dit cela, il ouvrit ses mains et demanda à Dieu de lui pardonner ses offenses. "C'est pourquoi, je te prie, Ô Seigneur de ne pas entrer en jugement avec moi suivant les paroles du prophète David. C'est pourquoi je ne m'appuie sur aucune bonne œuvre que j'aie jamais faite, mais seulement sur la mort de Christ. Je n'ai aucun doute que par lui je n'hérite du royaume des cieux. Mais n'allez pas vous imaginer que je parle contre les bonnes œuvres, car on doit en faire ; et véritablement ceux qui ne les font pas n'entreront pas dans le royaume de Dieu. Il nous faut les faire parce que Dieu nous le commande pour montrer et faire paraître notre profession non pas pour mériter ou être digne ; car cela ne s'obtient que par la mort de Christ."

Quelqu'un lui demanda alors son opinion sur les prières aux saints. "Maintenant quant aux saints," dit-il, "Je crois qu'ils sont au ciel avec Dieu, et qu'ils sont dignes de tout l'honneur que l'Écriture veut qu'ils aient : mais il ne nous est pas commandé dans l'Écriture de les prier.

C'est pourquoi je ne puis ni ne veux prêcher que les saints doivent être priés, car alors je vous prêcherais une doctrine de ma propre tête. Quant à savoir s'ils prient pour nous ou non, je m'en rapporte à Dieu. Si les saints prient pour nous, alors j'espère prier pour vous dans l'espace d'une demi-heure. C'est pourquoi, si les morts peuvent prier pour les vivants je prierai certainement pour vous."

Alors dit-il au shérif, "Avez-vous quelques raisons contre moi pour lesquelles je suis condamné ?" Le shérif répondit "Non." Alors, dit Barnes, Y a-t-il ici quelque autre personne qui connaisse pourquoi je meure, ou que, par ma prédication j'aie induit en erreur Qu'elle parle maintenant et je lui répondrai." Mais personne ne répondit. Alors, dit-il, "Je suis condamné par la loi à mourir, et, comme je le comprends par un acte du parlement ; mais pourquoi je ne saurais dire ; peut-être est-ce pour hérésie car nous sommes probablement condamnés à souffrir pour cette accusation quoique cruelle. Mais quant à ceux qui en ont été l'occasion, je prie Dieu de leur pardonner comme je voudrais être pardonné moi-même. Et le Dr. Stephen, évêque de Winchester, s'il a cherché ou préparé ma mort, soit par paroles ou action, je prie Dieu de le lui pardonner, aussi cordialement, aussi librement, aussi charitablement et aussi sincèrement que Christ à pardonné à ceux qui l'ont mis à mort. Je vous prie tous de prier pour la prospérité du roi comme je l'ai fait depuis que je suis en prison et je le fais maintenant afin que Dieu puisse lui donner prospérité et qu'il puisse régner longtemps parmi vous ; et après lui que le pieux prince Édouard paisse finir les choses que son père a commencées.

Après cet admirable discours, le Dr. Barnes, demanda que s'il avait offensé quelqu'un ou donné scandale, qu'on lui pardonnât et se corrigeât du mal qu'ils avaient reçu de lui et lui rendre témoignage qu'il détestait et abhorrait toute mauvaise opinion et doctrine contre la parole de Dieu, et qu'il mourait dans la foi en Jésus-Christ par lequel il ne doutait pas qu'il fût sauvé. Après ces paroles il leur demanda à tous de prier pour lui ; il ôta alors ses habits et se prépara à la mort.

Jérôme leur parla comme suit : Je vous dis, mes bons frères que Christ nous a achetés non pas à vil prix, ni avec de l'or et de l'argent, ou autre chose de peu de valeur, mais aven son sang le plus précieux. Ne soyez donc pas ingrats envers lui ; mais accomplissez ses commandements - c'est-à-dire, aimez vos frères. L'amour ne nuit à personne ; l'amour accomplit tout. Si Dieu t'a envoyé l'abondance, aide ton prochain qui est dans le besoin. Donne-lui de bon conseil. S'il est dans la nécessité considérez que si vous étiez dans la nécessité que vous seriez contents d'être aidés. Et de plus, portez votre croix avec Christ. Considérez quel reproche, calomnie et blâme il a souffert, et comme il a enduré patiemment. Considérez que tout ce que Christ a fait était le produit de sa pure bonté et non pas pour nos mérites. Si nous pouvions mériter notre propre salut, Christ ne serait pas mort pour nous. Que les chrétiens donc ne mettent pas leur confiance en leurs œuvres mis dans le sang de Christ seul, auquel je remets mon âme vous suppliant tous de prier Dieu pour moi et pour mes frères ici présents avec moi pour que nos âmes, laissant ces misérables corps, s'en aillent dans la vraie foi en Christ."

Après avoir conclu, Garret parla ainsi : "Moi, aussi, je déteste toutes les erreurs et les hérésies, et si j'en ai enseigné quelques-unes, j'en suis chagrin et en demande à Dieu le pardon. Ou si j'ai été imprudent dans la prédication et que quelqu'un en ait été offensé ou reçu une mauvaise opinion, je lui en demande pardon. Toutefois, d'après ma mémoire, je n'ai jamais prêché quelque chose contre la sainte Parole de Dieu ou de contraire à la vraie foi ; mais j'ai toujours essayé, avec le peu de connaissance et de sagesse que j'ai de rehausser la gloire de Dieu, la vraie obéissance à ses lois et aussi celle du, roi. Si j'avais pu mieux faire, je l'aurais fait. C'est pourquoi, Seigneur, si j'ai entrepris de faire quelque chose que je ne pouvais pas bien accomplir, je demande ton pardon pour mon hardie présomption. Et je prie Dieu de donner au roi de sages conseil à son honneur et au surcroît de vertu dans ce royaume. Et ainsi je remets mon âme au Tout-Puissant me confiant et croyant que lui, dans sa miséricorde infinie suivant sa promesse faite par le sang de son fils, Jésus-Christ, la prendra et pardonnera tous mes péchés, dont je lui demande pardon et je désire que vous priez tous avec et pour moi, que je puisse endurer patiemment cette souffrance et mourir dans la vraie foi, l'espérance et la charité."

Les trois martyres se prirent alors par la main et après s'être embrassés se remirent à leurs exécuteurs, qui, les attachant au bûcher, allumèrent les fagots et terminèrent leur vie mortelle et leurs soucis.

Martyr de Patrick Hamilton.

Patrick Hamilton, descendait de haute famille, il fut élevé avec l'intention d'être promu dans les ordres. Il se rendit en Allemagne pour étudier et là faisant la connaissance de Luther, et de Melanchton il devint convaincu de la vérité de leurs doctrines.

Après avoir prêché quelque temps à ses concitoyens, il fut invité à l'église St. André pour examiner les points en question. Mais ses ennemis, se trouvant défaits par ses arguments résolurent de se venger. Hamilton fut en conséquence emprisonné. On prépara des articles contre lui et sur son refus d'abjurer, Beaton, archevêque de St. André avec l'archevêque de Glasgow, trois évêques et cinq abbés le condamnèrent comme hérétique obstiné, le livrèrent au bras séculier et ordonnèrent son exécution cette même après-midi. Quand il fut attaché au bûcher il exprima une grande joie dans ses souffrances puisqu'il entrait ainsi dans la vie éternelle. Un religieux nommé Campbell se montra très prévenant. Hamilton répondit qu'il savait qu'il n'était pas un hérétique, qu'il s'était confessé à lui privément et le chargea de répondre pour cela au trône du Dieu tout-puissant. Alors on apporta la poudre et le feu étant allumé, il mourut après avoir répété ces mots, "Seigneur Jésus, reçois mon esprit." Son persécuteur implacable, Campbell, devint fou bientôt après et mourut sans recouvrer sa raison.

Henri Forest, un jeune homme de Lithquon fut la victime suivante. Sa première offense fut de dire que Patrick Hamilton mourut martyr et que ses articles étaient vrais. Pour cela il fut pris et mis en prison par Beaton. Il demanda, peu de temps après, un certain religieux du nom de Walter Laing d'entendre sa confession. Quand Forest eut déclaré qu'il pensait que

Hamilton était un homme bon et injustement mis à mort et que ses articles de foi étaient vrais et non pas hérétiques, le moine en informa l'évêque. Sa confession étant donnée comme preuve contre lui, il fut cité devant le clergé et les docteurs et livré par eux au bras séculier pour être mis à mort.

Quand le jour vint, il fut amené devant le clergé dans un champ couvert de gazon entre le château de St. André et un lieu appelé Monymaill. Aussitôt qu'il vit les visages du clergé, il cria à haute voix, "Fi ! Au mensonge. fi ! Aux faux moines, révélateurs de confession. Ci-après que personne ne se fie aux moines, contempteurs de la parole de Dieu et séducteurs des hommes." Après cette dégradation ils le condamnèrent comme hérétique égal à Hamilton ; et il souffrit la mort pour son fidèle témoignage de la vérité en Christ.

Testwood et ses Compagnons.

Robert Testwood, de Londres, avait, par sa connaissance de la musique acquit un si grand nom que les musiciens au collège Windsor le pensèrent digne d'avoir une place parmi eux. Il était tant aimé pour sa voix et son habileté qu'il vint s'établir à Windsor avec sa famille et était fort estimé par le doyen et les canons. Un jour qu'il dînait avec le Dr. Rawson, un des canons, un des quatre prêtres de la chambre du roi Édouard, nommé Ely, était présent. M. Ely commença à se moquer des laïques qui se mêlaient d'étudier les Écritures et d'être mieux instruits, tout en ne connaissant que la langue anglaise, que les savants d'Oxford et de Cambridge. Testwood, s'apercevant que cela lui était adressé, dit "M. Ely, avec votre permission, je crois qu'il n'y a pas de mal à un laïque, tel que je suis, de lire et de connaître les Écritures."

Il s'éleva alors une dispute concernant le pape, dont la suprématie n'était pas connue être mise en question au parlement au point où elle l'était. Ely demanda à Testwood si le pape ne devait pas être la tête de l'église. Testwood répondit que, chaque roi dans son propre royaume, devrait être la tête de l'église soumise à Christ. En entendant cela Ely se leva de table dans un grand transport, appelant Testwood un hérétique. Testwood était chagrin de voir le vieillard agir de la sorte, et après dîner le trouvant marchant dans l'église, pensa de voir parler avec lui charitablement ; mais Ely l'évita, disant aux autres qui marchaient auprès, "Méfiez-vous de cet homme-là car il est le plus grand hérétique qui soit jamais venu à Windsor."

Après cela, Testwood souffrit beaucoup de persécution ; et quoique la suprématie du roi passât en parlement, cependant les ennemis de Testwood avaient résolu sa perte. Il avait peur de quitter sa maison ; et une fois quand il s'aventura dans le chapitre un de ses ennemis tira un poignard et l'aurait poignardé si Ward, un juge de paix ne l'en eût empêché.

Antoine Pearson allait fréquemment prêcher à Windsor vers l'an 1540, et il était très estimé parmi le peuple qui courait en si grande foule à ses sermons que les prêtres du château avec d'autres papistes en ville, surtout Simons, en furent offensés. Simons, enfin, commença à prendre note de ses sermons et à noter ses auditeurs ; de là résulta la mort de plusieurs

honnêtes gens. Environ un an après, le Dr. Loudon, gardien du Nouveau Collège à Oxford fut admis comme l'un des prébendiers de Windsor qui, après sa première venue, commença à montrer son aversion pour la doctrine luthérienne.

A son premier dîner à sa résidence, toute sa conversation avec deux messieurs, étrangers à sa table, ne fut que sur les hérétiques, et quelle désolation ils causeraient au royaume si on les endurait. "Et par Ste. Marie, messieurs," dit-il, "il circule un rapport étrange de cette maison." Quelqu'un fit la remarque que c'était sans raison. "Je prie Dieu qu'il en soit ainsi. Je suis un étranger parmi vous mais j'ai entendu dire qu'il y en a ici dans cette maison qui ne veulent avoir ni prière ni jeûne."

Alors Testwood dit, "Sur ma parole, monsieur, je pense que cela a été dit par malice ; car la prière, comme vous le savez mieux que moi, était l'une des premières leçons que le Christ nous a enseignée." "Oui, monsieur," dit-il, "mais les hérétiques ne veulent pas d'invocation des saints, que tous les pères de l'Église permettent." "Ce que les pères de l'Église permettent," dit Testwood, "Je ne puis dire ; mais l'Écriture nous enseigne d'aller au Père et de lui offrir nos demandes au nom de Christ." "Alors vous ne voulez point de médiateur entre nous et Dieu," dit le docteur. "Oui, monsieur," dit Testwood, "notre médiateur est Christ, comme le dit St. Paul, Il y a un médiateur entre Dieu et les hommes savoir Jésus-Christ." " Donnez-nous de l'eau," dit le docteur en colère, comme s'il était devenu impur par la compagnie d'un hérétique. Quand l'eau fut apportée sur la table, il rendit grâce et se leva, et pendant qu'il parlait sur un autre sujet avec les étrangers, les clercs prirent congé et s'en allèrent.

Quand ce fier prébendier eut été un certain temps au Windsor et eut appris qui était Testwood, et quelle sorte d'hérétiques était en ville et combien ils croissaient par le moyen d'un prêtre appelé Antoine Pearson, il entretint une disposition presque infernale à leur égard. Dr. London se mit à l'œuvre au sérieux. L'évêque Gardiner était son plus puissant auxiliaire, car il persuada au roi d'avoir la loi mise en force. Bientôt après Robert Benet, Henri Filmer, Jean Marbeck et Robert Testwood furent arrêtés pour des livres et des écrits contre les six articles trouvés à leurs maisons ; ils furent gardés jusqu'au lundi suivant, et amenés ensuite au conseil, excepté Testwood qui était malade de la goutte. Les trois autres furent logés en prison; Filmer et Benet au cachot de l'évêque de Londres, et Marbeck au Marshalsea. Ils furent examinés très rigoureusement, mais demeurant fermes, ils furent condamnés à mort. Marbeck par le moyen de l'évêque de Sarum fut pardonné, mais ses compagnons souffrirent comme il est dit plus haut.

Le samedi matin deux des canons du collège vinrent à la prison, l'un appelé le Dr. Blithe, et l'autre M. Arch qui furent envoyés comme confesseurs. M. Arch leur demanda, s'ils voulaient se confesser ? Ils dirent, "Oui." Alors il leur demanda, s'ils voulaient recevoir le sacrement ? "Oui," dirent-ils "de tout notre cœur." "Je suis content," dit Arch, "de vous entendre dire cela ; mais la loi est qu'il ne saurait être administré à une personne condamnée d'hérésie ; toutefois, c'est assez pour vous de l'avoir désiré." Et ainsi il les fit monter au

corridor pour entendre leurs confessions, parce que la prison était pleine de monde. Le Dr. Blithe prit Anthony Pearson pour le confesser et M. Arch les deux autres. Le docteur, toutefois, ne fut pas longtemps avec Anthony avant qu'il ne descendit disant, "Je ne veux plus de cette doctrine." Bientôt après l'autre descendit aussi. Alors Anthony commença à dire le "Notre Père" continuant jusqu'à ce que les officiers vinssent pour l'emmener ; alors prenant congé de Marbeck, ils louèrent Dieu pour sa délivrance, lui souhaitant un surcroît de piété et de vertu et le suppliant de leur aider par ses prières, afin qu'ils fussent forts dans leurs afflictions.

Comme ils passaient dans les rues, ils demandèrent au peuple de prier pour eux et de demeurer fermes dans la vérité de l'évangile, sans être ébranlés par leurs afflictions, car c'était la plus heureuse chose qui pût leur arriver. Et comme le Dr. Blithe et Arch voulaient les convaincre de retourner à leur sainte mère l'église, "Allez" leur criait Anthony ; allez avec votre doctrine romaine et vos vains discours car nous n'en voulons plus." Quand Filmer vint à la porte de son frère il l'appela ; mais il ne put le voir parce que le Dr. London l'avait éloigné. Quand il ne vint pas, il dit, "Et ne viendra-t-il pas ? Alors que Dieu lui pardonne et le fasse devenir un bon homme." Ainsi ils vinrent au lieu de l'exécution où Anthony Pearson, avec un visage gai embrassa le poteau et le baisant dit, "Maintenant sois la bienvenue ma femme bien-aimée ; car aujourd'hui toi et moi serons mariés ensemble dans l'amour et la paix de Dieu."

Quand ils furent tous les trois attachés au poteau, un jeune homme, une connaissance de Filmer lui demanda s'il voulait boire. "Oui," dit Filmer," Je vous remercie. Et maintenant, mon frère, je désire que, au nom du Seigneur, tu demeures ferme dans la vérité de l'Évangile que tu as reçue ; "et alors prenant la coupe dans sa main il demanda à son frère Anthony s'il voulait boire. "Oui, frère Filmer," dit-il, "Je t'engage au nom du Seigneur."

Quand il eut bu, il donna la coupe à Anthony et Anthony la passa à Testwood ; ce dont leurs adversaires firent une plaisanterie, disant qu'ils étaient tous ivres et ne savaient ce qu'ils disaient ; quoique ils ne fussent pas plus ivres que les apôtres l'étaient, quand le peuple disait qu'ils étaient pleins de vin ; car quand Anthony et Testwood eurent bu tous les deux, Filmer se réjouissant au Seigneur, dit, "Soyez réjouis, mes frères et élevez vos cœurs et vos mains vers Dieu car après cet amer déjeuner nous aurons un bon dîner dans le royaume de Christ, notre Seigneur et Rédempteur." A ces mots Testwood, élevant les mains et les yeux au ciel, demanda au Seigneur de recevoir son esprit. Anthony Pearson, tirant la paille vers lui, en mit une bonne quantité sur sa tête, disant, "Maintenant je suis vêtu comme un bon soldat de Christ, par les mérites seuls duquel j'espère aujourd'hui d'entrer dans sa joie." Ainsi ils remirent leurs âmes dans la foi en Jésus-Christ avec une telle humilité et fermeté que plusieurs qui virent leur patience dans la souffrance, confessèrent qu'ils auraient pu avec joie mourir avec eux.

Martyre de Adam Damlip.

Environ en même temps Adam Damlip mourut martyr à Calais, qui appartenait alors aux Anglais. On montre encore le lieu un peu hors de la ville où lui et d'autres endurèrent l'épreuve du feu.

Adam Damlip, autrement dit George Bucker alla à Calais en l'an 1539. Il avait été un zélé papiste et chapelain à Fisher, évêque de Rochester. Après la mort de l'évêque il voyagea en France, en Hollande et en Italie, conférant ensemble avec les hommes instruits concernant les dogmes de la religion ; et de là il procéda à Rome où il s'attendait de trouver une grande piété et une parfaite sincérité ; mais au lieu de cela il y trouva, dit-il, un tel blasphème de Dieu, mépris de la vérité en Christ, un tel relâchement de conduite et une telle impureté qu'il lui fut impossible d'y rester. Le cardinal Pole désirait qu'il donnât trois conférences par semaine dans sa maison ; mais il préféra retourner chez lui par la voie de Calais. Comme il attendait pour son passage en Angleterre, il fut trouvé par William et Thomas Lancaster être un homme instruit et bien disposé ; et qu'après avoir été un zélé papiste il était venu à la connaissance de la vraie religion ; ils le prièrent donc de rester à Calais un certain temps pour pouvoir faire du bien à la ville. Il y consentit volontiers s'il pouvait être licencié par ceux qui étaient en autorité.

Là-dessus Stevens l'amena à Lord Lisle, le vice-roi auquel il déclara l'entretien qui avait eu lieu entre Damlip et lui. Le vice-roi désira alors que Damlip resta pour y prêcher, disant qu'il aurait sa licence à lui et celle de Sir John Butler, son commissaire. Ayant prêché trois ou quatre fois, il plut tellement par sa connaissance, son débit et la vérité de sa doctrine que non-seulement les soldats et le commun peuple mais le lord député et une grande partie du conseil l'en louèrent beaucoup et le remercièrent. Le vice-roi lui offrit aussi une chambre dans sa propre maison et une place à sa table, un ou deux hommes pour le servir et tout ce dont il aurait besoin, si c'était possible de se le procurer avec de l'argent ; il lui offrit aussi une bourse pour s'acheter des livres ou autres choses pour qu'il restât avec eux et prêchât seulement aussi longtemps qu'il le trouverait bon. Damlip refusa avec beaucoup de reconnaissance ces offres généreuses de sa seigneurie la priant d'être assez bon de le nommer à quelque endroit tranquille où il pourrait s'occuper de ses livres et qu'il y prêcherait tous les jours, le matin et l'après-midi parmi eux comme Dieu l'en rendrait capable : Sur cela le vice-roi envoya chercher William Stevens auquel il demanda de loger Damlip dans sa maison lui promettant de pourvoir à tout ce qu'il demanderait pour lui.

Cet homme pieux, pendant vingt jours ou plus, prêcha la vérité avec connaissance et simplicité concernant le saint sacrement du sang de Christ, s'élevant contre la transsubstantiation et le sacrifice propitiatoire de la messe.

Ainsi il continua quelque temps ses conférences dans le chapitre des White Friars ; mais la place n'était pas assez grande ; il désira parler dans la chaire et il continua de là à déclarer que le monde était induit en erreur par les évêques romains qui avaient établi la doctrine de la transsubstantiation et de la présence réelle dans le sacrement. Il vint enfin à parler contre le

tableau de la résurrection dans l'église St. Nicholas, déclarant que c'était de l'idolâtrie et une illusion des Français que les Anglais devaient répudier. La conséquence fut qu'il vint une commission du roi au vice-roi qu'on devrait faire une recherche peur s'assurer s'il y avait trois hosties mises sur une table de marbre aspergées de sang ; et s'ils trouvaient qu'il en était ainsi, de les arracher. En cherchant, comme ils cassaient une pierre dans un coin de la tombe, ils trouvèrent soudés dans la croix de marbre placée sous le sépulcre, trois jetons blancs unis, qui avaient été peints comme des hosties et un os ; tous ces colifichets Damlip montra au peuple le dimanche suivant du haut de la chaire ; après quoi ils furent envoyés au roi par le député.

Bientôt après, toutefois, un prieur des White Friars, nommé Dore, avec Buttoll, chapelain de Lord Lisle, commencèrent à parler contre lui. Cependant après que Adam eut réfuté, dans trois ou quatre sermons la doctrine erronée de la messe, le moine sembla céder en apparence mais il le dénonça secrètement par lettres au clergé d'Angleterre. Environ huit à dix jours après, Damlip fut sommé de paraître devant l'archevêque de Canterbury, les évêques de Winchester et de Chichester et divers autres devant lesquels il défendit la doctrine qu'il avait enseignée, répondant, réfutant et résoudant les objections ; de sorte que ses adversaires parmi lesquels se trouvait le savant et pieux Cranmer, s'en émerveillait et dit clairement que les Écritures ne connaissaient pas de terme comme la transsubstantiation. Alors les autres évêques commencèrent à le menacer du feu et du fagot s'il voulait rester ferme dans ce qu'il avait dit. Il répondit à ceci, qu'il livrerait le lendemain par écrit ce qu'il avait dit et qu'il y resterait ferme ; et sur cela il fut renvoyé.

Le jour suivant, quand il le cherchait pour le prendre, il ne vint pas ; car il avait reçu un secret avis de l'archevêque de Canterbury que s'il paraissait il n'échapperait pas probablement à une mort cruelle. Sur cela il leur envoya quatre feuilles de papier écrites en latin, contenant sa confession de foi. Il se sauva alors avec un peu d'argent dans la partie ouest du pays où il enseigna une école pendant un an ou deux, après quoi il fut saisi par l'inquisition pour les six articles et amené à Londres. Gardiner le recommanda à la maréchaussée et là il resta encore deux ans.

Pendant son emprisonnement, Jean Marbeck, fut mis dans la même prison, conversa avec lui, apprit qu'ils étaient ce qu'il avait été, quelles peines il avait endurées et combien de temps il avait été retenu en prison. "Et maintenant" dit Damlip, "parce que je pense qu'ils m'ont oublié, je vais présenter mon humble demande à l'évêque de Winchester, déclarant mon obéissance, mon humble soumission et mon sincère désir d'en venir à un examen. Je connais le pire ; je ne puis perde que la vie, ce que je ferai de préférence que d'être empêché d'employer mon talent à la gloire de Dieu ; c'est pourquoi, Dieu voulant, je vais en faire l'épreuve."

Damlip, pour son excellente conduite, était aimé de toute la prison ; mais surtout par le gardien, dont le nom était Massy ; et comme il avait la permission d'aller sur les lieux partout où il voulait, il fit beaucoup de bien par les prisonniers dissolus, blâmant le vice et le mal, les tenant par ce moyen dans un si bon ordre que le geôlier le trouvait être un grand trésor.

Marbeck trouva aussi en lui une grande consolation. Car, malgré l'ordre stricte de l'évêque de Winchester, qu'il ne devait parler à personne, il trouva souvent le moyen de soulager son compagnon.

Quand il eut rédigé son épître, il la donna au gardien, voulant qu'il la portât à la cour de l'évêque de Winchester. Le gardien l'ayant fait, revint au logis très tard, quand les prisonniers qui avaient attendu le souper pour l'attendre, le voyant triste supposèrent que tout n'allait pas bien. Enfin, jetant les yeux sur Damlip, il dit, "Ô George, je puis te donner des nouvelles." "Qu'est-ce que c'est, maître ?" dit-il, "Lundi prochain toi et moi devons aller à Calais." "A Calais ! pourquoi faire ?" "Je ne sais pas" dit le gardien, et il tira de sa bourse un morceau de cire, avec une étiquette de parchemin qui y était attaché. Quand Damlip le vit, il dit, "Bien, maître, maintenant je sais ce qu'il y a." "Quoi," dit le gardien," J'espère qu'il n'en sera pas ainsi." "Oui, maître, c'est très vrai et je loue Dieu pour sa bonté." Ainsi le gardien avec Damlip et Marbeck, allèrent souper, étant tristes pour Sir George comme ils avaient coutume de l'appeler. Lui, toutefois, était gai ; de telle sorte que quelques-uns lui dirent qu'ils s'étonnaient comment il pouvait si bien manger, sachant qu'il était si proche de la mort. "Ah, messieurs," dit-il, "pensez-vous que j'aie été prisonnier de Dieu si longtemps dans la maréchaussée et n'aie pas encore appris à mourir ? Oui, oui ; et je n'ai aucun doute que Dieu m'y fortifierais.

Le lundi matin le gardien avec trois autres des domestiques du maréchal du palais, menèrent Adam Damlip à Calais, et le mirent dans la prison du maire Le même jour John Butler, le commissaire susdit, et Sir Daniel, le curé de St. Pierre, furent enfermés dans la même prison, et ordre donné que personne ne parlât avec Butler surtout, ni même avec le reste.

Le samedi suivant fut le jour de l'exécution de Damlip. Il fut accusé d'hérésie ; mais par raison d'un acte du parlement, toute offense faite après un certain jour était pardonnée. Par cet acte il ne pouvait être blâmé de ce qu'il avait prêché ou enseigné auparavant ; cependant pour avoir reçu un écu français du cardinal Pole pour l'assister dans ses dépenses de voyage, il fut condamné pour trahison et cruellement mis à mort, étant pendu, tiré et écartelé.

Le jour précédent son exécution vint le voir un M. Mote, curé de l'église de Notre Dame à Calais qui lui dit, "Vos quatre quartiers seront pendus aux quatre parties de la ville." "Et où sera ma tête ?" dit Damlip. "Sur la lanterne à la barrière," dit Mote. "Alors," répondit Damlip, "Je n'aurai pas besoin de pourvoir à mon enterrement." A sa mort, Sir R. Ellerker, le maréchal du palais ne voulut pas lui permettre soit de déclarer sa foi ou la cause de sa mort ; mais il dit à l'exécuteur, "Expédie le coquin, finis-en !" Mote fut choisi pour prêcher et déclara que Damlip avait été un instigateur de doctrine séditieuse ; et quoiqu'il fut pour cela absous par un pardon général, cependant il fut condamné comme traître au roi. Quand Damlip aurait voulu lui répondre, Ellerker lui commanda d'être emmené. Ainsi ce martyr innocent souffrit la mort avec douceur, patience et joie.

Martyre de George Wishart.

George Wishart était écossais de naissance, mais il reçut son éducation à Cambridge. L'année avant sa mort (en 1546) il retourna en Écosse et sur sa route prêcha à plusieurs endroits contre l'idolâtrie. Il prédit plusieurs choses extraordinaires, particulièrement ses propres souffrances et la diffusion de la réformation dans tout le pays. Il prêcha en dernier lieu à Lothian où le comte de Bothwell le prit, mais promit qu'aucun mal ne lui serait fait ; toutefois il le livra au cardinal qui l'amena à St. Andrews et convoqua une assemblée des évêques pour le détruire.

Pendant qu'il était emprisonné dans le château, le doyen de St. Andrews fut envoyé pour le sommer de paraître devant le juge le matin suivant à cause de sa doctrine séditieuse et hérétique comme on l'appelait. Wishart répondit, "Quel besoin a mon seigneur le cardinal de me sommer de paraître quand je suis ainsi en son pouvoir et lié de chaînes ?" Il fut plusieurs fois amené devant ses ennemis, mais il maintint ses vues et ses principes religieux. A la fin, il fut condamné à être brûlé comme hérétique. Quand le feu et l'échafaud furent prêts, le cardinal craignant que Wishart ne fut délivré par ses amis, commanda aux canonniers de se tenir près de leurs canons, jusqu'au temps où il serait brûlé. Ils attachèrent alors les mains du martyr derrière lui et le conduisirent à la place de l'exécution. Quand il vint auprès du feu il répéta par trois fois ces paroles : "Ô toi Sauveur du monde aie pitié de moi, Mon Père qui es aux cieux je remets mon esprit entre tes saintes mains."

Alors il se tourna vers le peuple et dit, "Je vous prie, frères et sœurs en Christ de ne pas être scandalisés de la parole de Dieu à cause de l'affliction que vous voyez qu'on prépare pour moi ; mais aimez la parole de Dieu et endurez patiemment. Rappelez-vous que je souffre ce feu pour l'amour de Christ. Considérez et regardez mon visage ; vous ne me verrez pas changer de couleur. Je ne crains pas ce feu hideux. Si l'on vous persécute pour l'amour du monde ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais qui n'ont aucun pouvoir de tuer l'âme. Quelques-uns ont dit que j'enseignais que l'âme de l'homme devait dormir jusqu'au dernier jour ; mais je sais pour certain que je vais souper avec le Christ mon Sauveur cette nuit. Je prie le Christ de pardonner à ceux qui m'ont condamné à mourir aujourd'hui par ignorance. S'ils ne se détournent pas de leur méchante erreur la colère de Dieu viendra sur eux et ils n'échapperont pas."

Il prononça encore plusieurs autres paroles sincères ne s'arrêtant nullement aux cruels tourments que l'on préparait pour lui. Enfin le bourreau tomba à genoux et dit ; "Je vous prie de me pardonner car je ne suis pas coupable de votre mort." Il répondit - "Viens ici à moi." Quand il fut venu, il lui embrassa la joue et dit : "Voici une preuve que je t'ai pardonné. Mon chéri, fais ton devoir," et immédiatement il fut pendu au gibet et brûlé en cendres. Le peuple contempla la sortie glorieuse de ce martyr triomphant avec des sentiments mêlés d'étonnement de chagrin et d'indignation.

Le clergé se réjouit de sa mort et vanta le courage du cardinal pour avoir procédé en cela contre les ordres du gouverneur. Mais le peuple regardait Wishart comme un martyr et un prophète. On dit aussi que sa mort n'était rien moins qu'un meurtre puisque aucun arrêt n'avait été obtenu pour le faire ; et le clergé n'avait aucun droit de brûler quelqu'un sans un mandat du pouvoir séculier. Il fut donc conclu que le cardinal méritait la mort pour sa présomption. Son insolence l'avait rendu généralement odieux ; et douze personnes formèrent un complot de le tuer privément à sa propre demeure. Le 30 mai ils s'emparèrent de la barrière de bonne heure le matin ; et quoiqu'il eut cent hommes dans le château, toutefois étant tous endormis ils les attaquèrent un par un et les mirent soit dehors où les enfermèrent. S'étant assurés de tous, ils allèrent à la chambre du cardinal qui voyant qu'ils voulaient attenter à sa vie, s'écria: "Fi ! Fi ! Ne me tuez pas ; Je suis un prêtre," mais ne l'écoutant pas plus qu'il ne l'avait fait à Wishart, ils le tuèrent immédiatement, et mirent son corps en dehors de la même fenêtre d'où il avait regardé l'exécution de Wishart. Quelques-uns justifièrent cet acte comme étant simplement tuer un voleur et un meurtrier ; mais il fut généralement condamné.

Martyre de Kerby et de Roger Clarke.

Vers la fin du règne de Henri VIII. Kerby et Roger Clarke furent arrêtés à Ipswich, et amenés devant Lord Wentworth, avec d'autres commissaires choisis pour surveiller leurs examens. Kerby et Clarke étant dans la maison du geôlier dont le nom était Bird, il vint un M. Robert Wingfield, qui dit à Kerby, Rappelle-toi que le feu est chaud ; prends garde à ton entreprise, pour que tu ne prennes pas plus sur toi que tu ne peux accomplir. La douleur est extrême, et la vie est douce, Il vaut mieux, parfois, s'attacher à la miséricorde que de commencer témérairement et ensuite de reculer." Kerby répondit - "Ah, Wingfield, sois à mon bûcher et tu diras, voici devant moi un soldat chrétien dans le feu ; car je sais que le feu et l'eau, l'épée et toutes antres choses sont dans les mains de Dieu et il ne souffrira pas que l'on mette sur nous plus qu'il ne nous donnera la force de supporter." "Ah, Kerby," dit Wingfield, si tu en es à ce point, je te dis adieu ; car je ne suis pas assez fort pour être brûlé."

Quand Kerby et Clarke vinrent au siège du jugement ils élevèrent leurs yeux et leurs mains au ciel priant Dieu instamment. Ceci fait, leurs articles leur furent lus, et alors on leur demanda s'ils croyaient que dans le sacrement, après les paroles prononcées par un prêtre ce n'était pas le vrai corps et sang de Christ, sa chair, son sang et ses os, comme il était né de la Vierge Marie et non plus du pain ? Ils répondirent à cette question brûlante - "Non ! nous ne le croyons pas ; mais nous croyons que le sacrement que Jésus-Christ a institué n'était que pour rappeler à ses disciples le souvenir de sa mort précieuse et de son sang répandu pour la rémission des péchés." Alors avec beaucoup d'arguments, avec des moyens honnêtes et des menaces on les pressa ; cependant ils restèrent fidèles, préférant de mourir que de vivre et ainsi ils continuèrent jusqu'à la fin.

On passa alors sur eux la sentence que Kerby serait brûlé dans ladite ville le samedi suivant, et Clark à Bury le lundi après. Le samedi, environ dix heures, Kerby fut amené à la place du marché où un bûcher de bois et de paille était préparé. Il ôta ses habits moins sa chemise et fut alors attaché au poteau avec des chaînes ; il y avait sur la galerie Lord Wentworth, avec quelques-uns des juges d'où ils pouvaient voir son exécution, et aussi pour entendre ce que Kerby avait à dire ; il y avait aussi un grand concours de peuple. Sur la galerie se tenait aussi le Dr. Rugham ayant un surplis et une étole sur le cou. Alors on proclama le silence et le docteur commença à s'excuser comme n'étant pas propre à expliquer les Saintes Écritures, étant peu préparé parce que le temps était si court, mais il espérait qu'avec l'aide de Dieu cela arriverait bien.

Pendant que les exécuteurs préparaient leurs chaînes, les fagots et la paille, le martyr sans changer de mine et de visage, mais avec un esprit humble, glorifiait Dieu. Le Dr. Rugham enfin commença le sixième chapitre de St. Jean et aussi souvent qu'il citait les Écritures et les appliquait à propos, Kerby disait au peuple que c'était vrai et leur commandait d'y croire. Mais quand il ne le faisait pas, il lui disait alors. "Vous ne dites pas la vérité ; ne le croyez pas bonnes gens." Là-dessus, d'accord avec la voix du peuple, ils jugeaient que le Dr. Rugham était un faux prophète. Quand il eut fini son discours, il dit à Kerby, "Toi homme juste, ne crois-tu pas que le saint sacrement de l'autel est la chair et le sang de Christ et non pas du pain, de même qu'il était né de la Vierge Marie ? Kerby répondit - "Je ne le crois pas." "Que crois-tu ?" dit le docteur. Kerby dit : "Je crois que dans le sacrement que Jésus-Christ a institué à son dernier souper, sa mort et sa passion et son sang répandu pour la rédemption du monde doivent être commémorés ; et, comme je l'ai dit avant, quoiqu'encore du pain, et plus que du pain, car il est alors consacré pour un saint usage.

Le sous-shérif demanda alors à Kerby s'il avait quelque chose de plus à dire. "Oui, monsieur," dit-il, "Si vous m'en donnez la permission." "Parle donc," dit le shérif. Le martyr, rappelant tout son courage, et levant les mains, répéta la *Te Deum* et *le crois en Dieu*, avec d'autres prières dans la langue anglaise. Lord Wentworth, pendant que Kerby était ainsi occupé, se cacha derrière l'une des colonnes de la galerie et pleura, ce que firent aussi plusieurs autres. "Alors," dit Kerby, "J'ai fini : vous pouvez remplir votre office, bon shérif." Sur cela on mit le feu au bûcher et lui d'une voix forte s'adressa à Dieu, se frappant la poitrine et élevant les mains ; ainsi se termina sa vie, le peuple lâchant des cris et louant Dieu pour sa fermeté.

Le lundi suivant, sur les dix heures, Roger Clarke de Meudlesham, fut sorti de prison et mené à pied à Southgate, à Bury. Sur le chemin la procession les rencontra ; mais il ne voulut pas s'agenouiller et avec des paroles véhémentes réprimanda leur superstition. En dehors de la barrière le bûcher étant prêt et le bois placé auprès, il s'agenouilla et dit le Magnificat en langue anglaise faisant là-dessus une paraphrase, dans laquelle il déclara que la bienheureuse Vierge Marie qui pouvait aussi bien se réjouir en pureté que toute autre, s'humilia cependant devant notre Sauveur. "Et que dis-tu Jean Baptiste," dit-il, "le plus grand de tous les enfants ? "Voici l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde". De la sorte il criait au peuple, pendant

qu'on l'attachait au bûcher et alors on alluma le feu. Ses souffrances furent affreuses, parce que le bois était vert et ne voulait pas brûler de sorte qu'il était étouffé par la fumée ; et de plus étant mis dans un baril de goudron avec du goudron encore attaché sur les côtés il en éprouva de grandes souffrances jusqu'à ce qu'il sortit ses pieds du baril. Enfin quelqu'un près de lui prit un bâton et frappant l'anneau de fer autour de son cou et ensuite sur sa tête il s'affaissa sur un des côtés du feu et ainsi il périt.

La réformation parut maintenant pour un temps rétrograder au lieu d'avancer. Dans le mois de décembre suivant, le roi vint au parlement pour donner la sanction royale aux actes qui étaient passés, où après un éloquent discours que lui fit l'orateur, il lui répondit par un discours artificieux composé par lui-même.

Il déclara d'abord que son cœur était reconnaissant envers ses sujets pour leurs octrois et subsides qu'ils lui avaient offerts. Ensuite il les exhorta à vivre dans la concorde, la paix et l'unité ; Mais s'il avait pris le bon moyen de pousser à la charité, d'aider l'innocence parmi ses sujets il aurait ôté la loi impie des six articles. Par cette loi - connue sous le nom de Statut Sanguinaire - le bûcher ou la pendaison était le châtiment reconnu pour tous ceux qui niaient que le pain et le vin du sacrement était le corps naturel et le sang du Sauveur ; ou que la communion sous les deux espèces n'est pas nécessaire au salut ; ou que les prêtres peuvent se marier ; ou que la messe était conforme à la loi divine ; ou que la confession était utile et nécessaire. Maintenant à quoi sert-il d'exhorter à la charité en parole et en même temps, de mettre une arme dans la main d'un meurtrier pour frapper son frère désarmé qui n'a pas le pouvoir de se défendre. Le mal et la souffrance produits par cette loi n'ont jamais été plus évidents que dans son exécution contre trois ou quatre martyrs de ce temps-là. Parmi ceux-là la plus mémorable fut Anne Askew dont la persécution acharnée et la mort inexorable contribuèrent à montrer l'esprit sanguinaire des temps, en même temps que la fermeté dont une femme peut faire preuve quand elle est assistée par la puissance de la religion et de la vérité.

Martyre de Anne Askew.

Cette dame descendait d'une bonne famille et avait reçu une très bonne éducation. Elle fut examinée en l'année de notre Seigneur 1545 au mois de mars. Christophe Dare l'examina au Saddler's Hall. Ses réponses aux diverses questions qu'il lui fit furent telles qu'elles l'étonnèrent et le réduisirent au silence.

Après que le chancelier et l'évêque l'eurent examinée, sans pouvoir ébranler sa fermeté, son cousin Britain vint, avec plusieurs autres parmi lesquels était M. Hall de Gray's Inn.

L'évêque lui demanda quelle était sa foi et sa croyance touchant le sacrement. Elle lui répondit, " Je crois ce que les Écritures m'enseignent." Là-dessus il demanda, "Comment alors, si l'Écriture dit que c'est le corps de Christ ?" "Je crois," dit-elle, "comme l'enseigne l'Écriture." Alors il demanda de nouveau, "Comment alors si l'Écriture dit que ce n'est pas le

corps de Christ ?" " Sa réponse fut encore. "Je crois tout ce que l'Écriture m'enseigne." Il s'arrêta longtemps sur cet argument pour la forcer à faire une réponse à son goût. Toutefois, elle ne le voulut pas, mais conclut ainsi avec lui, "Je crois en ceci, comme dans toutes autres choses, comme Christ et ses apôtres l'ont révélé."

Il y eut certains prêtres qui essayèrent fortement de connaître sa pensée. Elle leur répondit toujours ainsi : - "Ce que j'ai dit à l'évêque de Londres je l'ai dit." Alors le Dr. Standish demanda à l'évêque de lui faire dire son opinion concernant le texte de la connaissance de St. Paul, probablement pour machiner sa perte, parce que étant une femme elle interpréterait les Écritures en présence de tant d'hommes sages et instruits. L'évêque lui dit alors promptement "je sais que quelqu'un vous a demandé si vous recevriez les sacrements à Pâques et vous vous en êtes moquée." Elle répondit à ceci calmement et humblement. "Je désire que mon accusateur vienne de l'avant," ce qu'il ne voulut pas permettre. Mais il lui dit encore. "J'ai envoyé quelqu'un vous donner un bon conseil et au premier mot vous l'avez appelé papiste." "Je ne nie pas cela," dit-elle, " car je me suis aperçue qu'il n'était rien moins et je ne lui ai fait aucune autre réponse."

Alors il la censura et dit qu'elle avait rapporté qu'on avait envoyé contre elle soixante prêtres à Lincoln. "Vraiment" répondit-elle, "Je l'ai dit ; car mes amis m'ont dit que si je venais à Lincoln, les prêtres m'attaqueraient et me causeraient beaucoup de trouble ; et quand j'ai entendu cela, j'y suis allée, n'ayant pas peur parce que je savais que mon cas était bon. Dans ce but j'y suis resté neuf jours, pour voir ce qu'on m'y dirait, et comme j'étais dans le monastère, lisant la Bible, ils vinrent à moi deux à deux et en plus grand nombre ayant l'intention de me parler et s'en allèrent leur chemin sans parler." L'évêque lui demanda s'il n'y en avait pas eu un qui lui avait parlé. Elle répondit, "Oui il y a eu un d'entre eux qui a parlé ; mais ses paroles étaient de peu d'importance de sorte que je ne m'en souviens pas." Alors dit l'évêque. "Il y en a beaucoup qui lisent et connaissent l'Écriture et cependant ne la suivent pas ni ne vivent en conséquence." Elle dit encore, "Mon Seigneur, je désirerais que tous les hommes connaîtraient ma conversation et mon genre de vie en tous points ; car je suis sûre moi-même à cette heure qu'il n'y a personne capable de prouver aucun acte malhonnête contre moi.

Cette femme pieuse et bien douce fut, cependant, déclarée hérétique, et condamnée à endurer de nouvelles persécutions. Quelques jours après elle fut envoyée de Newgate à l'enseigne de la Couronne où M. Rich et l'évêque de Londres avec tout leur pouvoir et leurs paroles flatteuses s'efforcèrent de la détourner de Dieu ; mais elle ne s'arrêta pas à leurs prétentions mensongères. Après eux vint un certain Nicholas Shaxton qui lui conseilla de se rétracter, comme d'autres avaient fait. Elle lui dit, "Il aurait été mieux que vous ne fussiez jamais né;" avec plusieurs autres paroles tirées surtout des Écritures. Elle fut alors envoyée à la Tour, où elle resta jusqu'il trois heures, quand Rich vint et un membre du conseil lui commandant de leur montrer si elle connaissait quelque homme ou femme de sa secte. Voici sa réponse, "Je ne connais personne." Alors ils l'interrogèrent concernant lady Suffolk, lady

Sussex, lady Hertford, lady Denny et lady Fitzwilliam. Elle répondit à cela, "Si je disais quelque chose contre elles, je ne saurais le prouver." Alors ils lui dirent. "Le roi est informé que vous pourriez nommer, si vous le vouliez, un grand nombre de votre secte." Elle répondit le roi est déçu sous ce rapport, comme il a été trompé par eux sur d'autres matières.

Enfin ils la mirent à la torture, parce qu'elle n'avait pas confessé connaître aucunes dames ou messieurs comme étant de son opinion et là ils la tinrent longtemps ; et parce qu'elle restait tranquille ne criait pas, le grand chancelier et M. Rich prirent la peine de la torturer de leurs propres mains jusqu'à ce qu'elle fût à peu près morte - un exemple de cruauté inouïe même pour cette époque. Le lieutenant la fit alors détacher de l'instrument de torture et elle s'évanouit immédiatement et ensuite revint à elle. Alors elle fut apportée à une maison et mise au lit avec un corps aussi meurtri et souffrant que celui de Job, tout en continuant à remercier Dieu. Alors le grand chancelier lui envoya dire que si elle voulait abandonner sa foi on pourvoirait à ses besoins, sinon, quelle serait brûlée. Elle lui envoya dire qu'elle préférerait mourir que de renier sa foi - demandant à Dieu de lui ouvrir les yeux.

Étant née d'une race et d'une parenté qui l'aurait rendu capable de vivre dans une grande aisance et prospérité si elle avait choisi de vivre plutôt pour le monde que pour Christ, elle avait maintenant été si tourmentée qu'elle ne pouvait ni vivre longtemps dans une si grande souffrance ni être laissée mourir tranquille par ses adversaires ; ayant fixé le jour de son exécution elle fut apportée à Smithfield dans une chaise parce qu'elle ne pouvait marcher à cause des cruels effets de ses tourments. Quand elle fut amenée au bûcher elle y fut attachée par le milieu du corps avec une chaîne qui tenait son corps suspendu. Trois autres furent amenés pour souffrir avec elle et pour la même offense ; ce furent Nicholas Belenian, un prêtre de Shropshire ; Jean Adams, un tailleur ; et Jean Lacel un gentilhomme de la cour et de la maison du roi Henri. Les martyrs étant enchainés au bûcher et toutes choses préparées pour le feu, le Dr. Shaxton, alors appointé pour prêcher commença son sermon. Anne Askew l'écoutant et lui répondant ; quand il disait bien elle l'approuvait ; quand il se trompait, exprimant fermement son dissentiment et disant, "Il parle en dehors du livre."

Le sermon étant fini, les martyrs, se tenant à leurs divers bûchers, commencèrent leurs prières. La multitude étant très grande, la place où ils étaient fut entourée d'un cordon pour arrêter la foule. Sur le banc, près de l'église St. Barthélemy, était assis Wriothesley, le chancelier d'Angleterre, le vieux duc de Norfolk, le vieux comte de Bedford le lord-maire avec d'autres. Avant que le feu ne fût allumé, un du parquet entendant qu'ils avaient de la poudre à fusil sur eux commença à avoir peur ; mais le comte de Bedford dit que la poudre n'était pas mise sous les fagots, mais seulement autour du corps des martyrs, pour les débarrasser de leurs douleurs, de sorte qu'il n'y avait aucun danger.

Le lord-chancelier envoya alors à Anne Askew pour lui offrir le pardon du roi, si elle voulait se rétracter ; une lettre dite écrite par le roi fut mise entre ses mains ; mais elle, refusant de la regarder, répondit, "Je ne viens pas ici pour renier mon Seigneur et mon Maître." Alors

il y eut des lettres offertes aux autres, qui de même refusèrent de les regarder ; continuant à s'encourager et à s'exhorter l'un l'autre par l'espérance de la gloire dans laquelle ils étaient sur le point d'entrer ; sur quoi le lord-maire commandant d'allumer le feu cria d'une haute voix, *"Fiat justitia."* Ainsi ces heureux martyrs furent entourés de flammes de feu comme de saints sacrifices à Dieu et à la vérité.

Vie et Martyre de William Tyndale.

Nous allons maintenant répéter l'histoire et le martyre de William Tyndale, qui, quoiqu'il ne souffrit pas la mort en Angleterre, devrait être mis au rang des martyrs de notre pays, dont il peut, à cause de son grand zèle, de sa persévérance et de la dissémination de la vérité, être à bon titre regardé comme l'apôtre.

Il naquit sur les bords du pays de Galles et fut instruit à l'université de Oxford. Il se fixa ensuite à Cambridge et ensuite à Gloucestershire il fut engagé par un chevalier nommé Welch, comme précepteur à ses enfants. A la table de ce noble plusieurs abbés, doyens et autres avaient l'habitude de se rendre, avec lesquels Tyndale parlait des hommes instruits - particulièrement de Luther et d'Érasme—et de questions concernant les Écritures.

Après un temps il arriva que le chancelier de l'évêque tint une cour à laquelle les prêtres - Tyndale parmi eux - furent sommés de paraître. Ce dernier craignit qu'une conspiration ne fut formée contre lui ; et sur son chemin, il pria Dieu avec instance de le rendre capable de porter témoignage à la vérité. Le chancelier l'injuria grièvement ; mais commune rien de défini ne put être prouvé contre lui, il s'échappa de leurs mains.

Non loin de là vivait un docteur nommé Munmouth qui avait été une vieille connaissance de Tyndale. C'est è lui que Tyndale ouvrit son cœur. Après un temps le docteur lui dit : - "Ne savez-vous pas que le pape est l'antechrist même dont parle l'Écriture ? Mais prenez garde à ce que vous dites, car si l'on vous savait de cette opinion cela vous coûterait la vie. J'ai été un de ses officiers ; mais je l'ai abandonné et je le mets au défi lui et toutes ses œuvres."

Peu de temps après Tyndale rencontra un certain théologien et en discutant avec lui, le poussa si loin que le docteur prononça les blasphèmes suivants : "Nous serions mieux d'être sans les lois de Dieu que celles du pape." Tyndale, plein de zèle religieux répondit, "Je mets au défi le pape et toutes ses lois:" et il ajouta que si Dieu l'épargnait qu'avant bien des années il ferait que le fils du laboureur connaîtrait plus les Écritures que lui.

Étant très ennuyé par les prêtres, il fut obligé de laisser le service de M. Welch. Quand il vint à Londres il fut recommandé à l'évêque Tonstall ; mais Dieu, qui conduit toutes choses suivant sa propre volonté, vit que cette démarche n'était ni pour l'avantage de Tyndale ni pour celui de son église, et en conséquence ne lui fit pas trouver grâce aux yeux de l'évêque. Il demeura à Londres près d'une année, grandement affligé de la pompe, de l'orgueil et de l'ignorance du clergé, de sorte qu'il s'aperçut non seulement qu'il n'y avait pas de place dans

le palais de l'évêque pour lui où il put traduire le Nouveau Testament, mais aussi qu'il n'y avait pas de place pour lui pour le faire dans toute l'Angleterre.

Il s'en alla donc en Allemagne, après cela dans les Pays-Bas et il demeura surtout à Anvers. Ayant fini une partie de sa traduction il fit voile pour Hambourg ayant l'intention de l'y publier quand une providence mystérieuse l'en empêcha. Dans son voyage il fit naufrage et perdit tous ses manuscrits et presque tout ce qu'il possédait. Toutefois, avec un vrai héroïsme moral il alla à Hambourg et en 1529 commença de nouveau le travail en compagnie de M. Coverdale. Quand la traduction du Nouveau Testament fut d'abord imprimée les prélats anglais furent remplis de colère et ne se donnèrent aucun repos jusqu'à ce qu'ils eussent poussé le roi à prendre des mesures sévères dans l'affaire. On publia une proclamation, sous son autorité qui la condamnait et la défendait. Mais non content de cela, on chercha les moyens d'embarrasser et de détruire l'auteur.

En conséquence, après quelques stratagèmes et l'emploi de la trahison, Tyndale fut trahi à Anvers par un certain Phillips et mené au château de Filford à une distance de dix-huit milles, où il demeura jusqu'à sa mort. Enfin, après le laps d'une année et demie et beaucoup de discussion inutile, il fut condamné. Quand il fut attaché au bûcher *(ce fut le 6 Octobre)* il s'écria à haute voix et avec instance, "Seigneur ouvre les yeux du roi d'Angleterre !" Il fut alors étouffé, et ses restes réduits en cendres. Tel était le pouvoir et l'excellence de ce vraiment excellent homme, que durant son emprisonnement il convertit son gardien avec sa fille et d'autres de ses gens. Plusieurs de ceux qui vinrent en contact avec lui, dirent que s'il n'était pas un bon chrétien ils ne sauraient à qui se fier. Cependant il fut offert par ces prêtres modernes comme une victime à l'ignorance et à la superstition.

Martyre de Thomas Benet.

Thomas Benet naquit à Cambridge et reçut de l'université le titre de M.A. Plus il croissait dans la connaissance de Dieu et de la sainte parole, plus il désapprouvait l'état corrompu de la religion et, en conséquence, pensant que son propre comté n'était pas un endroit sûr pour lui, il alla à Devonshire, en l'an 1524 et demeura à Torrington, inconnu à ceux qui étaient là. Pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme, il tint une école pour les jeunes enfants. Mais cette ville ne répondant point à son attente, il se transporta à Exeter et là recommença son enseignement.

Mais voyant tous les jours que Dieu était tellement blasphémé, la religion idolâtre tellement encouragée et le pouvoir usurpé de l'évêque de Rome tellement exalté que son esprit en fut troublé et qu'il ne put rester tranquille. C'est pourquoi il dit à certains de ses amis qu'il ne pouvait endurer plus long temps, mais qu'il lui fallait suivre sa conscience et que, pour la défense de la vraie religion divine il s'offrirait lui-même patiemment comme Dieu lui en donnerait la grâce pour sa vie, alléguant que sa mort serait plus profitable à l'église de Dieu que ne le serait sa vie. Il donna les livres qu'il avait, et bientôt après écrivit certains rouleaux

de papier qu'il afficha privément à la porte de la cathédrale de la ville, avec ces mots - "Le pape est l'antéchrist ; et nous ne devrions adorer que Dieu seul et non les saints."

Ces bills étant trouvés, il n'y eut pas peu de recherches faites pour trouver l'hérétique qui les avait affichés. On donna ordre aux docteurs de se hâter de dénoncer du haut de la chaire cette hérésie. Cependant, Benet tenant son action secrète alla le dimanche à la cathédrale pour entendre les sermons et par hasard s'assit auprès de deux hommes qui avaient été les plus actifs dans la ville à chercher les hérétiques ; et eux se regardant, l'un dit à l'autre, "Certainement ce gaillard est l'hérétique qui a affiché les bals et il serait bon de l'examiner." Cependant, quand ils virent sa conduite posée et sobre, son attention au prédicateur, son recueillement dans l'église, étant toujours occupé à son livre qui était un Nouveau Testament en latin, ils n'eurent pas la force de lui parler, mais partirent le laissant à la lecture de son livre. Enfin, les prêtres trouvèrent une amulette pour le maudire, quel qu'il fut avec un livre, une cloche et une chandelle ; imprécation qui dans ce temps-là était considérée des plus terribles. L'imprécation était ainsi conçue.

Un des prêtres, attifé en blanc, monta en chaire. La populace avec quelques-uns des moines des deux ordres et quelques moines superstitieux de St. Nicholas se tenait autour et la croix étant tenue élevée avec des bougies bénites qui y étaient attachées, il commença son sermon avec cette déclaration de Josué ; - Il y a un interdit dans le camp. Là-dessus il fit une longue protestation mais pas aussi longue qu'ennuyeuse et superstitieuse ; et conclut que le vil et abominable hérétique qui avait affiché le bill était pour son blasphème maudit et damné et il demandait à Dieu, Notre-Dame, St. Pierre, patron de cette église, avec toute la sainte compagnie des martyrs, confesseurs et des vierges, qu'il fut révélé quel hérétique avait fait la maudite action. Alors suivit la malédiction prononcée par le prêtre en ces mots : -

Par l'autorité de Dieu le Père Tout-Puissant et de la bienheureuse Vierge Marie, de St. Pierre et St. Paul et des saints, nous excommunions, nous maudissons de toute manière, remettons et délivrons au démon de l'enfer, celui ou celle quels qu'ils soient qui en dépit de Dieu et St. Pierre, dont c'est ici l'église, en dépit de tous les saints et en dépit de notre très saint père le pape, le vicaire de Dieu ici sur la terre et en dépit du révérend père en Dieu, Jean notre évêque diocésain et des vénérables chanoines, maîtres et prêtres et clercs qui servent Dieu tous les jours dans cette cathédrale, ont affichés avec de la cire un bill aussi maudit et hérétique, rempli de blasphème." sur les portes de cette et autres saintes églises dans l'enceinte de cette ville. Qu'ils soient excommuniés ouvertement, lui ou elle, avec punition ou eux et livrés au diable comme malfaiteurs et schismatiques perpétuels. Qu'ils soient maudits, lui ou elle, dans les cités et dans les villes, dans les champs dans les chemins, dans les sentiers, dans les maisons, hors des maisons et dans tout autre endroit, debout, couchés, en se levant, en courant, en marchant, en dormant, en mangeant, en buvant et n'importe ce qu'ils fassent en outre.

Nous les séparons lui ou elle du seuil de l'église et de toutes ses bonnes prières de la participation à la sainte messe, de tous les sacrements, chapelles et les autels du pain bénit et de l'eau bénite, de tous les mérites des prêtres de Dieu, des personnes religieuses et de tous leurs cloîtres, de tous leurs pardons, leurs privilèges ; dons, immunités que tous les saints pères, les papes de Rome leur ont accordés. Nous les remettons entièrement au pouvoir du démon et abreuvons leurs âmes s'ils sont morts, cette nuit dans les tourments du feu de l'enfer, comme cette chandelle est maintenant éteinte - sur cela il éteignit une des chandelles.

"Et prions Dieu, si nous vivons, que leurs yeux soient éteints comme l'est cette chandelle" - alors il éteignit l'autre chandelle ; "et prions Dieu, et Notre Dame et St. Pierre et Paul et tous les saints que tous les sens de leurs corps manquent, et qu'ils n'aient aucun sentiment, comme maintenant la lumière de cette chandelle s'en est allée" - éteignant la troisième chandelle -" à moins que lui ou elle, vienne publiquement maintenant confesser leur blasphème, et par la repentance fasse amende à Dieu, Notre-Dame, St. Pierre et la dévote compagnie de cette cathédrale ; et comme ce saint bâton en croix tombe maintenant, aussi puissent-ils le faire, à moins qu'ils ne se repentent et se montrent !" Ici, quelqu'un ôtant la croix le bâton tomba, et alors quel cri et bruit il se fit ! quelle terrible peur ! quel lèvement de mains au ciel après avoir entendu cette terrible dénonciation !

Après que cette farce eut été jouée, Benet ne put s'empêcher d'avoir un accès de rire et ne put s'arrêter : ce qui fit que le pauvre homme fut découvert. Car ceux qui étaient près de lui étonnés de la malédiction et croyant qu'il fallait qu'elle tombât sur quelqu'un demandèrent à Benet pourquoi il riait. "Mes amis," dit-il, " qui peut s'en empêcher, en entendant de pareilles niaiseries !" Immédiatement on cria "Voici l'hérétique voici l'hérétique ! Tenez-le bien !" Il fut conduit en prison.

Le lendemain les chanoines et les principaux de la ville commencèrent à l'examiner. Trouvant que leurs menaces et leurs arguments étaient inutiles, ils procédèrent au jugement et le condamnèrent à être brûlé ; le mandat qu'ils s'étaient procuré venant de Londres, ils le livrèrent le 15 janvier, 1531, à Sir Thomas Denis, shérif de Devonshire, pour être brûlé. Le martyr se réjouissant de ce que sa fin était si près, comme la brebis devant celui qui la tond, se soumit, avec toute humilité pour endurer et souffrir la croix de la persécution. Étant amené à son exécution dans un endroit appelé Liverydole, en dehors de Exeter, il fit sa prière au Dieu Tout Puissant et demanda au peuple de faire comme lui ; les exhortant tellement à chercher à honorer Dieu véritablement et aussi à le connaître comme aussi d'abandonner les inventions de l'imagination humaine, que ses auditeurs étaient dans l'admiration, tellement que la plupart confessaient qu'il était le serviteur de Dieu et un bon homme.

Deux écuyers, Thomas Carew et John Barnehouse, se tenant au bûcher près de lui, d'abord avec de bonnes paroles, mais enfin avec menaces exigèrent de lui qu'il révoqua ses erreurs et pria notre Dame et les saints. Il leur répondit avec toute douceur, "Non, non ; c'est de Dieu seul dont nous devons invoquer le nom et nous n'avons pas d'avocat auprès de lui sinon Jésus-

Christ qui est mort pour nous et maintenant est assis à la droite du Père intercédant pour nous. Par lui nous devons offrir nos prières à Dieu si nous voulons qu'elles soient entendues." Barnehouse fut si choqué de cette réponse qu'il prit une branche sur un pique et la lui lança dans le visage, disant, "Hérétique, prie la Vierge ou par les blessures de Dieu je te le ferai faire." Auquel, dans un esprit humble et doux il répondit avec beaucoup de patience. "Hélas, monsieur, ne me troublez pas." Et élevant les mains, il dit : "Père, pardonnez-leur." Là-dessus le feu fut mis au bois et au genêt et alors cet excellent homme leva les yeux et les mains au ciel, disant, "Seigneur, reçois mon esprit !" Et ainsi, continuant dans la prière, il endura le feu jusqu'à ce que sa vie fut terminée.

Martyre de six Personnes en Écosse.

En 1543, l'archevêque de St. André faisant la visite des diverses parties de son diocèse, plusieurs personnes furent accusées d'hérésie à Perth. Parmi celles-là les six suivantes furent condamnées à la mort : William Anderson, Robert Lamb, James Finlayson, James Hunter, James Raveleson et Helen Stark.

Les Accusations Faites contre eux étaient pour les Raisons Suivantes :

Les quatre premiers étaient accusés d'avoir suspendu l'image de St. François, clouant des cornes de bélier sur la tête et attachant une queue de vache à la croupe ; mais la principale raison de leur condamnation fut de s'être régalés d'une oie la veille de la Toussaint un jour de jeûne, suivant une superstition romaine. James Raveleson fut accusé d'avoir orné sa maison avec un diadème à trois couronne de St. Pierre, taillé en bois, que l'archevêque pensa avoir été fait en moquerie de son chapeau de cardinal. Helen Stark était accusée de ne pas s'être habituée à prier la vierge Marie. Sur ces accusations ils furent trouvés coupables et reçurent sentence de mort ; les quatre pour avoir mangé une oie, à être pendus ; James Raveleson à être brûlé ; et la femme avec son enfant qu'elle nourrissait, à être mise dans un sac et noyée. Les quatre hommes avec la femme et l'enfant, souffrirent en même temps : mais James Raveleson ne fut exécuté que quelques jours après.

Au jour fixé pour l'exécution des premiers, ils furent conduits sous une garde suffisante, au lieu du supplice accompagné d'un nombre prodigieux de spectateurs. Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils prièrent avec ferveur ; après quoi Robert Lamb s'adressa aux spectateurs, les exhortant de craindre Dieu et de quitter la pratique des abominations papistes. Les quatre hommes furent pendus à la même potence ; et la femme avec son enfant à la mamelle furent conduits à une rivière des environs, et étant attachés dans un grand sac, y furent jetés et noyés.

Ils souffrirent leur sort avec courage et résignation, remettant leurs esprits qui s'envolaient à ce Rédempteur qui, espéraient-ils, les recevrait au sein du bonheur éternel. Quand nous réfléchissons à leurs souffrances nous sommes disposés à nous apitoyer sur leur sort et à verser une larme de commisération. Le fait de mettre à mort quatre hommes, pour la raison presque unique d'avoir mangé un mets fourni par la Providence dans ce but même, seulement parce

que c'était un jour défendu par la bigoterie et la superstition, est vraiment monstrueux ; mais le sort d'une femme inoffensive et de son enfant encore plus inoffensif nous fait trembler à la pensée de ce que peut devenir l'humanité quand elle est incitée par la bigoterie de la cruauté la plus diabolique. Outre les personnes ci-dessus mentionnées, plusieurs autres furent cruellement persécutées pendant le séjour de l'archevêque à Perth, quelques-unes étant bannies et d'autres emprisonnées dans des cachots dégoûtants. En particulier, Jean Rogers un homme pieux et instruit, fut tué en prison par ordre de l'archevêque et son corps jeté par dessus la muraille dans la rue ; après quoi l'archevêque fit courir le bruit qu'il avait rencontré la mort en essayant de se sauver.

Chapitre XI - Accession de la Reine Marie et Les Persécutions pendant son Règne

Il est affirmé par des catholiques romains, "Que ceux qui ont souffert la mort, pendant le règne de Marie avaient été coupables de haute trahison en désirant la succession de Jane Grey à la couronne." Il est, toutefois, facile de prouver le contraire. Qui a jamais entendu parler de quelqu'un étant brûlé vif pour trahison ? Même en supposant que ces hommes et ces femmes des classes pauvres qui s'offrirent la torture ou la mort, avaient été coupables d'essayer de priver Marie de ses droits légaux, la punition que la loi infligeait était la pendaison ou la décapitation et non pas ces terribles tortures dont le récit, fait glacer le sang dans nos veines. S'ils étaient des traîtres, pourquoi étaient-ils menés devant les évêques pour être examinés eux qui certainement n'était pas les juges ordinaires dans de tels cas ? et si la haute trahison était leur crime, comment se fait-il qu'on n'en fit jamais mention à leurs procès ? Ayant dit ceci pour en faire une sorte d'introduction, nous procéderons à traiter des Actes et des Monuments des Martyrs anglais.

A la mort du roi Édouard, la couronne devait échoir légalement à sa sœur aînée Marie *(connue aussi comme Marie la sanglante)* qui n'était qu'à une demie journée de chemin de Londres. Elle reçut avis par le comte de Arundel, de la mort de son frère et de la lettre patente pour la succession de lady Jane. Sur cela elle se retira à Framlingham en Suffolk pour se trouver près de la mer afin de pouvoir échapper en Flandre si c'était nécessaire. Le 9 juillet elle écrivit au conseil leur disant que "elle avait appris que son frère était mort, qu'ainsi elle succédait à la couronne mais était surprise qu'elle ne recevait pas de leurs nouvelles ; qu'elle comprenait bien les consultations séditieuses qu'ils entretenaient, mais qu'elle pardonnerait à tous ceux qui rentreraient sous l'obéissance et proclameraient son titre à la couronne."

On trouva alors que la mort du roi ne pouvait pas être gardée secrète : en conséquence quelques-uns des membres du conseil privé allèrent trouver Jane, et la reconnurent comme leur reine. La nouvelle de la mort du roi l'affligea beaucoup, et être élevée au trône accrut plutôt sa peine que de la diminuer. C'était une personne de talents, de connaissances et de vertus extraordinaires. Elle connaissait le latin et le grec et se plaisait à l'étude. Comme elle n'était pas affectée de l'humeur volage qu'on rencontre ordinairement à son âge et dans sa position, elle ne fut pas exaltée par la perspective d'une couronne et aussi peu abattue quand son palais devint une prison. La seule passion qu'elle montra fut dans le souci qu'elle exprima pour son père et son mari qui périrent avec elle et en apparence à cause d'elle ; quoiqu'en réalité l'ambition de Northumberland et la faiblesse de son père causèrent sa ruine.

Elle rejeta la couronne quand elle lui fut d'abord offerte ; elle dit, qu'elle savait qu'en justice elle appartenait aux sœurs du roi défunt, et ne pouvait en bonne conscience la porter ; mais on lui dit que les juges et les conseillers privés avaient déclaré qu'elle lui était échue suivant la loi. Ceci, joint aux instances de son mari, de son père et de son beau frère, la fit accepter. Là-dessus, vingt-et-un conseillers privés signèrent une lettre adressée à Marie lui

disant que la reine Jane était maintenant leur souveraine, et que comme le mariage entre son père et sa mère avait été déclaré nul, ainsi elle ne pouvait pas succéder à la couronne ; ils exigèrent qu'elle se soumit aux arrangement maintenant faits, et, si elle s'y soumettait volontiers ils lui promirent de grandes faveurs. Le jour suivant ils proclamèrent Jane.

L'inimitié reconnue de Northumberland pour le défunt duc de Somerset et les soupçons qu'il était l'auteur de la mort prématurée d'Édouard créa au sein de la nation une grande aversion contre lui et sa famille et la disposa en faveur de Marie, qui pendant ce tempe était bien active à lever des troupes pour maintenir sa prétention. Pour attacher les protestants à sa cause, elle promit de ne rien changer à la religion réformée telle qu'établie sous son frère, et avec cette assurance un corps considérable de soldats de Suffock joignit ses étendards.

Northumberland était maintenant dans la perplexité, hésitant entre son désir de se mettre à la tête d'une armée levée pour s'opposer à Marie et la crainte de laisser Londres au gouvernement du conseil dont la fidélité lui inspirait des doutes sérieux. Il fut, toutefois, enfin obligé d'adopter ce dernier procédé ; et avant son départ de la métropole, il adjura les membres du conseil et toutes personnes en autorité de demeurer fermes dans la cause de la reine Jane sur le succès de laquelle dépendait la durée de la religion protestante en Angleterre. Ils promirent tout ce qu'on leur demandait et il partit encouragé par leurs protestations et leur zèle apparent.

Le parti de Marie, cependant continuait tous les jours à croître. Hasting se rangea de son côté avec 4,000 hommes provenant de Buckinghamshire, et elle fut proclamée reine en plusieurs endroits. Enfin le conseil privé commença à voir son danger ; et outre ses craintes pour son danger personnel, d'autres motifs influencèrent plusieurs de ses membres. Pour s'échapper de la Tour, où ils étaient détenus, ostensiblement pour donner dignité à la cour de la reine Jane mais réellement comme prisonniers, ils prétendirent qu'il était nécessaire de donner audience aux ambassadeurs étrangers et la maison du comte Pembroke fut choisie dans ce but.

Là, ils résolurent de déclarer Marie comme reine. Ils envoyèrent chercher le lord maire et les aldermen et gagnant leur adhésion, Marie fut proclamée reine le 19 juillet. Ils envoyèrent alors à la Tour exigeant que le duc de Suffolk quittât le gouvernement de cette place et que lady Jane déposât le titre de reine. Elle s'y soumit avec beaucoup de grandeur d'âme et son père avec abjection.

Le conseil envoya ensuite l'ordre à Northumberland de se soumettre à la reine. Là-dessus il débanda ses forces, se rendit au marché à Cambridge et proclama Marie comme reine. Le comte de Arundel fut envoyé pour l'arrêter ; quand Northumberland fut amené devant lui, il tomba à ses pieds pour lui demander grâce. Il fut envoyé à la Tour avec trois de ses fils et Sir Thomas Palmer.

Chacun alors se rendit pour implorer la faveur de la reine, et Ridley parmi le reste, mais il aussi fut envoyé à la Tour ; la reine ayant résolu de mettre Renner de nouveau dans le siège de Londres. Quelques-uns des juges et plusieurs nobles y furent aussi envoyés et parmi eux le duc de Suffolk ; qui fut, toutefois trois jours après remis en liberté.

Marie vint à Londres le 3 août. Sur son chemin elle rencontra sa sœur Élisabeth, avec mille cavaliers qu'elle avait rassemblés pour venir à son secours. Ainsi Marie fut établie sur le trône d'Angleterre. Elle fut couronnée à Westminster dans la forme habituelle ; mais les conséquences qui en résultèrent furent terribles. La première chose qu'elle fit fut de tirer vengeance de tous ceux qui avaient appuyé le titre de lady Jane Grey. Le duc de Northumberland fut décapité sur la hauteur la Tour et mourut sans être regretté. Les autres exécutions qui suivirent furent nombreuses. Le parlement fut assez docile pour accorder toutes les demandes de la reine, et il passa un acte établissant la religion papiste. C'était ce qu'elle voulait. Ayant maintenant le pouvoir en main elle se mit à l'exercer de la manière la plus arbitraire. Il parut bientôt évident qu'elle était privée de toute compassion humaine et pouvait sans aucune répugnance tyranniser les consciences.

Rébellion de Wyatt - Conduite de Lady Jane Grey et Son Exécution.

Le premier mois de 1554 commença par la persécution. Le Dr. Crome fut enfermé à la Fleet pour avoir prêché sans licence le Jour-de Noël ; et Thomas Wotton, Ecr. par rapport à la religion.

La publication du mariage projeté de Marie avec Philippe d'Espagne fut très bien vue du peuple et par plusieurs des nobles ; et peu de temps après il s'éleva une rébellion dont Sir Thomas Watt était l'un des chefs. Il dit que la reine et le conseil amèneraient, par ce mariage sur le pays cet esclavage et despotisme civil et religieux qui est l'un des résultats de la papauté développée.

Aussitôt que la nouvelle fut reçue à Londres de l'insurrection dans Kent et que le duc de Suffolk avait fui dans Warwickshire et Leicestershire pour lever des troupes dans ces comtés, la reine les fit proclamer traîtres tous les deux avec Carews de Devonshire ; elle envoya aussi des forces, sous Thomas, duc de Norfolk, dans Kent ; mais en atteignant Rochester-Bridge il se trouva si abandonné qu'il lui fallut revenir à Londres.

Suffolk s'étant sauvé dans le Warwickshire, le comte de Huntingdon fut envoyé contre lui, qui, entrant dans Coventry avant le duc, déjoua ses 'desseins. Dans sa détresse, le duc se fia à l'un de ses serviteurs dans le parc Astley ; mais étant trahi, il fut pris, envoyé à Londres et renfermé dans la Tour. De bonne heure en février, Wyatt s'avança vers Londres quand la reine, se rendant à Guildhall, fit un violent discours contre lui.

A la conclusion de son discours, Gardiner cria tout haut dans un élan d'admiration, "Oh, que nous sommes heureux nous à qui Dieu a donné une reine si sage et si instruite."

Le 3 février Lord Cobham fut enfermé dans la Tour. Wyatt, avec 4,000 soldats, vint à Southmark mais ne put s'emparer du pont de Londres. Il fut informé que la ville se soulèverait s'il venait à son aide ; mais il ne put trouver des bateaux pour le conduire à Essex, ainsi il fut forcé d'aller au pont de Kingston. Le 4 février il s'y rendit, mais il était brisé ; ses hommes le réparèrent et il atteignit Hyde Park le matin suivant. Ses troupes étaient fatiguées et découragées et ne s'élevaient pas maintenant à plus de 500 ; de sorte que quoique les forces de la reine auraient pu aisément les disperser, cependant elles les laissèrent avancer pour leur permettre de se jeter dans leurs mains. Wyatt marcha donc à travers le Strand et Ludgate Hill. Revenant de là, il fut opposé au Temple Bar et se rendit à Sir Clément Parson qui l'amena à la cour. Avec lui le reste de son armée fut aussi pris, environ 100 hommes ayant été tués. Un grand nombre furent pendus et Wyatt fut exécuté sur Tower Hill.

On résolut bientôt après de procéder contre lady Grey et son mari. Elle avait vécu six mois avec la perspective journalière de la mort, de sorte qu'elle ne fut pas beaucoup surprise de sa réalité. Fecknam, qui fut envoyé pour la préparer reconnut qu'il était étonné de sa conduite calme, de son grand savoir et de son jugement extraordinaire sur les questions religieuses. Ce qui suit cet une partie de leur conversation : -

Fecknam - Madame, je déplore votre cas malheureux et cependant je ne doute pas que vous supportiez ce chagrin d'un esprit constant et patient.

Jane - Vous êtes le bienvenu, monsieur, si votre visite est pour donner une exhortation chrétienne, Quant à mon malheureux cas, je remercie Dieu de le déplorer si peu que je le considère être une déclaration plus évidente de la faveur divine envers moi qu'il ne l'a jamais fait. C'est pourquoi il n'y a pas de raison pour que toute personne bien disposée envers moi soit affligée d'une chose si profitable au bien-être de mon âme.

Fecknam - Je viens à vous de la part de la reine et de son conseil pour vous instruire dans la vraie foi, quoique j'aie une si grande confiance en vous que, comme je l'espère, je n'aurai pas grand-chose à y ajouter.

Jane - En vérité, je remercie cordialement son altesse royale qui ne néglige pas son humble sujet ; et j'espère que vous également ne ferez pas moins votre devoir véritablement et fidèlement.

Fecknam - Qu'est-ce, alors, que l'on demande du chrétien ?

Jane - Qu'il croit en Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit ; trois personnes en un seul Dieu.

Fecknam - Quoi ! n'y a-t-il rien de requis pour le chrétien que de croire en lui.

Jane - Oui ; nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit ; et notre prochain comme nous-mêmes.

Fecknam - Quoi, alors la foi ne justifie pas ni ne sauve ?

Jane - Oui, vraiment ; la foi, comme le dit St. Paul, seule justifie.

Fecknam - Mais St. Paul dit, "Si j'ai la foi sans les œuvres, cela n'est rien."

Jane - C'est vrai, car comment puis-je aimer celui à qui je ne puis me confier ? Ou comment puis-je me fier à celui que je n'aime pas ? La foi et l'amour vont ensemble et toutefois l'amour est compris dans la foi.

Fecknam - Combien y a-t-il de sacrements ?

Jane - Deux : l'un le sacrement du baptême, et l'autre le sacrement de la cène.

Fecknam - Il y a sept sacrements.

Jane - Dans quelle écriture trouvez-vous cela ?

Fecknam - Eh bien, nous parlerons de cela ci-après. Mais que signifie vos deux sacrements

Jane - Par le sacrement du baptême je suis lavée avec de l'eau, et régénérée par l'Esprit ; et cette régénération est pour moi un gage que je suis enfant de Dieu. Le sacrement de la cène qui m'est offert et reçu avec foi, est un sceau et un témoignage assuré que je suis fait participante du royaume éternel par le sang de Christ qu'il répandit pour moi sur la croix.

Fecknam - Quoi, que recevez-vous dans ce sacrement ? Ne recevez-vous pas le vrai corps et le sang de Christ.

Jane - Non, assurément ; je ne le crois pas. Je crois que, à la cène je ne reçois ni chair ni sang, mais le pain et le vin ; que ce pain quand il est rompu et ce vin quand il est bu, me font rappeler que pour mes péchés le corps de Christ fut rompu et que son sang fut répandu sur la croix ; et avec ce pain et ce vin je reçois les avantages qui proviennent de son corps rompu et de son sang versé.

Fecknam - Est-ce que Christ ne prononce pas ces mots : "Prenez et mangez, ceci est mon corps ?" Demandez-vous des mots plus clairs ? Ne dit-il pas que c'est son corps ?

Jane - Je l'admets ; et il dit aussi, "Je suis la vigne," "Je suis la porte;" mais il n'est pas cependant la porte ou le vin. Est-ce que St. Paul ne dit pas. "Il appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient ?" Que Dieu me garde de dire que je mange le vrai corps naturel et le sang de Christ, car alors j'annule ma rédemption ou autrement il y aurait deux corps et deux Christs. Un corps fut tourmenté sur la croix, et s'ils ont mangé un autre corps alors, il avait deux corps ; ou si son corps était mangé alors il n'a pas été brisé sur la croix ; ou s'il a été rompu sur la croix, il n'a pas été mangé par ses disciples.

C'est donc en vain qu'il s'efforça de pervertir sa foi. Ils discutèrent longtemps ; mais elle, étant bâtie sur une base solide, demeura inébranlable contre ses sophismes.

Elle fut d'abord beaucoup affectée quand elle vit son mari, lord Guildford Dudley, mené à l'exécution, mais elle se remit quand elle considéra que bientôt elle devait le suivre ; et, quand il exprima le désir de se dire adieu l'un à l'autre, elle le refusa, car elle pensa que cela accroitrait leur chagrin. Elle continua après à être si parfaitement calme que quand elle vit le corps inanimé de son mari porté à la chapelle dans la Tour elle n'en montra aucune émotion.

En montant sur l'échafaud elle fit l'adresse suivante aux spectateurs : "Bonnes gens, je viens ici pour mourir et par une loi j'y suis condamnée. L'action tentée contre son altesse la reine était illicite ainsi que mon consentement ; mais quant à l'avoir procuré et favorisé dans mon intérêt je m'en lave aujourd'hui les mains dans l'innocence devant Dieu et en votre présence vous gens chrétiens. Je vous prie tous de me rendre témoignage que je meure en vraie femme chrétienne et que je n'espère être sauvée que par la miséricorde de Dieu par le sang de son fils unique, Jésus-Christ. Je confesse que quand je connaissais la parole de Dieu, je l'ai négligée, aimant et moi-même et le monde et en conséquence ce châtiment et cette punition me sont justement arrivés pour mes péchés. Toutefois je remercie Dieu que dans sa bonté il m'a donné le temps et le délai pour me repentir. Et maintenant mes bonnes gens pendant que je suis en vie, je vous prie de m'assister de vos prières." Alors s'agenouillant, elle se tourna vers Fecknam, disant, "Dirai-je ce psaume ?" et il lui dit, "oui."

Alors elle répéta le 51 psaume en anglais très dévotement. Elle se leva alors et donna à sa servante ses gants et son mouchoir et son livre à M. Burges. Après cela elle détacha sa robe, quand l'exécuteur s'avança pour l'aider, mais, elle désirant qu'il la laissât seule, se tourna vers ses deux gentilles femmes qui l'aidèrent à s'en débarrasser et aussi de ses fronces, ses *paafts* et son fichu, lui donnant un beau mouchoir pour lui bander les yeux.

Alors le bourreau s'agenouilla et lui demanda pardon, ce qu'elle lui accorda volontiers. Alors il désira qu'elle se tint sur la paille, quand elle vit le billot elle lui dit, "Je vous prie de m'expédier promptement." Elle s'agenouilla alors, disant. "Voulez-vous l'ôter avant que je me baisse?" Le bourreau dit, "Non, madame." Elle attacha alors le mouchoir sur ses yeux et cherchant le billot, elle dit, "Que dois-je faire ? Où est-il ? Où est-il." Un des assistants la conduisant auprès elle mit la tête dessus et alors étendant son corps elle dit : "Seigneur, dans tes mains je remets mon esprit !" Ainsi cette noble, savante et pieuse lady finit sa vie le 12 février, 1554, à l'âge d'environ dix-sept ans.

Sa mort fut aussi lamentée que sa vie avait été admirée. Elle affecta le juge Morgan qui avait prononcé sa sentence tellement qu'il en devint fou et croyait qu'elle le suivait. La reine elle-même en fut troublée puis que c'était plutôt des raisons d'État qu'un ressentiment privé qui l'avait induite à ordonner cette tragédie.

Son père, le duc de Suffolk, fut bientôt après jugé par ses paires, condamné et exécuté. Il fut d'autant moins regretté que ce fut par son moyen que sa fille souffrit une mort prématurée.

Martyre de John Rogers et de Laurence Saunders.

John Rogers, vicaire du St. Sépulcre et lecteur à l'église St. Paul, reçut son éducation à l'université de Cambridge et fut enfin choisi chapelain à la manufacture anglaise à Anvers. Là il fit la connaissance de Tyndale, qu'il assista dans sa traduction du Nouveau Testament ; et avec Myles Coverdale, qui avait été expulsé d'Angleterre à cause des cinq articles vers la fin du règne de Henri VIII. En conversant avec ces intrépides et pieux serviteurs de Dieu, M. Rogers devint instruit dans les Écritures ; et trouvant, d'après ces oracles sacrés, que le mariage est honorable entre tous, il entra dans cet état et il alla avec sa femme à Wittemberg en Saxe. Là en étudiant et en s'appliquant il acquit dans très peu de temps, une telle connaissance de la langue hollandaise qu'il put prendre la direction d'une congrégation chrétienne dans cette partie de l'Europe.

Quand Édouard monta sur le trône d'Angleterre, M. Rogers retourna dans son pays pour prêcher l'Evangile et ayant travaillé avec un grand succès le Dr. Ridley, alors évêque de Londres lui donna une prébende dans sa cathédrale de St. Paul. Il fut après cela choisit par le doyen et le chapitre comme un des lecteurs de cette église.

Quand Marie était dans la Tour recevant les pernicieux conseils de Gardiner, M. Rogers prêchait à Paul's Cross (Londres), confirmant ces doctrines que lui et d'autres avaient enseignées au temps du roi Édouard et exhortant le peuple à y demeurer ferme et de se méfier des fausses doctrines qu'on devait introduire. Pour ce sermon le prédicateur fut cité devant le conseil ; et alors il plaida sa propre cause d'une manière si pieuse et si hardie quoique prudente qu'il détourna leur mécontentement pour cette fois. Il fut donc renvoyé. Mais après la proclamation de Marie contre les doctrines de l'église réformée, M. Rogers fut de nouveau cité devant un conseil des évêques qui lui ordonnèrent de rester prisonnier ne parlant à personne dans sa maison. Ii y demeura un temps considérable jusqu'à ce qu'à l'instigation du sanguinaire Bonner, évêque de Londres il fut transporté à Newgate et placé parmi les criminels.

Après que M. Rogers eut été longtemps emprisonné à Newgate parmi les voleurs, souvent examiné, traité très peu charitablement et enfin injustement et cruellement condamné par Gardiner, il fut, le 4 février soudainement averti par la femme du gardien de Newgate de se préparer à être brûlé. Elle le trouva endormi et il ne fut éveillé qu'avec difficulté. Enfin, étant réveillé, il fut conduit à Bonner pour être dégradé ; ceci étant fait il lui fit une demande ; celle de pouvoir dire quelques mots à sa femme avant d'être brûlé. Mais cela lui fut refusé. "Ainsi" dit-il," vous montrez ce que vaut votre charité."

Quand vint le temps de le mener à Smithfield, le shérif vint à lui et lui demanda s'il voulait révoquer ses abominables doctrines. M. Roger lui répondit, "Ce que j'ai prêché je le scellerai de- mon sang." Alors dit le shérif, "Tu es un hérétique." On saura cela" dit Rogers "au jour du jugement." "Eh bien" dit le shérif, "Je ne prierai jamais pour toi." "Mais je prierai pour vous" répondit Rogers. Il fut amené le même jour qui était un lundi le 4 février vers Smithfield,

répétant le psaume, *Miserere* en chemin, le peuple se réjouissant de sa fermeté. Là, en présence de Rochester, intendant de la maison de la reine, de Sir Richard Southwell, tous deux shérifs et de bien des gens, le feu fut allumé. Quand ses jambes et ses épaules commencèrent à brûler, lui, comme quelqu'un qui ne sentait aucune douleur, il lava ses mains dans les flammes, comme si c'eut été de l'eau froide. Après avoir levé les mains au Ciel et ne les baissant pas jusqu'à ce que le feu dévorant les eut consumées, cet heureux martyr rendit très doucement l'esprit entre les mains de son Père céleste. Un peu avant de brûler on lui offrit le pardon s'il voulait se rétracter ; il refusa absolument. Il fut le premier de tous les martyrs qui souffrirent sous le règne de la reine Marie ; ceux qui avaient été précédemment mis à mort ayant souffert comme traitres. Sa femme et ses enfants le rencontrèrent en s'en allant à Smithfield. Mais cette triste rencontre ne l'affecta pas ; il donna joyeusement sa vie en défense de l'Évangile de Christ.

Alors suivit le révd. Laurence Saunders. Il fut martyrisé à Coventry le mois suivant. Étant d'une bonne famille il fut placé de bonne heure à Eton, d'où, à un âge convenable, il se rendit au King's College (Collège du Roi), à Cambridge. Là il continua pendant trois ans et il acquit beaucoup de connaissances et de savoir ; bientôt après il quitta l'université et d'après l'avis de ses parents devint marchand. Venant à Londres il fut engagé comme apprenti chez Sir William Chester, qui se trouva être shérif de Londres quand Saunders fut brûlé à Coventry.

Il arriva que le maître, étant un homme bon et en entendant Saunders se lamenter dans ses prières secrètes lui demanda la cause de sa solitude et de ses lamentations. Trouvant qu'il n'aimait pas ce genre de vie et remarquant aussi qu'il était enclin à l'étude et à la contemplation spirituelle, il écrivit à ses amis et lui remettant son contrat le laissa libre. Ainsi Saunders, étant rempli de l'amour des connaissances et surtout de la lecture de la parole de Dieu ne resta pas longtemps dans le trafic des marchandises mais revint a Cambridge où il commença à ajouter à la connaissance du latin celle de la langue grecque dans laquelle il fit de grands progrès. Il y joignit aussi l'étude de l'hébreu. Alors il se donna entièrement aux Écritures pour se préparer pour l'office de prédicateur.

Au commencement du règne d'Édouard il commença à prêcher et il fut tellement aimé de ceux qui étaient en autorité qu'il fut nommé pour donner une conférence au collège de Fotheringhay où, par sa doctrine et sa vie, il édifia les personnes pieuses et amena plusieurs ignorants à la connaissance de Dieu et ferma la bouche des adversaires. Il se maria vers ce temps-là et mena une vie irréprochable devant tous les hommes. Le collège de Fotheringhay étant dissous if fut appointé lecteur dans le monastère à Lichfield où il se conduisit de telle sorte dans son enseignement et dans sa vie que même ses adversaires portèrent témoignage en faveur de son savoir et de sa piété. Après un temps il entra dans un bénéfice en Leicestershire appelé Churchlanton, où il enseigna diligemment et tint une maison ouverte. De là il fut appelé à Allhallows, Breadstreet, dans la ville de Londres. Il désira alors résigner sa cure à la campagne ; et après avoir pris possession de son bénéfice à Londres, il revint à Churchlanton pour s'en décharger.

Le dimanche 15 octobre, dans l'avant midi, il prononça un sermon, dans sa paroisse traitant ces paroles de St. Paul aux Corinthiens, "Je vous ai joints à un seul époux pour vous présenter à Christ comme une vierge chaste. Mais je crains que, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, vos pensées ne se corrompent aussi de la simplicité qui est en Christ." L'après-midi il était prêt à donner dans son église une autre exhortation à son peuple. Mais l'évêque de Londres s'interposa et envoya un officier pour l'arrêter. Cet officier le somma sous peine de contumace de se présenter incontinent à l'évêque. Et ainsi Saunders fut amené devant Bonner qui l'accusa de trahison pour avoir enfreint la proclamation de la reine et d'hérésie et de sédition dans son sermon.

Après beaucoup de pourparler, l'évêque lui demanda d'écrire ce qu'il croyait de la transsubstantiation. C'est ce que fit Saunders et l'évêque garda cet écrit pour son dessein. Bonner l'envoya au grand chancelier qui, incapable de résister à ses arguments s'écria, "Emportez ce fou frénétique en prison." Saunders y demeura un an et trois mois et pendant ce temps il écrivit des lettres touchantes à Cranmer, Ridley et Latimer et aussi à sa femme et à d'autres.

Après son examen les officiers le conduisirent hors de la cour et restèrent pour attendre le reste de ses camarades prisonniers afin de les conduire ensemble à la prison. M. Saunders se tenait parmi les officiers, voyant une grande multitude de gens il parla librement, les avertissant des dangers qu'ils couraient en abandonnant Jésus-Christ pour l'antéchrist. Cette fidèle conduite ne produisit pas, naturellement, une diminution dans la cruauté de ses adversaires ou un retard de ses souffrances mortelles. Elle ne fit qu'augmenter plutôt l'une et hâta l'autre. Presque immédiatement il fut livré au pouvoir séculier et amené par les shérifs de Londres au modérateur comme prisonnier dans sa propre paroisse de Bread-street. Il s'en réjouit grandement parce qu'il y trouva un prisonnier comme lui M. Cardmaker avec lequel il put entretenir des conversations chrétiennes et agréables ; et parce que hors de prison, comme auparavant hors de la chaire il put avoir une occasion de prêcher à ses paroissiens.

Le 4ème jour de février Bonner vint à la prison pour le dégrader et quand il eut fini M. Saunders lui dit, "Je remercie Dieu que je ne sois pas de votre église." Le jour suivant, dans la matinée, le shérif de Londres le livra à quelques-uns des gardes de la reine qui étaient choisis pour le mener à Coventry pour y être brûlé. A son arrivée, un pauvre cordonnier qui avait habitude de le servir vint à lui et dit ; "Ô mon bon maître que Dieu vous fortifie et vous console." "Bon cordonnier," reprit-il, "je désire que tu pries pour moi car je suis l'homme le moins compétent pour cet important office qu'on ait jamais choisi ; mais mon Dieu qui est gracieux et mon cher Père peut me rendre assez fort. La même nuit il fut mis dans la prison commune parmi d'autres prisonniers où il dormit peu mais passa la nuit dans la prière et à instruire les autres.

Le jour suivant étant le 8 février il fut mené au lieu de l'exécution dans le parc, hors de la ville, vêtu d'une vieille robe et d'une chemise, nu-pieds et tombant souvent par terre pour prier.

Quand il fut arrivé sur le lieu, l'officier dit à M. Saunders qu'il était l'un de ceux qui corrompaient le royaume de la reine par une fausse doctrine et l'hérésie, c'est pourquoi il méritait la mort ; mais toutefois s'il voulait révoquer ses hérésies la reine lui pardonnerait ; sinon, le feu qu'il voyait était préparé pour lui. M. Saunders lui répondit, "Ce n'est pas moi ni mes compagnons prédicateurs de la vérité divine qui ont fait du mal au royaume de la reine ; mais c'est vous-même et de tels que vous qui ont résisté à la Sainte Parole de Dieu ; c'est vous qui corrompez le royaume de la reine. Je ne maintiens aucune hérésie mais la doctrine divine, le Saint Évangile du Christ, c'est elle que je maintiens, c'est elle que je crois, c'est elle que j'enseigne et que je ne révoquerai jamais." En entendant cela son bourreau cria. "Emmenez-le." On emmena donc au bûcher M. Saunders qui se montra courageux et joyeux. Il tomba par terre encore une fois et pria ; il prit alors le poteau auquel il devait être enchaîné dans ses bras, l'embrassa et dit ; "Ô croix de Christ, tu es la bienvenue, toi la vie éternelle, tu es la bienvenue" et étant attaché au bûcher et le feu y ayant été mis il s'endormit doucement au Seigneur.

Martyre de Jean Hooper, Évêque de Worcester et Gloucester.

Jean Hooper, étudiant et gradué de l'université d'Oxford du temps de Henri VIII. encourut le déplaisir de certains docteurs d'Oxford qui montrèrent bientôt leur inimitié contre lui jusqu'à ce qu'enfin, par le moyen du Dr. Smith, il fut forcé de quitter l'université.

Peu de temps après, comme la malice produit toujours du mal, on avertit, M. Hooper de prendre garde à lui, car il y avait du danger ; en conséquence il partit en route pour le bord de la mer pour aller en France. M. Hooper arriva à Paris, mais il retourna bientôt en Angleterre, et il fut retenu par M. Sentlow, jusqu'à ce qu'il fut de nouveau inquiété et recherché ; quand il fut forcé, sous la prétention d'être le capitaine d'un vaisseau allant en Irlande, de se mettre en mer et ainsi il échappa en traversant la France et se rendit au nord de l'Allemagne. Là, formant la connaissance d'hommes instruits, il fut reçu par eux avec cordialité soit à Bâle ou à Zurich ; au dernier endroit en particulier par M. Bullinger. Il se maria là et il s'appliqua diligemment à l'étude de l'hébreu.

Enfin quand Dieu trouva bon de terminer cette persécution sanguinaire qui provenait des six articles et d'élever le roi Édouard pour régner sur ce royaume parmi d'autres exilés anglais qui retournèrent chez eux se trouva M. Hooper qui pensa qu'il était de son devoir d'avancer la cause du Seigneur dans sa patrie.

Ayant dit un adieu affectionné à M. Bullinger et à ses amis de Zurich, il retourna en Angleterre sous le règne d'Édouard VI., et venant à Londres il avait coutume de prêcher, la plupart du temps deux fois, et au moins une fois par jour. Dans ses discours, comme c'était sa coutume, il réprimandait le péché et blâmait fortement l'iniquité du monde et les abus et la corruption de l'église.

Il fut enfin appelé à prêcher devant le roi et bientôt après fut fait évêque de Gloucester d'après l'ordre de sa majesté. Il continua deux ans dans cet office et il s'y conduisit si bien que

ses ennemis mêmes ne pouvaient trouver aucune faute en lui excepté de la manière des ennemis de Daniel, "concernant la loi de son Dieu." Après deux ans il reçut, en connexion avec Gloucester l'évêque de la ville voisine de Worcester.

Mais une sérieuse contention concernant la direction et la consécration des évêques et de leurs vêtements avec d'autres bagatelles commencèrent à troubler le bon commencement de cet évêque. Car, nonobstant cette sainte réformation de la religion qui se montra dans l'église d'Angleterre, outre les autres cérémonies plus prétentieuses que profitables, ou tendant à l'édification, ils avaient coutume de porter des vêtements et des parures tels que les évêques papistes avaient coutume de faire ; d'abord la simarre et dessous un surplis blanc ; puis un bonnet à quatre angles indiquant la division du monde en quatre parties. Ces bagatelles ne lui plaisaient pas comme favorisant plus la superstition qu'autre chose et aussi il ne put être persuadé de les porter. Pour cette raison il fit une prière désirant très humblement son altesse soit de le décharger de l'évêché ou de le dispenser de tels ordres cérémoniels : pétition que le roi accorda immédiatement, écrivant à l'archevêque en sa faveur.

Le comte de Warwick seconda la requête de sa majesté en adressant une autre lettre à l'archevêque le priant de dispenser M. Hooper de prêter le serment communément employé à la consécration des évêques. Mais ces lettres ne servirent de rien ; les évêques se firent les sincères défenseurs des cérémonies. Cela étant le cas M. Hooper consentit enfin, que, quelquefois, il se montrerait dans ses sermons vêtus comme l'étaient les autres évêques. En conséquence, étant appointé pour prêcher devant le roi il parut vêtu des vêtements répréhensibles. Mais il souffrit patiemment ce mépris et ce reproche privés par respect pour l'avantage publie de l'église. Alors aussi ces différences disparurent bientôt au sein de la fureur de la persécution ; et les nuances insignifiantes de l'opinion furent noyées dans l'unanimité des vérités essentielles, de sorte que, pendant qu'ils étaient en prison plusieurs lettres affectionnées s'échangèrent.

Après cette discorde et beaucoup de vexation quant aux habillements, M. Hooper enfin entrait dans son diocèse où il employa son temps, sous le règne du roi Édouard avec une telle diligence qu'il put donner l'exemple à tous les évêques. Il était si soigneux de sa cure qu'il n'épargna aucun souci, ne laissa aucun moyen de côté pour former le troupeau de Christ dans la voie du salut. Partout il maintint la religion dans une doctrine et une intégrité uniforme ; de sorte que si vous entrez dans le palais de l'évêque vous supposiez être entrés dans quelque' église ou temple. Dans tous les endroits se montrait la beauté de la vertu, le bon exemple, une honnête conversation et la lecture des Écritures. On ne voyait pas dans sa maison de réjouissance bruyante ou de la paresse ; aucune pourpre ou parole déshonnête ou blasphème n'y était entendu. Quant aux revenus de ses évêchés s'il en restait quelque chose, il n'épargnait rien mais le dépensait en hospitalité.

Après cela, dans le règne de la reine Marie la religion étant renversée et changée, ce bon évêque fut l'un des premiers qu'on envoya chercher à Londres par un poursuivant. Deux

raisons furent assignées pour cette démarche. La première, pour qu'il put répondre au Dr. Heath, alors renommé évêque pour ce diocèse qui en avait été privé dans les jours du roi Édouard, pour quoi il continuait dans un office auquel il n'avait pas de droit. Et ensuite de rendre compte à Bonner, l'évêque de Londres, pour quoi il avait, du temps du roi Édouard, été l'un de ses accusateurs. Quand il se présenta au conseil, Gardiner le reçut honteusement, se moquant de lui, et l'accusant de sa religion. Il répondit librement et se disculpa. Mais il fut néanmoins, envoyé en prison et on lui déclara que la cause de son emprisonnement était seulement pour certaines sommes d'argent qu'il devait à la reine et non pas pour la religion.

Le premier examen de l'évêque Hooper fut devant cinq évêques comme commissaires - de Londres, Durham, Winchester, Chichester, et Llandaff. En venant en leur présence, Gardiner, évêque de Winchester et grand chancelier, lui demanda s'il était marié. Cet excellent homme lui répondit en souriant, "Oui, mon lord, et je serai démarié jusqu'à ce que la mort me démarie. Et ceci n'est pas assez pour me destituer à moins que vous ne le fassiez contre la loi." Il ne fut pas question du mariage pour quelque temps ; mais tous commencèrent à s'écrier et à rire et à faire des gestes qui étaient inconvenants pour la place et pour un tel sujet.

Après une discussion bruyante et malicieuse, ils ordonnèrent enfin aux notaires d'écrire que Hooper était marié et qu'il ne voulait pas se séparer de sa femme ; et qu'il ne croyait pas à la présence réelle dans le sacrement, raisons pour lesquelles il devait être privé de son évêché.

Son examen suivant à Winchester house fut plus privé que le précédent, sans doute pour prévenir le grand bruit fait à cette occasion. Le 22 janvier 1555, Babington le gardien de la Fleetprison (une prison infâme à Londres) reçut ordre de l'amener devant Gardiner et quelques autres évêques ; alors ce dernier pressa Hooper instamment d'abandonner la doctrine méchante et corrompue prêchée du temps du roi Édouard, de revenir à l'unité de l'église catholique et de reconnaître le pape comme chef de l'église suivant la décision du parlement ; lui promettant d'ailleurs que comme ils avaient reçu avec leurs autres frères la bénédiction du pape et la faveur de la reine, de même on serait clément à son égard s'il voulait se soumettre avec eux au pape.

M. Hooper répondit, que puisque le pape enseignait une doctrine contraire à celle de Christ, il n'était pas digne d'être compté un membre de l'église de Christ encore moins d'en être le chef ; c'est pourquoi il ne voudrait en aucune manière condescendre à une juridiction ainsi usurpée. Qu'il ne considérait pas l'église dont ils l'appelaient le chef d'être l'église catholique de Christ ; car l'église n'entend que la voix de Christ son époux, et s'enfuit des étrangers. "Toutefois," dit-il, " Si sur quelque point, inconnu de moi, j'ai offensé sa majesté la reine, je me soumettrai très humblement à sa clémence, si on peut l'avoir en sûreté de conscience et sans déplaire à Dieu." On lui fit réponse que la reine n'aurait aucune merci des ennemis du pape. Là-dessus on commanda à Babington de le reconduire à, la prison. Il le fit et le transporta de sa première chambre à une autre, près de la chambre même du gardien où,

il demeura six jours ; et, cependant le Dr. Martin et d'autres firent des recherches dans sa première chambre pour y découvrir des écrits ou des livres que l'on pensait M. Hooper avoir faits, mais on n on trouva aucun.

Il se fit encore un autre examen ou plutôt un nouvel effort dans le même lieu et devant les mêmes cruels et rusés inquisiteurs. Le 28 janvier, l'évêque de Winchester et d'autres commissaires siégèrent encore en jugement à St. Mary Overy's où Hooper parut devant eux dans l'après-midi ; et après beaucoup d'argumentation et de discussion les shérifs reçurent ordre, environ vers les quatre heures de le mener au Comptoir à Southwark, pour y rester jusqu'au jour suivant, à neuf heures pour voir s'il reviendrait à l'église catholique.

En route, le shérif dit à M. Hooper, "Je m'étonne que vous ayez été si vif et emporté avec milord le chancelier et n'ayez pas été plus patient." Il répondit ; "Monsieur le shérif, je n'ai pas été du tout impatient quoique je fusse occupé de la cause du Maitre au sérieux ; et il en est ainsi pour moi, car il y va de la vie ou de la mort, non seulement de la vie et de la mort présente mais aussi du monde à venir." Alors il fut remis entre les mains du gardien du Comptoir.

Le jour suivant le 29 janvier, à l'heure fixée, il fut amené de nouveau par le shérif devant Gardiner et les commissaires dans l'église. Après une conversation longue et sérieuse quand ils s'aperçurent que Hooper ne voulait nullement leur céder, ils le condamnèrent à être dégradé et lui lurent sa condamnation. Il fut alors livré au bras séculier, les deux shérifs de Londres reçurent ordre de le conduire à la Clink, prison à peu de distance de la maison de l'évêque de Winchester et d'y rester jusqu'à la nuit. Quand il fit obscur Hooper fut conduit par l'un des shérifs avec plusieurs papiers et des armes à travers la maison de l'évêque de Winchester et sur le pont de Londres, à travers la ville jusqu'à Newgate et sur le chemin quelques-uns des sergents furent envoyés en avant pour éteindre les chandelles des marchands de pommes, qui avaient coutume de s'asseoir avec des lumières dans la rue ; soit par crainte que le peuple s'efforcerait de l'enlever par la force s'ils l'avaient vu aller à cette prison, ou autrement étant troublés par, une mauvaise conscience, ils crussent que les ténèbres étaient le temps propice pour une telle action.

Mais malgré cet expédient, le peuple eut vent de sa venue et plusieurs vinrent à leurs portes avec des lumières et le saluèrent, louant Dieu pour sa fermeté dans la vraie doctrine qu'il leur avait enseignée et demandant à Dieu de l'y fortifier jusqu'à la fin. L'évêque pria le peuple d'offrir leurs ferventes prières à Dieu pour lui ; et ainsi il passa à travers Cheapside à la place choisie et fut livré comme prisonnier, et gardé de près par le gardien de Newgate où il demeura six jours, personne n'étant permis de venir à lui à l’exception de ses gardiens et telles personnes choisies à cet effet.

Pendant ce temps, Bonner, évêque de Londres et d'autres personnes choisies par lui, tels que Fecknam, Chedsey et Harpsfield allèrent plusieurs fois le trouver pour essayer de le gagner à devenir un membre de leur église. Tous les moyens qu'ils purent imaginer ils les

essayèrent ; car outre les discussions et les allégations des témoignages des Écritures et des anciens écrivains tordus dans un mauvais sens suivant leur manière habituelle ils se servaient aussi de toute la bienveillance et des signes extérieurs de l'amitié avec des promesses de biens terrestres, n'omettant pas, en même temps, les plus terribles menaces s'ils ne prévalaient pas par la douceur ; mais ils le trouvèrent toujours le même, ferme et inébranlable.

Le lundi suivant, Bonner vint à Newgate et là il dégrada l'évêque Hooper. Le même lundi dans la nuit son gardien donna à entendre qu'il serait envoyé à Gloucester pour y souffrir la mort ; ce dont il se réjouit beaucoup levant les yeux et les mains au ciel et louant Dieu qu'il trouvât bon de l'envoyer parmi le peuple sur lequel il était pasteur pour y confirmer par sa mort la vérité qu'il leur avait enseignée ne doutant pas que le Seigneur lui donnerait la force de l'accomplir pour sa gloire : et il envoya immédiatement chercher ses bottes chez son domestique ainsi que ses éperons et son manteau pour qu'il fût prêt à partir quand on l'appellerait.

Le jour suivant, sur les quatre heures du matin, le gardien vint avec d'autres le fouillèrent et le lit sur lequel il couchait pour voir s'il avait écrit quelque chose ; après quoi, il fut conduit par les shérifs de Londres et leurs officiers de Newgate à un endroit non loin de l'église St. Dunstan dans la rue Fleet, d'où six des gardes de la reine devaient le conduire à Gloucester, pour y être livré aux mains du shérif qui, avec lord Chandos, M. Wicks et d'autres commissaires devaient s'occuper de voir à l'exécution. Les gardes l'amenèrent à l'Ange où il déjeuna avec eux mangeant sa viande alors plus copieusement qu'il ne l'avait fait depuis longtemps. Au point du jour il monta, joyeusement à cheval ayant une capuce sur la tête sous son chapeau, pour qu'il ne fut pas connu et ainsi il se dirigea vers Gloucester. En chemin les gardes lui demandèrent où il avait coutume de s'arrêter pour manger et loger ; mais il le menaient cependant à une autre auberge que celle qu'il mentionnait.

Le jeudi suivant il vint à Cirencester, quinze milles de Gloucester. et là il dîna à la maison d'une femme qui avait toujours détesté la vérité et dit tout le mal possible de lui. Cette femme, s'apercevant de la cause de sa venue, lui montra tout l'amitié qu'elle put et déplora son malheur avec larmes, confessant qu'elle avait souvent répété que, s'il était mis à l'épreuve, il ne maintiendrait pas ses doctrines. Après dîner il reprit sa route et arriva à Gloucester à cinq heures.

Sir Anthony Kingston, autrefois un bon ami de Hopper, fut choisi par ordre de la reine pour se charger de l'exécution. Aussitôt qu'il vit l'évêque il fondit en larmes. Hooper ne l'aperçut pas d'abord ; le chevalier alors s'adressant à lui, dit, "Comment, milord, ne me connaissez-vous pas - un de vos anciens amis Anthony Kingston?" "Oui," répondit Hooper, "Sir Anthony Kingston, je vous connais bien, et je suis content de vous voir en santé et en rends grâce à Dieu. "

"Mais je suis chagriné de vous voir, milord, dans cette condition," répondit Kingston, "car, comme je comprends, vous êtes venu ici pour mourir. Mais, hélas ! considérez que la vie est

douce et la mort amère. C'est pourquoi, voyant que l'on peut avoir la vie, désirez de vivre ; car la vie ci-après peut faire du bien." "'Vraiment, c'est vrai, Sir Anthony, je suis venu ici pour finir cette vie et pour souffrir la mort parce que je ne contredirai pas la vérité que j'ai jusqu'ici enseignée parmi vous dans ce diocèse et ailleurs ; et je vous remercie pour votre conseil amical quoiqu'il ne soit pas comme je pourrais le désirer. Il est vrai que la mort est amère et la vie est douce ; mais la mort à venir est plus amère et la vie à venir est plus douce."

Après ces paroles-là et d'autres ils se s'apurèrent avec larmes. A son départ l'évêque lui dit que tout le dérangement qu'il avait eu en prison ne l'avait jamais causé tant de peine. Alors l'évêque fut remis par les gardes au soin du shérif de Gloucester.

Les deux shérifs s'éloignèrent pour se consulter et l'auraient placé dans la prison commune de la ville, appelé Northgate si les gardes n'avaient pas intercédé fortement en sa faveur ; déclarant combien il se conduisait tranquillement, doucement et patiemment en chemin ; ajoutant encore qu'un enfant pouvait bien en prendre soin et qu'eux-mêmes préféreraient plutôt prendre la peine de veiller avec lui que de l'envoyer à la prison commune. Il fut en conséquence décidé qu'il resterait dans la maison de Robert Ingram ; et les shérifs, les sergents et les autres officiers consentirent à veiller eux-mêmes avec lui cette nuit-là. Son désir était d'aller se coucher de bonne heure, disant qu'il avait plusieurs choses à se rappeler ; en conséquence il se coucha à cinq heures et dormit une somme profondément, et passa le reste de la nuit en prière. Après cela il se leva le matin et demanda que personne ne vint dans sa chambre pour qu'il fut seul jusqu'à l'heure de l'exécution.

A huit heures sr John Bridges, lord Chandos avec une grande bande d'hommes, sir Anthony Kingston, sir Edmund Bridges et d'autres commissaires choisis vinrent pour voir l'exécution. A neuf heures, Hooper s'était préparé, le temps étant maintenant arrivé. II fut immédiatement descendu de sa chambre par les shérifs qui étaient accompagnés de leurs bills et autres armes. Quand il vit les armes il dit au shérif, "Je ne suis pas un traître et vous n'aviez pas besoin d'avoir fait de telle préparation pour m'amener à la place où je dois souffrir ; car si vous me l'eussiez permis je serais allé seul au bâcher et n'aurais dérangé personne."

Après, regardant vers la multitude de gens qui étaient assemblés, environ 7000, il parla à ceux qui étaient autour de lui, disant, "hélas, pourquoi ces gens se sont-ils réunis ? Par hasard pensent-ils entendre quelque chose de ma bouche comme ils l'ont fait par le passé ; mais hélas on m'empêche de parler. Cependant, la cause de ma mort leur est bien connue. Quand je fus nommé leur pasteur je leur ai prêché une doctrine vraie et basée sur la parole de Dieu ; et parce que je ne veux pas la reconnaître comme étant de l'hérésie et de la fausseté on me réserve cette espèce de mort." Ayant dit cela, il s'avança, conduit entre les deux shérifs dans une robe de son hôte, son chapeau sur la tête et un bâton à la main pour se soutenir ; car la douleur de la sciatique qu'il avait prise en prison le faisait boiter. Sur la route ayant reçu l'ordre formel de ne pas parler, on ne s'aperçut pas qu'il ait une fois ouvert la bouche ; mais regardant le peuple qui déplorait son sort il élevait quelquefois les yeux vers le ciel et regardait avec plaisir

ceux qu'il connaissait. On ne se rappelait pas que durant le temps de son séjour parmi eux de l'avoir vu si heureux et d'un visage si rubicond qu'alors.

Quand il vint à l'endroit, il vit en souriant le bûcher qui était près du grand orme s'élevant contre le collège des prêtres où il avait coutume de prêcher. Les maisons entourant la place et les branches des arbres étaient remplies de spectateurs ; et dans la salle au-dessus de la barrière se tenaient les prêtres du collège. Alors il s'agenouilla (comme on le lui permit pas de parler au peuple) pour prier et il fit signe six ou sept fois à quelqu'un qu'il connaissait pour qu'il entende sa prière et pour qu'il la rapporte fidèlement. Quand cette personne vint à l'évêque il versa des larmes sur ses épaules et dans son sein et il continua sa prière pendant une demi-heure, prière qu'il tira de toute la confession de foi. Pendant qu'il priait une boite fut apportée et mise devant lui sur un tabouret, avec son pardon de la reine s'il voulait se rétracter. A la vue de cela il s'écria ; "Si vous aimez mon âme emportez cela."

La boite étant enlevée, lord Chandos dit ; "Voyant qu'il n'y a pas de remède, expédiez-le promptement." Hooper répondit, "Bien, milord, j'espère que votre seigneurie me permettra de terminer mes prières. Quand il eut terminé ses dernières dévotions dans ce monde il se prépara pour le bûcher. Il ôta la robe de son hôte et la délivra aux shérifs exigeant qu'ils vissent à ce qu'elle fut remise à son propriétaire et il ôta le reste de ses vêtements et les mis dans son pourpoint et son haut-de-chausse dans lequel il devait être brûlé. Mais les shérifs ne le permirent pas, il se soumit volontiers à leur désir ; et son pourpoint, son haut-de-chausse et son gilet lui furent ôtés. Ainsi étant en chemise il prit une épingle de son haut-de-chausse et attacha sa chemise entre ses jambes où il avait une livre de poudre à fusil dans une vessie et sous chaque bras une égale quantité remise à lui par les gardes.

On commanda que le feu fut alors allumé. Mais parce qu'il n'y avait pas moins de deux charges de fagots verts qui furent apportés, le feu ne s'alluma pas promptement et un certain temps s'écoula avant d'atteindre les roseaux sur les fagots. Enfin le feu prit autour de lui ; mais le vent soufflant avec force dans cet endroit et comme c'était un matin froid il éloignait la flamme loin de lui de sorte qu'il n'était de cette façon que touché par le feu. On essaya alors d'augmenter les flammes et les vessies de poudre firent explosion mais cela ne lui fit guère de bien à cause de leur position et le vent ayant un telle force. Il pria tout haut au milieu du feu disant ; "Seigneur Jésus aie pitié de moi ! Seigneur Jésus aie pitié de moi ! Seigneur Jésus reçois mon esprit !" Et ce furent les derniers mots qu'on lui entendit prononcer.

Cependant il se frappait la poitrine avec les mains, jusqu'à ce que en renouvelant le feu sa force disparut et ses mains se joignirent en frappant le fer sur sa poitrine. Ainsi immédiatement, en se baissant en avant il rendit l'esprit. Ainsi ses dernières souffrances furent languissantes. Il fut près de trois-quarts d'heure ou plus dans le feu, comme un agneau, souffrant patiemment jusqu'à la fin ne s'avançant ni en avant, ni en arrière, ni sur les côtés ; mais il mourut aussi tranquillement qu'un enfant dans son lit.

Souffrances et Martyre du Dr. Rowland Taylor.

La ville de Hadley fut l'une des premières qui reçut la parole de Dieu en Angleterre à la prédication de Thomas Bilnoy. Le Dr. Rowland Taylor était le vicaire de cette paroisse étant docteur en droit civil et en droit canon, Outre son éminent savoir son attachement bien connue aux pures principes du christianisme le recommanda à la faveur et à l'amitié de Cranmer avec lequel il vécut jusqu'à ce que, par son influence, il obtint le vicariat de Hadley.

Le Dr. Taylor travailla dans l'intérêt du grand Rédempteur et de celui des âmes à la fois, par sa prédication et son exemple sous le règne du roi Édouard ; mais à sa mort et par la succession de Marie au trône, il ne put échapper à l'orage qui éclata sur le parti protestant. Deux de ses paroissiens, Foster un avocat, et Clark un commerçant, par un zèle aveugle résolurent de faire célébrer la messe dans toute sa forme superstitieuse dans l'église paroissiale de Hadley, le lundi avant Pâques. Taylor, étant occupé dans son étude, fut alarmé par le son des cloches à une heure inaccoutumée et alla à l'église pour s'informer de la cause. Il trouva les grandes portes fermées mais levant le loquet du sanctuaire il entra et fut surpris de voir un prêtre revêtu de ses habits et préparé à célébrer la messe et gardé par un corps d'hommes armés pour empêcher toute interruption.

Étant curé de la paroisse il demanda au prêtre la cause de tels procédés sans sa connaissance et sans son consentement, et comment il osait profaner le temple de Dieu avec de telles idolâtries. Foster, l'avocat, répondit insolemment, "Toi traître, comment oses-tu intercepter l'exécution des ordres de la reine ?" Mais le docteur nia courageusement l'accusation de traître et affirma sa mission comme ministre de Jésus-Christ à cette portion de son troupeau, commandant au prêtre, comme à un loup en habit de brebis, de partir et de ne pas infecter la pure église de Dieu de son idolâtrie papiste. Il s'ensuivit une violente contestation entre Foster et le Dr. Taylor, le premier soutenant la prérogative de la reine et le second l'autorité du droit canon qui commandait que la messe ne fut dite que sur un autel consacré.

Cependant le prêtre intimidé par la conduite intrépide du ministre protestant serait parti sans dire la messe mais Clark lui dit, "Ne crains rien vous avez un *super altare*;" qui est une pierre consacré d'environ un pied carré, que les prêtres papistes portent au lieu d'un autel quand ils disent la messe dans les maisons des gentilshommes. Clark lui commanda de s'acquitter de son devoir. Ils mirent alors le docteur hors de l'église, célébrèrent la messe et informèrent immédiatement l'évêque de Winchester qui le somma d'avoir à répondre des plaintes portées contre lui.

Le Dr. Taylor, en recevant la sommation se prépara joyeusement à y obéir. Sur l'avis de ses amis lui conseillant de se sauver au-delà de la mer pour éviter la cruauté de ses ennemis, il leur dit qu'il était décidé d'aller à l'évêque. Il se rendit en conséquence à Londres et alla le trouver.

Gardiner l'injuria de la manière la plus grossière, l'appelant traître et hérétique ; mais notre pieux martyr endura tout cela patiemment. Dans l'opinion de Gardiner il aurait pu être un hérétique, mais suivant la loi il ne pouvait être un traître. Le Dr. Taylor répondit à son accusation avec une fermeté convenable ; il lui dit qu'il était le persécuteur du peuple de Dieu et que lui-même s'était attaché à notre Sauveur et à sa parole ; il rappela à l'évêque. le serment qu'il avait prêté au commencement du règne d'Édouard de maintenir la religion protestante et d'opposer la suprématie papale ; mais Gardiner répondit que le serment lui avait été extorqué de sorte qu'il n'était pas obligé de s'y conformer, Le Dr. Taylor se défendit si hardiment que Gardiner en fut grandement exaspéré, et enfin appela ses hommes et dit, "Menez cet individu au Banc du roi et voyez à ce qu'il soit strictement gardé." Alors Taylor s'agenouilla et levant les deux mains il dit, "Seigneur, je te remercie ! et de la tyrannie de l'évêque de Rome et de toutes ses détestables erreurs et abominations, Dieu bon, délivre nous ! et que Dieu soit loué pour le bon roi Édouard." Ils le menèrent à la prison au Banc du roi où il fut enfermé pendant presque deux ans.

En janvier, 1555, le Dr. Taylor, M. Bradford et M. Saunders furent encore cités devant les évêques de Winchester, Norwich, London, Salisbury et Durham et étant de nouveau accusés d'hérésie et de schisme on exigea d'eux une réponse décisive pour savoir s'ils se soumettraient à l'évêque de Rome et abjureraient leurs erreurs ou entendraient leur condamnation. Le Dr. Taylor et ses compagnons répondirent hardiment qu'ils ne se départiraient pas de la vérité qu'ils avaient prêchée du temps du roi Édouard, et qu'ils ne se soumettraient pas non plus à l'antéchrist romain ; mais ils remerciaient Dieu pour une aussi grande miséricorde que de les compter dignes de souffrir pour sa parole. Quand les évêques les virent si irrévocablement résolus à suivre la vérité, ils lurent la sentence de mort ; et quand ils l'eurent entendue, ils rendirent grâce à Dieu avec joie et dirent aux évêques, "Nous ne doutons pas que Dieu, le juste juge ne redemande notre sang de vos mains ; et que les plus fiers d'entre vous auront à se repentir d'avoir reçu de nouveau l'antéchrist et tyrannisé le troupeau de Christ.

Quand le Dr. Taylor eut demeuré dans la prison environ une semaine, le 14 février 1555, l'évêque Bonner avec d'autres vinrent pour le dégrader, apportant avec eux des ornements qui appartenaient à leur momerie de la messe. Il demanda que Taylor fut amené ; l'évêque étant alors dans la chambre où était le gardien de la prison et sa femme. Le Dr. Taylor fut donc amené à Bonner, "Je désire que vous pensiez à vous et vous tourniez à votre sainte mère l'église afin de prospérer et j'implorerai votre pardon," dit Bonnot. Le Dr. Taylor répondit, "Je désire que vous et vos associés retournent à Christ. Quant à moi, je ne retournerai pas à l'antéchrist." L'évêque dit alors, "Je suis venu pour vous dégrader ; c'est pourquoi mettez ces vêtements." Le Dr. Taylor répondit résolument, "Je ne les mettrai pas." "Tu ne veux pas ?" Je te les ferai mettre avant que je parte," répondit Bonner. "Vous ne le ferez pas, par la grâce de Dieu," dit Taylor. Bonner le pressa de nouveau à se soumettre à son ordre mais il ne voulut pas. Là-dessus il commanda à un autre de les mettre sur son dos ; et quand il en fut

complètement revêtu il se mit les mains sur les côtés et marchant çà et là il dit, "Qu'en dites-vous, milord, ne suis-je pas un beau fou ? Qu'en dites-vous mes maîtres ; si j'étais à Cheapside ne ferais-je pas rire les garçons de voir ces jouets et friperies ridicules?" Bonner fut si enragé à ces paroles qu'il aurait donné un coup au Dr. Taylor sur la poitrine avec sa crosse si son chapelain ne lui eut dit, mon lord, ne le frappez pas car il frappera certainement lui aussi. L'évêque lui donna sa malédiction mais ne le frappa pas. Le Dr. Taylor dit, "Quoique vous me maudissiez, cependant Dieu me bénit."

La nuit après sa déposition, sa femme, son fils et son domestique vinrent à lui et eurent la permission des gardiens de souper avec lui ; à leur arrivée ils s'agenouillèrent et prièrent. Après le souper, marchant çà et là, il remercia Dieu pour la faveur de l'avoir appelé ainsi et lui avoir donné la force de s'en tenir à sa sainte parole.

Le lendemain matin le shérif de Londres, avec ses officiers, vinrent vers les deux heures le firent sortir et, sans lumière, le conduisirent à Woolpack, une auberge en dehors de Aldgate. Mme. Taylor, soupçonnant que son mari serait enlevé cette nuit-là, veilla dans le porche de l'église de St. Botolph, en dehors de Aldgate, ayant ses deux enfants - l'une nommée Élisabeth, une orpheline que le docteur avait adoptée à l'âge de trois ans ; l'autre Marie, sa propre fille. Quand le shérif et sa compagnie vinrent vers l'église St. Botolph, la petite Elizabeth reconnaissante s'écria, "Ô mon cher père ! Ma mère, ma mère voici qu'on emmène mon père!" "Rowland" dit sa femme, "Où es-tu ?" car c'était un matin si obscur qu'il était impossible de se reconnaître. "Ma chère femme, je suis ici," dit le docteur et il s'arrêta. Les hommes du shérif l'auraient poussé en avant, mais dit le shérif, "Arrêtez un peu, je vous prie, et qu'il parle à sa femme."

Elle vint alors à lui et il prit sa fille Marie dans ses bras pendant que lui, sa femme et Élisabeth s'agenouillèrent et prièrent. A cette vue le shérif pleura beaucoup comme aussi plusieurs de sa compagnie. La prière finie, Taylor se leva et embrassa sa femme et lui serrant la main, dit - "Adieu, ma chère femme ; prenez courage car j'ai la conscience tranquille. Dieu suscitera un père à mes enfants." Et alors il embrassa sa fille Marie et dit- "Que Dieu te bénisse et fasse de toi sa servante;" et embrassant Élisabeth, il dit, "Que Dieu te bénisse. Je vous prie tous de demeurer fermes dans votre foi en Christ et en sa parole et gardez-vous d'idolâtrie." Alors sa femme lui dit, "Que Dieu soit avec toi, mon cher Rowland ; Je vais avec la grâce de Dieu te rencontrer à Hadley."

Il fut conduit en avant pendant que sa femme le suivait. Aussitôt qu'il vint à Woolpack, il fut mis dans sa chambre, où il fut gardé par quatre yeomen de la garde et par les hommes du shérif. Aussitôt qu'il entra dans la salle, il tomba à genoux et se donna, entièrement à la prière. Le shérif voyant alors là Mme Taylor ne voulut nullement lui permettre de parler davantage à son mari mais la pria d'aller chez lui et d'y être comme chez elle lui promettant qu'elle ne manquerait de rien et envoyant deux officiers pour l'y conduire. Malgré cela, elle demanda d'aller chez sa mère où les officiers la conduisirent et donnèrent ordre à la mère de la garder

jusqu'à ce qu'ils revinssent. Cependant le voyage à Hadley fut retardé. Le Dr. Taylor fut enfermé au Woolpack par le shérif et sa compagnie jusqu'à onze heures, temps auquel le shérif d'Essex fut prêt à le recevoir ; alors ils le mirent à cheval dans l'enceinte de l'auberge, les barrières étant fermées.

En sortant des barrières son domestique John Hull se tenait auprès avec le jeune Taylor. Quand le docteur les vit, il les appela, disant - "Viens ici, mon fils Thomas." John Hull leva l'enfant et le mit à cheval devant son père qui ôta alors son chapeau et dit au peuple - "Bonnes gens voici mon propre fils, issu d'un mariage légal ; que Dieu soit béni pour le mariage légal." Alors il leva les yeux vers le ciel et pria pour son enfant lui plaçant son chapeau sur la tête. Après l'avoir béni, il le livra à son fidèle domestique qu'il prit par la main et dit - "Adieu John Hull, le plus fidèle des serviteurs qu'un homme n'ait jamais eu." Après cela ils s'éloignèrent, le shérif d'Essex et quatre yeomen des gardes et les hommes du shérif les conduisant.

Sur toute la route le Dr. Taylor fut joyeux et gai, comme le serait quelqu'un qui irait à un agréable banquet ou à des noces. Il dit plusieurs choses remarquables au shérif et aux yeomen des gardes qui le conduisaient et les fit souvent verser des larmes en les exhortant avec instance de se repentir et de se tourner vers la vraie religion. De ces yeomen de la garde trois le traitèrent avec douceur mais le quatrième, nommé Holmes, le traita très rudement. Le parti soupa et coucha à Chelmsford.

A Chelmsford il fut livré au shérif de Suffolk, et conduit par lui à Hadley. A leur arrivée à Lavenham, le shérif y demeura deux jours ; et là vinrent à lui un grand nombre de gentilshommes et de juges qui étaient choisis pour l'aider. Ceux-ci s'efforcèrent beaucoup de gagner le docteur à la religion romaine, lui promettant son pardon qu'ils dirent qu'ils avaient pour lui. Ils lui promirent aussi une grande promotion, même un évêché, s'il voulait le prendre; mais tout leur travail et leur flatterie fut en vain.

Quand ils vinrent à Hadley et passaient le pont un pauvre homme l'attendait avec cinq enfants qui en voyant le Dr. Taylor, tombèrent à genoux et levant leurs mains, crièrent à haute voix - Ô cher père et bon berger ! Que Dieu vous aide et vous secoure comme vous nous avez souvent secourus.

Enfin, venant à Aldham-common, et voyant une grande multitude, il demanda - "Quel est cet endroit et d'où vient que tant de monde y soit réuni ?" On lui répondit - "C'est Aldham-Common, la place oh vous devez souffrir ; et le peuple est venu pour vous voir." Alors dit-il - "Dieu soit béni, je suis chez moi," et ainsi il descendit de cheval et avec les deux mains il déchira son capuce de sa tête. Quand le peuple le vit, ils crièrent, "Que Dieu te sauve, bon Dr. Taylor. Que Jésus-Christ te fortifie ; que le Saint-Esprit te console," avec plusieurs autres souhaits chrétiens. Le Dr. Taylor demanda alors au shérif la permission de parler ; mais il le lui refusa. S'apercevant qu'on ne lui permettrait pas de parler, il s'assit et voyant un nommé Soyce, il l'appela et lui dit - "Soyce, je te prie d'ôter mes bottes et de les prendre pour ton travail ; il y a longtemps que tu les attends, maintenant prends-les." Alors il se leva et mis ses

habits dans sa chemise et les donna. Cela fait, il dit à haute voix - "Bonnes gens, je ne vous ai rien enseigné que la Sainte parole de Dieu et ces leçons que j'ai prises du saint livre de Dieu, la Sainte Bible ; et je suis venu ici aujourd'hui pour le sceller de mon sang."

En entendant sa voix, le yeoman de la garde qui l'avait maltraité sur toute la route, lui donna un coup sur la tête et dit - "Est-ce là garder ta promesse, toi hérétique ?" Alors, voyant qu'on ne voudrait pas lui permettre de parler, il s'agenouilla et pria, et une pauvre femme qui était parmi le peuple s'avança et pria avec lui ; ils essayèrent de la chasser et menacèrent de l'écraser avec leurs chevaux ; malgré cela elle ne voulut pas remuer, mais resta et pria avec lui. Quand il eut fini ses dévotions, il se rendit au bûcher et l'embrassa et se mit dans un baril de goudron qu'ils avaient apporté pour qu'il se mît dedans et il se tint ainsi avec le dos appuyé contre le poteau, les mains jointes et les yeux dirigés vers le ciel il pria continuellement.

Alors ils mirent une chaîne autour de lui ; et le shérif appela Richard Donningham, un boucher et lui commanda de placer les fagots ; mais l'homme refusa et dit - "Je suis boiteux, monsieur, et incapable de lever un fagot." Le shérif là-dessus menaça de l'envoyer en prison mais il ne voulut pas le faire. Le shérif obligea alors plusieurs individus dégradés de la multitude de placer les fagots et de mettre le feu, ce qu'ils firent promptement ; et l'un d'eux jeta par cruauté un fagot au martyr qui le frappa au visage et fit couler le sang. Il lui dit humblement - "Ô mon ami, j'ai assez souffert ; à quoi bon cela ?"

Sir John Slielton se tenant près, comme le Dr. Taylor parlait et récitait le Miserere en anglais le frappa sur les lèvres - "Toi mon drôle," dit-il, "parle latin, ou je t'y forcerai." Enfin ils allumèrent le feu ; alors le martyr levant les mains, s'adressa à Dieu, et dit, "Père miséricordieux qui êtes aux cieux pour l'amour de Jésus-Christ mon Sauveur recevez mon esprit dans vos mains." Il demeura alors tranquille sans pleurer ou se mouvoir avec les mains jointes, jusqu'à ce que Soyce le frappât avec une hallebarde si violemment sur la tête que sa cervelle tomba et le corps mort tomba dans le feu. Ainsi il remit son âme entre les mains de son Père miséricordieux et à son cher et sûr Sauveur Jésus-Christ qu'il aimait sincèrement, qu'il prêcha fidèlement et avec zèle suivi diligemment dans sa vie et glorifié par sa mort.

Martyre de Plusieurs Personnes dans Diverses Parties de l'Angleterre.

Les noms des six prisonniers amenés devant Bonner le 8 de février étaient Tomkins, Pygot, Knight, Hankes, Lawrence et Hanter. Thomas Tomkins un tisserand de son état et un honnête chrétien, demeurant à Shoreditch, fut retenu six mois en prison et traité avec la plus grande cruauté. La rage de Bonner contre lui était telle qu'il le frappa au visage et lui arracha une partie de la barbe de ses propres mains ; cependant Tomkins était tellement possédé de l'esprit divin et tellement affermi dans la connaissance de la vérité divine qu'on ne pouvait l'en ébranler. Dans une autre occasion Bonner, ayant un cierge allumé à la main, mit la flamme sous la main de Tomkins jusqu'à ce que les veines se resserrassent et que les tendons éclatassent ; mais Tomkins ne céda pas mais il resta ferme et inébranlable.

Quand il eut été un an en prison, il fut amené avec plusieurs autres devant l'évêque Bonner dans son consistoire pour être examiné. On amena à sa charge d'avoir souscrit un certain bill ou schédule souscrit de sa propre main le cinquième jour du même mois contenant les mots suivants - "Thomas Tomkins, de Shoreditch, et du diocèse de Londres, a cru et croit encore que dans le sacrement le l'autel, sous la forme de pain et de vin, il n'y a pas le véritable sang et corps de notre Sauveur Jésus-Christ en substance, mais seulement un signe et un souvenir de celui-ci, le véritable corps et sang de Christ étant aux cieux et nulle part ailleurs. Par moi, Thomas Tomkins."

Sur lecture de cela, on lui demanda s'il reconnaissait la signature comme étant de sa propre main. Il la reconnut comme telle.

Le jour suivant Tomkins fut de nouveau amené devant l'évêque et son entourage et pressé de rétracter ses erreurs et de retourner à l'église-mère ; mais il maintint sa fidélité et ne voulut se départir en rien des articles qu'il avait signés. L'ayant donc déclaré un hérétique obstiné et damnable, ils le livrèrent au pouvoir séculier et il fut brûlé à Smithfield, le 6 mars, 1555, triomphant au milieu des flammes et ajoutant son nom à la noble compagnie des martyrs qui l'avaient précédé dans le sentier de feu au royaume de la gloire immortelle.

Le dernier de cette noble bande courageuse des saints fut un apprenti de dix-neuf ans. Son nom était William Hunter. Il avait été élevé dans la doctrine de la réformation depuis sa tendre enfance descendant de parents pieux qui l'avaient soigneusement instruit.

Quand la reine Marie succéda à la couronne on envoya des ordres aux prêtres de chaque paroisse de sommer leurs paroissiens de recevoir la communion à la messe à Pâques après son avènement ; et Hunter refusant d'obéir à la sommation, fut menacé d'être amené devant l'évêque.

Un magistrat voisin, nominé Brown, ayant appris qu'il maintenait des principes hérétiques, envoya chercher son père et lui demanda des informations concernant son fils ; le vieillard lui assura qu'il l'avait quitté, qu'il ne savait pas où il était allé ; et quand le magistrat le menaçait de l'emprisonner, il dit les larmes aux yeux, "Voudriez-vous que je cherchasse mon fils pour le faire baller?" Le vieillard, toutefois fut obligé de le chercher ; et le rencontrant par accident lui dit avec larmes que c'était d'après l'ordre du magistrat qui menaçait de l'emprisonner. Le fils, pour empêcher son père de courir aucun danger, dit qu'il était prêt à l'accompagner à la maison ; sur cela ils retournèrent ensemble. Le jour suivant il fut arrêté et mis dans les ceps pendant vingt-quatre heures et ensuite mené devant le magistrat, qui demanda une Bible et tournant au sixième chapitre de St. Jean lui demanda son opinion sur la signification quant à ce qui se rapporte an sacrement de l'autel. Il nia hardiment la présence réelle. Le magistrat lui reprocha sa damnable hérésie et écrivit à l'évêque de Londres à qui ce vaillant jeune martyr fut bientôt conduit.

Après que Bonner eut lu la lettre, il fit amener William dans une chambre où il commença à raisonner avec lui de la manière suivante : "J'apprends, William Hunter, par la lettre de Mr. Brown quo vous avez nié le saint sacrement à l'autel ; là-dessus Mr. Brown vous a envoyé chercher pour vous ramener à la foi catholique de laquelle, dit-il, vous vous êtes départi. Toutefois, si vous voulez vous laisser conduire par moi, il ne vous arrivera aucun mal pour ce qui a été fait ou dit dans cette affaire." William lui répondit, "Je ne suis pas départi de la foi catholique en Christ, très certainement ; mais j'y crois et je le confesse de tout mon cœur."

L'évêque lui dit, "Que dis-tu du saint sacrement de l'autel ? Ne veux-tu pas rétracter ce que tu as dit devant Mr. Brown que le corps de Christ n'est pas dans le sacrement de l'autel, le même qui naquit de la Vierge Marie ? "Nullement intimidé, William lui dit, "My lord, je vois que Mr. Brown vous a informé de la conversation que lui et moi avons eue ensemble, et vous savez ainsi ce que je lui ai dit, ce que je ne puis rétracter avec, l'aide de Dieu." Alors dit l'évêque ; "Je pense que tu as honte de porter un fagot, et te rétracter ouvertement ; mais si tu veux rétracter privément, je promets que tu ne seras pas exposé publiquement à la honte ; même dis ici un mot, maintenant entre toi et moi et je te promets que cela n'ira pas plus loin, et tu t'en iras à la maison sans qu'on te touche." A cette ruse, William répondit, "My lord, si vous me laissez seul et me laissez avec ma conscience, j'irai chez mon père et je resterai avec lui, ou bien encore avec mon maître ; et si personne n'inquiète et ne trouble ma conscience je garderai ma conscience pour moi-même."

Alors l'évêque commanda à ses hommes de mettre William dans les ceps dans sa maison près de la barrière où il resta deux jours et deux nuits avec seulement une croute de pain et un verre d'eau. Au bout de deux jours l'évêque vint, et trouvant la croute et l'eau encore auprès de lui, il dit à ses hommes, "Ôtez-le des ceps et qu'il déjeune avec vous." Après le déjeuner Bonner envoya chercher William et lui demanda s'il voudrait se rétracter ou non. Mais il répondit, qu'il ne rétracterait jamais sa foi en Christ. Alors l'évêque dit qu'il n'était pas chrétien ; mais reniait la foi dans laquelle il était baptisé.

Mais William répondit, "J'ai été baptisé dans la foi à la Sainte Trinité dont je ne me départirai point avec l'assistance de la grâce de Dieu." Alors l'évêque l'envoya à la prison des forçats et commanda aux gardiens de le charger de chaînes autant qu'il en pourrait porter ; de plus, il lui demanda quel âge il avait. William lui dit qu'il avait dix-neuf ans. "Bien," dit l'évêque, "vous serez brûlé avant d'avoir vingt ans, si vous ne voulez pas vous soumettre." William répondit - "Que Dieu me fortifie dans la vérité."' Et alors ils se séparèrent, l'évêque lui allouant pour vivre un sou par jour, pour le pain et le breuvage. Il resta de la sorte en prison les trois quarts d'une année et pendant ce temps il parut cinq fois devant l'évêque, outre quand il fut condamné dans le consistoire à l'église St. Paul, le 9ème jour de février ; son frère, Robert Hunter (qui continua à rester avec son frère William jusqu'à sa mort et nous envoya le rapport) était présent et entendit l'évêque le condamner et les cinq autres.

Alors l'évêque s'en alla, et William et les autres prisonniers retournèrent à Newgate. Environ un mois après Hunter fut envoyé à Brentwood le samedi avant l'Annonciation de la Vierge Marie, qui tombait le lundi après ; il demeura donc jusqu'à mardi, parce qu'ils ne voulaient pas le mettre à mort alors à cause de la sainteté du jour. Pendant ce temps le père et la mère de William vinrent à lui et lui conseillèrent chaleureusement de continuer comme il avait commencé ; sa mère lui dit qu'elle était contente d'avoir mis au inonde un tel enfant qui pouvait se résigner à perdre la vie pour l'amour de Christ.

Il lui répondit, "Pour le peu de souffrance que j'aurai à endurer et qui ne saurait durer, Christ m'a promis, ma mère, une couronne de gloire ; ne devriez-vous pas être contente?" En entendant cela sa mère s'agenouilla, disant, "Je prie Dieu qu'il te fortifie, mon fils, jusqu'à la fin ; oui vraiment je te crois aussi bien doué que tout autre enfant que j'aie au monde." Son père supprimant ses larmes lui dit, "Je ne craignais rien d'autre si ce n'est que mon fils meure dans la prison de faim et de froid" chose que les bons parents avaient toutefois empêchée aussi bien que craint, car il reçut la meilleure nourriture et le meilleur vêtement qu'ils pouvaient lui envoyer ; ce que le fils recevait avec une reconnaissance manifeste.

Le lundi soir suivant, William rêva qu'il était sur la place où le poteau était planté sur lequel il devait être brûlé ; il pensa aussi qu'il rencontra son père et il y avait un prêtre au bûcher qui voulait qu'il se rétractât, auquel il dit, "Retire-toi, faux prophète !" et il exhortait les gens à prendre garde à lui et à ses pareils ; tout cela arriva. Le matin le shérif lui commanda de se préparer à son sort. En même temps le fils du shérif vint à lui et l'embrassa, disant, "William, n'aie pas peur de ces hommes avec des arcs et des armes préparées à vous amener à la place où vous serez brûlé." "Je remercie Dieu que je ne sois pas dans la crainte," dit l'intrépide jeune homme, "car j'ai déjà compté ce qu'il va m'en coûter." Alors le fils du shérif ne put lui en dire davantage à cause de ses larmes.

Hunter prit alors sa robe et s'avança joyeusement, le fils du shérif le prenant par un bras et son frère par l'autre, et en marchant il rencontra son père, suivant son rêve qui lui dit en pleurant, "Que Dieu soit avec toi mon fils William." Il se rendit alors à l'endroit où était le bûcher, comme il l'avait vu en rêve ; où tout n'était pas prêt, il s'agenouilla et lut le psaume 51ème, jusqu'à ce qu'il vint à ces mots ; "Le sacrifice de Dieu est un esprit contrit ; tu ne méprises pas, Ô Dieu un esprit contrit." Comme quelqu'un mettait en question la traduction de ces paroles, le shérif lui apporta une lettre de la reine et dit. "Si tu veux te rétracter tu vivras ; si non, tu seras brûlé." "Je ne me rétracterai pas, Dieu m'aidant," répondit le noble jeune homme ; ayant dit cela il se leva, se rendit au poteau, et se mit droit contre lui. S'adressant au juge, il dit, "Mr. Brown, vous avez maintenant ce que vous cherchiez ; et je prie Dieu que cela ne vous soit pas mis à charge au dernier jour ; quoiqu'il en soit, je vous pardonne, je ne redemanderai pas mon sang de vos mains."

Il pria alors ; "Fils de Dieu, luis sur moi !" et immédiatement le soleil luisit à travers un nuage épais si brillamment dans son visage, qu'il fut obligé de se détourner ; ce qui étonna le

peuple car il faisait si obscur avant cela. II prit alors un fagot de balai et l'embrassa. Le prêtre dont il avait rêvé la présence vint à son frère Robert avec un livre papiste pour le porter à William afin qu'il se rétractât ; livre que son frère ne voulut pas toucher. Alors William, voyant le prêtre, et s'apercevant qu'il lui avait montré le livre, il dit, "Va-t'en faux prophète ! Méfiez-vous d'eux, mes bonnes gens, et éloignez-vous de leurs abominations, afin que vous n'ayez pas part à ses plaies."

"Alors," reprit le prêtre, "regarde comme tu brûles ici, ainsi brûleras-tu dans enfer" William répondit - "Tu mens, toi faux prophète ! Va-t'en, toi faux prophète - va-t'en !" Il y avait là un monsieur qui dit, "Je prie Dieu d'avoir pitié de son âme." Le peuple répéta, "Amen, amen!" Immédiatement après, on alluma le feu. Alors William remit son psautier à son frère, qui dit, "William pense à la passion de Christ et n'aie pas peur de la mort." Il répondit, - "Je n'ai pas peur." Alors il leva les mains au ciel et dit, "Seigneur, Seigneur, Seigneur, reçois mon esprit" et baissant de nouveau la tête dans la fumée étouffante il donna sa vie pour la vérité, la scellant de son sang pour la gloire de Dieu.

William Pygot et Stephen Knight souffrirent le 28 mars et John Lawrence le jour suivant. A leur examen on leur demanda d'abord quelle était leur opinion du sacrement de l'autel. Ce à quoi ils répondirent à tour et même signèrent que dans le sacrement de l'autel, sous la forme du pain et du vin, il n'y a pas la substance du corps et du sang de notre Sauveur Jésus-Christ, mais une participation spéciale du corps et du sang de Christ ; le vrai corps et sang de Christ étant seulement dans le ciel et nulle part ailleurs. Le présent examen fini, on leur ordonna de comparaître le jour suivant qui était le 9 février, à huit heures du matin et pendant ce temps de réfléchir à ce qu'ils feraient.

Enfin, trouvant que ni les flatteries ni les menaces n'avaient d'effet, l'évêque rendit jugement contre chacun d'eux. Et parce que John Lawrence avait été l'un de leurs prêtres choisis, il fut solennellement dégradé par l'évêque. Leur sentence de condamnation et cette dégradation finie ils furent remis à la garde des shérifs de Londres, qui les envoya à Newgate où ils restèrent ensemble avec joie, jusqu'à ce qu'ils fussent menés à Essex ; et là, le 28ème jour de mars, William Pygot fut brûlé à Braintree et Stephen Knight à Maldon.

Le jour suivant, Mr. Lawrence fut mené à Colchester. Les chaînes qu'il avait porté en prison avaient tellement blessé ses membres et son corps, il était si affaibli par le manque de nourriture qu'il fut porté au feu dans une chaise et assis ; il fut ainsi brûlé. Un incident qui est bien digne de remarque arriva à son martyre. Plusieurs jeunes enfants vinrent autour du feu et crièrent, aussi bien qu'ils pouvaient le dire, "Seigneur, fortifie ton serviteur et garde ta promesse ; fortifie ton serviteur suivant ta promesse." Dieu répondit à leur prière, car Mr. Lawrence mourut aussi courageusement et tranquillement qu'on pouvait désirer qu'il le fit.

Le Dr. Farrar, le vénérable évêque de l'église St. David fut désigné comme victime par le sanguinaire Gardiner. Cet excellent et savant prélat avait été promu archevêque par le lord protecteur sous le règne d'Édouard ; mais après la chute de son patron il tomba aussi en disgrâce par la malice de plusieurs ennemis parmi lesquels se trouvait George Constantine, son propre domestique. Des articles, au nombre de cinquante-six, furent préparés contre lui, dans lesquels il fut accusé de plusieurs négligences et contumaces dans le gouvernement de l'église. Il y répondit et les nia. Mais ses ennemis étaient si invétérés qu'ils prévalurent, et il fut en conséquence, retenu en prison jusqu'à la mort du roi Édouard, et à l'avènement de la reine Marie et de la religion papiste, ce qui lui causa de nouveau trouble, étant accusé et examiné pour sa foi et sa doctrine. Sur quoi il fut cité devant l'évêque de Winchester avec Mr. Hooper, Mr. Rogers, Mr. Bradford, Mr. Saunders, et autres le 4 de février.

Ce jour-là même il devait être condamné avec eux ; mais parce que le loisir ou l'envie n'en était pas venu à l'évêque, sa condamnation fut différée et il fut de nouveau renvoyé en prison, où il resta jusqu'au 14 du dit mois de février. Après cela il fut envoyé an pays de Galles pour y recevoir sa sentence de condamnation. Le 26 février, dans l'église de Carmarthen étant amené par Griffith Leyson, Ecr., shérif du comté de Carmarthen, il fut présenté au nouvel évêque de St. David et à Constantine le notaire public, qui là et alors déchargea le dit shérif et le reçut sous leur propre garde le remettant de plus à la garde de Owen Jones ; et déclara là-dessus au Dr. Farrar la grande clémence et miséricorde que le roi et la reine lui offraient ; que s'il voulait se soumettre aux lois du royaume et se conformer à l'unité de l'église catholique il y serait reçu et pardonné.

Le nouvel évêque de St. David était un certain Henry Morgan, un furieux papiste, qui devint maintenant le principal juge de son prédécesseur persécuté. Ce Morgan, siégeant comme juge, livra à l'évêque Farrar certains articles et questions par écrit, qui étant lus en sa présence, Farrar refusa d'y répondre jusqu'à ce qu'il vit sa commission légale et son autorité. -Là-dessus Morgan le prononça contumace et pour la punition de cette opiniâtreté le remit à la garde de Owen Jones, jusqu'au 4 de mars, et alors d'être amené encore au même endroit entre deux ou trois heures.

Au jour et lieu appointé, l'évêque parut encore devant son orgueilleux successeur, se déclara prêt à répondre aux articles et aux positions ci-dessus mentionnés, demandant poliment une copie des articles et un temps convenable pour y répondre. Cela lui fut accordé et le mardi suivant lui étant assigné entre une heure et trois il fut de nouveau mis sous garde. Au jour fixé il parut de nouveau et exhiba un écrit contenant sa réponse aux articles objectés et fournis à lui auparavant. Alors Morgan lui offrit les articles sous cette forme concise : Qu'il voulait que lui, étant prêtre, renonçât au mariage - de reconnaître la présence réelle de Christ dans le sacrement sous la forme du pain et du vin - de confesser et reconnaître que la messe est un sacrifice propitiatoire pour les vivants et les morts - que les conciles généraux légalement réunis ne meurent jamais et ne peuvent errer - que les hommes sont justifiés devant Dieu non pas par la foi seulement, mais que l'espérance et la charité sont aussi nécessaires à

la justification - et que l'église catholique a seule l'autorité d'interpréter les Écritures et de décider les controverses de religion et de formuler des règlements concernant la discipline publique.

Il refusa de souscrire à ces articles, affirmant qu'ils étaient inventés par les hommes, et ne regardaient pas la foi catholique. Après ceci Morgan lui délivra la copie des articles, fixant le lundi suivant pour y répondre et y souscrire soit affirmativement ou négativement. Le jour vint et il montra sur un morceau de papier sa décision et sa réponse aux articles qui étaient les mêmes qu'auparavant. L'évêque fixa le mercredi suivant, dans l'avant midi, pour entendre sa sentence finale et décisive. Morgan lui demanda ce jour-là s'il renoncerait à ses hérésies, schismes et erreurs qu'il avait jusque-là maintenus et s'il souscrirait aux articles catholiques autrement qu'il ne l'avait fait avant.

Là-dessus Farrar produisit une certaine liste écrite en anglais, et restant dans les actes, en appelant de l'évêque comme d'un juge incompétent, au cardinal Pole et aux autres autorités les plus élevées. Ceci, toutefois, ne lui servit de rien. Morgan, donnant cours à sa rage, prononça sentence contre lui, le condamnant comme un hérétique excommunié et devant être livré sur-le-champ au pouvoir séculier, à savoir au shérif de la ville de Carmarthen., Mr. Leysen. Après quoi sa dégradation suivit naturellement.

Ainsi ce saint évêque fut condamné et livré au pouvoir séculier et peu de temps mené à l'exécution dans la ville de Carmarthen, où sur le marché public sur le côté sud de la croix, le 30 mars, étant un samedi avant le dimanche de la passion, il endura patiemment les tourments du feu. Parmi les incidents de cette martyre digne de mention se trouve le suivant : Un Richard Jones, un jeune noble fils d'un chevalier, venant au Dr. Farrar un peu avant sa mort, semblait se lamenter sur la douleur de ce qu'il avait à souffrir ; auquel l'évêque répondit, que s'il le voyait se remuer une fois dans les souffrances des flammes, il devrait n'ajouter aucune foi à sa doctrine. Et comme il le dit, il le fit ; car il resta si patiemment, qu'il ne remua point jusqu'à ce qu'un Richard Gravell le frappât avec un bâton, et il tomba dans les flammes et expira, ou plutôt s'éleva au ciel pour y vivre à toujours.

Martyre du Rév. George Marsh.

George Marsh naquit dans la paroisse de Deane, dans le comté de Lancaster, et ayant reçu une bonne éducation, ses parents l'élevèrent pour le commerce et l'industrie. Il se maria à environ 25 ans à une jeune femme de la campagne ; avec laquelle il continua à vivre sur une terre ayant plusieurs enfants. Sa femme étant morte, et lui ayant convenablement établi ses enfants, alla à l'université de Cambridge, où il étudia et accrut beaucoup ses connaissances et fut un ministre de la Sainte parole de Dieu et pour un temps curé du Rev. Laurence Saunders. Dans cette situation il continua pendant un temps, démontrant avec ferveur ce qu'est la vraie religion et rabaissant la fausse doctrine par ses lectures pieuses et ses sermons aussi bien là que dans la paroisse de Deane comme ailleurs dans Lancashire. Mais un aussi zélé protestant

ne pouvait être en sûreté. Il fut enfin appréhendé et gardé comme prisonnier dans Chester, par l'évêque de ce diocèse, environ quatre mois.

Il fut envoyé ensuite à Lancaster ; et étant amené avec d'autres prisonniers aux sessions, il fut contraint de lever la main parmi les malfaiteurs.

Pendant qu'il était à Lancaster, plusieurs vinrent lui pater lui donnant des conseils comme Pierre en donnait à Christ ; mais il répondit qu'il ne pouvait suivre leur conseil, mais qu'avec la grâce de Dieu il vivrait et mourrait arec une pure conscience et comme jusqu'ici il avait cru et professé.

Quelques jours après, Mr. Marsh fut transporté de Lancaster ; et venant à Chester, le Dr. Cotes l'envoya chercher, ensuite l'évêque, pour se présenter dans la salle. Alors il lui fit certaines questions concernant le sacrement, et Marsh fit des réponses telles que l'évêque en parut satisfait, disant qu'il niait tout-à-fait la transsubstantiation, et ne permettait pas l'abus de la messe ni que les laïques reçoivent seulement une espèce, contrairement à l'institution de Christ ; points sur lesquels l'évêque essaya de le convaincre, quoique (Dieu en soit loué) bien en vain. Il eut beaucoup d'autres conversations avec lui, pour l'induire à se soumettre à l'église de Rome ; et comme il ne pouvait prévaloir auprès de lui, il l'envoya en prison. Et après y avoir été il vint vers lui plusieurs fois, un nommé Mamie, vieillard affable, un Hensham, chapelain de l'évêque et archidiacre avec plusieurs autres ; qui, avec beaucoup de philosophie, de sagesse mondaine et de vanité trompeuse, d'après la tradition des hommes mais non d'après Christ, s'efforcèrent de le persuader de se soumettre à l'Église de Rome pour reconnaître le pape comme chef, et d'interpréter l'Écriture comme l'église le faisait.

A ceci Mr. Marsh répondit qu'il reconnaissait et croyait à une seule église catholique et apostolique, hors de laquelle il n'y a point de salut ; et que cette église n'est qu'une seule parce qu'elle a toujours confessé et confessera toujours et croira en un seul Dieu, et un seul Messie, et ne croira qu'en lui seul pour son salut ; laquelle église est aussi dirigée et conduite par un seul Esprit, une seule parole et une seule foi ; et que cette église est universelle et catholique parce qu'elle a existé depuis le commencement du monde, existe et existera jusqu'à la fin du monde, renfermant dans son sein toutes les nations, tribus et langues, conditions, états et rangs d'hommes ; et que l'église est bâtie seulement sur le fondement des prophètes et des apôtres, Jésus-Christ lui-même étant la principale pierre de l'angle et non sur les lois et décrets romains dont le chef était l'évêque de Rome.

Et où ils disent que l'église se maintient par la succession des évêques, étant dirigée par les conciles œcuméniques, les saints pères et les lois de la sainte église et avait ainsi continuée pendant quinze cents ans et plus ; il répondit que la sainte église, qui est le corps de Christ et en conséquence très digne d'être appelée sainte, existait avant la succession des évêques, des conciles généraux ou décrets romains ; n'était nullement astreinte à aucun temps ou lieu à la succession ordinaire ou à la tradition des pères ; n'avait aucune suprématie sur les empires ou les royaumes ; mais était un pauvre et simple troupeau, dispersé au loin, comme des brebis

sans pasteur au milieu des loups ; ou comme une famille d'orphelins et d'enfants sans père ; et que cette église était conduite et régie par la parole de Christ, lui étant son chef suprême, l'assistant, la secourant et la défendant contre tous les assauts, les erreurs et les persécutions par lesquelles elle est toujours entourée.

Mr. Marsh fut après cela examiné plusieurs fois par l'évêque et les chanceliers qui se servirent de tous les moyens pour l'induire à se rétracter ; mais tous leurs efforts furent vains, car le noble martyr résista également à leur persuasion et à leurs menaces.

L'évêque de Chester commença alors à lire la sentence de la condamnation ; mais quand il en eut lu la moitié, le chancelier l'appela et lui dit, "Bon, My lord, arrêtez ! car si vous lisez encore plus loin, ce sera trop tard pour la rappeler." L'évêque s'arrêta donc quand plusieurs prêtres et bon nombre de personnes ignorantes demandèrent avec instance à Mr. Marsh de se rétracter. Ils lui commandèrent de s'agenouiller et de prier et qu'ils prieraient pour lui, et lui prierait pour eux. Quand ceci fut fini, l'évêque lui demanda s'il ne demanderait pas la faveur de la reine à temps. Il répondit qu'il la désirait et qu'il aimait sa faveur aussi grandement qu'aucun d'entre eux ; mais que cependant il n'osait pas renier le Christ, son Sauveur, par crainte de perdre sa faveur éternelle et de gagner la mort éternelle.

L'évêque continua à lire sa sentence environ cinq ou six lignes, quand le chancelier avec des paroles flatteuses et un visage riant, l'arrêta et lui dit, "Encore une fois milord arrêtez, car si ce mot est dit, tout est fini ; aucun repentir ne pourra alors servir." Alors se tournant vers Mr. Marsh, il demanda, "Qu'en dis-tu ? ne veux-tu pas te rétracter ?" Plusieurs des prêtres et de gens l'exhortèrent de nouveau à se rétracter et à sauver sa vie. Il leur répondit, "J'aimerais autant vivre que vous, si en le faisant je ne reniais mon maître le Christ, mais alors il me renierait devant son Père qui est aux cieux.

L'évêque lut alors la sentence jusqu'au bout, et lui dit ensuite, "Maintenant je ne prierai plus pour toi, pas plus que pour un chien !" Mr. Marsh répondit que malgré cela il prierait pour sa seigneurie. Il fut alors livré aux shérifs de la ville ; alors son dernier gardien voyant qu'il allait le perdre dit avec larmes, "Adieu, bon George;" ce qui fit que les officiers le menèrent à la prison à la porte du nord où il fut bien strictement gardé jusqu'à sa mort, temps qu'il passa avec peu de confort ou d'aide de personne. Car étant dans le cachot ou une obscure prison, personne de ceux qui voulaient lui faire du bien ne pouvait parler avec lui, ou au moins n'osait l'essayer par crainte d'accusation ; et quelques-uns des citoyens qui l'aimaient par rapport à l'Évangile, quoiqu'ils ne le connussent point, venaient quelquefois le voir le soir et lui demander comment il se portait. Il leur répondait joyeusement qu'il se portait bien et remerciait Dieu grandement de lui accorder la faveur de le choisir pour être témoin de la vérité et de souffrir en conséquence, ce qui le remplissait de joie ; le suppliant de lui donner la grâce de ne pas succomber sous la croix mais de la supporter patiemment pour sa gloire et pour la paix de son église.

Le jour de son martyre étant venu, les shérifs de la ville avec leurs officiers allèrent à Northgate, et le firent sortir avec des entraves aux pieds. Quand il vint au lieu de l'exécution quelques-uns lui offrirent de l'argent et désirèrent qu'il portât une bourse à la main pour la donner à un prêtre pour dire des messes pour lui après sa mort ; mais Mr. Marsh dit qu'il ne se dérangerait pas pour recevoir de l'argent, mais il demanda à quelque bonne personne de le prendre si les gens étaient disposés à en donner et de le remettre aux prisonniers ou aux pauvres. Il parcourut tout le chemin en lisant avec attention, et plusieurs dirent. "Cet homme ne va pas à la mort comme un voleur ou comme quelqu'un qui mérite de mourir." En arrivant au lieu de l'exécution hors de la ville, un député chambellan de Chester montra à Mr. Marsh, un écrit signé du grand sceau, disant, que c'était son pardon s'il voulait se rétracter. Il répondit, que d'autant que cela tendait à l'éloigner de Dieu, il ne le recevrait pas à cette condition.

Il commença à parler au peuple, montrant la cause de sa mort, et il les aurait exhortés à être fidèle à Christ, mais un des shérifs lui dit qu'il ne fallait pas alors faire un sermon. Il s'agenouilla alors, pria avec instance, et fut enchaîné au poteau, ayant sous lui un tas de fagots et un baril avec de la poix et du goudron, sur la tête Le feu ayant été fait maladroitement et le vent le portant par ci et là, il souffrit horriblement à sa mort ce qu'il supporta, toutefois, bien patiemment. Quand les spectateurs supposèrent qu'il était mort, soudainement il éleva les bras, disant, "Mon Père qui est au cieux, aie pitié de moi," et ainsi il rendit l'esprit entre les mains du Seigneur. Là-dessus, plusieurs du peuple dirent que c'était un martyr et qu'il était mort avec un merveilleux courage, ce qui poussa l'évêque peu de temps après à faire un sermon dans sa cathédrale et d'y affirmer que le dit Marsh était un hérétique, brûlé comme tel et était alors un tison dans l'enfer.

Martyre de William Flower.

William Flower naquit à Snowhill, dans le comté de Cambridge. Il fut instruit comme catholique romain ; et étant amené à l'église fut reçu dans les ordres et devint un moine dans l'abbaye d'Ely. Après être resté quelque temps dans le monastère, il devint prêtre séculier, revint au lieu de sa naissance et officia pendant quelques années comme prêtre. Après un certain temps en examinant les Écritures saintes il commença à avoir des doutes sur les doctrines et pratiques de l'Église romaine ; et après une inspection subséquente les trouvant opposées à la parole de Dieu, il les abjura et embrassa les doctrines de la réformation. Il vint alors à Londres et s'établit à Lambeth où il se maria et tint une école. Allant un jour à Westminster, il entra dans l'église Ste. Marguerite au temps de la messe. Comme il refusait de s'agenouiller à l'élévation de l'hostie, il fut réprimandé par le prêtre ; ce qui irrita tellement Flower qu'il le frappa sur la tête, le prêtre ayant en sa main un calice contenant des hosties consacrées.

Comme sa conduite provenait plutôt d'un zèle imprudent que d'une connaissance solide, il se soumit au jugement de l'évêque Borner prêt à souffrir, pour sa folie, n'importe quelle punition qu'il trouverait à propos de lui infliger. L'évêque aurait mitigé sa punition s'il avait

voulu embrasser la foi papiste, mais il refusa de le faire absolument ; il fut en conséquence emprisonné à la Gate-house. La conversation suivante eut lieu ici entre lui et un compagnon prisonnier, Mr. Robert Smith que nous donnons au complet comme expliquant sa conduite …

Smith - Or, comme je comprends que vous professez de suivre l'Évangile et l'avez fait depuis longtemps, je me permets de vous demander concernant certaines choses que vous avez commises à l'étonnement de ceux qui professent la vérité.

Flower - Je loue Dieu de m'avoir montré la lumière de sa sainte Parole, et vous remercie sincèrement pour votre visite. Je vous déclarerai la vérité en toutes choses que vous me demanderez légalement.

Smith - Montrez-moi alors la vérité quant à votre action, commise sur John Cheltam, le prêtre dans l'église aussi exactement que possible.

Flower - Je venais de chez-moi à Lambeth et en entrant dans l'église Ste. Marguerite et voyant le peuple se prosterner devant une méprisable idole, étant poussé de zèle pour mon Dieu que je vis déshonoré, je me laissai aller à la colère et frappai le prêtre et je fus en conséquence immédiatement arrêté.

Smith - Ne connaissiez-vous pas la personne que vous avez frappée ? n'y avait-il pas eu de mauvaise disposition ou de haine entre vous en aucun temps ?

Flower - Non, vraiment ; je n'avais jamais vu la personne, à ma connaissance, ni n'avais entretenu de mauvaise disposition ou haine.

Smith - Pensez-vous que cela fut bien, et d'après la loi de l'Évangile?

Flower - Je confesse que toute chair est sujette au pouvoir du Tout-Puissant, qui fait que ses ministres font sa volonté et son plaisir ; comme par exemple, Moïse, Aaron, Phinée, Josué, Zimri, Jéhu, avec plusieurs autres non seulement changeant les décrets, mais aussi donnant du zèle à son honneur contre tout ordre et respect de la chair et du sang. Car comme le dit St. Paul, "Ses œuvres sont au-dessus de notre connaissance" par l'esprit duquel j'ai aussi donné ma chair pour souffrir comme il plaira à la bonne volonté de Dieu de le déterminer.

Smith - Pensez-vous que ce soit juste pour moi, ou tout autre, de lire la même chose en suivant votre exemple.

Flower - Non, vraiment ; et je ne sais pas non plus si je pourrais le faire encore moi-même : quand je suis venu à l'église St. Paul, je n'était pas plus capable de le faire que maintenant je suis capable de défaire ce qui est fait ; mais étant poussé par l'esprit, et étant complètement satisfait de mourir pour le Seigneur je sacrifiai volontiers ma chair sans crainte. C'est pourquoi je ne puis vous vous recommander de faire la pareille. Premièrement, parce que je ne sais pas ce qui est en vous. Secondement, parce que les enseignements de l'Évangile nous commandent

de souffrir avec patience tous les torts ; cependant, si celui qui m'a rempli de zèle vous rend digne vous ne serez ni arrêté, ni condamné ; car il fait parmi son peuple des œuvres ineffables dans tous les âges qu'aucun homme ne saurait comprendre. Je vous prie humblement de juger avec le meilleur esprit et de ne pas condamner les œuvres de Dieu ; car je ne puis exprimer de ma bouche les grandes miséricordes que Dieu m'a montrées dans ce cas dont je ne me repens pas.

Smith - N'êtes-vous pas sûr d'avoir à mourir pour cet acte, et cela avec violence ?

Flower - J'ai, avant que l'acte ne fut commis, sacrifié mon corps à la mort pour cela ; c'est pourquoi je portais sur moi, en écrit, mon opinion de Dieu et des Saintes Écritures ; que s'il avait plu à Dieu de leur permettre de me tuer dans l'église, ils auraient vu, dans l'écrit, que mon espérance qui (j'en remercie Dieu) est gardé sûrement sur ma poitrine ; étant sûr de la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur, et fort chagrin pour tous mes péchés, ci espérant que bientôt, par sa miséricorde je cesserai de les commettre.

Smith - Je n'ai pas besoin de parler avec vous de l'espérance que vous avez davantage ; car je m'aperçois (Dieu en soit loué) que vous êtes dans un bon état ; et c'est pourquoi je supplie Dieu d'étendre ses ailes sur vous afin que, comme vous avez été zélé par amour pour lui, même jusqu'à faire la perte de cette vie, il vous donne son Saint-Esprit pour vous conduire à une meilleure vie, ce qui, je crois, arrivera prochainement.

Flower - J'ai hâte que cela soit, cher ami, étant assuré qu'ils peuvent tuer le corps et que je recevrai la vie éternelle et ne verrai plus la mort. Robert Smith partit alors, laissant Flower dans le cachot.

Après quelque temps, il fut amené devant l'évêque qui lui administra, sous serment, plusieurs articles. Mais ne répondant pas d'une manière satisfaisante, il fut renfermé à la prison Fleet. Alors il fut amené devant le gardien et trouvé coupable d'avoir maltraité un prêtre dans l'exécution de ses devoirs et aussi pour maintenir de damnables hérésies. L'évêque lui demanda, alors, s'il connaissait quelque cause pour laquelle on ne devrait pas prononcer sentence contre lui comme hérétique ? Flower répondit, "Je n'ai absolument rien à dire, car je ne me départirai pas de ce j'ai déjà dit ; et faites en conséquence ce que vous voudrez.

L'évêque passa alors sentence sur lui comme hérétique et le livra au pouvoir séculier.

Le 24 avril, 1555, il fut conduit au bûcher à la cour de l'église de Ste. Marguerite,Westminster, au milieu d'un nombre prodigieux de spectateurs. Là, il s'agenouilla et pria comme suit:

"Ô Dieu éternel, père tout-puissant et miséricordieux qui a envoyé ton Fils sur la terre pour me sauver et toute l'humanité ; qui remonta au ciel et laissa son sang sur la terre derrière lui pour la rédemption de nos péchés, aie pitié de moi, pour l'amour de ton cher Fils, notre Seigneur Jésus-Christ en qui seul je confesse qu'il y a salut et justification et qu'il n'y a

pas d'autre chemin, ni sainteté par lequel ou dans lequel un homme puisse se sauver. C'est ici ma foi, dont je prie tous les hommes ici présents d'être témoins."

Il répéta alors la prière dominicale ; après quoi, il se prépara, à subir sa sentence. Un prêtre romain désira qu'il rétractât son hérésie et par ce moyen sauvât sa vie ; auquel il dit, "Monsieur, je vous prie, pour l'amour de Dieu d'être satisfait ; car ce que j'ai dit, je l'ai dit ; et je compte que Dieu me rendra capable de demeurer ferme jusqu'à la fin."

Ceci fait, il fut enchaîné au bûcher et sa main gauche attaché à son côté. L'autre, celle avec laquelle il avait frappé le prêtre, fut alors élevée et coupée ; il supporta' cela sans la moindre apparence d'émotion. Les fagots furent alors pilés autour de lui et étant allumés, il cria, "Ô toi Fils de Dieu, aie pitié de moi ; Ô toi Fils de Dieu, reçois mon esprit." Il répéta ces mots trois fois quand la fumée lui enleva la parole ; mais il montra encore aux spectateurs qu'il n'était pas privé de vie en levant le bras d'où la main avait été coupée avec l'autre aussi longtemps qu'il fut capable. Comme il n'y avait pas suffisamment de fagots il endura de grandes tortures, le bas de son corps étant consumé un temps considérable avant que les autres parties fussent beaucoup affectées. Enfin, toutefois l'exécuteur finit ses misères en lui frappant un coup violent sur la tête qui jeta la partie élevée de son corps dans le feu ; et de cette manière affreuse il rendit l'esprit.

Martyre du Révd. John Bradford et John Leafe.

Le premier de ces martyrs naquit à Manchester où il reçut une éducation libérale, ayant acquit une connaissance considérable de la littérature classique et mathématique. En atteignant sa maturité, ayant des amis distingués, par leur influence il devint secrétaire de Sir John Harrington, trésorier de Henri VIII. Après un temps, ayant le goût de l'étude, il quitta le bureau et alla à Cambridge, où, à la fin d'une année, il fut fait maître-des-arts ; bientôt après il fut admis comme boursier au collège de Pembroke.

Vers ce temps-là, Martin Bucer, un avocat zélé de la religion réformée demeurait à Cambridge. Ayant de grands égards pour Mr. Bradford, il le persuada d'étudier pour l'œuvre du ministère. Mr. Bradford, étant timide, aurait voulu s'excuser comme n'étant pas suffisamment qualifié ; mais Bucer obtint son consentement et il fut consacré diacre par le Dr. Ridley, évêque de Londres qui après cela le fit prébendier de St. Paul où, à tour de rôle, il prêcha pendant trois ans le vrai Évangile de Christ.

Après l'accession de la reine Mary, Mr. Bradford continua à prêcher jusqu'à ce qu'il fut arrêté par l'incident suivant. Dans la première année du règne de cette princesse, Bonner, alors évêque de Londres, ordonna à Mr. Bourn, plus tard évêque de Bath, de prêcher un sermon, dans lequel il prit occasion dans l'évangile choisi pour ce jour de justifier Bonner, alors replacé dans son évêché, en prêchant sur le même texte le même jour pendant quatre ans et recommandant la doctrine pour laquelle, suivant le prédicateur, il fut jeté dans la Marshaisea et gardé là prisonnier pendant le règne du roi Édouard VI. Ces paroles causèrent un grand

murmure parmi le peuple, même ils étaient si irrités que l'un d'eux jeta un poignard au prédicateur et menaça de le descendre de la chaire. Il désira, en conséquence, que Mr. Bradford essayât d'apaiser le peuple qui était si tumultueux, qu'il ne pouvait être réprimé même par l'autorité du lord maire. Aussitôt que Mr. Bradford monta en chaire, le peuple s'écria, "Que Dieu sauve ta vie, Bradford !" et on écouta tranquillement son discoure dans lequel il les blâma pour leur conduite désordonnée les exhorta à la tranquillité ; et après qu'il eut fini, ils se dispersèrent paisiblement. L'après-midi du même jour, Mr. Bradford prêcha à Bow Church et blâma le peuple pour sa conduite tumultueuse à l'église St. Paul le matin.

Trois jours après, il fut cité devant la reine et son conseil, et là, accusé d'être la cause du désordre, quoiqu'il fût la personne elle-même qui l'avait arrêté. Il fut aussi accusé d'avoir prêché à l'Église de Bow-Church, quoiqu'il eût exhorté fortement le peuple à la paix. Mais rien de ce qu'il put avancer ne lui servit de rien ; et il fut enfermé à la Tour accusé de sédition. Là il fut enfermé pour un an et six mois, jusqu'à ce que la religion papiste fut rétablie par acte de parlement. Il s'examina alors concernant sa foi, parce qu'il ne pouvait parler contre la doctrine de l'Église de Rome, sans danger ; tandis que, pendant que les lois du roi Édouard étaient en force, il pouvait parler librement suivant sa conscience.

Les principaux articles avancés contre lui étaient - son refus d'accepter la doctrine de la transsubstantiation ou la présence corporelle de Christ dans le sacrement, et affirmant que les méchants n'avaient point part au corps de Christ dans le sacrement. Plusieurs évêques et hommes instruits conférèrent avec lui, mais leurs arguments n'eurent aucun poids auprès de lui, n'étant pas basés sur l'Écriture. Comme Mr. Bradford ne voulait pas accepter d'autres dogmes que ceux qui étaient sanctionnés par la parole de Dieu, il fut d'abord excommunié, ensuite condamné et remis entre les mains des shérifs de Londres par lesquels il fut conduit de nuit avant son exécution à Newgate ; le jour suivant il fut amené au bûcher avec le martyr dont nous allons raconter les souffrances.

John Leafe était un apprenti à un fabriquant de chandelles et à l'âge de dix-neuf ans, étant accusé d'hérésie il fut enfermé au Comptoir par l'échevin du quartier où il demeurait. Après avoir été renfermé quelque temps il fut amené devant l'évêque Bonner et examiné concernant sa foi dans le sacrement de l'autel et sur d'autres points ; ses réponses donnèrent peu de satisfaction à l'évêque. Quelques jours après il fut examiné de nouveau ; mais ses réponses étant les mêmes ; il fut condamné et livré au pouvoir séculier pour ne pas croire que le pain et le vin dans le sacrement ne sont pas changés, par les paroles de la consécration, réellement et en substance, en corps et en sang de Christ.

Après sa condamnation l'évêque lui envoya deux papiers, l'un contenant sa rétraction, l'autre sa confession. Le messager, après lui avoir lu celle-là (car il ne pouvait ni lire ni écrire lui-même) lui demanda s'il voulait la signer ; ce à quoi, sans la moindre hésitation il répondit dans la négative. Il lut alors sa confession, et il prit alors une épingle et se piquant la main il

arrosa le papier de son sang et demanda au messager de montrer à l'évêque qu'il l'avait signé de son sang.

Quand ces deux martyrs furent conduits au lieu de l'exécution, à Smithfield, Mr. Bradford s'agenouilla sur l'un des côtés du bûcher et Leafe sur l'autre. Ils continuèrent dans cette position quelques minutes, jusqu'à ce que le shérif demandât à Mr. Bradford de se lever. Là-dessus ils se levèrent tous les deux et après que Mr. Bradford eut fait une courte harangue au peuple, ils furent attachés au bûcher et les roseaux et les fagots entassés autour d'eux. Mr. Bradford levant alors les yeux et les mains au ciel s'écria, "Ô Angleterre, Angleterre, repens-toi de tes péchés ; prends garde à l'antéchrist, prends garde à l'idolâtrie ; prends garde qu'ils ne te trompent pas.' Alors se tournant an jeune Leafe il lui dit ; "Sois courageux, mon frère, le temps de la délivrance est proche." Le jeune homme répondit, "Que le Seigneur, Jésus reçoive nos esprits." Le feu fut alors mis aux fagots et ils endurèrent tous les deux leur souffrance avec la plus parfaite résignation, mettant leur confiance entière dans ce Rédempteur béni qui mourut pour sauver l'humanité.

Martyre de Margaret Polley.

Telle fut la violence du zèle et de la bigoterie pendant le règne de Marie *la sanglante*, que même le sexe faible n'échappa pas à la persécution. On informa contre Margaret Polley à Maurice, évêque de Rochester ; elle fut amenée devant lui et il lui fit, d'un ton solennel, la harangue suivante : -

"Nous, Maurice, par permission de Dieu évêque de Rochester, procédant dans une cause d'hérésie contre toi, Margaret Polley, de la paroisse de Popinberry, dans notre diocèse de Rochester, avançons à ta charge les articles suivants. Nous requérons de toi une réponse vraie, complète et claire, par vertu de ton serment qui doit être donné."

Le serment étant administré, l'évêque demanda de la femme une réponse à chacun des articles suivants :

1. "Ne sont-ce pas des hérétiques, ceux qui maintiennent et acceptent d'autres opinions que ne le fait notre sainte mère l'église catholique ?"

Voici sa réponse, "Ce sont, vraiment, des hérétiques grandement déçus qui acceptent et maintiennent des doctrines contraires à la parole de Dieu qui, je le crois sincèrement, fut écrite par des saints hommes enseignés par le Saint-Esprit."

2. Acceptez-vous et maintenez-vous que dans le sacrement de l'autel, sous la, forme du pain et du vin, il n'y a pas le vrai corps et sang de Christ, et que le dit corps est vraiment au ciel seulement et non pas dans le sacrement ?"

Elle répondit. "Ce que j'ai appris des Saintes Écritures, je le maintiens fermement, à savoir que le vrai corps qui fut crucifié pour les péchés de tous les vrais croyants est monté au ciel, est là à la droite de la majesté céleste ; que ce corps y est demeuré depuis, et ne saurait, d'après

ma croyance, être dans le sacrement de l'autel. Je crois que le pain et le vin dans le sacrement doivent être reçus comme symboles et représentants du corps et du sang de Christ, mais non pas comme son corps réel et en substance. Je crois, dans mon faible jugement, qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme, en prononçant des paroles sur les éléments du pain et du vin de les changer en vrai corps et sang de Christ. En un mot, c'est ma croyance que l'eucharistie n'est qu'une commémoration de la mort de notre Sauveur qui a dit, "Aussi souvent que vous faites ceci faites-le en mémoire de moi."

Ces réponses appropriées et franches provoquèrent le hautain prélat, qui, après des paroles injurieuses, lui dit, "qu'elle était une sotte femme et ne savait pas ce qu'elle disait ; et que c'était le devoir de tout chrétien de croire ce que la mère l'église enseigne." Il lui demanda alors, "Voulez-vous rétracter l'erreur que vous maintenez, être réconciliée à l'église et recevoir la rémission des péchés ?" Elle lui répondit, "Je ne puis croire autrement que je n'ai dit, parce que la pratique de l'église de Rome est contraire, non seulement à la raison et à nos sens, mais aussi à la parole de Dieu.

Là-dessus, l'évêque prononça la sentence de condamnation ; et elle fut envoyée en prison où elle demeura pendant plus d'un mois. Elle était dans la fleur de l'âge, pieuse, charitable, compatissante, versée dans les Écritures et aimée de tous ceux qui la connaissaient. On l'exhorta à plusieurs reprises à se rétracter ; mais elle refusa toutes les offres de prolonger sa vie à de telles conditions, choisissant la gloire, l'honneur et l'immortalité ci-après, plutôt que quelques courtes années dans cette vallée de chagrin aux dépens de la vérité et de la conscience.

Quand le jour de son exécution arriva, qui fut en juillet, 1555, elle fut conduite à Tunbridge où elle fut brûlée, scellant la vérité de son sang et montrant que Dieu peut se servir des plus humbles instruments pour magnifier la gloire de sa grâce.

Le même jour, un certain Christopher Wade, un tisserand de Dartford, dans Kent, qui avait aussi été condamné par l'évêque de Rochester, subit le même sort au même endroit ; mais ils furent exécutés séparément, lui subissant le premier la terrible sentence.

Environ au même temps, John Bland, John Frankesh, Nicholas Shelterden, et Humphrey Middleton furent brûlés ensemble à Canterbury. Les deux premiers étaient ministres et prédicateurs de l'Évangile, l'un ministre de Adesham, et l'autre ministre de Rolvindon, dans Kent. Ils se résignèrent avec un courage chrétien priant avec ferveur que Dieu voulût les recevoir dans son royaume céleste.

Martyre de John Launder et de Dirick Carver.

John Launder de Godstone, dans le comté de Surrey, laboureur, et Dirick Carver, de Brighthelmstone, dans le comté de Sussex, brasseur, furent arrêtés dans la maison de celui-ci, quand ils étaient en prières et envoyés au conseil à Londres, où, ne donnant pas de réponses

satisfaisantes aux questions proposées, ils furent envoyés à Newgate, pour y attendre le loisir et la cruelle décision du cruel et arrogant Bonner.

Launder dit, qu'étant à Brighthelmstone pour transiger des affaires avec son père et apprenant que Mr. Carver était un promoteur des doctrines de la réformation, il se rendit à sa maison pour joindre ses prières aux pieux chrétiens qui s'y rassemblaient. Il avoua sa foi "qu'il y a sur la terre une seule Église catholique universelle dont les membres sont dispersés dans tout le monde ; que la même église ne maintient et n'enseigne que deux sacrements qui sont le baptême et la sainte cène ; et que d'enseigner ou faire usage de plus de sacrements ou autres cérémonies est contraire à l'Écriture."

Il ajouta de plus, "qua tout service, sacrifices et cérémonies, maintenant en usage en Angleterre sont erronés, contraires à la doctrine de Christ et à la décision de l'Église catholique du Christ dont il se croyait l'un des membres. Que dans le sacrement il n'y a pas de réellement et vraiment contenu, sous les formes du pain et du vin, le vrai corps et le sang de Christ en substance ; mais que quand il a reçu le pain matériel, il recevait cela en mémoire de la mort et de la passion de Christ et pas autrement."

"De plus, que la messe est abominable et opposée à la parole de Dieu et à son Église catholique, enfin, que la confession auriculaire n'est pas nécessaire, mais que chaque personne doit confesser ses péchés à Dieu seul." Ayant maintenu ces opinions dans la cour de l'évêque et refusé de se rétracter, il fut condamné et livré au pouvoir séculier.

Dirick Carver, étant examiné par l'évêque Bonner concernant sa croyance au sacrement de l'autel, la messe, la confession auriculaire, et la religion alors enseignée dans l'église d'Angleterre, fit une confession semblable et aussi bonne. Il dit aussi, "que depuis le couronnement de la reine il avait la Bible et psautier lus en anglais, à différends temps, à sa maison dans Brighthelmstone ; et que pendant les douze derniers mois, il avait eu les litanies anglaises dites dans sa maison avec d'autres prières en anglais."

Après cet examen il fut fortement sollicité de se rétracter, mais il refusa de le faire ; sur quoi on passa sur lui la sentence de condamnation ainsi que sur Launder, et le temps de son exécution fut fixé pour le 22 de juillet, à Lewes, à Sussex.

A son arrivée au bûcher il s'agenouilla et pria ; et adressa les spectateurs comme suit : - "Chers frères et sœurs, soyez témoins que je suis venu sceller de mon sang l'Évangile de Christ, parce que je le crois vrai. Plusieurs d'entre vous savent que l'Évangile vous a été prêché ici à Lewes, et maintenant il n'est plus prêché ainsi ; et parce que je ne veux pas renier l'Évangile de Dieu je suis condamné à mourir."

Là-dessus le shérif dit, **"**Si tu ne crois pas au pape, tu es damné, corps et âme**."** Mais notre martyr eut pitié de son aveuglement et demanda à Dieu de pardonner son erreur. Étant alors attaché au bûcher et le feu allumé autour de lui, il se soumit patiemment et expira s'écriant, "Ô Eternel aie pitié de moi ! Seigneur Jésus reçois mon esprit."

Son camarade prisonnier, John Launder, fut brûlé le jour suivant à Steyning ; où il donna gaiement sa vie à ce Dieu des mains duquel il l'avait reçue.

Martyre de John Denley, John Newman, et Patrick Packingham.

Les émissaires papistes étaient tellement en recherche de leur proie dans toutes les parties du royaume, qu'il fut presque impossible de leur échapper longtemps. Comme Mr. Denley et Mr. Newman voyageaient en Essex, dans une visite à quelques amis, ils furent rencontrés par un juge de paix, qui, les soupçonnant d'hérésie les arrêta ; et en même temps prit de Mr. Denley une confession de foi par écrit. Il les envoya alors à Londres avec une lettre pour être présentés au concile. En étant amenés devant le concile on les exhorta de se soumettre aux lois de la reine ; mais cet avis n'étant d'aucun effet, leur examen fut référé à Bonner.

Le 28 Juin, 1555, Denley, et Newman avec Patrick Packingham (qui avait été arrêté deux jours auparavant) furent amenés devant Bonner, à son palais à Londres. L'évêque ayant examiné les deux premiers sur leurs confessions et trouvant qu'ils y tenaient inflexiblement se servit de son exhortation habituelle ; là-dessus Denley répondit, "Que Dieu nous garde de votre conseil, et me garde dans l'opinion que j'ai ; car ce que vous estimez être de l'hérésie, je le considère être la vérité."

Le 5 juillet, l'évêque procéda, dans la forme habituelle contre eux dans le consistoire de l'église St. Paul. Après les articles variés et leurs réponses eurent été lus, on les exhorta à se rétracter. Comme ils demeuraient fermes, ils furent condamnés comme hérétiques et livrés aux shérifs de Londres qui les conduisit à Newgate où ils furent gardés jusqu'à ce que les ordres fussent préparés pour leur exécution.

Denley fut condamné à être brûlé à Uxbridge. Là il fut enchaîné au bûcher et expira au milieu des flammes, chantant un psaume à la louange de son Rédempteur. Un prêtre papiste qui était présent, fut si irrité de son chant, qu'il commanda à un de ses aides, de jeter un fagot sur lui, ce qui fut fait et il reçut une violente fracture du crâne, ce qui avec le feu le priva bientôt de voix et de vie.

Quelques jours après, Packingham souffrit au même endroit ; mais Newman fut exécuté à Saffron Walden, en Essex. Ils moururent tous les deux avec un courage remarquable remettant, joyeusement leurs âmes entre les mains de Celui qui les donna, avec la ferme attente de recevoir des couronnes de gloire dans les parvis célestes. Leur attente ne sera pas déçue. Celui "qui ne peut mentir " a déclaré que ceux qui souffrent pour son nom sur la terre seront amplement récompensés dans le ciel. "Vous serez bienheureux quand on vous aura injuriés et persécutés, et quand, à cause de moi, on aura dit faussement contre vous toute sorte de mal. Réjouissez-vous, et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous."

Chapitre XII - Les Souffrances et Martyre de l'Evêque Hugh Latimer et Autres

Hugh Latimer naquit d'humbles parents à Thirkestone, dans Leicestershire, environ l'année 1475. Ils lui donnèrent une bonne éducation, et l'envoyèrent à Cambridge où il se montra un zélé papiste ; mais conversant fréquemment avec Thomas Bilney, il vit les erreurs du papisme et devint un zélé protestant. Latimer étant ainsi converti, travailla à avancer les doctrines réformées et proclama la nécessité d'une sainte vie, en opposition aux formes extérieures. Ceci le rendit odieux à Cambridge alors le siège de l'ignorance, de la bigoterie et de la superstition. Toutefois la piété sincère de Mr. Bilney et l'éloquence naturelle et gaie de Latimer eut un grand empire sur les jeunes étudiants, et accrut tellement le crédit des protestants que les papistes en furent grandement alarmés et demandèrent hautement l'assistance du bras séculier.

C'est par ce bras que Bilney souffrit à Norwich ; mais cela, loin d'ébranler la réformation à Cambridge, inspira aux chefs un nouveau courage. Latimer commença a travailler plus qu'il ne l'avait encore fait ; et réussit à obtenir ce crédit auprès de son parti que Bilney avait possédé si longtemps. Parmi d'autres preuves de son zèle et de résolution il y avait celle-ci ; il eut le courage d'écrire au roi (Henri VIII.) contre une proclamation, défendant l'usage de la bible en anglais, et autres livres sur des sujets religieux. Il avait prêché devant sa majesté une ou deux fois à Windsor et avait été favorablement remarqué par ce monarque.

Mais les quelques espérances d'avancement que la faveur de son souverain pouvait lui procurer, il s'exposa à les perdre plutôt que de négliger ce qu'il croyait être son devoir. Sa lettre est le portrait d'un cœur honnête et sincère, et se termine ainsi : "Acceptez, très gracieux souverain, sans déplaisir, ce que j'ai écrit. J'ai cru de mon devoir de mentionner ces choses à votre majesté. Je n'ai aucune querelle personnelle avec qui que se soit, comme Dieu m'en est témoin ; je voulais seulement induire votre majesté à considérer attentivement quelle espèce de personnes vous entourent et le but qu'elles vous conseillant.

A la vérité, grand prince, plusieurs d'entre elles, à moins d'être bien calomniées ont des intérêts privés à ménager. Que Dieu donne à votre majesté de discerner les intentions des hommes méchants, et d'être en toute chose égal à la haute charge qui vous est confiée. C'est pourquoi, excellent roi, pensez à vous-même ; ayez égard à votre propre âme et pensez que le jour est proche quand vous aurez à rendre compte de votre charge et du sang qui a été répandu par votre épée ; et que dans ce jour votre grâce puisse demeurer inébranlable et non pas avoir honte, mais être prête et exacte dans votre compte et avoir votre pardon scellé avec le sang de notre Sauveur Jésus-Christ, qui seul servira dans ce jour, c'est là ma prière quotidienne à celui qui a souffert pour nos péchés. Que l'esprit divin vous préserve".

Lord Cromwell était maintenant au pouvoir, et étant un avant-coureur de la réformation, il obtint un bénéfice dans Wiltshire pour Latimer, qui y alla immédiatement, remplissant ses devoirs consciencieusement, quoique bien persécuté par le clergé romain, qui, à la fin poussa

sa malice jusqu'à obtenir de le faire citer à l'archevêché à Londres. Ses amis lui avaient conseillé de quitter l'Angleterre, mais leurs efforts furent vains. Il partit pour Londres au milieu de l'hiver, et par une sévère attaque de la pierre et de colique, mais surtout affligé de laisser sa paroisse exposée au clergé papiste.

A son arrivée il trouva une cour d'évêque, et de canonistes prêts à le recevoir ; où, au lieu d'être examiné, comme il s'y attendait, concernant ses sermons, un papier lui fut remis entre les mains, auquel on lui commanda de souscrire, déclarant sa foi dans l'efficacité des messes pour les âmes du purgatoire, des prières aux saints décédés, des pèlerinages à leurs sépulcres et à leurs reliques, le pouvoir du pape de pardonner les péchés, la doctrine des mérites, les sept sacrements et le culte des images ; et quand il refusa de les signer, l'archevêque, en fronçant les sourcils lui commanda de considérer ce qu'il faisait. "Nous n'avons pas" dit-il, " Mr. Latimer, l'intention d'être dur avec vous ; nous vous renvoyons pour le présent. Prenez une copie des articles, examinez-les avec soin, et que Dieu permette qu'à notre nouvelle rencontre nous nous trouvions l'un et l'autre dans une meilleure disposition".

A l'assemblée suivante et à plusieurs autres qui s'en suivirent la même scène eut lieu de nouveau. Il demeura inflexible et ils continuèrent à le tourmenter. Fatigué d'être ainsi traité, quand il fut de nouveau appelé, au lieu d'y aller il envoya une lettre à l'archevêque dans laquelle il lui dit, "Que le traitement qu'il avait reçu dernièrement l'avait rendu impropre à se présenter ce jour-là, et que dans l'intervalle il ne pouvait s'empêcher de profiter de l'occasion pour se plaindre auprès de sa grâce de l'avoir retenu si longtemps loin de son travail ; qu'il lui semblait inexplicable que ceux qui ne prêchaient jamais eux-mêmes en empêchassent les autres ; que quant à l'examen qu'on lui faisait subir, il ne pouvait imaginer à quoi il tendait ; ils prétendaient une chose au commencement et une autre en avançant ; que si ses sermons donnaient offense, quoiqu'il fut persuadé lui-même qu'ils n'étaient ni contraire à la vérité ni à aucun canon de l'église.

Il était prêt à répondre à ce qui pourrait y paraître répréhensible ; qu'il désirait qu'on eût un peu plus de considération pour l'opinion du peuple ; et qu'une distinction fut faite entre les ordonnances de Dieu et celles des hommes ; que s'il existait quelques abus en religion comme on le supposait communément, il pensait que la prédication était le meilleur moyen de les opposer ; qu'il désirait que tous les pasteurs fussent obligés de remplir leur devoir ; mais que, toutefois, on donna liberté à ceux qui le faisait ; que quant aux articles qu'on lui proposait, il demandait qu'on l'excuse d'y souscrire ; pendant qu'il vivait il n'encouragerait jamais la superstition ; et que, enfin, il espérait que l'archevêque excuserait ce qu'il avait écrit. Il connaissait son devoir envers ses supérieurs et le pratiquerait ; mais dans ce cas il pensait qu'une plus grande obligation reposait sur lui".

Les évêques continuèrent leurs persécutions, mais leurs plans furent remarquablement déjoués. Latimer étant élevé au siège de Worcester en l'an 1533, par l'intermédiaire de Anne Boleyn, alors la femme favorite de Henri, à laquelle, très probablement il était recommandé

par Lord Cromwell, il avait maintenant un champ plus étendu pour promouvoir les principes de la réformation. Tous les historiens de cette époque parlent de lui comme remarquablement zélé dans l'exécution de ses devoirs ; en surveillant le clergé de son diocèse il était actif, zélé et résolu ; il présidait à sa cour ecclésiastique avec le même esprit. Dans ses visites, qu'il faisait souvent, il était observateur ; strict et prudent dans ses ordinations ; infatigable dans sa prédication ; et sévère et persuasif dans ses reproches et ses exhortations.

En 1536 il fut sommé d'être présent au parlement et à la convocation : ce qui lui donna une nouvelle occasion d'avancer la réformation. Plusieurs changements furent faits en matières religieuses, et, quelques mois après, la Bible fut traduite en anglais et recommandée à l'étude du public.

Latimer, grandement satisfait, s'en alla à son diocèse. Il n'avait pas de talents, comme il le disait, pour les affaires de l'État. Toute son ambition était de bien remplir les fonctions pastorales d'un évêque. Combien il était peu qualifié pour être courtisan, l'histoire suivante le montrera. C'était la coutume dans ces temps-là pour les évêques de faire des présents au roi, au nouvel an, et plusieurs d'entre eux donnèrent généreusement, proportionnant leurs dons à leur attente. Parmi le reste, Latimer, étant alors en ville, se rendit chez le roi avec son offrande ; mais au lieu d'une bourse d'or, qui était l'obligation ordinaire, il présenta un Nouveau Testament avec une feuille pliée d'une manière très apparente à ce passage, "Dieu jugera les fornicateurs et les adultères".

En 1539 il fut de nouveau sommé d'assister au parlement. L'évêque de Winchester, Gardiner, était son grand ennemi ; et dans une occasion, quand les évêques étaient chez le roi, s'agenouilla et accusa solennellement Latimer d'avoir prêché à la cour un sermon Histoire séditieux. Étant prié par le roi, avec sévérité, de se justifier, Latimer fut si loin de s'excuser pour ce qu'il avait dit qu'il se justifia noblement ; et se tournant vers le roi, il dit avec cette noble insouciance qu'inspire une bonne conscience, "Je ne me suis jamais cru digne, ni ai-je demandé de prêcher devant votre majesté ; mais j'ai été invité et serais disposé à céder la place à mes amis supérieurs. Si c'est le désir de votre majesté de les choisir comme prédicateurs, je serai satisfait de porter leurs livres après eux. Mais si votre majesté me permet de prêcher, je désire que vous me permettiez de décharger ma conscience et de présenter ma doctrine suivant mon auditoire. J'aurais été un idiot, vraiment, d'avoir prêché ainsi sur les confins de votre royaume, comme je l'ai fait devant votre majesté" La hardiesse de sa réponse déjoua la malice de ses accusateurs ; la sévérité du visage du roi se changea en un sourire gracieux et l'évêque fut congédié avec cette obligeante facilité que ce monarque ne montrait qu'à ceux qu'il estimait.

Toutefois, comme Latimer ne pouvait pas donner son vote pour les six articles papistes, il crut que c'était mal d'exercer aucune fonction dans une église où de telles conditions de communion étaient requises et il se démit de son évêché et se retira à la campagne. Mais un malheureux accident le porta dans l'atmosphère orageux de la cour : il fut tellement blessé par

la chute d'un arbre qu'il fut obligé de chercher de meilleure assistance qu'il ne pouvait se procurer où il demeurait. Avec cette intention il se rendit à Londres où il vit la chute de son patron, lord Cromwell ; perte dont il eut raison de s'apercevoir. Car les émissaires de Gardiner le découvrirent bientôt et sur une prétendue accusation il fut envoyé à la Tour, où, sans examen judiciaire, il souffrit un cruel emprisonnement pendant les six dernières années du règne du roi Henri.

A la mort de Henri, l'intérêt protestant fut ravivé sous son fils Édouard, et Latimer fut immédiatement mis en liberté. On prépara une adresse au protecteur lui demandant de lui rendre son évêché ; le protecteur était bien consentant et proposa la chose à Latimer ; mais lui, se croyant maintenant incapable de le faire, choisit plutôt d'accepter une invitation de fixer sa résidence avec l'archevêque Cranmer à Lambeth, où sa principale occupation fut d'écouter les plaintes et de redresser les torts des pauvres. Son caractère, pour les services de cette espèce, était si universellement connu que les étrangers de toutes les parties de l'Angleterre avaient recours à lui.

Il passa ainsi plus de deux ans, et il assista pendant ce temps l'archevêque à composer les homélies qui furent publiées par autorité sous le règne du roi Édouard ; il prêcha aussi les sermons du carême devant sa majesté pendant les trois premières années de son règne. Sur la révolution qui arriva à la cour, après la mort du duc de Somerset, il se retira à la campagne et fit usage de la licence du roi comme prédicateur général, où il pensait que ses travaux seraient le plus utiles. Il fut ainsi employé durant le reste de ce règne et dans le commencement du suivant ; mais aussitôt que la réintroduction du papisme fut résolue, l'évêque de Winchester qui était maintenant le premier ministre, envoya un message pour le citer devant le conseil. Il en reçut l'avis quelques heures avant l'arrivée du messager, mais il ne fit aucun usage de l'avis reçu.

Le messager le trouva équipé pour le voyage ; ce qui le surprit, sur quoi Mr. Latimer lui dit qu'il était prêt de le suivre à Londres pour rendre raison de sa foi, comme il l'avait été pour tout voyage dans sa vie ; et qu'il n'avait aucun doute que Dieu, qui l'avait déjà rendu capable de prêcher la parole devant deux princes le rendrait capable d'y rendre témoignage devant un troisième. Le messager lui dit alors, qu'il n'avait aucun ordre de se saisir de sa personne et lui remettant une lettre, il s'en alla. Toutefois trouvant que c'était une assignation du concile, il partit immédiatement. Comme il passait à travers Smithfield il dit joyeusement, "Cette place de torture a depuis longtemps soupiré après moi" Le matin suivant il se rendit au concile qui l'ayant comblé de reproches, l'envoya à la Tour d'où après quelque temps il fut transporté à Oxford.

NICOLAS RIDLEY, évêque de Londres, reçut la première partie de son éducation à Newcastle-upon-Tyne ; de là il alla à Cambridge où son grand savoir et son habileté renommée le recommandèrent au point qu'il fut nommé maître-des-arts de Pembroke-hall.

Après avoir été quelques années dans cette place, il voyagea dans diverses parties de l'Europe. A son retour il fut fait chapelain à Henri VIII. et évêque de Rochester, d'où il fut transféré au siège de Londres par Edouard VII.

Dans sa vie privée il était humain, pieux et affable ; en public il était instruit, orthodoxe et éloquent, diligent dans l'accomplissement de ses devoirs et très populaire comme prédicateur. Il fut instruit dans la religion catholique romaine, mais gagné à la foi protestante par la lecture du livre de Bertram sur les sacrements ; et fut affermi dans cette foi par des entrevues fréquentes avec Cranmer et Pierre martyr.

A l'avènement de la reine Marie la sanglante il partagea le même sort que les autres qui professèrent la vérité de l'Évangile. Etant accusé d'hérésie, il fut envoyé à la Tour et après à la prison de Bocardo, à Oxford ; d'où il fut remis à la garde de M. Irish, maire de la ville dans la maison duquel il demeura jusqu'au jour de son exécution.

Le 30 septembre, 1555, ces deux éminents prélats furent cités de comparaître dans l'école de théologie, à Oxford. Le Dr. Ridley fut d'abord examiné et sévèrement réprimandé par l'évêque Lincoln, parce que quand il entendait "la grâce du cardinal" et "la sainteté du pape" mentionnées dans la commission, il ne se découvrait pas. Les paroles de l'évêque furent comme suit : Mr. Ridley, si vous ne voulez pas vous découvrir par respect du pape et de son légat le cardinal par l'autorité duquel nous siégeons en commission, votre chapeau vous sera ôté.

L'évêque de Lincoln fit alors un discours en forme dans lequel il supplia Ridley de revenir à la sainte mère l'Église ; insista sur l'antiquité et l'autorité du siège de Rome et du pape comme le successeur immédiat de St. Pierre. Le Dr. Ridley en retour opposa vigoureusement les arguments de l'évêque et défendit hardiment les doctrines de la réformation. Il reçut alors l'ordre de paraître le jour suivant à l'église Ste. Marie.

Quand Latimer fut amené en cour, l'évêque de Lincoln l'exhorta chaleureusement à retourner à l'Église dont il s'était révolté. Ses réponses n'étant pas satisfaisantes, il reçut ordre de paraître dans l'église Ste. Marie en même temps que le Dr. Ridley.

Le jour fixé, les commissaires se rencontrèrent, et le Dr. Ridley étant le premier amené devant eux, l'évêque de Lincoln commença à répéter les procédés de la première assemblée, l'assurant qu'il avait pleine liberté de faire tels changements qui lui plaisait dans ses réponses et de les présenter par écrit.

Après quelque débat le Dr. Ridley tira un papier et commença à lire ; mais l'évêque commanda au bedeau de lui ôter son écrit. Le docteur désira avoir la permission de la lire, déclarant que le contenu n'était que ses réponses ; mais l'évêque et d'autres l'ayant examiné privément ne voulurent pas qu'il fut lu en pleine cour.

L'évêque de Gloucester, affectant un grand intérêt pour le Dr. Ridley, le pressa de ne pas se livrer à un esprit obstiné, mais de retourner à l'unité de la sainte Église catholique. Le Dr. Ridley lui répondit froidement qu'il n'était pas glorieux de sa propre intelligence, mais qu'il était pleinement persuadé que la religion qu'il professait était fondée sur la très sainte et infaillible Église de Dieu, et qu'en conséquence il ne pouvait l'abandonner ou la renier. Il désira déclarer ses raisons par lesquelles il ne pouvait en sûreté de conscience, admettre la suprématie papale ; mais sa requête fut refusée.

L'évêque le trouvant inflexible, l'apostropha ainsi ; "Dr. Ridley, c'est avec la plus grande anxiété que je remarque votre entêtement et votre opiniâtreté à persister dans des erreurs damnables et dans l'hérésie ; mais à moins de vous rétracter il me faudra procéder à l'autre partie de ma commission quoique à regret" Ridley ne faisant aucune réponse : la sentence de condamnation fut lue ; après quoi il fut reconduit en prison.

Quand Latimer fut amené devant la cour, l'évêque Lincoln l'informa que, quoique ils avaient déjà pris ses réponses, cependant ils lui avaient donné le temps de les considérer, et lui permettraient de faire les changements qu'il jugerait à propos, espérant, par ce moyen, de le ramener de ses erreurs et de l'amener à la foi de la sainte Église catholique. Mais il ne dévia pas dans un seul point des réponses qu'il avait déjà données.

Étant de nouveau averti de se rétracter, il refusa, déclarant qu'il ne renierait jamais la vérité divine qu'il était prêt à sceller de son sang. On prononça alors contre lui sentence de condamnation et il fut remis à la garde du maire.

Le récit de la dégradation de Ridley, sa conduite avant et sur les lieux de l'exécution est intéressant ; nous allons le donner au complet.

"Le 15 octobre, le Dr. Brooks, évêque de Gloucester et le vice-chancelier d'Oxford, le Dr. Marshall avec quelques-uns des chefs et directeurs de la même université et plusieurs autres vinrent à la demeure du maire où le Dr. Ridley était prisonnier. L'évêque de Gloucester lui dit alors, "Que sa majesté la reine lui offrait de nouveau, par leur intermédiaire, sa gracieuse faveur, s'il voulait la recevoir et revenir encore à la foi dans laquelle il avait été baptisé" Il dit de plus, que s'il ne voulait pas se rétracter, il leur faudrait procéder suivant la loi. Mais, dit-il, nous vous avons souvent prié de rétracter vos opinions, imaginaires et diaboliques que jusqu'ici vous n'avez pas fait, quoique en le faisant vous pourriez en gagner plusieurs. C'est pourquoi, mon bon Mr. Ridley, considérez le danger qui va en résulter tant pour l'âme que pour le corps si vous vous exposez volontiers au danger".

"Milord" dit le Dr. Ridley, vous connaissez parfaitement ma disposition dans cette affaire ; et quant à ma doctrine, ma conscience m'assure qu'elle est orthodoxe et en accord avec la parole de Dieu (cela soit dit à sa gloire) ; laquelle doctrine, Dieu m'aidant je maintiendrai aussi longtemps que ma langue parlera et qu'il y a un souffle dans mon corps ; et en confirmation de quoi je suis consentant de le sceller de mon sang.

"Brooks - Ce serait mieux, Mr. Ridley, de ne pas le faire. Car vous savez très bien que quiconque est hors de l'Église catholique ne peut être sauvé. C'est pourquoi, je dis, que pendant que le pardon vous est offert vous l'acceptiez et confessiez que le pape est le chef et la tête de l'Église".

"Ridley - Je m'étonne que vous me dérangiez avec des paroles aussi vaines que folles. Vous savez mon opinion concernant l'autorité usurpée de cet antechrist".

"Et il aurait alors discuté avec l'évêque, mais on ne le lui permit pas ; l'évêque lui dit que s'il ne voulait pas se taire on l'y forcerait. Et voyant, dit-il que vous ne voulez pas recevoir le pardon de la reine, il nous faut, contre notre volonté, procéder à vous dégrader et vous priver de la prêtrise. Car, nous ne vous prenons pas pour évêque et conséquemment nous allons le plus tôt nous débarrasser de vous ; ainsi, vous remettant au pouvoir séculier, vous savez ce qui va s'en suivre".

Ridley - Faites de moi ce qu'il plaira à Dieu que vous fassiez. Je suis bien content de m'y conformer.

Brooks - Ôtez votre chapeau et mettez ce surplis.

Ridley - Pas moi, vraiment.

Brooks - Mais il le faut.

Ridley - Je ne le ferai pas.

Brooks - Il le faut ; c'est pourquoi, ne faites pas plus de difficulté, mais v mettez ce surplis sur vous.

Ridley - Vraiment, s'il est mis sur moi ce sera contre ma volonté.

Brooks - Ne voulez-vous pas le mettre ?

Ridley - Non, je ne le ferai pas.

Brooks - Il sera mis sur vous par l'un ou pour l'autre.

"Ridley Faites là-dessus comme il vous plaira ; j'en suis bien content et même plus que cela ; le domestique n'est pas plus grand que son maître. S'ils ont si cruellement traité notre Sauveur Jésus-Christ, et qu'il l'ait souffert patiemment, combien il nous convient à nous, ses serviteurs !"

En disant ses paroles ils lui mirent un surplis avec tous les quolifichets employés dans la messe. Comme ils le faisaient le Dr. Ridley s'éleva fortement contre l'évêque romain et tout son appareil insensé, appelant le premier antechrist et le dernier fou et abominable, même trop sot pour un artifice sur la scène.

"Brooks Vous faites mieux de vous taire, pour qu'on ne vous ferme pas la bouche. Un nommé Edridge, se tenant près, dit alors, Monsieur, la loi est qu'il soit bâillonné, ainsi qu'il soit bâillonné" A ces mots le Dr. Ridley, le regardant attentivement secoua la tête vers lui, et ne fit pas de réponse.

"Quand ils vinrent à l'endroit où le Dr. Ridley devait tenir le calice et l'hostie le Dr. Ridley, "ils ne viendront pas dans mes mains ; car s'ils y viennent ils tomberont à terre pour moi" Alors quelqu'un fut choisi pour les tenir, tandis que l'évêque Brooks lut ce qui concernant la dégradation de personnes dans les ordres d'après la loi du pape. Ils mirent alors le livre dans sa main, et lurent en latin, Nous t'ôtons ton office de prêcher l'Évangile, &c. A ces mots le Dr. Ridley laissa échapper un grand soupir et regardant au ciel, il dit, "Ô Eternel pardonne-leur méchanceté" Ayant mis sur lui les habillements de la messe, ils commencèrent à les lui ôter (commençant avec le pardessus) lisant ensuite en latin suivant la loi du pape. Quand tout lui fut ôté, excepté seulement le surplis, le Dr. Ridley dit, "De quelle puissance êtes-vous pour pouvoir ôter à un homme ce qu'il n'a jamais eu ? Je n'ai jamais été un chanteur ; vous m'ôtez ce que je n'ai jamais eu.

Ainsi quand cette ridicule dégradation fut finie, le Dr. Ridley dit à Brooks, Avez-vous fini ? Si vous avez fini, alors donnez-moi la permission de causer un peu concernant ces matières. Brooks répondit, Mr. Ridley, nous ne devons pas parler avec vous ; vous êtes hors de l'église ; et notre loi est que nous ne devons pas parler avec quelqu'un hors de l'église. Alors le Dr. Ridley répondit, "Voyant que vous ne voulez pas me permettre de parler, et ne daignez pas non plus de m'écouter, quel remède sinon la patience ? Je porte ma cause à mon Père céleste qui modifiera les choses qui sont mauvaises quand il le jugera à propos".

Ils s'en allaient quand Ridley dit, "Milord, je vous prie de bien vouloir lire un petit livre des écrits de Bertram concernant le sacrement. Je vous assure que vous y trouverez beaucoup d'informations excellentes" Le Dr. Brooks ne lui répondit pas, mais s'en allait. Alors le Dr. Ridley ajouta, "Oh, je m'aperçois que vous ne pouvez supporter ce genre de conversation. Eh bien, puisque cela ne sert à rien, je ne dirai plus rien ; je parlerai d'affaires séculières. Je vous prie donc, milord de m'écouter et d'être un intermédiaire à sa majesté la reine en faveur de plusieurs pauvres, surtout ma pauvre sœur et son mari qui se tiennent là. Ils avaient une pauvre rente que je leur accordais quand j'occupais le siège de Londres qui leur est ôtée par celui qui occupe la même place, sans loi ni conscience. J'ai une supplication à faire à sa majesté en leur faveur. Vous allez l'entendre."

Alors il la lut et quand il fut à l'endroit qui parlait de sa sœur en la nommant, il pleura ; de sorte que, pour un moment, il ne pouvait parler. Mais se remettant, il dit, c'est un sentiment naturel qui me poussait, mais j'ai fini maintenant ; et sur cela il la finit, et la remit à son frère lui commandant de la remettre à sa majesté la reine et de prier non seulement en sa propre faveur mais aussi pour ceux qui avaient des baux ou des donations accordées par lui et retirés par le Dr. Bonner. Le Dr. Brooks dit, En vérité, M. Ridley, votre demande dans cette pétition

est bien juste ; c'est pourquoi il me faut en conscience parler à sa majesté la reine en, leur faveur.

Ridley - Je vous prie, pour l'amour de Dieu, de le faire.

Brooks - Je crois que votre requête vous sera accordée, il n'y a qu'une chose pour lui nuire, et c'est parce que vous n'encouragez pas les procédés de la reine, mais que vous vous y opposez obstinément.

Ridley - Quel remède ? Je ne puis faire plus que de parler et d'écrire. J'espère que j'ai déchargé ma conscience et que la volonté de Dieu sera faite.

Brooks - Je ferai de mon mieux".

La dégradation étant terminée, le Dr. Brooks appela les baillis, leur remettant le Dr. Ridley avec cette recommandation de le garder sûrement afin d'empêcher toute personne de lui parler, et de l'amener au lieu de l'exécution quand requis. Alors le Dr. Ridley dit, "Je remercie Dieu qu'il n'y ait personne de vous capable de m'accuser de quelque crime manifeste et notoire ; car si vous le pouviez, cela se ferait certainement, je le vois très bien" Ce à quoi Brooks répliqua qu'il jouait le rôle d'un pharisien orgueilleux en s'exaltant lui-même.

"Le Dr. Ridley dit, "Non, je confesse que je suis un misérable pécheur, et que j'ai grand besoin de l'aide et de la miséricorde de Dieu et que je les demande tous les jours : c'est pourquoi je vous prie de ne pas avoir une telle opinion de moi" Alors ils partirent et en s'en allant, un certain recteur d'un collège conseilla au Dr. Ridley de se repentir et d'oublier ses opinions erronées. "Monsieur" dit le docteur, "repentez-vous, car vous êtes hors de la vérité ; et je prie Dieu (si c'est sa divine volonté) d'avoir pitié de vous et de vous accorder l'intelligence de sa parole" Alors le recteur, étant en colère lui dit, "J'espère que je ne serai jamais de votre opinion diabolique ou dans le lieu où vous irez ; tu es l'homme le plus obstiné et volontaire que j'aie jamais entendu parler.

La nuit avant de souffrir, comme il était assis au souper dans la maison de M. Irish, il invita son hôtesse et le reste à la table, à son mariage ; car, dit-il, demain il faut que je sois marié ; et ainsi il se montra aussi gai que jamais. Il demanda ensuite à son frère s'il pensait que sa sœur aurait le cœur de s'y trouver ; il répondit, Oui, j'ose le dire, de tout son cœur" Sur cela il dit, Qu'il était content de voir sa sincérité. En entendant cela Mme. Irish pleura. Mais le Dr. Ridley la consola disant, "Oh Mme. Irish, vous ne m'aimez pas ; car puisque vous pleurez il paraît que vous ne serez pas à mon mariage ni en serez contente. Vraiment vous n'êtes pas autant mon amie que je pensais que vous l'étiez. Mais tranquillisez-vous : quoique mon déjeuné puisse être piquant et pénible, cependant je suis sûr que mon souper sera plus agréable et doux.

"Quand ils se levèrent de la table, son frère lui offrit de rester toute la nuit avec lui. Mais il dit Non, non, vous ne ferez pas cela. Car j'ai l'intention (Dieu voulant) de dormir aussi

tranquillement cette nuit que je ne l'ai jamais fait. Là-dessus son frère s'en alla, l'exhortant à être de bon courage et de prendre sa croix tranquillement, car sa récompense était grande, etc".

Martyre de Ridley et de Latimer.

Le côté nord de Oxford, dans le fossé tout près du collège Baliol fut choisi pour le lieu de l'exécution ; et crainte de quelque tumulte, lord Williams reçut ordre par lettre de la reine de s'y rendre avec les troupes de la ville pour l'assister, quand tout fut prêt, les prisonniers furent amenés par le maire et les baillis.

Le Dr. Ridley portait une robe noire de fourrure, telle qu'il portait quand il était évêque ; une écharpe de velours garnie de fourrure, un bonnet de nuit en velours, avec un chapeau à cornes et des pantoufles aux pieds. Il se rendit au bûcher entre le maire et un échevin.

Après lui venait Latimer vêtu d'une pauvre redingote de ratine de Bristol bien usée avec un bonnet boutonné et un mouchoir sur la tête, tout prêt pour le feu, avec un linceul neuf et long descendant jusqu'aux pieds ; cette vue causa du chagrin chez les spectateurs qui voyaient d'un côté l'homme qu'ils avaient vu autrefois et de l'autre la calamité dans laquelle ils étaient tombée.

"Le Dr. Ridley, comme il passait vers Bocardo, regarda ou se trouvait le Dr. Cranmer, espérant le voir à la fenêtre et lui parler. Mais le Dr. Cranmer était occupé alors à disputer avec le moine Soto et ses confrères, de sorte qu'il ne put le voir. Le Dr. Ridley regardant en arrière vit Latimer venant après lui auquel il dit, " Oh, êtes-vous là ?" " Oui ." dit Mr. Latimer j'y vais aussi vite que je puis ." Ainsi, lui le suivant, ils arrivèrent enfin au bûcher. Le Dr. Ridley entra d'abord sur la place, et il leva les deux mains vers le ciel ; alors apercevant Mr. Latimer il courut vers lui avec un visage joyeux, l'embrassa en lui disant, " Ne crains rien, mon frère, car Dieu va apaiser la fureur des flammes ou nous fortifier pour l'endurer."

Il se rendit alors au bûcher et, s'agenouillant, il pria avec une grande ferveur ; pendant que Mr. Latimer, le suivant, s'agenouilla et pria avec autant d'instance que lui. Après cela, ils se levèrent et conversèrent ensemble, et pendant qu'ils étaient ainsi occupés, le Dr. Smith commença son sermon à leur adresse sur ce texte de St. Paul, " Si je livre mon corps pour être brûlé et si je n'ai pas la charité, cela ne me profitera de rien ." Il y allégua que la bonté de la cause et non pas l'espèce de mort produit la sainteté de la personne ; ce qu'il confirma par les exemples de Judas, et d'une femme de Oxford qui se pendit dernièrement parce que eux et leurs pareils peuvent alors être jugés justes, qui se détruisent eux-mêmes dans le désespoir, comme ils craignaient que ses hommes qui se tenaient devant lui le feraient. Il conseilla alors au peuple de s'en méfier, car ils étaient hérétiques et morts quant à l'église. Il termina en les exhortant de se rétracter et de revenir à l'église. Son sermon ne dura guère qu'un quart d'heure.

"A sa conclusion le Dr. Ridley dit à M. Latimer, "Voulez-vous commencer à répondre au sermon, ou le ferai-je ?" M. Latimer dit, "Commencez le premier, je vous prie" "Je le ferai" dit le Dr. Ridley".

Il s'agenouilla alors avec M. Latimer devant lord Williams le vice chancelier de Oxford et les autres commissaires qui étaient assis sur un banc et dit, Je vous prie, mon lord, pour l'amour de Christ de me permettre de dire deux ou trois mots ; et pendant que le lord baissait sa tête devant le maire et le vice-chancelier pour savoir s'il aurait la permission de parler, les baillis et le Dr. Marshal, le vice-chancelier, coururent à la hâte vers lui et avec leurs mains sur sa bouche dirent, M. Ridley, si vous voulez révoquer vos opinions erronées vous n'aurez pas seulement la liberté de le faire, mais aussi la vie."

"Pas autrement ?" dit le Dr. Ridley. "Non" répondit le Dr. Marchal ; "c'est pourquoi si vous ne voulez pas le faire, il n'y a pas de remède ; vous devez souffrir ce que vous méritez" "Eh bien" dit le martyr, aussi longtemps qu'il y aura un souffle dans mon corps je ne renierai jamais Christ mon Seigneur et sa vérité révélée ; que la volonté de Dieu soit faite en moi" sur cela il se leva et dit à haute voix, "Je remets notre cause au Dieu Tout-Puissant qui jugera tous les hommes sans acception de personne" M. Latimer ajouta à ceci son dicton accoutumé. "Eh bien, il n'y a rien de caché qui ne soit découvert" On leur ordonna de se préparer immédiatement pour le bûcher.

Ils obéirent avec douceur. Le Dr. Ridley donna sa robe et son écharpe à son beau-frère, Mr. Shipside, qui tout le temps de son emprisonnement quoiqu'il n'eut pas la permission de venir à lui, se chargeait du soin de lui procurer les choses nécessaires qu'il lui faisait parvenir par le sergent. Quelques autres parties de son habillement il donna aussi et les antres furent pris par les baillis.

Il fit aussi présent de petits objets aux messieurs qui l'entouraient, plusieurs d'entre eux pleurant de pitié ; à Sir Henry Lea, il donna un sou neuf ; au gentilhomme de lord Williams des serviettes, &c., et celui qui pouvait obtenir la moindre bagatelle comme souvenir de cet excellent homme se trouvait heureux. Mr. Latimer permit tranquillement à son gardien, de lui ôter son haut-de-chausse et ses autres habits qui étaient très ordinaires ; et son linceul étant enlevé, il paraissait être une aussi belle personne qui se put voir.

"Alors le Dr. Ridley, se tenant encore dans son pantalon, dit à son frère, "il vaudrait mieux pour moi que j'aille dans mon pantalon," "Non,' dit Latimer, "cela vous causerait plus de souffrance ; et il pourrait être de service à un pauvre homme."

Là-dessus, dit le Dr. Ridley, "Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu" et il se déboutonna. Alors mis en chemise, il leva la main et dit, "Ô Père céleste, je t'offre mes plus sincères remerciements de ce que tu m'as appelé à confesser ton nom même jusqu'à la mort ; je te supplie, Dieu éternel, d'avoir pitié du royaume d'Angleterre et de le délivrer de tous ses ennemie".

"Le forgeron prit alors une chaîne de fer et la mit à la ceinture des deux ; et comme il clouait la gâche, le Dr. Ridley prit la chaîne de sa main et regardant le forgeron de côté, dit, "Mon bon ami, cloue-la bien, car la chair aura son cours" Alors son frère apporta un sac de poudre et l'attacha à son cou. Le Dr. Ridley, lui demanda ce que c'était, il répondit, de la poudre. "Alors" dit-il "Je la prends pour être envoyé à Dieu, c'est pourquoi je la prendrai. Et en avez-vous" dit-il, "pour mon frère ?" (voulant dire Mr. Latimer,) Oui, monsieur, j'en ai, dit-il. "Alors donnez-lui-en, à temps" dit-il, "de crainte que vous arriviez trop tard. Ainsi son frère en porta à Mr. Latimer.

Ils apportèrent alors un fagot allumé, et le mirent aux pieds du Dr. Ridley ; là-dessus Mr. Latimer dit, "*AYEZ BON COURAGE MR. RIDLEY ET SOYEZ HOMME ; NOUS ALLONS ALLUMER AUJOURD'HUI, EN ANGLETERRE, PAR LA GRÂCE DE DIEU, UNE CHANDELLE QUI, JE CROIS, NE S'ÉTEINDRA JAMAIS*".

Quand le Dr. Ridley vit que la flamme venait de son côté, il cria d'une voix remarquablement forte, "En tes mains, Ô Eternel, je remets mon esprit ; Eternel reçois mon esprit ; et il continua à répéter, Seigneur, Seigneur, reçois mon esprit" Mr. Latimer cria fortement, "Ô Père qui es aux cieux, reçois mon esprit" Il mourut bientôt après, apparemment avec peu de souffrance.

"Mais le Dr. Ridley à cause du feu mal allumé, les fagots étaient verts, et entassés trop haut de sorte que les flammes qui brûlaient furieusement en dessous, ne pouvaient pas aisément l'atteindre fut exposé à une telle souffrance qu'il leur demanda pour l'amour de Dieu, de laisser le feu venir vers lui.

Son beau-frère l'entendant, mais ne le comprenant pas très bien, pour le débarrasser de sa souffrance et ne sachant pas très bien ce qu'il faisait ; il amoncela des fagots sur lui, de sorte qu'il le couvrit entièrement. Ceci fit brûler le feu si ardemment en dessous qu'il brûla les parties inférieures avant de toucher aux supérieures et le fit se débattre sous les fagots, et lui fit demander souvent de laisser venir le feu vers lui, disant "Je ne puis brûler. Cependant dans tous ces tourments il n'oublia pas de s'adresser à Dieu. Il souffrit de tels tourments jusqu'à ce qu'un des assistants tira, avec sa hallebarde, les fagots du haut, et où le Dr. Ridley vit flamber le feu, il se pencha de ce côté. Enfin le feu toucha la poudre et on ne le vit pas remuer davantage, mais brûla l'autre côté, tombant aux pieds de Latimer ; son corps étant divisé.

"L'affreux spectacle remplit presque tous les yeux de larmes. Quelques-uns s'affligèrent sérieusement de voir la mort de ceux dont la vie leur avait été si chère. Quelques autres s'apitoyaient sur leurs personnes pensant que leurs âmes n'en avaient pas besoin. Mais le chagrin de son frère, dont l'anxiété le poussa à essayer de finir promptement ses souffrances, mais qui, par erreur et confusion, les prolongea si malheureusement et qui surpassèrent celles de tous les autres. Son chagrin fut si violent que les spectateurs s'apitoyèrent sur lui presque autant que sur le martyr".

Les Souffrances et Martyre de Thomas Cranmer, Archevêque de Canterbury.

Cet éminent prélat naquit à Aslacton, en Nottinghamshire, le 2 de juillet, 1489. Ayant complété ses études à l'université, il prit les degrés ordinaires, et était si bien aimé qu'il fut choisi agrégé du collège Jésus et devint célèbre par son grand savoir et ses talents. En 1521, il se maria et par là perdit sa position ; mais sa femme, mourant en couche, il fut réélu. En 1523, il fut choisi pour conférencier en théologie dans son propre collège et choisi par l'université, l'un des examinateurs dans cette science. Dans cette office, il inculqua surtout l'étude des Saintes Écritures, alors bien négligée, comme étant indispensablement nécessaire.

La peste s'étant déclarée à Cambridge, M. Cranmer alla à Waltham-Abbey, où, rencontrant Gardiner et Fox, l'un le secrétaire et l'autre l'aumônier du roi, le divorce projeté de ce monarque concernant Catherine sa reine fut mentionné ; quand Cranmer conseilla d'en référer à notre université et aux universités étrangères pour connaître leur opinion dans ce cas-là. Il donna tant de satisfaction à ces messieurs qu'ils l'introduisirent au roi, qui lui donna ordre d'écrire ses pensées sur le sujet, le prit pour son chapelain et l'admit à cette faveur et estime qu'il ne perdit jamais après.

En 1530 il fut envoyé par le roi pour discuter sur le sujet du divorce à Paris, à Rome et autres endroits. A Rome il remit un livre au pape et offrit de le justifier dans une controverse publique ; mais personne ne se présenta pour l'opposer ; tandis qu'en particulier il les força à confesser que le mariage était contraire à la loi de Dieu. Le pape le constitua pénitencier général de l'Angleterre et le renvoya.

Pendant qu'il était loin, le grand archevêque Warham mourut : Henri convaincu du mérite de Cranmer décida qu'il lui succéderait et lui donna ordre de revenir. Il en soupçonna la cause et retarda ; il désirait refuser cette haute position, car il avait une vraie et exacte appréciation de l'office. Mais ceci ne fit que stimuler la résolution du roi. Il fut consacré le 30 mars, 1553 ; et quoiqu'il reçut les bulles ordinaires du pape, il protesta, à sa consécration, contre le serment de fidélité, etc., à lui. Car il avait conversé librement avec les réformés en Allemagne, avait lu les livres de Luther et était attaché fortement à la cause glorieuse de la réformation.

Le premier service qu'il rendit au roi dans son caractère archiépiscopal fut de prononcer la sentence de son divorce d'avec Catherine ; le suivant, fut de l'unir en mariage avec Anne Boulen, la conséquence de ce mariage fut la naissance de Élisabeth dont il fut le parrain.

Comme la reine était grandement intéressée à la réformation, les amis de cette bonne œuvre commencèrent à concevoir de grandes espérances. Mais la disposition changeante du roi et la malheureuse fin de Anne, excitèrent leurs craintes ; il n'en résulta, toutefois, aucun mauvais effet. La suprématie du pape était universellement désapprouvée ; les monastères, etc., détruits sur la découverte complète des vices les plus abominables et de la corruption qui y existaient ; ce livre précieux de "l'Érudition d'un chrétien" fut recommandé par l'autorité

publique ; et les Écritures Saintes enfin, à la joie infinie de Cranmer et de lord Cromwell ne furent pas seulement traduites mais introduites dans toutes les paroisses.

La traduction en fut reçue avec une immense joie ; chaque personne qui était capable de l'acheter le fit ; les pauvres s'empressèrent de l'entendre lire ; des personnes avancées en âge apprirent à lire, pour pouvoir l'étudier ; et même les petits enfants s'empressèrent avec avidité de l'entendre. Nous ne pouvons-nous empêcher de remarquer combien nous sommes tenus d'apprécier ce trésor sacré, et combien nous devons repousser toutes les tentatives de ses ennemis, et de cette église qui voudrait nous en priver, et nous réduire encore aux légendes et aux scolastiques, à l'ignorance et à l'idolâtrie.

Cranmer fit alors une collection des opinions tirées des œuvres des pères de l'Église et des docteurs nouveaux. Peu de temps après ceci il donna une preuve, éclatante de sa constance désintéressée par son opposition à ce qui est communément appelé les six articles sanguinaires du roi Henri. Toutefois, il essuya l'orage et publia, avec un incomparable préface, la grande Bible, dont six copies furent mises à la disposition du peuple par Bonner alors nouvellement consacré évêque de Londres dans sa cathédrale de St. Paul.

Les ennemis de la réforme, toutefois, étaient remuants et Henri, hélas n'était pas protestant dans le cœur. Cromwell leur fut sacrifié et ils dirigeaient leurs traits vengeurs contre Cranmer. Gardiner en particulier était infatigable ; il le fit accuser en parlement et plusieurs lords du conseil privé poussèrent le roi à envoyer l'archevêque à la Tour. Le roi s'aperçut de leur malice ; et un soir, faisant semblant de s'amuser sur l'eau il commanda de conduire son bateau à Lambeth. L'archevêque descendit pour présenter ses respects et reçut ordre du roi de monter sur le bateau. Henri l'informa des accusations mises à sa charge et parla de son opposition aux six articles. L'archevêque répliqua modestement qu'il ne pouvait s'empêcher d'être de la même opinion, mais n'avait pas conscience de les avoir violées. Le roi alors prenant un air de plaisanterie, lui demanda si sa chambre à coucher pourrait supporter l'épreuve de ces articles ? L'archevêque confessa qu'il avait été marié en Allemagne avant sa promotion ; mais il assura le roi que, sur la passation de cet acte, il s'était séparé de sa femme et l'avait envoyée chez ses amis. Sa majesté fut si charmée de sa franchise et de son intégrité, qu'il lui découvrit tout le complot formé contre lui et lui donna un anneau de grande valeur qu'il pourrait produire en cas de nécessité.

Quelques jours après cela, les ennemis de Cranmer le citèrent devant le conseil. Il s'y rendit donc, mais ils le firent attendre dans l'antichambre parmi les domestiques ; le traitèrent, à sa rentrée, avec un grand mépris ; et l'aurait envoyé à la Tour. Mais il produisit l'anneau qui changea leur ton à son égard ; pendant que ses ennemis recevaient une sévère réprimande de Henri, Cranmer lui-même obtint le plus haut degré de sécurité et de faveur. Dans cette occasion il montra une indulgence et une douceur pour lesquelles il a toujours été si distingué ; il ne persécuta aucun de ses ennemis mais il pardonna même volontiers à Gardiner, son ennemi invétéré, quand il lui écrivit une lettre le suppliant de le faire. La même douceur se

montra envers le Dr. Thornton, le suffragant de Dover, et le Dr. Barber qui, quoique reçu dans sa famille, dépositaire de ses secrets, et redevable de beaucoup de faveurs avait ingratement conspiré avec Gardner pour lui ôter la vie.

Quand Cranmer eut découvert leur perfidie, il les fit venir à son étude et leur dit qu'il avait été vilement et faussement accusé par quelques-uns en qui il avait placé la plus grande confiance, leur demanda comment il devrait agir à leur égard ? Eux, ne soupçonnant pas qu'ils y étaient concernés répondirent, que "de tels scélérats devraient être poursuivis avec la plus grande rigueur ; de plus ils méritaient de mourir sans miséricorde" En entendant cela l'archevêque, levant les mains, s'écria, "Dieu de miséricorde ! à qui peut-on se fier ?" Et alors, prenant de son sein les lettres par lesquelles il avait découvert leur perfidie, leur demanda s'ils les reconnaissaient ? Quand ils virent leurs propre 3 lettres, ils furent confus à l'extrême ; et tombant à genoux ils demandèrent humblement pardon. L'archevêque leur dit "qu'il leur pardonnait et prierait pour eux, mais qu'ils ne pouvaient s'attendre qu'ils se fieraient à eux à l'avenir".

Comme nous en sommes à sa facilité de pardonner les injures, nous pouvons raconter un charmant exemple qui arriva quelque temps auparavant.

La première femme de l'archevêque qu'il maria à Cambridge était parente de l'hôtesse à l'hôtellerie du Dolphin et y prenait pension. Comme il la fréquentait souvent pour cette raison, le parti papiste fit circuler une histoire qu'il avait été palefrenier dans cette hôtellerie, et n'avait jamais reçu une éducation libérale. Cette sotte histoire avait été répétée dans une auberge par un prêtre de Yorkshire qu'il avait habitude de fréquenter, se moquant de l'archevêque en disant qu'il n'avait pas plus de savoir qu'une oie. Quelqu'un en informa lord Cromwell et le prêtre fut enfermé dans la prison Fleet. Quand il y eut été neuf ou dix semaines il envoya supplier l'archevêque de lui pardonner et demanda d'être élargi.

L'archevêque le cita devant lui et après l'avoir blâmé doucement, lui demanda s'il l'avait jamais connu ? Il lui répondit "Non" L'archevêque lui demanda alors pourquoi il attaquait son caractère ? Le prêtre s'excusa en disant qu'il était en boisson ; mais Cranmer lui répondit que c'était une double faute. Il lui dit alors que s'il était disposé à essayer quelle espèce d'écolier il était, il aurait la liberté de l'essayer dans n'importe quelle science il le désirait. Le prêtre lui demanda humblement pardon et confessa qu'il était ignorant et ne comprenait rien autre que sa langue maternelle. "Il n'y a aucun doute" dit Cranmer "que vous êtes bien versé dans la Bible anglaise et que vous pouvez répondre aux questions qui en sont tirées ; dites-moi qui était le père de David ?" Le prêtre s'arrêta un moment pour réfléchir ; mais enfin dit à l'archevêque qu'il ne s'en rappelait pas. "Dites-moi, alors" dit Cranmer, "qui était le père de Salomon ?" Le pauvre prêtre répondit qu'il n'était pas versé dans les généalogies et ne pouvait le dire. L'archevêque alors lui conseillant de fréquenter moins souvent les buvettes et d'étudier davantage le renvoya en liberté à son curé.

Ce sont là des exemples qui servent à montrer le caractère indulgent de Cranmer. En vérité, il fut blâmé par plusieurs pour son excès d'indulgence. Le roi qui était bon juge des hommes remarquant la haine implacable de ses ennemis changea ses armoiries de trois grues à trois pélicans, nourrissant leurs petits de leur propre sang ; et dit à l'archevêque, que ces oiseaux devraient signifier pour lui qu'il devrait être prêt comme le pélican à répandre son sang pour ses petits élèves dans la foi chrétienne ; car dit le roi, "il est probable que vous serez essayé, à la fin, si vous ne changez pas de direction" L'évènement prouva que le roi n'était pas un mauvais prophète.

En 1547, Henri mourut, et laissa sa couronne à son fils unique, Édouard, qui était filleul de Cranmer et avait puisé tout l'esprit d'un réformateur. Cet excellent jeune prince influencé non moins par sa propre inclination que par les conseils de Cranmer et les autres amis de la réformation était diligent de la promouvoir en toutes occasions. Des homélies et un catéchisme furent composés par l'archevêque ; les notes d'Érasme sur le Nouveau Testament furent traduites et affichées dans les églises ; les sacrements furent administrés sous les deux espèces ; et la liturgie lue en langue vulgaire. Ridley, le grand ami de l'archevêque, et l'une des lumières les plus brillantes de la réformation anglaise était également zélé dans la bonne cause ; et, de concert avec lui, l'archevêque prépara les quarante-deux articles de religion et publia un traité bien estimé, intitulé, "Une défense de la vraie doctrine catholique du sacrement du Corps et du Sang de notre Seigneur Jésus-Christ".

Mais cette heureuse scène de prospérité ne devait pas continuer longtemps. Il plut à Dieu de priver la nation du roi Édouard en 1553, se disposant, dans sa sage providence, de perfectionner l'Église de son fils Jésus-Christ nouvellement née, en Angleterre, par le sang des martyrs, comme au commencement il perfectionna l'Église en général. Inquiet pour le succès de la réforme et poussé par l'artifice du duc de Northumberland, Édouard avait été induit à exclure ses sœurs et à léguer la couronne à l'aimable et bien digne bru du duc la lady Jane Grey. L'archevêque fit tout en son pouvoir pour opposer ce changement dans la succession ; mais le roi fut contrôlé ; le testament fut fait et signé par le conseil et les juges. L'archevêque fut appelé le dernier et requis de souscrire ; mais il répondit qu'il ne pouvait le faire sans se parjurer, ayant prêté serment à la substitution de la couronne en faveur des deux princesses Marie et Elizabeth. Le roi répondit à cela, "que les juges qui étaient les plus versés dans la constitution, devraient être consultés sur ce point, et l'avaient assurés que malgré cette substitution il pouvait légalement léguer la couronne à lady Jane" L'archevêque désira converser lui-même avec eux sur le sujet ; et eux tous s'accordant à dire qu'il pouvait légalement souscrire au testament du roi il fut enfin gagné à mettre de côté ses propres scrupules par leur autorité et à y souscrire.

Ayant fait cela, il se crut en conscience obligé de joindre lady Jane ; mais son pouvoir passager expira bien vite, quand Marie et la persécution Montèrent sur le trône et Cranmer ne pouvait s'attendre à autre chose qu'à ce qui arriva.

Il fut condamné pour trahison, et, avec une feinte clémence, pardonné ; mais, pour gratifier la malice de Gardiner et son propre ressentiment implacable contre lui pour le divorce de sa mère, Marie donna ordre de procéder contre lui pour hérésie. La Tour était encombrée de prisonniers ; de sorte que Cranmer, Ridley, Latimer et Bradford furent tous mis dans une chambre. Ils bénirent Dieu pour l'occasion de converser ensemble ; de lire et de comparer les Écritures ; de se conformer à la vraie foi ; et de s'exhorter mutuellement à la fermeté dans sa profession et à la patience dans la souffrance pour l'amour d'elle. Heureuse société ! heureux martyrs ! plus dignes d'être enviés que le tyran vêtu de pourpre avec l'épée toute rougie de sang et entouré de toute la pompe et le faste du pouvoir.

En avril, 1554, l'archevêque, avec les évêques Ridley et Latimer, furent transportés de la Tour à Windsor, et de là à Oxford, pour discuter avec des personnes choisies des deux universités. Mais combien sont vaines les débats quand le sort des hommes est déterminé et chaque mot interprété en mauvaise part. Tel était le cas ici ; car au 20 avril, Cranmer fut amené à l'église Ste. Marie devant les commissaires de la reine, et refusant de souscrire à l'article papiste, il fut déclaré hérétique, et la sentence de condamnation fut passée sur lui. Il leur dit sur cela qu'il en appelait de leur injuste sentence à celle du Tout-Puissant.

Après cela ses domestiques furent renvoyés et lui-même renfermé à l'étroit à Bocardo, la prison d'Oxford. Mais cette sentence étant nulle en loi, comme l'autorité du pape y manquait une nouvelle commission fut envoyée à Rome en 1555 ; et dans l'église Sainte Marie, la cour fit le procès de Cranmer déjà condamné. Il fut ici presque trop fort pour ses juges ; et si la raison et la vérité avaient pu prévaloir, il n'y a aucun doute qui aurait dû être acquitté, et qui condamné.

En février suivant, une nouvelle commission fut donnée à l'évêque Bonner et à l'évêque Thirlby. Quand ils vinrent à Oxford, ils lurent leur commission du pape, et pour ne pas avoir comparu devant eux en personne comme ils l'avaient cité de le faire, il fut déclaré contumace, quoiqu'ils l'eussent eux-mêmes gardé à l'étroit comme prisonnier. Bonner, alors dans un discours injurieux, l'insulta de la manière la plus grossière pour laquelle il fut souvent réprimandé par l'évêque Thirlby, qui pleura et déclara que c'était la scène la plus triste qu'il avait vue de sa vie. Dans la commission on déclarait que la cause avait été entendue à Rome avec impartialité ; les témoins des deux côtés examinés ; et le défenseur de l'archevêque avait eu la permission de faire la meilleure défense possible pour lui. A cette lecture, l'archevêque ne put s'empêcher de s'écrier, "Mon Dieu, quels mensonges voilà ; que moi, qui suis continuellement en prison et empêché d'avoir un défenseur ou un avocat ici, je puisse produire des témoins et appointer mon conseil à Rome. Dieu doit punir ces honteux et évidents mensonges".

Quand Bonner eut fini ces invectives, ils se mirent à le dégrader ; et pour le rendre aussi ridicule que possible, le costume épiscopal dont ils le revêtirent était fait en canevas et de vieilles guenilles. Bonner, pour s'en moquer, l'appelait "M. Canterbury " ou quelque chose de

semblable. Il endura ce traitement avec courage et patience ; leur dit que, "la dégradation ne lui donnait aucun souci, car il y avait longtemps qu'il méprisait ces ornements," mais quand ils en vinrent à lui ôter sa crosse, il la retint et en appela à Thirlby, disant, "J'en appelle au prochain concile général".

Quand ils l'eurent dépouillé de ses habits, ils le revêtirent d'une pauvre robe d'un bedeau de campagne usée, de forme étrange et d'un bonnet de citadin ; et de cette manière le livrèrent au bras séculier pour être reconduit à la prison, où il fut gardé dans un grand dénuement, et éloigné de ses amis. Même, telle était la fureur de ses ennemis, qu'un noble fut arrêté par Bonner, et échappa bel d'avoir un procès pour avoir donné de l'argent à l'archevêque pour s'acheter à dîner.

Cranmer avait maintenant été emprisonné presque trois ans et la mort aurait dû suivre sa sentence et sa dégradation ; mais ses cruels ennemis le réservaient à une plus grande privation et insulte. Tous les moyens imaginables furent employés pour ébranler sa fermeté ; mais il se montra inébranlable dans la profession de sa foi. Même quand il vit le martyre cruel de ses chers compagnons, Ridley et Latimer, il était si loin de reculer, qu'il pria Dieu non seulement de les fortifier, mais aussi, par leur exemple, de l'encourager à une patiente attente et à la même épreuve du bûcher.

Les papistes enfin déterminèrent d'essayer ce que la douceur produirait auprès de Cranmer. Ils le transportèrent en conséquence de la prison au logis du doyen de Christ-Church, où ils se servirent de tous les arguments persuasifs et touchants pour le faire renoncer à sa foi ; et, même, affectèrent trop sa nature sensible par le faux brillant d'une prétendue civilité et de respect. Le malheureux prélat, toutefois résista à toutes les tentations, ce qui les irrita tellement qu'ils le renvoyèrent à la partie la plus dégoûtante de la prison et le traitèrent alors avec la plus cruelle sévérité. Ceci fut plus que ne purent supporter les infirmités d'un homme si âgé : la fragilité humaine prévalut ; et il fut poussé à signer la rétraction suivante que la malice et l'artifice de ses ennemis lui arrachèrent.

Moi, Thomas Cranmer, ci-devant archevêque de Canterbury, renonce, méprise et déteste toutes sortes d'hérésies et les erreurs de Luther et de Twingle et tous les autres enseignements qui sont contraires à la saine et vraie doctrine. Et je crois très fermement dans mon cœur et je confesse de ma bouche qu'il 'n'y a qu'une sainte Église catholique visible, hors de laquelle il n'y a point de salut ; et je reconnais que l'évêque de Rome en est la tête suprême sur la terre lequel je reconnais être le plus grand évêque et pape, le vicaire de Christ auquel tous les chrétiens doivent être soumis.

"Et quant au sacrements, je crois et révère dans le sacrement de l'autel le vrai corps et sang (le Christ étant contenu très certainement sous la forme du pain et du vin ; le pain étant changé, par la toute-puissance de Dieu en corps de notre Sauveur Jésus-Christ et le vin en son sang".

Et quant aux autres six sacrements, aussi (comme en ceci) je crois et maintiens ce que l'Église universelle maintient et ce que l'église de Rome juge à propos et décrète.

De plus, je crois qu'il y a une place de purgatoire, où les âmes des trépassés sont punies pour un temps, pour lesquelles l'église prie saintement et salutairement, comme aussi elle honore les saints et leur adresse des prières.

Finalement, en toutes choses je professe que je ne crois pas autrement que l'Église catholique et l'Église de Rome dans ce qu'elle maintient et enseigne. Et je supplie le Dieu Tout-Puissant que dans sa miséricorde il daigne me pardonner ce que j'ai pu commettre contre Dieu ou son Église et je désire aussi et prie que tous les chrétiens prient pour moi.

"Et de tous ceux qui ont été trompés soit par mon exemple ou ma doctrine, je leur demande, par le sang de Jésus-Christ, qu'ils reviennent à l'unité de l'Église pour que nous soyons tous d'un même esprit sans schisme et sans division".

"Et en conclusion, comme je me soumets à l'Église catholique de Christ, et à son chef suprême, je me soumets aussi à ses très excellentes majestés Philippe et Marie, roi et reine de ce royaume d'Angleterre, &c., et à toutes leurs autres lois et ordonnances, étant toujours prêt comme fidèle sujet à leur obéir en tout temps. Et Dieu m'est témoin que je n'ai pas fait ceci pour obtenir faveur ou par crainte de quelqu'un, mais volontairement et suivant ma propre conscience".

Cette rétraction de l'archevêque fut immédiatement imprimée et distribuée par tout le pays. Pendant tout ce temps-là Cranmer n'avait aucune assurance certaine d'avoir la vie sauve quoique cela lui fit promis par les docteurs ; mais après avoir accompli leur dessein, ils laissèrent le reste au hasard, comme cela arriva avec les adhérents de cette religion. La reine, ayant maintenant trouvé une occasion de se venger de lui, reçut sa rétraction avec joie ; mais insista pour qu'il fut mis à mort.

Le Dr. Cranmer était dans une triste état, n'ayant ni tranquillité en sa propre conscience ni aucun aide de la part de ses adversaires. Outre cela, d'un côté il y avait louange, de l'autre mépris, des deux côtés danger, de sorte qu'il ne pouvait ni mourir ni vivre honnêtement. Et quand il cherchait à se sauver, il fit double perte car il ne pouvait éviter une secrète honte auprès des braves gens ni auprès des méchants le semblant de dissimulation.

Cependant la reine, prenant conseil comment se débarrasser de Cranmer, qui jusqu'à présent ne savait rien de sa haine secrète et ne s'attendait pas à la mort, choisit le Dr. Cole pour préparer pour le 21 mars un discours funéraire pour la mort de celui-là par le feu. Bientôt après, d'autres hommes respectables et des magistrats furent sommés, au nom, de la reine de se rendre à Oxford le même jour avec leurs domestiques et leurs suites, de crainte que la mort de Cranmer ne causa du tumulte. Le Dr. Cole revint à Oxford, prêt à jouer son rôle. Comme le jour de l'exécution approchait, il vint à la prison pour voir le Dr. Cranmer et s'assurer s'il retenait toujours la foi catholique. Cranmer lui répondit que par la grâce de Dieu il serait tous

les jours plus ferme dans la foi catholique ; Cole partit pour cette fois et revint à lui le jour suivant, ne lui donnant encore aucun avis de sa mort qu'on avait décrétée. A cette occasion il lui demanda s'il avait quelque argent ; sur sa réponse négative Cole lui remit quinze écus pour être donnés à tels pauvres qu'il voudrait ; et l'exhortant à être constant dans la foi, il partit.

L'archevêque commença maintenant à imaginer ce dont il s'agissait. Alors un religieux espagnol vint à lui, un des témoins de sa rétractation apportant un papier avec les articles que Cranmer devait publiquement déclarer devant le peuple, le pressant de le copier et de le signer de son nom ; et quand il l'eut fini, le religieux lui demanda d'en écrire une autre copie qu'il pourrait garder, ce qu'il fit aussi. Mais toutefois l'archevêque, voyant où tendaient leur artifice, et pensant que le temps approchait auquel il ne pourrait plus dissimuler, mit sa prière et son exhortation, écrit sur un autre papier, secrètement dans son sein, ayant l'intention de les réciter au peuple avant de faire sa dernière profession de foi ; craignant que s'ils entendaient d'abord sa confession de foi ils ne lui permettraient pas après d'exhorter le peuple.

Bientôt après, environ sur les neuf heures, lord Williams, Sir. Thomas Bridges, Sir John Brown et plusieurs autres juges, avec certains autres nobles qui furent envoyés par le conseil de la reine, vinrent à Oxford avec un grand train d'assistants. Il y avait en outre une grande multitude et une plus grande attente ; ceux qui était du côté du pape ayant une grande espérance d'entendre ce jour-là quelque chose de Cranmer qui fortifierait leur opinion ; d'autres, animés d'un meilleur sentiment, ne doutant pas que lui, qui, pendant plusieurs années, avait présenté la vraie doctrine de l'Évangile, la confesserait maintenant dans le dernier acte de sa vie.

Le Dr. Cranmer vint enfin de sa prison de Bocardo à l'église de Ste. Marie. Le maire allait en avant, venaient ensuite les échevins ; après eux Cranmer entre deux religieux qui, marmottant à tour certains psaumes dans les rues, se répondaient l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils vinrent à la porte de l'église et commencèrent là le cantique de Siméon, "Nunc dimittis" et entrant dans l'église les religieux en chantant les psaumes l'amenèrent à son poste, et l'y laissèrent. Il y avait une estrade appuyée contre la chaire sur laquelle se tenait Cranmer, en attendant que le Dr. Cole fut prêt pour son sermon.

Le triste cas de cet homme offrait un désolant spectacle à tous ces chrétiens qui le contemplaient. Celui qui dernièrement était archevêque, métropolitain et primat de toute l'Angleterre et conseiller privé du roi, vêtu d'une simple robe déchirée avec un vieux bonnet carré, exposé au mépris et au ridicule de tous.

Mis ainsi, quand il eut demeuré assez longtemps sur l'estrade, se tournant vers une colonne contiguë, il leva les mains et pria. Enfin le Dr. Cole montant dans la chaire et commençant son sermon, fit mention de Tobie et de Zacharie qu'il loua pour leur persévérance dans le culte du vrai Dieu ; il divisa son sermon en trois parties, désirant de parler d'abord de la miséricorde de Dieu ; secondement de montrer sa justice ; et en dernier lieu comment les secrets du prince ne doivent pas être dévoilés. Mais il prit bientôt occasion de se tourner vers Cranmer et avec

plusieurs paroles violentes le blâma de ce que lui qui était imbu de la doctrine saine et catholique tombât dans une erreur pernicieuse, qu'il n'avait pas défendue par ses écrits, mais avait aussi réduit d'autres personnes à faire pareil, avec des dons multipliés.

Après que Cole eut terminé son sermon il rappela les gens à la prière. "Mes frères" dit-il, "de peur que quelqu'un ne doute de la repentance de cet homme, vous l'entendrez parler devant vous ; et en conséquence je vous prie, M. Cranmer d'accomplir maintenant ce que vous avez promis ; à savoir que vous fassiez publiquement une vraie profession do votre foi, afin que tous les hommes puissent comprendre que vous êtes vraiment catholique" "Je vais le faire" dit l'archevêque, "et cela de bonne volonté" Alors se levant et ôtant son bonnet il commença à parler comme suit:

"Mes bonnes gens, mes chers frères bien-aimés et sœurs en Christ. Je vous prie très sincèrement de prier le Dieu Tout-Puissant de me pardonner tous mes péchés et mes offenses qui sont sans nombre et grands au-delà de toute mesure. Mais une chose afflige ma conscience plus que tout le reste, dont, Dieu voulant, je parlerai ci-après. Mais quelques grands et nombreux que soient mes péchés, je vous supplie de prier Dieu qu'il me les pardonne tous dans sa miséricorde" Et s'agenouillant il répéta la prière suivante:

"Ô Père céleste, Ô Fils de Dieu, Rédempteur du mondé, Ô Saint-Esprit, trois personnes en un seul Dieu ayez pitié de moi, le plus misérable esclave et pécheur. J'ai péché contre le ciel et la terre, plus que ma langue ne peut exprimer. Où puis-je alors aller ou puis-je fuir ? J'ai honte de lever mes yeux au ciel et sur la terre je ne trouve aucune place de refuge et de secours. A toi donc Ô Eternel j'ai recours ; devant toi je me prosterne, disant, Ô Eternel mon Dieu, mes péchés sont grands mais cependant aie pitié de moi pour l'amour de ta miséricorde. Le grand mystère que Dieu se fit homme n'a pas été accompli pour de petites offenses ou pour peu. Tu n'as pas livré ton Fils (Ô Père Céleste) à la mort pour de petits péchés seulement, mais pour tous les grands péchés du monde, afin que le pécheur retourne à toi de tout son cœur, comme je le fais à présent. C'est pourquoi aie pitié de moi, Ô Dieu dont la nature est d'avoir toujours compassion ; aie pitié de moi, Ô Eternel par ta grande miséricorde. Je ne demande rien par mes propres mérites, mais pour l'amour de ton nom, afin qu'il en soit sanctifié et pour l'amour de ton Fils Jésus-Christ. Et maintenant, donc Ô Père céleste que ton nom soit sanctifié" &c. Et se levant, il dit:

"Tout homme désire au temps de sa mort de donner quelque bonne exhortation, pour que les autres s'en rappelle avant leur mort et s'en trouvent mieux ; aussi je prie Dieu de m'accorder la grâce de de pouvoir dire quelque chose à mon départ actuel par lequel Dieu soit glorifié et vous-mêmes édifiés.

"D'abord, c'est une triste chose que de voir tant de personnes soient attachées à ce vain momie et en soient si soigneuses, qu'elles s'occupent peu ou point du tout de l'amour de Dieu ou du monde à venir. C'est pourquoi ceci sera ma première exhortation que vous tourniez vos

pensées vers Dieu et le monde à venir, et appreniez à connaître ce que veut dire ce qu'enseigne St. Jean, "Que l'amour de ce monde est inimitié contre Dieu".

"La seconde exhortation est que vous obéissiez à votre roi et à votre reine volontairement et sans murmure ; non pas par la crainte que vous en avez, mais beaucoup plus par la crainte de Dieu ; sachant qu'ils sont les ministres de Dieu, appointés par Dieu pour vous commander et vous gouverner ; et en conséquence quiconque leur résiste, résiste à l'ordonnance de Dieu".

"La troisième exhortation est que vous vous aimiez comme des frères et des sœurs. Car, hélas ! c'est pitoyable de voir la haine que porte un chrétien à un autre ne se regardant pas comme frère et sœur mais plutôt comme étrangers et ennemis mortels. Mais je vous prie de bien apprendre cette leçon-ci, de faire du bien à tous les hommes autant qu'il se peut. Car vous pouvez être sûrs de ceci, que quiconque hait quelqu'un ou qui s'efforce de lui nuire, Dieu n'est pas avec cet homme quoiqu'il se croit lui-même être en faveur devant Dieu".

"La quatrième exhortation sera pour ceux qui ont de grands biens et des richesses de ce monde pour qu'ils considèrent bien et pèsent trois déclarations de l'Écriture l'une de notre Sauveur lui-même, "Il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux !" Une déclaration pénible et cependant prononcée par celui qui connaît la vérité. La seconde de St. Jean, "Celui qui a des biens de ce monde et qui voit son frère dans la nécessité lui fermera ses entrailles, comment peut-il dire qu'il aime Dieu ?" La troisième de St. Jacques, qui parle comme suit du riche avare : "Pleurez et vous lamentez à cause de la calamité qui va tomber sur vous ; vos richesses sont pourries, vos habits rongés des vers. Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu ; vous avez amassé un trésor de la colère de Dieu pour le dernier jour ? Que ceux qui sont riches pèsent bien ces trois déclarations ; car s'ils n'ont jamais eu occasion de montrer leur charité ils l'ont aujourd'hui, car il y a tant de pauvres et les provisions si chères.

Et maintenant, puisque j'arrive à la dernière partie de ma vie de laquelle dépend toute ma vie passée et toute ma vie future, soit de vivre avec Christ mon maître éternellement dans la joie, ou bien dans la peine pour toujours avec les mauvais anges en enfer, et que je vois devant mes yeux présentement soit le ciel prêt à me recevoir on l'enfer prêt à m'engloutir je déclarerai devant vous ma foi sans dissimulation.

"D'abord, je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, &c. Et je crois chaque article de la foi catholique, chaque mot et phrase prononcés par Notre Sauveur Jésus-Christ, ses apôtres et ses prophètes dans l'Ancien et le Nouveau Testament".

Et maintenant je viens à ce qui trouble ma conscience plus que tout ce que j'ai fait ou dit dans ma vie ; et c'est d'avoir publié un écrit contraire à la vérité que je renonce ici et répudie, vraiment écrit de ma main, mais contraire à la vérité que je croyais dans mon cœur, écrit par crainte de la mort et pour sauver ma vie si possible ; tous ces papiers que j'ai écrits et signés de ma main depuis ma dégradation je les renonce comme faux. Et comme ma main a commis

l'offense en écrivant ce qui était contraire à mon cœur, ma main sera en conséquence punie d'abord : car quand j'irai au feu elle sera brûlée d'abord.

Quant au pape, je le rejette avec sa fausse doctrine, comme l'ennemi de Christ et comme l'antéchrist.

"Et quant au sacrement, je crois ce que j'ai enseigné dans mon livre contre l'évêque de Winchester ; la doctrine que mon livre enseigne demeurera en force au dernier jour au jugement de Dieu où la doctrine papiste aura honte de se montrer le visage".

Ici les spectateurs furent tous étonnés. Les uns commencèrent à lui rappeler sa rétraction et à l'accuser de fausseté. Il était étrange de voir les docteurs déçus d'une si grande espérance. Je crois que jamais la cruauté n'a été jouée et trompée d'une manière plus remarquable. Car il n'y a aucun doute qu'ils s'attendaient à une glorieuse victoire et à un triomphe perpétuel par la rétraction de cet homme.

Alors on attacha une chaîne autour de Cranmer, et l'on commanda de l'entourer de feu. Quand le bois fut allumé, et que le feu commença à l'entourer il étendit sa main droite qui avait signé sa rétractation, dans les flammes, et l'y tint pour que le peuple vit qu'elle était réduite en charbon avant que son corps ne fut touché. En un mot, il fut si patient et constant au sein de ces tortures, qu'il ne semblait pas se remuer plus que le poteau auquel il était attaché ; ses yeux étaient levés vers le ciel et il disait souvent amis longtemps que sa voix le lui permit, "Cette indigne main droite !" et répétant les paroles d'Étienne, "Seigneur Jésus reçois mon esprit" jusqu'à ce que la fureur des flammes l'eussent réduit au silence, et il rendit l'esprit.

Martyre de William Bongeor, Thomas Benhote, William Purchase, Agnes Silverside, Helen Ewring, Elisabeth Folk, William Muni, John Johnson, Alice Muni et Rose Allen, à Colchester.

Parmi vingt-deux personnes amenées de Colchester à Londres et renvoyées après avoir signées une confession se trouvaient William Munt, qui demeurait à Muchbentley, Alice, sa femme, et Rose Allen, sa fille. Après leur retour à la maison ils s'absentèrent encore du service idolâtre de l'église papiste et fréquentèrent la compagnie de personnes pieuses qui lisaient diligemment la parole de Dieu et invoquaient son nom par Jésus-Christ. Cette conduite offensa tellement les catholiques qu'ils en furent accusés auprès de Lord Darcy. Une persécution s'éleva contre ses pauvres gens, ce qui les força pour un temps de se retirer. Peu de temps après, toutefois, endormis dans la sécurité, ils y retournèrent. Le 7 mars 1557, à environ deux heures du matin, Edmond Tyrrel (un descendant de la personne qui assassina le roi Édouard V., dans la tour de Londres) assisté par le bailli, deux commissaires et autres assistants vinrent à la porte et dirent à Mr. Munt que lui et sa femme devaient aller avec lui au château de Colchester.

Cette grande surprise affecta beaucoup Mme. Munt, qui était bien indisposée à cause du traitement cruel qu'elle avait reçu auparavant du parti papiste ; mais après s'être un peu remise,

elle demanda à Tyrrel que sa fille lui apporte quelque chose à boire. Quand cela fut fait, Tyrrel conseilla à la fille de recommander à son père et à sa mère de se conduire comme de bons chrétiens et membres de l'église catholique ; auquel elle répondit, "Monsieur ils ont un meilleur maître que moi. Car le Saint-Esprit les enseigne et ne leur permettra pas de se tromper".

Tyrrel - Es-tu encore de cette disposition ? Il est temps vraiment, de rechercher de tels hérétiques.

Rose - Monsieur, avec ce que vous appelez hérésie je sers mon Dieu Eternel ; je vous dis la vérité.

Tyrrel - Alors je m'aperçois que vous brûlerez, commère, avec le reste pour l'amour de la compagnie.

Rose - Non, monsieur, pas l'amour de la compagnie, mais pour l'amour de Christ, si j'y suis contrainte ; et j'espère que, dans sa miséricorde, s'il m'y appelle, il me rendra capable de l'endurer.

Le cruel Tyrrel lui saisit alors le poignet et prenant une chandelle allumée qu'elle tenait à la main, la tint sous sa main, la brûlant sur le dos jusqu'à ce que les muscles se cassassent ; et pendant cette barbare opération il lui disait souvent, "Quoi, ne crieras-tu pas ? ne crieras-tu pas ? "Ce à quoi elle répondit constamment qu'elle remerciait Dieu qu'elle n'avait pas de cause, mais plutôt de se réjouir". Mais" dit-elle, "il avait plus de cause de pleurer qu'elle, s'il considérait l'affaire avec soin" Enfin il la repoussa violemment loin de lui avec un langage grossier ; auquel elle ne fit pas d'autre attention que de lui demander. Monsieur, avez-vous fait ce que vous vouliez faire ? Il répondit, "Oui et si vous ne l'approuvez pas, alors améliorez-le".

Rose - Le rectifier ? vraiment que le Seigneur vous rectifie et vous donne la repentance, si c'est sa volonté ; et maintenant, si vous le, trouvez à, propos, commencez par les pieds et brûlez aussi la tête ; car celui qui vous a mis à l'ouvrage vous paiera vos gages un jour, je vous en certifie ; et ainsi elle s'en alla et porta l'eau à sa mère comme en elle avait reçu l'ordre.

Tyrrel les conduisit alors tous au château de Colchester avec John Johnson qu'ils prirent en chemin.

Le même matin ils en prirent six autres, à savoir William Bongeor, Thomas Benhote, William Purchase, Agiles Siiverside, Helen Ewring, et Elisabeth Folk qu'ils envoyèrent comme prisonniers à Mote-hill. Après quelques jours ils furent amenés avec plusieurs autres, devant plusieurs magistrats, prêtres, et officiers pour être examinés concernant leur foi.

Ils furent tous condamnés et l'évêque Bonner envoya un ordre pour qu'ils fussent brûlés le 2 août. Comme ils étaient gardés à différents endroits, on résolut qu'une partie d'entre eux serait exécutée dans la première partie du jour et le reste dans la dernière. Quand ceux qui

étaient appointés pour le matin arrivèrent sur les lieux, ils s'agenouillèrent et invoquèrent humblement le Dieu Tout. Puissant, quoiqu'ils fussent interrompus par leurs ennemie papistes. Ils se livrèrent alors ; furent attachés aux poteaux et brûlés au feu. Ils moururent avec un courage étonnant et avec résignation, triomphant au milieu des flammes et se réjouissant au sien des espérances de la gloire qui les attendait.

Dans l'après-midi du jour, les autres furent amenés au même endroit. Là ils s'agenouillèrent tous et prièrent avec la plus grande ferveur. Après la prière ils furent attachés aux bûchers et brûlés ; exhortant le peuple avec leur dernier souffle d'être sur leur garde de l'idolâtrie en confessant leur foi en Christ crucifié.

Près de 400 tombèrent victimes durant le règne de Marie la sanglante. On brûla 5 évêques; 21 ministres ; 8 gentilshommes ; 84 artisans, 100 agriculteurs, serviteurs et ouvriers ; 26 femmes ; 20 veuves ; 9 vierges ; 2 garçons et 2 enfants ; 64 de plus furent persécutée pour leur religion dont sept furent fouettés, 16 périrent en prison et 12 furent enterrés dans des tas de fumier.

Telles sont les annales des apôtres de l'Angleterre ; hommes et femmes qui n'ont pas compté leur vie précieuse pour pouvoir finir leur course avec joie. Honorons tous ces héros du progrès spirituel et ces champions de notre foi qui furent martyrs, et baptisés dans le sang parce que leur génie et leurs lumières les ont poussés en avant de leur siècle.

La mort de la reine Marie L'heureuse accession de Lady Élisabeth au trône d'Angleterre.

Le 17 novembre, 1558, la reine Marie mourut étant dans sa quarante-troisième année de son âge, après avoir régné cinq ans et quatre mois et onze jours. Sa fausse conception, et la mélancolie qui s'en suivit, aggravée par la perte de Calais affecta sa constitution ce qui se tourna en hydropisie qui mit fin à son malheureux règne.

L'histoire de son règne démontre l'excès de sa bigoterie ; elle joignit à cela un caractère cruel et vindicatif qu'elle prenait pour du zèle pour la religion ; mais quand il n'était pas possible de les unir, elle montrait clairement qu'elle n'était pas moins enclin à la cruauté par nature que par zèle. C'était son malheur d'être encouragée dans cette horrible disposition par toutes les personnes qui l'approchaient. Le roi Philippe était naturellement morose ; Gardiner était l'un des hommes les plus vindicatifs ; Bonner était une furie ; et les autres évêques furent choisis parmi les plus cruels du clergé. Elle laissait à son conseil toute la conduite des affaires et elle s'abandonna entièrement aux caprices de son clergé.

Sa sœur de père ; lady Élisabeth, succéda à ce règne sanguinaire. Son avènement causa une immense joie à la nation en général mais une grande mortification aux prêtres, au parti catholique qui appréhendaient avec raison une nouvelle révolution en matière de religion. Elle passa à travers Londres parmi toute la joie qu'un peuple délivré de la terreur du feu et de l'esclavage peut exprimer. Le roi Philippe lui proposa de l'épouser, mais en vain ; elle lui fit répondre qu'elle avait épousé son royaume. Elle commanda que tous ceux qui étaient en prison

à cause de leur religion fussent mis en liberté ; sur cela quelqu'un fit la remarque, les quatre Évangélistes étaient encore captifs, et que le peuple soupirait de les voir restaurés à leur liberté, elle répondit qu'elle en parlerait à ses sujets pour connaître leur opinion. Ayant décidé de favoriser la réforme, la reine désira que les changements se fissent de manière à causer aussi peu de division que possible parmi ses sujets ; les résultats produits furent une nouvelle traduction des Écritures et l'établissement national de la religion protestante. La reine Élisabeth mourut le 24 mars 1603 à l'âge de soixante-dix ans dans la quarante-cinquième année de son règne.

Et maintenant nous allons conclure, cher ami chrétien, cette liste de ceux qui ont scellé leur témoignage d'attachement au Seigneur Jésus-Christ. En sacrifiant leur vie pour l'amour de lui. Il y a plusieurs leçons importantes qu'il est bon que chacun apprenne.

D'abord, il convient que tout lecteur anglais soit dévotement reconnaissant envers Dieu d'être né dans un pays où l'on jouit tellement de la liberté religieuse que chacun peut s'asseoir sous sa propre vigne et sous son figuier sans qu'il ait peur de personne.

Deuxièmement, on ne doit jamais oublier que notre présente immunité de la persécution pour notre croyance religieuse a été chèrement acquise par la vie de ces héroïques martyrs qui ont courageusement embrassé le bûcher pendant que le feu consumait leurs corps ; et notre admiration devrait être éveillée par cette fermeté qu'ils ont montrée au bûcher. Troisièmement nous devrions être profondément reconnaissants envers Dieu que nous ne sommes plus sous l'influence de la papauté, et de ces erreurs fatales à l'âme qui sont chéries par ses adhérents.

Quatrièmement, nous devrions être profondément touchés de la conviction que, comme nos ancêtres ont souffert si considérablement pour le maintien de la liberté religieuse, c'est du devoir de chacun d'être préparé à souffrir dans la cause de celui qui donna sa vie pour racheter un monde coupable d'une souffrance éternelle. Cinquièmement, la mort triomphante des martyrs déjà mentionnés devrait accroître l'attachement des disciples du doux et humble Jésus à cette cause qu'ils ont épousée et devraient fortifier par leur foi, leur espérance et leur joie dans le Seigneur.

Enfin, s'il y a quelques lecteurs des pages précédentes qui ne se sont pas décidés de se ranger du côté du Seigneur, assurément les témoignages triomphants de ceux qui ont sacrifié leur vie, pour amour pour Jésus, à la valeur de sa religion, sont une leçon si touchante qu'il faut un cœur dur et stoïque pour ne pas sentir son influence. Que le voyageur vers Sion soit stimulé et fortifié dans son voyage en examinant le contenu de ce volume ; et que celui qui est égaré soit ramené de l'erreur de sa voie ; et à Dieu en sera toute la gloire. Amen.

Or, à celui qui peut vous préserver lui-même de chuter, et vous établir sans imperfection devant la présence de sa gloire, dans une joie extrême, à Dieu, seul sage, notre Sauveur, soient gloire et majesté, force et puissance, maintenant et pour toujours envers chacun de nous! Amen.

À Christ seul soit la Gloire

Chapitre XIII - La Vie et l'Histoire de William Tyndale

Nous devons maintenant entrer dans l'histoire du bon martyr de Dieu, William Tyndale ; lequel William Tyndale, vu qu'il était un instrument spécial désigné par le Seigneur et comme une pioche servant à secouer les racines intérieures et le fondement du fier état de prélat du pape, de sorte que le grand prince des ténèbres, avec ses lutins impies, ayant une malice spéciale contre lui, ne négligeaient aucun moyen dans l'art de le prendre au piège, le trahir à tort et causer du tort à sa vie avec malveillance, comme le montre l'histoire de son récit qui suit.

William Tyndale, le ministre fidèle du Christ, est né aux environs du Pays de Galles et grandit depuis son enfance à l'Université d'Oxford, où il a, pendant longtemps, amélioré aussi bien ses connaissances des langues et autres arts libéraux, comme particulièrement la connaissance des Écritures, auxquelles son esprit était singulièrement attaché ; à tel point qu'alors qu'il était allongé dans le Magdalen Hall, il lisait en démontrant toute sa connaissance à certains étudiants et pensionnaires du Magdalen Collège une parcelle de divinité ; en leur enseignant la connaissance et la vérité des Écritures. Ses mœurs et ses conversations étant les mêmes, tous ceux qui le connaissaient le considéraient comme un homme de la plus haute vertu, menant une vie irréprochable.

C'est ainsi qu'à l'Université d'Oxford, augmentant de plus en plus sa connaissance et acquérant les diplômes des écoles, prenant sur son temps, passé à l'Université de Cambridge, où il s'était également fait une place. Ayant maintenant mûri dans la connaissance de la Parole de Dieu, quittant cette université, il recourut à un Maître Welch, un chevalier de Gloucestershire, et fut maître d'école pour ses enfants et à la bonne faveur avec son maître. Comme ce gentilhomme gardait une bonne place à sa table, il avait souvent recours à de nombreux abbés, doyens, archidiacres, divers médecins et de grands hommes bienfaisants ; qui, ensemble avec Maître Tyndale assis à la même table, avaient l'habitude de converser er de parler d'hommes savants, tels que Luther et Erasme ; aussi de diverses autres controverses et questions sur les Ecritures.

Alors Maître Tyndale, comme il était instruit et bien outillé dans les affaires de Dieu, ne ménageait pas de leur montrer simplement et clairement son jugement, et quand à tout moment ils divergeaient des opinions de Tyndale, il les leur montrait dans le Livre et posait clairement devant eux les endroits clairs et manifestes des Écritures, afin de réfuter leurs erreurs et de confirmer ses paroles. Et ainsi ils continuèrent ainsi pendant un certain temps, raisonnant et s'opposant les uns aux autres, jusqu'à ce qu'ils finissent par se lasser et porter une rancune secrète dans leur cœur contre lui.

Au fur et à mesure que cela se développait, les prêtres du pays, se regroupant, commençaient à lui en vouloir à Tyndale et à tempêter contre lui, s'insurgeant contre lui dans

des bistrots et d'autres lieux, affirmant que ses paroles étaient une hérésie ; et l'accusèrent secrètement auprès du chancelier et d'autres parmi les officiers de l'évêque.

Peu de temps après, il y eut une séance du chancelier de l'évêque en poste et un avertissement fut donné aux prêtres convoqués au nombre desquels Maître. Et qu'il eut des doutes quant à leurs menaces, ou s'il sut qu'il lui imputerait certaines choses, reste incertain ; mais il est certain (comme il le déclara lui-même) qu'il douta de leurs accusations sans fondement ; de sorte qu'en passant, en y allant, il cria de tout son cœur à Dieu pour lui donner la force de tenir ferme dans la vérité de Sa Parole.

Quand vint le moment de comparaître devant le chancelier, il le menaça avec véhémence, le vilipendant et le considérant comme s'il était un chien, et mit à sa charge de nombreuses choses dont aucun accusateur n'aurait pas pu avancer, même si les prêtres du pays étaient présents. Ainsi, Maître Tyndale, échappant à leurs mains, rentra chez lui et retourna chez son maître. Non loin de là habitait un certain médecin, chancelier d'un évêque, qui connaissait très bien Maître Tyndale, et qui lui accorda sa faveur et à qui Maître Tyndale alla confier ses pensées sur diverses questions de l'Écriture : il lui fallait être hardi pour ouvrir son cœur. Le médecin lui dit : " Ne savez-vous pas que le pape est l'antéchrist dont parle l'Ecriture ? Mais attention à ce que vous dites ; car si vous êtes perçu comme étant de cet avis, cela vous coûtera la vie."

Peu de temps après, Maître Tyndale se trouva en compagnie d'un certain savant divin et réputé, et, en échangeant et en débattant avec lui, le conduisit à évoquer cette question, si bien ce grand docteur s'emporta dans les paroles blasphématoires suivantes : " Il aurait mieux fallu que nous soyons sans lois venant de Dieu que celles du Pape." Entendant cela, Maître Tyndale, plein de zèle divin et ne supportant pas ce blasphème, répondit : " Je défie le Pape et toutes ses lois," et ajouta : " Si Dieu lui accordait de vivre encore de nombreuses années, il ferait en sorte qu'un garçon qui conduirait la charrue en sache plus sur la Bible que lui."

La rancune des prêtres augmentant de plus en plus à l'égard de Tyndale, ils ne cessèrent jamais d'aboyer et de se venger de lui, et portèrent beaucoup de griefs à sa charge, affirmant qu'il était un hérétique. Étant tellement molesté et vexé, il fut contraint de quitter ce pays et de chercher un autre lieu ; et, venant ainsi chez Maître Welch, il le pria de vouloir le laisser le quitter en disant : " Monsieur, je vois que je ne passerai pas beaucoup de temps dans ce pays, et vous ne le pourrez pas non plus, bien que vous le vouliez, me garder hors des mains de la spiritualité ; cela pourrait vous porter préjudice en me gardant, Dieu seul sait, pour lequel je serais vraiment désolé."

Alors en fin de compte, Maître Tyndale, avec la bonne volonté de son maître, s'en alla et peu après vint à Londres et y prêcha un moment, comme il l'avait fait dans le pays.

Repensant à Cuthbert Tonstal, alors évêque de Londres, et en particulier au grand éloge d'Erasme, qui, dans ses annotations, vante tant le savoir dudit Tonstal, Tyndale se joignit ainsi

lui, et s'il pouvait ase mettre à son service, il serait un homme heureux. Quant à sir Henry Guilford, contrôleur du roi, apportant avec lui un discours d'Isocrate, qu'il avait traduit du grec en anglais, il le pria de parler pour lui au dit évêque de Londres ; ce qu'il fit également ; et lui demanda en outre d'écrire une missive à l'évêque et de s'y rendre avec lui. C'est ce qu'il fit et remit sa missive à l'un de ses serviteurs, William Hebilthwait, un homme qu'il connaissait depuis longtemps. Mais Dieu, qui organise secrètement le cours des choses, vit que ce n'était pas ce qui était le mieux pour le dessein de Tyndale, ni pour le profit de Son Église, et Il fit qu'il n'ait pas gain de cause auprès de l'évêque ; dont la réponse fut : sa maison était pleine ; il en avait plus qu'il ne pouvait en trouver : et il lui conseilla de chercher à Londres mais à l'étranger, où, dit-il, il ne pourrait manquer aucun service.

Ayant été refusé par l'évêque, il se rendit chez Humphrey Mummuth, échevin de Londres, et le pria de l'aider : qui le conduisit au même moment dans son domicile, où ledit Tyndale vivait (comme disait Mummuth) comme un bon prêtre, étudiant jour et nuit. Il ne mangeait que de la viande détrempée de sa propre volonté et ne buvait que de la petite bière. On ne l'a jamais vu dans la maison porter du lin, tout le temps qu'il y passa.

Et ainsi maître Tyndale demeura à Londres pendant presque un an, marquant avec lui-même le cours du monde, et particulièrement le comportement des prédicateurs, comment ils se vantaient et établissaient leur autorité ; voyant aussi le faste des prélats, avec d'autres choses qui lui déplaisaient beaucoup ; à tel point qu'il comprit non seulement qu'il n'y avait pas de place dans la maison de l'évêque pour qu'il traduise le Nouveau Testament, mais aussi qu'il n'y avait pas de lieu pour le faire dans toute l'Angleterre.

C'est pourquoi, ayant obtenu par la providence de Dieu une aide fournie par Humphrey Mummuth et certains autres hommes de bien, il prit congé du royaume et s'en alla en Allemagne, où l'homme de bien s'enflammant de bons soins et du zèle de son pays, ne refusa ni travail ni diligence, comment, par tous les moyens possibles, pour réduire ses frères et ses compatriotes d'Angleterre au même goût et à la même compréhension de la sainte Parole et de la vérité de Dieu, que le Seigneur lui avait accordées. Sur quoi, réfléchissant et dialoguant également avec John Frith, Tyndale ne pensait rien de mieux que les Écritures devaient devenir un discours vulgaire, afin que les pauvres puissent lire et voir la parole simple et pure de Dieu. Il s'aperçut qu'il n'était pas possible d'établir les laïcs dans quelque vérité que ce soit, si ce n'était que les Écritures étaient si clairement présentées devant leurs yeux dans leur langue maternelle qu'elles pouvaient voir le sens du texte ; sinon, quelle que soit la vérité qui leur serait enseignée, les ennemis de la vérité l'étoufferaient, soit avec des raisons de sophisme, soit avec leurs traditions, non fondées sur l'Écriture ; ou encore jongler avec le texte, l'exposer dans un sens tel qu'il serait impossible d'en comprendre quoi que ce soit, dans le cas où la vraie signification était perçue.

Maître Tyndale considérait que seul ceci ou, plus principalement, était la cause de tous les méfaits dans l'Église, que les Écritures de Dieu étaient cachées aux yeux des gens ; pendant

si longtemps, les actes abominables et les idolâtries entretenus par le clergé pharisaïque ne pouvaient être vus et par conséquent tout leur travail était avec force et ayant pour but de le réduire, de sorte que soit il ne devrait pas être lu du tout, ou si cela était le cas, ils obscurciraient le bon sens avec la brume de leur sophisme, et empêtreraient ainsi ceux qui craignaient ou méprisaient leurs abominations ; en détruisant les Ecritures à leur guise, contrairement à ce que dit le texte, ils trompaient tellement les laïcs non instruits que, même si vous vous sentiez dans votre cœur et si vous étiez sûr que tous étaient faux, vous ne pourriez pas résoudre leurs énigmes subtiles.

Pour ces considérations, entre autres, ce brave homme fut poussé par Dieu à traduire les Ecritures dans sa langue maternelle au profit du simple peuple de son pays, s'attelant d'abord à le faire pour le Nouveau Testament qui fut imprimé aux environs de 1525. Cuthbert Tonstal, évêque de Londres, avec Sir Thomas More, en étant grandement attristés, cherchaient avec malice comment détruire cette traduction fausse et erronée, comme ils l'appelaient.

Il se trouve qu'un Augustine Packington, un mercier, se trouvait alors à Anvers, où se trouvait l'évêque. Cet homme manifestait sa faveur à l'égard de Tyndale, mais montrait le contraire à l'évêque. L'évêque, désireux de réaliser son objectif, chercha des voies et moyens pour acheter avec joie les Nouveaux Testaments. Packington le lui entendant dire expliqua : " Monseigneur! Je peux faire plus dans ce domaine que la plupart des marchands qui sont ici, selon votre bon plaisir ; car je connais les hollandais et les étrangers qui les ont amenés de Tyndale et les ont ici pour les vendre, de sorte que si cela sied à votre seigneurie, je dois débourser de l'argent pour les acheter, sinon je ne peux pourrai pas les avoir : et je vous assurerai donc d'avoir chaque livre imprimé et invendu." L'évêque, pensant que cela était " un signe de Dieu," dit : " Faites preuve de diligence, bon Maître Packington! Trouvez-les-moi, et je paierai tout ce qu'ils coûteront ; car j'ai l'intention de les brûler et de les détruire tous à Paul's Cross." Cet Augustine Packington alla voir William Tyndale et lui rendit compte de toute l'affaire. Ainsi, après entente entre eux, l'évêque de Londres avait les livres, Packington les remerciements et Tyndale l'argent.

Après cela, Tyndale corrigea à nouveau les mêmes Nouveau Testaments et en imprima plus, de sorte qu'ils arrivèrent en Angleterre épais et trois fois plus en nombre. Lorsque l'évêque s'en aperçut, il fit appeler Packington et lui dit : " Comment cela se fait-il qu'il y ait tant de Nouveau Testament à l'étranger ? Vous m'aviez promis que vous les achèteriez tous." Puis Packington répondit : " Bien sûr, j'ai acheté tout ce qui devait être acheté, mais je m'aperçois qu'ils ont en imprimé davantage depuis. Je vois qu'il n'y aura pas d'amélioration tant qu'ils auront des lettres et des cachets : voilà pourquoi vous feriez mieux d'acheter les cachets aussi et vous aurez une certitude," ce à quoi l'évêque esquissa un sourire et ainsi l'affaire se termina là.

Peu de temps après, il arriva que George Constantine fut appréhendé par Sir Thomas More, alors chancelier d'Angleterre, soupçonné de certaines hérésies. Maître More lui demanda en

disant : “Constantine! Je voudrais que tu sois clair avec moi sur une chose que je te demanderai ; et je te promets de t’accorder ma faveur au sujet de toutes les choses dont tu es accusé. Il y a au-delà de la mer, Tyndale, Joye et un grand nombre d’entre vous : je sais qu’ils ne peuvent pas vivre sans aide, mais il y en a qui les aident avec de l’argent, et toi, étant l’un d’eux, tu envoies ta part, et tu sais donc d’où cela est venu. Dis-moi, je t’en prie ceux qui les aident ainsi ? “ Mon seigneur,” dit Constantine, “ je vous le dirai sincèrement : c'est l'évêque de Londres qui nous a aidés, car il nous a octroyé beaucoup d'argent pour des Nouveaux Testaments qui devaient être brûlés ; et cela a été fait, et pourtant, c'est notre seul secours et réconfort.”

“ Maintenant, en toute vérité,” dit More, “ je pense également la même chose, car j'en ai avais parlé à l'évêque avant qu'il ne le fasse.”

Après cela, Maître Tyndale prit en main la traduction de l'Ancien Testament, finissant les cinq livres de la Loi, avec les divers prologues les plus savants et les plus pieux, dignes d'être lus et relus par tous les bons chrétiens. Ces livres étant envoyés en Angleterre, on ne peut dire quelle porte de lumière ils ont ouvert aux yeux de toute la nation anglaise, qui auparavant était enfermée dans les ténèbres.

À sa première sortie du royaume, il entreprit son voyage en Allemagne, où il eut une conférence avec Luther et d’autres hommes instruits ; Après y avoir passé un certain temps, il vint aux Pays - Bas et résida le plus longtemps à Anvers.

Les livres divins de Tyndale, et en particulier sa traduction du Nouveau Testament, après cela commencèrent à arriver aux mains de plusieurs et à se répandre à l’étranger et produisirent un profit considérable et singulier pour les personnes attachées à Dieu ; mais les impies (enviant et dédaignant que le peuple soit plus sage qu'eux et, craignant de voir leurs œuvres de ténèbres ne soient discernées à la lumière des rayons de la vérité), se mirent à s’agiter grandement.

À ce moment-là Tyndale avait traduit le Deutéronome, cherchant à l'imprimer à Hambourg, il s'y dirigea ; il fit naufrage sur la côte hollandaise et perdit tous ses livres, écrits et copies, son argent et son temps, et fut donc contraint de tout recommencer. Il vint dans un autre bateau à Hambourg, où, eut rendez-vous avec Maître Coverdale qui l'accompagna et l'aida à traduire les cinq livres entiers de la Loi, de Pâques à décembre, dans la maison d'une veuve adorable, Maîtresse Margaret Van Emmerson en 1529. Il y eut à ce moment-là une très grande maladie en ville. Ainsi, après avoir expédié ses affaires à Hambourg, il retourna à Anvers.

Lorsque la volonté de Dieu fut que le Nouveau Testament vienne à l’étranger dans la langue commune, Tyndale, son traducteur, ajouta à cette dernière fin une certaine épître, dans laquelle il souhaitait que ceux ayant de la connaissance la corrige, s’il y a en avait. C'est pourquoi, s'il y avait eu un manquement méritant d'être corrigé, les hommes ayant de la

connaissance et du jugement auraient fait preuve de courtoisie et de douceur en montrant leur savoir et en corrigeant ce qui devait l'être. Mais le clergé ne voulant pas faire prospérer ce livre s'écria qu'il contenait un millier d'hérésies et qu'il ne devait pas être corrigé, mais complètement supprimé. Certains dirent qu'il n'était pas possible de traduire les Écritures en anglais ; d'autres qu'il était illégal pour les laïcs de l'avoir dans leur langue maternelle ; d'autres encore, que cela les rendrait tous hérétiques. Et dans l'intention d'inciter les dirigeants temporels à atteindre leur but, ils dirent que cela ferait en sorte que le peuple se rebelle contre le roi.

Tout cela, Tyndale lui-même le déclare dans son prologue du premier livre de Moïse ; montrant de plus quelle fut la peine pour examiner cette traduction et en la comparant à leur propre imagination, afin de supposer qu'avec moins de travail, ils auraient pu traduire une grande partie de la Bible ; montrant en outre qu'ils avaient scruté et examiné chaque titre et point de telle sorte, et de si près, qu'il s'il y avait pas un " i," pour lequel il manquait un point, ils le notaient et en donnait le nombre au peuple ignorant et le présentaient comme une hérésie.

Les procédés pervers du clergé anglais étaient tellement grands (qui aurait dû être les guides de la lumière pour le peuple), afin de détourner le peuple de la connaissance de l'Écriture, qu'ils ne voulaient pas traduire eux-mêmes, ni encore supporter que cela soit fait par d'autres ; afin que (comme le dit Tyndale) que le monde maintenu dans les ténèbres, ils puissent prendre place dans la conscience des gens par des superstitions vaines et une fausse doctrine, pour satisfaire leur ambition et leur insatiable convoitise, et pour élever leur propre honneur au-dessus du roi et de l'empereur.

Les évêques et les prélats ne se reposèrent jamais avant d'avoir amené le roi à leur consentement ; raison pour laquelle, une proclamation en toute hâte fut conçue et mise sous l'autorité publique, selon laquelle la traduction du Testament de Tyndale était interdite, ce qui se produisit aux environs de 1537. Et ne se contentant pas de cela, ils allèrent plus loin pour le prendre dans leurs filets, et le priver de sa vie ; ce qu'ils mirent à exécution et il ne restait plus qu'à le déclarer.

Dans les registres de Londres, il apparaît clairement que les évêques et Sir Thomas More, comme à Anvers, devaient très soigneusement fouiller et examiner toutes les choses appartenant à Tyndale, où et avec qui il habitait, où se trouvait la maison, quelle était sa stature, dans quels vêtements il était, quel recours il avait ; toutes les choses qui, après avoir été diligemment apprises commencèrent à mettre en œuvre leur desseins.

William Tyndale, résidant à Anvers, avait été logé environ une année entière chez Thomas Pointz, un anglais qui tenait une maison de marchands anglais. Il vint de l'Angleterre, un certain Henry Philips, son père étant un client de Poole, un homme charmant, comme s'il avait été un gentilhomme ayant un serviteur avec lui ; personne ne pouvait dire pourquoi il vint et pour quel but il y avait été envoyé.

D'aucun, à plusieurs reprises voulaient inviter Maître Tyndale à dîner et être soutenu par des marchands ; c'est par ce moyen, qu'Henry Philips fit sa connaissance, de sorte que, dans un court laps de temps, Maître Tyndale eut une grande confiance en lui et le fit venir chez lui, chez Thomas Pointz ; et il eut une ou deux fois avec lui un dîner et un souper, et noua une telle amitié avec lui de telle sorte que, grâce à ses achats, il se trouvait dans la même maison que ledit Pointz ; à qui il montra en outre ses livres, un autre secret de son étude, et Tyndale se méfiait peu de ce traître.

Mais Pointz, n'ayant pas une grande confiance en lui, demanda à Maître Tyndale comment il avait connu Philips. Maître Tyndale répondit qu'il était un homme honnête, bien instruit et agréable. Pointz, s'apercevant qu'il lui portait une telle faveur, n'en dit plus, pensant qu'il avait été mis au courant à son sujet par l'un de ses amis. Philips, étant dans la ville depuis trois ou quatre jours, voulut que Pointz marche avec lui dans la ville pour lui montrer ses marchandises et en marchant ensemble sans la ville, apprit diverses choses et quelques affaires du roi ; au travers desquelles Pointz ne soupçonna encore rien. Mais après quelques temps, Pointz s'aperçut que c'était là l'esprit de Philips : savoir si ledit Pointz pourrait, par amour de l'argent, l'aider à atteindre son but, car il s'était aperçu auparavant que Philips était corrompu, et Pointz ne devrait pas en penser moins, car il avait déjà souhaité que Pointz l'aide à diverses choses ; et les choses qu'il nommait, il exigeait qu'elles soient parmi les meilleurs, " car," disait-il, " j'ai assez d'argent."

Philips se rendit d'Anvers à la Cour de Bruxelles, qui était à vingt-quatre miles de là, d'où il emmena avec lui à Anvers le procureur général, qui était l'avocat de l'empereur, avec certains autres officiers.

Trois ou quatre jours plus tard, Pointz se rendait à Barois, à dix-huit kilomètres anglais d'Anvers, où il avait des affaires à faire pendant un mois à six semaines ; et en son absence, Henry Philips revint à Anvers, chez Pointz, et alors qu'il entrait, parlant avec son épouse, demandant si Maître Tyndale était à l'intérieur. Puis il alla à nouveau et mit les officiers qu'il avait emmenés de Bruxelles dans la rue et à la porte. Vers midi, il revint et alla chez maître Tyndale et le pria de lui prêter quarante shillings

"Car," dit-il, "j'ai perdu mon porte-monnaie ce matin en m'approchant du passage entre Mechlin et celui-ci" Alors Maître Tyndale lui remit quarante shillings, ce qui lui fut facile, car il en avait ; car dans les subtilités astucieuses de ce monde, il était simple et inexpérimenté. Puis Philips dit : " Maître Tyndale ! Vous serez mon invité ici aujourd'hui"

"Non." dit Maître Tyndale, " Je vais dîner aujourd'hui, et vous irez avec

Ainsi, à l'heure du dîner, Maître Tyndale se rendit avec Philips et, à l'entrée de la maison de Pointz, il y avait une entrée longue et étroite, de sorte que deux personnes ne pouvaient pas y passer à la fois. Maître Tyndale aurait fait passer Philips devant lui, mais ce n'était nullement le cas pour Philips, mais qui fit passer Maître Tyndale avant, prétendant ainsi faire preuve

d’une grande humanité. Alors Maître Tyndale, étant un homme de petite taille, passa devant, et Philips, un homme grand et charmant, le suivit ; alors qu’il avait placé des officiers de chaque côté de la porte sur deux sièges, qui pouvaient voir qui arrivait par l’entrée. Philips pointa du doigt la tête de Maître Tyndale vers lui pour que les agents sachent que c’était lui qu’ils devaient prendre. Les officiers dirent ensuite à Pointz, après l'avoir mis en prison, qu'ils avaient pitié de voir sa simplicité. Ils l'emmenèrent chez l'avocat de l'empereur, où il dîna. Puis le procureur général se rendit à la maison de Pointz et renvoya tout ce qui était là chez Maître Tyndale, ainsi que ses livres et autres objets ; et de là Tyndale fut conduit au château de Vilvorde, à dix-huit miles d'Anvers. Maître Tyndale, restant en prison, se vit offrir un avocat et un procureur qu’il refusa, en disant qu'il se défendrait seul. Il prêcha d’une manière telle à ceux qui était chargés de le garder et ils apprirent à le connaître de telle manière au château qu’ils témoignèrent, que si celui-ci n'était pas un bon chrétien, ils ne savaient pas qui d’autre le serait.

Enfin, après beaucoup de raisonnements, alors qu'aucune raison ne servait plus, alors qu'il ne méritait aucune mort, il fut condamné en vertu du décret de l'empereur, prononcé lors de l'assemblée à Augsbourg. Amené sur le lieu de l'exécution, il fut attaché au bûcher, étranglé par le bourreau et ensuite consumé par le feu dans la ville de Vilvorde en 1536 ; criant sur le bûcher avec un zèle fervent et une voix forte : “ Seigneur, ouvre les yeux du roi d'Angleterre.”.

Telle était la force de sa doctrine et la sincérité de sa vie, qu’au cours de son emprisonnement (qui dura un an et demi), il convertit, dit-on, son gardien, la fille du gardien et d’autres membres de sa maison.

En ce qui concerne sa traduction du Nouveau Testament, parce que ses ennemis l’ont si souvent prétendue être pleine d’hérésies, il écrivit à John Frith ce qui suit : “J’appelle Dieu à annoncer le jour où nous nous présenterons devant notre Seigneur Jésus, je n'ai jamais altéré une syllabe de la Parole de Dieu contre ma conscience, et je ne le ferais pas aujourd'hui si tout ce qui est sur la terre, que ce soit un honneur, un plaisir ou une richesse, puisse m’être donné.”.

Chapitre XIV - Récit et l'Histoire de la Vie de Jean Calvin

Ce réformateur est né à Noyon, en Picardie, le 10 juillet 1509. Il fut instruit en grammaire, apprenant à Paris sous la direction de Mathurin Cordier, et étudia la philosophie au collège de Montaigne sous la direction d'un professeur d'espagnol.

Son père, qui découvrit de nombreuses marques de sa piété primitive, notamment dans ses reproches aux vices de ses compagnons, le conçut d'abord pour l'Église, et le fit présenter, le 21 mai 1521, à la chapelle de Notre-Dame de la Gésine, dans l'église de Noyon. En 1527, il fut présenté au presbytère de Marseville, qu'il échangea en 1529 pour le presbytère de Pont-l'Evêque, près de Noyon. Son père changea ensuite sa résolution, et voulu lui faire faire des études en droit ; chose à laquelle Calvin, qui, en lisant les Écritures, avait conçu une aversion pour les superstitions du papisme, consentit volontiers et démissionna de la chapelle de Gésine et du presbytère de Pont-l'Évêque, en 1534. Il fit de grands progrès dans cette science, et ne s'améliora pas moins dans la connaissance de la divinité par ses études privées. À Bourges il postula à la langue grecque, sous la direction du professeur Wolmar.

La mort de son père l'ayant rappelée à Noyon, il y resta peu de temps, puis se rendit à Paris, où un discours de Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, à qui Calvin fournissait les matériaux, avait grandement déplu à la Sorbonne et au parlement, donna lieu à une persécution dirigée contre les Protestants, et Calvin, échappant de justesse en étant mené au collège de Forteret, fut forcé de se retirer à Xaintonge, après avoir eu l'honneur d'être présenté à la reine de Navarre, qui avait soulevé cette première tempête contre les Protestants.

Calvin retourna à Paris en 1534. Cette année, les réformés furent sévèrement traités, ce qui le détermina à quitter la France, après avoir publié un traité contre ceux qui croyaient que les âmes défuntes étaient dans une sorte de sommeil. Il se retira à Bâle, où il étudia l'Hébreu : à cette époque, il publia ses Institutions de la religion chrétienne ; un travail bien adapté et destiné à répandre sa renommée, bien qu'il désirait lui-même vivre dans l'anonymat. Il était dédié au roi de France, François I. Calvin écrivit ensuite une excuse pour les Protestants qui avaient été brûlés pour leur religion en France. Après la publication de cet ouvrage, Calvin se rendit en Italie pour rendre visite à la duchesse de Ferrare, une dame d'une piété éminente, par laquelle il fut très chaleureusement reçu.

De l'Italie, il revint en France, et s'étant installé dans ses affaires privées, il proposa d'aller à Strasbourg ou à Bâle, en compagnie de son seul frère survivant, Antoine Calvin ; mais comme les routes n'étaient pas sans danger à cause de la guerre, excepté par les territoires du duc de Savoie, il choisit cette route. "Il s'agissait d'une direction particulière de la Providence", dit Bayle ; "ce fut son destin de s'installer à Genève, et lorsqu'il voulut absolument aller plus loin, il se trouva retenu par un ordre du ciel, si je puis parler ainsi".

À Genève, Calvin fut donc obligé de se conformer au choix que le consistoire et les magistrats firent de lui, avec le consentement du peuple, pour être un de leurs ministres et

professeur de théologie. Il ne voulut n'entreprendre que cette dernière fonction, et non l'autre ; mais à la fin il fut obligé de les prendre toutes les deux, en août 1536. L'année suivante, il fit déclarer par serment à tout le peuple son assentiment à la confession de foi qui contenait une renonciation au papisme. Il indiqua ensuite qu'il ne pouvait pas se conformer à un règlement que le canton de Berne avait récemment fait. Après quoi les syndics de Genève convoquèrent une assemblée du peuple ; et il avait été ordonné que Calvin, Farel, et un autre ministre devraient quitter la ville dans quelques jours, pour avoir refusé d'administrer le sacrement.

Calvin se retira à Strasbourg et y établit une église française, dont il fut le premier ministre : il y fut également nommé professeur de théologie. Pendant ce temps, le peuple genevois le supplia si vivement de revenir à eux et il consentit enfin, et arriva le 13 septembre 1541, à la grande satisfaction tant du peuple que des magistrats ; et la première chose qu'il fit, après son arrivée, fut d'établir une forme de discipline ecclésiastique, et une juridiction consistoriale, investie du pouvoir d'infliger des censures et des châtiments canoniques, jusqu'à l'excommunication, inclusivement.

Depuis longtemps, les infidèles et certains chrétiens profès se plaisent à dire, quand ils veulent porter l'opinion sur Calvin, à se référer à son entremise dans la mort de Michel Servet. Cette action est utilisée à toutes les occasions par ceux qui ont été incapables de renverser ses opinions, comme un argument concluant contre tout son système. "Calvin a brûlé Servet! -- Calvin a brûlé Servet!" est une bonne preuve avec une certaine classe de raisonneurs, que la doctrine de la Trinité n'est pas vraie - que la souveraineté divine est antibiblique, -- et que le christianisme est une tromperie.

Nous n'avons aucun désir de pallier un acte de Calvin qui est manifestement faux. Nous pensons que toutes ses démarches, relatives à la malheureuse affaire de Servet, ne peuvent être défendues. Cependant, il faut se rappeler que les vrais principes de la tolérance religieuse étaient très peu compris au temps de Calvin. Tous les autres réformateurs qui vivaient à cette époque approuvaient de la conduite de Calvin. Même le gentil et aimable Melancthon s'exprima au sujet de cette affaire de la manière suivante. Dans une lettre adressée à Bullinger, il dit : " J'ai lu votre déclaration en rapport avec le blasphème de Servet, je loue votre piété et votre jugement, et je suis persuadé que le Conseil de Genève a bien fait de mettre à mort cet homme obstiné, qui n'aurait jamais cessé ses blasphèmes. Je suis stupéfié par le fait qu'on puisse trouver quelqu'un pour désapprouver ce procédé." Farel dit expressément que " Servet méritait une peine capitale.". Bucer n'hésita pas à déclarer que "Servet méritait quelque chose de pire que la mort."

La vérité est, bien que Calvin ait eu sa part de responsabilité dans l'arrestation et l'emprisonnement de Servet, il ne voulait pas qu'il soit brûlé du tout. " Je désire" dit-il, " que la sévérité de la punition soit remise."

"Nous avons essayé en vain de commuter le genre de mort."

“En souhaitant atténuer la sévérité de la punition", dit Farel à Calvin, "vous acquittez les fonctions d'un ami envers votre plus grand ennemi” "Que Calvin ait été l'instigateur des magistrats afin que Servet soit brûlé", dit Turritine, "les historiens ne s'affirment nulle part, et il n'en ressort d'aucune considération. Non, il est certain que lui, en association avec le collège des pasteurs, aient dissuadé de ce genre de punition”.

Il a souvent été affirmé que Calvin possédait tellement d'influence sur les magistrats de Genève qu'il aurait pu obtenir la libération de Servet, s'il n'avait voulu sa perte. Ceci cependant, n'est pas vrai. Loin de là, Calvin fût lui-même banni de Genève par ces mêmes magistrats, et s'opposa souvent en vain à leurs mesures arbitraires. Si peu désireux était Calvin de se procurer la mort de Servet qu’il l’avait prévenu du danger, et lui permit de rester plusieurs semaines à Genève, avant qu'il n’ait été arrêté. Mais sa langue, qui était alors considérée blasphématoire, était la cause de son emprisonnement. Lorsqu’en prison, Calvin lui rendit visite et se servit de tous les arguments pour le persuader de retirer ses horribles blasphèmes, sans se référer à ses sentiments particuliers. Ceci fut la portée de l'entremise de Calvin dans cette affaire malheureuse.

On ne peut cependant nier que, dans ce cas, Calvin ait agi contrairement à l'esprit bienveillant de l'Évangile. Il est préférable de laisser couler une larme sur l'incohérence de la nature humaine, et de déplorer ces infirmités qui ne peuvent être justifiées. Il déclara avoir agi consciencieusement et justifia publiquement l'acte.

Il était d'avis que les principes religieux erronés étaient punissables par le magistrat civil, qui avait fait le mal, que ce soit à Genève, en Transylvanie, ou en Grande-Bretagne ; et à cela, plutôt que de Trinitaire, ou d'Unitarisme, il devrait être imputé.

Après la mort de Luther, Calvin exerça une grande influence sur les hommes de cette époque notable. Il fut influent en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en Écosse. Deux mille cent cinquante congrégations réformées fut organisées, recevant de lui leurs prédicateurs.

Calvin, triomphant de tous ses ennemis, sentit sa mort approcher. Pourtant, il continua à exercer lui-même de toutes ses forces avec une énergie juvénile. Alors qu'il était sur le point de se reposer, il dressa sa volonté en disant : “ Je témoigne que je vis et que je veux mourir dans cette foi que Dieu m'a donnée par son Évangile, et que je n'ai pas d'autre dépendance pour le salut que le libre choix qui est fait de moi par Lui. De tout mon cœur, j'embrasse sa miséricorde, par laquelle tous mes péchés sont couverts, pour l'amour du Christ, et pour le bien de sa mort et ses souffrances. Selon la mesure de grâce qui m'a été accordée, j'ai enseigné cette Parole pure et simple, par des sermons, par des actes et par des exposés de cette Écriture. Dans toutes mes batailles contre les ennemis de la vérité, je n'ai pas utilisé le sophisme, mais j'ai combattu carrément et directement le bon combat.”

Le 27 mai 1564, était le jour de sa libération et le retour béni à la maison. Il était à sa cinquante-cinquième année.

Un tel homme qui avait acquis une si grande réputation et une telle autorité, aurait dû avoir un salaire de cent écus et refuserait d'accepter plus ; et, après avoir vécu cinquante-cinq ans avec la plus grande frugalité, ne devrait laisser que trois cents écus à ses héritiers, y compris la valeur de sa bibliothèque, qui s'est vendue très chère, est quelque chose de si héroïque que l'on devrait avoir perdu tout sentiment de ne pas admirer. Quand Calvin prit son congé de Strasbourg pour retourner à Genève, ils voulurent lui conserver les privilèges d'un homme libre de leur ville et les revenus d'une prébende qui lui avait été assignée ; il accepta le premier, mais refusa absolument l'autre. Il amena avec lui l'un des frères à Genève, mais il ne prit jamais la peine de le faire préférer à un poste honorable, comme l'aurait fait tout autre responsable de son calibre. Il prit en effet soin de l'honneur de la famille de son frère, en le délivrant d'un adultère et en lui donnant la permission de se remarier ; mais même ses ennemis racontent qu'il lui a fait apprendre le métier de relieur, qu'il a poursuivi toute sa vie après.

Calvin tel un Ami de la Liberté Civile, Le révérend Dr. Wisner, dans son dernier discours à Plymouth, sur l'anniversaire du débarquement des pèlerins, a fait l'assertion suivante : "Tout comme le nom de Calvin a été raillé et chargé de reproche par de nombreux fils de la liberté, il n'y a pas de proposition historique plus susceptible de démonstration complète que cela, qu'aucun homme n'a vécu à qui le monde soit soumis à des obligations plus grandes pour la liberté dont il jouit aujourd'hui que Jean Calvin".

Chapitre XV - Récit des Persécutions en Grande-Bretagne et en Irlande

Avant le Règne de la Reine Marie Ière

Gildas, le plus ancien écrivain britannique à ce jour, qui vécut à peu près au moment où les saxons quittèrent l'île de Grande-Bretagne, cite un exemple des plus choquants de la barbarie de ceux gens.

Les saxons, à leur arrivée, étant des païens comme les écossais et les pictes, détruisirent les églises et assassinèrent le clergé où qu'ils soient ; mais ils ne purent pas détruire le christianisme, car ceux qui ne se soumettraient pas au joug saxon allèrent s'installer au-delà du fleuve Severn. Nous ne connaissons pas non plus les noms de ces chrétiens qui souffrirent, en particulier ceux du clergé.

Le cas le plus terrible de barbarie sous le gouvernement saxon fut le massacre des moines de Bangor en 586 après Jésus-Christ. Ces moines étaient à tous égards différents de ceux qui portent actuellement le même nom.

Au huitième siècle, les danois, un groupe de barbares vagabonds, débarquèrent dans différentes parties de la Grande-Bretagne, en Angleterre et en Écosse.

Au début, ils furent repoussés, mais en 857 un groupe d'entre eux débarqua quelque part près de Southampton et non seulement dépouilla les habitants, mais aussi incendia les églises et assassina le clergé.

En 868 après Jésus-Christ, ces barbares pénétrèrent dans le centre de l'Angleterre et s'installèrent à Nottingham ; mais les anglais, sous leur roi, Ethelred, les chassèrent de leurs postes et les obligèrent à se retirer à Northumberland.

En 870, un autre groupe de ces barbares débarqua à Norfolk et livra bataille aux anglais à Hertford. Les païens eurent la victoire et firent prisonnier Edmond, le roi d'Est-Anglie, après l'avoir traité avec mille indignités, lui transpercèrent le corps avec des flèches, puis le décapitèrent.

À Fifeshire, en Écosse, ils incendièrent de nombreuses églises et, parmi celles qui appartenaient aux Culdees, à St. Andrews. La piété de ces hommes fit d'eux l'objet d'aversion pour les danois, qui, partout où ils allaient mettaient de côté les prêtres afin de les vouer à la destruction, dont pas moins de deux cents furent massacrés en Écosse.

C'était à peu près la même chose dans la partie de l'Irlande qui s'appelle maintenant Leinster, là où les danois assassinèrent et brûlèrent des prêtres vivants dans leurs propres églises ; ils apportaient partout avec eux la destruction, n'épargnant personne ni selon son âge ni selon son sexe, le clergé étant le plus odieux à leurs yeux, car ils ridiculisaient leur idolâtrie et persuadaient leur peuple de n'avoir rien à voir avec eux.

Sous le règne d'Édouard III, l'Église d'Angleterre était extrêmement corrompue par des erreurs et des superstitions ; et la lumière de l'Évangile du Christ fut grandement éclipsée et assombrie par des inventions humaines, des cérémonies fâcheuses et une idolâtrie grossière.

Les adeptes de Wickliffe, alors appelés Lollards, devinrent extrêmement nombreux et le clergé fut très vexé de les voir grandir en nombre ; quel que soit le pouvoir ou l'influence qu'ils pourraient avoir pour les agresser sournoisement, ils n'étaient légalement pas habilités à les mettre à mort. Cependant, le clergé saisit l'opportunité favorable et convainquit le roi de faire en sorte qu'un projet de loi soit soumis au parlement, en vertu duquel tous les Lollards obstinés devraient être livrés au pouvoir séculier et brûlés comme des hérétiques. Cette loi fut la première en Grande- Bretagne permettant de brûler des gens pour leurs convictions religieuses ; elle fut votée en 1401 et fut peu après mise à exécution.

La première personne qui subit les conséquences de cette loi cruelle fut William Santree, ou Sawtree, un prêtre, qui fut brûlé vif à Smithfield.

Peu de temps après, Sir John Oldcastle, Lord Cobham, en raison de son attachement aux doctrines de Wickliffe, fut accusé d'hérésie et fut condamné à être pendu et brûlé, fut alors exécuté à Lincoln's Inn Fields, en 1419 après Jésus-Christ. Dans sa défense écrite, Lord Cobham, déclara :

" En ce qui concerne les images, je comprends qu'elles ne soient pas de la foi, mais qu'elles ont été ordonnées puisque la foi de Christ a été donnée par la souffrance de l'Église, pour représenter et rappeler la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, et le martyre et la vie juste des autres saints : et quiconque fait une adoration des images mortes alors que celle-ci est due à Dieu, ou met son espoir ou sa confiance en s'attendant à leur aide, comme il devrait le faire envers Dieu, ou plus d'affection en une plus qu'en l'autre, il commet en cela le plus grand péché d'adoration d'idoles.

" Aussi, je suppose ceci pleinement, que tout homme sur cette terre est un pèlerin vers le bonheur ou la souffrance ; et que celui qui ne le sait pas, nous ne le saurons pas,, nous gardons les saints commandements de Dieu dans cette vie ici-bas (même s'il fait des pèlerinages dans le monde entier et il mourra sûrement), il sera damné : celui qui connaît les saints commandements de Dieu et les garde jusqu'à sa fin, celui-là sera sauvé, même s'il n'est jamais partie dans sa vie en pèlerinage, comme les hommes le font actuellement à Canterbury ou à Rome, ou à tout autre endroit."

Au jour fixé, Lord Cobham fut sorti de la tour avec les bras attachés derrière le dos, avec une mine très gaie. Puis il fut couché sur une haie, comme s'il avait été un traître odieux à la couronne et entraîné dans le champ de St. Giles. Comme il était mené sur le lieu de l'exécution et qu'il avait été enlevé de la haie, il se laissa tomber à genoux, souhaitant que le Tout-Puissant pardonne à ses ennemis. Puis il se leva et vit la multitude, les exhortant de la manière la plus pieuse à suivre les lois de Dieu écrites dans les Écritures et à se méfier des enseignants que

l'on voit faire des choses contraires à Christ dans leur conversation et leur vie. Il fut ensuite suspendu au milieu par des chaînes de fer, et ainsi consumé vif au feu, louant le nom de Dieu aussi longtemps que sa vie dura ; les gens, là présents, éprouvèrent une grande douleur. Et cela fut fait en 1418 après Jésus-Christ.

Comment les prêtres de ce temps-là s'emportèrent, blasphémèrent et maudirent, en demandant au peuple de ne pas prier pour lui, mais de le juger damné en enfer, car il n'était pas parti dans l'obéissance à leur pape, aurait été trop long à écrire.

Ainsi repose ce vaillant chevalier chrétien, Sir John Oldcastle, sous l'autel de Dieu, qui est Jésus-Christ, au sein de cette société pieuse, qui, dans le royaume de la patience, a enduré une grande tribulation avec la mort de leurs corps, pour Sa parole fidèle et Son témoignage.

En août 1473, un certain Thomas Granter fut arrêté à Londres ; il était accusé d'avoir professé les doctrines de Wickliffe, pour lesquelles il avait été condamné comme hérétique obstiné. Cet homme pieux, amené dans la maison du shérif le matin du jour fixé pour son exécution, désirait un rafraîchissement et, après en avoir mangé, il dit aux personnes présentes : " Je mange maintenant un très bon repas, car j'ai un étrange conflit à affronter avant que je ne soupe ." ; et après avoir mangé, il rendit grâce à Dieu pour la générosité de toute Sa gracieuse providence demandant à être immédiatement conduit au lieu de l'exécution pour témoigner de la vérité des principes qu'il avait professés. Il fut alors enchaîné à un bûcher à Tower Hill, où il a été brûlé vif, professant la vérité jusqu'à son dernier souffle.

En 1499, un certain Badram, un homme pieux, fut présenté devant l'évêque de Norwich, accusé par certains des prêtres d'avoir soutenu la doctrine de Wickliffe. Il confessa qu'il croyait tout ce qui était retenu contre lui. Pour cela, il fut condamné comme hérétique obstiné et un mandat fut émis pour son exécution. Il fut alors amené à Norwich, où il souffrit avec une grande douleur.

En 1506, un homme pieux, un certain William Tilfrey, fut brûlé vif à Amersham, dans un quartier appelé Stoneyprat, tandis que sa fille, Joan Clarke, une femme mariée, fut obligée d'allumer les fagots qui allaient la brûler son père.

Cette année également, un certain père Roberts, un prêtre, fut condamné pour avoir été reconnu coupable d'être un Lollard devant l'évêque de Lincoln et fut brûlé vif à Buckingham.

En 1507, un certain Thomas Norris fut brûlé vif pour avoir rendu témoignage de la vérité de l'Evangile à Norwich. Cet homme était un homme pauvre, ne faisant de mal à personne et inoffensif, mais le curé de sa paroisse qui conversait avec lui un jour, supposa qu'il était un Lollard. Comme conséquence de cette supposition, il donna des informations à l'évêque et Norris fut appréhendé.

En 1508, un certain Lawrence Guale, qui fut maintenu en prison pendant deux ans, fut brûlé vif à Salisbury pour avoir nié la présence réelle dans le sacrement. Il est apparu que cet

homme tenait une boutique à Salisbury et réunissait des Lollards chez lui ; acte pour lequel on donna l'information à l'évêque ; mais il maintenu son premier témoignage et fut condamné à souffrir comme hérétique.

Une femme pieuse fut brûlée à Chippen Sudburne, sur ordre du chancelier, le Dr Whittenham. Après avoir été consumée par les flammes et alors que les gens rentraient chez eux, un taureau se détacha de chez un boucher et ayant repéré le chancelier du reste de la compagnie, il l'encorna et ses cornes emportèrent ses entrailles. Tout le monde assista à la scène et il est remarquable que l'animal ne se soit attaqué à aucune autre personne.

Le 18 octobre 1511, William Succling et John Bannister, qui s'étaient auparavant rétractés, retournèrent à la profession de la foi et furent brûlés vifs à Smithfield.

En 1517, un certain John Brown (qui s'était déjà rétracté sous le règne d'Henry VII et avait porté un fagot autour de St. Paul's) fut condamné par le docteur Wonhaman, archevêque de Canterbury, et brûlé vif à Ashford. Avant d'être enchaîné au bûcher, l'archevêque Wonhaman et Yester, évêque de Rochester, fit brûler ses pieds dans un feu, jusqu'à ce que toute la chair se décolle, même jusqu'aux os. Cela fut fait pour le faire se rétracter à nouveau, mais il persista dans son attachement à la vérité jusqu'à la fin.

Une grande partie de cette époque, un certain Richard Hunn, un marchand tailleur de la ville de Londres, fut appréhendé après avoir refusé de payer au prêtre ses honoraires pour les obsèques d'un enfant ; et étant transportés à la tour des Lollards, dans le palais de Lambeth, certains de ses serviteurs furent assassinés sur une initiative privée par des serviteurs de l'archevêque.

Le 24 septembre 1518, John Stilincen, qui s'était auparavant rétracté, fut appréhendé, présenté à Richard Fitz-James, évêque de Londres, et condamné le 25 octobre comme hérétique. Il fut enchaîné au bûcher de Smithfield au milieu d'une foule de spectateurs et scella son témoignage à la vérité de son sang. Il fut déclaré qu'il était un Lollard et qu'il avait toujours cru en l'opinion de Wickliffe, et, bien qu'il ait été assez faible pour revenir sur ses opinions, il était cependant prêt à convaincre le monde entier qu'il était prêt à mourir pour la vérité.

En 1519, Thomas Mann fut brûlé à Londres, de même qu'un certain Robert Celin, un homme simple et honnête pour avoir parlé contre le culte des images et les pèlerinages.

Plus ou moins à cette époque fut exécuté à Smithfield, à Londres, James Brewster, originaire de Colchester. Ses sentiments étaient les mêmes que ceux des autres Lollards ou de ceux qui suivaient les doctrines de Wickliffe ; mais malgré l'innocence visible dans sa vie et la régularité de ses mœurs, il fut obligé de se soumettre à une vengeance papale.

Au cours de cette année, un certain Christopher, cordonnier, fut brûlé vif à Newbury, dans le Berkshire, pour avoir nié les articles sur le pape que nous avons déjà mentionnés. Cet

homme avait possédé quelques livres en anglais, suffisants pour le rendre odieux aux yeux du clergé romain.

Robert Silks, qui avait été condamné devant l'évêque comme hérétique, avait réussi à s'évader de prison, mais fut emmené deux ans plus tard et ramené à Coventry, où il fut brûlé vif. Les shérifs saisissaient toujours les biens des martyrs pour les utiliser eux-mêmes, de sorte que leurs femmes et leurs enfants soient laissés mourant de faim.

En 1532, Thomas Harding, accusé d'hérésie avec sa femme, fut traduit devant l'évêque de Lincoln et condamné pour avoir nié la présence réelle dans le sacrement. Il fut ensuite enchaîné à un bûcher, érigé à cet effet à Chesham, dans le Pell, près de Botely ; et quand ils mirent le feu aux fagots, l'un des spectateurs sortit précipitamment un billet. Les prêtres avaient dit aux gens que quiconque amènerait des fagots pour incendier des hérétiques aurait le loisir de commettre des péchés pendant quarante jours.

À la fin de cette année, Worham, archevêque de Canterbury, appréhenda un certain Hitten, un prêtre de Maidstone ; et après avoir été longtemps torturé en prison et examiné à plusieurs reprises par l'archevêque et par Fisher, évêque de Rochester, il fut condamné comme hérétique et brûlé vif devant la porte de l'église de sa propre paroisse.

Thomas Bilney, professeur de droit civil à Cambridge, fut traduit devant l'évêque de Londres et par plusieurs autres évêques, dans la salle capitulaire de Westminster. Menacé plusieurs fois de bûcher et de flammes, il fut assez faible pour se rétracter ; mais il se repentit sévèrement après.

Pour cela, il fut amené devant l'évêque une seconde fois et condamné à mort. Avant de se rendre au bûcher, il avoua son attachement aux opinions que Luther avait ; et, quand il prit la parole, il sourit et dit : " J'ai connu beaucoup de tempêtes dans ce monde, mais maintenant, mon vaisseau sera bientôt sur la côte au ciel." Il resta immobile dans les flammes, criant : " Jésus, je crois," et ce furent les derniers mots qu'on l'entendit prononcer.

Quelques semaines après que Bilney ait souffert, Richard Byfield fut jeté en prison, et endura une flagellation, pour son adhésion aux doctrines de Luther : ce M. Byfield avait été quelque temps un moine, à Barnes dans le comté de Surrey, mais il avait été converti par la lecture de la version de Tyndale du Nouveau Testament. Les souffrances que cet homme avait subies pour la vérité étaient si grandes qu'il aurait fallu un volume pour les contenir. Parfois, il était enfermé dans un cachot où il était presque étouffé par l'odeur désagréable et horrible d'eaux crasseuses et stagnantes. D'autres fois, il était ligoté par les bras jusqu'à ce que presque toutes ses articulations soient disloquées. Il était fouetté plusieurs fois au poste, jusqu'à ce qu'il ne lui reste presque plus de chair ; et tout cela avait été fait pour le faire renoncer. Il fut ensuite conduit à la tour des Lollards du palais de Lambeth, où il fut enchaîné par le cou contre le mur et battu tous les jours de la façon la plus cruelle par les serviteurs de l'archevêque. Enfin, il a fut condamné, dégradé et brûlé à Smithfield.

La personne suivante qui subit des souffrances était John Tewkesbury. C'était un homme franc et simple, qui n'avait été coupable d'aucune infraction à l'encontre de ce que l'on appelait la sainte Église Mère, que celle de la lecture de la traduction du Nouveau Testament par Tyndale. Au début, il était assez faible pour adjurer, puis se repentit et reconnut la vérité. Pour cela, il fut amené devant l'évêque de Londres, qui le condamna comme un hérétique obstiné. Il souffrit beaucoup pendant son incarcération, de sorte que, lorsqu'ils le firent exécuter, il était presque mort. Il fut conduit sur le bûcher de Smithfield, où il fut brûlé, déclarant son horreur du papisme et affirmant fermement que sa cause était juste devant Dieu.

La personne suivante qui souffrit pendant ce règne fut James Baynham, citoyen réputé de Londres, qui avait épousé la veuve d'un gentleman au Temple. Quand il fut enchaîné au bûcher, il embrassa les fagots et dit : “ Oh, papistes, voyez- vous! Vous cherchez des miracles ; maintenant voyez ici un miracle ; car dans ce feu, je ne ressens pas plus de douleur que si j'étais au lit ; car il m'est doux comme un lit de roses.” Ainsi, il résigna son âme entre les mains de son Rédempteur.

Peu de temps après la mort de ce martyr, un certain Traxnal, un compatriote inoffensif, fut brûlé vif à Bradford, dans le Wiltshire, car il ne voulait pas reconnaître la présence réelle dans le sacrement ni la suprématie papale sur la conscience des hommes.

En 1533, John Frith, un martyre réputé, mourut pour la vérité. Lorsqu’il fut amené au bûcher à Smithfield, il embrassa les fagots et exhorta un jeune homme nommé Andrew Hewitt, qui souffrait avec lui, de confier son âme à ce Dieu qui l’avait racheté. Ces deux victimes endurèrent beaucoup de tourments, car le vent éloigna les flammes d’eux, de sorte qu’ils agonisèrent pendant plus de deux heures avant de mourir.

En 1538, un certain Collins, un fou, fut tué à Smithfield avec son chien. Les circonstances étaient les suivantes : Collins se trouvait par hasard à l'église lorsque le prêtre éleva l'hostie ; et Collins, pour tourner en dérision le sacrifice de la messe, éleva son chien au-dessus de sa tête. Pour ce crime, Collins, qui aurait dû être envoyé dans une maison de fous ou fouetté à queue de charrette, fut présenté devant l'évêque de Londres ; et bien qu'il fût vraiment fou, la force du pouvoir papal était telle, la corruption dans l'Église et l'État était aussi telle, que le pauvre fou et son chien furent tous deux emmenés au bûcher à Smithfield, où ils furent réduits en cendres, au milieu d’une foule de spectateurs.

Il y a eu d'autres personnes qui souffrirent la même année, dont nous allons parler dans l'ordre d’apparition.

Un certain Cowbridge souffrit à Oxford ; et bien qu'il fût réputé être un fou, il montra pourtant de grands signes de piété lorsqu'il était attaché au bûcher et après que les flammes soient allumées autour de lui.

À peu près à la même époque, un certain Purderve fut mis à mort pour avoir dit en privé à un prêtre, après avoir bu du vin : “Il a béni le peuple affamé avec le calice vide.”

À la même époque fut condamné William Letton, un moine très âgé, dans le comté de Suffolk, qui fut brûlé à Norwich pour avoir parlé contre une idole portée en procession ; et pour avoir affirmé que le sacrement devrait être administré des deux manières.

Quelque temps avant de ces hommes ne soient brûlés, Nicolas Peke fut exécuté à Norwich ; et quand le feu fut allumé, il fut tellement brûlé qu'il devint aussi noir que de la poix. Le Dr Reading, debout devant lui, avec le Dr Hearne et le Dr Spragwell, ayant une longue verge blanche dans la main, le frappa à l'épaule droite et dit : “ Peke, rétractes-toi et crois au sacrement.”

“ A cela.” il répondit : “ Je te méprise et cela aussi,” et avec une grande violence il cracha du sang, occasionné par l'angoisse de ses souffrances. Le Dr Reading accorda quarante jours d'indulgence à la victime afin de pouvoir se rétracter. Mais il persista dans son attachement à la vérité, sans se soucier de la malice de ses ennemis ; et il fut brûlé vif, se réjouissant que Christ l'ait jugé digne de souffrir pour l'amour de Son nom.

Le 28 juillet 1540 ou 1541, Thomas Cromwell (car la chronologie diffère), comte d'Essex, fut emmené à un échafaud de Tower Hill, où il fut exécuté avec quelques cas de cruauté frappants. Il fit un bref discours devant le peuple, puis se résigna docilement à la hache.

C’est, nous pensons, avec une grande bienséance que ce noble est classé parmi les martyrs ; car, bien que les accusations retenues à son encontre ne se rapportent en rien à la religion, pourtant, si son zèle n'avait pas démoli le papisme, il aurait peut-être retenu faveur du roi jusqu'à la fin. On peut ajouter à cela que les papistes avaient comploté pour le détruire, car il avait fait plus pour promouvoir la Réforme que tout homme de cette époque, à l'exception du bon Dr. Cranmer.

Peu de temps après l'exécution de Cromwell, le Dr. Cuthbert Barnes, Thomas Garnet et William Jérôme furent traduits devant le tribunal ecclésiastique de l'évêque de Londres et accusés d'hérésie. Devant l'évêque de Londres, on demanda au Dr Barnes si les saints avaient prié pour nous ? A cela, il répondit : “ Il laisserait cela à Dieu ; mais (dit-il) je prierai pour vous.”

Le 13 juillet 1541, ces hommes furent transportés de la Tour à Smithfield, où ils furent tous été enchaînés à un seul bûcher et là souffrirent la mort avec la fidélité que rien de moins qu'une ferme foi en Jésus-Christ ne pouvait inspirer.

Un certain Thomas Sommers, un honnête commerçant et trois autres personnes furent jetés en prison pour avoir lu des livres de Luther. Ils furent condamnés à jeter ces livres au feu, à Cheapside ; là ils devaient les jeter dans les flammes ; mais Sommers jeta le sien, raison pour laquelle il fut renvoyé à la Tour, où il fut lapidé mort.

Des persécutions épouvantables se poursuivaient à cette époque à Lincoln, sous l’égide de M. Longland, évêque de ce diocèse. À Buckingham, Thomas Bainard et James Moreton, l'un

pour avoir lu le Notre Père en anglais et l'autre pour avoir lu l'Epître de Saint Jacques en anglais, furent condamnés et brûlés vifs.

Anthony Parsons, un prêtre et deux autres personnes furent envoyés à Windsor pour y être examinés au sujet d'une hérésie ; et plusieurs articles leur furent proposés pour qu'ils s'y abonnent, ce qu'ils refusèrent. Cela fut fait par l'évêque de Salisbury, qui fut le plus violent persécuteur de tous les temps à l'exception de Bonner. Quand ils furent amenés sur le bûcher, Parsons demanda à boire, boisson alors qui lui fut apportée, en donna à ses compagnons d'infortune en leur disant : " Soyez joyeux, mes frères, et élevez vos cœurs à Dieu ; car après ce petit déjeuner sommaire, je crois que nous aurons un bon dînez dans le Royaume de Christ, notre Seigneur et Rédempteur." A ces mots Eastwood, l'un des condamnés, leva les yeux et les mains au ciel, désirant que le Seigneur là-haut reçoive son esprit. Parsons approcha la paille à lui, puis a dit aux spectateurs : " C'est l'armure de Dieu, et maintenant je suis un soldat chrétien préparé au combat : je ne cherche aucune pitié, si ce n'est à travers les mérites de Christ;

Il est mon seul Sauveur, je Lui fais confiance pour le Salut." Et peu après, les feux furent allumés, ils brûlèrent leur corps, mais ils ne purent pas blesser leurs âmes précieuses et immortelles. Leur fidélité triompha de la cruauté et on se souviendra de leurs souffrances éternellement.

Ainsi le peuple du Christ fut trahi de toutes les manières, et leurs vies fut achetées et vendues. Car, dans ledit parlement, le roi posa cet acte le plus blasphématoire et le plus cruel, une loi éternelle : que tout ceux lisaient les Écritures en langue maternelle (qui s'appelait alors "l'apprentissage de Wickliffe."), on devait confisquer à jamais à leurs héritiers la terre, le bétail, leur corps, leur vie et leurs biens et être ainsi condamnés comme hérétiques devant Dieu, ennemis de la couronne et les plus complets traîtres du pays.

Chapitre XVI - Le Complot de la Poudre à Canon

Complot des papistes visant à détruire le roi Jacques Ier, la famille royale et les deux chambres du Parlement, plus connu sous le nom de complot de la poudre.

Les prêtres jésuites (qui étaient très nombreux en Angleterre à l'époque de l'invasion espagnole prévue) étaient si irrités par l'échec de cette expédition qu'ils étaient déterminés, si possible, à mettre au point un plan chez eux qui pourrait répondre, dans une certaine mesure, aux objectifs de leurs concurrents assoiffés de sang. Le gouvernement énergique de la reine Élisabeth empêcha cependant l'exécution de leurs projets iniques. Bien qu'ils aient fait de nombreuses tentatives dans ce sens. Le début du règne de son successeur était destiné à être l'ère d'un complot dont la barbarie transcende tout ce qui est relaté dans l'histoire ancienne ou moderne.

Afin d'écraser l'administration papale de la manière la plus efficace dans ce royaume, le roi Jacques, peu après sa succession, prit des mesures appropriées pour diminuer le pouvoir des catholiques romains, en appliquant les lois qui avaient été adoptées contre eux par ses prédécesseurs. Cet acte enragea les papistes à un point tel que certains de leurs principaux chefs formèrent une conspiration des plus audacieuses et des plus impies, à savoir provoquer une explosion et faire sauter le roi, la famille royale et les deux chambres du Parlement en pleine session, entraînant ainsi la nation dans une ruine totale et inéluctable.

La cabale qui prit la résolution de mettre en pratique cet horrible projet se composait des personnes suivantes:-Henry Garnet, un Anglais qui, vers l'an 1586, avait été envoyé en Angleterre comme supérieur des Jésuites anglais. Catesby, un gentleman anglais. Tesmond, un jésuite. Thomas Wright ; deux gentilshommes du nom de Winter. Thomas Percy, proche parent du comte de Northumberland. Guido Fawkes, un soldat de fortune audacieux et entreprenant. Sir Edward Digby. John Grant, Esq. Francis Tresham, Esq. Robert Keyes et Thomas Bates, gentlemen.

La plupart d'entre eux étaient des hommes de naissance et de fortune. Catesby, qui possédait un grand domaine, avait déjà dépensé deux mille livres pour plusieurs voyages à la cour d'Espagne, afin d'introduire une armée d'Espagnols en Angleterre. Il conspire pour renverser le gouvernement protestant et restaurer la religion catholique romaine. Mais, déçu par ce projet d'invasion de l'Armada en 1588, il saisit l'occasion de révéler à Percy (qui était son ami intime et qui, dans un soudain accès de passion, avait laissé entendre qu'il voulait assassiner le roi) un plan de trahison plus noble et plus vaste, qui inclurait une exécution sûre de la vengeance. D'un seul coup, ils espéraient livrer à la destruction tous leurs ennemis.

Percy accepta le projet proposé par Catesby, et ils résolurent de partager la conspiration avec quelques autres personnes, et, par degrés, avec tout le reste de leur cabale, chaque homme étant lié par un serment. Ils prirent le sacrement du secret (le rite le plus sacré de leur religion), de ne pas divulguer la moindre syllabe de l'affaire, ou de se retirer de l'association, sans le consentement de toutes les personnes concernées[311].

Ces consultations eurent lieu au printemps et à l'été 1604, et c'est vers la fin de cette année qu'ils commencèrent leurs opérations, dont nous relaterons la manière et la découverte avec brièveté et clarté.

Il avait été convenu que quelques-uns des conspirateurs exploiteraient une mine sous la salle où le Parlement devait se réunir, et qu'ils choisiraient le moment même où le roi prononcerait son discours devant les deux chambres, pour faire sauter la mine, et ainsi, d'un seul coup, couper le roi, la famille royale, les lords, les communes, et tous les autres ennemis de la religion catholique à l'endroit même où cette religion a été le plus opprimée. Dans ce but, Percy s'engagea à louer avec diligence une maison attenante à la chambre haute du Parlement. C'est ce qui fut fait, et les conspirateurs, qui s'attendaient à ce que le Parlement se réunisse le 17 février suivant, commencèrent, le 11 décembre, à creuser dans la cave, à travers le mur de séparation, qui avait trois mètres d'épaisseur. Ils étaient sept à collaborer à ce travail. Ils travaillaient de nuit et n'apparaissaient plus jamais, car ils se procuraient toutes les provisions nécessaires. Ils n'avaient pas l'occasion de sortir. En cas de découverte, ils s'étaient pourvus de poudre, de grenaille et d'armes à feu, et avaient pris la résolution de mourir plutôt que d'être pris.

Le jour de la Chandeleur 1605, ils avaient creusé le mur au point d'entendre un bruit de l'autre côté : à la suite de cet événement inattendu, et craignant d'être découvert, Guido Fawkes (qui se faisait passer pour le valet de pied de Percy) fut dépêché pour en connaître l'origine. Il revint avec un rapport favorable, indiquant que l'endroit d'où provenait le bruit était une grande cave située sous la chambre haute du Parlement. Elle était pleine de charbon de mer qui était en vente, et la cave était proposée à la location.

Après avoir reçu cette information, Percy loua immédiatement la cave et acheta le reste des charbons : Il importa ensuite trente barils de poudre à canon de Hollande et, après les avoir débarqués à Lambeth, les transporta progressivement, de nuit, jusqu'à cette cave. Les produits furent recouverts de pierres, de barres de fer, de mille billettes et de cinq cents fagots. Tout cela se fit à loisir, le Parlement étant en vacances jusqu'au 5 novembre 1605.

Ceci étant fait, les conspirateurs se sont ensuite concertés sur la manière de s'assurer la présence du duc d'York, qui était trop jeune pour être attendu à la maison du Parlement,[B] qui était trop jeune pour être attendu au Parlement, et sa soeur, la princesse Elizabeth, éduquée chez Lord Harrington, dans le Warwickshire. Il fut décidé que Percy et un autre entreraient dans la chambre du duc, et qu'une douzaine d'autres, bien disposés à plusieurs portes, avec deux ou trois à cheval à la porte de la cour pour le recevoir, l'emmèneraient sain et sauf dès que la maison du Parlement aurait été dynamitée. Ou, si cela n'était pas possible, qu'ils le tuent et qu'ils déclarent reine la princesse Élisabeth, l'ayant enlevée et saisie ce jour-là sous prétexte d'une partie de chasse.

Plusieurs des conspirateurs ont proposé d'obtenir une aide étrangère avant l'exécution de leur projet. Mais cette proposition fut rejetée et il fut convenu de ne demander l'aide de la

France, de l'Espagne et d'autres puissances qu'après la mise en œuvre du complot. Ils décidèrent également de proclamer reine la princesse Élisabeth et de faire courir le bruit, après le coup, que les puritains étaient les auteurs d'une action aussi inhumaine.

Les conspirateurs ayant tout préparé, ils attendaient le 5 novembre sans le moindre remords de conscience et avec la plus grande impatience. Mais tous leurs conseils furent déjoués et explosés par la Providence. L'un des conspirateurs, désireux de sauver William Parker, Lord Monteagle, lui envoya la lettre suivante :

"*Monseigneur,*

"En raison de l'amour que je porte à certains de vos amis, j'ai à cœur de vous préserver. C'est pourquoi je vous conseille, puisque vous tenez à votre vie, de trouver une excuse pour vous absenter de ce Parlement, car Dieu et les hommes se sont mis d'accord pour punir la méchanceté de cette époque. Ne prenez pas cet avertissement à la légère, mais retirez-vous à la campagne, où vous pouvez espérer entendre des nouvelles de l'événement en toute sécurité, car même s'il n'y a pas d'apparence d'agitation, je dis qu'ils recevront un coup terrible - ce Parlement, et pourtant ils ne verront pas qui leur fait du mal. Ce conseil n'est pas à condamner, car il peut vous faire du bien et ne peut pas vous faire de mal. Car le danger est passé dès que vous aurez brûlé cette lettre (ou aussi vite que vous l'aurez fait). Et j'espère que Dieu vous donnera la grâce d'en faire bon usage, lui à qui je recommande la sainte protection".

Pendant un certain temps, Lord Monteagle n'a pas su comment juger cette lettre. Il ne savait pas s'il devait tenir compte de l'avertissement ou non. Imaginant qu'il s'agissait d'une ruse de ses ennemis pour l'effrayer et l'obliger à s'absenter du Parlement, il aurait opté pour la première solution si sa propre sécurité avait été en jeu : Mais craignant pour la vie du roi, il apporta la lettre à minuit au comte de Salisbury, qui était tout aussi perplexe quant à sa signification. Et bien qu'il fût enclin à penser qu'il s'agissait simplement d'un stratagème sauvage et malicieux pour alarmer Monteagle, il jugea bon de consulter à ce sujet le comte de Suffolk, lord chambellan. L'expression "que le coup vienne sans que l'on sache qui les a frappés" les a fait associer à l'époque du Parlement, et à aucun autre moyen susceptible d'être tenté que la poudre à canon, pendant que le roi siégeait à cette assemblée. Le Lord Chamberlain pensait que cette stratégie était d'autant plus probable qu'il y avait une grande cave sous la chambre du Parlement (comme nous l'avons déjà mentionné), jamais utilisée pour autre chose que du bois ou du charbon, et qui appartenait à Wineyard, le gardien du palais. Après avoir communiqué la lettre aux comtes de Nottingham, de Worcester et de Northampton, ils n'allèrent pas plus loin jusqu'à ce que le roi revienne de Royston, le 1er novembre[313].

Les comtes ayant montré la lettre à Sa Majesté et lui ayant en même temps fait part de leurs soupçons, il fut d'avis qu'il ne fallait rien faire, ou alors suffisamment pour prévenir le

danger, et qu'une recherche devait être faite le jour précédant celui prévu pour l'exécution de l'entreprise diabolique.

En conséquence, le lundi 4 novembre, dans l'après-midi, le Lord Chamberlain, dont la fonction était de veiller à ce que tout soit prêt pour l'arrivée du roi, accompagné de Monteagle, se rendit à tous les endroits de la maison du Parlement. Ils allèrent visiter tous les endroits autour de la maison du Parlement, et en prenant une petite occasion pour voir la cave, ils ne virent que des piles de billettes et de bâtons de fagot, mais en nombre si excessif qu'il se demanda pourquoi Wineyard pouvait vouloir tout cela pour son propre usage. Lorsqu'il s'enquit du propriétaire du bois et qu'on lui répondit qu'il appartenait à un certain M. Percy, il commença à avoir quelques soupçons. Il savait qu'il était un catholique convaincu et qu'il était si rarement là qu'il n'avait pas besoin d'une telle quantité de combustible. Et Monteagle le confirma en observant que Percy lui avait fait de grandes professions d'amitié.

Bien qu'il n'y ait pas d'autres matériaux visibles, Suffolk pensa qu'il était nécessaire de faire une nouvelle recherche. A son retour auprès du roi, une résolution fut prise pour qu'elle soit faite de manière à être efficace, sans scandaliser personne, ni donner d'inquiétude.

Sir Thomas Knevet, intendant de Westminster, reçut donc l'ordre, sous prétexte de rechercher des tapisseries volées à cet endroit et dans d'autres maisons des environs, d'enlever le bois et de voir si quelque chose était caché en dessous. Cet homme se rendit à minuit à la cave avec plusieurs assistants et rencontra Fawkes. Fawkes venait de sortir, avec des bottes et des éperons, une boîte d'amadou et trois allumettes dans ses poches. Ils s'emparèrent de lui sans cérémonie et sans lui poser de questions. Dès que l'enlèvement du bois a permis de découvrir les barils de poudre, il a fait lier Fawkes et l'a correctement attaché.

Fawkes, qui était un scélérat endurci et intrépide, n'hésita pas à avouer que le projet avait été conçu et qu'il devait être exécuté le lendemain. Il a fait le même aveu lors de son interrogatoire devant un comité du conseil et, bien qu'il n'ait pas nié avoir des complices dans cette conspiration, aucune menace de torture n'a pu lui faire découvrir l'un d'entre eux. Il déclara qu'il était prêt à mourir et qu'il préférait souffrir dix mille morts plutôt que d'accuser volontairement son maître ou tout autre.

Cependant, à la suite d'interrogatoires répétés et de l'assurance de l'arrestation de son maître, il finit par reconnaître "que pendant qu'il était à l'étranger, Percy avait gardé les clés de la cave et qu'il y était resté depuis que la poudre y avait été déposée. En fait, il était l'un des principaux acteurs de la tragédie envisagée".

Pendant ce temps, on découvrit que Percy était venu du nord dans la nuit du samedi 2 novembre, et qu'il avait dîné le lundi à Sion-house, avec le comte de Northumberland. Fawkes l'avait rencontré sur la route et, après que le lord Chamberlain eut passé la soirée dans la cave, il s'était rendu, vers six heures[314], auprès de son maître, qui s'était enfui immédiatement, craignant que le complot ne fût découvert.

La nouvelle de la découverte s'étant immédiatement répandue, les conspirateurs s'enfuirent de différentes manières, mais principalement dans le Warwickshire, où Sir Everard Digby avait organisé une partie de chasse, près de Dunchurch, afin de rassembler un nombre de récusants suffisant pour s'emparer de la princesse Elizabeth. Mais ce projet échoua car elle se réfugia à Coventry, et tout leur groupe, soit une centaine de personnes, se retira à Holbeach, le siège de Sir Stephen Littleton, aux confins du Staffordshire, après avoir ouvert les écuries et pris les chevaux de différentes personnes dans les comtés adjacents.

Sir Richard Walsh, shérif en chef du Worcestershire, les poursuivit jusqu'à Holbeach, où il les assiégea et leur ordonna de se rendre. En préparant leur défense, ils mirent de la poudre humide à sécher devant un feu, et une étincelle des charbons y mit le feu ; certains des conspirateurs furent tellement brûlés au visage, aux cuisses et aux bras qu'ils étaient à peine capables de manier leurs armes. Leur cas était désespéré et aucun moyen de s'échapper n'apparaissait, à moins de se frayer un chemin à travers les assaillants et de lancer une furieuse contre-attaque à cette fin. Catesby (qui avait le premier proposé la manière de procéder) et Percy furent tous deux tués. Thomas Winter, Grant, Digby, Rockwood et Bates furent emmenés à Londres, où ils furent les premiers à découvrir le complot. Tresham, qui rôdait dans la ville et changeait fréquemment de quartier, fut appréhendé peu après et, après avoir avoué toute l'affaire, mourut de la maladie des intestins ou de la strangurie, dans la Tour. Le comte de Northumberland, soupçonné d'être lié à Thomas Percy, fut, par précaution, placé sous la garde de l'archevêque de Canterbury, à Lambeth. Il fut ensuite condamné à une amende de trente mille livres et envoyé à la Tour pour avoir admis Percy dans le groupe des gentilshommes pensionnés, sans lui avoir fait prêter le serment de suprématie.

Quelques-uns s'échappèrent vers Calais, et y arrivèrent avec d'autres, qui s'étaient enfuis pour éviter une persécution qu'ils appréhendaient à cette occasion, furent aimablement reçus par le gouverneur. Mais l'un d'eux déclarant devant lui qu'il n'était pas tant préoccupé par son exil que par le fait que le complot de la poudre à canon n'avait pas eu lieu, le gouverneur fut tellement irrité de le voir se vanter d'une iniquité aussi exécrable que, dans un élan soudain d'indignation, il tenta de le jeter à la mer.

Le 27 janvier 1606, huit des conspirateurs furent jugés devant la Haute Cour et condamnés, parmi lesquels Sir Everard Digby, le seul à avoir plaidé coupable à l'acte d'accusation, bien que tous les autres aient déjà avoué leur culpabilité. Digby fut exécuté le 30 du même mois, avec Robert Winter, Grant et Bates, à l'extrémité ouest du cimetière de St. Thomas Winter, Keyes, Rockwood et Fawkes furent exécutés le lendemain dans la cour de l'ancien palais.

Garnet fut jugé le 28 mars "pour avoir connu et caché la conspiration, pour avoir fait prêter le serment du secret aux conspirateurs, pour les avoir persuadés de la légalité de la[315] trahison, et pour avoir prié pour le succès de la grande action en cours au début du Parlement". Reconnu coupable,[C] Il fut condamné à mort, mais ne fut exécuté que le 3 mai, lorsque, confessant sa propre culpabilité et l'iniquité de l'entreprise, il exhorta tous les catholiques

romains à s'engager dans la voie de la démocratie. Il exhorta tous les catholiques romains à s'abstenir à l'avenir de telles pratiques de trahison. Gerard et Hall, deux jésuites, sont partis à l'étranger. Littleton, avec plusieurs autres, fut exécuté à la campagne.

Lord Monteagle reçut une concession de deux cents livres par an en terres et une pension de cinq cents livres à vie, en récompense de la découverte de la lettre qui donnait le premier indice de la conspiration. Il fut ordonné que l'anniversaire de cette délivrance providentielle soit à jamais commémoré par des prières et des actions de grâces.

C'est ainsi que ce plan diabolique a heureusement explosé et a avorté, et que les auteurs de ce complot infâme ont été punis sévèrement, comme leur méchanceté le méritait. Dans cette affaire, la Providence s'est manifestement interposée en faveur des protestants et les a sauvés de la destruction qui aurait dû avoir lieu si le plan avait réussi selon les souhaits d'une secte bigote, superstitieuse et assoiffée de sang.

Chapitre XVII - Récit des Persécutions en Écosse du Roi Henri VIII

Le Roi Henri VIII

Comme s'il n'y avait pas de place, soit de l'Allemagne, de l'Italie ou de la France, où il n'y avait pas quelques branches issues de la racine la plus féconde de Luther, de même cette île de Grande-Bretagne n'était pas sans ses fruits et ses branches. Parmi ceux-ci se trouvait Patrick Hamilton, un écossais né d'une haute et noble société et du sang du roi, ayant un sens excellent, âgé de vingt-trois ans, appelé abbé de Ferne. Sortant de son pays avec trois compagnons à la recherche de la connaissance au sujet de Dieu, il se rendit à l'Université de Marburg en Allemagne, qui venait d'être créée par Philippe, Landgrave de Hesse.

Alors qu'il y résidait, il se familiarisa avec ces lumières éminentes de l'Évangile, Martin Luther et Philip Melanchthon ; écrits et doctrine de qui il s'était fortement attaché à la religion protestante.

L'archevêque de St. Andrews (qui était un papiste rigide) apprit les agissements de M. Hamilton, le fit saisir et ayant été amené devant lui, après un bref examen relatif à ses principes religieux, et condamna à entrer dans la prison du château et en même temps lui ordonna de rester dans la partie la plus détestable de la prison.

Le lendemain matin, M. Hamilton fut amené devant l'évêque ainsi que plusieurs autres personnes pour examen, alors que les principaux chefs d'accusation à son endroit étaient sa désapprobation publique des pèlerinages, du purgatoire, des prières aux saints, pour les morts, etc.

M. Hamilton reconnu la véracité de ces chefs d'accusation, en conséquence desquels il fut immédiatement condamné à être brûlé ; et pour que sa condamnation ait plus d'autorité, ils la firent souscrire par tous les notables présents et firent en sorte que le nombre soit aussi considérable que possible, admettant même la souscription de garçons qui étaient des fils de la noblesse.

Le prélat sectaire et persécuteur qui avait présidé à la destruction de M. Hamilton était si anxieux qu'il ordonna que sa peine soit exécutée l'après-midi du jour même où elle avait été prononcée. En conséquence, il fut conduit à l'endroit désigné pour cette horrible tragédie en présence d'un nombre impressionnant de spectateurs. La plus grande partie de la multitude ne croyait pas que l'intention était de le mettre à mort, mais que cela n'était fait que pour l'effrayer et pour l'amener ainsi à embrasser les principes des de la religion romaine.

Quand il arriva au bûcher, il s'agenouilla et, pendant un certain temps, pria avec une grande ferveur. Après cela, il fut attaché au bûcher et les fagots placés autour de lui. Une quantité de poudre à canon qui avait été placée sous ses bras fut d'abord mise à feu, ce qui lui brûla la main gauche et un côté du visage, sans faire de blessure et sans entrer en contact avec les fagots. En conséquence, plus de poudre et de matières combustibles furent apportées, ce qui

fit effet en étant mis à feu, et alors que les fagots étaient allumés, il cria d'une voix audible “Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! Combien de temps l'obscurité l'emportera-t-elle encore ? Et combien de temps souffriras-tu de la tyrannie de ces hommes ?”

Le feu brûlant lentement le mit dans un grand tourment ; mais il le supporta avec une magnanimité chrétienne. Ce qui lui fit le plus mal, c’est la clameur de méchants hommes attisée par les frères, qui criaient de manière répétitive : “Repens-toi, hérétique ; fais appel à notre Dame ; dit la Salve Regina, etc.” A qui il répondit : “ Éloignez-vous de moi et ne me troublez pas, messagers de Satan.” Un certain Campbell, un frère, qui était le chef de fil, continuait toujours à l'interrompre par un langage opprobre ; il lui dit : “ Méchant, Dieu te pardonne.” Après quoi, empêché de parler à nouveau par la violence de la fumée et la rapidité des flammes, il se résigna dans les mains de Celui qui donna.

Ce croyant inébranlable en Christ souffrit le martyre en 1527.

Un certain Henri Forest, un jeune bénédictin inoffensif, accusé d'avoir parlé respectueusement de Patrick Hamilton, fut jeté en prison et, en se confessant à un frère, il reconnut qu'il pensait qu’Hamilton était un homme de bien ; et que les chefs d’accusation pour lesquels il avait été condamné à mort, pourraient être défendus. Ceci étant révélé par le frère, fut reçu comme preuve ; et le pauvre bénédictin fut condamné à être brûlé.

Lors de consultations sur les modalités de son exécution, John Lindsay, l’un des gentilshommes de l’archevêque, lui conseilla de brûler le frère Forest dans une cave ; “ Car.”, dit-il, “la fumée de Patrick Hamilton a infecté tous ceux sur qui elle a soufflé.”

Ces conseils furent suivis et la pauvre victime fut plutôt étouffée que brûlée.

Quand ils arrivèrent à l'endroit fatal, ils s’agenouillèrent tous les deux et prièrent pendant un certain temps avec une grande ferveur. Ils se levèrent alors, lorsque Stratton, s'adressant aux spectateurs, les exhorta à laisser de côté leurs notions superstitieuses et idolâtres et à utiliser leur temps pour rechercher la véritable lumière de l'Évangile. Il en aurait dit plus, mais les officiers présents l'en empêchèrent.

Leur sentence fut alors mise à exécution et ils résignèrent avec joie leurs âmes à ce Dieu qui la leur avait donnée, en espérant, grâce aux mérites du grand Rédempteur, une résurrection glorieuse pour une vie immortelle. Ils souffrirent en l'an 1534.

Les martyres des deux personnes susmentionnées furent bientôt suivis par celui de M. Thomas Forret, qui, pendant un temps considérable, avait été doyen de l'Église romaine ; Killor et Beverage, deux forgerons ; Duncan Simson, un prêtre ; et Robert Forrester, un gentleman. Ils furent tous brûlés ensemble, sur la colline du château à Édimbourg, le dernier jour de février 1538.

L'année suivant les martyres des personnes susmentionnées, à savoir 1539, deux autres personnes furent appréhendées sur la base d'une suspicion d'hérésie ; à savoir, Jérôme Russell et Alexander Kennedy, un jeune homme âgé environ de dix-huit ans.

Ces deux personnes, après avoir été emprisonnées quelque temps, furent amenées devant l'archevêque pour être examinées. Au cours de cet examen Russell, étant un homme très sensé, raisonna avec intelligence contre ses accusateurs ; alors qu'ils utilisaient en retour un langage très opprobre.

L'examen terminé, et tous deux considérés comme des hérétiques, l'archevêque prononça la terrible sentence de mort et ils furent immédiatement livrés au pouvoir séculier pour qu'ils soient exécutés.

Le lendemain, ils furent conduits à l'endroit désigné pour leur souffrance ; ainsi, Russell, voyant que le visage de son compagnon d'infortune laissait transparaître la timidité, s'adressa à lui ainsi : " Frère, ne crains rien ; Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est en ce monde. La douleur de notre souffrance sera courte et légère, mais notre joie et notre consolation n'auront jamais de fin ; efforçons-nous donc d'entrer dans la joie de notre Maître et de notre Sauveur, par le même chemin droit qu'Il avait pris devant nous. La mort ne peut pas nous faire de mal, car elle est déjà détruite par Lui, pour l'amour de qui nous allons maintenant souffrir."

Quand ils arrivèrent à l'endroit fatal, ils s'agenouillèrent tous les deux et prièrent pendant un certain temps ; après quoi, attachés au bûcher, les fagots furent allumés, ils résignèrent avec enthousiasme leur âme entre les mains de Celui qui la leur avait donné, dans le plein espoir d'une récompense éternelle dans les demeures célestes.

Récit de la vie, des souffrances et de la mort de M. George Wishart, qui fut étranglé et ensuite brûlé, en Écosse, pour avoir professé la vérité de l'Evangile

Vers l'an de grâce 1543, il y avait à l'Université de Cambridge un certain Maître George Wishart, communément appelé maître George du Collège Benet, un homme de grande taille, à la tête relevée et portant le même très beau bonnet français rond ; réputé de teint mélancolique à cause de sa physionomie, ses cheveux noirs, sa longue barbe, son personnage charmant, parlant bien en ligne de son pays d'Écosse, courtois, humble, charmant, content d'enseigner, désireux d'apprendre et ayant beaucoup voyagé ; ayant sur lui comme vêtement une robe de frise jusqu'aux chaussures, un doublet noir millian futaine et un plastron noir uni, une nouvelle toile grossière comme chemises, des bandes et des poignets tombants blancs à la main.

C'était un homme modeste, tempéré, craignant Dieu, détestant les convoitises ; car sa charité était sans fin, la nuit, à midi, le jour ; il s'interdisait un repas sur trois, un jour sur quatre la plupart du temps, sauf pour se réconforter. Il dormait sur une touffe dure de paille et de gros draps de toile neufs qui, quand il les changeait, en faisait don. Il avait généralement

près de son lit une bassine d'eau dans laquelle il se baignait (ses gens étant déjà couchés, la bougie éteinte et tout en silence). Il m'aima tendrement, et moi de même. Il enseignait avec beaucoup de modestie et de gravité, de sorte que certaines personnes parmi son troupeau le jugeaient sévère et l'auraient tué ; mais le Seigneur était sa défense. Et lui, après avoir dûment corrigé leur méchanceté, par une bonne exhortation, les amendait et poursuivait son chemin. Oh, que le Seigneur aurait dû me le laisser, moi son pauvre garçon, pour qu'il achève ce qu'il avait commencé ! Car il partit en Écosse avec des gens de la noblesse, qui vinrent pour un traité pour le roi Henri.

En 1543, l'archevêque de St. Andrews se rendit dans diverses parties de son diocèse où plusieurs personnes furent accusées d'hérésie à Perth. Parmi ceux qui furent condamnés à mort, il y avait William Anderson, Robert Lamb, James Finlayson, James Hunter, James Raveleson et Helen Stark.

Les accusations portées contre ces personnes respectives étaient les suivantes : les quatre premières étaient accusées d'avoir accroché l'image de saint François, d'avoir cloué des cornes de bélier sur sa tête et d'avoir attaché la queue d'une vache à sa croupe ; mais le principal sujet de leur condamnation était de s'être régalé d'une oie le jour du jeûne.

James Reveleson fut accusé d'avoir orné sa maison avec les trois diadèmes couronnés de Pierre, sculptés dans du bois, que l'archevêque compris comme une moquerie du couvre-tête de son cardinal.

Helen Stark fut accusée de ne pas s'être habituée à prier la Vierge Marie, plus particulièrement pendant la suite de couches.

Pour ces accusations respectives, ils furent tous reconnus coupables et furent immédiatement condamnés à mort ; les quatre hommes, pour avoir mangé de l'oie, furent pendus ; James Raveleson devait être brûlé et la femme, avec son bébé allaitant encore, mis dans un sac et noyée.

Les quatre hommes, la femme et l'enfant souffrirent en même temps, mais James Raveleson ne fut exécuté que quelques jours plus tard.

Les martyrs furent transportés par un grand groupe d'hommes armés (car ils craignaient la rébellion dans la ville sans leurs hommes de guerre) jusqu'au lieu de l'exécution, qui était commun à tous les voleurs, pour faire paraître leur cause plus odieuse aux yeux des gens. Chacun consolant l'autre et s'assurant qu'ils devaient souper ensemble dans le Royaume des Cieux cette nuit-là, ils se recommandèrent à Dieu et moururent inébranlables dans le Seigneur.

La femme désirait ardemment mourir avec son mari, mais elle ne subit pas cette souffrance; cependant, le suivant jusqu'au lieu d'exécution, elle le réconforta, l'exhortant à la persévérance et à la patience pour l'amour de Christ, et se séparant de lui avec un baiser, elle dit : " Mon mari, réjouis-toi, nous avons vécu ensemble de nombreux jours joyeux ; mais ce

jour où nous devons mourir devrait être très joyeux pour nous deux, car nous devons avoir la joie pour toujours ; par conséquent, je ne te souhaite pas bonne nuit, car nous allons soudainement nous rencontrer avec joie dans le royaume des cieux." La femme, après cela, fut emmenée dans un endroit pour y être noyée et, bien qu'elle ait eu un enfant en train de téter, cela n'émut pourtant en rien le cœur impitoyable des ennemis. Ainsi, après avoir confié ses enfants aux voisins de la ville pour l'amour de Dieu et que le nourrisson qui allaitait encore fut remis à l'infirmière, elle scella la vérité par sa mort.

Désireux de propager le véritable évangile dans son propre pays, George Wishart quitta Cambridge en 1544 et, à son arrivée en Écosse, il prêcha d'abord à Montrose, puis à Dundee. Dans ce dernier lieu, il exposa publiquement l'épître aux Romains, qu'il parcourait avec une grâce et une liberté telles, qui alarma grandement les papistes.

En conséquence, à l'instigation du cardinal Beaton, archevêque de St. Andrews, un certain Robert Miln, l'un des grands de à Dundee, se rendit à l'église où Wishart prêchait et, au milieu de son discours, lui dit publiquement de ne plus troubler la ville, car il était déterminé à ne pas le tolérer.

Cette remontrance soudaine surprit grandement Wishart, qui, après une courte pause, regardant tristement la personne qui avait parlé et l'auditoire, déclara : " Dieu est mon témoin, je n'ai jamais pensé à ce qui vous trouble, mais plutôt à votre bien ; oui, ce qui vous trouble me fait plus de peine qu'à vous-même : je suis assuré que refuser la Parole de Dieu et chasser de vous Son messager, ne vous préservera pas du trouble, mais vous y mènera ; car Dieu vous enverra des ministres qui ne craindront ni d'être brûlés ni d'être bannis. Je vous ai offert la Parole du salut. Au péril de ma vie, je suis resté au milieu de vous ; maintenant vous-mêmes vous me refusez, et je dois laisser mon innocence être déclarée par mon Dieu. Si cela vous est avantageux, je ne suis pas guidé par l'Esprit de vérité, mais si des ennuis inattendus vous arrivent, reconnaissez la cause et tournez-vous vers Dieu, qui est plein de grâce et miséricordieux. Mais si vous ne vous repentez pas au premier avertissement, Il viendra à vous avec le feu et l'épée." À la fin de son discours, il quitta la chaire et se retira.

Après cela, il se rendit dans l'ouest de l'Écosse, où il prêcha la Parole de Dieu, qui fut accueillie avec joie par beaucoup.

Peu de temps après, M. Wishart apprit que la peste s'était déclarée à Dundee. Cela commença quatre jours après qu'il lui fut interdit d'y prêcher, et faisait rage à un point tel que le nombre de morts en l'espace de vingt-quatre heures était presque inimaginable. Lorsque ceci lui fut rapporté, malgré l'opposition polie de ses amis de le retenir, il décida d'y aller, disant : " Ils ont maintenant des ennuis et ont besoin de réconfort. Peut-être que cette main de Dieu les incitera maintenant à magnifier et à révérer la Parole de Dieu, qu'ils estimaient légèrement auparavant."

Ici, il était en joie reçu par les personnes pieuses. Il choisit la porte Est comme lieu de sa prédication ; de sorte que les sains étaient à l'intérieur et les malades à l'extérieur de la porte. Il tira son texte du passage : " Il a envoyé Sa parole et les a guéris.", etc. Dans ce sermon, il insista principalement sur l'avantage et le réconfort de la Parole de Dieu, les jugements qui en résultent suite au mépris ou au rejet de celle-ci, la liberté de la grâce de Dieu envers tout Son peuple et le bonheur de Ses élus, qu'Il prend Lui-même hors de ce monde misérable. Le cœur de ses auditeurs fut grandement ragaillardi par la force divine de ce discours qu'il ne fallait pas considérer la mort, mais les jugeant pas plus heureux d'être appelés, ne sachant pas s'il aurait à nouveau une telle occasion de les réconforter.

Après cela, la peste diminua ; bien qu'au plus fort de celle-ci, Wishart visitait constamment ceux qui se trouvaient dans l'état le plus grave et les réconfortait par ses exhortations.

Lorsqu'il prit congé des habitants de Dundee, il déclara que Dieu avait presque mis fin à cette peste et qu'il était maintenant appelé à un autre endroit. De là, il se rendit à Montrose où il prêcha parfois, mais il passait la majeure partie de son temps dans la méditation et la prière privées.

Chapitre XVIII - Persécutions en Angleterre pendant le Règne de la Reine Marie

La mort prématurée du jeune monarque célébré par tous, Édouard VI, fut à l'origine des événements les plus extraordinaires et les plus merveilleux, qui n'aient jamais eut lieu depuis l'époque de l'incarnation de notre bienheureux Seigneur et Sauveur sous forme humaine. Cet événement mélancolique devint rapidement devenu un sujet de regret général. La succession au trône britannique fut bientôt un sujet de discorde ; et les scènes qui suivirent furent une démonstration de la grave affliction dans laquelle le royaume était plongé. Au fur et à mesure que sa perte pour la nation devenait manifeste, le souvenir de son gouvernement devenait de plus en plus la base d'un souvenir plein de reconnaissance. La très terrible perspective, qui fut bientôt présentée aux amis de l'administration d'Edouard, sous la direction de ses conseillers et de ses serviteurs, était une contemplation que tout esprit réfléchit était obligé de considérer avec les appréhensions les plus alarmantes. Les approches rapides qui furent adoptées en vue d'un retour total sur les débats du règne du jeune roi témoignent des avancées qui en résulteraient en une résolution complète de la gestion des affaires publiques, tant dans l'Eglise que dans l'Etat.

Alarmé par les conditions dans lesquelles le royaume risquait d'être plongé par la mort du roi, l'effort visant à en éviter les conséquences très claires qui devaient en découler produisirent les effets les plus graves et les plus fatals. Le roi, dans sa longue et persistante affliction, fut incité à faire un testament par lequel il légua la couronne anglaise à Lady Jane, fille du duc de Suffolk, mariée à Lord Guildford, fils du duc de Northumberland, et était la petite-fille de la deuxième sœur du roi Henri, par Charles, duc de Suffolk. Par cette volonté, la succession de Marie et Élisabeth, ses deux sœurs, fut entièrement remplacée, par appréhension du retour du système du papisme ; et le conseil du roi, avec le chef de la noblesse, le maire de la ville de Londres et presque tous les juges et les principaux avocats du royaume, souscrivirent leurs noms à ce règlement, à titre de sanction face à cette mesure.

Le Président de la Haute Cour de Justice Hale, bien qu'un vrai protestant et un juge intègre, seul refusa d'unir son nom en faveur de Lady Jane, car il avait déjà indiqué son opinion que Marie avait le droit d'assumer les rênes du gouvernement. D'autres s'opposèrent à ce que Marie soit placée sur le trône, craignant d'épouser un étranger et, par là même, de faire courir un danger considérable à la couronne. Sa prédilection pour le papisme ne laissait guère de doute dans l'esprit de tous qu'elle serait amenée à raviver les intérêts dormants du pape et à changer la religion qui avait été utilisée à la fois du temps de son père, le roi Henri, et de celui de son frère Edouard : car elle avait manifesté de tout temps la plus grande obstination et la plus grande inflexibilité de caractère, comme il ressort clairement de sa lettre aux membres du Conseil, dans laquelle elle avait revendiqué le droit à la couronne lors du décès de son frère.

Lorsque cela se produisit, les nobles, qui s'étaient associés pour empêcher la succession de Marie et avaient contribué à promouvoir et, peut-être, à conseiller les mesures d'Edouard, avaient rapidement proclamé Lady Jane Grey, reine d'Angleterre, dans la ville de Londres et diverses autres villes peuplées du royaume. Bien que jeune, elle possédait des talents d'une nature très supérieure, et ses progrès faits sous les meilleurs tuteurs lui avaient procuré de très grands avantages.

Son règne ne dura que cinq jours, car Marie, ayant réussi par de fausses promesses à obtenir la couronne, commença rapidement l'exécution de son intention avouée d'extirper et de brûler tous les protestants. Elle fut couronnée à Westminster sous la forme habituelle et son élévation fut le signal du début de la persécution sanglante qui suivit.

Ayant obtenu l'épée de l'autorité, elle ne se privait pas de l'utiliser. Les partisans de Lady Jane Grey étaient destinés à en ressentir la force. Le duc de Northumberland fut le premier à ressentir son effet sauvage. Au cours du même mois après son confinement dans la Tour, il fut condamné et mené à l'échafaud pour y souffrir comme un traître. De ses crimes variés, résultant d'une ambition sordide et démesurée, il mourut sans qu'on ait pitié où qu'on se lamente de lui.

Les changements, qui suivirent rapidement, montraient sans équivoque que la reine était mécontente de l'état de la religion à ce moment-là. Le Dr. Poynet fut relevé pour permettre à Gardiner de devenir évêque de Winchester, à qui elle confia également l'importante charge de Grand Chancelier. Le Dr Ridley fut renvoyé du siège de Londres et Bonne le remplaça. J. Story fut exclu de l'évêché de Chichester pour y placer le Dr Day. J. Hooper fut envoyé comme prisonnier de la flotte et le Dr Heath fut placé pour siéger à Worcestor. Miles Coverdale fut également exclu d'Exeter et le Dr. Vesie fut placé dans ce diocèse. Le Dr Tonstall fut également promu au siège de Durham. Ces choses étant manifestes et grandement ressenties, une grande lourdeur et un inconfort grandissaient de plus en plus dans tous les cœurs des hommes de bien ; mais procuraient aux méchants une grande joie. Ceux qui pouvaient se dissimuler ne prenaient pas grand soin de l'affaire ; mais ceux dont les consciences étaient liées à la vérité, firent déjà l'expérience de charbons ardents, qui devraient ensuite être la destruction de beaucoup de vrais chrétiens.

Les Mots et le Comportement de Lady Jane sur l'Échafaud

La victime suivante fut l'aimable lady Jane Grey, qui, en acceptant la couronne lors des sollicitations sincères de ses amis, encourait le ressentiment implacable de la sanglante Marie. Quand elle monta pour la première fois sur l'échafaud, elle parla ainsi aux spectateurs : " Bonnes gens, je suis venu ici pour mourir, et par une loi, j'y suis condamnée. Le fait contre Son Altesse la reine ainsi que mon consentement étaient illégaux. Mais que cela ait été ma volonté et un désir venant de moi, ou en mon nom, je m'en lave les mains innocemment devant Dieu, et devant vous brave peuple chrétien, en ce jour : ." ; et, par la suite, elle la tordit ses mains, dans lesquelles elle tenait son livre. Puis elle a dit : " Je vous prie, chers chrétiens,

de rendre témoignage de moi que je meurs en bonne chrétienne et que je ne cherche à être sauvée que par la miséricorde de Dieu dans le sang de Son Fils unique, Jésus-Christ : et je confesse que, quand j'ai connu la Parole de Dieu, je l'ai négligé, je n'ai eu d'amour que pour moi-même ainsi que pour le monde, c'est pourquoi cette plaie et ce châtiment me sont heureusement et dignement infligé à cause de mes péchés ; et pourtant je remercie Dieu, que dans Sa bonté, il m'ait ainsi donné un temps et un répit pour me repentir.

Et maintenant, braves gens, alors que je suis encore en vie, je vous prie de m'assistiez par vos prières." Puis, s'agenouillant, elle se tourna vers Feckenham et lui dit : " Dois-je dire ce psaume ?" et il lui dit : " Oui." Puis elle a dit le psaume de *Miserere mei Deus*, en anglais, de la manière la plus dévouée jusqu'à la fin ; puis elle se leva et donna à sa femme de chambre, Mme Ellen, ses gants, son mouchoir et son livre à M. Bruges ; et ensuite elle délia sa robe et le bourreau voulut l'aider à l'enlever mais, désirant qu'il la laisse tranquille, elle se tourna vers les deux femmes qui l'accompagnaient, qui l'aidèrent à s'en défaire, ainsi qu'avec ses froufrous, paft, et un foulard lui donnant un mouchoir juste à mettre sur ses yeux.

Puis le bourreau s'agenouilla et lui demanda pardon, à qui elle lui pardonna le plus volontiers. Puis il lui demanda de se tenir sur la paille, ce qui lui permit de voir le bloc. Puis elle dit : " Je t'en prie, exécute-moi vite." Puis elle se mit à genoux en disant : " Vas-tu l'enlever avant que je ne me couche ?" Et le bourreau dit : " Non, madame." Puis elle attacha un mouchoir à ses yeux et, cherchant le bloc, elle dit : " Que dois-je faire ? Où est-il ? Où est-il ?." Alors qu'un des témoins l'y guida, elle posa sa tête sur le bloc, puis étira son corps et dit : " Seigneur, entre tes mains, je remets mon esprit ." ; et ainsi finit sa vie, en l'année de notre Seigneur 1554, le douzième jour de février, environ à l'âge de dix-sept ans.

Ainsi mourut Lady Jane ; et le même jour, Lord Guilford, son mari, l'un des fils du duc de Northumberland, fut également décapité, deux innocents comparés à ceux qui étaient assis sur eux. Car ils étaient tous les deux très jeunes et, par ignorance, acceptaient ce que d'autres avaient inventé et, par une proclamation ouverte, consentaient à prendre aux autres et à leur donner.

En ce qui concerne la condamnation de cette dame pieuse, il convient de noter que le juge Morgan, qui prononça la sentence à son encontre, peu après l'avoir condamnée, devint fou et, dans son délire, réclamait sans cesse que Lady Jane ne le hante plus et ainsi il finit sa vie.

Le vingt et unième jour du même mois, Henri, duc de Suffolk, fut décapité à Tower-Hill, le quatrième jour après sa condamnation : à peu près à cette date, de nombreux hommes et femmes furent condamnés, dont certains furent exécutés à Londres et d'autres encore à la campagne. Lord Thomas Gray, frère du dit duc, fut appréhendé peu de temps après dans le nord du Pays de Galles et exécuté pour le même motif. De plus, Sir Nicholas Throgmorton s'échappa de très peu.

John Rogers, Vicaire de Saint-Sépulcre et Lecteur de Saint- Paul à Londres

John Rogers fit ses études à Cambridge et fut ensuite aumônier des marchands aventuriers d'Anvers dans le Brabant. Il y rencontra le célèbre martyr William Tyndale et Miles Coverdale, tous deux exilés volontaires de leur pays à cause de leur aversion vis-à-vis de la superstition papiste et l'idolâtrie. Ils furent les instruments de sa conversion et il s'associa à eux dans la traduction de la Bible en anglais intitulée " *The Translation of Thomas Matthew*." (" la Traduction de Thomas Matthew." D'après les Écritures, il savait que des vœux illégaux pouvaient être légalement brisés ; c'est pourquoi il se maria et fut transféré à Wittenberg, en Saxe, pour améliorer ses connaissances ; il y apprit le néerlandais et reçut la charge d'une congrégation qu'il administra fidèlement pendant de nombreuses années. À l'arrivée du roi Édouard, il quitta la Saxe pour promouvoir l'œuvre de la réforme en Angleterre ; et, peu de temps après, Nicholas Ridley, alors évêque de Londres, lui donna une séance préliminaire dans la cathédrale Saint-Paul, et le doyen ainsi que le chapitre le nommèrent lecteur de la leçon de divinité. Ici, il continua jusqu'à la succession de la reine Marie sur le trône, lorsque l'Evangile et la vraie religion furent bannis et que l'Antéchrist de Rome, avec sa superstition et son idolâtrie, fut introduit.

Les circonstances dans lesquelles M. Rogers prêcha à Paul's Cross (un célèbre monument à Londres), après l'arrivée de la reine Marie à la tour, ont déjà été exposées. Dans son sermon, il confirma la vraie doctrine enseignée à l'époque du roi Édouard et exhorta le peuple à se méfier de la peste du papisme, de l'idolâtrie et de la superstition. Pour cela, il fut appelé à rendre des comptes, mais se défendit si bien que, à cette période, il fut renvoyé. La proclamation de la reine, qui interdit toutefois la véritable prédication, donna à ses ennemis une nouvelle poigne contre lui. C'est pourquoi il fut de nouveau convoqué devant le conseil et condamné à ne pas quitter sa maison. Il le fit, même s'il aurait pu s'échapper, bien qu'il perçoive l'état de la vraie religion comme étant désespéré. Il savait qu'il ne pouvait pas vouloir vivre en Allemagne ; et il ne pouvait pas oublier une femme et dix enfants et chercher les moyens de les aider. Mais toutes ces choses étaient insuffisantes pour l'inciter à partir et, une fois appelé à répondre de la cause de Christ, il la défendit avec vigueur et mena sa vie dans ce but.

Après un long emprisonnement dans sa propre maison, l'inquiétant Bonner, évêque de Londres, le fit interner à Newgate, où il se trouva parmi les voleurs et les meurtriers.

Après que M. Rogers ait été longtemps et fermement emprisonné et placé à Newgate parmi des voleurs, souvent interrogé et très instamment prié, et finalement injustement et cruellement condamné par Stephen Gardiner, évêque de Winchester, le 4 février année de notre Seigneur 1555, étant un lundi matin, il fut soudainement averti par le gardien de la femme de Newgate de se préparer au feu ; qui, étant alors profondément endormi, pouvait à peine être réveillé. Enfin, se levant et se réveillant, et cherchant à se hâter, il dit alors : " Si c'est le cas, je n'ai pas besoin d'attacher mes boutons." Et il en fut ainsi, tout d'abord à l'évêque

Bonner d'être dégradé : ce qui se fit, il fit une requête seule à Bonner et celui-ci demanda de quoi il s'agissait. M. Rogers répondit qu'il puisse dire quelques mots à sa femme avant qu'il ne soit brûlé, mais cela ne put être obtenu de lui.

Quand le moment vint de le faire sortir de Newgate et de l'emmener à Smithfield, le lieu de son exécution, M. Woodroofe, l'un des shérifs, se présenta d'abord à M. Rogers et lui demanda s'il allait révoquer son abominable doctrine, et sa mauvaise opinion du sacrement de l'autel. M. Rogers répondit : " Ce que j'ai prêché, je le scellerai de mon sang," Puis M. Woodroofe dit : " Tu es un hérétique.".

"Cela doit être connu," dit M. Rogers, "au Jour du Jugement."

"Eh bien," dit M. Woodroofe, " Je ne prierai jamais pour toi ."

"Mais je vais prier pour vous," déclara M. Rogers ; et donc il fut amené le même jour, le quatre février, par les shérifs, vers Smithfield, en disant le Psaume Miserere en passant, tout le peuple se réjouissant à merveille de sa constance ; avec de grandes louanges et remerciements à Dieu pour cela.

Et en présence de M. Rochester, contrôleur de la maison de la reine, sir Richard Southwell, des shérifs et d'un grand nombre de personnes, il fut réduit en cendres, se lavant les mains dans la flamme alors qu'il brûlait. Un peu avant son embrasement, une possibilité de pardon fut soumise pour qu'il puisse se rétracter, ce qu'il refusa totalement. Il fut le premier martyr de toute la compagnie bénie qui souffrit à l'époque de la reine Marie et qui donna lieu à une première aventure sur le feu. Sa femme et ses enfants, étant au nombre de onze, dont dix capable de marcher et dont l'un allaitait au sein, le rencontrèrent en passant, alors qu'il se dirigeait vers Smithfield. Cette vue douloureuse de sa chair et de son sang ne pouvait que le toucher, mais il prenait constamment et avec gaieté sa mort avec une patience merveilleuse, pour la défense et la querelle occasionnée par l'Évangile de Christ."

Le Révérend Lawrence Saunders

Après avoir passé un certain temps à l'école d'Eaton, M. Saunders fut choisi pour aller au Collège du Roi [King's College] de Cambridge, où il passa trois ans, et profita beaucoup des connaissances et de l'apprentissage au cours de cette période. Peu de temps après, il quitta l'université et alla chez ses parents, mais retourna bientôt à Cambridge pour y poursuivre ses études, où il commença à approfondir la connaissance du latin, l'étude des langues grecque et hébraïque, et se livra à l'étude des Saintes Écritures, afin de mieux se qualifier pour le poste de prédicateur.

Au début du règne du roi Édouard, lorsque la véritable religion de Dieu fut introduite, après l'obtention de la licence, il commença à prêcher et était vraiment aimé de ceux qui avaient alors l'autorité de le nommer pour lire une conférence sur la divinité au Collège de Forthringham. Le Collège de Forthringham étant dissous, il fut placé comme lecteur dans le

ministère de Litchfield. Après un certain temps, il quitta Litchfield pour se rendre dans le comté de Leicestershire, appelé Church-Langton, où il demeura, enseigna avec diligence et garda une maison libérale. De là, il fut ordonné d'appeler pour faire un bénéfice dans la ville de Londres, à savoir All-Hallows in Breadstreet. Après cela, il prêcha à Northhampton, ne s'immisçant pas dans l'État, mais énonçant hardiment sa conscience contre les doctrines papistes qui risquaient de ressurgir en Angleterre, comme un fléau juste pour le petit amour que la nation anglaise portait alors à la sainte Parole de Dieu, qui lui avait été si abondamment offerte.

Le groupe de la reine qui était là et l'entendit fut très mécontent de lui à cause de son sermon et le retint comme prisonnier. Mais en partie pour l'amour de ses frères et amis, qui étaient les principaux acteurs de la reine parmi eux, et aussi parce qu'il n'y avait pas de loi enfreinte par sa prédication, ils le renvoyèrent.

Quelques-uns de ses amis, percevant des menaces si effrayantes, lui conseillèrent de quitter le royaume, ce qu'il refusa de faire. Mais voyant qu'il était soumis à la violence et empêché de faire du bien à cet endroit, il retourna vers Londres pour rendre visite à ses fidèles.

Dans l'après-midi du dimanche 15 octobre 1554, alors qu'il lisait dans son église pour exhorter son peuple, l'évêque de Londres l'interrompit en lui envoyant un officier.

Au vu de sa trahison et sa sédition, la charité de l'évêque se contenta de le laisser filer, mais il voulait prouver que ce dernier était un hérétique, ainsi que tous ceux qui enseignaient et croyaient que l'administration des sacrements et tous les ordres de l'Église, sont les plus purs, qui se rapprochent le plus de l'ordre de l'Église primitive.

Après de nombreuses discussions à ce sujet, l'évêque le pria d'écrire ce qu'il croyait de la transsubstantiation. Lawrence Saunders le fit en disant : “ Mon Seigneur, vous cherchez mon sang et vous l'aurez : je prie Dieu que vous en soyez baptisé de telle manière qu’après cela haïr de sucer le sang devenir un homme meilleur.” Les réponses sévères de M. Saunders à l'évêque (qui avait auparavant, d’obtenir la faveur d'Henri VIII écrit et rédigé, un livre de véritable obéissance, dans lequel il avait déclaré ouvertement que la reine Marie était une bâtarde) l'avait tellement irrité qu'il s'écria : “ Emmenez cet imbécile frénétique en prison.”

Après que ce bon et fidèle martyr ait été maintenu en prison pendant un an et quart, les évêques l’appelèrent finalement, tout comme ses compagnons de captivité, pour être publiquement examiné devant le conseil de la reine.

Son interrogatoire terminé, les officiers le firent sortir de là et restèrent jusqu'à ce que ses compagnons de prison fussent également interrogés, afin de les conduire tous ensemble en prison.

Après son excommunication et sa remise au pouvoir séculier, il fut amené par le shérif de Londres au Compter, une prison de sa propre paroisse de Bread-street, ce pourquoi il se réjouit

grandement, à la fois parce qu'il y trouva un codétenu, M. Cardmaker, avec qui il avait eu beaucoup de conversations chrétiennes décentes ; et parce que hors de prison, comme auparavant dans sa chaire, il pourrait avoir l'occasion de prêcher à ses paroissiens. Le 4 février, Bonner, évêque de Londres, vint à la prison pour le dégrader. Le lendemain matin, le shérif de Londres le livra à un garde de la reine, qui fut chargé de le transporter dans la ville de Coventry, où il allait être brûlé.

Une fois arrivés à Coventry, un pauvre cordonnier, qui le servait avec des chaussures, vint à lui et lui dit : " O mon bon maître, que Dieu vous fortifie et vous réconforte." " Bon cordonnier," répondit M. Saunders, " Je te prie de prier pour moi, car je suis l'homme le plus inapte à occuper ce poste élevé qui y a été nommé ; mais mon Dieu et mon cher père sont capables de me rendre assez fort." Le lendemain, le 8 février 1555, il fut conduit sur le lieu d'exécution, dans le parc, en dehors de la ville. Il y alla dans une vieille tunique et une chemise, pieds nus, et souvent tombant à plat sur le sol, et priait.

Lorsqu'il fut près de la place, l'officier, désigné pour s'assurer de l'exécution, dit à M. Saunders qu'il était l'un des leurs qui avait gâché le royaume de la reine, mais que s'il se rétractait, il serait pardonné. " Pas moi ." répondit le saint martyr, " mais comme vous avez blessé le royaume. L'Evangile béni du Christ est ce que je retiens ; j'y crois, je l'ai enseigné et je ne le révoquerai jamais!" M. Saunders se dirigea ensuite lentement vers le feu, s'effondra et pria ; il se leva ensuite, embrassa le bûcher et répéta à plusieurs reprises : " Bienvenue, croix de Christ! Accueille la vie éternelle!" Le feu fut ensuite allumé sur les fagots ; il fut submergé par les terribles flammes et s'endormit dans le Seigneur Jésus.

L'histoire, l'emprisonnement et l'examen de M. John Hooper, Évêque de Worcester et Gloucester

John Hooper, étudiant et diplômé de l'Université d'Oxford, était ému de désir si ardent à l'amour et à la connaissance des Écritures qu'il était obligé de partir de là et fut retenu dans la maison de Sir Thomas Arundel, comme intendant, jusqu'à ce que Sir Thomas connaisse l'intelligence de ses opinions et de sa religion, ce qu'il n'approuva en aucun cas, bien qu'il soit extrêmement favorable à sa personne et à sa condition et qu'il veuille être son ami. M. Hooper dès lors quitta prudemment le domicile de Sir Thomas et arriva à Paris. Il retourna rapidement en Angleterre. Il fut retenu à son poste par M. Sentlow jusqu'au moment où il fut de nouveau agressé et recherché, avant de traverser la France en direction des régions hautes de l'Allemagne ; où il commençait à connaître des hommes de science, il était par eux libre et en totale amitié, à Bâle et surtout à Zurich, par M. Bullinger, qui était son ami singulier ; là aussi, il épousa sa femme, qui était burgonienne, et s'appliqua très soigneusement à l'étude de la langue hébraïque.

Enfin, lorsque Dieu jugea bon de rester le temps des six articles et de nous donner le au roi Édouard pour régner sur ce royaume, avec un peu de paix et de repos pour l'Église, parmi de nombreux autres exilés anglais, qui retournèrent ensuite chez eux, M. Hooper aussi, touché

en sa conscience, ne pensait pas s'absenter, mais voyant le moment et l'occasion de le faire, il se proposa d'aider à faire avancer l'œuvre du Seigneur au mieux de ses capacités.

Lorsque M. Hooper fit ses adieux à M. Bullinger et à ses amis à Zurich, il se rendit de nouveau en Angleterre sous le règne du roi Édouard VI et, venant à Londres, prêchait sans cesse, la plupart du temps deux fois, ou au moins une fois par jour.

Dans ses sermons, selon son habitude, il corrigea le péché et se pencha vivement contre l'iniquité du monde et les abus corrompus de l'Église. Les gens venaient nombreux et en groupes tous les jours pour entendre sa voix, comme le son le plus mélodieux et la mélodie de la harpe d'Orphée, en particulier celle où il prêchait souvent, l'église était si pleine que personne ne pouvait entrer plus loin que ses portes. Dans sa doctrine, il était sérieux, en langue éloquente, dans les Écritures parfaites, dans des peines infatigables, dans sa vie exemplaire.

Ayant prêché devant Sa Majesté le roi, il fut bientôt nommé évêque de Gloucester. À cette fonction, il resta deux ans et se conduisit si bien que ses ennemis mêmes ne trouvèrent rien à lui reprocher. Il devint ensuite évêque de Worcester.

Le Dr Hooper exerçait les fonctions de pasteur extrêmement prudent et vigilant pendant au moins deux ans, à condition que l'état de la religion à l'époque du roi Edouard fut sain et florissant.

Après avoir été cité à comparaître devant Bonner et le Dr Heath, il fut conduit devant le Conseil, accusé à tort de devoir de l'argent à la reine, et l'année suivante, en 1554, il écrivit un compte rendu de ses sévères traitements subis pendant près de dix-huit mois de confinement dans la flotte, et après son troisième interrogatoire, le 28 janvier 1555, à St. Mary Overy, avec le révérend M. Rogers, il fut conduit au Compter de Southwark, où il resta jusqu'au lendemain à 9 heures, pour voir s'ils se rétracteraient. "Venez, frère Rogers ." dit le Dr Hooper, "devons-nous prendre cette affaire les premiers en main et commencer à faire frire ces fagots?." "Oui, docteur," dit M. Rogers, "par la grâce de Dieu" "Ne doutez pas.", déclara le Dr Hooper, "mais Dieu nous donnera la force." et les gens applaudirent tellement leur constance qu'ils eurent beaucoup de mal à passer.

Le 29 janvier, Mgr Hooper fut dégradé et condamné, et le révérend M. Rogers fut traité de la même manière. À la nuit tombée, le Dr Hooper fut conduit à travers la ville à Newgate ; malgré ce secret, de nombreuses personnes se tinrent à leurs portes avec des lumières et le saluèrent, louant Dieu pour sa constance.

Pendant les quelques jours qu'il passa à Newgate, Bonner et d'autres le visitèrent fréquemment, mais sans résultat. Comme Christ fut tenté, ils le tentèrent puis annoncèrent avec malveillance qu'il s'était rétracté. La place de son martyre étant fixée à Gloucester, il se réjouit beaucoup, levant les yeux et les mains au ciel et louant Dieu d'avoir jugé bon de l'envoyer parmi les personnes pour lesquelles il avait été pasteur, afin de confirmer par sa mort, la vérité qu'il leur avait enseignée auparavant.

Le 7 février, il vint à Gloucester, vers cinq heures du matin, et s'installa chez un certain Ingram. Après sa première nuit, il continua à prier jusqu'au matin ; et toute la journée, sauf un peu de temps à ses repas, et lors de conversations comme le gardien le permit gentiment de lui parler, il passait dans la prière.

Sir Anthony Kingston, un bon ami du docteur Hooper, fut nommé par les lettres de la reine pour assister à son exécution. Dès qu'il vit l'évêque, il éclata en sanglots. Avec de tendres supplications, il l'exhorta à vivre. "C'est vrai," dit l'évêque, "la mort est amère et la vie est douce ; mais, hélas! Considérez que la mort à venir est plus amère et la vie à venir est plus douce."

Le même jour, un garçon aveugle obtint l'autorisation de se présenter au docteur Hooper. Le même garçon, peu de temps auparavant, avait été emprisonné à Gloucester pour avoir confessé la vérité. "Ah! Pauvre garçon.", dit l'évêque, "bien que Dieu t'ait caché ta vue, pour quelle raison il le sait mieux, il a pourtant endossé ton âme de l'œil de la connaissance et de la foi. Dieu te donne continuellement la grâce de Le prier pour que tu ne perdes pas cette vue, car tu serais alors aveugle de corps et d'âme.".

Lorsque le maire l'attendait en préparation de son exécution, il exprima sa parfaite obéissance et demanda seulement qu'un feu rapide puisse mettre fin à ses tourments. Après s'être levé le matin, il souhaita qu'aucun homme ne soit autorisé à entrer dans la chambre, qu'il soit seul jusqu'à l'heure de l'exécution.

Le 9 février 1555, vers huit heures, il fut emmené et plusieurs milliers de personnes suivirent, car c'était le jour du marché. Tout au long du chemin, étant fermement condamné de ne pas parler et de voir le peuple qui pleurait amèrement pour lui, il levait parfois les yeux vers le ciel et regardait avec beaucoup de gaieté ceux qu'il connaissait : et on ne le connaissait pas, du temps de sa présence parmi eux, avoir une mine si joyeuse et rougeâtre qu'il le faisait à ce moment-là. Quand il arriva à l'endroit désigné où il devait mourir, il vit en souriant le bûcher et la préparation faite pour lui, qui était proche du grand orme face au collège de prêtres, où il prêchait.

Maintenant, après qu'il eut commencé à prier, une boîte fut apportée devant lui et posée sur un tabouret, avec le pardon de la reine, s'il se retournait. A la vue de quoi il cria : "Si tu aimes mon âme, éloigne-toi!." La boîte étant emportée, Lord Chandois dit : "Vu qu'il n'y a pas de remède, expédiez-le vite ."

L'ordre était maintenant donné que le feu devrait être allumé. Mais comme il n'y avait pas plus de fagots verts que deux chevaux ne pouvaient en transporter, il s'enflamma rapidement et il fallut attendre assez longtemps avant de prendre les roseaux sur les fagots. Finalement, ils brûlèrent autour de lui, mais le vent étant à pleine puissance à cet endroit et étant un matin froid, il éteint la flamme l'en éloignant, de sorte qu'il était à peine touché par le feu.

Dans les minutes qui suivirent, quelques fagots secs furent apportés, et un nouveau feu fut allumé avec ceux-ci (car il n'y avait plus de roseaux) et ceux brûlés dans les parties inférieures, mais avaient une faible puissance au-dessus, à cause du vent, et brûlèrent à peine ses cheveux et un peu sa peau. Au moment où le feu, comme à la première flamme, il pria avec une voix douce et faible, mais sans douleur : “O Jésus, Fils de David, aie pitié de moi et reçois mon âme!” Après le second incendie, il s'essuya les deux yeux avec les mains et voyant le peuple, il dit d'une voix forte et indifférente : “Pour l'amour de Dieu, braves gens, j’ai besoin de plus de feu,” et tout cela pendant que ses parties inférieures brûlaient ; mais les fagots étaient si peu nombreux que la flamme ne faisait que roussir ses parties supérieures

Ainsi il demeura trois quarts d'heure ou plus dans le feu. Sans broncher comme un agneau, il demeura patient, ne se déplaçant ni en avant, ni en arrière ; mais il mourut aussi doucement qu'un enfant dans son lit. Et il règne maintenant, je ne doute pas, en tant que martyr béni dans les joies du ciel, préparé pour les fidèles en Christ devant les fondements du monde ; à cause de la constance de laquelle tous les chrétiens sont tenus de louer Dieu.

La Vie et la Conduite du Dr Rowland Taylor de Hadley

Le docteur Rowland Taylor, vicaire de Hadley, dans le Suffolk, était un homme d’excellent savoir et avait été admis au rang de docteur en droit civil et canonique. Son attachement aux principes purs et non corrompus du christianisme lui recommandait la faveur et l'amitié du docteur Cranmer, archevêque de Cantorbéry, avec qui il vécut longtemps, jusqu'à ce que, par son intérêt, il obtint de vivre à Hadley.

Non seulement sa parole était une prédication pour eux, mais toute sa vie et ses conversations étaient un exemple de la vie chrétienne sincère et de la vraie sainteté. Il ne manifestait aucune fierté, humble et doux comme n'importe quel enfant ; afin que nul ne fût aussi pauvre que celui qui pouvait hardiment s'adresser à son père ; sa petitesse n’était pas non plus puérile ou craintive, mais, si l’occasion, le temps et le lieu le nécessitaient, il ne manquerait pas de réprimander les pécheurs et les pervers, de sorte que personne n'était si riche, mais il leur dirait clairement sa faute, avec des reproches aussi sérieux et graves qu'il devint un bon curé et un bon pasteur. C'était un homme très doux, exempt de toute rancœur, rancune ou volonté diabolique ; prêt à faire du bien à tous les hommes, pardonnant facilement ses ennemis ; et n'a jamais cherché à faire du mal à personne.

Pour les pauvres aveugles, boiteux, malades, mal nourris ou ayant beaucoup d'enfants, il était un père, un protecteur prudent et un serviteur diligent, de sorte qu'il avait amené les paroissiens à prendre des dispositions générales pour eux ; et lui-même (à côté du soulagement continuel qu'ils trouvaient toujours chez lui) donnait chaque année une portion honnête à l'aumône commune. Sa femme était également une matrone honnête, discrète et sobre, et ses enfants étaient bien nourris, élevés dans la crainte de Dieu et le bon savoir.

Il était un bon sel de la terre, mordant savamment les mœurs corrompues des hommes mauvais ; une lumière dans la maison de Dieu, allumée sur un chandelier pour que tous les hommes bons imitent et suivent.

Ainsi continua ce bon berger parmi son troupeau, le gouvernant et le guidant à travers le désert de ce monde méchant, tous les jours du roi le plus innocent et le plus saint de la mémoire sacrée, Édouard VI. Mais lors de son décès et de la succession de la reine Marie sur le trône, il n'échappa pas au nuage qui éclatait sur tant de monde ; car deux de ses paroissiens, le procureur Foster, et le commerçant Clark, par zèle aveugle, résolurent de célébrer la messe sous toutes ses formes superstitieuses dans l'église paroissiale de Hadley, lundi avant Pâques. Ce Dr. Taylor, entrant dans l'église, l'interdit strictement, mais Clark força le médecin à sortir de l'église, célébra la messe et informa immédiatement le Grand Chancelier, évêque de Winchester, de son comportement, qui l'avait convoqué et avait répondu aux plaintes qui lui étaient reprochées.

Le médecin à la réception de la convocation, se prépara gaiement à y répondre et rejeta le conseil de ses amis de s'en aller par la mer. Lorsque Gardiner vu le Dr Taylor, il l'insulta, selon sa coutume. Le docteur Taylor entendit patiemment ses mauvais traitements et, lorsque l'évêque dit : " Comment osez-vous me regarder en face! Ne savez-vous pas qui je suis ?" Le docteur Taylor répondit : "Vous êtes le docteur Stephen Gardiner, évêque de Winchester et seigneur-chancelier, et pourtant un homme mortel. Mais si je devais avoir peur de vos regards seigneuriaux, pourquoi ne craignez-vous pas Dieu, notre Seigneur à tous. Dans quelle posture allez-vous vous présenter devant le trône du jugement de Christ et répondre à votre serment que vous avez prêté devant le roi Henri VIII, puis au roi Édouard VI, son fils ? ."

Une longue conversation s'ensuivit, au cours de laquelle le Dr Taylor fut si pieusement calme et si sévère envers son antagoniste qu'il s'exclama:

" Tu es un hérétique blasphématoire! Tu blasphèmes bienheureux le sacrement béni (ici il ôta sous couvre-chef) et tu parles contre la sainte messe qui est sacrifiée pour les vivants et les morts." L'évêque le mis ensuite sur le banc du roi.

Lorsque le Dr. Taylor vint, il trouva le prédicateur vertueux et vigilant de la Parole de Dieu, M. Bradford ; qui aussi remercia Dieu de lui avoir donné un compagnon de captivité aussi commode ; et tous deux louèrent Dieu ensemble et continuèrent à prier, lisant et s'exhortant mutuellement.

Après avoir passé quelque temps en prison, M. Taylor fut cité à comparaître dans les arches de l'église de Bow.

Dr. Taylor étant condamné, a été incarcéré dans le Clink et les gardiens ont été chargés de le traiter brutalement ; la nuit, il fut transféré au Poultry Compter.

Lorsque le Dr Taylor fut allongé dans le Compter pendant environ une semaine le 4 février, Bonner vint le dégrader, apportant avec de la mommery de masse, mais le docteur refusa ces pièges jusqu'à ce qu'ils lui soient imposés.

La nuit après qu'il ait été dégradé, sa femme vint avec John Hull, son serviteur et son fils Thomas, et fut autorisée, grâce à la gentillesse des gardiens, à souper avec lui. Après le souper, il remercia Dieu pour sa grâce, qui lui avait donné la force de se conformer à Sa Sainte Parole. Avec des larmes, ils prièrent ensemble et s'embrassèrent. Il donna à son fils Thomas un livre en latin, contenant les paroles notables des anciens martyrs, et à la fin de celui-ci, il écrivit son testament :

“Je dis à ma femme et à mes enfants : Le Seigneur m’a donné à vous, et le Seigneur m'a pris, et vous, de moi : béni soit le nom du Seigneur ! Je crois qu'ils sont bénis ceux qui meurent dans le Seigneur, Dieu prend soin des moineaux et des cheveux de nos têtes. Je l'ai toujours trouvé plus fidèle et plus favorable que n'importe quel père ou mari. Ayez donc confiance en lui par le biais des mérites de notre cher Sauveur Christ : croyez, Aimez-le, craignez-le et obéissez-lui : priez-le, car il a promis d’aider. Ne me comptez pas comme mort, car je vivrai et ne mourrai jamais. Je pars avant et vous me suivrez plus tard, vers notre lointaine patrie.”

Le lendemain, le shérif de Londres et ses officiers arrivèrent devant le Compter vers deux heures du matin et firent venir le docteur Taylor ; et sans aucune lumière le conduisirent au Woolsack, une auberge en dehors d’Aldgate. La femme du Dr Taylor, soupçonnant que son mari devait être emmené cette nuit-là, passa toute la nuit dans le porche de l'église de St. Botolph, à côté d'Aldgate, ayant ses deux enfants, celle nommée Elizabeth, âgée de treize ans (qui, restée sans ni père ni mère, avait été élevée grâce aux aumônes par le docteur Taylor dès l’âge de trois ans), l’autre nommée Marie, sa propre fille.

À présent, lorsque le shérif et sa compagnie passaient en face de l'église St. Botolph, Elizabeth s'écria en disant : “ O mon cher père! Mère, mère, voici mon père qu’on emmène..” Puis sa femme cria : “ Rowland, Rowland, où es-tu?.”, car il faisait très sombre ce matin-là, l’on ne pouvait pas se voir. Le Dr Taylor répondit : “ Chère épouse, je suis ici .” et s’immobilisa. Les hommes du shérif voulait qu’il continue à avancer, mais le shérif dit : “ Arrêtez un peu, maîtres, je vous en prie, et laissez-le parler à sa femme.” ; et ainsi ils s’arrêtèrent.

Puis elle vint à lui et il prit sa fille Marie dans ses bras ; et lui, sa femme et Élisabeth s’agenouillèrent et dirent la prière du Seigneur, à laquelle réagit le shérif en pleurant à grands cris, de même que divers autres membres de la compagnie. Après avoir prié, il se leva et embrassa sa femme, la serra la main et lui dit : “ Adieu, ma chère femme, rassurez-vous, je suis tranquille dans ma conscience. Dieu suscitera un père mes enfants.”

Tout le long du trajet, le Dr Taylor était joyeux et content, comme quelqu’un se rendant ainsi à un banquet ou à une cérémonie des plus agréables. Il dit beaucoup de choses

remarquables au shérif et aux soldats de la garde qui le conduisaient, et les poussait souvent à pleurer, en l'invitant beaucoup à se repentir et à modifier leur vie mauvaise méchante. Souvent, il les étonna et émerveilla également, de le voir si constant et ferme, sans peur, avec un cœur joyeux et heureux de mourir.

Quand le Dr. Taylor fut arrivé à Aldham Common, l'endroit où il devrait souffrir, voyant une multitude de gens, il demanda : " Quel endroit est-ce, et qu'est-ce que cela signifie que tant de gens sont rassemblés ici ?" On lui répondit : " C'est Aldham Common, l'endroit où vous devez souffrir ; et le peuple est venu vous regarder." Puis il dit : " Dieu soit loué, je suis même chez moi ." et il descendit de son cheval et, des deux mains, enleva le capuchon de sa tête.

Sa tête avait été entaillée et coupée comme on coupait celle d'un imbécile ; ce qui coûta au bon évêque Bonner. Mais quand les gens virent son visage révérencieux et vieux, avec une longue barbe blanche, ils éclatèrent en larmes en pleurant et s'écrièrent en disant : " Dieu te sauve, bon docteur Taylor! Jésus-Christ te fortifie et t'aide! Le Saint Esprit te réconforte!" ainsi que d'autres bons vœux.

Quand il eut prié, il alla vers le bûcher, l'embrassa et s'installa dans un baril de poix qu'ils avaient mis là pour lui. Il se mit dos contre le bûcher, ses mains jointes et les yeux vers le ciel, et priait continuellement. Ils le lièrent ensuite avec les chaînes et, après avoir dressé les fagots, un Warwick lui jeta cruellement un fagot qui le frappa à la tête et lui coupa le visage, car le sang coulait à flots. Puis le docteur Taylor dit : " O ami, j'ai assez de mal ; avais-je besoin de cela ?."

Sir John Shelton était à côté, pendant que le Dr Taylor parlait, disant le Psaume Miserere en anglais, le frappa sur les lèvres.

"Toi valet," dit-il, "parle latin : je vais te faire." Enfin, ils allumèrent le feu ; et le Dr. Taylor levant les deux mains, invoquant Dieu, et dit : " Père des cieux, miséricordieux! Pour Jésus-Christ, l'amour de mon Sauveur, reçois mon âme entre tes mains!" Alors il resta immobile sans pleurer ni bouger, les mains jointes, jusqu'à ce que Soyce, avec une hallebarde, le frappe sur la tête jusqu'à ce que son cerveau se dégonfle et que le cadavre tombe dans le feu.

Ainsi cet homme de Dieu rendit son âme bénie entre les mains de son Père miséricordieux et de son très cher Sauveur Jésus-Christ, qu'il aimait totalement, et qu'il avait prêché fidèlement et avec ferveur, suivit docilement en vivant et glorifia constamment dans la mort.

Martyre de William Hunter

William Hunter avait été initié aux doctrines de la Réforme dès son plus jeune âge, descendant de parents religieux, qui l'initiaient soigneusement aux principes de la vraie religion.

Hunter, alors âgé de dix-neuf ans, refusant de recevoir la communion à la messe, fut menacé d'être présenté à l'évêque ; à qui ce vaillant jeune martyr fut conduit par un agent de police.

Bonner fit amener William dans une chambre où il commença à le raisonner, lui promettant sécurité et pardon s'il se rétractait. Non, il aurait été content s'il était allé seulement pour recevoir la communion et la confession, mais William ne le ferait pas pour le moins du monde.

Sur ce, l'évêque ordonna à ses hommes de mettre William dans les geôles à côté de la porte de sa demeure, où il passa deux jours et deux nuits, avec une croûte de pain brun et une tasse d'eau uniquement, qu'il ne toucha pas.

À la fin des deux jours, l'évêque vint à lui et, le trouvant immuable dans la foi, l'envoya à la prison du forçat et ordonna au gardien de lui porter des fers autant qu'il pourrait en supporter. Il resta en prison pendant neuf mois, durant lesquels il fut cinq fois devant l'évêque, outre le moment où il fut condamné dans le consistoire de St. Paul's, le 9 février, date à laquelle son frère, Robert Hunter, fut présent.

Puis l'évêque, appelant William, lui demanda s'il voulait se rétracter et, estimant qu'il était immuable, prononçait une sentence à son encontre, voulant qu'il se rende de cet endroit à Newgate pendant un certain temps, puis à Brentwood, où il serait brûlé.

Environ un mois après, William fut envoyé à Brentwood, où il devait être exécuté. En arrivant au bûcher, il s'agenouilla et lut le psaume cinquante et un, jusqu'à ce qu'il vienne à ces mots : " Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé ; un cœur brisé et contrit, ô Dieu, tu ne mépriseras pas." Inébranlable dans le refus du pardon de la reine, s'il devenait apostat, un Richard Ponde, huissier de justice, finit par venir et serra la chaîne qui l'entourait.

William jeta maintenant son psautier dans la main de son frère, qui dit : " William, pense à la sainte passion du Christ et n'aie pas peur de la mort." " Voici," répondit William, " Je n'ai pas peur.". Puis il leva les mains au ciel et dit : "Seigneur, Seigneur, Seigneur, reçois mon esprit ." ; et, baissant la tête dans la fumée étouffante, il céda sa vie pour la vérité, la scellant de son sang à la louange de Dieu.

Le Dr. Robert Farrar

Ce prélat digne et savant, l'évêque de St. David au pays de Galles, ayant été sous le règne précédent ainsi que depuis l'avènement de Marie, fut remarquablement zélé dans la promotion des doctrines réformées et dans l'art de faire éclater les erreurs de l'idolâtrie des papes, entre autres, devant l'évêque persécuteur de Winchester et d'autres commissaires affectés à l'abominable œuvre de dévastation et de massacre.

Ses principaux accusateurs et persécuteurs, accusés de praemunire sous le règne d'Edouard VI, étaient George Constantine Walter, son serviteur ; Thomas Young, chantre de

la cathédrale, puis évêque de Bangor, etc. Le docteur Farrar répondit bien aux copies des lettres informations déposées contre lui, composées de cinquante-six articles. L'ensemble du processus de ce procès fut long et fastidieux. Les retards succédèrent aux reports, et après cela, le Dr Farrar fut longtemps placé injustement en détention sous garde, sous le règne du roi Edouard, parce qu'il avait été promu par le duc de Somerset.

Après sa chute, il trouva moins d'amis pour le soutenir. Tels que voulaient son évêché par l'arrivée de la reine Marie, il fut accusé et examiné non pour une question de *praemunire*, mais pour sa foi et sa doctrine ; pour laquelle il fut convoqué devant l'évêque de Winchester avec l'évêque Hooper, M. Rogers, M. Bradford, M. Saunders et d'autres, le 4 février 1555 ; ce jour-là, il aurait également été condamné avec eux, mais sa condamnation fut différée. Il fut de nouveau emprisonné. Il fut poursuivi jusqu'au 14 février, puis envoyé au pays de Galles pour y être condamné. Il fut amené six fois devant Henri Morgan, évêque de St. David's, qui lui avait demandé s'il voulait abjurer ; ce à quoi il n'adhéra pas et fit appel au cardinal Polonais ; malgré cela, l'évêque, agissant dans sa colère, le déclara excommunié et hérétique puis le livra au pouvoir séculier.

Le Dr Farrar, condamné et dégradé fut emmené peu de temps après sur le lieu de l'exécution, dans la ville de Carmathen, sur la place du marché, le samedi 30 mars 1555, au sud de la croix du marché. Peu de temps avant le dimanche de la Passion, il supporta sans broncher les tourments du feu.

En ce qui concerne sa constance, il est dit qu'un certain Richard Jones, fils de chevalier, qui se rendait chez le Dr Farrar un peu avant sa mort, semblait déplorer la douleur de la mort qu'il avait dû subir ; à qui l'évêque répondit que s'il le voyait une fois remuer dans les douleurs de son embrasement, il ne pourrait alors donner aucun crédit à sa doctrine ; et comme il le dit, il tint sa promesse, se tenant patiemment sans émotion, jusqu'à ce qu'un certain Richard Gravell le frappe avec un bâton.

Martyre de Rawlins White

Rawlins White était, par sa vocation et son occupation, pêcheur vivant et exerça ce métier pendant au moins vingt ans, dans la ville de Cardiff, où il avait une très bonne réputation parmi ses voisins.

Bien que l'homme de bien fût complètement ignorant et tout à fait très simple, cependant, il plut à Dieu de le soustraire à l'erreur et à l'idolâtrie à l'égard de la connaissance de la vérité, par le biais de la Réforme bénie du règne d'Édouard. Il avait appris à son fils à lire l'anglais et, après que le petit garçon sut très bien lire, son père, chaque soir après le souper, été et hiver, faisait lire au garçon une partie des Saintes Écritures, et de temps en temps une partie d'un autre bon livre.

Après avoir exercé sa profession pendant cinq ans, le roi Édouard mourut. La reine Marie lui succéda et avec elle toutes sortes de superstitions se glissèrent. White fut emmené par les

officiers de la ville, en homme suspecté d'hérésie, amené devant l'évêque Llandaff et emprisonné à Chepstow, il finit par être transféré au château de Cardiff où il resta pendant une année entière. Étant amené devant l'évêque dans sa chapelle, il le conseilla par des menaces et des promesses. Mais comme Rawlins ne revint nullement sur ses opinions, l'évêque lui dit clairement qu'il devait le poursuivre selon la loi et le condamner comme un hérétique.

Avant d'en venir à cette mesure extrême, l'évêque proposa que la prière soit dite pour sa conversion. " Ceci," dit White, " est comme un évêque pieu, et si votre demande est pieuse et juste, et vous priez comme vous le devriez, aucun doute que Dieu vous entende ; priez donc votre Dieu, et je prierai mon Dieu." Après que l'évêque et son parti eurent fini de prier, il demanda à Rawlins s'il voulait maintenant révoquer sa décision. " Vous trouvez," dit ce dernier, " que votre prière n'est pas exaucée, car je reste le même, et Dieu me fortifiera pour appuyer cette vérité.". Après cela, l'évêque essaya de dire la messe pour en voir les effets, mais Rawlins appela tout le monde à témoigner qu'il ne s'était pas incliné devant l'hôte. La messe étant terminée, Rawlins fut appelé à nouveau ; envers qui l'évêque utilisa beaucoup de sortes de techniques de persuasions ; mais l'homme béni resta si fidèle dans son ancienne profession que le discours de l'évêque fut inutile. L'évêque fit alors lire la sentence définitive et sur ce Rawlins fut de nouveau emmené à Cardiff, dans une horrible prison de la ville, appelée Cockmarel, où il passa son temps à prier et à chanter des Psaumes. Après environ trois semaines, l'ordre de son exécution vint de la ville.

Quand il arriva à l'endroit où sa pauvre femme et ses enfants étaient debout, pleurant, leur vue soudaine transperça tellement son cœur que les larmes coulèrent sur son visage. Arrivé à l'autel de son sacrifice, en se dirigeant vers le bûcher, il se laissa tomber à genoux et embrassa le sol ; et en se relevant, une petite terre collée à son visage, il dit ces mots. " Terre vers la terre, et poussière vers la poussière ; tu es ma mère, et je retournerai vers toi."

Lorsque tout fut prêt, directement contre le bûcher, face à Rawlins White, un stand fut érigé, sur lequel un prêtre s'approcha, s'adressant au peuple, mais, lorsqu'il parla des doctrines romaines des sacrements, Rawlins s'écria : " Ah! Tu es un méchant hypocrite, présumes-tu pour prouver ta fausse doctrine par les Ecritures ? Regarde dans le texte qui suit Christ n'a-t-il pas dit : Faites ceci en mémoire de moi ?"

Alors, quelques-uns s'écrièrent : " Mettez le feu! Mettez le feu!" Ceci fait, la paille et les roseaux jetèrent une grande et soudaine flamme. Dans cette flamme ce brave homme se baigna si longtemps les mains, jusqu'à ce que le tendon se contracte et que la graisse retombe, et comme qui dirait, il se frotta le visage avec l'une d'elles. Pendant tout ce temps, qui fut un peu long, il cria d'une voix forte : " Seigneur, reçois mon esprit!" jusqu'à ce qu'il ne puisse pas ouvrir la bouche. Enfin, l'extrémité du feu était si violente contre ses jambes, qu'elles furent consumées presque avant que le reste de son corps ne soit blessé, ce qui fit tomber tout le corps par-dessus les chaînes dans le feu plus tôt que cela n'aurait dû se produire. Ainsi mourut

ce bon vieillard pour son témoignage de la vérité de Dieu, et est maintenant récompensé, sans aucun doute, par la couronne de la vie éternelle.

Le Révérend George Marsh

George Marsh, né dans la paroisse de Deane, dans le comté de Lancaster, reçut une bonne éducation et un bon commerce de la part de ses parents. Vers l'âge de vingt-cinq ans, il se maria et fut béni par plusieurs enfants dans sa ferme jusqu'à la mort de sa femme. Il alla ensuite étudier à Cambridge et devint curé du révérend Lawrence Saunders, fonction dans laquelle il énonça constamment et avec zèle la vérité de la Parole de Dieu et les fausses doctrines de l'Antéchrist moderne.

Confiné par le docteur Coles, évêque de Chester, dans l'enceinte de sa propre maison, il n'eut aucun rapport avec ses amis pendant quatre mois ; ses amis et sa mère lui souhaitaient ardemment de se préserver " de la colère à venir" mais M. Marsh pensa qu'une telle démarche serait en désaccord avec le métier qu'il avait ouvertement exercé pendant neuf ans. Cependant, il se cachait, mais il avait beaucoup de difficultés et, dans une prière secrète, il pria Dieu de le diriger, par le conseil de ses meilleurs amis, pour sa gloire et ce qui était le meilleur. Enfin, déterminé par une lettre qu'il avait reçue, confessant hardiment la foi en Christ, il prit congé de sa belle-mère et d'autres amis, recommandant ses enfants à ses soins et partit pour Smethehills, d'où il était avec d'autres conduit à Lathum, pour subir un examen devant le comte de Derby, Sir William Nores, M. Sherburn, le curé de Garpnal et d'autres. Aux diverses questions qui lui étaient posées, il répondait avec bonne conscience, mais lorsque M. Sherburn l'interrogea sur sa conviction du sacrement de l'autel, M. Marsh répondit comme un vrai protestant que l'essence du pain et du vin n'était pas du tout changé, par conséquent, après avoir reçu de terribles menaces de la part de certains, et de justes paroles de la part d'autres, pour ses opinions, il fut renvoyé en prison, où il passa deux nuits sans lit.

Le dimanche des Rameaux, il subit un deuxième examen et M. Marsh déplora beaucoup que sa crainte aurait dû le pousser à la prévarication et à rechercher sa sécurité, tant qu'il ne nierait pas ouvertement le Christ ; et il réclama de nouveau avec plus de force sa force devant Dieu, afin de ne pas être submergé par les subtilités de ceux qui s'efforçaient de vaincre la pureté de sa foi. Il passa trois examens devant le docteur Coles qui, le retrouvant immuable dans la religion protestante, a commencé à lire sa sentence ; mais il fut interrompu par le chancelier, qui pria l'évêque de rester avant qu'il ne soit trop tard.

Le prêtre pria ensuite pour M. Marsh, mais ce dernier, après avoir été sollicité à nouveau de se rétracter, déclara qu'il ne devait pas renier son Sauveur Christ, de peur de perdre sa miséricorde éternelle et d'obtenir ainsi la mort éternelle. L'évêque alla ensuite de l'avant avec la sentence. Il était incarcéré dans un cachot sombre et était privé de la consolation de qui que ce soit (car tous avaient peur de le soulager ou de communiquer avec lui) jusqu'au jour fixé pour qu'il souffre. Les shérifs de la ville, Amry et Couper, accompagnés de leurs officiers, se dirigèrent vers la porte nord et sortirent M. George Marsh, qui marchait avec le Livre à la

main, le regardant, d'où les gens disaient : “ Cet homme ne va pas à la mort en tant que voleur, et ne mérite pas de mourir.”

Lorsqu'il arriva au lieu d'exécution en dehors de la ville, près de Spittal-Boughton, M. Cawdry, chambellan adjoint de Chester, montra à M. Marsh une écriture sous un grand sceau, indiquant que c'était un pardon pour lui s'il se rétractait. Il répondit qu’il l’accepterait volontiers si cela ne l’arrachait pas de Dieu.

Après cela, il commença à parler aux gens expliquant la cause de sa mort et les exhortant à rester fidèles à Christ, mais l’un des shérifs l’en empêcha. S'agenouillant, il pria ensuite, retira la chemise qui lui servait de vêtement et fut enchaîné au poteau ; il avait un certain nombre de fagots sous lui et une chose faite en sapin avec de la poix et du goudron sur la tête. Le feu étant uni et le vent le poussant avec des tourbillons, il souffrit à l’extrême mais supporta malgré tout ce supplice avec la force chrétienne.

Quand il avait été longtemps tourmenté dans le feu sans bouger, ayant la chair si grillée et gonflée que ceux qui se tenaient devant lui ne pouvaient voir la chaîne avec laquelle il était attaché, et donc supposé qu'il était mort, il se écarta soudain ses bras en disant : “ Père du ciel, aie pitié de moi!” et ainsi céda son esprit entre les mains du Seigneur. Sur ce, beaucoup de gens dirent qu'il était un martyr et qu'il était mort glorieusement dans la patience. Cela amena l'évêque peu de temps après à faire un sermon dans l'église de la cathédrale, où il affirma que “ Marsh était un hérétique brûlé en tant que tel et était un tison ardent en enfer.” M. Marsh souffrit le 24 avril 1555.

William Flower

William Flower, autrement appelé Branch, est né à Snow-Hill, dans le comté de Cambridge, où il fréquenta l’école quelques années, puis se rendit à l’abbaye d’Ely. Après son séjour, il devint prêtre dans la même maison, célébra et chanta la messe. Après cela, en raison d'une visitation et de certaines injonctions de l'autorité d'Henry VIII, il revêtit l'habit d'un prêtre séculier, et retourna à Snow-Hill, où il est né, et enseigna aux enfants pendant environ un an.

Il se rendit ensuite rendu à Ludgate, dans le Suffolk, où fut prêtre séculier environ pendant trois mois ; de là au Stoniland, enfin à Tewksbury, où il épousa une femme, avec laquelle il poursuivit son œuvre fidèlement et honnêtement. Après le mariage, il résida à Tewksbury pendant environ deux ans. Il se rendit ensuite à Brosley, où il pratiqua la médecine et la chirurgie ; mais partant de ces endroits, il vint à Londres et finit par s'installer à Lambeth, où lui et sa femme habitèrent ensemble. Cependant, il était généralement à l'étranger, sauf une ou deux fois par mois, pour rendre visite à sa femme. Étant à la maison le dimanche matin de Pâques, il vint navigant à l'église St. Margaret de Westminster ; quand il vit un prêtre, nommé John Celtham, administrer et donner le sacrement de l'autel au peuple et s'offusqua beaucoup dans sa conscience du le prêtre, il le frappa et le blessa à la tête, ainsi qu'au bras, à la tête et à

la main, avec son couteau en bois, le prêtre ayant en même temps dans la main un calice contenant l'hostie consacrée, qui fut aspergée de sang.

M. Flower, pour ce zèle peu judicieux, fut lourdement frappé et placé dans la guérite de Westminster ; et par la suite convoqué devant l'évêque Bonner et son ordinaire, où l'évêque, après l'avoir fait jurer sur un Livre, lui administrèrent des articles et des interrogatoires.

Après examen, l'évêque l'exhorta à revenir à l'unité de son église mère, l'Église catholique, avec de nombreuses promesses. M. Flower les ayant fermement rejeté, l'évêque lui ordonna de comparaître au même endroit dans l'après-midi et, dans l'intervalle, de bien prendre en compte sa réponse précédente ; mais lui, ne s'excusant ni d'avoir frappé le prêtre, ni déviant de sa foi, l'évêque lui assigna le lendemain, le 20 avril, une sentence s'il ne se rétractait pas. Le lendemain matin, l'évêque passa donc à la sentence, le condamnant et l'excommuniant comme un hérétique, et après l'avoir déclaré dégradé, il le remit au pouvoir séculier.

Le 24 avril, jour de la Saint-Marc, il fut amené au lieu du martyre, dans le cimetière de Sainte-Marguerite, à Westminster, où le fait était commis : et, s'approchant du bûcher, il pria Dieu tout-puissant, fit sa confession de foi et pardonna tout le monde.

Ceci fait, sa main était maintenue contre le bûcher et elle avait été frappée, sa main gauche étant attachée derrière lui. Le feu fut alors allumé et il y brûla, cria d'une voix forte : "O Fils de Dieu, reçois mon âme!" trois fois. Etant à ce moment-là interdit de parler, il ne s'exprima plus, il ne parla plus, mais il souleva la souche avec son autre bras aussi longtemps qu'il le put.

C'est ainsi qu'il endura l'extrême rigueur du feu et fut cruellement torturé, car les quelques fagots qui furent amenés ne suffirent pas à le brûler, ils furent obligés de le frapper dans le feu, où, étendu sur le sol, sa partie inférieure fut consumée par le feu, alors que sa partie supérieure était peu blessée, sa langue bougeant dans sa bouche pendant un temps considérable.

Le Révérend John Cardmaker et John Warne

Le 30 mai 1555, le révérend John Cardmaker, autrement appelé Taylor, prébendaire de l'Église de Wells, et John Warne, tapissier, de St. John's, Walbrook, souffrirent ensemble à Smithfield. M. Cardmaker, qui fut le premier frère observateur avant la dissolution des abbayes, devint ensuite un ministre marié et, à l'époque du roi Edouard, fut nommé lecteur à St. Paul's ; appréhendé au début du règne de la reine Marie, avec le Dr Barlow, évêque de Bath, il fut amené à Londres et placé dans la prison de Fleet, les lois du roi Édouard étant encore en vigueur. Sous le règne de Marie, lorsqu'il fut amené devant l'évêque de Winchester, celui-ci leur offrit la grâce de la reine, s'ils le souhaitaient.

Les articles ayant été opposés contre M. John Warne, il fut examiné par Bonner, qui l'exhorta instamment à revenir sur ses opinions. Il répondit : “Je suis persuadé que je suis sur le bon chemin et je ne vois aucune raison me rétracter, car toute la souillure et l’idolâtrie sont dans l’église de Rome..”

Puis, voyant que toutes ses belles promesses et ses terribles menaces ne pouvaient prévaloir, l’évêque prononça la sentence définitive de condamnation et ordonna l’exécution de John Cardmaker et de John Warne pour le 30 mai 1555, qui avaient été conduits à Smithfield par les shérifs. Arrivés au bûcher, les shérifs convoquèrent M. Cardmaker à part et lui parlèrent en secret, moment au cours duquel M. Warne priait, enchaîné au bûcher et recouvert de bois et de roseaux.

Les gens étaient profondément affligés, pensant que M. Cardmaker se rétracterait après que M. Warne fut brûlé. Enfin, M. Cardmaker quitta les shérifs et s'approcha du bûcher, s'agenouilla et fit une longue prière en silence pour lui-même. Il se leva ensuite, enleva ses habits pour les poser sur sa chemise et alla avec courage au bûcher et l'embrassa ; et prenant M. Warne par la main, il le réconforta chaleureusement et fut lié au bûcher, se réjouissant. Les gens virent cela si soudainement fait, contrairement à leurs attentes précédentes, s’écrièrent : “Dieu soit loué! Le Seigneur te fortifie, Cardmaker! Que le Seigneur Jésus reçoive ton esprit!.” Et cela continua pendant que le bourreau leur mettait le feu et que tous deux avaient traversé le feu vers le repos béni et la paix entre les saints et les saints martyrs de Dieu, pour jouir de la couronne de triomphe et de victoire préparée pour les soldats et guerriers élus de Jésus-Christ en Son royaume béni, à qui soit la gloire et la majesté pour toujours. Amen.

John Simpson et John Ardeley

John Simpson et John Ardeley furent condamnés le même jour que M. Carmaker et John Warne, le 25 mai. Peu de temps après, ils furent envoyés de Londres à Essex, où ils furent brûlés le même jour, John Simpson à Rochford et John Ardeley à Railey, glorifiant Dieu dans son Fils bien-aimé et se réjouissant d'être dignes de souffrir.

Thomas Haukes, Thomas Watts et Anne Askew

Thomas Haukes et six autres personnes furent condamnés le 9 février 1555. Du fait de son éducation, il était érudit ; une personne belle et de bonne stature ; en matière de mœurs, un gentleman et un chrétien sincère. Un peu avant la mort, plusieurs amis de M. Hauke, terrifiés par le châtiment qu'il allait subir, souhaitèrent en privé qu’il leur montre au milieu des flammes un signe, que la peine d’être brûlé était si grande qu’un homme pourrait ne pas la supporter calmement. C'est ce qu'il promit de faire et il fut convenu que si la rage de la douleur pouvait être supportée, il devrait alors lever ses mains au-dessus de sa tête vers le ciel, avant de rendre l'âme.

Peu de temps après, M. Haukes fut emmené vers le lieu désigné par Lord Rich pour être abattu. Il vint sur le bûcher avec douceur et patience pour se préparer au feu. Il avait une chaîne solide autour de son ventre et une multitude de personnes de tous les côtés qui l'entouraient, à qui après avoir dit beaucoup de choses et confié son âme à Dieu, le feu fut allumé.

Quand il y resta longtemps et que son discours fut emporté par la violence de la flamme, sa peau se contracta et ses doigts furent consumés par le feu, de sorte qu'on crut qu'il était parti, soudainement et contrairement à toute attente, cet homme de bien, conscient de sa promesse, leva les mains brûlant dans les flammes vers le Dieu vivant et avec une grande joie, comme il semblait, les frappa ou les amena l'une vers l'autre trois fois de suite. Un grand cri suivit cette circonstance merveilleuse, puis ce martyr béni du Christ, s'effondrant dans le feu, rendit l'âme le 10 juin 1555.

Thomas Watts, de Billerica, dans le comté d'Essex du diocèse de Londres, était un drapier. Il s'était attendu chaque jour à être pris par les adversaires de Dieu, ce qui a eu lieu le 5 avril 1555, lorsqu'il fut traduit devant Lord Rich et d'autres commissaires à Chelmsford, et accusé de ne pas être venu à l'église.

Etant confié à l'évêque sanglant, qui lui accorda plusieurs audiences et, comme d'habitude, avança de nombreux arguments, avec beaucoup de supplications, pour qu'il soit un disciple de l'Antéchrist, mais sa prédication ne le permettait pas et il recourut à sa dernière vengeance, celle de la condamnation.

Sur le bûcher, après l'avoir embrassé, il parla à Lord Rich, le chargeant de se repentir, car le Seigneur vengerait sa mort. C'est ainsi que ce bon martyr offrit son corps au feu, en défense du véritable Évangile du Sauveur.

Thomas Osmond, William Bamford et Nicholas Chamberlain, tous originaires de la ville de Coxhall, étant envoyés pour être examinés, Bonner, après plusieurs audiences, les déclara hérétiques obstinés et les remit au shérif, sous la garde duquel ils restèrent jusqu'à ce qu'ils soient remis au shérif du comté d'Essex, et par furent exécutés par lui, Chamberlain à Colchester, le quatorze juin ; Thomas Osmond à Maningtree et William Bamford, alias Butler, à Harwich, le 15 juin 1555 ; tous mourant pleins d'espoir glorieux d'immortalité.

Puis Wriotheseley, Grand Chancelier, offrit à Anne Askew le pardon du roi si elle se rétractait ; qui fit cette réponse, qu'elle n'était pas venue là pour nier son Seigneur et Maître. Et ainsi la bonne Anne Askew, enveloppée de flammes de feu, comme un sacrifice béni à Dieu, s'endormit dans le Seigneur en 1546, laissant derrière elle un exemple singulier de constance chrétienne à suivre par tous les hommes.

John Bradford et John Leaf, un Apprenti

Le révérend John Bradford est né à Manchester, dans le Lancashire ; il était un bon érudit latin et devint ensuite un serviteur de Sir John Harrington, un chevalier.

Il continua pendant plusieurs années de manière honnête et laborieuse mais le Seigneur l'avait élu pour une meilleure fonction. Par conséquent, il quitta son maître, quittant le temple, à Londres, pour l'université de Cambridge, afin d'apprendre, par la loi de Dieu, à faire progresser la construction du temple du Seigneur. Quelques années plus tard, l'université lui donna le diplôme de maîtrise en arts et devint membre de Pembroke Hall.

Martin Bucer le pressa d'abord de prêcher, et quand il douta modestement de sa capacité, Bucer avait l'habitude de répondre : “ Si tu n'aimes pas le pain de froment, donne encore au pain du pain d'orge pour les pauvres, ou tout ce que le Seigneur t’a commis” Le docteur Ridley, ce digne évêque de Londres et glorieux martyr du Christ, l'appela d'abord à prendre le titre de diacre et lui donna une prébende dans sa cathédrale de l'église Saint-Paul.

Dans cette mission de prédication, M. Bradford travailla avec diligence pendant trois ans. Il réprouva fermement le péché, prêcha gentiment le Christ crucifié, il put réfuter hérésies et erreurs, et il persuada avec ferveur de mener une vie pieuse. Après la mort du bienheureux roi Edouard VI, M. Bradford continua à prêcher avec diligence jusqu'à son assassinat par la reine Marie.

Un acte maintenant suivi de l'ingratitude la plus noire et auquel un païen rougirait. On répéta qu'un tumulte avait été provoqué par la prédication de M. Bourne (alors évêque de Bath) à St Paul's Cross ; l'indignation du peuple mit sa vie en danger imminent ; en effet un poignard fut jeté sur lui. Dans cette situation, il supplia M. Bradford, qui se tenait derrière lui de parler à sa place et d’apaiser le tumulte. Les gens accueillirent M. Bradford, et ce dernier le garda ensuite près de lui, afin que sa présence puisse empêcher la population de reprendre ses assauts.

Le même dimanche après-midi, M. Bradford prêcha à Bow Church à Cheapside et réprimanda vivement le peuple pour son délit séditieux. Malgré cela, trois jours après, il fut envoyé à la tour de Londres, où la reine se trouvait alors, pour se présenter devant le Conseil. Là, il fut accusé d'avoir sauvé M. Bourne, appelé séditieux, et ils s’opposèrent également à lui pour avoir prêché. Ainsi, il fut envoyé d'abord dans la tour, puis dans d'autres prisons et, après sa condamnation, dans le Poultry Compter, où il prêchait deux fois par jour sans interruption, à moins que la maladie ne le gêne. Comme son crédit auprès du gardien du siège du roi, il lui permit, dans la soirée, de rendre visite à un pauvre malade près de la fosse sidérurgique, sur sa promesse de revenir à temps, sans jamais déroger à la règle.

La nuit précédant son envoi à Newgate, il était troublé dans son sommeil par des rêves inquiétants, à savoir que le lundi suivant il devrait été brûlé à Smithfield. Dans l'après-midi, la femme du gardien s'approcha et lui annonça cette terrible nouvelle, mais en lui cela

n'excitait que la gratitude envers Dieu. Dans la nuit, une demi-douzaine d'amis vint avec qui il passa toute la soirée à prier et à faire des exercices divins.

Quand il fut transféré à Newgate, une foule en pleurs l'y accompagné et, selon la rumeur, qu'il devait souffrir à quatre heures du matin, une immense foule était présente. À neuf heures, M. Bradford fut amené à Smithfield. La cruauté du shérif mérite d'être remarquée ; car son beau-frère, Roger Beswick, l'ayant pris par la main, M. Woodroffe, avec son état-major, lui ouvrit la tête.

M. Bradford, étant venu à l'endroit, tomba à plat sur le sol et, se déshabillant, il se rendit au bûcher et souffrit avec un jeune homme de vingt ans, nommé John Leaf, un apprenti de M. Humphrey Gaudy, spécialiste du suif, de la Christ-church de Londres. Vendredi avant le dimanche des Rameaux, il fut envoyé au Compter de Bread-street, puis examiné et condamné par l'évêque sanglant.

On rapporta que lorsqu'on lui lut la note de confession, au lieu d'une plume, il prit une épingle ; il se piqua la main et répandit le sang sur ladite facture, souhaitant que son lecteur lui montre qu'il avait déjà scellé le même billet avec son sang.

On mit fin à leur vie mortelle, le 12 juillet 1555, comme deux agneaux, sans aucune modification de leur physionomie, dans l'espoir d'obtenir le prix qu'ils cherchaient depuis longtemps ; à qui peut Dieu tout puissant nous conduire tous, à travers les mérites de Christ notre Sauveur!

Nous conclurons cet article en mentionnant que M. le Shérif Woodroffe fut frappé de paralysie du côté droit dans les six mois qui suivirent. Pendant huit ans, il fut incapable de se retourner dans son lit ; ainsi il devint enfin un objet effrayant à voir.

Le lendemain du jour où M. Bradford et John Leaf souffrirent à Smithfield, William Minge, un prêtre, décéda en prison à Maidstone. Avec autant de constance et d'audace, il céda sa vie en prison, comme s'il avait plu à Dieu de l'avoir appelé à souffrir par le feu, comme d'autres pieux l'avaient fait auparavant, et comme lui-même était prêt à le faire, cela plaisait à Dieu de l'avoir appelé à cette épreuve.

Le révérend John Bland, le révérend John Frankesh, Nicholas Shetterden et Humphrey Middleton

Ces chrétiens furent tous brûlés à Canterbury pour la même cause. Frankesh et Bland étaient des ministres et des prédicateurs de la Parole de Dieu, l'un étant curé d'Adesham et l'autre vicaire de Rolvenden. M. Bland fut cité pour répondre de son opposition à l'antichristianisme et passa plusieurs examens devant le docteur Harpsfield, archidiacre de Cantorbéry, et finalement le 25 juin 1555, malgré le pouvoir du pape, il fut condamné et livré au bras séculier. Le même jour furent condamnés John Frankesh, Nicholas Shetterden, Humphrey Middleton, Thacker et Crocker, dont Thacker s'était seulement rétracté.

Livré au pouvoir séculier, M. Bland, avec les trois anciens, furent brûlés ensemble à Canterbury, le 12 juillet 1555, à deux bûcher différents, mais dans un feu, lorsqu'ils, aux yeux de Dieu et de ses anges, et devant les hommes, en tant que vrais soldats de Jésus-Christ, avaient constamment témoigné de la vérité de son saint Evangile.

Dirick Carver et John Launder

Le 22 juillet 1555, Dirick Carver, brasseur de Brighthelmstone, âgé de quarante ans, fut brûlé à Lewes. Et le lendemain de John Launder, mari, âgé de vingt-cinq ans, de Godstone, dans le Surrey, fut brûlé à Stening.

Dirick Carver était un homme que le Seigneur avait doté tant de richesses temporelles que de ses trésors spirituels. A son arrivée dans la ville de Lewes pour y être brûlé, le peuple cria à lui, implorant Dieu de le fortifier dans la foi de Jésus-Christ ; et, alors qu'il s'approchait du bûcher, il s'agenouilla et pria avec ferveur. Ensuite, son Livre fut jeté dans le tonneau et quand il se déshabilla, lui aussi entra dans un tonneau. Dès qu'il fut entré, il prit le Livre et on le jeta parmi le peuple sur lequel le shérif ordonna, au nom du roi et de la reine, sous peine de mourir, de jeter à nouveau le Livre. Et aussitôt le saint martyr commença à s'adresser au peuple. Après avoir prié pendant un moment, il dit : “ Seigneur, mon Dieu, tu as écrit : celui qui n'abandonnera pas femme, enfants, maison et tout ce qu'il a, et qui porte ta croix et ne te suit pas, n'est pas digne de toi! Mais toi, Seigneur, sache que j’ai tout abandonné pour venir à toi. Seigneur, aie pitié de moi, car je te remets mon esprit! Et mon âme se réjouit en toi!.” Ce furent là les dernières paroles de ce fidèle serviteur du Christ avant d'endurer le feu. Et quand le feu vint à lui, il cria : “Seigneur, aie pitié de moi!” et sauta dans le feu, invoquant le nom de Jésus, jusqu'à ce qu’il laisse son esprit s’en aller.

James Abbes. Ce jeune homme était sur le point d'échapper à l'appréhension, mais fut finalement pris et présenté à l'évêque de Norwich, qui le poussa à se rétracter ; pour le sécuriser davantage dans l'apostasie, l'évêque lui donna ensuite une pièce d'argent ; mais l'ingérence de la Providence est ici remarquable. Ce pot-de-vin pesait tellement sur sa conscience qu'il en revint, rejeta l'argent et se repentit de sa conduite. Comme Pierre, il était contrit, ferme dans la foi et le scella de son sang à Bury, le 2 août 1555, louant et glorifiant Dieu.

John Denley, John Newman et Patrick Packingham

M. Denley et Newman retournaient un jour à Maidstone, leur lieu de résidence, lorsqu'ils furent accueillis par E. Tyrrel, Esq., Juge de paix fanatique dans le comté d'Essex et persécuteur cruel des protestants. Il les appréhenda simplement sur la base de soupçons. Le 5 juillet 1555, ils furent condamnés et envoyés aux shérifs, qui envoyèrent M. Denley à Uxbridge, où il périt, le 8 août 1555. Alors qu'il souffrait à l'agonie et chantait un psaume, le docteur Story ordonna inhumainement un des bourreaux de lui jeter une pédale qui lui coupa le visage sévèrement, le fit cesser de chanter et de lever les mains au visage. Juste au moment

où le Dr Story faisait remarquer en plaisantant qu'il avait gâché une bonne chanson, le pieu martyr changea encore, étendit ses mains dans les flammes et, par le Christ, Jésus remit son âme entre les mains de son Créateur.

M. Packingham souffrit dans la même ville le vingt-huit du même mois.

M. Newman, étain, fut brûlé à Saffron Waldon, dans l'Essex, le 31 août, pour la même cause, et Richard Hook périt à peu près au même moment à Chichester.

W. Coker, W. Hooper, H. Laurence, R. Colliar, R. Wright et W. Stère

Ces personnes, toutes originaires du Kent, furent examinées en même temps avec M. Bland et Shetterden, par Thornton, évêque de Dover, par M. Harpsfield et d'autres. Ces six martyrs et témoins de la vérité furent livrés aux flammes de Canterbury, à la fin du mois d'août 1555.

Elizabeth Warne, veuve de John Warne, tapissier, martyr, fut brûlée à Stratford-le-bow, près de Londres, à la fin du mois d'août 1555.

George Tankerfield, cuisinier de Londres, né à York, à l'âge de vingt-sept ans, sous le règne d'Édouard VI, avait été papiste, mais la cruauté de Marie sanglante lui fit soupçonner la véracité de ces doctrines imposées par le feu et la torture. Tankerfield fut emprisonné à Newgate vers la fin du mois de février 1555 et, le 26 août, à St. Alban, il affronta le feu cruel et mourut joyeusement pour la gloire de son Rédempteur. Le révérend Robert Smith fut le premier au service de sir T. Smith, prévôt d'Eton et fut ensuite transféré à Windsor, où il avait un mandat de dix livres par an.

Il fut condamné le 12 juillet 1555 et souffrit le 8 août à Uxbridge. Il ne doutait pas que Dieu donnerait aux spectateurs un gage en faveur de sa propre cause ; c'est réellement arrivé ; car, lorsqu'il fut presque à moitié brûlé et supposé être mort, il se leva soudainement, bougea le reste des bras et loua Dieu, puis, suspendu au-dessus du feu, il dormit doucement dans le Seigneur Jésus.

Stephen Harwood et Thomas Fust souffrirent à peu près au même moment avec Smith et Tankerfield, avec lesquels ils furent condamnés. M. William Hale, également de Thorp, dans l'Essex, fut envoyé à Barnet, où il rejoignit à peu près au même moment la compagnie des bienheureux martyrs.

George King, Thomas Leyes et John Wade, tombés malades dans la tour de Lollard, furent emmenés dans différentes maisons et moururent. Leurs corps furent jetés dans les champs communs, indignes d'enterrement, et y furent déposés jusqu'à ce que les fidèles les aient emmenés de nuit.

M. William Andrew de Horseley, Essex, fut emprisonné à Newgate pour hérésie ; mais Dieu choisit de l'appeler par le traitement sévère qu'il endura à Newgate, et ainsi de se moquer

des attentes sournoises de ses persécuteurs catholiques. Son corps fut projeté à l'air libre, mais son âme fut reçue dans les demeures éternelles de son Créateur céleste.

Le Révérend Robert Samuel

Ce gentilhomme était ministre de Bradford, dans le Suffolk, où il enseignait avec persévérance le troupeau à sa charge, alors qu'il était ouvertement autorisé à s'acquitter de son devoir. Il fut d'abord été persécuté par M. Foster, de Copdock, près d'Ipswich, persécuteur sévère et fanatique des adeptes du Christ, selon la vérité contenue dans l'Évangile. Bien que M. Samuel fut été expulsé de sa demeure, il continua à exhorter et à instruire en privé ; il ne voulait pas non plus obéirait à l'ordre de renvoyer sa femme, qu'il avait épousée sous le règne du roi Édouard ; mais la garda à Ipswich, où Foster, sur mandat, le surprit de nuit avec elle. Après avoir été emprisonné à la prison d'Ipswich, il fut emmené devant le docteur Hopton, évêque de Norwich, et le docteur Dunnings, son chancelier, deux des plus sanguinaires parmi les fanatiques de l'époque. Pour intimider le digne pasteur, il était en prison enchaîné à un poteau de telle manière que le poids de son corps était supporté par les pointes de ses orteils ; en outre, son indemnité de subsistance était réduite à une quantité si insuffisante pour maintenir la nature qu'il était presque prêt à dévorer sa propre chair. De cette terrible extrémité, il y avait même une certaine pitié en ordonnant qu'il soit brûlé. M. Samuel souffrit le 31 août 1555.

Mgr Ridley et Mgr Latimer

Ces révérends prélats souffrirent le 17 octobre 5555 à Oxford, le même jour où Wolsey et Pygot périrent à Ely. Piliers de l'Église et ornements accomplis de la nature humaine, ils étaient une admiration du royaume, remarquablement aimables dans leur vie et glorieux dans leur mort.

Le Dr Ridley, né dans le Northumberland, apprit d'abord la grammaire à Newcastle, et partit ensuite à Cambridge, où son aptitude à l'éducation l'éleva progressivement jusqu'à son arrivée à la tête de Pembroke College, où il reçut le titre de docteur de la Divinité. De retour d'un voyage à Paris, il fut nommé aumônier par Henri VIII et évêque de Rochester, et fut ensuite transféré au siège de Londres à l'époque d'Édouard VI.

Les gens avaient recours à ses sermons, grouillant autour de lui comme des abeilles, convoitant les douces fleurs et le jus sain de la doctrine féconde, que non seulement il prêchait, mais dont aussi il montrait la même chose dans sa vie, comme une lanterne scintillant aux yeux et au sens de l'aveugle, dans un ordre si pur que ses ennemis mêmes ne pouvaient le reprendre en aucun cas.

Son tendre traitement du Dr Heath, qui avait été prisonnier avec lui pendant un an, sous le règne d'Edward, prouve évidemment qu'il n'avait aucune cruauté catholique dans ses dispositions. Comme personne, il était debout et bien proportionné ; sachant pardonner ; dans l'auto-mortification sévère. Le matin, son premier devoir était une prière privée : il restait dans

son bureau jusqu'à dix heures, puis assistait à la prière quotidienne faite dans sa maison. Le dîner terminé, il restait assis une heure environ à converser agréablement ou à jouer aux échecs. Son étude attirait ensuite son attention, à moins que des affaires ou des visites aient lieu ; environ à cinq heures, des prières suivaient ; et après qu'il se soit recréé aux échecs pendant environ une heure, puis se soit retiré dans son bureau jusqu'à onze heures et prié sur ses genoux comme le matin. En bref, il était un modèle de piété et de vertu, et il s'efforçait de le rendre aux hommes partout d'où il venait.

Il était particulièrement aimable envers la gente féminine âgée.

Bonner, mère du Dr Bonner, le cruel évêque de Londres. Le Dr Ridley, lorsqu'il se trouvait dans son manoir de Fulham, l'invitait toujours chez lui, la plaçait au bout de sa table et la traitait comme sa propre mère. Il a fait la même chose par la sœur de Bonner et d'autres parents ; mais quand le docteur Ridley était sous la persécution, Bonner poursuivit une conduite diamétralement opposée et aurait sacrifié la sœur du docteur Ridley et son mari, M. George Shipside, si la Providence ne l'avait pas livré par le moyen du docteur Heath, évêque de Worcester.

Le Dr Ridley se convertit en partie en lisant le livre de Bertram sur le sacrement et par ses conférences avec l'archevêque Cranmer et Pierre Martyr.

Quand Edward VI fut retiré du trône et que la sanglante Marie réussit, Mgr Ridley fut immédiatement désigné comme un objet de massacre. Il fut d'abord envoyé à la Tour, puis à Oxford, dans la prison commune de Bocardo, avec l'archevêque Cranmer et M. Latimer. Séparé d'eux, il fut placé dans la maison d'un Irlandais, où il resta jusqu'au jour de son martyre, de 1554 au 16 octobre 1555.

On supposera facilement que les conversations de ces chefs des martyrs furent élaborées, savantes et instructives. Celles-ci étaient effectivement bénéfiques pour tous les conforts spirituels. Les lettres de Mgr Ridley à divers frères chrétiens liés de toutes parts, ainsi que ses discussions avec les ennemis rasés du Christ, prouvaient également la clarté de sa tête et l'intégrité de son cœur. Dans une lettre à M. Grindal (futur archevêque de Canterbury), il mentionne avec affection ceux qui let précédèrent en mourant pour la foi et ceux qui devaient souffrir ; il regrette que le papisme soit rétabli dans sa pleine abomination, qu'il attribue à la colère de Dieu, rendue manifeste en échange de la tiédeur du clergé et du peuple, en appréciant à juste titre la lumière bénie de la Réforme.

Maître Hugh Latimer, ce vieux soldat avec une longue pratique du Christ, était le fils d'un certain Hugh Latimer, originaire de Thurkesson, dans le comté de Leicester, un homme bien élevé de bonne et riche fortune ; où il naquit également et grandit jusqu'à l'âge de quatre ans environ : à ce moment-là, ses parents, l'ayant seul fils unique qui leur était resté, avec six filles, voyant son esprit prêt, prompt et vif, se proposèrent le former à l'érudition et à la connaissance de la bonne littérature ; de laquelle il profita tellement dans sa jeunesse des

écoles communes de son propre pays qu'à l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à l'Université de Cambridge où il entra dans l'étude de la divinité scolaire de ce jour-là et était de principe un observateur zélé des superstitions romaines de l'époque. Dans son discours au début de sa licence de divinité, il invoqua contre le réformateur Melancthon et déclara ouvertement contre le bon M. Stafford, conférencier de divinité à Cambridge.

M. Thomas Bilney, touché par une pitié fraternelle envers M. Latimer, supplia de l'attendre dans son bureau et de lui expliquer le fondement de sa foi (M. Bilney). Cet entretien béni eut pour effet sa conversion : le persécuteur du Christ devint son avocat zélé et, avant la mort du Dr Stafford, il se réconcilia avec lui.

Une fois converti, il se passionna pour la conversion des autres et commença à devenir un prédicateur public et un instructeur privé à l'université. Ses sermons étaient si pointés contre l'absurdité de prier en langue latine et de cacher les oracles du salut aux gens qui devaient être sauvés en croyant en eux, qu'il s'inspira de l'animation sur la chaire de plusieurs frères et chefs résidents de maisons qu'il fit ensuite taire par ses critiques sévères et ses arguments éloquents. C'était à Noël de 1529. Enfin, le Dr West prêcha contre M. Latimer à l'abbaye de Barwell et lui interdit de prêcher de nouveau dans les églises de l'université, même s'il poursuivit pendant trois ans à défendre ouvertement la cause du Christ et même ses ennemis avouèrent le pouvoir de ces talents qu'il possédait. M. Bilney resta ici quelque temps avec M. Latimer et c'est ainsi que l'endroit où ils marchèrent fréquemment ensemble fut nommé Heretics' Hill.

À ce moment-là, M. Latimer découvrit l'innocence d'une femme pauvre, accusée par son mari du meurtre de son enfant. Ayant prêché devant le roi Henri VIII à Windsor, il obtint le pardon de la malheureuse mère. Ceci, avec beaucoup d'autres actes de bienfaisance, ne servit qu'à exciter la rate de ses adversaires. Il fut convoqué devant le cardinal Wolsey pour hérésie, mais étant un partisan inconditionnel de la suprématie du roi, contrairement à celui du pape, grâce aux faveurs de Lord Cromwell et du docteur Buts (le médecin du roi), il obtint la vie à l'ouest de Kingston. Wiltshire. Pour ses sermons contre le purgatoire, l'immaculation de la Vierge et le culte des images, il fut cité pour comparaître devant Warham, archevêque de Canterbury, et John, évêque de Londres. Il était tenu de souscrire certains articles, exprimant sa conformité aux usages d'alors ; et il y a lieu de penser, après des examens hebdomadaires répétés, qu'il s'était abonné, car ils ne semblaient comporter aucun élément de conviction important.

Guidé par la Providence, il échappa aux réseaux subtils de ses persécuteurs et devint enfin évêque de Worcester, grâce aux puissants amis précédemment mentionnés, fonction dans laquelle il qualifia ou expliqua la plupart des cérémonies papales qu'il était pour la forme sous la nécessité de se conformer. Il continua dans cet emploi actif et digne quelques années.

Se remettant au travail, il le fit de la manière la plus fructueuse pour la moisson du Seigneur, libérant son talent aussi bien dans divers endroits de ce royaume, ainsi que devant le roi à la cour. Au même endroit du jardin intérieur, qui était auparavant appliqué aux passe-

temps lascifs et courtois, il y dispensa la Parole féconde de l'Evangile glorieux de Jésus-Christ, prêchant là devant le roi et toute sa cour, pour édifier beaucoup de gens.

Il resta prisonnier dans la tour jusqu'au couronnement d'Édouard VI, lorsqu'il fut de nouveau appelé à la moisson du Seigneur à Stamford et dans de nombreux autres lieux : il prêcha également à Londres dans la maison de la convocation et devant le jeune roi ; en effet, il donnait des conférences deux fois par dimanche, quel que soit son âge (alors supérieur à soixante-dix ans) et sa faiblesse due à une contusion provoquée par la chute d'un arbre. Infatigable dans ses études privées, il y montait en hiver et en été à deux heures du matin.

Par la force de son esprit, ou par une lumière intérieure d'en haut, il avait une vision prophétique de ce qui allait arriver à l'Église sous le règne de Marie, affirmant qu'il était condamné à souffrir pour la vérité, et que Winchester, alors à la tour, fut préservé à cet effet. Peu de temps après la proclamation de la reine Marie, un messager fut envoyé pour appeler M. Latimer en ville, et il y a de bonnes raisons de croire que l'on souhaitait qu'il s'échappe.

C'est ainsi que Maître Latimer, venu à Londres par Smithfield (où il disait joyeusement que Smithfield gémissait depuis longtemps pour lui), fut amené devant le Conseil, où il supporta patiemment toutes les moqueries et les railleries que lui avaient procurées les papistes méprisants. Il fut jeté dans la tour, où, assisté de la grâce céleste du Christ, il fut longtemps emprisonné, malgré le traitement cruel et impitoyable des seigneurs papistes, qui pensaient que leur royaume ne tomberait jamais ; il se montrait non seulement patient, mais aussi gai dans et surtout tout ce qu'ils pourraient ou voudraient faire contre lui. Oui, le Seigneur lui donna un esprit si vaillant qu'il put non seulement mépriser la terreur des prisons et des tourments, mais aussi rire de mépriser les actes de ses ennemis.

Après être resté longtemps dans la Tour, M. Latimer fut transporté à Oxford, avec Cranmer et Ridley, les discussions à ce sujet ayant déjà été mentionnées dans une partie antérieure de cet ouvrage. Il resta emprisonné jusqu'en octobre et ses trois prières avaient pour but principal de rester fidèles à la doctrine qu'il avait professée, selon lesquelles Dieu rétablirait Son Evangile une nouvelle fois en Angleterre et préserverait Élisabeth comme reine ; tout ceci se produisit. Quand il se tint devant le bûcher au dehors de la porte de Bocardo à Oxford, avec le Dr Ridley, et que le feu mettait brûlait le tas de fagots, il leva les yeux vers le ciel et dit : " Dieu est fidèle, Il ne permettra pas que vous tentés au-dessus de vos forces." Son corps fut pénétré de force par le feu et le sang coula abondamment du cœur ; comme pour vérifier son désir constant que le sang de son cœur soit versé pour la défense de l'Évangile. Ses lettres polémiques et amicales sont des monuments durables de son intégrité et de ses talents. On a déjà dit que la discussion publique avait eu lieu en avril 1554 et que de nouveaux examens avaient eu lieu en octobre 1555, avant la dégradation et la condamnation de Cranmer, Ridley et Latimer. Nous arrivons maintenant à la conclusion de la vie des deux derniers.

La nuit précédant l'exécution, le Dr Ridley était très facétieux, s'était rasé et avait qualifié son souper de fête de mariage ; Il remarqua en voyant Mme Irish (la femme du gardien)

pleurer : “ Bien que mon petit déjeuner soit un peu vif, mon souper sera plus agréable et plus doux.”

Le lieu de l’exécution était au nord de la ville, en face du collège Baliol. Le Dr Ridley était vêtu d'une robe noire en fourrure et M. Latimer portait un long linceul suspendu à ses pieds. Le Dr Ridley, en passant devant Bocardo, leva les yeux pour voir le Dr Cranmer, mais ce dernier fut alors engagé dans une dispute avec un frère. Quand ils arrivèrent sur le lieu, M. Ridley embrassa ardemment Latimer et lui dit : “ Sois de bon cœur, mon frère, car Dieu atténuera la fureur de la flamme ou nous incitera davantage à la supporter.” Il s'agenouilla ensuite près du bûcher et, après avoir prié avec ferveur ensemble, ils eurent une brève conversation privée. Le Dr Smith prêcha ensuite un court sermon contre les martyrs, qui l'auraient répondu, mais le Dr Marshal, le vice-chancelier, l'en empêcha. Le Dr Ridley enleva ensuite sa toge et son gilet et les remit à son beau-frère, M. Shipside. Il donna également beaucoup de bagatelles à ses amis en pleurs, et la population était impatiente de se procurer même un fragment de ses vêtements. M. Latimer ne donna rien et, à cause de la misère de son vêtement, fut bientôt mis à la ceinture, et se dressa vénérable et droit, sans peur de la mort.

Le Dr Ridley n’ayant plus sa chemise, le forgeron plaça une chaîne de fer autour de leur taille et le Dr Ridley lui ordonna de bien l’attacher ; son frère ayant noué un sac de poudre à canon autour du cou, il en donna aussi à M. Latimer.

Le Dr Ridley demanda ensuite à Lord Williams, de Fame, de plaider auprès de la reine la cause de quelques hommes pauvres auxquels il avait octroyé des baux lorsque l'évêque avait donné son bail, mais que l'évêque actuel avait refusé de confirmer. Un fagot allumé était maintenant posé aux pieds de M. Ridley, ce qui fit dire à M. Latimer : “ Soyez de bonne humeur, Ridley, et soit un homme. Nous allions aujourd'hui, par la grâce de Dieu, allumer une telle bougie en Angleterre, comme je le crois, ne sera jamais éteinte.”

Quand le Dr Ridley vit le feu flamboyer vers lui, il cria d'une voix merveilleuse et puissante : “ Seigneur, Seigneur, Reçois mon esprit !” Maître Latimer, criant avec tant de violence de l'autre côté, “ Père Céleste, Reçois mon âme!” reçu la flamme comme l'enveloppant. Après cela, il avait caressé son visage avec ses mains et les avait comme baignées un peu dans le feu. Il mourut bientôt (comme il paraît) avec très peu de douleur, voire aucune.

Eh bien! Ils sont morts, et la récompense de ce monde ils l’ont déjà. Quelle récompense restera pour eux dans les cieux, le jour de la gloire du Seigneur, quand il viendra avec ses saints, sera annoncé ?

Le mois suivant, Stephen Gardiner, évêque de Winchester et Grand Chancelier d'Angleterre, décéda. Ce monstre papistique naquit à Bury, dans le Suffolk, et fit ses études à Cambridge. Ambitieux, cruel et fanatique, il servit toute cause ; il épousa d'abord le rôle du roi dans l'affaire d'Anne Boleyn : lors de l'établissement de la Réforme, il déclara la

suprématie du pape comme un principe exécrable ; et quand la reine Marie vint à la couronne, il entra dans toutes ses vues fanatiques papistiques et devint un deuxième évêque de Winchester. Il est supposé que son intention était de déplacer le sacrifice de Lady Elizabeth, mais quand il arriva à ce point, il plut à Dieu de l'éliminer.

C'est dans l'après-midi du jour où périrent ces fidèles soldats du Christ, Ridley et Latimer, que Gardiner s'assit avec un cœur joyeux pour dîner. À peine prit-il quelques gorgées, quand il fut saisi de maladie et emporté dans son lit, où il s'attarda pendant quinze jours dans un grand supplice, incapable en aucune manière d'évacuer et brûlé d'une fièvre dévorante qui aboutit à la mort. Exécuté par tous les bons chrétiens, nous prions le Père des miséricordes, pour qu'il puisse recevoir cette miséricorde en sus de ce qu'Il n'a jamais donnée ici-bas.

M. John Philpot

Ce martyr était le fils d'un chevalier, né à Hampshire, et élevé au New Collège d'Oxford, où il étudia le droit civil pendant plusieurs années et devint éminent dans la langue hébraïque. C'était un érudit et un gentilhomme, zélé dans la religion, intrépide dans sa disposition et détestant la flatterie. Après une visite en Italie, il retourna en Angleterre, les affaires du roi Édouard revêtant un aspect plus prometteur. Pendant ce règne, il continua d'être l'archidiacre de Winchester sous la direction du Dr Poinet, qui succéda à Gardiner. Dès l'accession de Marie, une convocation fut donnée dans laquelle M. Philpot défendit la Réforme contre son ordinaire, Gardiner, redevint évêque de Winchester et fut bientôt soumis à Bonner et à d'autres commissaires pour examen, le 2 octobre 1555, après dix-huit mois d'emprisonnement. Dr. Story remarqua cruellement : " Je vais passer ma robe et mon manteau, mais je vais vous brûler! Qu'il soit dans la tour de Lollard, une prison misérable, car je vais balayer le Banc du roi et toutes les autres prisons de ces hérétiques!"

Lors du deuxième interrogatoire de M. Philpot, on lui laissa entendre que le docteur Story avait déclaré que le seigneur chancelier avait ordonné qu'il soit renvoyé. Il est facile de prédire le résultat de cette enquête. Il était engagé dans la maison de charbon de Bonner, où il avait rejoint un ministre zélé d'Essex, qui avait été amené à signer un projet de loi de rétractation ; mais après, piqué par sa conscience, il demanda à l'évêque de le laisser voir l'instrument de nouveau, quand il le déchira en morceaux ; ce qui poussa furieusement Bonner à le frapper à plusieurs reprises et à lui arracher une partie de sa barbe. M. Philpot eut un entretien privé avec Bonner le soir même, puis fut placé dans son lit de paille comme un prisonnier, dans la maison à charbon. Après sept examens, Bonner ordonna de le placer dans la réserve et le dimanche suivant, le sépara de ses compagnons de prison en tant que semeur d'hérésie, et le conduisit dans une pièce proche des remparts de Saint-Paul, d'une hauteur de huit pieds sur treize de l'autre côté de la tour de Lollard, et que n'importe qui dans la galerie extérieure de l'évêque pourrait négliger. Ici, M. Philpot fut fouillé, mais heureusement, il réussit à dissimuler des lettres contenant ses examens.

Lors de la onzième enquête devant divers évêques et M. Morgan, d'Oxford, ce dernier était tellement acculé par la forte pression des arguments de M. Philpot qu'il lui dit : " Au lieu de l'esprit de l'Évangile que vous se vanter de posséder, je pense que c'est l'esprit du beurre que vos compagnons ont eu, qui étaient ivres avant leur mort et qui, je crois, sont ivres." À cette remarque sans fondement et brutale, M. Philpot répondit avec indignation : " Il semble par votre communication que vous connaissez mieux cet esprit que l'Esprit de Dieu ; c'est pourquoi je vous ai dit que vous avez peint le mur et l'hypocrite, au nom des vivants. Dieu, dont je t'ai dit la vérité, qu'il pleuvra du feu et du soufre sur des blasphémateurs comme tu es!" Il renvoya ensuite été par Bonner, avec ordre de ne lui permettre ni sa Bible ni ses chandelles.

Le 4 décembre, M. Philpot eut l'audience suivante, suivie de deux autres réunions, soit 14 conférences au total, avant le dernier examen au cours duquel il fut condamné ; telles furent la persévérance et l'inquiétude des catholiques, aidés par les capacités argumentatives des évêques papaux les plus distingués, pour l'amener au sein de leur église. Ces examens, qui furent très longs et savants, furent tous été écrits par M. Philpot, et une preuve plus solide de l'imbécillité des médecins catholiques ne peut pas être exposée.

Le 16 décembre, dans le consistoire de l'évêque Saint-Paul Bonner, après avoir porté de légères accusations, telles que la poudre secrète pour fabriquer de l'encre, l'écriture de lettres privées, etc., il passa la terrible sentence à son encontre et les autres évêques l'avaient exhorté par toutes les incitations à se rétracter. Il a été conduit ensuite à Newgate, où le gardien catholique lui avaricieux chargé de fers lourds, par l'humanité de M. Macham reçurent l'ordre d'être décollé. Le 17 décembre, M. Philpot fut informé qu'il devait mourir le lendemain et, le lendemain matin, vers huit heures, il rencontra avec joie les shérifs, qui devaient se rendre au lieu de l'exécution.

En entrant dans Smithfield, le sol était tellement boueux que deux officiers lui proposèrent de l'emmener sur le bûcher, mais il répondit:

" Voulez-vous me faire pape ? Je suis content de terminer mon voyage à pied." Arrivant sur le bûcher, il dit : " Dois-je dédaigner de souffrir sur le bûcher, quand mon Rédempteur n'aura pas refusé de subir la mort la plus vile sur la croix pour moi ?" Il récita ensuite avec douceur les Psaumes cent septième et cent huitième, et une fois ses prières terminées, il fut lié au poteau et un feu y fut allumé. Le 18 décembre 1555, cet illustre martyr mourut, vénéré par l'homme et glorifié au ciel!

John Lomas, Agnes Snoth, Anne Wright, Joan Sole et Joan Catmer

Le 31 janvier 1556, ces cinq martyrs ont souffrirent ensemble. John Lomas était un jeune homme de Tenterden. Il fut cité à comparaître à Canterbury et fut examiné le 17 janvier. Ses réponses étant contraires à la doctrine idolâtre de la papauté, il fut condamné le lendemain et souffrit le 31 janvier.

Agnès Snoth, veuve de la paroisse de Smarden, fut convoquée à plusieurs reprises devant les pharisiens catholiques. Rejetant l'absolution, les indulgences, la transsubstantiation et les aveux auriculaires, elle fut déclarée digne de subir la mort et subit le martyre, le 31 janvier, avec Anne Wright et Joan Sole, qui furent placées dans des circonstances similaires et périrent au même moment, avec la même résignation. Joan Catmer, la dernière de cette compagnie céleste, de la paroisse Hithe, était l'épouse du martyr George Catmer.

Rarement dans un pays, pour cause de controverse politique, quatre femmes furent conduites à l'exécution, à la vie irréprochable et à la pitié des sauvages. Nous ne pouvons pas ne pas remarquer ici que, lorsque le pouvoir protestant a pris le dessus sur la superstition catholique et que les lois eurent un certain degré de force pour imposer l'uniformité, de sorte que certaines personnes fanatiques avaient subi la privation de leur personne ou de leurs biens, on lit peu de choses des incendies, des cruautés sauvages ou des femmes pauvres amenées au bûcher, mais l'erreur est de nature à avoir recours à la force plutôt qu'à l'argument et à faire taire la vérité en ôtant l'existence, dont le Rédempteur lui-même est un exemple.

Les cinq personnes ci-dessus furent été brûlées à deux piquets en un feu, chantant des hosannahs au Sauveur glorifié, jusqu'à ce que le souffle de la vie s'éteigne. Sir John Norton, qui était présent, pleura amèrement devant leurs souffrances imméritées.

Mgr Cranmer

Le docteur Thomas Cranmer est issu d'une famille ancienne et naquit dans le village d'Arselacton, dans le comté de Northampton. Après les études scolaires habituelles, il fut envoyé à Cambridge et fut choisi comme compagnon du Jesus College. Là, il épousa la fille d'un gentilhomme, par lequel il perdit sa fraternité, et devint enseignant à Buckingham College, plaçant sa femme au Dolphin Inn, dont la propriétaire était une de ses relations, d'où surgit le faible compte rendu qu'il était un valet d'écurie. Sa dame trépassant peu de temps après au cours d'un accouchement ; à son actif, il fut réélu membre du collège avant d'être mentionné. Quelques années plus tard, il fut promu maître de conférences sur la divinité et a nommé l'un des examinateurs parmi ceux qui étaient mûrs pour devenir Licencié ou Docteur en divinité. C'était son principe de juger de leurs qualifications par la connaissance qu'ils possédaient des Écritures, plutôt que des anciens pères, et par conséquent, beaucoup de prêtres papes furet rejetés et d'autres rendus beaucoup améliorés.

Le docteur Capon lui avait vivement demandé de participer à la fondation du collège du cardinal Wolsey, à Oxford, dont il risqua le refus. Tandis qu'il continuait à Cambridge, la question du divorce d'Henri VIII avec Catherine était agitée. À ce moment-là, à cause de la peste, le Dr Cranmer fut transféré chez M. Cressy, à l'abbaye de Waltham, dont les deux fils étaient alors scolarisés sous lui. L'affaire du divorce, contrairement à l'approbation du roi, était restée indécise plus de deux ou trois ans, des intrigues des canonistes et des civils, et bien que les cardinaux Campeius et Wolsey aient été mandatés de Rome pour trancher la question, ils prolongèrent délibérément la sentence.

Il arriva que le docteur Gardiner (secrétaire) et le docteur Fox, défenseurs du roi dans l'affaire susmentionnée, se rendit chez M. Cressy pour y loger, tandis que le roi se déplaça à Greenwich. Au souper, une conversation s'ensuivit avec le Dr. Cranmer, qui suggéra que la question de savoir si un homme épouserait ou non la femme de son frère pourrait être tranchée facilement et rapidement par la Parole de Dieu, et ce aussi bien dans les tribunaux anglais que dans ceux-ci de toute nation étrangère. Le roi, inquiet de ce retard, fit appeler les docteurs Gardiner et Fox pour les consulter, regrettant qu'une nouvelle commission soit envoyée à Rome et que le procès soit sans cesse prolongé. Après avoir raconté au roi la conversation qui s'était passée la veille au soir avec le docteur Cranmer, sa majesté l'envoya chercher et lui ouvrit la tendresse de la conscience sur la proche affinité de la reine. Le Dr Cranmer conseilla de confier cette question aux doctrines les plus érudites de Cambridge et d'Oxford, car il ne voulait pas se mêler d'une affaire d'un tel poids ; mais le roi lui enjoignit de faire part de ses sentiments par écrit et de se rendre dans ce but au comte de Wiltshire, qui l'accueillerait avec des livres et tout ce qui était nécessaire pour l'occasion.

Le docteur Cranmer le fit immédiatement et, dans sa déclaration, non seulement cita l'autorité des Écritures, des conseils généraux et des écrivains anciens, mais affirma également que l'évêque de Rome n'avait aucune autorité pour se dispenser de la Parole de Dieu. Le roi lui demanda s'il s'en tenait à cette audacieuse déclaration, à laquelle il répondit affirmativement qu'il était ambassadeur à Rome, conjointement avec le comte de Wiltshire, le Dr Stokesley, le Dr Carne, le Dr Bennet et d'autres, Avant cela, le mariage était discuté dans la plupart des universités de la chrétienté et à la maison.

Lorsque le pape présenta son orteil pour être embrassé, comme d'habitude, le comte de Wiltshire et son parti refusèrent. En effet, il est dit qu'un épagneul du comte, attiré par le plus petit des orteils du pape, le toucha, d'où sa sainteté tira son pied sacré et donna des coups de pied au coupable avec l'autre.

Lorsque le pape demanda la cause de leur ambassade, le comte présenta le livre du Dr Cranmer, déclarant que ses amis éminents étaient venus le défendre. Le pape traita l'ambassade avec honneur et désigna un jour pour la discussion, ce qu'il retarda, comme s'il avait peur de la question de l'enquête. Le comte revint et le docteur Cranmer, par volonté du roi, rendit visite à l'empereur et réussit à le ramener à son opinion. À son retour en Angleterre, le docteur Warham, archevêque de Cantorbéry, ayant quitté cette vie éphémère, le docteur Cranmer était à juste titre et, par le désir du docteur Warham, élevé à ce rang éminent.

Dans cette fonction, on peut dire qu'il a suivi de près la charge de saint Paul. Diligent dans l'exercice de ses fonctions, il se leva à cinq heures du matin et poursuivit l'étude et la prière jusqu'à neuf heures. Entre cette heure et le dîner, il se consacrait aux affaires temporelles. Après le dîner, si des prétendants voulaient être entendus, il déterminait leurs affaires avec une telle affinité que même les défaillants étaient à peine mécontents. Puis il jouait aux échecs pendant une heure, ou voyait les autres jouer, et à cinq heures, il entendait lire la prière

commune, et à partir de ce moment-là jusqu'au souper, il prenait la forme de la marche. Au souper, sa conversation était vive et divertissante ; de nouveau il marchait ou s'amusait jusqu'à neuf heures, puis entrait dans son bureau.

Il était très en faveur du roi Henri et avait même à cœur la pureté et l'intérêt de l'Église anglaise. Sa disposition douce et pardonnante est consigné dans l'exemple suivant. Un prêtre ignorant, dans le pays, avait qualifié Cranmer valet d'écurie et s'était montré très péjoratif dans son apprentissage. Lord Cromwell recevant des informations à ce sujet, l'homme fut envoyé dans la flotte et son cas fut raconté à l'archevêque par M. Chertsey, un épicier et un parent du curé. Sa grâce, après avoir fait venir le délinquant, raisonna avec lui et sollicita le prêtre de l'interroger sur n'importe quel sujet instruit. Ce l'homme, vaincu par la bonne nature de l'évêque, et connaissant son propre flagrant d'incapacité, refusa, et supplia son pardon, qui fut immédiatement accordé, avec une charge d'employer son temps mieux quand il serait revenu à sa paroisse. Cromwell était très vexé par la clémence affichée, mais l'évêque était de plus en plus disposé à subir des blessures plutôt qu'à exercer des représailles autrement que par de bons conseils et de bons offices.

À l'époque où Cranmer fut élevé au rang d'archevêque, il était aumônier du roi et archidiacre de Taunton ; il fut également nommé par le pape le général pénitentiaire d'Angleterre. Le roi pensa que Cranmer serait obséquieux ; par conséquent ce dernier épousa le roi à Anne Boleyn, accomplit son couronnement, parraina Élisabeth, le premier enfant, et fit le divorce du roi de Catharine. Bien que Cranmer reçoive une confirmation de sa dignité de la part du pape, il protesta toujours contre la reconnaissance de toute autorité autre que celle du roi et il persista dans les mêmes sentiments d'indépendance lorsqu'il comparut devant les commissaires de Mary en 1555.

L'un des premiers pas après le divorce fut d'empêcher la prédication dans tout son diocèse, mais cette mesure étroite avait plutôt un point de vue politique que religieux, car il y en avait beaucoup qui s'opposer et à la conduite du roi. Dans sa nouvelle dignité, Cranmer agita la question de la suprématie et, par ses arguments puissants et justes, incita le Parlement à " rendre à César ce qui appartient à César." Pendant la résidence de Cranmer en Allemagne, en 1531, il fit la connaissance d'Ossiander à Nuremberg et épousa sa nièce, mais la laissa avec lui à son retour en Angleterre. Après une saison, il la fit venir en privé et elle resta avec lui jusqu'en 1539, date à laquelle les Six Articles l'obligèrent à la rendre à ses amis pendant un certain temps.

Il convient de rappeler qu'Ossiander, après avoir obtenu l'approbation de son ami Cranmer, publia le laborieux ouvrage de l'Harmonie des Évangiles en 1537. En 1534, l'archevêque donna suite au vœu le plus cher de son cœur : éliminer tout obstacle à la perfection la Réforme, par la souscription des nobles et des évêques à la seule suprématie du roi. Seuls Mgr Fisher et Sir Thomas More firent objection ; et leur accord de ne pas s'opposer

à la succession que Cranmer était disposé à considérer comme suffisant, mais le monarque n'aurait rien d'autre qu'une concession entière.

Peu de temps après, Gardiner, dans une entrevue privée avec le roi, parla avec hostilité de Cranmer (qu'il détestait malicieusement) pour avoir pris le titre de primat de toute l'Angleterre, comme étant péjoratif pour la suprématie du roi. Cela créa beaucoup de jalousie contre Cranmer, et Stokesley, évêque de Londres, s'opposa vivement à sa traduction de la Bible. Il est dit, à la mort de la reine Catherine, que son successeur Anne Boleyn s'était réjouie : une leçon montrant à quel point le jugement humain est superficiel ! Sa propre exécution eut lieu au printemps de l'année suivante, et le roi, le lendemain de la décapitation de cette femme sacrifiée, épousa la belle Jane Seymour, une demoiselle d'honneur de la défunte reine. Cranmer fut toujours l'ami d'Anne Boleyn, mais il était dangereux de s'opposer à la volonté du monarque charnel et tyrannique.

En 1538, les Saintes Écritures furent ouvertement exposées à la vente ; et les lieux de culte débordaient partout pour entendre ses saintes doctrines exposées. Après la promulgation de la loi par le roi les fameux Six Articles, qui allaient presque à nouveau établir les principes essentiels du credo romain, Cranmer brilla de tout l'éclat d'un fanatique chrétien, en résistant aux doctrines qu'ils renfermaient et dans lesquelles il était soutenu par les évêques de Sarum, Worcester, Ely et Rochester, les deux premiers ayant démissionné de leur évêché. Le roi, bien que maintenant opposé à Cranmer, vénérait toujours la sincérité qui avait marqué sa conduite. La mort de Lord Cromwell dans la tour, en 1540, le bon ami de Cranmer, porta un coup sévère à la cause hésitante des protestants. Cependant, même à présent, Cranmer, voyant la marée contraire à la vérité, s’attendit hardiment au roi personne, et par sa supplique virile et sincère, fit passer le livre d'articles de son côté, au grand désarroi de ses ennemis, qui avaient envisagé sa chute comme inévitable.

Cranmer vivait maintenant de la manière la plus isolée possible, jusqu'à ce que la rancœur de Winchester lui préfère certains articles, par rapport à l'opinion dangereuse qu'il enseignait à sa famille et à d'autres accusations de trahison. Ceux-ci, que le roi livra lui-même à Cranmer, et convaincu de la fidélité et des affirmations d'innocence du prélat de l'accusé, il ouvrit une enquête approfondie sur l'affaire et trouva Winchester et le Dr Lenden, ainsi que Thornton et Barber, de la maison de l'évêque par les partisans du pape qu’ils étaient les vrais conspirateurs. Cranmer, doux et indulgent, aurait intercédé pour toute remise de publication, si Henri, satisfait de la subvention votée par le Parlement, ne les avait pas déchargés. Cependant, ces hommes infâmes, renouvelant leurs complots contre Cranmer, furent victimes du ressentiment d’Henri et Gardiner perdit à jamais sa confiance. Sir G. Gostwick peu après avoir porté des accusations contre l'archevêque, ce qu’Henri annula et que le primat était disposé à pardonner.

En 1544, l'archevêché de Canterbury fut incendié et son beau-frère y mourut. Ces diverses afflictions peuvent servir à nous réconcilier avec un état d'humilité ; car de quel bonheur ce grand et bon homme pouvait-il se vanter, puisque sa vie était constamment harcelée par des

croix politiques, religieuses ou naturelles ? Encore une fois, l'invétéré Gardfiner porta de lourdes accusations contre le doux archevêque et l'aurait envoyé à la Tour ; mais le roi était son ami, lui donna son sceau pour le défendre, et au Conseil, non seulement il déclara l'évêque comme l'un des hommes les plus touchés de son royaume, mais le réprimanda vivement contre ses accusateurs pour leur calomnie.

Une paix ayant été faite, Henri et le roi de France Henri le Grand furent unanimes pour que la messe soit abolie dans leur royaume et Cranmer se chargea de ce grand travail ; mais la mort du monarque anglais, en 1546, suspendit la procédure, et le roi Edouard, son successeur, poursuivit Cranmer dans les mêmes fonctions, au couronnement duquel il prononça une accusation qui honorera sa mémoire pour sa pureté, sa liberté et sa vérité. Pendant ce règne, il poursuivit la glorieuse Réforme avec un zèle sans faille, même en 1552, lorsqu'il fut saisi d'un jugement sévère, de sorte qu'il plut à Dieu de le restaurer pour qu'il puisse témoigner par sa mort de la vérité de cette semence qu'il avait diligemment semé.

La mort d'Edouard, en 1553, exposa Cranmer à la fureur de ses ennemis. Bien que l'archevêque fût parmi ceux qui soutinrent l'accession de Marie, il fut saisi lors de la réunion du parlement et, en novembre, il fut reconnu coupable de haute trahison à Guildhall et dégrada sa dignité. Il envoya une humble lettre à Marie, expliquant la raison de sa signature du testament en faveur d'Edward. En 1554, il écrivit au Conseil, qu'il exhorta à obtenir la grâce de la reine, par une lettre adressée au Dr. Weston, mais que la lettre révéla, et en voyant son contenu, Basile revint.

La trahison était une accusation tout à fait inapplicable à Cranmer, qui soutenait le droit de la reine ; tandis que d'autres, qui avaient favorisé Lady Jane, avaient été licenciés moyennant une petite amende. Une calomnie était maintenant répandue contre Cranmer, qui se conformait à certaines cérémonies papistes pour se faire des hommages à la reine, ce qu'il osait publiquement désavouer, et justifiait ses articles de foi. La part active que le prélat avait prise dans le divorce de la mère de Marie avait toujours été profondément ancrée dans le cœur de la reine, et la vengeance était un élément marquant de la mort de Cranmer.

Nous avons remarqué dans cet ouvrage les débats publics à Oxford, dans lesquels les talents de Cranmer, Ridley et Latimer brillaient de manière si évidente et tendaient à leur condamnation. La première phrase était illégale, dans la mesure où le pouvoir usurpé du pape n'avait pas encore été rétabli par la loi.

Gardés en prison jusqu'à ce que cela se produise, une commission fut envoyée de Rome, nommant le Dr. Brooks à siéger en tant que représentant de sa sainteté, et les Drs. Story et Martin comme ceux de la reine. Cranmer était prêt à se plier à l'autorité des Drs. Story et Martin, mais contre celui du Dr. Brooks, il protesta. Telles étaient les remarques et les réponses de Cranmer, après un long examen, que le Dr Broks observa : " Nous venons vous examiner et il me semble que vous nous examinez."

Renvoyé à l'emprisonnement, il reçut une citation à comparaître à Rome dans un délai de dix-huit jours, mais cela était irréalisable, car il fut emprisonné en Angleterre et comme il l'avait déclaré, même s'il avait été en liberté, il était trop pauvre pour employer un avocat. Aussi absurde que cela puisse paraître, Cranmer fut été condamné à Rome et le 14 février 1556, une nouvelle commission fut nommée, aux termes de laquelle Thirlby, évêque d'Ely, et Bonner, de Londres, furet appelés à siéger en jugement à l'église Christ à Oxford. En vertu de cet instrument, Cranmer fut dégradé peu à peu, en lui appliquant de simples haillons pour représenter la robe d'un archevêque ; puis le dépouillant de son vêtement, ils enlevèrent sa propre robe et lui mirent une vieille robe usée à la place. Il le supporta avec insouciance et ses ennemis, trouvant que cette sévérité ne le rendait que plus déterminé, tentèrent le contraire et le placèrent dans la maison du doyen de Christ-Church, où il était traité avec toute la complaisance.

Cela présentait un tel contraste avec les trois années d'emprisonnement dont il avait été condamné à la prison ferme, que cela l'a jeté au dépourvu. Sa nature ouverte et généreuse était plus facilement séduite par une conduite libérale que par des menaces et des entraves. Lorsque Satan trouve la preuve chrétienne contre un mode d'attaque, il en essaye un autre ; et quelle forme est aussi séduisante que les sourires, les récompenses et le pouvoir après un long et pénible emprisonnement ? Ainsi en fut-il de Cranmer : ses ennemis lui promirent sa grandeur passée s'il ne voulait que se rétracter, ainsi que les faveurs de la reine, et ce, au moment même où ils savaient que sa mort était déterminée par le Conseil. Pour adoucir le chemin de l'apostasie, le premier papier présenté pour sa signature a été conçu en termes généraux ; cette fois signé, cinq autres furent obtenus comme explicatifs de la première, jusqu'à ce qu'il finisse par mettre la main sur l'instrument détestable suivant:

" Moi, Thomas Cranmer, feu archevêque de Canterbury, je renonce, abjure et déteste toutes sortes d'hérésies et d'erreurs de Luther et de Zuinglius, ainsi que tous les autres enseignements contraires à la saine et vraie doctrine. Et je crois le plus constamment dans mon cœur et de ma bouche, je confesse une église sainte et catholique visible, sans laquelle il n'y a pas de salut ; c'est pourquoi je reconnais que l'évêque de Rome est le chef suprême sur la terre, que je reconnais être le plus haut évêque et pape et le vicaire du Christ, à qui tout peuple chrétien doit être soumis."

" Et en ce qui concerne les sacrements, je crois et adore dans le sacrement de l'autel le corps et le sang de Christ, étant le plus véritablement contenu sous la forme de pain et de vin ; le pain, par la puissance puissante de Dieu, devenant corps de notre Sauveur Jésus-Christ, et le vin dans son sang."

" Et dans les six autres sacrements, aussi, (comme dans celui-ci), je crois et je le tiens comme l'Église universelle le tient, et l'Eglise de Rome juge et détermine."

“ En outre, je crois qu’il existe un lieu de purgatoire, où les âmes disparues sont punies pour un temps, pour lesquelles l’Église prie pieusement et sainement, comme si elle honorait les saints et leur adressait des prières.”

“ Enfin, dans toutes les choses que je professe, je ne crois pas autrement que l'Église catholique et l'Église de Rome tiennent et enseignent. Je suis désolé de n'avoir jamais tenu ou pensé autrement. Et je prie Dieu tout puissant, celui de sa miséricorde, garantira de me pardonner tout ce que j’aurai offensé contre Dieu ou contre son Église, et je désire aussi et je prie tous les chrétiens de prier pour moi.”

“ Et tous ceux qui ont été trompés par mon exemple ou ma doctrine, je les exige par le sang de Jésus-Christ qu'ils reviennent à l'unité de l'Église, afin que nous puissions être tous d'un même esprit, sans schisme ni division.”

“ Et pour conclure, alors que je me soumets à l'Église catholique du Christ et à son chef suprême, je me soumets aux plus belles majestés de Philippe et Marie, roi et reine de ce royaume d'Angleterre, etc., et à toutes leurs autres lois et ordonnances, étant toujours prêt à leur obéir comme un fidèle sujet. Et Dieu est mon témoin, que je ne l'ai pas fait par faveur ou par crainte pour qui que ce soit, mais volontairement et par ma propre conscience, quant à l'instruction des autres.”

“ Que celui qui est debout prenne garde à ne pas tomber!” dit l'apôtre, et c'était vraiment tomber! Les papistes triomphent maintenant à leur tour : ils ont acquis tout ce qu’ils désiraient de sa vie. Sa rétractation fut aussitôt imprimée et diffusée, de manière à pouvoir exercer son effet sur les protestants étonnés. Mais Dieu contrecarra tous les desseins des catholiques dans la mesure où ils portèrent la persécution implacable de leur proie. Sans doute, l’amour de la vie amena- t-il Cranmer à signer la déclaration ci-dessus ; pourtant, on peut dire que la mort était préférable à la vie à celui qui se trouve sous les pieds d’une conscience éperdue et du mépris de chaque chrétien évangélique ; ce principe, il le ressentit fortement dans toute sa force et son angoisse.”

La vengeance de la reine ne devait être rassasiée que par le sang de Cranmer. Elle écrit donc un ordre au Dr. Pole, lui demandant de préparer un sermon qui serait prêché le 21 mars, juste avant son martyre, à St. Mary's à Oxford. Le Dr Pole lui rendit visite la veille et fut amené à croire qu'il exprimerait publiquement ses sentiments pour confirmer les articles auxquels il avait souscrit. Vers neuf heures du matin le jour du sacrifice, les commissaires de la reine, assistés par les magistrats, conduisirent l'aimable malheureux à Saint Mary Church. Son vêtement déchiré et sale, le même dans lequel ils l'avaient habité lors de sa dégradation, excita la commisération des gens. Dans l'église, il trouva une scène basse moyenne, érigée en face de la chaire, sur laquelle il se plaça, tourna la tête et pria avec ferveur Dieu.

L'église était encombrée de personnes de toutes les croyances, qui s'attendaient à entendre la justification de l'apostasie tardive : les catholiques se réjouissant et les protestants

profondément blessés dans leur esprit par la tromperie du cœur humain. Dans son sermon, M. Pole représenta Cranmer comme coupable des crimes les plus atroces ; encouragea le patient égaré à ne pas craindre la mort, à ne pas douter du soutien de Dieu dans ses tourments, ni à ce que des messes soient dites dans toutes les églises d'Oxford pour le repos de son âme. Le médecin remarqua alors sa conversion et qu'il avait attribué au travail évident du pouvoir Tout-Puissant et afin que le peuple soit convaincu de sa réalité, demanda au prisonnier de leur faire signe. Ce Cranmer fit, et pria la congrégation de prier pour lui, car il avait commis de nombreux et graves péchés ; mais, de tous, il y en avait un qui occupait terriblement son esprit, dont il parlerait bientôt.

Pendant le sermon, Cranmer pleura des larmes amères : levant les yeux au ciel et les laissant tomber, indignes de vivre : son chagrin se traduisit par des paroles : avant sa confession, il tomba à genoux et les mots dévoilèrent la profonde contrition et l'agitation qui troublèrent son âme.

“ O Père du Ciel ! O Fils de Dieu, Rédempteur du monde ! O Saint-Esprit, trois personnes, un seul Dieu ! Aie pitié de moi, très misérable lâche et misérable pécheur. J'ai offensé tant le ciel que la terre, plus que mon la langue peut exprimer. Où puis-je aller ou où puis-je fuir ? Au ciel, j’ai peut-être honte de lever les yeux au ciel et sur la terre, je ne trouve ni de refuge ni de secours. C’est donc devant toi que je cours, Seigneur que je m'humilie en disant : Seigneur, mon Dieu, mes péchés sont grands, mais prends pitié de moi par ta grande miséricorde. Le grand mystère selon lequel Dieu est devenu homme n'a pas été forgé pour peu ou peu de délits. Père céleste, ton fils n’est pas mort pour de petits péchés seulement, mais pour tous les plus grands péchés du monde, de sorte que le pécheur revienne vers toi de tout son cœur, comme je le fais à présent. Ô Dieu, dont la propriété est toujours d'avoir pitié de moi, prends pitié de moi, ô Seigneur, par ta grande miséricorde, je ne désire rien en vertu de mes propres mérites, si ce n'est pour ton nom afin qu'il soit sanctifié de la sorte et pour ton cher Fils, par l'amour de Jésus-Christ. Et maintenant donc, ô Père du Ciel, que ton nom soit sanctifié, etc.”

Puis, se levant, il dit qu'il était désireux avant sa mort de leur donner de pieuses exhortations par lesquelles Dieu pourrait être glorifié et eux édifié. Il aborda le danger d'un amour pour le monde, le devoir d'obéissance à leurs majestés, d'amour les uns envers les autres et la nécessité pour les riches d'administrer les besoins des pauvres. Il cita les trois versets du cinquième chapitre de Jacques, puis poursuivit : “ Laissez ceux qui sont riches méditer bien ces trois phrases ; car s'ils ont eu l'occasion de montrer leur charité, ils l'ont maintenant en ce moment, les pauvres étant si nombreux et les denrées alimentaires si précieuse.”

“ Et maintenant, dans la mesure où je suis arrivé à la fin de ma vie, après quoi toute ma vie passée et toute ma vie à venir, soit vivre avec mon maître Christ pour toujours dans la joie, soit souffrir pour toujours avec les méchants en enfer, et je verrai tout à l'heure sous mes yeux,

soit le ciel prêt à me recevoir, soit l'enfer prêt à m'englouti ; je vous dirai donc ma foi même comment je crois, sans aucune couleur de dissimulation : car ce n'est pas le moment de dissimuler quoi que ce soit que j'ai dit ou écrit dans le passé."

" Premièrement, je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre, etc. Et je crois en chaque article de la foi catholique, chaque mot et chaque phrase enseignés par notre Sauveur Jésus-Christ, ses apôtres et ses prophètes, dans le Nouveau et l'Ancien Testament."

" Et maintenant j'arrive à la grande chose qui trouble tellement ma conscience, plus que tout ce que j'ai jamais fait ou dit de toute ma vie, c'est la mise à l'écart d'une écriture contraire à la vérité, à laquelle je renonce et refuser, comme des choses écrites de ma main, contraires à la vérité que je pensais dans mon cœur et écrite de peur de mourir et de me sauver la vie, le cas échéant ; c'est-à-dire de tous ces billets ou papiers que j'ai depuis que je suis en train d'écrire ou de signer, depuis que je me suis dégradé, j'ai écrit beaucoup de choses qui sont fausses. Etant donné que ma main a offensé, j'écris contrairement à mon cœur, c'est pourquoi ma main sera punie d'abord, car lorsque je viendrai au feu, être brûlé."

" Et quant au pape, je le refuse en tant qu'ennemi du Christ et en tant qu'Antéchrist avec toute sa fausse doctrine." À la conclusion de cette déclaration inattendue, l'étonnement et l'indignation se firent remarquer dans toutes les parties de l'église. Les catholiques étaient complètement froissés, leur objet étant frustré, Cranmer, comme Samson, ayant achevé une plus grande ruine contre ses ennemis à l'heure de la mort, qu'au cours de sa vie.

Cranmer aurait procédé à la révélation des doctrines papistes, mais les murmures des idolâtres noyèrent sa voix, et le prédicateur donna l'ordre de " faire sortir l'hérétique!" On obéit directement à l'ordre sauvage et l'agneau sur le point de souffrir fut arraché de sa position au lieu de l'abattage, insulté tout au long par les insultes et les sarcasmes des moines et des pères nuisibles.

Avec des pensées axées sur un objet beaucoup plus haut que les menaces vides de l'homme, il atteignit l'endroit coloré du sang de Ridley et de Latimer. Là, il s'accroupit pour une courte dévotion, puis se leva pour pouvoir se déshabiller et se préparer au feu. Deux frères, qui l'avaient persuadé d'abjurer, s'efforçaient maintenant de l'éloigner de la vérité, mais il était inébranlable et immuable dans ce qu'il venait de professer et d'enseigner publiquement. Une chaîne fut fournie pour le lier au bûcher et, après que celui-ci l'ait étroitement encerclé, on ajouta de l'essence au feu et les flammes commencèrent à monter rapidement.

Alors les sentiments glorieux du martyr furent manifestés ; alors, étendant sa main droite, il la tint dans le feu jusqu'à ce qu'il soit complètement brûlé, avant même que son corps ne soit ébranlé, s'écriant fréquemment : " Cette main droite indigne."

Son corps supportait la combustion avec une telle fermeté qu'il semblait n'avoir plus que le bûcher auquel il était lié ; ses yeux étaient levés vers le ciel, et il répétait " cette main droite

indigne," aussi longtemps que sa voix le permettrait ; et utilisant souvent les paroles d'Étienne, " Seigneur Jésus, reçois mon esprit," dans la grandeur de la flamme, il rendit l'âme.

La Vision de Trois Échelles

Quand Robert Samuel fut amené pour être brûlé, certains l'entendirent dire quelles choses étranges lui étaient arrivées pendant son emprisonnement ; c'est-à-dire qu'après avoir été affamé ou et privé de nourriture pendant deux ou trois jours, il s'était à moitié endormi, moment auquel une personne vêtue de blanc semblait se tenir devant lui, qui le réconforta par ces mots :

"Samuel, Samuel, aie bon courage et a bon cœur, car après ce jour-là, tu n'auras plus jamais ni faim ni soif."

Ce n'est pas moins mémorable et digne d'être mentionné que les trois échelles dont il parla à plusieurs et qu'il vit pendant son sommeil, dressées vers le ciel ; dont une était un peu plus long que le reste, mais finalement en devenant une seule, fondant (pour ainsi dire) les trois en une seule.

Alors que ce saint martyr allait au feu, une femme de ménage vint le saisit et le baisa au cou et celui-ci, marqué par ceux qui étaient présents, il fut cherché pour le lendemain après avoir été en prison et brûlé, comme le parti lui-même me l'a dit : quoi qu'il en soit, comme Dieu l'a voulu, elle échappa de leurs mains de feu et se cacha dans la ville pendant un bon moment par a suite.

Mais comme cette femme de chambre, appelée Rose Nottingham, était merveilleusement préservée par la providence de Dieu, il y avait donc deux autres femmes honnêtes qui tombèrent sous le coup de la rage et de la fureur de cette époque. L'une était la femme d'un brasseur et l'autre celle d'un cordonnier, mais toutes deux étaient maintenant mariées à un nouveau mari, Christ.

Cette femme de ménage était très familière et bien connue de ces deux femmes qui, à un moment donné conseilla l'une d'elles, de se laisser aller alors qu'elle avait le temps et l'espace, avait à nouveau cette réponse à portée de main : " Je sais bien, dit-elle, qu'il est assez légal de s'en aller ; quel remède vous pouvez utiliser, si vous en donnez la liste. Mais mon cas est différent. Je suis lié à un mari et j'ai aussi de jeunes enfants à la maison ; disposé, pour l'amour du Christ et de sa vérité, à se tenir à l'extrémité de la chose."

Ainsi, le lendemain de la souffrance de Samuel, ces deux épouses pieuses, l'une appelée Anne Potten, l'autre Joan Trunchfield, l'épouse de Michael Trunchfield, cordonnier d'Ipswich, furent appréhendées et condamnées dans une seule et même prison. De par leur sexe et leur nature, elles étaient au début, moins aptes à supporter la détresse de la prison ; et surtout la femme du brasseur fut jetée dans d'incroyables agonies et troubles d'esprit. Mais Christ, voyant la faible infirmité de sa servante, ne manqua pas de l'aider quand elle était dans cette

nécessité. Ainsi, toutes deux souffrirent après la mort de Samuel en 1556, le 19 février. Ces deux échelles, sans doute furent jointes à la troisième virent Samuel allant au ciel. Ce bienheureux Samuel, le serviteur de Christ, souffrit le trente et un août 1555.

C'est ce que rapportèrent ceux qui étaient présent et qui le virent brûler, son corps brûlant brillait dans les yeux de ceux qui se tenaient à côté, aussi brillants et blancs que de l'argent neuf.

Quand Agnès Bongeor se vit séparée de ses compagnons de prison, quel gémissement pitoyable de cette bonne femme, comme elle pleura avec amertume, quelles pensées étranges lui vinrent à l'esprit, à quel point elle se considérait nue et désolée, et dans quel élan de désespoir et de soin d'elle la pauvre âme fut amenée, c'était pitoyable et merveilleux à voir ; qui virent tous car parce qu'elle n'était pas allée avec eux pour donner sa vie en défense de son Christ ; car de toutes les choses du monde, et la vie était ce qu'elle recherchait le moins.

Par cette matinée où on l'avait gardé en vue de la brûler, elle avait enfilé une blouse qu'elle avait préparée uniquement à cette fin. Et ayant aussi un enfant, un petit bébé en train de téter, qu'elle garda tendrement tout au long de son séjour en prison, elle le renvoya aussi chez une autre infirmière et se prépara bientôt à se donner pour le témoignage de l'Évangile glorieux de Jésus-Christ. Elle cherchait si peu la vie et les dons de Dieu agissaient tellement au-dessus de sa nature, que la mort semblait beaucoup mieux accueillie que la vie. Après quoi, elle commença un peu à rester elle-même et se livra entièrement à la lecture et à la prière, où elle trouva assez de réconfort.

En peu de temps vint un ordre de Londres de la brûler ce qui fut exécuté conformément à celui-ci.

Hugh Laverick et John Aprice

Nous voyons ici que ni l'impuissance de l'âge ni l'affliction de l'aveuglement ne pourraient détourner les crocs meurtriers de ces monstres babyloniens. Le premier de ces malheureux était de la paroisse de Barking, âgé de soixante-huit ans, peintre et infirme. L'autre était aveugle, sombre dans ses facultés visuelles, mais illuminé intellectuellement par le rayonnement de l'Évangile éternel de la vérité. Des objets inoffensifs comme ceux-ci furent informés par certains des fils du sectarisme et traînés devant les prélats requins de Londres, où ils furent examinés et répondirent aux articles proposés, comme d'autres martyrs chrétiens l'avaient fait auparavant. Le 9 mai, dans le consistoire de St. Paul's, ils furent priés de se rétracter et, après leur refus, furent envoyés à Fulham, où Bonner, comme dessert après le dîner, les condamna à l'agonie du feu. Consignés aux officiers laïques le 15 mai 1556, ils furent emmenés dans une charrette de Newgate à Stratford-le-Bow, où ils furent attachés au bûcher. Quand Hugh Laverick fut attaché par la chaîne, ne l'ayant plus utilisée, il la jeta en disant à son compagnon martyr, tout en le consolant : " Soyez de bon courage, mon frère, car mon Seigneur de Londres est notre bon médecin ; il va bientôt nous guérir tous les deux, toi

de ton aveuglement et moi de ma boiterie." Ils s'enfoncèrent dans le feu pour atteindre l'immortalité!

Le lendemain des martyres ci-dessus, Catharine Hut, de Bocking, veuve ; Joan Horns, fille de Billerica ; Elizabeth Thackwel, fille de Great Burstead, décédèrent à Smithfield. Thomas Dowry. Nous devons encore enregistrer un acte de cruauté impitoyable, exercé sur ce garçon, que Mgr Hooper avait confirmé dans le Seigneur et dans la connaissance de sa Parole.

Combien de temps ce pauvre malade était resté en prison est incertain. D'après le témoignage d'un certain John Paylor, au registre de Gloucester, nous apprenons que, lorsque Dowry fut traduit devant le Dr Williams, alors chancelier de Gloucester, les articles habituels lui furent présentés pour qu'il y souscrive. Il s'en démarqua ; et, quand le docteur demanda de qui et où il avait appris ses hérésies, le jeune homme répondit : " En effet, monsieur le chancelier, j'ai appris de vous dans cette même chaire. Ce jour-là (en nommant le jour), vous avez dit, en prêchant sur le sacrement, qu'il devait être exercé spirituellement par la foi, et non pas de manière charnelle et réelle, comme l'enseignaient les papistes." Le Dr Williams lui a demanda alors de se rétracter, comme il l'avait fait, mais Dowry n'avait pas appris son devoir. " Bien que vous," dit-il, " puissiez si facilement vous moquer de Dieu, du monde et de votre propre conscience, je ne le ferai pas pour autant."

Préservation de George Crow et de son Testament

Ce pauvre homme de Malden, le 26 mai 1556, prit la mer, en vue d'arriver à la terre ferme à Lent, la barque étant conduite vers la terre ferme remplie d'eau, et tout en fut balayé ; Crow, cependant, sauva son testament et ne convoita rien d'autre. Avec Crow, il y avait un homme et un garçon dont la situation épouvantable devenait de plus en plus alarmante, le bateau étant devenu inutile et à dix milles de la terre, ils s'attendaient à ce que la marée monte dans quelques heures. Après avoir prié Dieu, ils restèrent sur le mât et y furent suspendus pendant dix heures, puis le pauvre garçon, submergé par le froid et l'épuisement, tomba et se noya. La marée ayant baissé, Crow proposa de démonter les mâts et de flotter sur eux, ce qu'ils firent ; et à dix heures du soir, ils furent emportés à la merci des flots. Mercredi, dans la nuit, le compagnon de Crow mourut de fatigue et de faim, et il resta seul, appelant Dieu à l'aide. Finalement, il fut rejoint par un capitaine Morse, lié à Anvers, qui avait failli s'éloigner, l'emmenant pour une bouée de pêcheur flottant dans la mer. Dès que Crow fut embarqué, il mit sa main à sa poitrine et sortit son Testament, qui était en effet mouillé, mais sans être autrement blessé. À Anvers, il fut bien reçu et l'argent qu'il avait perdu lui fut plus que bénéfique.

Exécutions à Stratford-le-Bow

À ce sacrifice, que nous sommes sur le point de détailler, pas moins de treize furent condamnés à être brûlés. Chacun refusant de s'inscrire contrairement à sa conscience, ils

furent condamnés et le 27 juin 1556, désignés pour leur exécution à Stratford-le-Bow. Leur constance et leur foi glorifiaient leur Rédempteur, tant dans la vie que dans la mort.

Julius Palmer

La vie de ce monsieur présente un cas singulier d'erreur et de conversion. À l'époque d'Edouard, il était un papiste rigide et obstiné, si opposé à la prédication pieuse et sincère, qu'il était même méprisé par son propre parti ; que cet état d'esprit soit changé et qu'il subisse persécution et mort sous le règne de la reine Marie, fait partie de ces événements de toute puissance auxquels nous nous émerveillons et nous admirons.

M. Palmer naquit à Coventry, où son père avait été maire. Après avoir été transféré à Oxford, il devint, sous la direction de M. Harley, du Magdalen College, un érudit élégant en latin et en grec. Il aimait la discussion utile, possédait un esprit vif et une mémoire forte. Infatigable dans les études privées, il se levait à quatre heures du matin et se qualifia ainsi pour devenir enseignant de logique au Magralen College. À l'époque d'Edouard, cependant, favorisant la Réforme, M. Palmer fut fréquemment puni pour son mépris de la prière et de son comportement ordonné et fut finalement expulsé de la maison. Il adopta ensuite les doctrines de la Réforme, ce qui entraîna son arrestation et sa condamnation finale.

Un certain noble lui offrait de le sauver s'il se rétractait.

" Si c'est le cas," dit-il, " tu habiteras avec moi. Et si tu veux bien te marier, je te procurerai une femme et une ferme, et j'aiderai à t'établir et à aménager ta ferme. Qu'en dis-tu ? ."

Palmer le remercia très courtoisement, mais très modestement et respectueusement, concluant que comme il avait déjà renoncé à sa vie à deux endroits pour l'amour de Christ, il serait prêt, avec la grâce de Dieu, à se rendre et à donner sa vie également à l'heure fixée par Lui.

Quand Sir Richard s'aperçut qu'il ne reviendrait jamais:

" Eh bien, Palmer," dit-il, " alors je m'aperçois qu'un de nous deux sera condamné ; car nous sommes de deux religions, et je suis sûr qu'il n'y a qu'une seule foi qui mène à la vie et au salut."

Palmer : " O monsieur, j'espère que nous serons tous les deux sauvés."

Sir Richard : " Comment cela se peut-il ? ."

Palmer : " Très bien, monsieur. Car comme le veut notre Sauveur miséricordieux, selon la parabole de l'Evangile, il m'appellera à la troisième heure du jour, même à la fleur de l'âge à vingt et quatre ans. J'espère qu'il vous a appelé et qu'il vous appellera à la onzième heure de votre vieillesse et qu'il vous donnera la vie éternelle pour votre portion."

Sir Richard : “ Vous le dites ? Eh bien, Palmer, eh bien, je ne pourrais vous avoir qu'un mois chez moi : je ne doute pas, mais je vous convertirai ou vous devriez me convertir.”

Puis maître Winchcomb dit : “ Aies pitié pour tes années d'or et tes jolies fleurs de jeunesse vigoureuse, avant qu'il ne soit trop tard.”

Palmer : “ Monsieur, j'aspire à ces fleurs qui ne se faneront jamais.”

Il fut jugé le 15 juillet 1556 avec un autre prisonnier, Thomas Askin. Askin et un John Guin avaient été condamnés la veille et M. Palmer, le 15, fut amené à un jugement définitif. On ordonna que l’exécution suive la peine, et à cinq heures du même après-midi, à un endroit appelé les Sand-pits, ces trois martyrs furent attachés à un bûcher. Après avoir prié ensemble avec dévotion, ils chantèrent le trente et unième psaume.

Quand le feu fut allumé et qu'il avait saisi leurs corps, sans apparence de souffrance persistante, ils continuèrent de crier : “ Seigneur Jésus, affermis-nous! Seigneur Jésus reçois nos âmes!” jusqu'à ce que l'animation soit suspendue et que la souffrance humaine soit passée. Il est remarquable de constater que, lorsque la force des flammes colla leurs têtes ensemble et que les spectateurs pensaient que Palmer était sans vie, sa langue et ses lèvres s’émurent de nouveau et furent entendues pour prononcer le nom de Jésus à qui soit gloire et honneur pour toujours!

Joan Waste et d'Autres

Cette pauvre femme honnête, aveugle de naissance et célibataire, âgée de vingt-deux ans, appartenait à la paroisse d'Allhallows à Derby. Son père était coiffeur et gagnait aussi sa vie en fabricant des cordes. Elle l'assistait et apprenait également à tricoter plusieurs vêtements. Refusant de communiquer avec ceux qui maintenaient des doctrines contraires à celles qu’elle avait apprises du temps du pieu Edouard, elle fut convoquée par le docteur Draicot, chancelier de Mgr Blaine, et Peter Finch, dirigeant de Derby.

Avec des arguments sophistiques et des menaces, ils essayèrent de confondre la pauvre fille ; mais elle offrit de se plier à la doctrine de l'évêque, s'il devait en rendre compte au Jour du Jugement (comme l'avait fait le pieu Dr. Taylor dans ses sermons), affirmant que sa conviction de la présence réelle du sacrement était vraie. L'évêque répondit d'abord qu'il le ferait mais le docteur Draicot lui rappelant qu'il ne pourrait en aucun cas répondre pour un hérétique, il retira sa confirmation de ses propres principes ; et elle répondit que si leurs consciences ne leur permettaient pas de répondre au barreau de Dieu pour la vérité à laquelle ils souhaitaient souscrire, elle ne répondrait plus aux questions. La sentence fut alors prononcée et le Dr Draicot fut chargé de prêcher son sermon de condamnation, qui eut lieu le 1er août 1556, jour de son martyre. Son discours fulminant étant terminé, le pauvre objet aveugle fut emmené à un endroit appelé Windmill Pit, près de la ville, où elle tint un moment son frère par la main, puis se prépara au feu, invitant la multitude compatissante à prier avec

elle et le Christ à avoir pitié d'elle, jusqu'à ce que la glorieuse lumière du soleil éternel de justice apparaisse sur son esprit parti.

En novembre, quinze martyrs furent emprisonnés au château de Canterbury. Tous furent brûlés ou affamés. Parmi ces derniers figuraient J. Clark, D. Chittenden, W. Foster de Stonc, Alice Potkins et J. Archer de Cranbrooke, tisserand. Les deux premiers ne furent pas condamnés, mais les autres furent condamnés au feu. Lors de son examen, Foster constaté qu'il était utile de porter des bougies allumées le jour de la Chandeleur, afin de pouvoir également porter une fourche ; et qu'un gibet aurait un aussi bon effet que la croix.

Nous venons de clore les proscriptions sanglantes de la Marie sans merci, en 1556, dont le nombre dépassait les quatre-vingts!

Le début de l'année 1557 fut remarquable par la visite du cardinal Pole à l'Université de Cambridge, qui semblait avoir besoin de beaucoup de purification de la part des prédicateurs hérétiques et des doctrines réformées. Un des objectifs était également de jouer à la farce papiste de juger Martin Bucer et Paulus Phagius, qui avaient été enterrés trois ou quatre ans auparavant. Dans ce but, les églises de Sainte-Marie et de Saint-Michel, où elles reposent, ont été interdites en tant que lieux vils et impies, inaptes à adorer Dieu, jusqu'à ce qu'elles soient parfumées et lavées à l'eau bénite du pape, etc., etc. acte de trompette consistant à faire comparaître ces réformateurs morts sans y avoir eu le moindre effet, le 26 janvier, une condamnation fut prononcée, dont une partie était ainsi dirigée, et peut servir de modèle de procédure de cette nature : “ Nous déclarons donc que lesdits Martin Bucer et Paulus Phagius sont excommuniés et anathématisés, tant par la loi commune que par lettres de procès, et que leur mémoire soit condamnée, nous condamnons également leurs corps et leurs os (qui en ce mauvais temps de schisme, et d’autres hérésies florissantes dans ce royaume, ont été ensevelies dans une terre sainte) pour être déterrées et jetées loin des corps et des os des fidèles, selon les saints canons, et nous ordonnons à ceux-ci et à leurs écrits, le cas échéant il a trouvé, être publiquement brûlé ; et nous interdisons toutes les personnes de cette université, ville ou lieux adjacents qui liront ou dissimuleront leur livre hérétique, aussi bien par la loi commune que par nos lettres de procédure!”

Après la phrase ainsi lue, l'évêque ordonna que leurs corps soient déterrés de leurs tombes et dégradés par rapport aux ordres sacrés, puis livrés entre les mains du pouvoir séculier ; car il n'était pas permis à des innocents tels qu'ils étaient, abhorrant toute effusion de sang et détestant tout désir de meurtre, de mettre un homme à mort.

Le 6 février, les corps, enfermés dans des coffres, furent emportés au centre du marché de Cambridge, accompagnés d'un vaste rassemblement de personnes. Un grand poteau était fixé dans le sol, sur lequel les coffres étaient fixés avec une grande chaîne de fer et reliés autour de leur centre, de la même manière que si les cadavres avaient été vivants. Lorsque le feu commença à monter et commença à consumer les cercueils, un certain nombre de livres condamnés furent également lancés dans les flammes et brûlés. Justice fut toutefois rendue

aux souvenirs de ces hommes pieux et érudits sous le règne de la reine Elizabeth, lorsque M. Ackworth, orateur de l'université, et MJ Pilkington, prononcèrent des discours en l'honneur de leur mémoire et en réprobation de leur Persécuteurs catholiques.

Le cardinal Pole infligea également sa rage inoffensive au corps de la femme de Peter Martyr, décédée sur son tombeau et enterrée dans un dépotoir lointain, en partie à cause de ses os reposant près des reliques de St. Fridewide, grande estime dans ce collège, et en partie parce qu'il voulait purifier Oxford des restes hérétiques ainsi que Cambridge. Sous le règne suivant, cependant, ses restes furent restaurés dans leur ancien cimetière, et même mêlés à ceux du saint catholique, à la stupéfaction et à la mortification des disciples de sa sainteté le pape.

Le cardinal Pole publia une liste de cinquante-quatre articles, contenant des instructions au clergé de son diocèse de Canterbury, dont certaines sont trop ridicules et puériles pour exciter un autre sentiment que le rire.

Persécutions dans le Diocèse de Cantorbéry

Au mois de février, les personnes suivantes furent incarcérées : R. Coleman, de Waldon, ouvrier ; Joan Winseley, de Horsley Magna, célibataire ; S. Glover, de Rayley ; R. Clerk, de Much Holland, marinier ; W. Munt, de Much Bentley, scieur ; Marg. Field, de Ramsey, célibataire ; R. Bongeor, currier ; R. Jolley, marinier;

Allen Simpson, Helen Ewire, C. Pepper, veuve ; Alice Walley (qui s'était rétractée), W. Bongeor, vitrier, tous de Colchester ; R. Atkin, de Halstead, tisserand ; R. Barcock, de Wilton, charpentier ; R. George, de Westbarhonlt, ouvrier ; R. Debnam de Debenham, tisserand ; C. Warren, de Cocksall, célibataire ; Agnes Whitlock, de Dovercourt, fille célibataire ; Rose Allen, fille d'âge préscolaire ; et T. Feresannes, mineur ; tous les deux de Colchester.

Ces personnes avaient été amenées devant Bonner, qui les aurait immédiatement envoyées pour qu'elles soient exécutées, mais le cardinal Pole était pour des mesures plus miséricordieuses, et Bonner, dans une lettre de celui-ci au cardinal, semble avoir le sentiment qu'il lui avait déplu, car il eut cette expression : “ Je pensais les avoir tous ici jusqu'à Fulham et leur avoir condamné ; néanmoins, voyant par mon dernier geste que votre grâce était offensée, je pensais qu'il était de mon devoir, avant d'aller plus loin, de faire connaître votre grâce.” Cette circonstance vérifie le récit que le cardinal était un homme humain ; et bien que catholique zélé, nous, en tant que protestants, sommes disposés à lui rendre l’honneur que mérite son caractère miséricordieux. Certains des persécuteurs amers l'avaient dénoncé au pape comme étant un héritier privilégié. Il avait été convoqué à Rome, mais la reine Marie, notamment par sa prière, obtint son séjour. Cependant, avant sa dernière fin et un peu avant son dernier voyage de Rome en Angleterre, il était fortement soupçonné de favoriser la doctrine de Luther.

Comme lors du dernier sacrifice, quatre femmes honorèrent la vérité. Ainsi, dans l'autodéfense suivante, nous avons le même nombre de femmes et d'hommes, qui souffrirent le 30 juin 1557 à Canterbury et qui étaient J. Fishcock, F. White, N. Pardue, final de Barbary, veuve, veuve de Bardbridge, épouse de Wilson et épouse de Benden.

On remarquera plus particulièrement de ce groupe Alice Benden, épouse d'Edouard Bender, de Staplehurst, Kent. Elle avait été emmenée en octobre 1556 pour absence et était relâchée sur injonction de prendre garde à sa conduite. Son mari était un catholique fanatique et, parlant publiquement de la contumace de sa femme, elle fut transférée à Canterbury Castle, où, sachant que, lorsqu'elle devrait être transférée dans la prison de l'évêque, elle devrait être presque affamée trois fois par jour, elle s'efforça de se préparer elle-même pour cette souffrance en vivant avec deux demi-penny par jour.

Le 22 janvier 1557, son mari écrit à l'évêque pour lui dire que si l'on empêchait le frère de son épouse, Roger Hall, de la consoler et de la soulager, elle pourrait se retourner ; à ce titre, elle fut transférée dans une prison appelée Monday's Hole. Son frère chercha avec diligence pour elle et, au bout de cinq semaines, entendit sa voix de façon providentielle dans le cachot mais ne put la soulager autrement qu'en mettant de l'argent dans un pain et en le collant sur une longue perche. La situation de cette pauvre victime gisant sur la paille, entre des murs de pierre, sans vêtements de rechange, ni les plus vilaines conditions de propreté, a dû être affreuse pendant neuf semaines!

Le 25 mars, elle fut convoquée devant l'évêque qui, moyennant des récompenses, lui offrit sa liberté si elle rentrait chez elle et se sentait à l'aise, mais Mme Benden avait été habituée à la souffrance et, lui montrant ses membres contractés et son apparence maigre, refusait de s'écarter de la vérité. Elle fut cependant emmenée de ce trou noir vers la porte ouest, d'où elle fut emmenée vers la fin d'avril pour être condamnée, puis incarcérée dans la prison du château jusqu'au 19 juin, jour où elle mourut par le feu. Sur le bûcher, elle donna son mouchoir à John Banks, en guise de mémorial ; et elle tira de sa taille une dentelle blanche, le priant de la donner à son frère et de lui dire que c'était la dernière bande qui l'avait attachée, à l'exception de la chaîne ; et à son père elle retourna un shilling qu'il lui avait envoyé.

Tous ces sept martyrs se déshabillèrent avec empressement et, bien préparés, s'agenouillèrent et prièrent avec un sérieux et un esprit chrétien que même les ennemis de la croix furent touchés. Après une invocation faite ensemble, ils furent attachés au bûcher et, étant engloutis par les flammes immobiles, ils livrèrent leurs âmes au Seigneur vivant.

Matthew Plaise, tisserand, chrétien sincère et astucieux de Stone, dans le Kent, fut présenté à Thomas, évêque de Douvres, et à d'autres inquisiteurs, qu'il taquina ingénieusement par ses réponses indirectes, dont voici l'exemple.

Dr. Harpsfield : Christ a appelé le pain son corps ; qu'est-ce que tu dis que c'est?

Plaise : Je crois que c'est ce qu'Il leur donna.

Dr. H. : Qu'est-ce que c'est?

P. : Ce qu'il rompit.

Dr. : H. Qu'est-ce rompit?

P. : Ce qu'il prit.

Dr. H. Qu'est-ce qu'il prit?

P. : Je dis, ce qu'il leur donna, c'est ce qu'ils mangèrent vraiment.

Docteur H. : Eh bien, vous dites que ce n'est que du pain que les disciples mangèrent.

P. Je dis, ce qu'il leur donna, c'est ce qu'ils mangèrent vraiment.

Une très longue discussion s'ensuivit, dans laquelle Plaise devait s'humilier devant l'évêque ; mais il refusa. Que cette personne zélée soit morte en prison, exécutée ou livrée, l'histoire ne le dit pas.

Rev. John Hullier

Le révérend John Hullier fut élevé au collège Eton et, avec le temps, il fut nommé vicaire de Babram, à trois milles de Cambridge, avant de se rendre ensuite à Lynn où, s'opposant à la superstition des papistes, il fut déféré devant le docteur Thirlby, évêque d'Ely, et envoyé au château de Cambridge : il resta un moment dans cette position puis fut envoyé à la prison de Tolbooth où, trois mois plus tard, il fut amené à l'église St. Mary's et condamné par le Dr Fuller. Le jeudi saint, il fût emmené au bûcher enjeu : tout en se déshabillant, il prit le peuple à témoin afin de voir qu'il allait souffrir dans une juste cause, et les exhorta à croire qu'il n'y avait pas d'autre rocher que Jésus-Christ sur qui s'appuyer. Un prêtre nommé Boyes demanda ensuite au maire de le faire taire. Après avoir prié, il alla doucement vers le bûcher et, étant lié avec une chaîne, et placé dans un tonneau, du feu était appliqué sur les roseaux et le bois ; mais le vent poussa le feu directement dans son dos, ce qui le poussa sous la vive agonie à prier avec plus de ferveur. Ses amis ordonnèrent au bourreau de tirer la pile au vent de son visage, ce qui a été immédiatement fait.

Une quantité de livres fut jetée dans le feu, dont l'un (l'office de la communion) qu'il attrapa, l'ouvrit et continua à le lire avec joie, jusqu'à ce que le feu et la fumée le privent de la vue ; puis même, dans une prière sincère, il pressa le livre contre son cœur, remerciant Dieu de lui avoir accordé dans ses derniers instants ce précieux cadeau.

Le jour étant chaud, le feu brûlait violemment ; et à un moment où les spectateurs supposaient qu'il n'était plus, il s'écria soudain : " Seigneur Jésus, reçois mon esprit ." et résigna doucement sa vie. Il fut brûlé sur Jesus Green, non loin de Jesus College. On lui donna de la poudre à canon, mais il était mort avant de s'enflammer. Ce souffrant pieu offrit un spectacle singulier, car sa chair était tellement brûlée par les os, qui continuèrent à se tenir

debout, qu'il présenta l'idée d'une figure de squelette enchaînée au bûcher. Ses restes furent saisis avec empressement par la multitude et vénérés par tous ceux qui admiraient sa piété ou détestaient le fanatisme inhumain.

Simon Miller et Elizabeth Cooper

Au cours du mois de juillet suivant, reçut la couronne de martyre. Miller habitait à Lynn et vint à Norwich, où, s'installant devant la porte d'une des églises, au moment où les gens sortaient, il demanda de savoir où ils pourraient se rendre pour recevoir la communion. Pour cela, un prêtre l'amena devant le docteur Dunning, qui s'engagea à le garder ; mais il souffrit de rentrer chez lui et arranger ses affaires ; après quoi il retourna à l'évêché et à sa prison, où il resta jusqu'au 13 juillet, jour où il fut brûlé.

Elizabeth Coope, épouse d'un étain de St. Andrews à Norwich, s'était rétractée ; mais torturée pour ce qu'elle avait fait par le ver qui ne meurt pas, elle entra peu après volontairement dans son église paroissiale pendant le service du pape et se leva, proclamant de manière audible qu'elle révoquait son ancienne rétractation et invitait le peuple à éviter son exemple indigne. Il fut été emmené de sa propre maison par le shérif M. Sutton, qui se plia à contrecœur à la lettre de la loi, car ils avaient été domestiques et en bonne amitié. Sur le bûcher, la pauvre victime, sentant le feu, poussa le cri de " Oh!" sur quoi M. Miller, mettant sa main derrière lui vers elle, la pria de faire preuve de courage, " car (dit-il) bonne sœur, nous aurons un souper joyeux et doux." Encouragée par cet exemple et cette exhortation, elle résista sans broncher à l'épreuve ardente et prouva avec lui le pouvoir de la foi sur la chair.

Exécutions à Colchester

Il a été mentionné précédemment que 22 personnes avaient été envoyées de Colchester. Après une légère soumission, elles furent relâchées. Parmi ceux-ci, William Munt, de Much Bentley, cultivateur, avec Alice, sa femme, et Rose Allin, sa fille, à leur retour, s'abstinrent à l'église, ce qui poussa le prêtre fanatique à écrire en secret à Bonner. Pendant une courte période, ils s'enfuirent, mais revenant encore une fois, le 7 mars, Edmund Tyrrel (un parent du Tyrrel qui avait assassiné le roi Edouard V et son frère) avec les officiers, entra dans la maison pendant que Munt et sa femme étaient au lit, les informèrent qu'ils devaient se rendre au château de Colchester. Mme Munt, alors très malade, demanda à sa fille de lui donner à boire ; les congés étant autorisés, Rose prit une bougie et une tasse ; et en rentrant dans la maison, Tyrrel rencontra celle qui l'incitait de conseiller à ses parents de devenir de bons catholiques.

Rose l'informa brièvement qu'ils avaient le Saint-Esprit comme conseiller ; et qu'elle était prête à donner sa propre vie pour la même cause. Se tournant vers sa compagnie, il remarqua qu'elle était prête à subir le feu ; et l'un d'eux lui dit de l'éprouver et de voir ce qu'elle ferait bientôt. Le misérable insensible exécuta immédiatement ce projet ; et, saisissant la jeune femme par le poignet, il tint la bougie allumée sous sa main, la brûlant dans le dos, jusqu'à ce

que les tendons se séparent de la chair, au cours de laquelle il la chargea de nombreuses épithètes opprobres. Elle endura sa rage impassible, puis, quand il cessa la torture, elle lui demanda de recommencer par les pieds ou à la tête, car il n'avait pas à craindre qu'un jour, son employeur le lui rembourse. Après cela, elle amena le verre à sa mère.

Cet acte cruel de torture ne figure pas au dossier. Bonner avait servi un pauvre harpiste aveugle à peu près de la même manière, qui avait constamment maintenu l'espoir que si chaque membre de son corps devait être brûlé, il ne fuirait pas la foi. Sur cette base, Bonner fit signe à ses hommes, en privé, de ramener un charbon ardent qu'ils déposèrent dans la main du pauvre, puis le força par la force à le tenir fermement jusqu'à ce qu'il brûle profondément dans la chair.

George Eagles, tailleur, fut inculpé pour avoir prié que “ Dieu tourmente le cœur de la reine Marie ou l'emmène .” ; la cause ostensible de sa mort était sa religion, car on ne pouvait imaginer une trahison en priant pour la réforme d'une âme aussi exécrable que celle de Marie. Étant condamné pour ce crime, il fut conduit sur le lieu de l'exécution sur un traîneau avec deux voleurs, qui furent exécutés avec lui. Après que les Eagles eurent grimpé à l'échelle et furent éteints peu de temps après, il fut abattu avant même d'être devenu insensible, un huissier, William Swallow, le traîna ensuite jusqu’au traîneau et, avec un couperet ordinaire, lui déchira la tête ; d'une manière tout aussi maladroite et cruelle, il ouvrit son corps et déchira son cœur.

Dans toutes ces souffrances, le pauvre martyr ne faiblit pas, mais invoqua jusqu'à la fin son Sauveur. La fureur de ces fanatiques ne s'arrêtèrent pas là ; les intestins furent brûlés et le corps fut divisé en quartiers, les quatre parties ayant été envoyées à Colchester, Harwich, Chelmsford et St. Rouse's. Chelmsford eut l'honneur de conserver sa tête, qui était fixée à un long poteau sur la place du marché. Avec le temps, elle fut détruite et coula plusieurs jours dans la rue jusqu'à ce qu'elle soit enterrée de nuit dans le cimetière. Le jugement de Dieu ne tarda pas à tomber Swallow, qui devint mendiant dans sa vieillesse et qui fut atteint d'une lèpre qui le rendit odieux même à la création animale ; Richard Potts, qui troubla Eagles dans ses derniers instants, n'échappa pas non plus à la main visiteuse de Dieu.

Mme Joyce Lewes

Cette dame était la femme de M. T. Lewes, de Manchester. Elle avait reçu la religion romaine comme étant vraie jusqu'à bûcher de ce pieu martyr, M. Saunders, à Coventry. Comprenant que sa mort résultait d'un refus de recevoir la messe, elle commença à enquêter sur le motif de son refus et sa conscience, alors qu'elle commençait à être éclairée, devint inquiète et alarmée. Dans cette inquiétude, elle eut recours à M. John Glover, qui vivait près de chez lui, et lui demandé de révéler ses riches sources de connaissance de l'Évangile qu'il possédait, en particulier au sujet de la transsubstantiation. Il réussit facilement à la convaincre que la momie du papisme et de la messe étaient en contradiction avec la très sainte Parole de Dieu, et la réprimanda honnêtement pour avoir trop suivi les vanités d'un monde méchant.

C'était vraiment un mot de saison, car elle se fatigua bientôt de son ancienne vie de pécheur et résolut d'abandonner la messe et son culte idolâtre. Bien que la violence de son mari l'ait forcée à aller à l'église, son mépris pour l'eau bénite et les autres cérémonies était si manifeste qu'elle fut accusée devant l'évêque d'avoir méprisé les sacrements.

Une citation, qui lui était adressée, suivit immédiatement, remise à M. Lewes, qui passionna passionnément un poignard dans la gorge de l'officier et le fit manger, puis le fit boire vers le bas, puis renvoyé. Mais pour cela l'évêque convoqua M. Lewest devant lui ainsi que son épouse ; le premier se soumit volontiers, mais la dernière affirma résolument que, en refusant l'eau bénite, elle n'offensait ni Dieu ni aucune partie de Ses lois. Elle fut renvoyée chez elle pendant un mois, son mari étant lié pour sa comparution, période durant laquelle M. Glover lui fit comprendre la nécessité de faire ce qu'elle avait fait, non par vanité, mais pour l'honneur et la gloire de Dieu.

M. Glover et d'autres exhortèrent vivement Lewest à renoncer à l'argent par lequel il était lié, plutôt que de soumettre son épouse à une mort certaine ; mais il était sourd à la voix de l'humanité et la livra à l'évêque, qui trouva bientôt un motif suffisant pour la renvoyer dans une prison détestable, d'où elle fut plusieurs fois amenée pour examen. À la dernière occasion, l'évêque la raisonna sur son aptitude à venir à la messe et à recevoir comme sacrés la Sainte-Cène et les sacrements du Saint-Esprit. "Si ces choses étaient dans la Parole de Dieu.", déclara Mme Lewes, " je voudrais de tout mon cœur les recevoir, les croire et les estimer." L'évêque, avec l'affronterie le plus ignorant et impie, répondit : " Si tu veux croire pas plus que ce qui est justifié par Écritures, tu es dans un état de damnation!" Étonné par une telle déclaration, ce digne malade se laissa convaincre que ses paroles étaient aussi impures que profanes.

Après sa condamnation, elle passa une douzaine de mois en prison, le shérif ne voulant pas la mettre à mort à son époque, alors qu'il venait d'être choisi. Quand son arrêt de mort vint de Londres, elle fit chercher quelques amis, qu'elle avait consultés pour savoir de quelle manière sa mort pourrait être plus glorieuse au nom de Dieu et nuisible à la cause de ses ennemis. En souriant, elle dit : " En ce qui concerne la mort, je n'y pense que très légèrement. Quand je sais que je verrai le visage aimable de Christ, mon cher Sauveur, le visage horrible de la mort ne m'inquiète pas beaucoup." La veille de sa souffrance, deux prêtres avaient hâte de lui rendre visite, mais elle refusa à la fois leur confession et leur absolution, car elle pouvait avoir une meilleure communication avec le Grand Prêtre des âmes. Vers trois heures du matin, Satan commença à tirer ses fléchettes enflammées, en se mettant en tête de douter de savoir si elle avait été choisie pour la vie éternelle, et Christ mourut pour elle. Ses amis lui indiquèrent volontiers des passages de consolation de l'Écriture qui réconfortent le cœur défaillant et traitent du Rédempteur qui enlève les péchés du monde.

Vers huit heures, le shérif lui annonça qu'elle n'avait plus qu'une heure à vivre ; elle fut d'abord déprimée, mais cela disparut vite et elle remercia Dieu que sa vie soit sur le point d'être consacrée à son service. Le shérif donna l'autorisation à deux amis de l'accompagner au

bûcher, une indulgence pour laquelle il fut ensuite sévèrement réprimandé. Reniger et Bernher l'emmenèrent sur le lieu de l'exécution ; en y allant, à cause de la distance, sa grande faiblesse et la pression du peuple, elle avait failli s'évanouir. À trois reprises, elle pria avec ferveur pour que Dieu délivre le pays du pape et de la messe idolâtre et le peuple pour la plupart, ainsi que le shérif, déclara Amen.

Quand elle eut prié, elle prit la tasse (qui avait été remplie d'eau pour la rafraîchir) et dit : " Je bois à tous ceux qui aiment sincèrement l'Évangile du Christ et souhaitent l'abolition du papisme." Ses amis et un grand nombre de femmes de l'endroit buvaient avec elle, pour lesquelles la plupart d'entre elles étaient ensuite interdites de pénitence.

Quand elle fut enchaînée au bûcher, son visage était joyeux et le rose de ses joues n'était pas éteint. Ses mains étaient tendues vers le ciel jusqu'à ce que le feu les rende impuissantes, quand son âme fut reçue dans les bras du Créateur. La durée de son agonie fut courte, car le shérif, à la demande de ses amis, avait préparé un carburant si excellent qu'elle fut submergée de fumée et de flammes en quelques minutes. Le cas de cette dame provoqua une larme de pitié de tous ceux qui avaient un cœur insensible à l'humanité.

Exécutions à Islington

Vers le dix-sept septembre, les quatre professeurs du Christ suivants souffrirent à Islington : Ralph Allerton, James Austoo, Margery Austoo et Richard Roth.

James Austoo et son épouse, de St. Allhallows, Barking, Londres, furent condamnés pour ne pas croire en leur présence. Richard Roth rejeta les sept sacrements et fut accusé de réconforter les hérétiques par la lettre suivante, écrite de son sang, et destiné à ses amis de Colchester:

"O chers frères et sœurs,

" Combien de fois avez-vous raison de vous réjouir en Dieu, de ce qu'il vous a donné une telle foi pour vaincre jusqu'ici ce tyran assoiffé de sang! Et nul doute que celui qui a commencé ce bon travail en vous, l'accomplira jusqu'à la fin. Christ, quelle couronne de gloire recevez-vous avec Christ dans le royaume de Dieu! Que c'était la bonne volonté de Dieu que je sois prêt à vous accompagner, car je mens de jour en jour dans le petit mort de mon seigneur ; Dans la nuit, je suis couché dans la maison de charbon, à part Ralph Allerton, ou un autre ; et nous regardons tous les jours où nous serons condamnés, car il a dit que je devrais être brûlé dans les dix jours précédant Pâques, mais que je reste immobile près de la piscine, tous les hommes entrent devant moi, mais nous demeurons patiemment dans les loisirs du Seigneur, avec de nombreux liens, avec des fers et des chaînes, par lesquels nous avons reçu une grande joie de Dieu. Et maintenant, chers frères et sœurs, monde, mais j'espère pouvoir vous voir face à face dans les cieux.

“ O frère Munt, avec ta femme et ma sœur Rose, comme tu es bénie dans le Seigneur, que Dieu t'a trouvé digne de souffrir pour lui! Avec tout le reste de mes chers frères et sœurs connus et inconnus. Sois joyeuse! Jusqu'à la mort. Ne craignez rien, dit le Christ, car j'ai vaincu la mort. O mon cœur, voyant que Jésus-Christ sera notre aide, restes le loisir du Seigneur. Sois fort, laisse ton cœur se consoler et attends vous êtes toujours pour le Seigneur, il est proche, oui, l'ange du Seigneur installe sa tente autour de ceux qui le craignent, et délivre ceux qu'il voit de son mieux, car nos vies sont entre les mains du Seigneur, et elles peuvent faire rien ne nous est réservé avant que Dieu les subisse, c'est pourquoi donnez tous nos remerciements à Dieu.

“Chers cœurs, vous serez vêtus de longs vêtements blancs sur la montagne de Sion, avec la multitude de saints et avec Jésus-Christ, notre Sauveur, qui ne nous abandonnera jamais. O vierges bienheureuses, vous avez joué le rôle des vierges sages tu as pris de l'huile dans tes lampes pour que tu puisses entrer avec l'époux, lorsqu'il viendra, dans la joie éternelle avec lui. Mais les insensés seront exclus, car ils ne se sont pas préparés à souffrir avec le Christ, n'allez pas non plus prendre sa croix. O mon cœur, combien votre mort sera précieuse aux yeux du Seigneur! Car la mort de ses saints est chère. Bien nourrir et prier. La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous, amen, amen, priez, priez, priez!

“ Écrit par moi, avec mon propre sang,

“RICHARD ROTH.”

Cette lettre, dénommant si justement Bonner le “ tyran assoiffé de sang,” n'était pas de nature à exciter sa compassion. Roth l'accusa de les avoir conduits à un interrogatoire secret de nuit, car il craignait les gens de jour. Résistant à toute tentation de se rétracter, il fut condamné et le 17 septembre 1557, ces quatre martyrs périrent à Islington, sous le témoignage de l'Agneau, qui avait été tué, afin qu'ils fussent des rachetés de Dieu.

John Noyes, un cordonnier de Laxfield, dans le Suffolk, fut emmené à Eye et, le 21 septembre 1557, à minuit, il fut emmené d'Eye à Laxfield pour y être brûlé. Le lendemain matin, il fut conduit au bûcher, préparé pour le sacrifice horrible. M. Noyes, en arrivant à l'endroit fatal, s'agenouilla, pria et répéta le psaume cinquante. Quand la chaîne l'enveloppa, il dit : “ Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais craignez celui qui peut tuer à la fois le corps et l'âme, et les jeter dans le feu éternel .” Lorsqu'un certain Cadman plaça un fagot contre lui, il bénit l'heure à laquelle il était né pour mourir pour la vérité et tout en ne faisant confiance qu'aux mérites du Rédempteur, le feu fut allumé, et les fagots flamboyants étouffèrent bientôt ses dernières paroles : “ Seigneur, aie pitié de moi! Christ, aie pitié de moi!.” Les cendres du corps furent enterrées dans une fosse et avec elles un de ses pieds, entier à la cheville, avec le bas.

Mme Cicely Ormes

Cette jeune martyre âgé de vingt-deux ans était l'épouse de M. Edmund Ormes, tisserand peigné de St. Lawrence, à Norwich. À la mort de Miller et d'Elizabeth Cooper, elle avait déclaré qu'elle leur offrirait le même gobelet dans lequel ils buvaient. Pour ces mots, elle fut amenée au chancelier, qui l'aurait déchargée en promettant d'aller à l'église et de garder sa croyance pour elle-même. Comme elle n'y consentait pas, le chancelier déclara qu'il lui avait fait preuve de plus de clémence que toute autre personne et qu'il ne voulait pas la condamner, car elle était une femme folle et ignorante, à cela, elle répondit (avec peut-être avec plus de finesse qu'il ne s'y attendait) que si grand que fût son désir d'épargner sa chair de pécheur, il ne pouvait en aucun cas égaler son envie de la livrer dans une si grande querelle. Le chancelier ensuite prononça la sentence, et le 23 septembre 1557, elle fut amenée au bûcher, à huit heures du matin.

Après avoir déclaré sa foi au peuple, elle posa la main sur le bûcher et dit : “ Bienvenue, croix de Christ .” Ce faisant, sa main était trempée (car c’était le même bûcher sur lequel Miller et Cooper avaient été brûlés) et elle l’avait d'abord essuyé ; mais aussitôt après l’accueillit et l’embrassa comme “ la douce croix du Christ.” Après que les bourreaux aient allumé le feu, elle dit : “ Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur.” Elle croisa ensuite ses mains sur sa poitrine et leva les yeux avec une sérénité extrême vers la fournaise ardente. Ses mains continuèrent à se lever graduellement jusqu'à ce que les tendons soient secs, puis ils tombèrent. Elle ne poussa pas un soupir de douleur mais expira, emblème de ce paradis céleste dans lequel se trouve la présence de Dieu, bénie à jamais.

On pourrait soutenir que cette martyre rechercha volontairement sa propre mort, le chancelier n'exigeant d'elle aucune autre pénitence que de garder sa croyance pour elle seule ; cependant, il semble dans ce cas comme que Dieu l'ait choisie pour être une lumière brillante, car douze mois avant sa prise, elle s'était rétractée ; mais elle fut misérable jusqu'à ce que le chancelier soit informé, par lettre, qu'elle se soit repentie de sa rétractation du fond du cœur. Comme pour compenser son ancienne apostasie et convaincre les catholiques qu'elle comptait faire davantage pour compromettre sa sécurité personnelle, elle refusa hardiment son offre amicale de lui permettre de gagner du temps. Son courage dans une telle cause mérite d'être félicité ; la cause de celui qui a dit : “ Quiconque a honte de moi sur la terre, de celui-là, j'aurai honte au ciel.”

Rev. John Rough

Ce pieu martyr était un écossais. À l'âge de dix-sept ans, il entra lui-même dans l'ordre des frères noirs à Stirling, en Écosse. Il avait été tenu à l'écart d'un héritage par ses amis et il prit cette mesure pour se venger de leur conduite. Après seize ans, Lord Hamilton, comte d'Arran, l'appréciant, l'archevêque de Saint-André incita le provincial de la maison à renoncer à ses habitudes et à son ordre ; et il devint ainsi l'aumônier du comte. Il occupa cet emploi spirituel

pendant un an et, à ce moment-là, Dieu lui procura une connaissance salvatrice de la vérité, c'est pourquoi le comte l'envoya prêcher dans la liberté d'Ayr, où il resta quatre ans ; mais trouvant le danger du teint religieux de l'époque et apprenant qu'il y avait beaucoup de liberté dans l'Évangile en Angleterre, il se rendit chez le duc de Somerset, alors lord protecteur de l'Angleterre, qui lui donna un salaire annuel de vingt livres et autorisa prêcher à Carlisle, Berwick et Newcastle, où il se maria. Il fut ensuite transféré à Hull, où il resta jusqu'à la mort d'Edouard VI.

À la suite de la vague de persécution qui s'installa alors, il s'enfuit avec sa femme en Frise et suivit à Nordon l'occupation de tricotage de pantalons, de bonnets, etc., pour assurer sa subsistance. Gêné dans ses affaires par le manque de fil, il vint en Angleterre pour se procurer une quantité et arriva le 10 novembre à Londres où il entendit parler d'une société secrète de fidèles, à laquelle il s'associa et se trouva que peu de temps après, ils l'élisaient comme leur ministre et l'occupaient dans toutes les bonnes résolutions.

Le 12 décembre, grâce aux informations d'un certain Taylor, un membre de la société, M. Rough, accompagné de Cuthbert Symson et d'autres, fut emmené à Saracen Head, à Islington, où, sous prétexte de venir voir une pièce de théâtre, les exercices religieux furent tenus. Le vice-chambellan de la reine mena Rough et Symson devant le Conseil, en présence duquel ils furent chargés de se réunir pour célébrer la communion. Le Conseil a écrit à Bonner et il ne perdit pas de temps dans cette affaire de sang. En trois jours, il le prit et le lendemain (le vingt) résolut de le condamner. Les accusations portées contre lui étaient les suivantes : prêtre, il était marié et il avait rejeté le service en langue latine. Rough ne voulait pas d'arguments pour répondre à ces principes fragiles. En bref, il fut dégradé et condamné.

Monsieur Rough, il convient de noter qu'au nord, sous le règne d'Edouard VI, il avait sauvé la vie du docteur Watson, qui s'était ensuite assis avec l'évêque Bonner sur le banc. Ce prélat ingrat, en retour de l'acte bienveillant qu'il reçut, accusa audacieusement M. Rough d'être l'hérétique le plus pernicieux du pays. Le ministre pieu le réprimanda pour son esprit malicieux ; il affirma qu'au cours de ses trente années de vie, il n'avait jamais fléchi le genou devant Baal ; et qu'il avait vu deux fois à Rome le pape porté sur les épaules d'hommes avec le faux sacrement porté devant lui, présentant ainsi une image fidèle de l'Antéchrist même ; cependant, on lui manifestait plus de respect que la plaquette, qu'ils considéraient être leur Dieu. " Ah ?" dit Bonner en se levant et en faisant mouvement vers lui, comme s'il eût déchiré son vêtement, " As-tu été à Rome, et as-tu vu notre saint père le pape, et l'as-tu blasphémé de cette manière ?" Cela dit, il tomba sur lui, lui arracha un morceau de barbe et, pour que le jour commence à sa satisfaction, il ordonna que l'objet de sa rage soit brûlé à cinq heures et demie le lendemain matin.

Cuthbert Symson

Peu de professeurs du Christ possédaient plus d'activité et de zèle que cet excellent personnage. Non seulement il œuvra pour préserver ses amis de la contagion du papisme,

mais également pour les protéger des terreurs de la persécution. Il était diacre de la petite congrégation présidée par M. Rough en tant que ministre.

M. Symson a écrit un compte-rendu de ses propres souffrances, qu'il ne peut pas détailler mieux que dans ses propres mots:

“ Le 13 décembre 1557, le Conseil m'engagea dans la tour de Londres. Le jeudi suivant, je fus appelé dans la salle commune, devant le constable de la Tour, et le greffier de Londres, M. Cholmly, qui m'a ordonné de les informer des noms de ceux qui se sont présentés au service anglais. J'ai répondu que je ne déclarerais rien ; par suite de mon refus, j'ai été mis sur une grille de pierre, je pense pendant trois heures!”

“ Ils m'ont ensuite demandé si j'allais avouer : j'ai répondu comme avant.”

“ Après avoir été déliée, j'ai été ramenée à mon logement. Le dimanche suivant mon retour au même endroit, devant le lieutenant et enregistreur de Londres, ils m'ont examiné. Comme j'avais déjà répondu auparavant, j'ai donc encore répondu. Alors le lieutenant a juré par Dieu que je devrais dire ; après quoi mes deux index ont été liés ensemble et une petite flèche placée entre le deux, ils l'ont retirée si rapidement que le sang a giclé et la flèche s’est cassée.”

“ Après avoir enduré deux fois la grille, je suis rentré à mon logement et, dix jours après, le lieutenant m'a demandé si je ne voulais pas maintenant avouer ce qu'il m'avait déjà demandé. J'ai répondu que je l'avais déjà dit. Trois semaines après mon envoi chez le prêtre, où j’ai été fortement agressé et où j’ai reçu la malédiction du pape, pour avoir rendu témoignage de la résurrection du Christ. Je vous recommande ainsi à Dieu et à la Parole de Sa grâce, avec tous ceux qui invoquent sans réserve le nom de Jésus, désirant Dieu de sa miséricorde infinie, à travers les mérites de son cher fils Jésus Christ, de nous amener tous dans son royaume éternel, Amen, je loue Dieu pour sa grande miséricorde. Cuthbert Symson, chantez Hosanna au plus haut des cieux avec moi, que Dieu pardonne mes péchés! Je demande pardon à tout le monde et je pardonne à tout le monde et je quitte donc le monde dans l'espoir d'une joyeuse résurrection!”

Si ce récit est dûment pris en compte, quelle image de tortures répétées présente-t-il! Mais même la cruauté de la narration est dépassée par la patiente douceur avec laquelle elle a été endurée. Ici il n’y a aucune expression de malice, aucune invocation même de la justice rétributive de Dieu, pas une plainte de souffrance injustifiée! Au contraire, la louange à Dieu, le pardon des péchés et le pardon de tout le monde, conclut ce récit intéressant rapporté tel quel.

L'admiration de Bonner était excitée par la froideur inébranlable de ce martyr. Parlant de M. Symson dans le consistoire, il déclara : “ Vous voyez quel homme remarquable il est et, ensuite, de sa patience, j’affirme que, s’il n’était pas un hérétique, c’est un homme de la plus grande patience qui ait jamais existé est tombé trois fois en un jour dans la tour ; dans ma maison aussi il a éprouvé du chagrin et je n’ai pourtant jamais vu sa patience brisée.”

La veille, ce pieu diacre devait être condamné, alors que, dans la réserve de la mine de charbon de l'évêque, il avait la vision d'une forme glorifiée qui l'encourageait beaucoup. Il témoigna certes auprès de sa femme, de M. Austen et d'autres avant sa mort.

Avec cet ornement de la réforme chrétienne furent appréhendés M. Hugh Foxe et John Devinish ; les trois furent traduits devant Bonner, le 19 mars 1558, et les articles papistiques remis. Ils les rejetèrent furent tous condamnés. Comme ils vénéraient ensemble dans la même société, à Islington, ils souffrirent ensemble à Smithfield, le 28 mars ; dans la mort duquel le Dieu de Grâce fut glorifié, et les vrais croyants confirmés!

Thomas Hudson, Thomas Carman et William Seamen

Furent condamnés par un vicaire fanatique d'Aylesbury, nommé Berry. Le lieu d'exécution s'appelait Lollard's Pit, hors de Bishipsgate, à Norwich. Après s'être réunis dans une humble requête au trône de la grâce, ils se levèrent, allèrent au bûcher et furent encerclés de leurs chaînes. À la grande surprise des spectateurs, Hudson se glissa sous ses chaînes et s'avança. Une opinion assez répandue prévalut qu'il était sur le point de se rétracter ; d'autres pensaient qu'il voulait plus de temps. Pendant ce temps, ses compagnons sur le bûcher usaient de toute promesse et exhortation de le soutenir. Les espoirs des ennemis de la croix furent toutefois déçus : le brave homme, loin de craindre la moindre terreur personnelle face à la mort imminente, fut seulement alarmé par le fait que le visage de son Sauveur semblait lui être caché. Tombant à genoux, son esprit lutta contre Dieu et Dieu confirma les paroles de son fils : " Demande, et il sera donné." Le martyr se leva dans une extase de joie et s'exclama : " Maintenant, merci à Dieu, je suis fort! Et ne fais pas attention à ce que l'homme peut me faire!" Avec une mine imperturbable, il se glissa sous la chaîne, rejoignit ses compagnons d'infortune et, avec eux, mourut, dans le confort du divin et dans la confusion de l'Antéchrist.

Berry, insatisfait de cet acte démoniaque, convoqua deux cents personnes dans la ville d'Aylesham, qu'il força à s'agenouiller devant la croix à la Pentecôte, et infligea d'autres peines. Il frappa un pauvre homme pour un mot insignifiant, avec un fléau, qui s'avéra fatal à l'objet non offensant. Il donna également à une femme appelée Alice Oxes, un coup de poing si violent, lorsqu'elle le rencontra en entrant dans la salle alors qu'il était de mauvaise humeur, qu'elle est morte de cette violence. Ce prêtre était riche et possédait une grande autorité ; il était un réprouvé et, à l'instar de la prêtrise, il s'abstenait de se marier afin de jouir davantage d'une vie de débauche et de licence. Le dimanche après la mort de la reine Marie, il se régalait avec l'une de ses concubines, avant les vêpres ; il alla ensuite à l'église, administra le baptême et, à son retour à son passe-temps lascif, il fut frappé par la main de Dieu. Sans un moment donné pour le repentir, il tomba à terre et un gémissement fut la seule articulation qui lui fut permise. En lui, nous pouvons voir la différence entre la fin d'un martyr et un persécuteur.

L'Histoire de Roger Holland

Non loin d'un champ isolé de Islington, une compagnie de personnes honnêtes s'était constituée, au nombre de quarante. Alors qu'ils étaient religieusement engagés à prier et à exposer les Ecritures, vingt-sept d'entre eux furent portés devant Sir Roger Cholmly. Certaines femmes s'échappèrent, vingt-deux furent incarcérées à Newgate, qui restèrent en prison sept semaines. Avant leur examen, le gardien, Alexander, leur avait dit que rien n'était plus nécessaire pour obtenir leur libération que d'entendre la messe. Aussi simple que cela puisse paraître, ces martyrs accordaient plus d'importance à la pureté de leur conscience qu'à la perte de vies ou de biens ; ainsi, treize furent brûlés, sept à Smithfield et six à Brentford ; deux moururent en prison et les sept autres furent épargnés de façon providentielle. Les noms des sept qui souffrirent étaient, H. Pond, R. Estland, R. Southain, M. Ricarby, J. Floyd, J. Holiday et Roger Holland. Ils furent envoyés à Newgate, le 16 juin 1558, et exécutés le vingt-sept.

Roger Holland, un marchand-tailleur de Londres, fut d'abord apprenti chez un certain Maître Kemption, au Black Boy de Watling Street, où il se livrait à la danse, à l'escrime, aux jeux, aux banquets et à la compagnie gratuite. Il avait reçu pour son maître une certaine somme d'un montant de trente livres et perdit chaque pièce aux dés. Par conséquent, il avait l'intention de s'en aller au-delà des mers, soit en France, soit en Flandre.

Fort de cette résolution, il appela tôt le matin une servante discrète à la maison, nommée Elizabeth, qui professait l'Évangile et menait une vie qui honorait sa profession. Il lui révéla la perte que sa folie avait occasionnée, regrettait de ne pas avoir suivi ses conseils et la suppliait de donner à son maître une note de sa part reconnaissant la dette qu'il rembourserait si jamais ne cela était en son pouvoir ; il implora également que sa conduite scandaleuse pourrait être tenue secrète, de peur que cela donne des cheveux gris à son père, douleur qui pourrait l'entrainer vers la tombe de manière prématurée.

La femme de chambre, avec une générosité et un principe chrétien rarement dépassés, consciente que son imprudence pouvait être sa ruine, lui apporta les trente livres, qui faisaient partie d'une somme d'argent qui lui avait récemment été léguée par héritage. " Voici," dit-elle, " c'est la somme requise : vous prendrez l'argent et je garderai le billet ; mais expressément à cette condition que vous abandonniez toute compagnie obscène et vicieuse ; que vous ne juriez ni ne parliez impudemment, et pas plus, car si je venais à le savoir, je montrerai immédiatement cette note à votre maître, et je vous demande également de me promettre d'assister à la conférence quotidienne à Allhallows et au sermon à St. Paul tous les dimanches ; que vous rejetiez tous vos livres du papisme et que vous remplaciez à leur place le testament et le livre de service, et que vous lisiez les Écritures avec révérence et crainte, appelant Dieu pour sa grâce de vous diriger dans sa vérité, à Dieu de pardonner vos fautes antérieures et de ne pas vous souvenir des péchés de votre jeunesse, et obtiendriez-vous sa faveur sans jamais craindre d'enfreindre ses lois ou d'offenser sa majesté, de sorte que Dieu vous garde sous sa garde et vous accorde les désirs de votre cœur." Nous devons honorer la mémoire de cet

excellent domestique, dont les pieux efforts visaient également à profiter à la jeunesse irréfléchie dans cette vie et dans celle à venir. Dieu n'a pas voulu que cet excellent domestique bénéficie d'un sol stérile ; dans les six mois qui suivirent la licence, Holland devint un professeur zélé de l'Évangile et devint un instrument de conversion pour son père et les autres personnes qu'il avait visitées dans le Lancashire, pour leur réconfort spirituel et leur réforme papiste.

Son père, satisfait de son changement de comportement, lui donna quarante livres pour commencer ses affaires à Londres.

Roger se rendit de nouveau à Londres et vint vers la servante qui lui avait prêté l'argent pour payer son maître, et lui dit : " Élisabeth, voici ton argent que je t'ai emprunté ; et pour l'amitié, la bonne volonté et le bon conseil que j'ai reçu de toi, pour te récompenser, je ne peux que faire de toi ma femme." Et peu après, ils se marièrent, ce qui était la première année de la reine Marie.

Après cela, il resta dans les congrégations des fidèles jusqu'à la dernière année de la reine Marie avec les six autres personnes susmentionnées.

Et après Roger Holland, personne n'avait souffert du témoignage de l'Évangile à Smithfield, Dieu en soit remercié.

Flagellations de Bonner

Quand cette hyène catholique découvrit que ni la persuasion, ni les menaces, ni l'emprisonnement ne pouvaient altérer l'esprit d'un jeune du nom de Thomas Hinshaw, il l'envoya à Fulham et, le premier soir, le plaça dans les geôles juste avec du pain et de l'eau. Le lendemain matin, il vint pour voir si cette punition avait apporté un quelconque changement d'avis, et n'en trouva aucun, il envoya le docteur Harpsfield, son archidiacre, pour s'entretenir avec lui. Le docteur fut bientôt à bout d'humour dans ses réponses, l'appela son petit garçon maussade et lui demanda s'il pensait qu'il allait se damner ? " Je suis persuadé," déclara Thomas, " que vous travaillez pour promouvoir le royaume sombre du diable, pas pour l'amour de la vérité." Ces paroles que le docteur adressa à l'évêque qui, avec une passion qui empêchait presque toute articulation, allèrent voir Thomas et lui dirent : " Répondez-vous à mon archidiacre ainsi, vilain garçon ? Mais je vais bientôt me débrouiller assez bien pour le faire, Soyez assuré!" On lui apporta alors deux brindilles de saule. Il obligea le jeune opposant à s'agenouiller contre un long banc, dans une tonnelle de son jardin, jusqu'à le contraindre à cesser de fumer faute de souffle et de fatigue. Une des baguettes était usée.

Hinsaw subit bien d'autres conflits de la part de l'évêque, qui, enfin, pour l'éliminer effectivement, trouva de faux témoins pour déposer contre lui des articles, ce que le jeune homme nia et, en un mot, refusa de répondre aux demandes de renseignements qui lui étaient adressées. Quinze jours après, le jeune homme fut attaqué par une fièvre aigüe et à la demande de son maître. M. Pugson, de l'église-cour de Saint - Paul, avait été enlevé, l'évêque ne doutant

pas qu'il lui avait donné sa mort de façon naturelle ; il resta cependant malade plus d'un an et entre temps mourut la reine Marie, acte par lequel il parvint à échapper à la fureur de Bonner.

John Willes était une autre personne fidèle, sur laquelle la main battante de Bonner était tombée. Il était le frère de Richard Willes, déjà mentionné, brûlé à Brentford. Hinshaw et Willes avaient été confinés ensemble dans la maison de charbon de Bonner, puis transférés à Fulham, où il resta avec Hinshaw pendant huit ou dix jours dans les geôles. L'esprit persécuteur de Bonner se trahit dans son traitement de Willes lors de ses examens, le frappant souvent à la tête avec un bâton, le saisissant par les oreilles et lui donnant un coup de fouet sous le menton, affirmant qu'il le tenait comme un voleur. Ceci ne produisant aucun signe de rétractation, il l'emmena dans son verger et dans une petite tonnelle, il le frappa d'abord avec une tige de saule, puis avec du bouleau, jusqu'à épuisement. Cette cruelle férocité naquit de la réponse du pauvre malade, qui, après avoir demandé combien de temps il s'était écoulé depuis la croix, répondit : “ Pas depuis qu'il était arrivé à des années de discrétion, pas plus qu'il aurait dû l'être déchiré en morceaux par des chevaux sauvages. Bonner lui ordonna alors de faire le signe de la croix sur son front, ce qu'il refusa de faire, et fut ainsi conduit au verger.

Un jour, alors qu'il était dans les geôles, Bonner lui demanda comment il trouvait son hébergement et son régime. “ Assez bien,” dit Willes, “ pourrais-je avoir un peu de paille pour m'asseoir ou me coucher.” Juste à ce moment, l'épouse de Willes, alors enceinte de plusieurs mois implora l'évêque pour son mari, déclarant hardiment qu'elle accoucherait dans la maison, s'il ne l’accompagnait. Pour se débarrasser de l'imprudence de la bonne épouse et de la peine d'une femme couchée dans son palais, il ordonna à Willes de faire le signe de la croix et de dire : En nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, Amen. Willes omit le signe et répéta les mots “au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Amen.” Bonner voulait que les mots soient répétés en latin, ce à quoi Willes ne faisait aucune objection, connaissant le sens des mots. Il fut ensuite autorisé à rentrer chez lui avec son épouse, son parent Robert Rouze étant chargé de le ramener à Saint-Paul le lendemain, où il était allé lui-même et souscrivant à un instrument latin de peu d'importance, il fut libéré. Ceci est la dernière des vingt-deux personnes prises à Islington.

Le Révérend Richard Yeoman

Cet homme âgé et dévot était curé du Dr. Taylor, à Hadley, et éminemment qualifié pour sa fonction sacrée. Le Dr Taylor lui laissa la charge de curé à son départ, mais à peine M. Newall avait-il obtenu le bénéfice qu'il destitua M. Yeoman et avait remplacé un prêtre romain. Après cela, il erra de place en place, exhortant tous les hommes à se tenir fidèlement à la Parole de Dieu, à s'abandonner obstinément à la prière, avec patience pour porter la croix qui leur avait été présentée pour leur procès, avec assurance de confesser la vérité devant leurs adversaires, et avec un espoir indubitable d’attendre la couronne et la récompense de la félicité éternelle. Mais quand il s'aperçut que ses adversaires l'attendaient, il entra dans le Kent et,

avec un petit paquet de dentelles, d'épingles, de pointes, etc., il se rendit de village en village, vendant de telles choses, et subsistait ainsi, son femme et enfants.

Enfin, le juge Moile, de Kent, prit M. Yeoman et le plaça dans les geôles un jour et une nuit ; mais n'ayant aucun problème évident à lui reprocher, il le laissa repartir. Revenant secrètement à Hadley, il resta avec sa pauvre femme, qui le garda en privé, dans une chambre de l'hôtel de ville, plus communément appelée le Guildhall, pendant plus d'un an. Pendant ce temps, le bon vieux père demeura dans une chambre fermée toute la journée, consacrant son temps à la prière pieuse, à la lecture des Écritures et au cardage de la laine que filait sa femme. Sa femme également demandait du pain pour elle-même et ses enfants, ce qui leur permettait de subvenir à leurs besoins avec précarité. Ainsi, les saints de Dieu entretenaient la faim et la misère, tandis que les prophètes de Baal vivaient dans la fête et étaient choyés à la table de Jézabel.

Des informations étant enfin données à Newall, selon lesquelles Yeoman avait été gardé en secret par sa femme, il serait venu, assisté des agents de police, et serait entré par effraction dans la pièce où l'objet de sa recherche était au lit avec sa femme. Il reprocha à la pauvre femme d'être une prostituée et aurait retiré ses vêtements, mais Yeoman résista à la fois à cet acte de violence et à l'attaque du personnage de sa femme, ajoutant qu'il avait défié le pape et le papisme. Il fut ensuite sorti et mis dans les geôles jusqu'au jour.

Dans la cage se trouvait également avec lui un vieil homme, nommé John Dale, qui était resté assis là trois ou quatre jours pour avoir exhorté les gens pendant le service accompli par Newall et son vicaire. Ses paroles étaient : “ O guides misérables et aveugles, serez-vous toujours des chefs aveugles d'aveugles ? Ne corrigerez-vous jamais ? Ne verrez-vous jamais la vérité de la Parole de Dieu ? Les menaces et les promesses de Dieu n'entreront-elles pas dans votre cœur ? Le sang des martyrs, rien ne va calmer vos estomacs pierreux ? O génération obstinée, au cœur dur, pervers et tordu! À qui rien ne peut faire le bien.”

Ces mots qu'il prononça avec ferveur d'esprit contre la religion superstitieuse de Rome ; c'est pourquoi Newall le fit immédiatement attacher et enfermer dans une cage où il fut gardé jusqu'à ce que Sir Henry Doile, un juge, vienne à Hadley.

Lorsque Yeoman fut arrêté, le pasteur demanda instamment à Sir Henry Doile de les envoyer en prison. Sir Henry Doile pria instamment le curé de prendre en considération l'âge des hommes et leur condition moyenne ; ils n'étaient ni des personnes notables ni des prédicateurs ; c'est pourquoi il proposa de les laisser punir un jour ou deux et de les renvoyer, du moins John Dale, qui n'était pas un prêtre, et donc, comme il était resté si longtemps dans la cage, il pensa que c'était une punition suffisante pour ce temps. Lorsque le pasteur entendit cela, il était extrêmement courroucé et les appelait avec une grande rage des hérétiques pestilents, incapables de vivre dans le royaume des chrétiens.

Sir Henri, craignant de paraître trop miséricordieux, Yeoman et Dale étaient secoués, liés comme des voleurs avec les jambes sous le ventre des chevaux, et emmenés à la prison de Bury, où ils furent jetés au fer ; et parce qu'ils réprimandèrent continuellement le papisme, ils emmenés furent dans le cachot le plus bas, où John Dale mourut peu de temps à cause des maladies contractées et les mauvaises conditions de détention : son corps fut jeté et enterré dans l'un des champs. C'était un homme de soixante-six ans, un tisserand par profession, bien formé en ce qui concerne les saintes Écritures, inébranlable dans sa confession des vraies doctrines du Christ énoncées au temps du roi Édouard ; pour lequel il souffrit prison et chaînes, et de ce cachot mondain, il partit dans le Christ pour la gloire éternelle et le paradis béni de la félicité éternelle.

Après la mort de Dale, Yeoman fut transféré à la prison de Norwich, où, après avoir été détenu de manière détournée et malfaisante, il fut interrogé sur sa foi et sa religion et tenu de se soumettre à son saint père, le pape. "Je le défie, (dit-il), et toute son abomination détestable : je n'aurai aucun rapport avec lui." Les principaux articles qui lui étaient opposés étaient son mariage et le sacrifice de la messe. Constatant qu'il restait inébranlable dans la vérité, il fut condamné, dégradé et non seulement brûlé, mais très cruellement tourmenté au feu. C'est ainsi qu'il mit fin à cette vie pauvre et misérable et entra dans le sein béni d'Abraham, profitant avec Lazare du repos que Dieu a préparé pour ses élus.

Thomas Benbridge

M. Benbridge était un homme célibataire du diocèse de Winchester. Il aurait pu vivre la vie d'un gentilhomme dans les riches possessions de ce monde ; mais il choisit plutôt d'entrer par la porte étroite de la persécution pour s'emparer de la possession céleste de la vie dans le Royaume du Seigneur, plutôt que de jouir du plaisir présent avec l'inquiétude de la conscience. Manifestement debout contre les papistes pour la défense de la doctrine sincère de l'Évangile du Christ, il fut appréhendé en tant qu'adversaire de la religion romaine et conduit à un interrogatoire devant l'évêque de Winchester, où il y eut plusieurs conflits pour la vérité contre l'évêque et son collègue ; pour lequel il fut condamné, et quelque temps après amené au lieu du martyre par Sir Richard Pecksal, shérif.

Debout sur le bûcher, il commença à détacher ses boutons et à se préparer ; puis il donna ses habits au gardien, en guise de frais. Son gilet était orné de dentelle dorée, qu'il donna à sir Richard Pecksal, le shérif de haut rang. Il enleva son bonnet de velours de sa tête et la jeta. Puis, élevant son esprit vers le Seigneur, il s'engagea dans la prière.

Une fois attaché au bûcher, le Dr Seaton le supplia de se rétracter et il devrait obtenir son pardon, mais quand il vit que rien ne servait, il dit aux gens de ne prier pour lui que s'il se rétractait, pas plus qu'ils ne prieraient pour un chien.

M. Benbridge, debout sur le bûcher les mains jointes de manière à ce que le prêtre garde ses mains dans son mémento, le docteur Seaton le rejoignit à nouveau et l'exhorta à se

rétracter, à qui il dit : “ Loin de moi, Babylone, Loin de moi!.” Une personne qui se tenait près de lui dit : “Monsieur, coupez-lui la langue .” ; un autre, un homme du monde, le railla plus que le docteur Seaton.

Quand ils virent qu'il ne céderait pas, ils ordonnèrent aux bourreaux d'allumer le tas, avant qu'il ne soit recouvert de fagots. Le feu emporta d'abord un morceau de sa barbe, au cours de laquelle il ne rétrécit pas. Puis il vint de l’autre côté et lui prit les jambes. Les bas de son bas étant en cuir, ils firent en sorte que le feu transperce le plus vif, de sorte que la chaleur intolérable le fit s’exclamer : “ Je me rétracte!” et soudain il essaya de se défaire du feu. Deux ou trois de ses amis, voulant le sauver ; ils marchèrent vers le feu pour aider à l'enlever, pour quelle gentillesse ils le renvoyèrent en prison. Le shérif de sa propre autorité le prit également hors du bûcher et le renvoya en prison pour laquelle il fut envoyé à la Flotte, où il resta quelque temps. Avant, cependant, il avait été retiré du bûcher, le Dr Seaton avait écrit des articles auxquels il devait s'abonner. M. Benbridge fit tant d’objections que le Dr Seaton leur ordonna de mettre le feu à nouveau à la pile. Puis, avec beaucoup de douleur et de chagrin de cœur, il y souscrit à dos d'homme.

Ceci fait, ses habits lui furent de nouveau donnés et il fut conduit en prison. Là-bas, il écrivit une lettre au Dr. Seaton, rappelant les mots qu'il avait prononcés sur le bûcher et les articles auxquels il avait souscrit, car il était affligé de les avoir jamais signés. Le même jour, il fut de nouveau amené au bûcher, où les vils bourreaux le grillaient plutôt que de le brûler. Le Seigneur donne à ses ennemis la repentance!

Mme Prest

D'après le nombre de condamnés de ce règne fanatique, il est presque impossible d'obtenir le nom de chaque martyr ou d'embellir l'histoire de chacun avec des anecdotes et des exemples de la conduite chrétienne. Grâce à la Providence, notre tâche cruelle commence à s’achever, avec la fin du règne de la terreur papale et des effusions de sang. Les monarques, assis sur des trônes de droit héréditaire, devraient, parmi tous les autres, considérer que les lois de la nature sont les lois de Dieu et que, par conséquent, la première loi de la nature est la préservation de leurs sujets. Maximes des persécutions, de la torture et de la mort, ils devraient laisser à ceux qui ont réalisé la souveraineté par fraude ou par épée ; mais où, sauf parmi quelques empereurs mécréants de Rome et les pontifes romains, en trouverons-nous un dont la mémoire est si “ damnée à la gloire éternelle .” que celle de la reine Marie ?

Les nations pleurent l'heure qui les sépare à jamais d'un gouverneur bien-aimé, mais par rapport à celle de Marie, ce fut la période la plus bénie de son règne. Le ciel a ordonné trois grands fléaux pour les péchés nationaux : la peste, les calamités et la famine. La volonté de Dieu sous le règne de Marie d'amener une quatrième sur ce royaume, sous la forme d'une persécution papiste. C'était vif, mais glorieux ; le feu qui consuma les martyrs sapa la papauté; et les États catholiques, à l'heure actuelle les plus sectaires et les moins éclairés, sont ceux qui sont les moins bien lotis dans l'échelle de la dignité morale et des conséquences politiques.

Qu'ils le restent jusqu'à ce que la pure lumière de l'évangile dissipe l'obscurité du fanatisme et de la superstition! Sauf leur retour.

Pendant un certain temps, Mme Prest vécut à Cornwall, où elle eut un mari et des enfants, dont le fanatisme l'obligea à fréquenter les abominations de l'Église de Rome. Résolue à agir selon sa conscience, elle les quitta et gagna sa vie en filant. Après un certain temps, rentrant chez elle, elle fut accusée par ses voisins et amenée à Exeter pour y être examinée par le docteur Troubleville et son chancelier Blackston. Comme cette martyre était considérée comme ayant un intellect inférieur, nous la mettrons en concurrence avec l'évêque et laisserons au lecteur le soin de juger de la plus grande partie de cette connaissance, propice à la vie éternelle.

L'évêque apportant la question à traiter, concernant le pain et le vin comme chair et sang, madame Prest dit : " Je vous demanderai si vous pouvez nier votre credo, qui dit que Christ est assis à perpétuité à la droite de son père, corps et âme, jusqu'à ce qu'il vienne à nouveau, ou qu'il soit là, dans le ciel de notre avocat, et de faire la prière pour nous vers Dieu son père ? S'il être ainsi, il n'est pas ici sur la terre dans un morceau de pain. S'il n'est pas ici et s'il n'habite pas dans des temples faits de main, mais au ciel, comment allons-nous le chercher ici ? S'il n'a pas offert son corps une fois pour toutes, pourquoi vous faire une nouvelle offrande ? Si avec une offrande Il a rendu toute chose parfaite, pourquoi avec une fausse offrande rendre tout imparfait ? S'il doit être adoré en esprit et en vérité, pourquoi adorez-vous un morceau de pain ? S'il est mangé et ivre de foi et de vérité, si sa chair ne sert pas à être parmi nous, pourquoi dites-vous que vous faites sa chair et son sang, et dites que c'est bénéfique pour le corps et l'âme ? Hélas! Je ne suis qu'une pauvre femme, mais plutôt que de faire ce que vous faites, je ne vivrais plus. J'ai dit, monsieur."

Évêque. - Je vous promets que vous êtes une joyeuse protestante. Je vous prie dans quelle école avez-vous été élevée?

Mme Prest. - Les dimanches, je visitais les sermons et j'y appris des choses qui sont si ancrées dans ma poitrine que la mort ne les séparera pas.

B. - Oh femme folle, qui va gaspiller son souffle sur toi, ou telle que tu es ? Mais comment se fait-il que tu aies quitté ton mari ? Si tu étais une femme honnête, tu n'aurais pas quitté ton mari et tes enfants, et couru à travers le pays comme une fugitive.

Mme P. - Monsieur, j'ai travaillé pour gagner ma vie ; et comme mon maître le Christ me le conseille, quand j'ai été persécutée dans une ville, je me suis enfuie dans une autre.

B. - Qui t'a persécutée?

Mme P. - Mon mari et mes enfants. Car quand je leur demandais de quitter l'idolâtrie et d'adorer Dieu du ciel, ils ne m'écoutaient pas, mais quand lui avec ses enfants m'ont réprimandé et troublé, je me suis enfuie ni pour m'adonner à la prostitution, ni au vol, mais

parce que je ne voulais pas participer avec lui ni à son vilaine idole, ni à la messe ; et où que je sois, aussi souvent que je pouvais, les dimanches et les jours fériés. J'avais des excuses pour ne pas aller à l'église papiste.

B. - Voyons donc, tu es une bonne femme au foyer qui fuit de son mari l'Eglise.

Mme P. Etre une ménagère est peu de choses ; mais Dieu m'a donné la grâce d'aller à la vraie église.

B. - La vraie église, que veux-tu dire?

Mme P. - Ce n'est pas votre église papiste, remplie d'idoles et d'abominations, mais où deux ou trois personnes sont rassemblées au nom de Dieu, j'irai à cette église aussi longtemps que je vivrai.

B. - Voyons donc, alors as ta votre propre église. Eh bien, laissez cette femme folle être mise en prison jusqu'à ce que nous envoyions chercher son mari.

Mme P. - Non, je n'ai qu'un mari, qui est déjà ici dans cette ville et en prison avec moi, que je ne quitterai jamais.

Certaines personnes présentes ayant pu convaincre l'évêque qu'elle n'avait pas tous ses sens, elle fut autorisée à partir. Le gardien des prisons de l'évêque l'emmena dans sa maison, où elle travailla comme servante et faisait le tour de la ville en parlant du sacrement de l'autel. Son mari fut convoqué pour la ramener à la maison, mais elle refusa cette demande alors que la cause de la religion pouvait être servie. Elle était trop active pour rester oisive et sa conversation, aussi simple soit-elle comme ils le pensaient d'elle, attira l'attention de plusieurs prêtres catholiques et frères. Ils la taquinèrent avec des questions, jusqu'à ce qu'elle y réponde avec colère, ce qui provoquait un éclat de rire face à son zèle.

" Non," dit-elle, " tu devrais plutôt pleurer que de rire, et de regretter que tu sois née, d'être parmi les aumôniers de cette prostituée appelée Babylone. Je le défie, lui et tout son mensonge, et loin de moi vous qui ne faites que troubler ma conscience. Vous voudriez que je vous suive ; je vais d'abord perdre la vie. Je vous prie de partir."

" Pourquoi, femme folle," dit-on, " nous venons à toi pour ton profit et la santé de ton âme." A quoi elle répondit : " Quel profit en tirez-vous, vous qui n'enseignez que des mensonges au lieu de la vérité ? Comment sauvons-vous les âmes, lorsque vous ne prêchez que des mensonges et détruisez des âmes ? ."

" Comment prouves-tu cela ?" leur dit-il.

" Ne détruisez-vous pas vos âmes, quand vous apprenez au peuple à adorer les idoles, les objets et les pierres, les œuvres des mains des hommes ? Et à adorer un faux Dieu de votre propre fabrication d'un morceau de pain, et enseigner que le pape est Vicaire de Dieu et a le pouvoir de pardonner les péchés et qu'il y a un purgatoire, quand le Fils de Dieu a tout purgé

par sa passion, et dites que vous faites Dieu et que vous le sacrifiez, alors que le corps de Christ était un sacrifice une fois pour toutes ? N'enseignez-vous pas que les gens dénombrent leurs péchés dans vos oreilles et disent qu'ils seront damnés s'ils ne confessent pas tous ; quand la Parole de Dieu dit : Qui peut compter ses péchés, ne leur promettez-vous pas des hymnes tristes et des complaintes ainsi que des messes pour des âmes, et vendez vos prières pour de l'argent, et leur faire acheter des pardons, et faire confiance à de telles inventions stupides de votre imagination. Ne vous agissez-vous pas totalement contre Dieu ? Ne nous enseignez-vous pas à prier sur des perles, et à prier des saints, et dire qu'ils peuvent prier pour nous. Ne faites-vous pas de l'eau bénite et du pain saint pour effacer les démons ? Ne faites-vous pas mille abominations ? Et pourtant, vous dites que vous venez pour mon bénéfice et pour sauver mon âme. Non, non, on m'a sauvé. Adieu à vous avec votre salut."

Pendant la liberté que lui accorda l'évêque, elle se rendit dans l'église Saint-Pierre et y trouva un habile Hollandais, qui posait un nouveau nez sur certaines belles images défigurées à l'époque du roi Édouard ; à qui elle a dit : " Quel fou es-tu pour leur faire un nouveau nez qui, dans quelques jours, va perdre la tête ?" Le Hollandais l'accusa lourdement. Et elle lui dit : " Tu es maudit, et tes images aussi." Il l'appela prostituée. " Non," dit-elle, " tes images sont des prostituées, et tu es un chasseur de prostituées ; car Dieu ne dit-il pas : " Vous vous prostituez après des dieux étrangers, les personnages que vous avez créés et vous êtes." Après cela, elle fut condamnée à ne plus avoir de liberté.

Au moment de son emprisonnement, plusieurs lui rendirent visite, certaines envoyées par l'évêque, et certaines de leur propre volonté, parmi lesquelles se trouvait un certain Daniel, grand prédicateur de l'Évangile, du temps du roi Édouard, à propos de Cornwall et du Devonshire, mais qui, à cause de la persécution cruelle qu'il avait subie, était tombé. Elle l'exhorta sincèrement à se repentir comme Pierre et à être plus constant dans sa profession.

Mme Walter Rauley et M. William et John Kede, personnes d'une grande respectabilité, témoignèrent amplement de sa conversation pieuse, déclarant que, si Dieu n'était pas avec elle, il lui aurait été impossible de défendre la cause du Christ aussi bien. En effet, pour résumer le caractère de cette pauvre femme, elle unit le serpent et la colombe, regorgeant de la plus haute sagesse associée à la plus grande simplicité. Elle endura des emprisonnements, des menaces, des railleries et les épithètes les plus viles, mais rien ne pouvait l'inciter à faire demi-tour ; son cœur était figé ; elle avait jeté l'ancre ; toutes les blessures de la persécution ne pourraient pas non plus l'éloigner du rocher sur lequel reposaient ses espoirs de félicité.

Sa mémoire était telle qu'elle pouvait, sans apprentissage, savoir dans quel chapitre se trouvait contenu un texte biblique : à cause de cette propriété singulière, un Grégory Basset, un papiste de haut rang, dit qu'elle était dérangée et parlait comme un perroquet, de manière sauvage et sans signification. Enfin, après avoir tenté par tous les moyens, sans succès, de faire d'elle une catholique de manière nominale, ils la condamnèrent. Après cela, on l'exhorta à laisser ses opinions et à rentrer chez elle dans sa famille, car elle était pauvre et illettrée. "

Certes, (dit-elle) bien que je ne sois pas instruite, je suis contente d'être témoin de la mort de Christ et je vous prie de ne plus attendre avec moi ; car mon cœur est figé et je ne dirai jamais autre chose ni serais-je capable de changer vos vues superstitieuses."

À la honte de M. Blackston, trésorier de l'église, il envoyait souvent chercher ce pauvre martyr de prison pour faire du sport pour lui et pour une femme qu'il gardait ; lui posant des questions religieuses, et en tournant ses réponses en ridicule. Ceci fait, il la renvoya dans son cachot misérable, pendant qu'il se battait pour les bonnes choses de ce monde.

Il y avait peut-être quelque chose de tout simplement ridicule dans la forme de Mme Prest, car elle était d'une très petite taille, d'un ensemble épais et âgée d'environ cinquante-quatre ans ; mais sa figure était joyeuse et vive, comme si elle était préparée pour le jour de son mariage avec l'Agneau. Se moquer de sa forme était une accusation indirecte de son Créateur, qui l'avait encadrée à la mode qu'il préférait et lui avait donné un esprit qui surpassait de loin les dotations transitoires en chair périssable. Quand on lui offrait de l'argent, elle le rejetait, " parce que (disait-elle), je vais dans une ville où l'argent n'a aucune emprise, et tant que je suis ici, Dieu a promis de me nourrir."

Lorsque la sentence fut lue, la condamnant aux flammes, elle éleva la voix et a loua Dieu, ajoutant : " Ce jour-ci, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis longtemps." Quand ils tentèrent de faire qu'elle se rétracte : " Je ne le ferai pas (dit-elle), que Dieu me garde de perdre la vie éternelle, pour cette vie charnelle et brève. Je ne me retournerai jamais de mon mari céleste à mon mari terrestre ; de la communauté des anges aux enfants mortels, et si mon mari et mes enfants sont fidèles, je suis à eux. Dieu est mon Père, Dieu est ma Mère, Dieu est ma Sœur, mon Frère, mon Parent, Dieu est mon Ami, le plus fidèle."

Livrée au shérif, elle fut conduite par l'officier sur le lieu de l'exécution, au-delà des murs d'Exeter, appelée Sothenhey, où les prêtres superstitieux l'agressèrent à nouveau agressée. Pendant qu'ils l'attachaient au bûcher, elle continuait à s'exclamer " Dieu soit miséricordieux envers moi, pécheur." Endurant patiemment la conflagration dévorante, elle fut réduite en cendres et mis ainsi fin à une vie qui, dans une fidélité inébranlable à la cause du Christ, n'a pas été surpassée par celle d'aucun martyr précédent.

Richard Sharpe, Thomas Banion et Thomas Hale

M. Sharpe, tisserand de Bristol, fut amené le 9 mars 1556 devant le docteur Dalby, chancelier de la ville de Bristol, et après avoir examiné le sacrement de l'autel, il fut persuadé de se rétracter ; et le 29, il lui fut ordonné de se rétracter dans l'église paroissiale. Mais, à peine avait-il publiquement avoué son recul, avant de sentir dans sa conscience un démon si tourmentant, qu'il était incapable de travailler à son métier ; C'est ainsi que peu après, un dimanche, il entra dans l'église paroissiale, appelée Temple, et se leva à la porte du chœur après la messe grandiose. Il dit à haute voix : " Voisins, dites-moi que cet idole (en montrant l'autel) est le plus grand et le plus abominable de tous les temps et je regrette de ne jamais

avoir renié mon Seigneur, mon Dieu!" Bien que les agents de police aient reçu l'ordre de l'appréhender, il fut forcé de sortir de l'église ; mais la nuit il fut appréhendé et emmené à Newgate. Peu de temps après, devant le chancelier, refusant que le sacrement de l'autel soit le corps et le sang de Christ, il fut condamné à être brûlé par M. Dalby. Il fut brûlé le sept mai 1558 et mourut pieusement, patiemment et constamment, en confessant les articles de foi protestants. Avec lui, Thomas Hale, cordonnier, de Bristol, condamné par Chonallor Dalby. Ces martyrs étaient liés dos à dos.

Thomas Banion, un tisserand, fut brûlé le 27 août de la même année et mourut pour la cause évangélique de son Sauveur.

J. Corneford, de Wortham ; C. Browne, de Maidstone ; J. Herst, d'Ashford ; Alice Snoth et Catharine Knight, une femme âgée

Nous devons constater avec plaisir que ces cinq martyrs furent les derniers à souffrir sous le règne de Marie pour le compte de la cause protestante ; mais la méchanceté des papistes était évidente dans la hâte de leur martyre, qui aurait pu être retardé jusqu'à ce que la maladie de la reine soit décidée. Il est rapporté que l'archidiacre de Cantorbéry, jugeant que la mort subite de la reine suspendrait l'exécution, voyagea de Londres pour avoir la satisfaction d'ajouter une autre page à la liste noire des sacrifices papistiques.

Les articles à leur encontre étaient, comme d'habitude, les éléments sacramentaux et l'idolâtrie de la flexion aux images. Ils citèrent les mots de Saint-Jean : " Méfiez-vous des images!" et respectant la présence réelle, ils insistèrent, selon saint Paul, " les choses que l'on voit sont temporelles." Lorsque la sentence allait être lue contre eux et que l'excommunication devait se dérouler normalement, John Corneford, illuminé par le Saint-Esprit, retourna terriblement cette procédure contre eux-mêmes et, de manière impressionnante et solennelle, reprit leur excommunication avec les mots suivants : " Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu le plus puissant, et par la puissance de son Saint-Esprit, et l'autorité de sa sainte Eglise catholique et apostolique, nous livrons ici entre les mains de Satan détruisez les corps de tous ces blasphémateurs et hérétiques qui maintiennent une erreur contre sa très sainte Parole, ou condamnent sa très sainte vérité pour hérésie, au maintien de toute fausse église ou religion étrangère, de sorte que par ce seul jugement, O Dieu très puissant, contre tes adversaires, ta vraie religion peut être connue pour ta grande gloire et notre réconfort et pour l'édification de toute notre nation. Bon Dieu, ainsi soit-il. Amen."

Cette phrase fut prononcée et enregistrée ouvertement, et, comme si la Providence avait ordonné qu'elle ne soit pas livrée en vain, dans les six jours qui suivaient, la reine Marie était morte, détestée par tous les hommes de bien et maudite de Dieu!

Bien que connaissant ces circonstances, l'archidiacre avait une implacabilité supérieure à celle de son grand exemple, Bonner, qui, bien qu'il ait à cette époque plusieurs personnes sous sa fougère ardente, ne pressait pas leur mort à la hâte, retard par lequel il leur offrait

certainement une opportunité de s'échapper. À la mort de la reine, beaucoup étaient liés : certains venaient d'être pris, certains examinés et d'autres condamnés. Les ordres certes étaient émis pour plusieurs mises à mort par le feu, mais à celle des trois instigateurs du meurtre protestant (le chancelier, l'évêque et la reine), qui tombèrent presque ensemble, les brebis condamnées furent libérées et vécurent plusieurs années pour louer Dieu, leur heureuse délivrance.

Quand ils étaient sur le bûcher, ces cinq martyrs prièrent avec ferveur pour que leur sang soit le dernier versé, et ils ne prièrent pas en vain. Ils moururent de manière glorieuse et contribuèrent au nombre choisi par Dieu pour témoigner de la vérité dans ce règne affreux, dont les noms sont consignés dans le Livre de la vie, bien qu'enfin et non des moindre, parmi les saints réunis pour l'immortalité par le sang rédempteur de l'Agneau!

Catharine Finlay, alias Knight, fut convertie pour la première fois lorsque les Écritures lui furent exposées par son fils, qui lui permirent de réaliser une œuvre parfaite qui se termina par le martyre. Alice Snoth envoyée au bûcher fit chercher sa grand-mère et son parrain et leur répéta les articles de sa foi et les commandements de Dieu, persuadant ainsi le monde qu'elle connaissait son devoir. Elle mourut en appelant les spectateurs à témoigner du fait qu'elle était une femme chrétienne et qu'elle avait souffert avec joie pour le témoignage de l'Évangile de Christ.

Parmi les énormités innombrables commises par l'impitoyable et sans cœur Bonner, le meurtre de cet enfant innocent et non offensant peut être qualifié de la plus horrible. Son père, John Fetty, de la paroisse de Clerkenwell, tailleur de métier, n'avait que vingt-quatre ans et avait fait un bon choix ; il était en sécurité dans l'espoir éternel et dépendait de Celui qui construisait son Église de telle sorte que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Mais hélas! La femme même de son sein, dont le cœur était endurci contre la vérité et dont l'esprit était influencé par les docteurs de la fausse doctrine, devint son accusateur. Brokenbery, créature du pape et curé de la paroisse, reçut les informations de cette épouse Delilah, à la suite de laquelle le pauvre homme fut appréhendé.

Mais ici, le terrible jugement d'un Dieu toujours juste, " qui a des yeux plus purs que de regarder le mal," tomba sur cette femme au cœur de pierre et perfide ; car à peine le mari blessé fut-il capturé par son méchant ingénieur, qu'elle fut soudain saisie de folie et montra un exemple terrible et éveillant du pouvoir de Dieu pour punir le méchant. Cette terrible situation a eu un effet sur le cœur des chasseurs impies qui avaient saisi avec empressement leur proie ; mais, dans un moment de recueillement, ils lui ont permis de rester avec son épouse indigne, de lui rendre le bien pour le mal et de réconforter deux enfants qui, lorsqu'il fut envoyé en prison, se seraient retrouvés sans protecteur ou sont devenus un fardeau pour la paroisse. Comme de mauvais hommes agissent à partir de petits motifs, nous pouvons placer l'indulgence qu'il lui fut montré pour ce dernier compte.

Nous avons remarqué dans la première partie de nos récits des martyrs, certains dont l'affection les aurait poussés à même sacrifier leurs vies, à préserver leurs maris ; mais ici, selon le langage de l'Écriture, une mère est en fait un monstre dans la nature! Aucune affection maternelle ou conjugale ne pouvait impressionner le cœur de cette femme honteuse.

Bien que notre chrétien affligé ait connu tant de cruauté et de mensonges de la part de la femme qui lui était liée par tous les liens, aussi bien humains que divins, il fit cependant preuve d'un esprit doux et sachant tout supporter, il ne regarda pas à sa mauvaise conduite, au cours de sa calamité qu'elle causa, s'efforçant de faire de son mieux pour soulager sa maladie et pour l'apaiser par toutes les expressions possibles de tendresse : ainsi, en quelques semaines, elle fut presque restaurée. Mais hélas! Elle revint à son péché, " comme un chien revient à son vomi." La malice contre les saints du Très-Haut était ancrée dans son cœur trop fermement pour pouvoir être enlevée ; et comme sa force revint, son inclination à faire le mal revint au même moment.

Son cœur fut endurci par le prince des ténèbres ; et ces mots affligeants et déchirants peuvent lui être appliqués : "L'Éthiopien peut-il changer de peau ou le léopard ses taches ? Alors faites aussi le bien, vous êtes habitué à faire le mal.". En comparant ce texte dûment avec un autre : " J'aurai pitié de qui aurai pitié," comment allons-nous prétendre affiner la souveraineté de Dieu en plaçant Jéhovah à la barre de la raison humaine, ce qui, en matière de religion, est trop souvent opposé par une sagesse infinie ? " Large est le chemin qui mène à la destruction, et nombreux sont ceux qui y vont. Le chemin est étroit, qui mène à la vie, et peu nombreux sont ceux qui le trouvent ." Les voies du ciel sont vraiment impénétrables, et nous avons le devoir impérieux de marcher toujours en dépendance de Dieu, le regardant avec une humble confiance, espérant en sa bonté et confessant toujours sa justice ; et où nous " ne pouvons pas nous défaire, il faut apprendre à faire confiance." Cette malheureuse, poursuivant les horribles ordonnances d'un cœur endurci et dépravé, ne fut guère confirmée dans son rétablissement, quand, étouffant les impératifs d'honneur, de gratitude et de toute affection naturelle, elle accusa de nouveau accusée son mari, de nouveau appréhendé, pris devant sir John Mordant, chevalier, et l'un des commissaires de la reine Marie.

Lors de son interrogatoire, son juge le trouvant convaincu d'opinions défavorables à la superstition et à la cruauté, il fut condamné à l'emprisonnement et à la torture dans la tour de Lollard. Ici, il fut placé dans les endroits les plus difficiles à supporter et fit poser une cuvette d'eau avec une pierre dessus, dans quel but Dieu le sait, si ce n'était pour montrer qu'il devrait chercher peu d'autres moyens de subsistance : ce qui est assez crédible si nous considérons leurs pratiques similaires sur les plongeurs avant mentionnés dans cette histoire ; comme, entre autres, Richard Smith, décédé des suites de leur emprisonnement cruel, qui, lorsqu'une femme pieuse vint au Dr. Story demander l'autorisation de l'enterrer, il lui demanda s'il avait de la paille ou du sang dans la bouche ; mais ce qu'il voulut dire par là, je le laisse au jugement des sages.

Le premier jour de la troisième semaine des souffrances de notre martyr, un objet se présenta à sa vue, ce qui lui fit vraiment ressentir ses tortures de toute sa force et d'exécuter, avec une amertume qui ne menaçait pas de maudire, l'auteur de sa misère. Pour marquer et punir les actes de ses bourreaux, il resta avec le Très-Haut, qui note même la chute d'un moineau et dans la Parole sacrée il est écrit : “ A moi la vengeance, à moi la rétribution.” Cet objet était son propre fils, un enfant de moins de huit ans. Pendant quinze jours, son malheureux père avait été suspendu par son bourreau par le bras droit et la jambe gauche, et parfois par les deux hommes, changeant de position pour lui donner la force de supporter et prolonger la durée de ses souffrances.

Lorsque l'innocent non offensant, désireux de voir et de parler à son parent, demanda à Bonner l'autorisation de le faire, le pauvre enfant étant prié par l'aumônier de l'évêque de lui expliquer l'objet de sa mission, il répondit qu'il souhaitait voir son père. “ Qui est ton père ?” dit l'aumônier. “ John Fetty,” répondit le garçon en même temps en montrant l'endroit où il était confiné. Le mécréant interrogateur dit : “ Mais, ton père est un hérétique!” Le petit champion répliqua à nouveau, avec suffisamment d'énergie pour éveiller l'admiration de n'importe quelle personne, excepté celui de ce misérable sans scrupule et insensible, ce scélérat avide d'exécuter les ordres d'une reine sans remords. “ Mon père n'est pas un hérétique, car vous avez la marque de Balaam .”;

Irrité par les reproches si bien appliqués, le prêtre indigné et mortifié dissimula un instant son ressentiment et emmena le garçon intrépide dans la maison où, l'ayant sécurisé, il le présenta à d'autres, dont la bassesse et la cruauté étaient égales aux siennes, le dépouilla en ne lui laissant que la peau et appliqua ses fléaux à un degré si violent que, s'évanouissant sous les scarifications infligées sur son corps et recouvert du sang qui en coulait, la victime de leur colère impie était prête à expirer sous sa lourde punition non méritée.

Dans cet état sanglant et impuissant, le bébé souffrant, recouvert seulement de sa chemise, fut emmené à son père par l'un des acteurs de l'horrible tragédie, qui, tout en présentant ce spectacle déchirant, fit les railleries les plus viles, exultant de ce qu'il avait fait. L'enfant obéissant, comme s'il reprenait des forces à la vue de son père, à genoux implora sa bénédiction. “ Hélas! Will,” dit le parent affligé, tremblant, “ qui t'a fait cela!” L'innocent naïf relata les circonstances qui conduisirent à la correction impitoyable qui lui avait été infligée avec tellement de bassesse ; mais quand il répéta la réprimande adressée à l'aumônier et qui était inspirée par un esprit indomptable, il fut arraché à son parent en pleurs et de nouveau fut transporté à la maison où il resta en prison ferme.

Bonner, quelque peu craint que ce qui fut fait ne puisse être justifié, même parmi les limiers de sa propre meute vorace, conclut dans son esprit sombre et méchant, à libérer John Fetty, au moins pour un temps, des sévérités qu'il endurait dans la glorieuse cause de la vérité éternelle, dont les récompenses lumineuses sont fixées au-delà des limites du temps, dans les limites de l'éternité ; où la flèche du méchant ne peut pas blesser, même “ où il n'y aura plus

de douleur pour les bienheureux qui, dans le manoir du bonheur éternel, glorifieront l'Agneau pour toujours et à jamais." En conséquence, il fut libéré des liens douloureux par un ordre de Bonner (quelle honte eut égard à la dignité, qu'on l'ait appelé évêque!) Et conduit de la tour de Lollard à la chambre de ce boucher sans foi et infâme, où il trouva l'évêque en train de se baigner devant un grand feu ; et à sa première entrée dans la chambre, Fetty dit : " Dieu soit ici et paix!" " Dieu soit là et paix, (dit Bonner,) ce n'est ni la vitesse de Dieu ni le bon lendemain!". " Si vous jouez contre cette paix, (dit Fetty), alors ce n'est pas l'endroit que je cherche."

Un aumônier de l'évêque, qui se tenait à côté, reprit le pauvre homme et, pensant le blâmer, dit d'un ton moqueur : " Qu'est-ce qu'on a ici, un joueur!" Pendant que Fetty se tenait ainsi dans la chambre de l'évêque, il vit, suspendue au lit de l'évêque, une paire de grandes perles noires, après quoi il dit : " Mon Seigneur, je pense que le bourreau n'est pas loin : car le licol (montrant le perles) est déjà là!" A ces mots, l'évêque se mit dans une colère extraordinaire. Puis, aussitôt après, il aperçut également, dans la chambre de l'évêque, à la fenêtre, un petit crucifix. Puis il demanda à l'évêque de quoi il s'agissait et il répondit que c'était Christ. " A-t-il été manipulé aussi cruellement que sur la photo!" dit Fetty. " Oui, il l'a été," dit l'évêque. " Et même si cruellement vous traiterez avec ceux qui se présentent à vous, car vous êtes pour le peuple de Dieu comme Caïphe pour Christ!" L'évêque, furieux, dit : " Tu es un vil hérétique, et je vais te brûler, sinon je dépenserai tout ce que j'ai pour ma soutane." " Non, mon Seigneur, (dit Fetty) tu ferais mieux de le donner à un pauvre corps, afin qu'il puisse prier pour toi." Bonner, malgré sa passion, exaltée par les remarques calmes et pointues de ce chrétien observateur, jugea plus prudent de renvoyer le père, à cause de l'enfant presque assassiné. Son âme de lâche trembla pour les conséquences qui pourraient en découler ; la peur est inséparable des petits esprits ; et ce curieux prêtre choyé en éprouva les effets jusqu'à lui faire croire qu'il était un étranger, à savoir LA GRACE.

Le père, après avoir été renvoyé par le tyran Bonner, rentra chez lui le cœur lourd avec son enfant mourant, qui ne survécut que quelques jours aux cruautés qui lui avaient été infligées.

Combien cela était contraire à la volonté de notre grand roi et prophète, qui enseigna la douceur à ses disciples, oui contraire à la conduite de cet enseignant sanguinaire et faux, de ce vil apostat de son Dieu à Satan! Mais l'ennemi avait entièrement saisi son cœur et guidé chaque action du pécheur qu'il avait endurcie ; qui, livré à de terribles destructions, courait la course des méchants, marquant ses pas du sang des saints, comme pressé d'atteindre le but de la mort éternelle.

Délivrance de Dr. Sands

Cet éminent prélat, vice-chancelier de Cambridge, à la demande du duc de Northumberland, quand il vint à Cambridge pour soutenir la revendication du trône de Lady Jane Grey, entreprit de prêcher devant lui quelques heures plus tard et l'Université. Le texte

qu'il prit était tel qu'il se présentait lors de l'ouverture de la Bible, et un texte plus approprié qu'il n'aurait pas pu choisir, à savoir les trois derniers vers de Josué. De la même manière que Dieu lui donna le texte, il lui donna également un ordre et une énonciation tels qu'il excite les émotions les plus vives chez ses nombreux auditeurs. Le sermon était sur le point d'être envoyé à Londres pour y être imprimé, quand on apprit que le duc était revenu et que la reine Marie était proclamée.

Le duc fut immédiatement arrêté et le Dr. Sands fut contraint par l'université de renoncer à son poste. Il fut arrêté sur ordre de la reine. Lorsque M. Mildmay se demanda comment un homme aussi savant pouvait courir un danger et parler contre une princesse aussi bonne que Marie, le médecin répondit : " Si je faisais ce que M. Mildmay a fait, je n'aurais pas besoin de craindre les liens. Il est descendu armé contre la reine Marie ; devant un traître, maintenant un grand ami. Je ne peux pas souffler le chaud et le froid de cette manière. " Un pillage général des biens du Dr. Sands s'ensuivit et il fut amené à Londres sur un cheval misérable. Il fit face à diverses insultes des catholiques fanatiques sur le chemin, et alors qu'il traversait la rue Bishopsgate, une pierre le frappa et fit tomber. Il était le premier prisonnier à entrer dans la tour, ce jour-là, pour des raisons religieuses ; son homme fut admis avec sa Bible, mais ses chemises et autres articles lui furent enlevés.

Le jour du couronnement de Marie, les portes du cachot étaient si mal gardées qu'il était facile de s'échapper. M. Mitchell, comme un véritable ami, vint vers lui, lui offrit ses vêtements comme déguisement et était prêt à supporter la conséquence d'être retrouvé à sa place. C'était une amitié rare : mais il refusa l'offre ; en disant : " Je ne sais pas pourquoi je devrais être en prison. Ce serait me culpabiliser. Je m'attendrai à la bonne volonté de Dieu, mais je me crois très obligé envers vous ." ; et ainsi M. Mitchell partit.

Avec le docteur Sands était emprisonné M. Bradford ; ils furent maintenus en prison vingt-neuf semaines. John Fowler, leur gardien, était un papiste pervers. Pourtant, en le persuadant souvent, il commença enfin à favoriser l'Évangile et était si persuadé dans la vraie religion que le dimanche, lors de la messe dans la chapelle, le Dr Sands administra la communion à Bradford et à Fowler. Ainsi, Fowler était leur fils engendré par les liens. Pour faire de la place à Wyat et à ses complices, le Dr Sands et neuf autres prédicateurs furent envoyés à la Marshalsea.

Le gardien de la Marshalsea chargea à un homme de conduire chaque prédicateur dans la rue ; il leur demanda de marcher devant et lui ainsi que le Dr Sands suivirent en discutant l'un avec l'autre. À ce moment-là, le papisme commença à devenir peu recommandable. Après avoir passé le pont, le gardien dit au Dr Sands : " Je vois que les vaniteux vous mettront devant le feu. Vous êtes aussi vaniteux qu'ils, si vous êtes un jeune homme, vous vous montrez vaniteux et préférez votre propre jugement à celui de tant de dignes prélats, anciens, érudits et graves, comme dans ce royaume. Si vous le faites, vous me trouverez un gardien sévère et qui n'aime absolument pas votre religion." Le Dr Sands répondit : " Je sais je suis jeune et

que ma connaissance est moindre ; il suffit de connaître le Christ crucifié et il n'a rien appris qui ne démontre le grand blasphème qui est dans le papisme. Je vais céder à Dieu, et pas à l'homme ; j'ai lu dans les textes de nombreux gardiens pieux et courageux : que Dieu en fasse un! Sinon, j'espère qu'il me donnera la force et la patience nécessaires pour supporter votre dur usage." Puis le gardien dit : " Es-tu résolu à défendre ta religion ?" " Oui," dit le docteur, " par la grâce de Dieu!"

" Vraiment," dit le gardien, " je suis d'accord à ce sujet ; je t'ai juste tenté : si je peux t'accorder une quelconque faveur, sois en assuré ; et je m'estimerais heureux si je pouvais mourir au bûcher avec toi."

Il tint parole, car il faisait confiance au médecin pour marcher seul dans les champs, où il avait rencontré M. Bradford, également prisonnier du banc du roi, qui avait trouvé la même faveur de la part de son gardien. À sa demande, il nomma M. Saunders avec lui pour qu'il soit son compagnon de lit et la communion fut administrée à un grand nombre de communiants.

Lorsque Wyat et son armée arrivèrent à Southwark, il proposa de libérer tous les protestants emprisonnés, mais le Dr. Sands et le reste des prédicateurs refusèrent d'accepter la liberté dans de telles conditions.

Après que le Dr Sands avait été emprisonné pendant neuf semaines à la Marshalsea, sous la médiation de Sir Thomas Holcroft, maréchal-chevalier, il fut mis en liberté. Bien que M. Holcroft ait reçu le mandat de la reine, l'évêque lui ordonna de ne pas laisser le Dr Sands en liberté tant qu'il n'avait pas cautionné deux messieurs, chacun lié avec une centaine de livres, que le Dr Sands ne devrait pas quitter la prison sans licence. Immédiatement après, M. Holcroft rencontra deux messieurs du nord, des amis et des cousins du Dr Sands, qui proposèrent d'être liés pour lui.

Après le dîner, le même jour, sir Thomas Holcroft fit appeler le docteur Sands chez lui, à Westminster, pour lui communiquer tout ce qu'il avait fait. Le Dr Sands répondit : " Je rends grâce à Dieu, celui qui a si ému votre cœur que je me considère comme le plus lié à vous. Dieu vous récompensera, et je ne serai jamais trouvé ingrat. Mais comme vous avez traité amicalement avec moi, je traiterai aussi clairement avec vous. J'ai fait venir un homme libre en prison ; je ne sortirai pas comme un esclave. Comme je ne peux pas faire bénéficier mes amis, je ne leur ferai pas de mal. Et si je suis mis en liberté, je ne ferai pas six jours dans ce royaume, si je peux sortir. Si donc je ne peux pas me libérer, envoyez-moi à nouveau à la Marshalsea, et là vous serez sûr de moi."

Cette réponse, M. Holcroft, fut grandement désapprouvée, mais, comme un véritable ami, il répondit : " Vu qu'on ne peut pas te faire changer, je changerai d'objectif et cela selon ce que tu penses. D'où le fait que je te laisserai en liberté ; et voyant que tu as envie de partir par la mer, te ferai partir aussi vite que possible. Une chose que je te demande, c'est qu'une fois là-bas, de ne rien m'écrire, car cela pourrait me défaire."

Le Dr Sands ayant pris congé affectueusement de lui et de ses autres amis liés, partit. Il passa chez Winchester, prit le bateau et vint chez un ami à Londres, appelé William Banks, et y resta une nuit. La nuit suivante, il se rendit chez un autre ami, où il entendit dire qu'une fouille rigoureuse le recherchait, sur ordre express de Gardiner.

Le Dr Sands se rendit maintenant de nuit chez un certain M. Berty, un étranger qui avait passé quelque temps à la prison de Marshalsea avec lui ; il était un bon protestant et habitait à Mark Lane. Il y resta six jours, puis emmené chez une de ses connaissances à Cornhill, il obligea son homme Quinton à lui fournir deux hongres, résolus le lendemain à chevaucher dans Essex, chez M. Sands, son beau-père, où se trouvait sa femme. Après une évasion réussie de justesse, il le fit. Il n'était pas là depuis deux heures avant que M. Sands ne soit informé que deux des gardes appréhendaient M. Sands cette nuit-là.

Cette nuit-là, le Dr Sands fut conduit chez un honnête fermier près de la mer, où il resta deux jours et deux nuits dans une chambre sans compagnie. Après cela, il fut emmené chez un certain James Mower, un capitaine de navire, qui habitait à Milton-Shore, où il attendit un vent de Flandre. Pendant qu'il était là, James Mower lui amena quarante ou cinquante marins, à qui il donna une exhortation ; ils l'aimaient tellement bien qu'ils promirent de mourir plutôt qu'il ne soit appréhendé.

Le 6 mai, dimanche, le vent souffla. En prenant congé de son hôtesse, mariée depuis huit ans sans avoir eu d'enfant, il lui donna un beau mouchoir et un vieux roi d'or, et elle dit : " Soyez réconfortée ; avant une année, Dieu te donnera un enfant, un garçon." Cela arriva, car ce jour-là, douze mois plus tard, Dieu lui donna un fils.

À peine arrivé à Anvers, il s'aperçut que le roi Philippe cherchait à le faire appréhender, il s'enfuit a ensuite à Augsburg, à Cleveland, où le Dr Sands passa 14 jours, puis se dirigea vers Strasbourg, où, après avoir vécu une année, sa femme vint le voir. Il souffrit d'une grippe pendant neuf mois et l'un de ses enfants mourut de la peste. Son aimable épouse finit par sombrer dans le désespoir et mourut dans ses bras. A la mort de sa femme, il se rendit à Zurich et resta chez Peter Martyr pendant cinq semaines.

Un jour, alors qu'ils étaient assis au dîner, on apprit soudain que la reine Marie était morte et ses amis l'avaient fait appeler à Strasbourg, où il prêchait. M. Grindal et lui vinrent en Angleterre et arrivèrent à Londres le jour même du couronnement de la reine Elizabeth. Ce fidèle serviteur du Christ, sous la reine Elisabeth, atteint la plus haute distinction dans l'Église, successivement évêque de Worcester, évêque de Londres et archevêque de York.

Traitement de la Reine Elizabeth par sa Reine Marie, sa Sœur

La préservation de la princesse Elizabeth peut être considérée comme un exemple remarquable de l'œil vigilant que le Christ avait sur son église. Le fanatisme de Marie ne prenait pas compte des liens de consanguinité, d'affection naturelle, de succession nationale. Son esprit, physiquement morose, était sous la domination d'hommes qui ne possédaient pas

le lait de la bonté humaine et dont les principes étaient sanctionnés et recommandés par les principes idolâtres du pontife romain. S'ils avaient pu prévoir la courte durée du règne de Marie, ils auraient imbibé leurs mains du sang protestant d'Elisabeth et, en tant que condition sine qua non du salut de la reine, l'auraient obligée à léguer le royaume à un prince catholique. On pouvait assister à la lutte avec les horreurs liées à une guerre civile religieuse et des calamités en Angleterre semblables à celles d'Henri le Grand en France, à qui la reine Élisabeth aidait à s'opposer à ses sujets catholiques déchirés par les prêtres. Comme si la Providence avait en vue l'établissement perpétuel de la foi protestante, la différence de durée entre les deux règnes mérite d'être soulignée. Marie a peut-être régné de nombreuses années dans le cours de la nature, mais le cours de la grâce l'a voulu. Cinq ans et quatre mois furent consacrés à la persécution de ce règne faible et honteux, tandis que celui d'Élisabeth comptait un nombre d'années parmi les plus élevés de ceux qui ont siégé sur le trône anglais, près de neuf fois celui de sa sœur sans pitié !

Avant que Marie ne reçoive la couronne, elle traita Elizabeth avec une gentillesse de sœur, mais à partir de cette période, sa conduite changea et à sa place la distance la plus impérieuse remplacée. Bien qu'Elizabeth n'ait eu rien à avoir avec la rébellion de Sir Thomas Wyat, elle fut pourtant appréhendée et traitée comme une coupable dans cette agitation. La manière dont elle avait été arrêtée ressemblait également à l'esprit qui l'avait dictée : les trois membres du cabinet, qu'elle avait chargés de voir exécuter l'arrestation, pénétrèrent grossièrement dans la chambre à dix heures du soir et, bien qu'elle fût extrêmement malade, pourrait à peine être incité à la laisser rester jusqu'au lendemain matin. Son état affaibli ne lui permettait d'être déplacée que par de courtes étapes dans un voyage aussi long jusqu'à Londres ; mais la princesse, bien qu'affligée en personne, avait en tête une consolation que sa sœur ne pourrait jamais acheter : le peuple, devant lequel elle passait, la plaignait et priait pour sa préservation.

Arrivée à la cour, elle fut faite prisonnière surveillée de près pendant quinze jours, sans savoir qui était son accusateur, ni de voir quelqu'un qui pourrait la consoler ou la conseiller. Gardiner dévoila finalement l'accusation, avec dix-neuf autres membres du Conseil, d'avoir encouragé le complot de Wyat, qu'elle affirma religieusement être faux. Faute de quoi, ils lui opposèrent les transactions de Sir Peter Carew dans l'ouest, dans lesquelles ils échouèrent aussi bien que dans le premier cas. La reine signifia alors que c'était son plaisir d'être commis dans la Tour, démarche qui submergea la princesse de la plus grande inquiétude et de la plus grande crainte. En vain, elle espérait que la majesté de la reine ne l'envoie dans un tel lieu ; mais on ne pouvait s'attendre à aucune clémence ; ses assistants étaient en nombre limité et cent soldats du Nord furent chargés de la surveiller jour et nuit.

Le dimanche des Rameaux, elle fut conduite à la Tour. Quand elle arriva dans le jardin du palais, elle jeta les yeux vers les fenêtres, impatiente de rencontrer celles de la reine, mais elle fut déçue. Un ordre strict avait été donné à Londres que tout le monde aille à l'église et porte des paumes, afin qu'elle puisse être transportée sans clameur ni commisération dans sa prison.

Au moment de passer sous le pont de London Bridge, la chute de la marée la rendait très dangereuse et la barge fut quelque temps coincée contre les étourneaux. Pour la mortifier davantage, elle fut débarquée à l'escalier des traîtres. Comme il pleuvait beaucoup et qu'elle était obligée de marcher dans l'eau pour aller à terre, elle hésita ; mais cela n'excita aucune complaisance chez le seigneur qui attendait. Quand elle posa le pied sur les marches, elle s'écria : " Voici un vrai sujet qui vient à terre, prisonnier, venant à terre par ces marches ; et devant toi, mon Dieu, je le dis, n'ayant d'autre ami que toi!"

Un grand nombre de gardiens et de serviteurs de la tour furent disposés dans l'ordre, entre lesquels la princesse devait passer. En se renseignant sur l'utilité de ce défilé, elle fut informée qu'il était d'usage de le faire. " Si," dit-elle, " c'est à cause de moi, je vous prie de les renvoyer." Sur ce, les pauvres hommes se mirent à genoux et prièrent pour que Dieu conserve sa grâce, ce à quoi ils furent renvoyés le lendemain. La scène tragique avait dû être profondément intéressante, de voir une princesse aimable et irréprochable envoyée comme un agneau pour languir dans l'attente de la cruauté et de la mort ; contre qui il n'y avait d'autre charge que sa supériorité dans les vertus chrétiennes et les dotations acquises. Ses assistantes pleurèrent ouvertement alors qu'elle se dirigeait d'un pas digne vers les remparts froncés de sa destination. " Hélas ." dit Elisabeth, que veux-tu dire ? Je t'ai emmené pour me réconforter, pas pour m'affoler, car ma vérité est telle que personne n'aura à pleurer pour moi."

La prochaine étape de ses ennemis consista à se procurer des preuves par des moyens qui, à l'heure actuelle, sont réputés détestables. De nombreux prisonniers pauvres furent forcés à extraire, si possible, toutes les accusations qui pourraient affecter sa vie et à satisfaire ainsi la disposition sanglante de Gardiner. Il vint lui-même l'examiner, se demandant si elle avait dû quitter sa maison d'Ashbridge pour le château de Dunnington longtemps auparavant. La princesse avait complètement oublié cette circonstance triviale et Lord Arundel, après l'enquête, s'agenouilla et s'excusa de l'avoir troublée dans une affaire aussi frivole. " Vous me tamisez étroitement," répondit la princesse, " mais de cela, je suis assuré, que Dieu a fixé une limite à vos procédures, et ainsi Dieu vous pardonne à tous."

Ses propres messieurs, qui auraient dû être ses pourvoyeurs et servir ses provisions, furent contraints de céder la place aux simples soldats, à la commande du constable de la Tour, qui était à tous égards un outil servile de Gardiner ; les amis de sa grâce obtinrent cependant un ordre du conseil qui régla cette petite tyrannie à sa plus grande satisfaction.

Après avoir été étroitement confinée pendant un mois, elle fit appeler le seigneur chambellan et le seigneur Chandois, auxquels elle expliqua le mauvais état de santé dû à un manque d'air et d'exercice. Après avoir saisi le Conseil, Elizabeth fut difficilement admise à se promener dans le logement de la reine, puis dans le jardin, où les prisonniers de ce côté-là étaient assistés par leurs gardiens et ne risquèrent pas de la regarder de haut. Leur jalousie était excitée par un enfant de quatre ans, qui apportait quotidiennement des fleurs à la

princesse. L'enfant fut menacé de fouet et le père ordonné de le garder dans les appartements de la princesse.

Le 5 mai, l'agent de police fut démis de ses fonctions et Sir Henry Benifield fut nommé dans sa chambre, accompagné de cent soldats en bleu à l'allure de voyou. Cette mesure suscita une vive inquiétude dans l'esprit de la princesse, qui l'imagina préparatoire au fait qu'elle subisse le même sort que Lady Jane Grey, sur le même bloc. Assurée que ce projet n'était pas à l'ordre du jour, elle eut l'idée que le nouveau gardien de la Tour était chargé de la supprimer en privé, son caractère équivoque étant conforme à la féroce inclination de ceux qui l'avaient nommé.

Un rapport stipulait que dès lors sa Grâce devait être emmenée par le nouvel agent de police et ses soldats, ce qui s'avéra vrai par la suite. Un ordre du conseil fut donné pour son renvoi au manoir Woodstock, qui eut lieu le dimanche de la Trinité, le 13 mai, sous l'autorité de Sir Henry Benifield et de Lord Tame. La raison apparente de son expulsion était de faire de la place pour d'autres prisonniers. Richmond est le premier endroit où ils s'arrêtèrent et la princesse dormit là, non sans inquiétude au début, alors que ses propres serviteurs étaient remplacés par les soldats, placés en tant que gardes à la porte de sa chambre. Après quelques explications, lord Tame renversa ce pouvoir indécent et lui accorda une sécurité parfaite alors qu'il était sous sa garde.

En traversant Windsor, elle vit plusieurs de ses pauvres serviteurs abattus qui attendaient de la voir. " Va vers eux," dit-elle, à l'un de ses assistants, " et dis ces mots de ma part, tanquim ovis, c'est-à-dire comme un mouton à l'abattoir."

La nuit suivante, sa Grâce logea chez M. Dormer, à la manière dont le peuple manifesta des marques d'affection si loyale que Sir Henry fut indigné, et leur attribua très généreusement les noms de rebelles et de traîtres. Dans certains villages, ils sonnèrent les cloches de joie en imaginant que la princesse venait parmi eux pour une cause très différente ; mais cette démonstration inoffensive de joie suffisait au le persécuteur de Benifield pour ordonner à ses soldats de saisir et de mettre ces personnes humbles dans la réserve.

Le jour suivant, sa Grâce arriva chez lord Tame, où elle passa toute la nuit et fut très noblement divertie. Cela excita l'indignation de sir Henry et lui fit mettre en garde Lord Tame de bien regarder ses débats ; mais l'humanité de Lord Tame ne devait pas être effrayée, et il répondit de manière adéquate. À un autre moment, ce prodige officiel, pour montrer ses conséquences et son mépris des bonnes manières, monta dans une chambre où sa Grâce lui réserva une chaise, deux coussins et un tapis de sol, dans lesquels il s'assit présomptueux et invita son homme à retirer ses bottes. Dès que les dames et les messieurs en eurent connaissance, ils se moquèrent de lui. Quand le souper fut fini, il appela sa seigneurie et ordonna à tous les messieurs et à toutes les dames de se retirer, émerveillés par le fait qu'il autoriserait une si grande entreprise, compte tenu de la lourde charge qu'il lui avait confiée. " Sir Henri," dit sa seigneurie, " contentez-vous, tout sera évité, vos hommes et tous." " Non,

mais mes soldats," répondit sir Henri, " veilleront toute la nuit." Lord Tame répondit : " Ce n'est pas nécessaire." " Bien," dit-il, " besoin ou pas, ils doivent faire ainsi."

Le lendemain, sa grâce partit de là pour Woodstock, où elle fut enfermée, comme auparavant dans la Tour de Londres, les soldats gardant la garde à l'intérieur et à l'extérieur des murs, chaque jour au nombre de soixante ; et dans la nuit, sans les murs étaient quarante tout au long de son emprisonnement.

Elle fut enfin autorisée à marcher dans les jardins, mais sous les restrictions les plus sévères, Sir Henri garda lui-même les clés et la plaça toujours sous beaucoup de verrous et de serrures, d'où elle fut amenée à l'appeler son geôlier, où il se sentit offensé et la supplia de remplacer le mot officier. Après avoir beaucoup sollicité le Conseil, elle obtint la permission d'écrire à la reine ; mais le geôlier qui lui apporta son stylo, son encre et son papier l'accompagnait pendant qu'elle écrivait et, quand elle s'arrêtait, il emporta les objets jusqu'à ce qu'ils soient à nouveau recherchés. Il insista également pour le porter lui-même à la reine, mais Elizabeth ne le laissait pas être le porteur, et cela était présenté par l'un de ses messieurs.

Après la lettre, les docteurs Owen et Wendy se rendirent chez la princesse, son état de santé rendant l'assistance médicale nécessaire. Ils restèrent avec elle cinq ou six jours, au cours desquels elle évolua beaucoup mieux ; ils retournèrent ensuite chez la reine et parlèrent avec flatterie de la soumission et de l'humilité de la princesse, à laquelle la reine parut émue ; mais les évêques voulaient une concession qui offensait sa majesté. Elizabeth rejeta ce moyen indirect de se reconnaître coupable. " Si j'ai offensé," déclara-t-elle, " et si je suis coupable, je ne demande aucune pitié, à l'exception de la loi, que j'aurais certainement dû avoir avant, si quelque chose avait pu être prouvé contre moi. J'aimerais aussi le péril de mes ennemis, alors je ne devrais pas être ainsi verrouillée et enfermée derrière des murs et des portes."

Beaucoup de questions se posèrent alors à propos de l'opportunité d'unir la princesse à un étranger, afin qu'elle puisse quitter le royaume avec une portion appropriée. L'un des membres du conseil eut la brutalité d'exiger la nécessité de la décapiter, si le roi (Philippe) voulait maintenir le royaume en paix ; mais les Espagnols, détestant une pensée aussi fondamentale, répliquèrent : " Que Dieu nous garde que notre roi et notre maître consentent à une procédure aussi infâme!" Stimulés par un noble principe, les Espagnols de cette époque demandèrent à plusieurs reprises au roi qu'il lui fasse le plus grand honneur de libérer Lady Elizabeth et que le roi ne reste pas insensible à leur sollicitation. Il la sortit de prison et peu de temps après, elle fut envoyée à Hampton Court. On peut remarquer ici que le sophisme humain est démontré à chaque instant. Le barbare qui suggéra la politique de décapitation d'Elizabeth réfléchit peu au changement de condition que son discours provoquerait. Dans son voyage de Woodstock, Benifield la traita avec la même sévérité qu'avant ; l'enlevant lors d'une journée d'orage et ne souffrant pas sa vieille servante venue à Colnbrook, où elle dormit, pour lui parler.

Elle resta quinze jours strictement gardée et surveillée avant que quiconque n'ose lui parler; enfin, le vil Gardiner avec trois autres membres du Conseil vint avec une grande soumission. Élizabeth les salua, remarqua qu'elle avait été longtemps maintenue à l'isolement et demanda qu'ils intercèdent auprès du roi et de la reine pour la délivrer de la prison. La visite de Gardiner devait tirer de la princesse un aveu de culpabilité ; mais elle était gardée contre sa subtilité, ajoutant que, plutôt que d'admettre qu'elle avait mal agi, elle resterait en prison tout le reste de sa vie. Le lendemain, Gardiner revint et, agenouillé, déclara que la reine était étonnée de persister à affirmer qu'elle était irréprochable, d'où l'on déduirait que la reine avait injustement emprisonné sa grâce. Gardiner l'informa en outre que la reine avait déclaré qu'elle devait raconter une autre histoire avant de pouvoir être mise en liberté. " Alors," répliqua la haute Elizabeth, " je préférerais être en prison avec honnêteté et vérité, plutôt que d'avoir ma liberté et d'être soupçonnée par sa majesté. Ce que j'ai dit, je ne le ferai pas et je ne dirai jamais de mensonge." L'évêque et ses amis partirent ensuite, la laissant enfermée comme avant.

Sept jours après que la reine ait envoyé chercher Elisabeth à dix heures du soir, deux ans s'étaient écoulés depuis qu'ils s'étaient vus. Cela créa la terreur dans l'esprit de la princesse qui, au moment de partir, demanda à ses messieurs et à ses dames de prier pour elle, car son retour chez eux était incertain.

Conduite dans la chambre de la reine, en y entrant, la princesse s'agenouilla et priant Dieu de préserver sa majesté, elle lui assura humblement que sa majesté n'avait pas de sujet plus loyal dans le royaume, quels que soient les rapports qui pourraient circuler à l'effet contraire. La reine impérieuse répliqua avec un orgueil hautain : " Vous ne confesserez pas votre offense, mais tenez fermement à votre vérité. Je prie Dieu que cela puisse tomber ainsi."

" Si ce n'est pas le cas," dit Elizabeth, " je ne demande ni faveur ni pardon aux mains de votre majesté." " Eh bien," dit la reine, " vous persévérez encore avec raideur dans votre vérité. De plus, vous n'allez pas avouer que vous n'avez pas été puni à tort."

" Je ne dois pas le dire, s'il vous plaît, votre majesté." " Alors," dit la reine, " comme tu le feras pour les autres."

" Non, si cela plaît à votre majesté : j'ai porté le fardeau et je dois le supporter. Je prie humblement votre majesté d'avoir une bonne opinion de moi et de penser que je serai votre sujet non seulement depuis le début, mais aussi toujours, aussi longtemps que la vie dure." Elles partirent sans aucune satisfaction sincère des deux côtés ; nous ne pouvons pas non plus penser que la conduite d'Elizabeth ait démontré l'indépendance et le courage qui accompagnent la parfaite innocence. Elizabeth admit qu'elle ne dirait, ni à la reine ni aux autres, qu'elle avait été punie injustement, était en contradiction directe avec ce qu'elle avait dit à Gardiner et devait être née d'un mobile inexplicable à cette époque. Le roi Philippe aurait été secrètement caché lors de l'entretien et aurait été amical avec la princesse.

Sept jours après son retour en prison, son geôlier et ses hommes furent libérés, et elle fut mise en liberté, sous la contrainte d'être toujours assistée et surveillée par certains membres du conseil de la reine. Quatre de ses messieurs furent envoyés à la Tour sans autre charge que celle d'être des serviteurs zélés de leur maîtresse. Cet événement fut suivi peu après par la bonne nouvelle de la mort de Gardiner, pour laquelle tous les hommes bons et miséricordieux glorifièrent Dieu, dans la mesure où il avait enlevé le tigre en chef de la tanière et rendu plus sûre la vie du successeur protestant de Marie.

Pendant que la princesse était dans la Tour, ce scélérat avait envoyé un ordre secret, signé par quelques-uns des membres du Conseil, pour son exécution à titre privé, et, si M. Bridges, lieutenant de la tour, avait été aussi peu scrupuleux qu'un assassinat noir prélude pieux, elle aurait dû périr. Le mandat n'ayant pas la signature de la reine, M. Bridges se précipita chez sa majesté pour le lui donner et le connaître. Il s'agissait d'un complot de Winchester qui, pour la condamner pour pratiques déloyales, avait fait couler plusieurs prisonniers ; En particulier, M. Edmund Tremaine et Smithwicke se virent offrir des pots de vin considérables pour accuser la princesse innocente.

Sa vie fut plusieurs fois en danger. À Woodstock, le feu aurait apparemment été placé entre les planches et le plafond sous lequel elle était allongée. Il fut également signalée avec force qu'un certain Paul Penny, le gardien de Woodstock, un malfaiteur notoire, avait été désigné pour l'assassiner, mais, peu importe la raison, Dieu contrecarra en ce point les desseins néfastes des ennemis de la Réforme. James Basset avait également été désigné pour accomplir le même travail : il était un favori particulier de Gardiner et était venu à un kilomètre de Woodstock dans l'intention de s'entretenir avec Benifield à ce sujet. La bonté de Dieu l'ordonna pourtant tellement que pendant que Basset se rendait à Woodstock, Benifield, par ordre du conseil, se rendait à Londres : en conséquence de quoi, il laissa un ordre positif à son frère, afin qu'aucun homme ne soit admis la princesse pendant son absence, même avec une note de la reine ; son frère rencontra le meurtrier, mais l'intention de ce dernier était contrecarrée, aucun aveu n'ayant pu être obtenu.

Quand Elizabeth quitta Woodstock, elle laissa les lignes suivantes écrites avec son diamant sur la fenêtre:

Beaucoup de suspicions par moi, Rien ne peut être prouvé. Elizabeth, prisonnière.

Avec la vie de Winchester, cessa l'extrême danger de la princesse, car beaucoup de ses autres ennemis secrets la suivirent peu après, et enfin sa sœur cruelle, qui ne survécut que trois ans à Gardiner.

La mort de Marie fut attribuée à plusieurs causes. Le Conseil s'efforça de la consoler dans ses derniers instants, imaginant que c'était l'absence de son mari qui pesait sur son cœur, mais bien que son traitement fût lourd, la perte de Calais, la dernière forteresse possédée par les Anglais en France, était la vraie source de son chagrin. " Ouvre mon cœur, dit Marie, quand

je serai mort, et tu y trouveras Calais écrit. La religion ne lui a pas donné d'alarme, les prêtres avaient endormi toutes les inquiétudes de conscience qui auraient pu gêner, à cause des esprits accusateurs des martyrs assassinés. Pas le sang qu'elle avait versé, mais la perte d'une ville excitait ses émotions en mourant, et ce dernier coup sembla avoir été récompensé pour que sa persécution fanatique fût parallèle à son imbécillité politique.

Nous prions sincèrement que les annales d'aucun pays, catholiques ou païens, ne soient jamais souillées d'une telle répétition de sacrifices humains au pouvoir papal, et que la détestation dans laquelle le caractère de Marie est préservé puisse être un phare pour les monarques à venir éviter les roches du fanatisme!

La Punition de Dieu sur Certains des Persécuteurs de son peuple au cours du Règne de Marie

Après la mort de cet archi-persécuteur, Gardiner, d'autres suivirent, dont le docteur Morgan, évêque de St. David's, qui succéda à Mgr Farrar, qui doit être remarquée. Peu de temps après son installation dans son évêché, il fut frappé par la visitation de Dieu ; sa nourriture passa dans la gorge mais remonta avec une grande violence. De cette manière, presque littéralement mort de faim, il mit fin à son existence.

Mgr Thornton, suffragant de Douvres, était un persécuteur infatigable de la véritable Église. Un jour après avoir exercé sa cruelle tyrannie sur un certain nombre de personnes pieuses à Cantorbéry, il se rendit à Borne, où, alors qu'il se tenait un dimanche et regardait ses hommes jouer à la pétanque, il tomba dans une crise de paralysie et ne survécut longtemps.

Après celui-ci, succédèrent à un autre évêque ou suffragant, ordonné par Gardiner, qui, peu de temps après son élévation à la mer de Douvres, tomba dans l'escalier de la chambre du cardinal à Greenwich et se cassa le cou. Il venait de recevoir la bénédiction du cardinal : il ne pouvait rien recevoir de pire.

John Cooper, de Watsam, dans le Suffolk, victime de parjure ; il était dans dépit personnel et persécuté par un certain Fenning, qui en suborna deux autres de jurer qu'ils entendirent Cooper dire : “ Si Dieu n'enlève pas la reine Marie, le diable le ferait.” Cooper nia toutes ces paroles, mais Cooper était un protestant et un hérétique. Il fut donc pendu, traîné et coupé en quartiers, ses biens confisqués, sa femme et ses neuf enfants réduits à la mendicité. Cependant, lors de la récolte suivante, Grimwood de Hitcham, l'un des témoins cités précédemment, fut visité à cause de son infamie : alors qu'il travaillait, empilant du maïs, ses entrailles éclatèrent soudainement et, avant d'obtenir un soulagement, il était mort. Ainsi le parjure délibéré fut sanctionné par une mort subite !

Dans le cas du martyr, M. Bradford, la gravité de M. Sheriff Woodroffe fut remarquée : il se réjouit de la mort des saints et de l'exécution de M. Rogers, il cassa la tête du charretier, car il arrêta le char pour que les enfants du martyr lui fassent un dernier adieu. La peine de shérif de M. Woodroffe était à peine arrivée à expiration une semaine après avoir été frappée

par une affection paralytique et languit quelques jours dans l'état le plus pitoyable et le plus impuissant, contrastant de manière frappante avec ses activités antérieures en faveur de la cause du sang.

Ralph Lardyn, qui trahit le martyr George Eagles, aurait par la suite été traduit en justice et pendu pour s'être accusé. Au barreau, il se dénonçait ainsi : “ C'est à juste titre que je me suis laissé aller, parce que j'ai trahi le sang innocent de cet homme juste et bon, George Eagles, qui a été condamné ici à l'époque de la reine Marie parce que j’avais vendu son sang pour un peu d'argent.”

Alors que James Abbes allait se faire exécuter, et exhortant les spectateurs compatissants à adhérer fermement à la vérité et à sceller comme un seul homme la cause de Christ avec son sang, un serviteur du shérif l'interrompit et blasphéma appelant sa religion hérésie, et le bon homme un fou. À peine cependant les flammes avaient-elles atteint le martyr, avant que le terrible coup de Dieu ne tombe sur le malheureux endurci, devant lui, il l'avait si cruellement ridiculisé. L'homme fut soudain saisi de folie, jeta ses vêtements et ses chaussures devant le peuple (comme Abbes l'avait fait juste avant, pour les distribuer aux pauvres), en même temps, s'exclamant : “ C'est ainsi que Jacques Abbes, le véritable serviteur de Dieu, qui est sauvé, je suis damné.” Répétant cela souvent, le shérif le fit sécuriser et lui fit mettre ses vêtements, mais à peine fut-il seul qu'il les déchira et s'exclama comme avant. Attaché dans une charrette, il fut transporté chez son maître et il décéda environ six mois plus tard. Juste avant qu'un prêtre vienne le voir, avec le crucifix, etc., mais le malheureux lui ordonna d'emporter une telle tromperie, et dit que lui et d'autres prêtres avaient été la cause de sa damnation, mais qu'Abbes était sauvé.

Un certain Clark, ennemi déclaré des protestants sous le règne du roi Édouard, se pendit à la Tour de Londres.

Froling, un prêtre d'une grande célébrité, tomba dans la rue et décéda sur place.

Dale, un informateur infatigable, fut consumé par la vermine et mourut dans un spectacle misérable.

Alexander, le gardien sévère de Newgate, mourut misérablement, gonflant à une taille prodigieuse et devenant si profondément putride que personne ne pouvait s’approcher de lui. Ce cruel ministre de la loi allait vers Bonner, Story et d’autres, leur demandant de débarrasser de sa prison, il était tellement harcelé par les hérétiques! Trois ans après le décès de son père, le fils de ce gardien dissipa sa grande propriété et décéda subitement au marché de Newgate. “ Les péchés du père,” dit le décalogue, “ seront subis par les enfants.” John Peter, gendre d'Alexandre, horrible blasphémateur et persécuteur, mourut misérablement. Quand il affirmait quoi que ce soit, il disait : “ Si ce n'est pas vrai, je prie de pouvoir pourrir avant de mourir.” C’est ce qui lui arriva avec tout le dégoût que cela suscita.

Sir Ralph Ellerker était impatient de voir le cœur d'Adam Damlip, mis à mort à tort. Peu de temps après, sir Ralph fut tué par les Français qui le mutilèrent terriblement, lui coupèrent les membres et lui arrachèrent le cœur.

Lorsque Gardiner entendit parler de la fin misérable du juge Hales, il qualifia la profession de l'Évangile de doctrine du désespoir ; mais il avait oublié que le découragement du juge apparut après qu'il eut consenti à la papauté. Mais avec plus de raison, cela peut être dit des principes catholiques, si nous considérons la fin misérable de Dr. Pendleton, Gardiner et la plupart des principaux persécuteurs. Un évêque rappela à Gardiner, sur son lit de mort, que son Pierre avait renié à son maître : " Ah," dit Gardiner, " j'ai renié comme Pierre, mais je ne me suis jamais repenti comme lui."

Après l'avènement d'Elisabeth, la plupart des prélats catholiques furent emprisonnés dans la Tour ou la flotte ; Bonner fut mis à la Marshalsea.

Parmi les révoltés de la Parole de Dieu, nous détaillons, parmi beaucoup d'autres, l'occurrence suivante. Un certain William Maldon, vivant à Greenwich dans la servitude, s'instruisait avec succès en lisant un livre anglais un soir d'hiver. Un homme de service, nommé John Powell, était assis pas loin et ridiculisait tout ce que Maldon disait, qui le mit en garde de ne pas faire de la Parole de Dieu une plaisanterie. Powell continua néanmoins, jusqu'à ce que Maldon en vint à certaines prières en anglais, et les lut à haute voix : "Seigneur, aie pitié de nous, Christ aie pitié de nous," etc. Tout à coup, l'insulteur commença à hurler, "Seigneur, aie pitié de nous!" Il fut frappé par la plus grande terreur de l'esprit, déclara que l'esprit pervers ne pourrait pas supporter que Christ ait pitié de lui et s'enfonça dans la folie. Il fut remis à Bedlam et devint un avertissement terrible que Dieu ne sera pas toujours insulté en toute impunité.

Henry Smith, étudiant en droit, avait un père pieux Protestant, de Camben, dans le Gloucestershire, par lequel il était éduqué avec vertu. Pendant ses études de droit dans le temple central, il fut incité à professer le catholicisme et, se rendant à Louvain, en France, il revint avec des pardons, des crucifix et un grand chargement de jouets de pape. Non content de ces choses, il critiqua ouvertement la religion évangélique dans laquelle il avait été élevé ; mais une nuit, la conscience le lui reprochait si terriblement qu'il se pendit à cause du désespoir dans ses jarretières. Il fut enterré dans une ruelle, sans que le service chrétien ne soit lu pour lui.

Le Dr Story, dont le nom fut si souvent mentionné dans les pages précédentes, était réservé à l'exécution publique, pratique dans laquelle il s'était beaucoup régalé lorsqu'il était au pouvoir. Il est supposé avoir pris part à la plupart des conflagrations de l'époque de Marie et était même ingénieux dans son invention de nouveaux modes d'infliction de la torture. Quand Élisabeth monta sur le trône, il fut condamné à une peine d'emprisonnement, mais s'évada vers le continent de façon inexplicable pour porter le feu et l'épée parmi les frères protestants. Du duc d'Alva, à Anvers, il reçut une commission spéciale chargée de fouiller tous les navires

à la recherche de marchandises de contrebande, et en particulier de livres hérétiques en anglais.

Le docteur Story se glorifia d'une commission commandée par la Providence comme sa ruine et pour préserver les fidèles de sa sanglante cruauté. Il était imaginé qu'un certain Parker, qui était marchand, devait se rendre à Anvers et informer le Dr Story qu'il possédait une quantité de livres hérétiques à bord. Ce dernier, à peine entendu, se précipita à bord du navire, chercha partout dans le ciel, puis passa sous les écoutilles qui étaient fixées sur lui. Un coup de vent prospère amena le navire en Angleterre et ce rebelle persécuteur traître fut condamné à une peine de prison où il resta longtemps, s'obstinant à renoncer à son esprit antichrétien ou à admettre la suprématie de la reine Élisabeth. Il allégua, bien qu'anglais de naissance et d'éducation, qu'il était un sujet assermenté du roi d'Espagne, au service duquel se trouvait le célèbre duc d'Albe. Le médecin étant condamné, mis sur une haie et tiré de la Tour à Tyburn, où après avoir été suspendu environ une demi-heure, il fut abattu, dépouillé et le bourreau exhiba le cœur d'un traître.

Ainsi finit l'existence de ce Nimrod d'Angleterre.

Chapitre XIX - Le Protestantisme en Irlande ; et le Massacre de 1641

Récit du massacre des barbares de 1641. Les ténèbres du papisme avaient assombri l'Irlande de son premier établissement jusqu'au règne d'Henri VIII, lorsque les rayons de l'Évangile commencèrent à dissiper les ténèbres et à fournir cette lumière jusque-là inconnue dans cette île. L'ignorance abjecte dans laquelle les gens étaient détenus, avec les notions absurdes et superstitieuses qu'ils entretenaient, était suffisamment évidente pour beaucoup ; et les artifices de leurs prêtres étaient si visibles que plusieurs personnalités, qui avaient été jusque-là des papistes acharnés, se seraient volontiers efforcées de secouer le joug et embrasser la religion protestante ; mais la férocité naturelle du peuple et son fort attachement aux doctrines ridicules qu'on lui avait enseignées rendaient la tentative dangereuse. Cependant, Cela fut finalement entrepris, même si ayant entraîné les conséquences les plus horribles et les plus désastreuses.

L'introduction de la religion protestante en Irlande peut être attribuée principalement à George Browne, un anglais qui fut consacré archevêque de Dublin le 19 mars 1535. Il était auparavant un moine augustin et fut promu à la mitre en raison de son mérite.

Après avoir joui de sa dignité pendant environ cinq ans, au moment où Henri VIII réprimait les maisons religieuses d'Angleterre, il fit enlever toutes les reliques et images des deux cathédrales de Dublin et des autres églises de son diocèse ; à l'endroit où il a fait mettre en place la prière du Seigneur, le credo et les dix commandements.

Peu de temps après cela, il reçut une lettre de Thomas Cromwell, sceau seigneur-privé, l'informant qu'Henri VIII, ayant renversé la suprématie papale en Angleterre, était déterminé à faire de même en Irlande ; et qu'il avait alors nommé (l'archevêque Browne) l'un des commissaires chargés de voir cet ordre exécuté. L'archevêque répondit qu'il avait employé tous les efforts possibles au péril de sa vie, pour que la noblesse irlandaise et la petite noblesse de reconnaisse Henri comme leur chef suprême, en matière à la fois spirituelle et temporelle ; mais avait rencontré une opposition très violente, en particulier de George, archevêque d'Armagh ; que ce prélat avait, dans un discours à son clergé, jeté une malédiction sur tous ceux qui se soumettraient à la suprématie de son altesse : ajoutant que leur île, appelée dans les Chroniques Insula Sacra, ou l'île sainte, n'appartenait qu'à l'évêque de Rome, et que les ancêtres du roi l'avaient reçu du pape.

Il remarqua de même que l'archevêque et le clergé d'Armagh avaient chacun envoyé un courrier à Rome ; et qu'il serait nécessaire qu'un parlement soit convoqué en Irlande pour adopter un acte de suprématie, le peuple ne se référant pas à la commission du roi sans l'approbation de l'assemblée législative. Il conclut en observant que les papes avaient gardé le peuple dans la plus profonde ignorance ; que le clergé était extrêmement analphabète ; que les gens du peuple étaient plus zélés dans leur aveuglement que les saints et les martyrs ne l'avaient été dans la défense de la vérité au début de l'Évangile ; et qu'il était à craindre que

Shan O'Neal, un chef de pouvoir d'une grande puissance dans la partie nord de l'île, soit résolument opposé à la commission du roi.

Conformément à ce conseil, l'année suivante, un parlement fut convoqué à Dublin par ordre de Leonard Gray, alors seigneur-lieutenant. Lors de cette assemblée, l'archevêque Browne prononça un discours dans lequel il expliqua que les évêques de Rome par le passé reconnaissaient les empereurs, les rois et les princes, comme souverains dans leurs domaines respectifs ; et, par conséquent, que lui-même voterait pour le roi Henri VIII comme souverain dans tous les domaines, à la fois ecclésiastiques et temporels. Il conclut en disant que quiconque refuserait de voter pour cet acte n'était pas un vrai sujet du roi. Ce discours surprit grandement les autres évêques et seigneurs ; mais enfin, après de violents débats, la suprématie du roi fut autorisée.

Deux ans après cela, l'archevêque écrivit une seconde lettre à Lord Cromwell, se plaignant du clergé et faisant allusion aux machinations que le pape menait alors contre les défenseurs de l'Évangile. Cette lettre écrite à Dublin date d'avril 1538 ; et entre autres, l'archevêque y dit : " Un oiseau peut apprendre à parler avec autant de sens que beaucoup de membres du clergé le font dans ce pays. Ceux-ci, qui ne sont pourtant pas des savants, mais sont assez rusés pour tromper les pauvres gens du peuple et les dissuader de suivre les ordres de sa majesté. Les paysans d'ici détestent beaucoup votre seigneurie et vous appellent malgré tout, dans leur langue irlandaise, le fils du forgeron. En tant qu'ami, je souhaite que votre seigneurie prenne soin de sa noble personne. Rome a une grande gentillesse pour le duc de Norfolk, et de grandes faveurs pour cette nation, à dessein pour s'opposer à son altesse."

Peu de temps après cela, le pape envoya en Irlande (à l'attention de l'archevêque d'Armagh et de son clergé) une bulle d'excommunication contre tous ceux qui se soumettaient ou devaient se soumettre à la suprématie du roi au sein de la nation irlandaise ; en dénonçant une malédiction sur eux tous et sur les leurs, qui ne reconnaitraient pas dans les quarante jours devant leurs confesseurs qu'ils s'étaient égarés en agissant ainsi.

L'archevêque Browne fit part de ceci dans une lettre écrite à Dublin en mai 1538. Une partie de la forme de confession, ou vœu, adressée à ces papistes irlandais, était ainsi libellée : " En outre, je le ou la déclare, père ou mère, frère ou sœur, fils ou fille, mari ou femme, oncle ou tante, neveu ou nièce, parent ou parente, maître ou maîtresse, et tous les autres, plus proches parents, amis ou connaissances que ce soit, maudits, qui détiendra, pour le temps à venir, tout pouvoir civil ou ecclésiastique au-dessus de l'autorité de l'Église mère, ou bien obéir ou obéir, pour le moment à venir, à l'un de ses opposants ou ennemis, ou contraire à ceux-ci, dont j'ai juré : ainsi Dieu, la Sainte Vierge, saint Pierre, saint Paul et les saints évangélistes, aidez-moi, ." etc. est un accord exact avec les doctrines promulguées par les conciles de Latran et Constance, qui déclarent expressément qu'il ne faut montrer aucune faveur aux hérétiques, ni que la foi demeure avec eux ; qu'ils doivent être excommuniés et

condamnés, leurs biens confisqués, et que les princes sont obligés, par serment solennel, de les extirper de leurs domaines respectifs.

Qu'une église qui ose ainsi piétiner toute autorité est abominable! Quelle abomination pour les gens qui considèrent les injonctions d'une telle église!

Dans la dernière lettre de l'archevêque datée de mai 1538, il déclare : " Le vice-roi de son Altesse qui gouverne cette nation a peu sinon pas de pouvoir sur les anciens autochtones. Maintenant, les anglais et les irlandais commencent à s'opposer aux ordres de votre seigneurie et de mettre à part leurs querelles nationales, qui, je le crains, feront (le cas échéant) qu'un étranger envahisse cette nation."

Peu de temps après, l'archevêque Browne s'empara d'un Thady O'Brian, un frère franciscain, qui avait en sa possession un document envoyé de Rome, daté de mai 1538 et adressé à O'Neal. Dans cette lettre figuraient les mots suivants : " Sa Sainteté, Paul, aujourd'hui pape, et le conseil des pères, ont récemment découvert à Rome une prophétie d'un saint Lacerianus, évêque irlandais de Cashel, dans laquelle il dit que l'Eglise mère de Rome tombera lorsque l'Irlande surmontera la foi catholique. Par conséquent, pour la gloire de l'Eglise Mère, l'honneur de Saint-Pierre et votre sécurité, supprimez l'hérésie et les ennemis de sa sainteté."

Ce Thady O'Brian, après un examen approfondi et une perquisition, fut mis au pilori et gardé prisonnier jusqu'à ce que les ordres du roi arrivent au sujet de quelle manière il devrait être ultérieurement dissuadé. Mais l'ordre vint d'Angleterre de le faire pendre, et on s'en prit violemment à lui dans le château de Dublin. Son corps fut ensuite transporté à Gallows-green, où, après avoir été suspendu pendant un certain temps, il fut enterré.

Après l'accession d'Edouard VI au trône d'Angleterre, un ordre fut envoyé à sir Anthony Leger, vice-seigneur d'Irlande, ordonnant que la liturgie en anglais soit immédiatement mise en place en Irlande, et qu'elle soit observée au sein de plusieurs évêchés, cathédrales et églises paroissiales ; et il fut lu pour la première fois à Christ-church à Dublin, le jour de Pâques 1551, avant ledit sir Anthony, archevêque Browne et d'autres. Une partie de l'ordre royal à cet effet était la suivante : "Attendu que notre roi, le roi Henri VIII, notre aimable père, a tenu compte de la servitude et du joug pesant que ses sujets véridiques et fidèles ont soutenu, sous la juridiction de l'évêque de Rome ; des histoires fabuleuses et des faux miracles ont trompé nos sujets, se libérant des gains de nos nations par leurs indulgences et leurs pardons, à dessein de chérir tous les vices pervers, tels que les vols, les révoltes, les vols, la prostitution , le blasphème, l'idolâtrie, etc. Le père dissout alors tous les prieurés, monastères, abbayes et autres prétendues maisons religieuses ; ce ne sont que des pépinières pour le vice ou le luxe, plus que pour l'apprentissage sacré , etc.

Le lendemain du jour où la prière commune fut utilisée pour la première fois à Christchurch, à Dublin, les papistes projetèrent le plan diabolique suivant:

Dans l'église, il restait une image en marbre du Christ, tenant un roseau à la main, une couronne d'épines sur la tête. Alors que le service anglais (la Prière Commune) était lu devant le seigneur-lieutenant, l'archevêque de Dublin, le conseil privé, le lord-maire et une grande congrégation, on voyait du sang couler dans les crevasses de la couronne d'épines et ruisselle sur le visage de l'image. À ce propos, certains des commandeurs de l'imposture se mirent à crier à haute voix : " Voyez comment l'image de notre Sauveur transpire du sang! Mais il faut que cela se produise, car l'hérésie est entrée dans l'église." Immédiatement, beaucoup de gens de rang inférieur, voire du vulgaire de tous les rangs, furent terrifiés à la vue d'une preuve si miraculeuse et indéniable du mécontentement divin ; ils précipitèrent hors de l'église, convaincus que les doctrines du protestantisme émanaient d'une source infernale et que le salut ne se trouvait que dans le sein de leur propre église infaillible.

Cet incident, aussi ridicule qu'il puisse paraître pour le lecteur éclairé, eut une grande influence sur l'esprit des ignorants irlandais et répondait au but des imposteurs impudents qui l'avaient inventé, jusqu'à vérifier le progrès de la religion réformée en Irlande matériellement ; de nombreuses personnes ne purent pas résister à la conviction qu'il existait de nombreuses erreurs et corruptions dans l' Église romaine, mais elles furent émerveillées au point de faire silence devant cette prétendue manifestation de colère divine, amplifiée à outrance par le sacerdoce fanatique et intéressé.

Nous avons très peu de précisions sur l'état de la religion en Irlande au cours du reste du règne d'Edouard VI et de la plus grande partie de celui de Marie. Vers la conclusion du règne barbare de ce bigot implacable, elle tenta d'étendre ses persécutions inhumaines sur cette île ; mais ses intentions diaboliques furent heureusement contrariées de la manière providentielle suivante, dont les détails sont relatés par des historiens de bonne autorité.

Marie avait nommé le Dr Pole (un agent du sanguinaire Bonner) l'un des commissaires pour avoir concrétisé ses intentions barbares. Arrivé à Chester avec sa commission, le maire de cette ville, papiste, l'attendait ; quand le docteur sortit de son sac en tissu un autre en cuir, lui dit : " Voilà une commission qui va fouetter les hérétiques d'Irlande." La maîtresse de la maison étant protestante et ayant un frère à Dublin, du nom de John Edmunds, fut très troublée par ce qu'elle avait entendu. Mais voyant que l'occasion se présentait alors que le maire prenait congé et que le médecin l'accompagnait poliment en bas, elle ouvrit la boîte, sortit la commission et posa à sa place une feuille de papier avec un paquet de cartes et le fripon des clubs au-dessus. Le médecin, ne se doutant pas du tour qui lui avait été joué, y mit la boîte et arriva avec elle à Dublin, en septembre 1558.

Soucieux d'accomplir les intentions de sa "pieuse" maîtresse, il rendit immédiatement service à Lord Fitz-Walter, alors vice-roi, et lui présenta la boîte ; quand celle-ci fut ouverte, on n'y trouva rien à part un paquet de cartes. Cela surprenant toutes les personnes présentes, sa seigneurie déclara : " Nous devons nous procurer une autre commission et, dans l'intervalle, battons les cartes."

Le Dr Pole, cependant, serait directement rentré en Angleterre pour obtenir une autre commission mais dans l'attente d'un vent favorable, la nouvelle de la mort de la reine Marie parvint et les protestants échappèrent ainsi à une persécution extrêmement cruelle. Le récit ci-dessus, comme nous l'avons vu précédemment, est confirmé par les historiens les plus crédibles, qui ajoutent que la reine Elisabeth avait versé une pension de quarante livres par an à Elizabeth Edmunds, mentionnée ci-dessus, pour avoir ainsi sauvé la vie de ses sujets protestants.

Sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier, l'Irlande était presque constamment agitée par des rébellions et des insurrections, qui, bien qu'elles ne s'inspiraient pas toujours de la divergence des opinions religieuses entre anglais et irlandais, s'en trouvaient aggravées et rendues plus amères et irréconciliables pour cette cause. Les prêtres papistes exagérèrent astucieusement les fautes du gouvernement anglais et exhortèrent sans cesse leurs auditeurs ignorants et ayant des préjugés de la légalité de l'assassinat des protestants, leur assurant que tous les catholiques assassinés dans le cadre d'une poursuite aussi pieuse seraient immédiatement reçus en félicité éternelle. Les dispositions naturellement ingouvernables des irlandais, dont profitaient ces concepteurs, les poussèrent à perpétuer des actes de violence barbare et injustifiable ; et il faut avouer que la nature instable et arbitraire de l'autorité exercée par les gouverneurs anglais n'était guère susceptible de gagner leur affection. Les Espagnols, eux aussi, par leurs forces de débarquement dans le sud et encourageant les indigènes mécontents à rejoindre leurs étendards, maintinrent l'île dans un état de turbulence et de guerre permanent. En 1601, ils débarquèrent à Kinsale un corps de quatre mille hommes et commencèrent ce qu'ils appelaient " la guerre sainte pour la préservation de la foi en Irlande ." ; ils furent assistés par un grand nombre d'irlandais, mais furent finalement totalement défaits par le député Lord Mountjoy et ses officiers.

Cela clôt les transactions du règne d'Elizabeth à l'égard de l'Irlande ; il s'ensuivit un intervalle de tranquillité apparente, mais la prêtrise papiste, toujours agitée et concevant des plans, cherchait à saper par des machinations secrètes ce gouvernement et cette foi à laquelle ils n'osaient plus s'attaquer ouvertement. Le règne pacifique de Jacques leur donnait l'occasion d'augmenter leur force et la maturation de leurs régimes, et sous son successeur, Charles Ier, leur nombre fut considérablement augmenté par les titulaires papistes archevêques, évêques, doyens, vicaires généraux, abbés, prêtres et frères ; pour cette raison, en 1629, l'exercice public des rites et des cérémonies papistes fut interdit.

Malgré cela, peu après, le clergé romain érigea une nouvelle université papiste à Dublin. Il procéda également à la construction de monastères et de couvents dans diverses parties du royaume ; dans quels lieux ce clergé très romain et les chefs des irlandais tinrent de fréquentes réunions ; et, de là, passait régulièrement en France, en Espagne, en Flandre, en Lorraine et à Rome ; là où le complot détestable de 1641 était en train de naître par la famille des O'Neal et leurs partisans.

Peu de temps avant le déclenchement de l'horrible complot, que nous allons maintenant raconter, les papistes d'Irlande avaient présenté une protestation aux seigneurs-justice de ce royaume, exigeant le libre exercice de leur religion et abrogeant toutes les lois contraires ; auquel les deux chambres du Parlement d'Angleterre répondirent solennellement qu'elles n'accepteraient jamais aucune tolérance envers la religion papiste de ce royaume.

Cela irrita et poussait davantage les papistes encore plus à mettre en exécution le complot diabolique concerté pour la destruction des protestants ; et il ne manqua pas le succès souhaité par ses projecteurs malveillants et rancuniers.

Le dessein de cet horrible complot était qu'une insurrection générale ait lieu en même temps dans tout le royaume et que tous les protestants, sans exception, soient assassinés. Le jour fixé pour cet horrible massacre était le 23 octobre 1641, fête d'Ignace Loyola, fondateur des jésuites ; et les principaux conspirateurs dans les principales parties du royaume firent les préparatifs nécessaires au conflit envisagé.

Pour que ce stratagème détestable réussisse de manière plus infaillible, les artifices les plus remarquables étaient exercés par les papistes ; et leur comportement lors de leurs visites chez les protestants, à ce moment-là, était d'une bonté plus apparente qu'ils ne l'avaient montrée jusqu'ici, ce qui fut fait plus complètement pour réaliser les desseins inhumains et perfides alors qu'ils méditaient contre eux.

L'exécution de ce complot sauvage fut retardée jusqu'à l'approche de l'hiver, ce qui risquait d'entraîner de plus grandes difficultés pour l'envoi de troupes d'Angleterre. Le cardinal Richelieu, le ministre français, avait promis aux conspirateurs une réserve considérable d'hommes et d'argent ; et beaucoup d'officiers irlandais avaient donné la plus grande assurance qu'ils seraient de tout cœur d'accord avec leurs frères catholiques dès que l'insurrection aurait eu lieu.

Le jour précédent celui qui avait été désigné pour exécuter cet horrible dessein était maintenant arrivé. Heureusement pour la métropole du royaume, le complot fut découvert par un certain Owen O'Connelly, un irlandais, pour lequel le Parlement pour le remercier de l'avoir signalé, vota pour lui 500 livres et une pension de 200 livres pour le restant de sa vie. Ce complot fut découvert de façon si inattendue, même quelques heures avant la ville et le château de Dublin, que la justice des seigneurs n'eut que le temps de se mettre, elle et la ville, dans une posture de défense adéquate. Lord M'Guire, qui était le principal dirigeant ici avec ses complices, fut saisi le soir même dans la ville ; on y trouva des épées, des hachettes, des haches, des marteaux et tout autre instrument de mort préparé pour la destruction et la disparition des protestants dans cette partie du royaume.

Ainsi la métropole fut-elle heureusement préservée ; mais la partie sanglante de la tragédie envisagée était une prévention déjà passée. Les conspirateurs étaient en armes dans tout le royaume tôt le matin du jour fixé, et chaque protestant tombé sur leur chemin était

immédiatement assassiné. Pas d'âge, pas de sexe, pas de condition, ne fut épargnée. La femme pleurant pour son mari égorgé et embrassant ses enfants sans défense, fut transpercée avec eux et mourut du même coup. Les vieux, les jeunes, les gens vigoureux et les infirmes subirent le même sort et furent unis dans une ruine commune.

En vain, sauf en cas de fuite, dès le premier assaut, les destructions furent partout relâchées et rencontrèrent à chaque tour les victimes traquées. En vain, on eut recours à des relations, à des compagnons, à des amis ; toutes les relations furent dissoutes et la mort fut donnée par la main de laquelle la protection fut implorée et attendue. Sans provocation, sans opposition, les anglais étonnés, vivant dans une paix profonde et, comme ils le pensaient, en pleine sécurité, furent massacrés par leurs plus proches voisins, avec lesquels ils entretenaient depuis longtemps des relations de bonté et de bons offices. De plus, même la mort était la moindre punition infligée par ces monstres sous forme humaine ; toutes les tortures que la cruauté gratuite pourrait inventer, toutes les douleurs persistantes du corps, les angoisses de l'esprit, les agonies du désespoir, ne pouvaient pas assouvir une vengeance excitée sans blessure et cruellement dérivée d'aucune cause juste.

La nature dépravée, même la religion pervertie, bien que encouragée par la plus grande licence, ne peut atteindre un degré de férocité plus grand que celui qui est apparu chez ces barbares sans merci. Même le sexe faible lui-même, naturellement sensible à ses propres souffrances et compatissant à celles des autres, imita ses robustes compagnons dans la pratique de chaque cruauté. Les enfants mêmes, instruits par l'exemple et encouragés par l'exhortation de leurs parents, portaient leurs faibles coups sur les cadavres des enfants sans défense des anglais.

L'avarice des irlandais ne suffisait pas non plus pour restreindre le moins possible leur cruauté. Telle était leur frénésie, que le bétail qu'ils avaient saisi, et qui de manière indue en avaient fait le leur, étaient, parce qu'ils portaient le nom d'anglais, massacrés régulièrement ou, lorsqu'ils étaient couverts de plaies, lâchés dans les bois pour y périr par des tourments lents à petit feu.

Les habitations spacieuses des planteurs étaient en cendres ou entièrement détruites. Et là où les malheureux propriétaires s'étaient enfermés dans les maisons et se préparaient à se défendre, ils périrent dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfants.

Telle est la description générale de ce massacre sans précédent, mais il reste maintenant, de par la nature de notre travail, que nous passions aux détails.

Les papistes fanatiques et sans pitié à peine avaient commencé à imbiber leurs mains de sang qu'ils répétaient chaque jour la terrible tragédie, et les Protestants de toutes les régions du royaume furent frappés de fureur par la mort d'une cruauté inouïe.

Les Irlandais ignorants étaient plus fortement incités à exécuter les tâches infernales des jésuites, des prêtres et des frères, qui, lorsque le jour de l'exécution du complot fut convenu,

recommandèrent dans leurs prières, la diligence dans le grand projet, dont ils disaient qu'il contribuerait grandement à la prospérité du royaume et à l'avancement de la cause catholique. Partout, ils déclaraient aux gens du peuple que les protestants étaient des hérétiques et qu'il ne fallait plus leur laisser vivre plus longtemps parmi eux ; en ajoutant qu'il n'y avait pas plus de péché de tuer un anglais que de tuer un chien ; et que le fait de les soulager ou de les protéger était un crime de la nature la plus impardonnable.

Les papistes ayant assiégé la ville et le château de Longford, et les habitants de ce dernier, protestants, qui se rendaient à condition de pouvoir se mettre en quartier, les assiégeants, au moment où les citadins parurent, les attaquèrent de la manière la plus impitoyable, d'abord leur prêtre, en guise de signal pour que les autres de passer à l'action, en déchiquetant d'abord le ventre du ministre protestant anglais ; après quoi ses partisans assassinèrent tout le reste, dont certains furent pendus, d'autres furent poignardés ou abattus, et un grand nombre de personnes furent frappées à la tête avec des haches prévues à cet effet.

La garnison de Sligo fut traitée de la même manière par O'Connor Slygah ; qui, lorsque les protestants quittèrent leurs cachettes, leur promis de s'adresser à Roscommon et de les transporter en toute sécurité par-dessus les montagnes du Curlew. Mais il les emprisonna d'abord dans une prison très répugnante, ne leur laissant que des céréales pour nourriture. Par la suite, lorsque quelques papistes se réjouissaient autour de leurs tasses, venus féliciter leurs frères méchants pour leur victoire sur ces créatures malheureuses, ces protestants qui survécurent furent amenés par les Frères Blancs et étaient soit tués, soit précipités sur le pont dans une rivière rapide, où ils furent bientôt détruits. On ajoute que cette méchante compagnie des Frères Blancs allait quelque temps après, en procession solennelle, l'eau bénite à la main, pour asperger le fleuve ; sous prétexte de le nettoyer et de le purifier des taches et de la pollution du sang et des cadavres des hérétiques, comme ils appelaient les malheureux Protestants qui ont été massacrés de façon inhumaine à ce moment précis.

À Kilmore, le Dr. Bedell, évêque de cette ville, avait installé et soutenu de manière charitable un grand nombre de protestants en détresse, qui avaient fui leurs habitations pour échapper aux cruautés diaboliques commises par les papistes. Mais ils ne jouirent pas longtemps de la consolation de vivre ensemble ; le bon prélat fut traîné de force hors de sa résidence épiscopale, immédiatement occupée par le docteur Swiney, évêque titulaire du pape de Kilmore, qui célébra la messe à l'église le dimanche suivant et ensuite saisit tous les biens et effets appartenant à l'évêque persécuté.

Peu de temps après, les papistes obligèrent le Dr. Bedell, ses deux fils et le reste de sa famille, ainsi que certains des chefs des Protestants qu'il avait protégés, à pénétrer dans un château en ruine appelé Lochwater, situé dans un lac au bord de la mer. Il y resta quelques semaines avec ses compagnons, s'attendant tous les jours à être mis à mort. La plus grande partie d'entre eux furent déshabillés, ce qui signifie que, comme la saison était froide (au mois de décembre) et que le bâtiment dans lequel ils étaient enfermés au sommet, ils endurèrent les

pires épreuves. Ils continuèrent dans cette situation jusqu'au 7 janvier, date à laquelle ils furent tous libérés. L'évêque fut reçu avec courtoisie dans la maison de Dennis O'Sheridan, l'un de ses membres du clergé, qu'il s'était converti à l'Église d'Angleterre ; mais il ne survécu longtemps à cette gentillesse. Pendant son séjour ici, il passa tout son temps dans des exercices religieux, afin de s'apprêter et se préparer lui-même ainsi que ses compagnons dans la douleur à leur grand changement, car rien, sauf une mort certaine, était perpétuellement devant leurs yeux. Il avait alors soixante et onze ans et, affligé d'une violente fièvre attrapée dans son dernier séjour au désert froid sur le lac, cela le jeta bientôt dans une fièvre de la nature la plus dangereuse. Trouvant sa dissolution à portée de main, il la reçut avec joie, comme l'un des premiers martyrs se précipitant à la hâte vers sa couronne de gloire. Après avoir parlé à son petit troupeau et les avoir exhortés à la patience, de la manière la plus pathétique, à la veille de leur dernier jour, après avoir béni solennellement son peuple, sa famille et ses enfants, il termina le cours de son ministère et sa vie le sept février 1642.

Ses amis et relations demandèrent à l'évêque intrus l'autorisation de l'enterrer, ce qui fut difficilement obtenu. Il leur dit d'abord que le cimetière était une terre sacrée et ne devrait plus être souillé par des hérétiques ; cependant, l'autorisation fut enfin accordée et, bien que le service funèbre de l'église ne fût pas aussi solennel que voulu (par crainte des papistes irlandais), cependant, quelques-uns des meilleurs, qui avaient eu la plus haute vénération pour lui tout au long de sa vie, amenèrent ses restes jusqu'à la tombe. Lors de cette inhumation, ils tirèrent plusieurs coups de feu en l'air en criant "*Requiescat in ulus Anglorum*," c'est-à-dire " Que le dernier des Anglais repose en paix." En ajoutant que comme il était l'un des meilleurs, il devrait être le dernier évêque anglais trouvé parmi eux. Sa connaissance avait été très vaste et il en aurait donné une plus grande preuve au monde s'il avait imprimé tout ce qu'il avait écrit. Peu de ses écrits furent sauvés ; les papistes ayant détruit la plupart de ce qu'il avait écrit ainsi que sa bibliothèque. Il avait rassemblé un grand nombre d'articles critiques sur les Écritures, qui, tous avec une grande malle remplie de ses manuscrits, tomba entre les mains des Irlandais. Heureusement, son grand manuscrit hébreu a été préservé et se trouve maintenant dans la bibliothèque d'Emanuel Collège à Oxford.

Dans la baronnie de Terawley, les papistes, à l'instigation des frères, obligèrent plus de quarante protestants anglais, dont certains étaient des femmes et des enfants, à la dure destinée de tomber par l'épée ou de se noyer dans la mer. Ceux-ci, qui choisissaient ces derniers, furent précipités, par les armes nues de leurs inexorables persécuteurs, dans les profondeurs où, avec leurs enfants dans les bras, ils commençaient par patauger jusqu'au menton, puis s'effondraient et périssaient ensemble.

Dans le château de Lisgool, plus de cent cinquante hommes, femmes et enfants furent brûlés ensemble ; et au château de Moneah, pas moins de cent étaient tous passés par le fil de l'épée. Un grand nombre de personnes furent également assassinées au château de Tullah, qui avait été livré à M'Guire sous la condition d'y avoir ses beaux quartiers ; mais à peine ce

méchant de base eut-il pris possession de l'endroit qu'il ordonna à ses fidèles d'assassiner le peuple, ce qui fut immédiatement fait avec la plus grande cruauté.

Beaucoup d'autres furent condamnés à mort par les moyens les plus horribles que seuls des démons et non des hommes auraient pu inventer. Certains d'entre eux étaient étendus avec le centre de leur dos sur l'axe central d'une calèche, les jambes posées sur le sol d'un côté, les bras et la tête de l'autre. Dans cette position, l'un des sauvages flagellaient l'objet de malheur sur les cuisses, les jambes, etc., tandis qu'un autre attisaient des chiens furieux, qui déchiraient ensuite les bras et les parties supérieures du corps ; et de cette manière terrible ils étaient privés de leur existence. Un grand nombre d'entre eux étaient attachés à la queue des chevaux, et les cavaliers plaçant les bêtes au galop, les malheureuses victimes étaient traînées jusqu'à rendre l'âme. D'autres étaient suspendus à de hauts gibets et un feu allumé sous eux en finissait avec leur vie, en partie par la pendaison et en partie par la suffocation.

Le sexe faible non plus n'échappa plus à la moindre parcelle de cruauté que leurs persécuteurs impitoyables et furieux pourraient projeter. Beaucoup de femmes, de tous âges, furent condamnées à mort de la manière la plus cruelle. Certaines, en particulier, furent attachées le dos à des postes des poteaux solides et, mises à nues jusqu'à la taille, les monstres inhumains leur coupaient le sein droit avec des cisailles, ce qui, bien sûr, les soumettaient aux tourments les plus atroces ; et dans cette position, ils les laissaient se vider de leur sang jusqu'à en périr.

Telle était la férocité sauvage de ces barbares, que même les embryons furent tirés hors de l'utérus pour en devenir les victimes. De nombreuses mères malheureuses furent pendues nues dans les branches des arbres, leur corps coupé par endroits et à l'air libre, leurs enfants innocents leur avaient été enlevés et jetés à des chiens et à des porcs. Et pour augmenter le caractère horrible de la scène, ils obligeraient le mari à en être spectateur avant de souffrir à son tour.

À la ville d'Issenskeath, ils pendirent plus de cent protestants écossais, sans plus de pitié qu'ils ne l'avaient fait pour les anglais. M'Guire, se rendant au château de cette ville, souhaita parler au gouverneur. Alors qu'il lui permit d'entrer, il brûla immédiatement les archives du comté qui y étaient conservées. Ensuite, il demanda 1000 livres au gouverneur, qui, après l'avoir reçu, l'obligea immédiatement à entendre la messe et à jurer qu'il continuerait à le faire. Et pour compléter ses horribles barbaries, il ordonna que la femme et les enfants du gouverneur soient pendus devant lui ; en plus de massacrer au moins cent habitants. Plus de mille hommes, femmes et enfants furent conduits, en plusieurs groupes, vers le pont de Portadown, qui était cassé par le milieu, obligés de se jeter à l'eau et tous ceux qui tentaient de se rendre jusqu'à la rive furent frappés à la tête.

Dans la même partie du pays, au moins quatre mille personnes furent noyées dans des lieux différents. Les papistes inhumains, après les avoir dépouillés, les conduisirent comme des bêtes à l'endroit désigné pour leur destruction ; et si certains, par fatigue ou infirmités

naturelles, ralentissaient, ils les piquaient avec leurs épées et leurs piques ; et pour terroriser la multitude, ils en assassinaient quelques-uns en chemin. Beaucoup de ces misérables, quand ils furent jetés à l'eau, essayèrent de se sauver en nageant jusqu'à la rive, mais leurs persécuteurs impitoyables empêchèrent que leurs efforts donnent des résultats, en tirant sur eux dans l'eau.

Dans un endroit, cent quarante anglais, après avoir été conduits nus et par très mauvais temps sur plusieurs kilomètres, furent tous assassinés au même endroit, certains pendus, d'autres brûlés, d'autres fusillés et beaucoup enterrés vivants ; et leurs bourreaux étaient si cruels qu'ils ne les laissaient pas prier avant de les priver de leur misérable existence. Ils prirent d'autres compagnies sous prétexte de les protéger, qui, de ce fait, poursuivirent leur voyage avec enthousiasme ; mais quand les perfides papistes les avaient conduits à un endroit favorable, ils les massacrèrent tous de la manière la plus cruelle.

Cent quinze hommes, femmes et enfants furent conduits, sur ordre de sir Phelim O'Neal, jusqu'au pont de Portadown, où ils furent tous forcés de se jeter dans la rivière et se noyèrent. Une femme, nommée Campbell, ne trouvant aucun moyen de s'échapper, saisit soudainement l'un des chefs des papistes dans ses bras et le tenu si fermement que les deux se noyèrent.

À Killyman, ils massacrèrent quarante-huit familles, dont vingt-deux furent brûlées ensemble dans une maison. Les autres furent pendus, abattus ou noyés.

À Kilmore, les habitants, qui comptaient environ deux cents familles, furent tous victimes de leur colère. Certains d'entre eux étaient assis chez eux jusqu'à ce qu'ils confessent où se trouvait leur argent ; après quoi ils les mettaient à mort. Le comté tout entier était une scène de boucherie courante, et des milliers de personnes périrent, en peu de temps, par l'épée, de famine, par le feu, l'eau et d'autres formes les plus cruelles que la rage et la malice pouvaient inventer.

Ces méchants sanglants montrèrent une forme de bonté envers certains en les envoyant immédiatement ; mais ils ne les laissaient nullement prier. D'autres furent emprisonnés dans des cachots immondes, mettant des verrous épais sur leurs jambes et gardés là jusqu'à ce qu'ils meurent de faim.

À Casel, ils mirent tous les protestants dans un cachot détestable, où ils les gardaient ensemble pendant plusieurs semaines dans la plus grande misère. Ils furent finalement relâchés, quand certains d'entre eux furent mutilés par des barbelés et laissés sur les routes pour périr à leur guise ; d'autres furent pendus et certains enterrés la tête au-dessus du sol, et les papistes, pour accroître leur misère, les traitaient avec dérision pendant leurs souffrances. Dans le comté d'Antrim, ils assassinèrent neuf cent cinquante-quatre protestants en une matinée ; et ensuite environ douze cents autres dans ce comté.

Dans une ville appelée Lisnegary, ils forcèrent vingt-quatre protestants à entrer dans une maison, puis y mirent le feu, les brûlèrent ensemble, se moquant de leurs cris.

Entre autres actes de cruauté, ils prirent deux enfants appartenant à une anglaise et firent sortir leurs cerveaux devant elle, après quoi ils jetèrent la mère dans une rivière où elle se noya. Ils firent la même chose à de nombreux autres enfants, à la grande affliction de leurs parents et au déshonneur de la nature humaine.

À Kilkenny, tous les protestants, sans exception, furent mis à mort ; et certains d'entre eux d'une manière si cruelle à laquelle nul n'avait jamais pensé auparavant.

Ils battirent une anglaise avec une barbarie tellement sauvage qu'elle ne lui restait que très peu d'os ; après quoi ils la jetèrent dans un fossé ; mais non satisfaits de cela, ils lui prirent son enfant, une fille d'environ six ans, et après lui avoir déchiré le ventre, ils la jetèrent à sa mère pour y languir jusqu'à ce qu'elle périsse. Ils forcèrent un homme à se rendre à la messe, après quoi ils lui déchirèrent le corps et le laissèrent ainsi. Ils en virent un autre, coupèrent la gorge de sa femme et, après avoir vidé la cervelle de leur enfant, un bébé, le jetèrent aux porcs, qui le dévorèrent avidement.

Après avoir commis ces horribles cruautés et plusieurs autres, ils prirent les têtes de sept protestants, et parmi eux celle d'un pieux ministre, qu'ils fixèrent à la croix du marché. Ils mirent un bâillon dans la bouche du ministre, puis lui fendirent les joues et, déposant une feuille de Bible devant lui, lui dirent de prêcher, car sa bouche était suffisamment grande. Ils firent plusieurs autres choses par dérision et exprimèrent la plus grande satisfaction d'avoir ainsi assassiné et exposé les malheureux Protestants. Il est impossible de concevoir le plaisir que ces monstres exercèrent dans l'exercice de leur cruauté et l'augmentation de la misère de ceux qui étaient tombés entre leurs mains. Quand ils les massacraient, ils disaient : " Ton âme au diable." L'un de ces mécréants entrait dans une maison avec les mains imbibées de sang et se vantait du sang anglais et du fait que son épée avait piqué jusqu'à la peau la peau blanche des protestants. Quand l'un d'entre eux avait tué un protestant, d'autres venaient et recevaient une gratification en coupant et en mutilant le corps ; après quoi ils le laissaient exposée afin d'être dévoré par des chiens ; et quand ils en avaient tué un certain nombre, ils se vantaient du fait que le diable leur était redevable d'avoir envoyé tant d'âmes en enfer. Mais il n'est pas étonnant qu'ils doivent ainsi considérer les chrétiens comme innocents lorsqu'ils hésitaient à ne pas blasphémer contre Dieu et sa très sainte Parole.

À un endroit, ils brûlèrent deux Bibles protestantes, puis ils déclarèrent avoir brûlé des flammes infernales. Dans l'église de Powerscourt, ils brûlèrent la chaire, les bancs, les coffres et les bibles qui en faisaient partie. Ils prirent d'autres Bibles et, après les avoir mouillés avec de l'eau sale, les jetèrent sur le visage des Protestants, en disant : " Nous savons que vous voulez une bonne leçon ; en voici une excellente pour vous ; venez demain, et vous aurez aussi un bon sermon comme celui-ci."

Ils traînèrent certains des Protestants par les cheveux dans l'église, où ils les déshabillèrent et les fouettèrent de la façon la plus cruelle, leur disant en même temps que s'ils venaient demain, ils devaient entendre le même sermon.

À Munster, ils mirent à mort plusieurs ministres de la manière la plus choquante. Un, en particulier, fut complètement déshabillé et conduit devant eux, piqué avec des épées et des fléchettes jusqu'à ce qu'il tombe, et expire.

À certains endroits, ils arrachèrent les yeux, coupèrent les mains des Protestants et les dirigèrent vers les champs pour qu'ils y errent avec leur misérable existence. Ils obligèrent beaucoup de jeunes hommes à forcer leurs parents âgés à se jeter dans une rivière où ils se noyèrent. Ils firent de même en obligeant les épouses à aider à pendre leurs maris et les mères à trancher la gorge de leurs enfants.

Dans un endroit, ils obligèrent un jeune homme à tuer son père, puis le pendirent immédiatement. Dans un autre cas, ils forcèrent une femme à tuer son mari, puis ont obligèrent le fils à la tuer, puis lui tirèrent une balle dans la tête.

À un endroit appelé Glaslow, un prêtre papiste, avec quelques autres, persuada quarante Protestants à se réconcilier avec l'Église de Rome. Dès qu'ils le firent, ils leur dirent qu'ils étaient de bonne foi qu'ils empêcheraient qu'ils s'en départissent et qu'ils se transforment en hérétiques en les expulsant du monde, ce qu'ils firent en les égorgeant immédiatement.

Dans le comté de Tipperary, plus de trente protestants, hommes, femmes et enfants tombèrent entre les mains des papistes qui, après les avoir déshabillés, les assassinèrent avec des pierres, des haches, des épées et d'autres armes.

Dans le comté de Mayo, une soixantaine de protestants, dont quinze ministres, devaient être conduits en toute sécurité à Galway par un Edmund Burke et ses soldats ; mais ce monstre inhumain en profita pour dégainer son épée, comme une indication de son dessein aux autres, qui suivirent immédiatement son exemple et les assassinèrent tous. Certains furent poignardés, eurent des piques passés à travers tous leurs corps et plusieurs furent noyés.

Dans le comté de Queen's, un grand nombre de protestants furent condamnés à des morts des plus choquantes. Cinquante ou soixante personnes furent placées ensemble dans une même maison. Après avoir été incendiées, elles périrent toutes dans les flammes. Beaucoup furent déshabillés et attachés à des chevaux par des cordes les liants par le milieu de leurs corps, furent traînés dans des tourbières jusqu'à leur mort. Certains furent suspendus par les pieds à des charbonniers plantés dans des poteaux ; et dans cette posture misérable laissé jusqu'à ce qu'ils périssent. D'autres étaient attachés au tronc d'un arbre, suspendus à une branche en haut. Sur celle-ci pendait un bras qui supportait principalement le poids du corps ; et l'une des jambes était relevée et fixée au tronc, tandis que l'autre pendait droite. Dans cette posture affreuse et insupportable, ils restèrent aussi longtemps que la vie le permettait, un spectacle agréable aux yeux de leurs persécuteurs assoiffés de sang. À Clownes, dix-sept hommes furent enterrés vivants ; et un anglais, sa femme, cinq enfants ainsi qu'une une servante furent tous pendus ensemble, puis jetés dans un fossé. Ils en suspendirent beaucoup par les bras à des branches d'arbres, avec un poids à leurs pieds ; et d'autres par le milieu, dans

une posture dans laquelle ils les laissaient jusqu'à leur mort. Plusieurs furent pendus à des moulins à vent et, avant d'être à moitié morts, les barbares les coupaient en morceaux avec leurs épées. D'autres, hommes et femmes, ainsi que des enfants, furent coupés et perforés à diverses parties de leur corps et furent abandonnés se vautrant dans le sang pour périr là où ils étaient tombés. Une pauvre femme fut pendue à un gibet avec son enfant, un bébé d'environ 12 mois, pendu par le cou avec les cheveux de la tête de sa mère, et termina ainsi sa courte mais misérable existence.

Dans le comté de Tyrone, pas moins de trois cents protestants furent noyés en une journée ; et beaucoup d'autres furent pendus, brûlés et autrement mis à mort. Le docteur Maxwell, recteur de Tyrone, vivait à cette époque près d'Armagh et souffrait énormément de ces sauvages sans merci. Lors de son interrogatoire, ayant prêté serment devant les commissaires du roi, celui-ci déclara que les papistes irlandais lui avaient dit, qu'ils avaient, à plusieurs reprises, détruit en un seul lieu 12 000 protestants qu'ils avaient massacrés de manière inhumaine à Glynwood dans leur fuite du comté d'Armagh.

Comme la rivière Bann n'était pas praticable et que le pont était cassé, les irlandais y jetèrent de force à différentes époques, un grand nombre de protestants sans défense et sans arme, poussant violemment des piques et des épées dans le fleuve, où ils moururent misérablement.

La cathédrale d'Armagh n'échappa pas non plus à la fureur de ces barbares, elle fut incendiée avec malveillance par leurs dirigeants, jusqu'à ce qu'il n'en reste que des cendres. Et pour extirper, si possible, la race même de ces malheureux protestants, qui vivaient à Armagh ou à proximité, les irlandais brûlèrent d'abord toutes leurs maisons, puis rassemblèrent plusieurs centaines de ces innocents, jeunes et vieux, sous prétexte de les autoriser de les escorter en toute sécurité à Colerain, quand ils tombèrent par traîtrise sur eux en chemin et les assassinèrent de façon inhumaine.

Les mêmes horribles barbaries que celles que nous avons décrites furent pratiquées contre les misérables protestants dans presque toutes les parties du royaume et, quand on estima ensuite le nombre de ceux qui avaient été sacrifiés pour satisfaire les âmes diaboliques des papistes : il s'élevait à cent cinquante mille. Mais il reste maintenant que nous passions aux détails qui suivirent.

Ces malheureux sans foi ni loi, aguerris et devenus tellement insolents (bien que par des méthodes accompagnées de barbaries excessives, peuvent-être pas encore égalées), prirent rapidement possession du château de Newry, où étaient entreposés les magasins et les munitions du roi et, avec aussi peu de difficulté, se rendirent maîtres de Dundalk. Ils prirent ensuite la ville d'Ardee, où ils assassinèrent tous les protestants, puis se rendirent à Drogheda. La garnison de Drogheda n'était pas en état de soutenir un siège, même si, chaque fois que les irlandais renouvelaient leurs attaques, ils étaient vigoureusement repoussés par un nombre très inégal de forces du roi et par quelques citoyens protestants fidèles dirigés par Sir Henri

Tichborne, gouverneur, assisté du lord vicomte Moore. Le siège de Drogheda commença le 30 novembre 1641 et se poursuivit jusqu'au 4 mars 1642, date à laquelle Sir Phelim O'Neal et les scélérats irlandais sous lui furent forcés de se retirer.

Entre-temps, dix mille soldats de l'Écosse furent envoyés aux derniers protestants d'Irlande, qui, étant correctement divisés dans les parties les plus capitales du royaume, exclurent heureusement le pouvoir des sauvages irlandais ; et les protestants vécurent un moment dans la tranquillité.

Sous le règne du roi Jacques II, ils furent à nouveau interrompus, car lors d'un parlement tenu à Dublin en 1689, un grand nombre de membres de la noblesse protestante, du clergé et de la gentry d'Irlande furent accusés de haute trahison. Le gouvernement du royaume était alors investi du comté de Tyrconnel, papiste fanatique et ennemi invétéré des protestants. Sur ses ordres, ils furent à nouveau persécutés dans diverses parties du royaume. Les revenus de la ville de Dublin furent saisis et la plupart des églises furent transformées en prisons. Et s'il n'y avait pas eu la résolution et la bravoure peu commune des garnisons de la ville de Londonderry et de la ville d'Inniskillin, il n'y aurait pas eu un seul lieu de refuge pour les protestants en détresse de tout le royaume ; mais tout doit avoir été livré au roi Jacques et au parti papiste furieux qui le gouvernait. Le siège remarquable de Londonderry fut ouvert le 18 avril 1689 par vingt mille papistes, la fleur de l'armée irlandaise. La ville n'était pas suffisamment protégée pour soutenir un siège, les défenseurs étant constitués d'un corps de protestants indisciplinés et bruts, qui s'étaient réfugiés jusque-là pour s'abriter, et d'un demi-régiment de soldats disciplinés de Lord Mountjoy, avec la majeure partie des habitants, ce qui en faisait tout seulement sept mille trois cent soixante et un combattants.

Les assiégés espéraient d'abord que leurs réserves de maïs et autres produits de première nécessité suffiraient, mais à la suite du siège, leurs besoins augmentèrent et ceux-ci devinrent enfin si importants que pendant un temps considérable avant que le siège ne soit levé, une pinte d'orge grossière, une petite quantité de légumes verts, quelques cuillerées d'amidon, avec une proportion très modérée de chair de cheval, constituaient la ration d'un soldat pendant. Et ils furent finalement réduits à des extrémités telles qu'ils mangèrent des chiens, des chats et des souris.

Leur misère s'accroissant avec le siège, beaucoup, par simple faim et par besoin, furent endoloris et dépérirent, ou tombèrent morts dans les rues. Et il est remarquable que, lorsque leurs secours attendus de longue date arriva d'Angleterre, ils étaient sur le point d'être réduits à cette alternative, soit pour préserver leur existence en se mangeant les uns les autres, soit en essayant de se frayer un chemin à travers les irlandais, qui devaient infailliblement causer leur destruction.

Leurs secours vinrent avec joie par les navires Mountjoy de Derry et Phoenix de Colerain ; à cette époque, il ne leur restait plus que neuf chevaux maigres avec une pinte de farine à chaque homme. A cause de la faim et des fatigues de la guerre, leurs sept mille trois cent

soixante et un combattants étaient réduits à quatre mille trois cent, dont une partie avait été rendue inutilisable.

De même que les calamités des assiégés étaient grandes, il en était de même pour les terreurs et les souffrances de leurs amis et relations protestants ; tous (même des femmes et des enfants) furent chassés de force du pays à une trentaine de kilomètres et furent réduits inhumainement à la triste nécessité de passer des jours et des nuits sans nourriture ni couvert, devant les murs de la ville et furent ainsi exposés aux tirs incessants de l'armée irlandaise de l'extérieur ainsi qu'au tir de leurs amis de l'intérieur.

Mais les secours d'Angleterre arrivant heureusement mirent fin à leur affliction ; et le siège fut levé le trente et un juillet, après avoir été maintenu pendant trois mois.

La veille du lever du siège de Londonderry, les Inniskillers engagèrent un corps de six mille catholiques irlandais à Newton, à Butler ou à Crown-Castle, dont près de cinq mille furent assassinés. Ceci, avec la défaite à Londonderry, découragea les papistes et ils abandonnèrent toute tentative supplémentaire de persécuter les protestants.

L'année suivante, à savoir 1690, les Irlandais prirent les armes en faveur du prince qui avait abdiqué, le roi Jacques II, mais ils furent totalement défaits par son successeur, le roi Guillaume III. Ce monarque, avant de quitter le pays, les réduisit à un état de sujétion qui a continué depuis.

Malgré tout, l'intérêt protestant repose actuellement sur une base beaucoup plus solide qu'il y a un siècle. Les irlandais, qui menaient autrefois une vie instable et errante, dans les bois, les tourbières et les montagnes, et vivaient de la déprédation de leurs voisins, ceux qui, le matin, saisissaient la proie et divisaient le butin la nuit, sont devenus depuis de nombreuses années calmes et civilisés. Ils goûtent les choses raffinées de la société anglaise et les avantages du gouvernement civil. Ils commercent dans nos villes et sont employés dans nos manufactures. Ils sont également reçus dans des familles anglaises et traité avec une grande humanité par les protestants.

Chapitre XX - Les Vies, les Souffrances et les Persécutions des Quakers

En traitant ces personnes de manière historique, nous sommes obligés de recourir à beaucoup de tendresse. On ne saurait nier qu'ils diffèrent de la généralité des protestants en ce qui concerne certains points capitaux de la religion, et pourtant, en tant que dissidents protestants, ils sont inclus dans la description de l'acte de tolérance. Il ne nous appartient pas de chercher à savoir si des personnes partageant les mêmes sentiments ont existé dans les premiers temps du christianisme : peut-être, à certains égards, ne l'avaient-elles pas fait, mais nous devons écrire à leur propos non pas ce qu'elles étaient, mais ce qu'elles sont maintenant. Le fait qu'ils aient été traités par plusieurs écrivains d'une manière très méprisante est certain ; qu'ils ne méritaient pas un tel traitement, est également certain.

L'appellation de Quakers leur a été décernée à titre de reproche, en raison de leurs convulsions apparentes à laquelle ils ont dû faire face lors de leurs discours, parce qu'ils s'imaginaient qu'ils étaient l'effet de l'inspiration divine.

Il nous importe peu à l'heure actuelle, de chercher à savoir si les sentiments de ces gens sont conformes à l'Évangile, mais il est certain que leur premier dirigeant, pris de manière séparée, était un homme de naissance obscure, qui eut sa première existence dans le Leicestershire, aux environs de 1624. En parlant de cet homme, nous exprimerons nos propres sentiments de manière historique et, en les associant à ce qui a été dit par les Amis eux-mêmes, nous nous efforcerons de fournir un récit complet.

George Fox était issu de parents honnêtes et respectés, qui l'avaient élevé dans la religion nationale : mais depuis l'enfance, il paraissait religieux, calme, solide et soumis, malgré son âge, et ayant de la connaissance comme peu de gens au sujet des choses divines. Il fut formé à l'élevage et à d'autres métiers de la campagne, et était particulièrement enclin à l'occupation solitaire de berger ; un emploi qui lui convenait fort bien à plusieurs égards, tant pour son innocence que pour sa solitude ; et était un juste emblème vus son ministère et son service. En 1646, il abandonna entièrement l'Église nationale, dans les principes duquel il avait été élevé, comme on l'a vu précédemment ; et en 1647, il se rendit dans le Derbyshire et le Nottinghamshire sans chercher à se rendre dans des endroits particuliers, mais traversa seul plusieurs villes et villages, quelle que fût sa pensée.

" Il jeûna beaucoup," déclara Swell, " et marchait souvent dans des lieux à l'écart, sans autre compagnon que sa Bible." " Il rendit visite aux personnes les plus retirées et religieuses de ces régions," dit Penn, " et certains là-bas à quelque exception près, sinon à l'exception de personne dans ce pays attendaient la consolation d'Israël nuit et jour ; comme Zacharie, Anne, Siméon dans l'ancien temps. Il fut envoyé à ceux-là et il les rechercha dans les comtés voisins, et parmi eux, il séjourna jusqu'à ce que son plus vaste ministère lui soit confié. À ce moment-là, il enseignait et était un exemple de silence, s'efforçant de les soustraire aux performances de soi, témoignant à ceux-ci et les tournant vers la lumière du Christ en eux, et les

encourageant à attendre avec patience et à en sentir le pouvoir de remuer dans leurs cœurs, que leur connaissance et leur culte de Dieu pourrait se trouver dans le pouvoir d'une vie sans fin, qui se trouvait dans la lumière à laquelle quiconque aurait obéit lors de sa manifestation dans l'homme : car dans le Verbe était la vie, et cette vie est la lumière des hommes. La Parole, lumière chez les hommes, et la vie chez les hommes aussi, comme on obéit à la lumière, les enfants de la lumière vivant par la vie de la Parole, par laquelle la Parole les engendre de nouveau pour Dieu, qui est la génération et la nouvelle naissance, sans laquelle il n'y a pas d'entrée dans le Royaume de Dieu, et pour qui quiconque vient est plus grand que Jean : c'est, que la dispensation de Jean, qui n'était pas celle du Royaume, mais la consommation des temps légaux et précurseurs de l'Évangile, le temps du Royaume. En conséquence, plusieurs réunions se tenaient dans ces régions ; et ainsi son temps fut employé pendant quelques années."

En 1652, " il reçut une visitation de la grande œuvre de Dieu sur la terre et de la manière dont il devait s'y rendre, dans un ministère public, pour le commencer." Il se dirigea vers le nord, " et partout où il se rendit, sinon avant d'y être arrivé, on lui montra son exercice et son service particuliers, de sorte que le Seigneur était vraiment son chef." Il s'était fait un grand nombre de convertis à ses opinions et de nombreux hommes pieux et bons le rejoignirent dans son ministère. Ceux-ci visitaient spécialement les assemblées publiques afin de les réprimander, les réformer et les exhorter ; parfois dans les marchés, les foires, les rues et au bord de la route," invitant les gens à se repentir et à revenir au Seigneur, avec leur cœur et leur bouche ; les dirigeant vers la lumière du Christ en eux, pour voir, examiner et reconsidérer leurs voies, éviter le mal et faire la volonté bonne et agréable de Dieu."

Le travail pour lequel ils se croyaient appelés ne se faisait pas sans opposition étant souvent humiliés, lapidés, frappés, battus, fouettés et emprisonnés, bien qu'honnêtes hommes de bonne foi et ayant laissé femmes, enfants, maisons et terres pour les visiter avec un appel vivant à la repentance. Mais ces méthodes coercitives plutôt que de diminuer leur zèle le démultiplia, et dans ces régions, ils gagnèrent beaucoup de prosélytes, et parmi eux plusieurs magistrats, et d'autres du meilleur genre. Ils comprirent que le Seigneur leur avait interdit de tirer leur chapeau à qui que ce soit, quelle que soit la classe sociale, haute ou basse, et leur demandait de parler au peuple, sans distinction, un langage direct. Ils saluaient les gens en leur disant bonjour ou bonsoir et ne pouvaient plier le genou à personne, même à l'autorité suprême.

Les hommes et les femmes portaient une robe simple et nette, différente de la mode de l'époque. Ils ne donnaient ni n'acceptaient aucun titre de respect ou d'honneur, et ils n'appelaient aucun homme maître sur la terre. Ils citaient plusieurs textes des Écritures pour défendre ces singularités ; tels que, " ne jure pas du tout." " Comment pouvez-vous croire, ceux qui reçoivent un honneur les uns des autres et ne cherchent pas l'honneur qui vient de Dieu seul ?" etc., etc. Ils placèrent la base de la religion dans une lumière intérieure et une impulsion extraordinaire du Saint-Esprit.

En 1654, leur première réunion séparée à Londres eut lieu chez Robert Dring, à Watling-street (la Rue de Watling), car à ce moment-là, ils se répandirent dans tout le royaume et avaient organisé à de nombreux endroits des réunions ou assemblées, notamment à Lancashire et les lieux voisins, mais ils étaient toujours exposés à de grandes persécutions et à des procès de toutes sortes. L'un d'eux, dans une lettre au protecteur, Oliver Cromwell, expliqua, bien qu'aucune loi pénale en vigueur n'oblige les hommes à se conformer à la religion établie, mais les Quakers étaient exposés pour d'autres raisons ; ils étaient condamnés à une amende et emprisonnés pour avoir refusé de prêter serment ; de payer leurs dîmes ; d'avoir dérangé les assemblées publiques et de se réunir dans les rues et les lieux de villégiature ; certains d'entre eux furent fouettés comme des vagabonds et pour leurs discours clairs au magistrat.

Sous le signe de la tolérance, ils ouvrirent leurs réunions au Bull and Mouth, sur Aldersgate Street (la Rue d'Aldersgate), où des femmes et des hommes furent invités à parler. Leur zèle les transporta dans des extravagances, qui les exposèrent encore plus au fouet de leurs ennemis, qui les exercèrent sous diverses sévérités tout au long du règne suivant. Après la suppression de l'insurrection folle de Venner, le gouvernement, après avoir publié une proclamation interdisant aux anabaptistes, aux Quakers et aux hommes de la cinquième monarchie de s'assembler ou de se réunir sous prétexte d'adorer Dieu, à moins que ce ne soit dans une église paroissiale, une chapelle ou un autre ou des maisons privées, avec l'accord des personnes qui y habitaient, toutes les réunions dans d'autres lieux étant déclarées illégales et révoltantes, etc., etc., les Quakers jugèrent opportun de s'adresser au roi à ce sujet, ce qu'ils firent dans les termes suivants:

" O roi Charles!"

" Notre désir est que tu puisses vivre à jamais dans la crainte de Dieu et ton conseil. Nous te prions, toi et ton conseil, de lire ces versets suivants le doux cri de nos entrailles et la compassion pour notre âme et pour ton bien.

" Et, sache que nous sommes environ quatre cents prisonniers, dans cette ville et autour de celle-ci, d'hommes et de femmes de leur famille, ainsi que dans les prisons de comté, environ mille ; nous souhaitons que nos réunions ne soient pas divisées, mais que tout peut arriver à un procès équitable, afin que notre innocence soit établie."

" Londres, 16ème jour, onzième mois, 1660."

Le 28 du même mois, ils publièrent la déclaration mentionnée dans leur discours, intitulée " Une déclaration du peuple de Dieu inoffensif et innocent, appelé Quakers, contre toutes les séditions, les conspirateurs et les combattants du monde pour éliminer le motif de jalousie et de suspicion, tant des magistrats que des habitants du royaume, concernant les guerres et les combats." Elle fut présentée au roi le vingt et unième jour du onzième mois de 1660 et il leur promit, sur parole royale, de ne pas souffrir pour leurs opinions tant qu'ils vivraient en paix ; mais ses promesses furent très peu considérées par la suite. En 1661, ils prirent le courage de

demander à la Chambre des Lords de tolérer leur religion et de se dispenser de prêter serment, ce qu'ils considéraient comme illégal, et non d'une quelconque indifférence envers le gouvernement, ou de la conviction qu'ils étaient moins tenus par une affirmation, mais par conviction que tous les serments étaient illégaux ; et que jurer dans les occasions les plus solennelles était interdit dans le Nouveau Testament. Leur demande fut rejetée et, au lieu de leur accorder réparation, un acte fut adopté à leur encontre, dont le préambule énonçait :

" Vu que plusieurs personnes ont souscrit à l'opinion qu'un serment, même devant un magistrat, était illégal et contraire à la Parole de Dieu et alors que, sous prétexte de culte religieux, lesdites personnes se rassemblent en grand nombre dans plusieurs parties du royaume, se séparant du reste des sujets de Sa Majesté, des congrégations publiques et des lieux de culte divins habituels qu'il soit donc décrété que si, après le 24 mars 1661-2, de telles personnes refusent de prêter serment légalement ou de persuader des tiers de le faire, ou de maintenir, par écrit ou autrement, l'illégalité de prêter serment ; ou s'ils se réunissent pour un culte religieux, au moins cinq personnes âgées de quinze ans, ils payeront cinq livres pour la première infraction, dix livres pour la première infraction et abjureront le royaume ou seront transporté dans les plantations : et les juges de paix lors de leurs audiences publiques pourront entendre et enfin se prononcer sur l'affaire."

Cet acte eut un effet terrible sur les Quakers, même s'il était connu et notoire que ces personnes consciencieuses étaient loin de la sédition ou de la désaffection du gouvernement. George Fox, dans son adresse au roi, l'informa que trois mille soixante-huit de leurs amis avaient été emprisonnés depuis la restauration de Sa Majesté ; que leurs réunions étaient quotidiennement interrompues par des hommes armés de matraques et de armes, et que leurs amis étaient jetés à l'eau et foulés aux pieds jusqu'à ce que le sang coule, ce qui donnait lieu à leur rencontre dans les rues. Un texte fut imprimé, signé par douze témoins, qui indique que plus de quatre mille deux cents Quakers furent emprisonnés ; et cinq cents d'entre eux se trouvaient à Londres, aux alentours et dans les faubourgs ; dont plusieurs étaient morts dans les prisons.

Selon un récit publié à l'époque, six cents d'entre eux étaient en prison, uniquement pour des raisons religieuses, dont plusieurs furent bannis dans les plantations. En bref, les Quakers donnèrent tellement de travail aux informateurs qu'ils avaient moins de temps pour assister aux réunions des autres dissidents.

Pourtant, malgré toutes ces calamités, ils se comportèrent avec patience et modestie envers le gouvernement et, à l'occasion du complot de Ryehouse, en 1682, ils jugèrent bon de déclarer leur innocence dans ce faux complot, dans un discours adressé au roi, dans lequel " ils appelèrent au Chercheurs de tous les cœurs," dirent-ils, " leurs principes ne leur permettaient pas de prendre les armes défensives, encore moins de se venger des blessures qu'ils avaient reçues des autres : qu'ils priaient continuellement pour la sécurité et la préservation du roi ; l'occasion de demander humblement à sa majesté de compatir avec leurs

amis souffrants, dont les prisons étaient si remplies, qu'ils voulaient de l'air, au danger apparent de leur vie, et au danger qu'il présentaient une infection dans divers endroits. De plus, plusieurs maisons, magasins, granges et champs furent saccagés, et les marchandises, le maïs et le bétail emportés, au détriment du commerce et de l'élevage, et appauvrissant un grand nombre de personnes calmes et industrieuses, et ce, pour autre raison que l'exercice d'une tendre conscience du culte du Dieu tout-puissant, qui est souverain Seigneur et roi des consciences des hommes.".

Lorsque Jacques II accéda au trône, ils s'adressèrent honnêtement et clairement à ce monarque en lui disant : " Nous sommes venus témoigner de notre chagrin devant la mort de notre bon ami Charles et de notre joie de ce que vous êtes devenu notre gouverneur. On nous a laissé entendre que vous n'êtes pas adepte de l'Église anglicane et nous ne le sommes pas non plus, c'est pourquoi nous espérons que vous nous accorderez la même liberté que celle que vous vous accordez, ce qui, en vous souhaitant toutes sortes de bonheur."

Lorsque Jacques, par son pouvoir de dispensation, accorda la liberté aux dissidents, ils commencèrent à jouir d'un peu de repos après leurs ennuis ; et en effet il en était grand temps, car ils étaient éreintés au plus haut point. L'année précédente, ils lui adressèrent une pétition de cessation de leurs souffrances, disant : " celle de plus de mille cinq cents de leurs amis, hommes et femmes, et il en reste mille trois cent quatre-vingt-trois, dont deux cents sont des femmes, dont beaucoup sont condamnées à mort par praemunire, et plus de trois cents à proximité, pour avoir refusé le serment d'allégeance, car elles ne pouvaient prêter serment. Trois cent cinquante décédèrent en prison depuis 1680 ; à Londres, la prison de Newgate fut pleine à craquer, ces deux dernières années, parfois avec une vingtaine de personnes dans une pièce où plusieurs étouffaient et d'autres, qui furent emmenées malades, décédèrent de fièvres malignes en quelques jours : de grandes violences, des détresses atroces, des dégâts dévastateurs furent infligés aux biens et à la succession des gens, par une compagnie d'informateurs inactifs, extravagants et sans pitié, par des persécutions sur l'acte conventuel, et d'autres, aussi sur qui tam writs (pouvant ainsi recevoir toute la ou une partie de la sentence), et par d'autres procédés, pour vingt livres par mois, et deux tiers de leurs domaines saisis pour le roi.

Certains n'avaient pas de lit sur lequel se reposer, d'autres n'avaient pas de bétail pour labourer le sol, ni de maïs pour se nourrir ou se nourrir de pain, ni d'outils pour travailler ; ces informateurs et huissiers de justice par endroits s'infiltraient dans des maisons et causaient un grand désordre sous prétexte de servir le roi et l'église. Selon le droit commun, nos assemblées religieuses furent accusées d'être des émeutières et des perturbateurs de la paix publique dont un grand nombre des adhérents furent enfermés dans des prisons sans distinction d'âge, et beaucoup se retrouvèrent dans des trous ou des cachots. La saisie de 20 livres par mois s'éleva à plusieurs milliers, et plusieurs personnes qui employaient des centaines de pauvres dans des usines ne pouvaient plus le faire en raison de leur longue peine d'emprisonnement. Ils n'épargnaient ni la veuve ni l'orphelin, et n'avaient pas même un lit sur lequel se coucher. Les

informateurs étaient à la fois témoins et procureurs, à la ruine d'un grand nombre de familles sobres ; et les juges de paix furent menacés de confiscation de cent livres, s'ils ne décernaient pas de mandats suite à leurs informations." Avec cette pétition, ils présentèrent une liste de leurs amis en prison, dans plusieurs comtés, s'élevant à quatre cent soixante.

Sous le règne du roi Jacques II, ces personnes furent traitées avec la plus grande indulgence suite à l'intercession de leur ami, M. Penn. Ils étaient maintenant devenus extrêmement nombreux dans de nombreuses régions du pays, et la colonisation de la Pennsylvanie ayant eu lieu peu après, nombre d'entre eux se rendirent en Amérique. Ils y jouirent des bénédictions d'un gouvernement pacifique et cultivèrent les arts de l'industrie honnête.

Comme toute la colonie était la propriété de M. Penn, il invita donc des personnes de toutes dénominations à venir s'installer avec lui. Une liberté de conscience universelle eut lieu ; et dans cette nouvelle colonie, les droits naturels de l'humanité furent établis pour la première fois.

Ces amis sont, à notre époque, un groupe de personnes très inoffensif et ne pouvant causer aucun tort ; mais à cela nous y prêteront plus attention ci-après. Par leur sages règles, non seulement ils se font honneur, mais ils servent énormément à la communauté.

Il peut être nécessaire ici de noter que, comme les Amis, communément appelés Quakers, ne prêtaient pas serment devant les cours de justice, leur affirmation était autorisée dans toutes les affaires civiles ; mais ils ne pouvaient pas poursuivre un criminel, car devant les tribunaux anglais, tous les éléments de preuve devaient être sous serment.

Voici le récit de la persécution des Amis, communément appelés Quakers, aux États-Unis vers le milieu du dix-septième siècle, où beaucoup de persécutions et de souffrances furent infligées à une secte de dissidents protestants, communément appelée Quakers : un peuple né à cette époque en Angleterre dont certains scellèrent leur témoignage de leur sang.

Pour avoir un récit plus détaillé sur les personnes citées ci-dessus, référez-vous à l'histoire de Sewell ou Gough à leur sujet.

Les principaux points sur lesquels leur non-conformité consciente les rendaient odieux aux peines de la loi étaient : 1. La résolution chrétienne de se rassembler publiquement pour le culte de Dieu, d'une manière qui soit agréable à leur conscience. 2. Leur refus de payer la dîme, qu'ils considéraient comme une cérémonie juive, abrogée par la venue du Christ. 3. Leur témoignage contre les guerres et les combats, pratique qu'ils jugèrent incompatible avec le commandement du Christ " Aimez vos ennemis," Matt. 5:44. 4. Leur obéissance constante au commandement du Christ : " Ne jurez pas," Matt. 5:34. 5. Leur refus de payer des taux ou des évaluations calculés pour la construction et la réparation de maisons pour un culte qu'ils n'approuvaient pas. 6. Leur utilisation du langage propre et scripturaire, " ton ." (" thou ." en ancien anglais) et " toi ." (" thee ." en ancien anglais, à une seule personne ; et leur désaffection de la coutume de se dévoiler la tête ou de se tirer une casquette en guise d'hommage à

l'homme. 7. La nécessité sous laquelle beaucoup se trouvèrent de publier ce qu'ils croyaient être la doctrine de la vérité ; et parfois même dans les lieux désignés pour le culte public national.

Leur non-respect en toute conscience des faits précédents les exposait à de nombreuses persécutions et souffrances, notamment des poursuites, des amendes, des passages à tabac cruels, des coups de fouet et d'autres châtiments corporels ; emprisonnement, bannissement et même la mort.

Faire un récit particulier de leurs persécutions et de leurs souffrances irait au-delà des limites de cet ouvrage : nous allons donc nous référer, pour cette information, aux histoires déjà mentionnées, et plus particulièrement au recueil de Besse sur leurs souffrances ; et nous limiterons notre récit ici principalement à ceux qui ont sacrifié leur vie et démontré, par leur disposition d'esprit, leur constance, leur patience et leur persévérance fidèle, qu'ils étaient influencés par un sens du devoir religieux.

Les persécutions à leur encontre furent nombreuses et répétées ; et parfois pour des transgressions ou des infractions que la loi n'envisage pas et n'englobe pas.

Un grand nombre des amendes et pénalités imposées à leur égard étaient non seulement déraisonnables et exorbitantes, mais, comme ils ne pouvaient pas toujours les payer, elles étaient parfois réduites à plusieurs fois à la valeur de la demande ; de nombreuses familles pauvres ont été profondément affligées et obligées de dépendre de l'aide de leurs amis.

Plusieurs étaient non seulement cruellement battus et fouettés publiquement, à l'instar des criminels, mais certains étaient marqués et d'autres avaient les oreilles coupées.

Un grand nombre de personnes furent longtemps confinées dans des prisons répugnantes; et comme conséquence dans lesquelles certains finirent leurs jours.

Beaucoup furent condamnés au bannissement ; et un nombre considérable fut déporté. Certains furent bannis sous peine de mort ; et quatre furent effectivement exécutés par les mains du bourreau, comme nous allons le voir ici, après avoir inséré des copies de certaines des lois du pays là où ils avaient été des victimes.

" Dans une cour générale tenue à Boston, le 14 octobre 1656."

" Attendu qu'il y a une secte maudite d'hérétiques récemment apparue dans le monde, qu'on appelle communément les Quakers, qui prennent sur eux d'être envoyés immédiatement de Dieu et infailliblement assistée par l'Esprit, pour parler et écrire des opinions blasphématoires, méprisant le gouvernement et l'ordre de Dieu, dans l'Église et dans le Commonwealth, parlant en mal des dignitaires, faisant des reproches et se révoltant à l'endroit des magistrats et des ministres, cherchant à détourner le peuple de la foi, et gagner des prosélytes à leurs manières pernicieuses : cette cour prenant en considération les lieux, et pour prévenir le même mal, et que par eux ne soit répandu dans notre pays, ordonne par la présente,

et par l'autorité de cette cour, qu'il soit ordonné et décrété, que le capitaine ou le commandant de tout navire, barque, voilier à deux mâts ou autre type d'embarcation apportant désormais dans tout port, crique ou anse, relevant de cette juridiction, tout Quaker ou autre hérétique blasphémateur, paiera ou sera amené à payer, une amende de cent livres au trésorier du pays, sauf s'il semble avoir une connaissance ou une information véridique de leur existence ; et, dans ce cas, il a la liberté de se dégager par son serment lorsqu'une preuve suffisante du contraire fait défaut : et, pour défaut de paiement en bonne et due forme, ou bien pour sa sécurité, il sera jeté en prison et y restera jusqu'à ce que ladite somme soit remise au trésorier comme il est dit.

" Et le commandant d'un voilier à deux mâts, d'un bateau ou d'un navire, légalement condamné doit donner au gouverneur, ou à un ou plusieurs magistrats, qui a le pouvoir de le déterminer et de le renvoyer au lieu où ils les a amenés et, s'il refuse de le faire, le gouverneur, ou un ou plusieurs magistrats, sont habilités à émettre leur ou leurs mandats d'engager ce maître ou ce commandant en prison, à y rester jusqu'à ce qu'il donne suffisamment de garantie au contenu du gouverneur ou de l'un des magistrats, comme indiqué ci-dessus.

" Et il est en outre, ordonné et promulgué que tout Quaker qui arrivera dans ce pays en provenance de l'étranger ou qui viendra dans cette juridiction de toutes les régions voisines, sera immédiatement remis à la Maison de correction ; et, à son entrée, être sévèrement fouetté et gardé constamment au travail par son maître, et personne ne s'associa à eux ni leur parla au cours de leur emprisonnement, ne devant en aucun cas excéder le temps requis pour celui-ci.

" Et il est ordonné, si quelqu'un importe dans un port de cette juridiction, les livres ou écrits des Quakers, concernant leurs opinions diaboliques, paieront pour ce livre ou cet écrit, étant légalement prouvés contre lui, la somme de cinq livres, et quiconque diffusera ou dissimulera un tel livre ou écrit, et que celui-ci soit trouvé avec lui ou dans sa maison et ne le remettra pas immédiatement au magistrat en charge, perdra ou paiera cinq livres, pour la diffusion ou la dissimulation d'un tel livre ou écrit.

" Et il est par la suite décrété que, si des personnes de cette colonie s'engagent à défendre les opinions hérétiques des Quakers, ou l'un de leurs livres ou écrits, ils recevront une amende de quarante shillings la première fois ; s'ils persistent à faire la même chose et les défendent pour la deuxième fois, quatre livres ; si, malgré tout, ils défendent et maintiennent lesdits avis hérétiques des Quakers, ils seront livrés à la Maison de correction jusqu'à ce qu'il soit possible de les renvoyer hors du pays, étant condamnés par le tribunal des assistants au bannissement.

" Enfin, il est ordonné par la présente que, quelle que soit la personne qui insultera des magistrats ou des ministres, comme il est d'usage chez les Quakers, cette personne ou ces personnes seront sévèrement fouettées ou paieront la somme de cinq livres.

“ Ceci est une copie conforme de l'ordonnance du tribunal, comme l'atteste EDWARD RAWSON, SEC.”

“ Dans une cour générale tenue à Boston, le 14 octobre 1657,” “ En complément de l'ordonnance additive, en ce qui concerne la venue ou l'entrée de la secte maudite des Quakers dans cette juridiction, il est ordonné que quiconque doit désormais amener ou faire amener directement ou indirectement dans cette juridiction tout Quaker connu ou tout autre hérétique blasphématoire, toute personne de ce type perdra la somme de cent livres en faveur du pays et, par mandat de tout magistrat doit être emprisonné jusqu’à ce que la peine soit acquittée et payée, et si une ou plusieurs personnes relevant de sa compétence doivent désormais recevoir et dissimuler le ou les Quakers ou autres hérétiques blasphématoires, sachant qu’ils sont ainsi, toute personne de ce type doit s’acquitter au pays de quarante shillings par heure de divertissement et de dissimulation d'un ou plusieurs Quakers, etc., comme indiqué ci-dessus, et est condamnée à une peine de prison, jusqu'à ce que le payement soit entièrement satisfait et effectué.

“ Et il est en outre, ordonné que, si un Quaker ou des Quakers présumés, après avoir subi une fois ce que la loi exige, entrent dans cette juridiction, chacun de ces Quakers mâles doit, pour la première infraction, avoir l’une de ses oreilles coupée et rester au travail à la Maison de correction jusqu'à ce qu'il puisse être renvoyé à sa charge, et pour la deuxième infraction, son autre oreille sera coupée, et toute femme Quaker, qui aura subi la loi, et présumée être entrée dans cette juridiction, doit être sévèrement fouetté et gardée à la Maison de Correction au travail, jusqu'à ce qu'elle soit renvoyée à sa charge, et ainsi également pour son retour, elle sera également utilisée comme cela est décrit ci-dessus.

“ Et pour chaque Quaker, celui ou celle, qui sera une troisième fois fera offense à nouveau, aura la langue percée avec un fer chauffé à blanc, et sera déféré à la Maison de correction près du travail, jusqu'à ce qu'ils soient renvoyés à leur propre charge.

“ Et il est en outre ordonné que tous les Quakers issus d'entre nous soient traités et subissent le même châtiment prévu par la loi contre les Quakers étrangers.

“ EDWARD RAWSON, Sec .”

“ Acte adopté devant un tribunal général, tenu à Boston le 20 octobre 1658,” considérant qu'il existe une secte pernicieuse, communément appelée les Quakers, qui est récemment apparue, qui par écrit et verbalement ont publié et soutenu de nombreux principes dangereux et horribles, et prennent sur eux de changer et de modifier les coutumes louables reçues de notre nation, rendant des civilités aux personnes de manière égale ou le respect aux supérieurs ; dont les actions tendent à saper le gouvernement civil et à détruire l’ordre des églises, en niant toutes les formes de culte établies, et en se retirant de la communion ecclésiastique ordonnée, autorisée et approuvée par tous les professeurs de vérité orthodoxes et à la place de celles-ci, et en s'y opposant, se rencontrant souvent, insinuant dans l'esprit des simples, ou du

moins ceux qui sont affectés par l'ordre et le gouvernement de l'église et du Commonwealth, où plusieurs de nos habitants ont été infectés, malgré toutes les lois antérieures, par l'expérience de leurs intrigues arrogantes et audacieuses, pour diffuser leurs principes parmi nous, leur interdire de pénétrer dans cette juridiction, ils n'ont pas été différés de leurs tentatives impies de saper notre paix et d'entrainer notre ruine.

" Par prévention, cette juridiction ordonne et stipule que toute personne de la secte maudite des Quakers, qui n'est pas un habitant de cette juridiction, mais qui se trouve dans celle-ci, soit arrêtée sans mandat, si aucun magistrat n'est à portée de main, par un agent de police, un commissaire ou enquêteur, soit transférée d'un agent de police à un autre, au prochain magistrat, qui mènera cette personne à la prison ferme, où elle demeurera (sans mise en liberté sous caution) jusqu'au prochain tribunal d'assistants, où elles auront un procès légal.

" Et étant reconnu coupable d'être de la secte des Quakers, sera condamné au bannissement, sous peine de mort. Et que tout habitant de cette juridiction, étant reconnu coupable d'être de la dite secte, soit en reprenant, en publiant ou en défendant les horribles opinions des Quakers, ou l'agitation d'une mutinerie, d'une sédition ou d'une rébellion contre le gouvernement, ou en reprenant leurs pratiques abusives et destructrices, c'est-à-dire dénier le respect civil à leurs égaux et à leurs supérieurs, et se retirer des assemblées de l'Église ; et au contraire, fréquentant leurs propres réunions, en opposition à notre ordre ecclésial, adhérant ou approuvant tout Quaker connu, ainsi que les principes et les pratiques des Quakers opposés aux opinions reçues orthodoxes des dévots, et cherchant à désaffecter les autres au gouvernement civil et à l'ordre ecclésiastique, ou condamnant la pratique et les poursuites de ce tribunal contre les Quakers, manifestant ainsi le respect de ceux-ci, destinés à renverser l'ordre établi dans l'Eglise et l'Etat : une telle personne, après condamnation par ladite court des Assistants, de la manière susmentionnée, sera condamnée à un mois de prison ferme, puis, à moins que cette personne ne décide volontairement de quitter cette juridiction, ait une bonne conduite et se présente à la prochaine cour, obstiné et refusant de se rétracter et de réformer les opinions susmentionnées, elle sera condamnée au bannissement, sous peine de mort. Et tout magistrat, informé au sujet d'une telle personne, la fera appréhender et condamner à une peine de prison, à sa discrétion, jusqu'à ce qu'il soit jugé par ce qui précède."

Il semble que des lois aient également été adoptées dans les colonies de l'époque de New Plymouth et de New Haven, ainsi que dans la colonie néerlandaise de New Amsterdam, aujourd'hui New York, interdisant aux personnes appelées Quakers d'entrer dans ces lieux sous peine de sanctions sévères ; en conséquence de quoi, certains ont subi des souffrances considérables.

Les deux premiers qui ont été exécutés étaient William Robinson, marchand, de Londres, et Marmaduke Stevenson, compatriote, du Yorkshire. Ceux-ci se rendant à Boston, début septembre, furent convoquées par le tribunal des Assistants, où ils furent condamnés au bannissement, sous peine de mort. Cette phrase fut également prononcée contre Mary Dyar,

mentionnée ci-après, et Nicholas Davis, tous deux à Boston. Mais William Robinson, considéré comme un enseignant, fut également condamné à être sévèrement fouetté et on ordonna à l'agent de police de trouver un homme capable de le faire. Alors Robinson fut amené dans la rue et là dépouillé ; et, obligé de passer ses mains dans les trous d'un chariot à roues servant à transporter un canon où le geôlier le tenait, le bourreau lui donna vingt coups, avec un fouet à trois cordes. Ensuite, lui et les autres prisonniers furent relâchés peu après, et bannis, comme il ressort du mandat suivant:

" Vous êtes tenus par les présentes de libérer William Robinson, Marmaduke Stevenson, Mary Dyar et Nicholas Davis, qui, sur ordre de la cour et du conseil, ont été emprisonnés, parce que leurs aveux les ont révélés, et actions, qu'ils soient Quakers : c'est pourquoi une sentence a été prononcée contre eux, pour écarter cette juridiction, sous peine de mort, et qu'ils doivent répondre à leurs risques et périls, si l'un ou l'autre d'entre eux, après le quatorzième du présent mois, septembre, se trouvent dans cette juridiction, ou dans une partie de celle-ci.

" EDWARD RAWSON ."

" Boston, 12 septembre 1659 ."

Bien que Mary Dyar et Nicholas Davis aient quitté cette juridiction au cours cette période, Robinson et Stevenson, bien qu'ils aient quitté la ville de Boston, ne pouvaient pas encore se résoudre (n'étant pas libre en esprit) à quitter cette juridiction, bien que leur vie soit en jeu. Et ainsi ils sont allés à Salem et à quelques endroits des environs, pour visiter et édifier leurs amis dans la foi. Mais ils ne tardèrent pas à être emmenés et à nouveau emprisonnés à Boston, et les chaînes attachées à leurs jambes. Le mois suivant, Mary Dyar est également revenue. Et alors qu'elle se tenait devant la prison, elle s'entretenait avec un certain Christopher Holden, venu y demander un navire à destination de l'Angleterre où il comptait se rendre, elle a également été placée en détention.

Ainsi, ils avaient maintenant trois personnes qui, selon leur loi, avaient perdu la vie. Et, le 20 octobre, ces trois personnes furent traduites en justice, où John Endicot et d'autres furent assemblés. Et étant appelé à la barre, Endicot ordonna au gardien d'enlever leur chapeau ; et ensuite, ils adoptèrent, fait plusieurs lois pour garder les Quakers parmi eux, et ne pas les fouetter, ni les emprisonner, ni leur couper les oreilles, ni les bannir sous peine de mort, ne les empêcherait de subsister. Et plus loin, il dit, ni lui ni eux ne souhaitaient la mort d'aucun d'eux. Pourtant, malgré cela, ses paroles suivantes furent, sans plus de cérémonie : " Écoutez et écoutez votre sentence de mort." Des peines de mort furent également prononcées à l'encontre de Marmaduke Stevenson, Mary Dyar et William Edrid. Plusieurs autres furent emprisonnés, fouettés et condamnés à une amende.

Nous ne cherchons pas à défendre les pèlerins quant à cette procédure, mais nous pensons que, compte tenu des circonstances de leur époque, leur conduite pouvait admettre un certain nombre de décisions qui peuvent sembler non justifiables de nos jours.

Les pères de la Nouvelle-Angleterre endurèrent d'incroyables difficultés pour s'installer dans le désert ; et pour se protéger dans la jouissance paisible des droits, qu'ils avaient achetés à un prix si bas, ils prenaient parfois des mesures qui, si elles étaient essayées par les vues les plus éclairées et les plus libérales d'aujourd'hui, devaient immédiatement être déclarées totalement injustifiables. Mais seront-ils condamnés sans pitié pour ne pas avoir respecté des principes non reconnus et inconnus dans toute la chrétienté ? Seront-ils seuls responsables des opinions et des comportements devenus sacrés par l'Antiquité et qui étaient communs aux chrétiens de toutes les autres confessions ? Tous les gouvernements qui existaient alors s'étaient acquis le droit de légiférer en matière de religion ; et de restreindre l'hérésie par des lois pénales.

Ce droit fut revendiqué par des dirigeants, admis par des sujets, et était sanctionné par les noms de Lord Bacon et de Montesquieu, ainsi que de nombreux autres également célèbres pour leurs talents et leur savoir. Il est donc injuste d' "insister sur une pauvre secte persécutée, les péchés de toute la chrétienté.". La faute de nos pères était la faute de l'ère ; et bien que cela ne puisse pas se justifier, cela fournit certainement une atténuation de leur comportement. Autant que vous puissiez les condamner pour ne pas comprendre et ne pas respecter les principes de la tolérance religieuse. En même temps, il est juste de dire que, aussi imparfaits que soient leurs vues sur les droits de la conscience, ils étaient néanmoins bien en avance sur leur ère ; et c'est à eux plus qu'à aucune autre classe d'hommes sur la terre, le monde est redevable des vues plus rationnelles qui prévalent maintenant en matière de liberté civile et religieuse.

Chapitre XXI - Récit de la Vie et des Persécutions de John Bunyan

Ce grand puritain est né la même année que celle où les Pères Pèlerins ont débarqué à Plymouth. Il était originaire d'Elstow, près de Bedford, en Angleterre. Son père était chaudronnier et il avait été formé au même métier. C'était un garçon vif et sympathique avec un côté sérieux et presque morbide dans sa nature. Alors qu'il était encore un jeune homme, il se repentait pour les vices de sa jeunesse et pourtant, il n'avait jamais été ni ivrogne ni immoral. Les actes particuliers qui ont troublé sa conscience ont été de danser, de faire sonner les cloches de l'église et de jouer au chat. C'est en jouant à ce dernier jeu un jour qu'une voix s'est soudainement fait entendre du ciel dans mon âme, qui disait : "Veux-tu laisser tes péchés et aller au ciel, ou demeurer dans tes péchés et aller en Enfer ?" C'est environ à cette époque qu'il entendit trois ou quatre femmes pauvres à Bedford en train de parler, alors qu'elles étaient assises à la porte au soleil. " Leur conversation portait sur la nouvelle naissance, l'œuvre de Dieu dans les cœurs. Elles étaient bien au-delà ma portée."

Dans sa jeunesse, il a été membre de l'armée parlementaire pendant un an. La mort de son camarade à ses côtés renforça sa tendance à avoir des pensées sérieuses. Il lui arrivait parfois de paraître presque fou dans son zèle et sa pénitence. Il était à un moment tout à fait convaincu qu'il avait commis le péché impardonnable contre le Saint-Esprit. Alors qu'il était encore un jeune homme, il épousa une bonne femme qui lui acheta une bibliothèque de livres pieux qu'il lisait avec assiduité, confirmant ainsi son sérieux et augmentant son amour des controverses religieuses.

Sa conscience fut encore plus éveillée par la persécution du corps religieux des baptistes auxquels il s'était associé. Avant l'âge de trente ans, il était devenu l'un des principaux prédicateurs baptistes.

Puis est venu son tour d'être persécuté. Il a été arrêté pour avoir prêché sans permission. " Avant de subir la justice, j'ai prié Dieu que Sa volonté soit faite, car je n'étais pas sans espoir que mon emprisonnement pourrait être un réveil pour les saints du pays. Ce n'est qu'ainsi que j'ai remis la chose à Dieu. Et en vérité, à mon retour, j'avais rencontré mon Dieu avec douceur dans la prison."

Ses difficultés étaient réelles, à cause de l'état misérable des prisons de cette époque. À cet emprisonnement s'ajoutait le chagrin personnel d'avoir été séparé de sa jeune épouse, de sa deuxième ainsi que de ses quatre jeunes enfants, en particulier de sa petite fille aveugle. Pendant qu'il était en prison, il a été réconforté par les deux livres qu'il avait apportés, la Bible et le "Livre des Martyrs de Foxe."

Bien qu'il ait écrit certains de ses premiers livres au cours de cette longue peine d'emprisonnement, ce n'est que jusqu'à sa deuxième, qui était plus courte, trois années après la première, qu'il écrivit son livre immortel intitulé " Le Voyage du Pèlerin," qui fut publié trois ans plus tard. Dans un texte précédent, il avait brièvement évoqué la similarité entre la

vie humaine et un pèlerinage. Il a développé ce thème de manière fascinante, en utilisant les paysages ruraux de l'Angleterre comme arrière-plan, la splendide ville de Londres comme sa Foire aux Vanités et les saints ainsi que les méchants qu'il avait personnellement rencontré comme personnages finement dépeints de son allégorie.

Le " Voyage du Pèlerin ." est véritablement la répétition des expériences spirituelles de Bunyan lui-même. Il était lui-même " l'homme revêtu de haillons, avec le visage de sa propre maison, un livre à la main et un lourd fardeau sur le dos." Après avoir réalisé que Christ était sa Justice et que cela ne dépendait pas de " la forme apparente de son cœur ." ou, comme on devrait le dire, de ses sentiments. " Maintenant les Chaînes sont vraiment tombées de mes jambes." Les siens avaient étaient empreints de Doute Profond et d'Abattement Extrême avec une grande partie de la Vallée de l'Humiliation et de l'Ombre de la Mort. Mais, avant tout, c'est un livre de Victoire. Un jour, alors qu'il quittait les portes du palais de justice où il avait été battu, il écrivit : " Alors que je passais par les portes, j'avais fort à faire pour leur dire que je portais la paix de Dieu avec moi."

Dans sa vision il y avait toujours la Cité Céleste avec toutes ses cloches en train de sonner. Il avait constamment combattu Apollyon et souvent été blessé, humilié et déchu, mais finalement " plus que vainqueur par Celui qui nous a aimés." Son livre a d'abord été reçu avec beaucoup de critiques de la part de ses amis puritains, qui n'y voyaient qu'un ajout à la littérature mondaine de son époque, mais les puritains n'avaient pas grand-chose à lire à ce moment-là et il ne fallut pas longtemps avant qu'il soit dévotement posé à côté de leurs Bibles et lu avec joie et bénéfice. Ce n'est peut-être que deux siècles plus tard que les critiques littéraires ont commencé à se rendre compte que cette histoire, si pleine de la réalité humaine et d'intérêt, et si merveilleusement modelée sur la traduction anglaise de la Bible King James, est l'une des gloires de la littérature anglaise. Dans les dernières années de sa vie, il écrivit plusieurs autres allégories, dont l'une d'entre elles intitulée " La Guerre Sainte," dont il a été dit que si " Le Voyage du Pèlerin ." n'avait pas été écrit il serait considéré comme la plus belle allégorie du monde la langue anglaise."

Pendant les dernières années de sa vie, Bunyan resta à Bedford en tant que pasteur et prédicateur local vénéré. Il était également un orateur favori dans les chaires non conformistes de Londres. Il est devenu un dirigeant et un enseignant si connu au plan national qu'il a souvent été appelé " Évêque Bunyan."

Dans sa vie personnelle serviable et altruiste, il était apostolique. Sa dernière maladie était due à une exposition lors d'un voyage au cours duquel il tentait de réconcilier un père avec son fils. Il décéda le 3 août 1688. Il fut enterré à Bunhill Fields, une cour d'église à Londres.

Il ne fait aucun doute que le " Voyage du Pèlerin ." a été plus utile que n'importe quel autre livre en dehors de la Bible. Il était opportun, car il y avait toujours des martyrs amenés aux bûcher à la Foire aux Vanités au moment où il écrivait. Il est intemporel, car même s'il en dit peu sur la vie chrétienne au sein de la famille et de la communauté, il l'interprète dans

la mesure où il s'agit d'une expression de l'âme solitaire, dans un langage accessible. Bunyan a en effet " montré comment construire un trône princier sur la vérité humble." Il a été son propre guide au grand cœur et intrépide pour beaucoup, pour les pèlerins.

Chapitre XXII - Récit de la Vie de John Wesley

John Wesley est né le 17 juin 1703, dans le presbytère d'Epworth, en Angleterre, le quinzième des dix-neuf enfants de Charles et Suzanna Wesley. Le père de Wesley était un prédicateur, et la mère de Wesley était une femme remarquable dans la sagesse et l'intelligence. Elle était une femme de piété profonde et amena ses petits à un contact étroit avec les histoires de la Bible, en les leur racontant à partir des tuiles de la cheminée de pépinière. Elle eut aussi pour habitude de bien vêtir les enfants les jours où ils devaient avoir le privilège d'apprendre leur alphabet comme une introduction à la lecture des Saintes Écritures.

Le jeune Wesley était un jeune homme gay et viril, friands de jeux et particulièrement de la danse. À Oxford, il était un leader, et au cours de la dernière partie de son cursus là-bas, il fut l'un des fondateurs du "Holy Club", une organisation d'étudiants sérieux d'esprit. Sa nature religieuse s'était approfondie au travers de l'étude et de l'expérience, mais ce n'était que plusieurs années après avoir quitté l'université et après avoir été influencé par les écrits de Luther qu'il sentit qu'il était entré dans la pleine richesse de l'Évangile.

Son frère Charles et lui avaient été envoyés par la Société pour la Propagation de l'Évangile en Géorgie, où tous les deux avaient développé leurs pouvoirs en tant que prédicateurs.

Sur leur passage, ils tombèrent dans la compagnie de plusieurs frères Moraves, membres de l'association récemment renouvelés par les travaux du comte Zinzendorf. Il avait été noté par John Wesley dans son journal que, dans une grande tempête, quand les Anglais à bord avaient perdu tout sang-froid, ces Allemands l'avaient impressionné par leur maîtrise de soi et leur entière résignation à Dieu. Il avait également marqué leur humilité sous un traitement honteux.

Ce fut à son retour en Angleterre qu'il entra dans ces expériences plus profondes et développa ces merveilleux pouvoirs en tant que prédicateur populaire qui fit de lui un leader national. Il avait aussi été associé à cette époque à George Whitefield, dont la tradition de l'éloquence merveilleuse n'est jamais morte.

Ce qu'il avait accompli frôle l'incroyable. À l'entame de sa quatre-vingt-cinquième année de vie, il remercia Dieu car il était toujours aussi presque vigoureux que jamais. Il l'attribuait, sous la houlette Dieu, le fait qu'il avait toujours sainement dormi, s'était levé pendant soixante ans à quatre heures du matin, et que pendant cinquante ans, avait prêché tous les matins à cinq heures. Rarement toute sa vie durant, il avait ressenti de la douleur, des soucis ou de l'anxiété. Il prêchait deux fois par jour, et souvent trois ou quatre fois. Il avait été estimé qu'il voyageait quarante-cinq cents miles anglais chaque année, et ce, la plupart du temps à cheval.

Les succès remportés par la prédication méthodiste ont dû être acquis à travers une longue série d'années, et au milieu des persécutions les plus amères. Dans presque chaque partie de

l'Angleterre, il avait tout d'abord été confronté à la foule par des lapidations et des écorchures, des tentatives de coups avec blessures ainsi que des tentatives de meurtre. Ce n'était qu'à certains moments qu'il y eut l'ingérence de la part du pouvoir civil. Les deux Wesley avaient fait face à tous ces dangers avec un courage incroyable et avec un calme tout aussi étonnant. Ce qui était plus irritant était l'accumulation de calomnies et d'abus par les écrivains de l'époque. Ces livres sont à présent tous oubliés.

Dans sa jeunesse, Wesley fut un grand ecclésiastique et était toujours profondément dévoué à la communion établie. Lorsqu'il eut jugé nécessaire d'ordonner des prédicateurs, la séparation de ses disciples du corps établi devint inévitable. Le nom "méthodiste" leur était bientôt associé, en raison du pouvoir d'organisation particulier de leur leader et des méthodes ingénieuses qu'il avait appliquées.

La communauté Wesley, qui après sa mort devint la grande Église Méthodiste, se caractérisa par une perfection organisationnelle presque militaire. La gestion entière de sa dénomination toujours croissante reposait sur Wesley lui-même. La conférence annuelle, établie en 1744, n'avait acquis un pouvoir gouvernant qu'après la mort de Wesley. Charles Wesley rendit à la société un service inestimable par ses hymnes. Ils avaient introduit une nouvelle ère dans l'hymnologie de l'Église anglaise. John Wesley avait consacré ses journées à son travail de dirigeant de l'Église, à étudier (car il était un lecteur incessant), à voyager et à prêcher.

Wesley fut inlassable dans ses efforts de transmission de connaissances utiles toute sa dénomination durant. Il fit établir un plan pour la culture mentale de ses prédicateurs monades et exhortateurs locaux, ainsi que pour les écoles d'instruction des futurs éducateurs de l'Église. Il avait lui-même préparé des livres à usage populaire sur l'histoire universelle, l'histoire de l'Église et l'histoire naturelle. En ce Wesley se trouvait un apôtre de l'union moderne de la culture mentale avec la vie chrétienne. Il publia aussi la meilleure maturité de ses sermons et de divers travaux théologiques. Ceux-ci, tant par leur profondeur que par leur pénétration de la pensée, ainsi que par leur pureté et leur précision de style, excitent notre admiration.

John Wesley n'avait qu'une stature ordinaire et pourtant de noble présence. Ses traits étaient très beaux même dans la vieillesse. Il avait un front ouvert, un nez d'aigle, un œil clair et un teint clair. Ses manières étaient bonnes, et en bonne compagnie avec les chrétiens, il aimait la détente. L'amour persistant et laborieux pour les âmes des hommes, la fermeté et la tranquillité d'esprit étaient ses traits de caractère les plus marquants. Même dans les controverses doctrinales, il montra le plus grand calme. Il était gentil et très libéral. Son industrie a déjà été nommée. Au cours des cinquante-deux dernières années de sa vie, il est estimé qu'il prêcha plus de quarante mille sermons.

Wesley amena les pécheurs à la repentance dans trois royaumes et sur deux hémisphères. Il était l'évêque d'un tel diocèse que ni l'Église orientale ni l'Église occidentale n'avaient jamais été témoins auparavant. Qu'y a-t-il dans le cercle de l'effort chrétien – les missions étrangères,

les missions à domicile, les tracts et littérature chrétienne, la prédication sur le terrain, la prédication de circuit, les lectures bibliques ou quoi que ce soit d'autre -- qui n'a pas été essayé par John Wesley, qui n'a pas été saisi par son esprit puissant grâce à l'aide de son Divin Maître?

Pour lui, il était permis d'éveiller l'Église anglaise, lorsqu'elle avait perdu de vue le Christ Rédempteur à une vie chrétienne renouvelée. En prêchant la justification et le renouvellement de l'âme par la croyance en Christ, il éleva des milliers de classes plus humbles du peuple anglais de leur ignorance débordante et de leurs mauvaises habitudes, et en fit des chrétiens sincères et fidèles. Son effort inlassable ne s'était pas uniquement fait sentir en Angleterre, mais aussi en Amérique et en Europe continentale. Non seulement les germes de presque toute l'ardeur existante en Angleterre au nom de la vérité et de la vie chrétienne sont dus au méthodisme, mais l'activité agitée dans d'autres parties de l'Europe Protestante que nous devons suivre indirectement, du moins, à Wesley.

Il mourut en 1791 après une longue vie de travail et de service infatigable et altruiste. Son esprit fervent et sa fraternité chaleureuse survivent encore dans le corps qui chérit son nom.

Chapitre XXIII - La Révolution Française de 1789 et Ses Persécutions

Le dessein de ceux qui furent les premiers agents des causes de la Révolution française était d'anéantir la religion chrétienne. Voltaire, le chef de cette croisade contre la religion,[490] se vantait que "d'une seule main il abattrait ce que douze apôtres ont bâti". La devise du sceau de ses lettres était : "Écraser le misérable", en référence à Jésus- Christ et au système de religion qu'il a promulgué. Pour atteindre son but, Voltaire écrivit et publia une grande variété de traités athées, contenant les sentiments les plus méchants et les attaques les plus blasphématoires contre la religion de la Bible. D'innombrables exemplaires de ces traités furent imprimés et généreusement diffusés en France et dans d'autres pays. Comme les revues étaient adaptées à la capacité de toutes les classes de personnes, elles étaient recherchées avec impatience et lues avec avidité.

Les doctrines subvertissaient tous les principes de la morale et de la religion. L'une d'entre elles brisait complètement les distinctions éternelles entre la vertu et le vice. Le mariage était ridiculisé, l'obéissance aux parents traitée comme l'esclavage le plus abject, la subordination au gouvernement civil comme le despotisme le plus odieux et la reconnaissance d'un Dieu comme le plus haut degré de folie et d'absurdité. Profondément imprégné de ces sentiments, lors de la Révolution française de 1789, l'esprit populaire en France était bien préparé à toutes les atrocités qui ont suivi.

La conscience publique était devenue si pervertie que l'on considérait les scènes de trahison, de cruauté et d'effusion de sang avec indifférence, et qu'elles suscitaient parfois les applaudissements les plus débridés des spectateurs. Le caractère français avait changé à ce point par la propagation d'opinions infidèles et athées, "alors qu'il était l'une des nations les plus légères et les plus aimables", dit Scott. "Dès le début de la révolution, les Français semblaient animés, non seulement du courage, mais de la fureur enragée des bêtes sauvages".

Lors de la prise de la Bastille, "Fouton et Berthier, deux individus considérés comme ennemis du peuple, furent mis à mort, avec des circonstances de cruauté et d'insulte qui ne conviennent qu'au bûcher d'un campement d'Indiens, et à l'imitation de véritables cannibales. Il y avait des hommes, ou plutôt des monstres, qui non seulement déchiraient les membres de leurs victimes, mais encore leur consumaient le cœur et buvaient leur sang".

Croly, dans sa nouvelle interprétation de l'Apocalypse, tient le langage suivant :

La cause première de la Révolution française fut l'exil du protestantisme. La décence de ses mœurs avait largement limité la licence des ordres supérieurs ; son savoir avait contraint les ecclésiastiques romains à des travaux similaires ; et si le christianisme pouvait faire appel à une telle église en France, le progrès des écrivains infidèles était limité par la preuve vivante de la pureté, de la tranquillité et de la sagesse de l'Évangile. Ce n'est pas sans l'appui des Écritures et de l'histoire que l'on peut concevoir que la présence d'un tel corps de serviteurs de Dieu constituait une protection divine pour leur pays.

Mais la chute de l'Église fut suivie du changement le plus palpable, le plus immédiat, le plus sinistre. Les grands noms du sacerdoce romain, la littérature énergique de Bossnett, l'éloquence majestueuse de Massillon[491], l'élégance pathétique et classique de Fénelon, le plus doux de tous les enthousiastes, tous ces hommes qui dominaient le génie de leur pays et de leur religion, périrent sans successeur. Au début du XVIIIe siècle, l'homme le plus prodigue de France était un prêtre catholique, le cardinal Dubois, et le premier ministre du prince le plus prodigue d'Europe, le régent d'Orléans. Le pays était en proie à d'âpres querelles personnelles entre jésuites et jansénistes, qui s'affrontaient jusqu'à la persécution mutuelle sur des points de conflit dépassant ou non l'intellect humain. Une troisième partie se tenait là, invisible, stimulant parfois chacun, mais méprisant également les deux, un démon potentiel, ricanant du zèle aveugle et de la rage misérable qui faisaient sa volonté insoupçonnée : Rome, qui se targue d'être à l'abri du schisme, devrait effacer le XVIIIe siècle de sa page.

L'esprit français, subtil, satirique, et qui se plaît à tourner en ridicule même les sujets sérieux, fut immensément captivé par le vrai burlesque de ces disputes, la virulence puérile, les prétentions extravagantes, et les impostures encore plus extravagantes fabriquées à l'appui de la prééminence rivale dans l'absurdité. Les visions des religieuses et des frères à demi fous, les Convulsionnaires, les miracles sur la tombe de l'abbé Paris, atteintes au bon sens de l'homme, à peine concevables pour nous si elles n'avaient pas été renouvelées sous nos yeux par le système papal. La France entière éclate de rire.

Au milieu de cette tempête de mépris, un homme extraordinaire s'éleva pour la guider et l'approfondir jusqu'à la ruine publique, Voltaire, un prodigue personnel, possédant une grande variété de ces connaissances superficielles qui donnent de l'importance à la folie. Il recherchait frénétiquement la popularité, qu'il sollicitait à tout prix, et il était suffisamment opulent pour ne pas avoir à s'occuper d'autres tâches que celles de la destruction de la nation. N'occupant qu'un rang inférieur et difficile dans tous les exercices plus virils de l'esprit, dans la science, la poésie et la philosophie, il était le prince des dédaigneux. La plaisanterie splénétique qui stimule les goûts fatigués de la haute société, le manque de culture qui, à demi dissimulé, captive les gens faciles, sans offenser leur faible décorum, et l'éclat facile qui jette les couleurs qu'il veut sur les traits les plus sombres de son but - ces caractéristiques ont fait de Voltaire le génie même de la France. Mais, sous cette surface lisse et étincelante, reflétant comme de la glace toutes les lumières projetées sur elle, il y avait une profondeur sombre et insondable de malignité. Il haïssait le gouvernement, il haïssait la morale, il haïssait l'homme, il haïssait la religion.

Il éclate parfois en exclamations de rage et de fureur insensée contre tout ce qui est honoré, ce qui est le meilleur et ce qui est le plus saint. Sa voix ressemblait moins à des lèvres humaines qu'aux échos du dernier lieu d'agonie et de désespoir.

Une tribu digne de sa succession, magnifique, ambitieuse et maligne, se succéda ; chacun avec quelque contribution littéraire éclatante, quelque œuvre puissante et populaire, une nouvelle combustion despotique dans cette mine puissante sur laquelle reposait, dans une

mince et fatale sécurité, le trône de France. Rousseau, le plus passionné des romanciers, le grand corrupteur de l'esprit féminin. Buffon, spéculateur élevé et splendide, qui éblouit toute la multitude des petits philosophes, et fixa le credo [492] du matérialisme. Moutesquieu, éminent par son savoir et sa sagacité, dans son « Esprit des Lois, » méprisant tous les établissements de son pays, et dans ses « Lettres Persanes », frappant du même coup ses mœurs. D'Alembert, le premier mathématicien de son temps, un écrivain éloquent, l'élève déclaré de Voltaire, et, par son mandat de secrétaire à l'académie française, armé de toutes les facilités pour propager les opinions de son maître. Et Diderot, le projecteur et le chef d'orchestre de l'Encyclopédie, un ouvrage qui suscite à juste titre l'admiration de l'Europe, par la nouveauté et la magnificence de sa conception, et par l'étendue complète et solide de ses connaissances ; mais dans ses principes tout à fait mauvais ; une version condensée de toutes les trahisons de l'école de l'anarchie, la *lex scripta* de la Révolution.

Tous ces hommes sont des infidèles déclarés et leurs attaques contre la religion, telle qu'ils la voient devant eux, soulèvent l'Eglise gallicane. Mais le combat est totalement inégal. Les prêtres arrivaient avec les armes désuètes et encombrantes des vieilles controverses, des traditions oubliées et des légendes épuisées. Ils n'ont pu les vaincre que par la Bible ; ils ne les ont combattus qu'avec le bréviaire. L'histoire des saints et les merveilles des images constituaient un nouvel aliment pour le mépris le plus accablant. La Bible elle-même, que le système papal s'est toujours efforcé de fermer, entra en lice ; elle fut employée sans résistance contre le sacerdoce. On leur demandait avec mépris dans quelle partie du volume sacré ils avaient trouvé le culte de la Vierge, des saints ou de l'hostie. Où était le privilège qui conférait la sainteté aux mains du pape ? Où était l'interdiction de l'usage général des Ecritures par tout homme ayant une âme à sauver ? Où était la révélation de ce purgatoire d'où un moine et une messe pouvaient extraire un pécheur ? Où était l'ordre d'emprisonner, de torturer et de tuer des hommes pour leur divergence d'opinion avec un prêtre italien et le collège des cardinaux ?

À ces questions redoutables, les clercs répondirent par des fragments des pères, des harangues furieuses et d'autres légendes de miracles. Ils tentent de solliciter les nobles et la cour pour une croisade. Mais les nobles comptaient déjà parmi les convertis les plus zélés, bien que secrets, à l'Encyclopédie, et l'esprit doux du monarque ne devait pas être poussé à la guerre civile. La menace de la force ne faisait qu'enflammer le mépris et la vengeance. La population de Paris, comme toutes les foules, licencieuse, agitée et inconstante, mais surtout intéressée par les affaires publiques, n'avait pas été négligée par les inventeurs de la révolution, qui voyaient dans la querelle de la plume l'équivalent de la bataille grandissante de l'épée. La Fronde n'était pas loin de l'esprit révolutionnaire ; les jours de barrière de Paris ; le conseil municipal qui, en 1648, avait levé la guerre contre le gouvernement ; l'armée de la populace qui avait combattu, et terrifié ce gouvernement en le soumettant, étaient les souvenirs puissants sur lesquels les anarchistes de 1793 fondaient leur séduction. Le ridicule perpétuel de la croyance nationale fut ravivé parmi eux. La population des provinces, dont la

religion était dans leur chapelet, fut préparée à la rébellion par des moyens analogues, et la terrible et funeste visite de la France commença[493].

Après avoir vécu de nombreuses scènes dont l'esprit se détourne avec dégoût et répugnance, le règne de la Terreur commence. Avant cet événement, cependant, il y avait eu des émeutes et des troubles épouvantables à Paris. L'un d'eux avait mis en pièces les gardes suisses ; le roi et sa famille royale avaient été emprisonnés. Les prêtres avaient presque tous péri ou avaient été bannis de France. L'assemblée nationale était divisée en factions désespérées, qui tournaient souvent leurs armes les unes contre les autres. Lorsqu'un parti triomphait, la proscription suivait, la guillotine était réquisitionnée et le sang coulait à flots. L'irréligion la plus grossière régnait également. Les chefs de la foule athée tendaient les bras vers le ciel et défiaient un Dieu, s'il existait, de défendre sa majesté insultée et de les écraser de ses foudres. À l'entrée de leurs cimetières, on pouvait lire l'inscription suivante : "La mort est un sommeil éternel." Les hommes qui osaient penser différemment de la faction dominante étaient immédiatement exécutés, au mépris, souvent, de toutes les formes de justice. La plus féroce des factions sanglantes, ce sont les Jacobins, ainsi appelés du lieu de leur réunion. Les chefs de ce parti étaient Danton, Robespierre et Marat. Ils sont décrits de la manière suivante par Scott dans sa vie de Napoléon.

Trois hommes de terreur, dont les noms resteront longtemps gravés dans l'histoire, inégalés par d'autres mécréants du même genre. Ces hommes avaient désormais la direction inégalée des Jacobins, et on les appelait le Triumvirat.

Danton mérite d'être cité en premier, car il n'a pas son pareil en matière de talent et d'audace. C'était un homme d'une taille gigantesque, avec une voix de tonnerre. Son visage ressemblait à celui d'un ogre, avec les épaules d'un Hercule. Il aimait autant les plaisirs du vice que la pratique de la cruauté. On disait qu'à certains moments, il s'humanisait au milieu de sa débauche, qu'il riait de la terreur qu'excitaient ses déclamations furieuses et qu'on pouvait l'approcher en toute sécurité, comme le Maelström à l'heure du retournement de la marée. Il s'est laissé aller à des extravagances qui risquaient de nuire à sa popularité, car la population est jalouse des dépenses somptuaires et de la promotion d'hommes favorisés à des postes trop élevés par rapport à leur propre niveau. Et elle est toujours prête à croire les accusations de corruption, surtout lorsqu'elles visent des personnalités publiques.

Robespierre avait cet avantage sur Danton : il ne semblait pas rechercher la richesse, ni pour la thésauriser ni pour la dépenser, mais vivait dans une retraite stricte et économique, pour justifier le nom d'Incorruptible dont il était honoré par ses partisans. Il semble qu'il ait eu peu de talent, si ce n'est un profond fonds d'hypocrisie, des pouvoirs considérables de sophisme et un style oratoire exagéré et froid, aussi étranger au bon goût que les mesures qu'il recommandait l'étaient à l'humanité ordinaire. Il semblait merveilleux que même le bouillonnement de la marmite révolutionnaire ait pu faire remonter du fond et maintenir longtemps à la surface une chose si misérablement dépourvue de prétentions à la distinction publique.

Mais Robespierre devait s'imposer à l'esprit du vulgaire, et il savait le tromper, en adaptant ses flatteries à ses passions et à son degré de compréhension, et en faisant preuve de ruse et d'hypocrisie. Malheureusement ces qualités pèsent plus sur la multitude[494] que les paroles de l'éloquence, ou les arguments de la sagesse. Le peuple écoutait comme son Cicéron, quand il prononçait ses apostrophes : "Pauvre Peuple, Peuple vertueux !" et se hâtait d'exécuter tout ce que recommandaient ces phrases mielleuses, quoique conçues par le pire des hommes pour le pire et le plus inhumain des desseins.

La vanité était la passion dominante de Robespierre, et bien que son visage soit l'image de son esprit, il était vaniteux même en ce qui concerne son apparence personnelle, et n'a jamais adopté les habitudes extérieures d'un républicain français à l'époque de la Révolution. Parmi ses compagnons jacobins, il se distinguait par la méticulosité avec laquelle ses cheveux étaient arrangés et poudrés, et par la propreté soignée de ses vêtements, qui servait à contrebalancer, si possible, la vulgarité de sa personne. Ses appartements, bien que petits, étaient élégants et la vanité les avait remplis de représentations de l'occupant. Le tableau de Robespierre était accroché à un endroit, sa miniature à un autre, son buste occupait une niche, et sur la table étaient disposés quelques médaillons montrant sa tête de profil. Le cadre de sa maison indique une vanité du caractère le plus froid et le plus égoïste, car il est de ceux qui considèrent la négligence comme une insulte, et qui ne reçoivent l'hommage que comme un tribut ; de sorte que, s'il reçoit des louanges sans gratitude, il les refuse au risque d'une haine mortelle.

L'amour-propre, de ce caractère dangereux, est étroitement lié à l'envie. Robespierre était l'un des hommes les plus envieux et les plus vindicatifs qui aient jamais existé. Il ne pardonnait jamais aucune opposition, aucun affront, ni même aucune rivalité ; et le fait d'être marqué dans ses tablettes pour un tel motif était une condamnation à mort certaine, mais peut-être pas immédiate. Danton était un héros, comparé à ce mécréant froid, calculateur et rampant ; car ses passions, bien qu'exagérées, avaient au moins une certaine touche d'humanité. Sa férocité brutale était soutenue par un courage brutal. Mais Robespierre était un lâche, qui signait des arrêts de mort d'une main tremblante, alors que son cœur était implacable. Il ne possédait pas de passions dont il aurait pu accuser ses crimes ; ceux-ci ont été perpétrés de sang-froid et après mûre réflexion.

Marat, le troisième de ce triumvirat infernal, avait attiré l'attention des ordres inférieurs par la violence de ses sentiments dans le journal qu'il tenait depuis le commencement de la révolution, sur des principes tels qu'il prenait la tête dans l'avancement de ses changements successifs. Ses exhortations politiques commençaient et finissaient comme le hurlement d'un limier pour le meurtre ; ou, si un loup avait pu écrire un journal, le misérable décharné et affamé n'aurait pas pu piller plus avidement pour le massacre. C'était du sang que Marat réclamait sans cesse, non pas des gouttes de la poitrine d'un individu, non pas de maigres ruisseaux provenant du massacre de familles, mais du sang à profusion comme dans un océan.

Son calcul habituel des têtes qu'il exigeait s'élevait à deux cent soixante mille ; et bien qu'il l'ait parfois porté jusqu'à trois cent mille, il n'est jamais descendu au-dessous du plus petit nombre. On peut espérer, et, pour l'honneur de la nature humaine, nous sommes enclins à le croire, qu'il y avait une pointe de folie dans cette férocité contre nature. Et les traits sauvages et sordides du misérable semblent avoir indiqué un certain degré d'aliénation d'esprit[495]. Marat était, comme Robespierre, un lâche. Dénoncé à plusieurs reprises à l'Assemblée, il se traînait au lieu de se défendre, et restait caché dans quelque obscure mansarde ou cave, parmi ses coupe-jarrets, jusqu'à ce qu'un orage apparût, et que, comme un oiseau de mauvais augure, on entendît de nouveau son hurlement de mort. Tel était l'étrange et fatal triumvirat, dans lequel le même degré de cruauté cannibale existait sous des aspects différents. Danton assassinait pour assouvir sa rage ; Robespierre pour venger sa vanité blessée, ou pour écarter un rival qu'il enviait ! Marat, par le même amour instinctif du sang qui pousse le loup à continuer à dévaster les troupeaux longtemps après que sa faim est apaisée.

Ces monstres ont gouverné la France pendant un certain temps avec l'autorité la plus despotique. Les lois les plus sanguinaires furent promulguées et le système de police le plus vigilant maintenu. Des espions et des informateurs étaient employés et tout murmure, toute expression défavorable au pouvoir en place était suivi d'une condamnation à mort et de son exécution immédiate.

Les hommes, dit Scott, lisaient Tite-Live pour découvrir quel degré de crime privé pouvait être commis sous le masque de la vertu publique. L'acte du jeune Brutus servait à n'importe quel homme d'excuse pour trahir à la ruine et à la mort un ami ou un protecteur dont le patriotisme n'avait peut-être pas la même ferveur que celle qui convenait à l'époque. Sous l'exemple du vieux Brutus, les liens les plus étroits du sang ont été maintes fois cédés et courbés devant la férocité du zèle du parti - un zèle trop souvent assumé dans les buts les plus infâmes et les plus égoïstes.

Comme certains fanatiques d'autrefois étudiaient l'Ancien Testament dans le but de découvrir des exemples de délits pour justifier ceux qu'ils étaient eux-mêmes tentés de commettre, de même, les républicains de France ~ [nous voulons dire les bigots désespérés et scandaleux de la révolution] lisaient l'histoire pour justifier, par des exemples classiques, leurs crimes publics et privés. Les délateurs, ces fléaux de l'Etat, étaient encouragés à un degré à peine connu dans la Rome antique, au temps des empereurs, bien que Tacite ait lancé ses foudres contre eux, comme le poison et la peste de son temps. Le devoir d'héberger de telles informations était ouvertement considéré comme indispensable. La sécurité de la république étant la charge suprême de chaque citoyen, il ne devait pas hésiter du tout à dénoncer, comme on l'appelait, n'importe qui, ou n'importe comment, lié à lui, - l'ami de ses conseils, ou la femme de son sein, - pourvu qu'il eût des raisons de soupçonner l'individu dévoué du crime d'incivisme, - crime d'autant plus mystérieusement redoutable, que personne n'en connaissait exactement la nature."

Nous allons ici rendre compte de quelques-unes des scènes auxquelles la France a été soumise pendant cette terrible période. Pour rendre le triomphe complet, les chefs des Jacobins résolurent de faire un massacre général de tous les amis de l'infortuné roi Louis et de la constitution dans le royaume. A cet effet, les suspects de tout rang furent enfermés dans les prisons et les cachots, et le 2 septembre 1792, l'œuvre de mort commença[496].

Massacre de Prisonniers

Le nombre des individus accumulés dans les diverses prisons de Paris s'était élevé par les arrestations et les visites domiciliaires postérieures au 10 août, à environ huit mille personnes. L'objet de ce plan infernal était de détruire la plus grande partie de ces prisonniers sous un système général de meurtre, qui ne devait pas être exécuté par l'impulsion soudaine et furieuse d'une multitude armée, mais avec un certain degré de sang-froid et d'investigation délibérée.

Une force de bandits armés, en partie Marsellois, et en partie des ruffians choisis parmi les Fauxbourgs, se dirigea vers les différentes prisons, dans lesquelles ils forcèrent leur passage, ou furent admis par les geôliers, dont la plupart avaient été informés de ce qui devait se passer, bien que quelques-uns même de ces fonctionnaires endurcis s'efforçassent de sauver ceux qui étaient sous leur responsabilité. Un tribunal révolutionnaire fut formé parmi les voyous armés eux-mêmes, qui examinèrent les registres de la prison et convoquèrent les captifs individuellement pour qu'ils subissent la forme d'un procès. Si les juges, comme c'était presque toujours le cas, prononçaient la mort, leur sentence, pour prévenir les efforts sauvages d'hommes désespérés, était exprimée par ces mots : "Rendez la liberté au prisonnier.

La victime était alors jetée dans la rue ou dans la cour ; elle était expédiée par des hommes et des femmes qui, les manches retroussées, les bras trempés de sang jusqu'au coude, les mains tenant des haches, des piques et des sabres, étaient les exécuteurs de la sentence. La manière dont ils s'acquittaient de leur tâche sur les vivants et sur les corps mutilés des morts montrait qu'ils occupaient cette fonction autant par plaisir que par amour du lucre (de l'argent). Ils échangeaient souvent leurs places ; les juges faisaient la besogne des bourreaux, les bourreaux, les mains empestées, s'asseyaient quelquefois comme juges à leur tour. Maillard, un ruffian qui se serait distingué au siège de la Bastille, mais plus connu par ses exploits lors de la marche vers Versailles, présidait à ces brèves et sanguinaires enquêtes. Ses compagnons sont des personnages du même acabit. Pourtant, à certaines occasions, ils montrèrent quelques lueurs passagères d'humanité. Il est important de remarquer que l'audace avait plus d'influence sur eux que tout appel à la pitié ou à la compassion.

Un royaliste avoué a parfois été renvoyé indemne, alors que les constitutionnalistes ont certainement été massacrés. Un autre trait d'une nature singulière est que deux des ruffians qui avaient été désignés pour garder l'une de ces victimes en sécurité, comme s'ils avaient été acquittés, ont insisté pour assister à sa rencontre avec sa famille. Ils semblaient partager les transports du moment et, au moment de prendre congé, ils ont serré la main de leur prisonnier

défunt, alors que la leur était couverte du sang de ses amis et qu'ils venaient juste de se lever pour verser le leur. Peu nombreux, en effet, et brefs, furent ces symptômes de relâchement. En général, le destin du prisonnier était la mort, et ce destin s'accomplissait instantanément.

Pendant ce temps, les captifs étaient enfermés dans leurs cachots comme du bétail dans une étable branlante. Souvent ils pouvaient, des fenêtres, observer le sort de leurs camarades, entendre[497] leurs cris, voir leurs luttes. Ils apprenaient de cette scène horrible comment ils pourraient mieux faire face à leur propre destin qui approchait. Ils observèrent, selon saint Meard, qui, dans son bien nommé Agonie de trente-six heures, a donné le récit de cette scène effrayante, que ceux qui interceptaient les coups des bourreaux en levant les mains, souffraient d'un supplice prolongé, tandis que ceux qui ne donnaient aucun signe de lutte étaient plus facilement abattus. Ils s'encourageaient mutuellement à se soumettre à leur sort, de la manière la moins susceptible de prolonger leurs souffrances.

De nombreuses dames, en particulier celles qui appartiennent à la cour, sont ainsi assassinées. La princesse de Lamballe, dont le seul crime semble avoir été son amitié avec la reine Marie-Antoinette, fut littéralement découpée en morceaux et sa tête décapitée, ainsi que celle d'autres personnes, fut promenée sur des piques à travers la métropole. Elle fut transportée au temple sur cette arme maudite, les traits encore beaux dans la mort et les longues boucles blondes des cheveux flottant autour de la lance. Les assassins ont insisté pour que le roi et la reine soient obligés de s'approcher de la fenêtre pour voir ce terrible trophée. Les officiers municipaux qui veillaient sur les prisonniers royaux eurent du mal, non seulement à les sauver de cette horrible inhumanité, mais aussi à empêcher que leur prison ne soit forcée. Des rubans tricolores furent tendus en travers de la rue. Cette frêle barrière suffisait à indiquer que le Temple était sous la sauvegarde de la nation. Nous ne lisons pas qu'ils aient prouvé l'efficacité des rubans tricolores pour la protection des autres prisonniers. Il ne fait aucun doute que les bourreaux avaient leurs instructions, où et quand elles devaient être respectées.

Le clergé, qui avait rejeté le serment constitutionnel pour des raisons pieuses, fut, pendant le massacre, l'objet particulier d'insultes et de cruauté. Leur conduite correspondait à leurs professions religieuses et consciencieuses. Ils se confessaient les uns aux autres, ou recevaient les confessions de leurs compagnons laïcs dans le malheur, et les encourageaient à supporter l'heure fatidique, avec autant de tranquillité que s'ils n'avaient pas eu à en partager l'amertume. En tant que protestants, nous ne pouvons approuver abstraitement les doctrines qui rendent le clergé établi d'un pays dépendant du souverain pontife, prince d'un État étranger. Mais ces prêtres n'ont pas créé les lois pour lesquelles ils ont souffert ; ils n'ont fait que leur obéir. En tant qu'hommes et chrétiens, nous devons les considérer comme des martyrs, qui ont préféré la mort à ce qu'ils considéraient comme une apostasie.

Dans les brefs intervalles de cette effroyable boucherie, qui dura quatre jours, les juges et les bourreaux mangeaient, buvaient et dormaient ; ils se réveillaient de leur sommeil ou se levaient de leur repas avec un nouvel appétit pour le meurtre. Il y avait des lieux de séparation

pour les meurtriers et les meurtrières, car le travail avait été incomplet sans l'intervention de ces dernières. Une prison après l'autre fut investie, pénétrée et soumise à la même forme d'action néfaste. Ils en firent le théâtre de la même boucherie inhumaine. Les Jacobins avaient prévu de rendre le massacre universel en France. Mais l'exemple ne fut pas généralement suivi[498] Il fallait, comme dans l'affaire de la Saint- Barthélemy, le seul massacre qui puisse lui être comparé en atrocité, l'excitation d'une grande capitale, dans une crise violente, pour rendre possibles de pareilles horreurs.

La communauté parisienne est coupable de cet événement. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour étendre la sphère du meurtre. Leur mandat transporta d'Orléans près de soixante personnes, parmi lesquelles le duc de Cosse-Brissac, De Lesart, le défunt ministre, et d'autres royalistes de distinction, qui comparurent devant la Haute Cour de ce département. Une bande d'assassins les intercepta, par ordre de la communauté, à Versailles, et, se joignant à leur escorte, ils assassinèrent presque tous ces malheureux.

Du 2 au 6 septembre, ces crimes infernaux se poursuivirent sans interruption, prolongés par les acteurs pour l'amour de la paye journalière d'un louis chacun, ouvertement distribuée entre eux, par ordre de la Commune. C'est soit par le désir de continuer le plus longtemps possible un travail si bien récompensé, soit parce que ces êtres avaient acquis une insatiable soif de meurtre, que, lorsqu'on eut vidé les prisons des criminels d'état, les assassins s'attaquèrent au Bicêtre, prison dans laquelle étaient enfermés les délinquants ordinaires. Ces malheureux offrirent une résistance qui coûta aux assaillants plus cher que toutes celles qu'ils avaient éprouvées de la part de leurs propres victimes. Ils furent obligés de tirer sur eux à coups de canon. C'est ainsi que plusieurs centaines de ces misérables créatures furent exterminées, par des malheureux pires qu'eux.

Aucun compte exact n'a jamais été fait du nombre de personnes assassinées pendant cette terrible période ; mais on sait que pas plus de deux ou trois cents des prisonniers arrêtés pour des délits d'Etat se sont échappés ou ont été libérés, et le calcul le plus modéré porte le nombre de ceux qui sont tombés à deux ou trois mille, bien que certains le portent à deux fois plus. Truchod annonça à l'Assemblée législative que quatre mille personnes avaient péri. On s'efforça de sauver la vie des prisonniers pour dettes, dont le nombre, avec celui des criminels de droit commun, peut faire la différence entre le nombre des tués et les huit mille qui étaient prisonniers au début du massacre.

Les corps ont été enterrés en tas, dans d'immenses tranchées, préparées à l'avance par ordre de la communauté de Paris. Mais leurs ossements ont été transférés depuis dans les catacombes souterraines qui forment le charnier général de la ville. Dans ces régions mélancoliques, alors que d'autres vestiges de la mortalité sont exposés tout autour, les restes de ceux qui ont péri dans les massacres de septembre sont seuls à l'abri des regards. Le caveau dans lequel ils reposent est fermé par un écran de pierre de taille, comme s'il s'agissait de crimes dont on ne peut se souvenir, même dans la demeure de la mort, et que la France voudrait bien cacher dans l'oubli.

Après cet effroyable massacre, les Jacobins réclamèrent avec ardeur la vie du roi Louis XVI. Il fut jugé par la Convention et condamné à être décapité[499].

Décès du Roi Louis XVI et d'autres Membres de la Famille Royale.

Le 21 janvier 1793, le roi Louis XVI fut décapité publiquement au milieu de sa propre métropole, sur la place Louis Quinze, érigée à la mémoire de son grand-père. Il est possible, pour l'œil critique de l'historien, de découvrir beaucoup de faiblesses dans la conduite de ce monarque malheureux ; car il n'avait ni la détermination de lutter pour ses droits, ni le pouvoir de se soumettre avec une apparente indifférence à des circonstances où la résistance impliquait le danger. Il se soumettait, en effet, mais sans bonne grâce, au point de se faire soupçonner de lâcheté, sans obtenir le crédit d'une concession volontaire. Pourtant, son comportement en de nombreuses occasions éprouvantes le disculpe efficacement de l'accusation de timidité. Il a démontré que son refus de verser le sang, qui le distinguait particulièrement, était dû à la bienveillance et non à la timidité.

Sur l'échafaud, il se comporta avec la fermeté d'un noble esprit et la patience d'un réconcilié avec le ciel. C'est l'un des rares traits de sympathie qui ont adouci ses souffrances. La présence d'un confesseur, qui n'avait pas prêté le serment constitutionnel, était permise au monarque détrôné. Celui qui assuma cette fonction honorable mais dangereuse était un gentleman de la famille douée d'Edgeworth d'Edgeworthstown. Le zèle dévoué avec lequel il s'acquitta de ses derniers devoirs envers le roi Louis XVI aurait pu, en fin de compte, se révéler fatal pour lui-même. Au moment où l'instrument de mort s'abaissait, le confesseur prononça les mots impressionnants : "Fils de Saint Louis, montez au Ciel !".

Les dernières volontés du roi Louis XVI ont été diffusées de bonne source. Je recommande à mon fils, si vous avez le malheur de devenir roi, de se rappeler que toutes ses facultés sont au service du public. Je recommande à mon fils, s'il a le malheur de devenir roi, de se rappeler que toutes ses facultés sont au service du public, qu'il doit rechercher le bonheur de son peuple en gouvernant selon les lois, en oubliant toutes les blessures et tous les malheurs, et en particulier ceux que j'ai pu subir. Mais tout en l'exhortant à gouverner sous l'autorité des lois, je ne puis qu'ajouter que cela ne sera en son pouvoir que dans la mesure où il sera doté de l'autorité nécessaire pour faire respecter le droit et punir le mal ; et que sans cette autorité, sa situation dans le gouvernement sera plus préjudiciable qu'avantageuse pour l'État."

Pour ne pas mêler le sort de l'illustre victime de la famille royale à l'histoire générale des victimes du règne de la Terreur, il faut mentionner ici la mort du reste de cette illustre maison royale, qui a fermé pour un temps une monarchie qui, à travers trois dynasties, avait conféré soixante-six rois à la France.

On ne peut supposer que la reine puisse survivre longtemps à son mari. Elle avait été le plus grand objet de la détestation révolutionnaire ; en effet, beaucoup étaient disposés à rejeter

sur Marie-Antoinette, presque exclusivement, la responsabilité des mesures qu'ils considéraient comme contre-révolutionnaires[500].

Les points d'accusation sont si bas et si dépravés qu'ils ne peuvent être évoqués dans ces lignes. Elle dédaigna d'y répondre, mais en appela à toutes celles qui avaient été mères, contre la possibilité même des horreurs qu'on lui imputait. Elle, la veuve d'un roi, la sœur d'un empereur, fut condamnée à mort, traînée dans un tumulus ouvert jusqu'au lieu d'exécution et décapitée le 16 octobre 1793. Elle mourut dans sa 39ème année.

La princesse Élisabeth, sœur du roi Louis, dont on a pu dire, selon les termes de Lord Clarendon, qu'elle ressemblait à une chapelle dans le palais d'un roi. Un sanctuaire où ne peuvent pénétrer que la piété et la moralité, alors que le péché y est omniprésent.

L'oisiveté et la folie n'ont pas échappé, par le comportement le plus inoffensif et le caractère le plus inoffensif, au sort misérable dans lequel les Jacobins avaient résolu d'entraîner toute la famille du roi Louis XVI. Une partie de l'accusation était à l'honneur de son caractère. On lui reproche d'avoir laissé entrer dans les appartements des Tuileries des gardes nationaux, de la section des Filles de Saint Thomas. Elle ordonna que l'on soignât les blessures reçues dans un combat avec les Marsellois, immédiatement avant le 10 août. La princesse avoua son crime et il était exactement conforme à toute sa conduite. Une autre charge énonçait l'accusation ridicule, qu'elle avait distribué aux défenseurs du château des Tuilleries des balles mâchées par elle-même et par ses suivantes, pour les rendre plus meurtrières. C'était une fable ridicule, dont il n'y avait aucune preuve. Elle fut décapitée en mai 1794. Elle fut condamnée à mort de la même manière qu'elle avait passé sa vie.

Nous sommes las de raconter ces atrocités, comme d'autres doivent l'être de les lire. Il n'est pourtant pas inutile que les hommes voient la profondeur de la dégradation de la nature humaine, en contradiction avec tous les sentiments les plus sacrés, avec tous les appels à la justice ou à l'humanité. Nous avons déjà décrit le Dauphin comme un enfant prometteur de sept ans, âge auquel aucune offense n'aurait pu être commise, et dont on ne pouvait appréhender aucun danger. Néanmoins, on résolut de faire périr l'enfant innocent, et par des moyens auxquels les meurtres ordinaires paraissent des actes de miséricorde.

Le malheureux garçon fut confié à la charge du scélérat le plus endurci que comptait la communauté de Paris. Ils connaissaient bien l'emplacement de tels agents et le choisirent parmi leur bande de Jacobins. Ce misérable, un cordonnier du nom de Simon, demanda à ses employeurs : "Que faire du jeune loup de mer ?" "Non ?" "Empoisonné ?" "Non." "Mort de faim ?" "Non." "Que faire alors ?" "Il faut le tuer". "Et alors ?" "Il faut s'en débarrasser." C'est ainsi que, par la poursuite des traitements les plus sévères, par les coups, le froid, les veilles, les jeûnes, les sévices de toutes sortes, une fleur si fragile fut bientôt flétrie. Il mourut le 8 juin 1795.

Après ce dernier crime horrible, il y eut un relâchement en faveur de la fille, et maintenant de l'unique enfant de cette maison condamnée. La princesse royale, dont les qualités ont

honoré jusqu'à sa naissance et son sang, connut[501] à partir de cette époque une captivité atténuée. Enfin, le 19 décembre 1795, cette dernière relique de la famille du roi Louis, fut autorisée à quitter sa prison et son pays, en échange de La Fayette et d'autres personnes que l'Autriche délivra à cette condition de la captivité. Elle devint ensuite l'épouse de son cousin, le duc d'Angoulême, fils aîné du monarque régnant de France, et obtint, par la manière dont elle se conduisit à Bourdeaux en 1815, les plus grands éloges pour sa bravoure et son esprit.

Scènes Epouvantables en Vendée

En Vendée, l'un des départements français, une insurrection éclate contre le gouvernement jacobin, en 1793.

Plus de deux cents batailles et combats mineurs ont eu lieu dans ce pays dévoué. La fièvre révolutionnaire était à son comble. L'effusion de sang semblait être un plaisir pour les auteurs de massacres. Il était varié par toutes les inventions que la cruauté pouvait inventer pour lui donner un nouvel élan. Les habitations des Vendéens furent détruites, leurs familles soumises à des violations et à des massacres, leurs bestiaux écorchés et abattus, leurs récoltes brûlées et gaspillées. Une colonne républicaine prit et mérita le nom d'Infernale par les horribles atrocités qu'elle commit. A Pilau, ils ont fait rôtir les femmes et les enfants dans un four chauffé. On pourrait raconter d'autres horreurs semblables, si le cœur et la main ne reculaient pas devant la tâche. Sans citer d'autres exemples particuliers d'horreur, nous utilisons les mots d'un témoin oculaire républicain pour exprimer le spectacle général offert par le théâtre du conflit public.

"Je n'ai pas vu un seul homme dans les villes de St. Hermand, Chantonnay ou Herbiers. Quelques femmes seulement avaient échappé au glaive. Les maisons de campagne, les cottages, les habitations de toute espèce, étaient brûlées. Les troupeaux erraient avec terreur autour de leurs abris habituels, qui fumaient maintenant dans les ruines. J'ai été surpris par la nuit, mais les flammes vacillantes et lugubres de la conflagration éclairaient le pays. Aux bêlements des troupeaux terrifiés et aux mugissements du bétail terrorisé s'ajoutaient les notes rauques et profondes des corbeaux charognards et les hurlements des animaux sauvages venant des recoins des bois pour s'attaquer aux carcasses des tués. Enfin, une colonne de feu lointaine, qui s'élargissait et augmentait à mesure que j'approchais, me servit de balise. C'était la ville de Mortagne en flammes. Lorsque j'y arrivai, on ne voyait plus aucun être vivant, à l'exception de quelques femmes misérables qui s'efforçaient de sauver quelques restes de leurs biens de la conflagration générale."-[Les Mémoires d'un Ancien Administrateur des Armes Républicaines].

Scènes à Marseille et à Lyon

Marseille, Toulon et Lyon s'étaient déclarés opposés à la suprématie jacobine. Ces villes étaient agrandies par leur commerce et leur situation maritime[502], et, dans le cas de Lyon, par leur maîtrise de la navigation intérieure. Les riches marchands et manufacturiers de ces villes prévoyaient l'insécurité totale de la propriété comme une conséquence de leur propre

ruine, dans le système de spoliation arbitraire et d'assassinat sur lequel était fondé le gouvernement des Jacobins. Mais la propriété, dont ils se préoccupaient, si sa force naturelle est utilisée à temps, aurait pu élever la barrière la plus puissante pour résister à la révolution. Cependant, après un certain délai, elle peut en devenir la victime impuissante.

Si les riches sont, en temps voulu, généreux de leurs moyens, ils ont le pouvoir de recruter pour leur cause, et comme adhérents, ceux qui font partie des ordres inférieurs. Mais les riches sont égoïstes ; aussi, lorsque les classes pauvres voient leurs supérieurs abattus et désespérés, elles seraient tentées de les considérer comme des objets de pillage. Mais ces actes de compassion doivent être accomplis de bonne heure, sinon ceux qui pourraient se faire les défenseurs les plus actifs de la propriété, conspireront avec ceux qui sont prêts à la piller.

Marseille montre à la fois sa bonne volonté et l'impuissance de ses ressources. Les plus grands efforts de cette ville riche, dont la bande révolutionnaire avait tant contribué à la chute de la monarchie lors de l'attaque des Tuilleries, ne purent équiper qu'une petite armée douteuse d'environ 3 000 hommes. Ils sont envoyés au secours de Lyon. Cette faible armée se précipita sur Avignon, et fut vaincue avec la plus grande facilité, par le général républicain Cartaux, méprisable comme officier militaire, et dont les forces n'auraient pas résisté à un seul engaillement de francs-tireurs vendéens. Marseille reçut les vainqueurs et baissa la tête devant les horreurs qu'il plut à Cartaux, accompagné de deux redoutables jacobins, Barras et Ferron, d'infliger à cette ville florissante. Elle subit les terreurs habituelles de l'épuration jacobine, et on l'appelle provisoirement "la commune sans nom".

Lyon opposa aux révolutionnaires une résistance plus honorable. Cette noble ville était soumise depuis quelque temps à la domination de Chalier, l'un des Jacobins les plus féroces et en même temps l'un des plus extravagants. Il était à la tête d'un club formidable, digne d'être affilié à la société mère, et ambitieux de marcher sur ses traces. Il était soutenu par une garnison de deux régiments révolutionnaires, outre une nombreuse artillerie, et une grande quantité de volontaires, s'élevant à environ dix mille hommes. Ils formaient ce qu'on appelait une armée révolutionnaire. Ce Chalier, était un prêtre apostat, athée, et un élève assidu de l'école de la Terreur. Il avait été procureur (collecteur d'impôts) de la communauté, et avait imposé aux citoyens riches un impôt élevé de six à trente millions de livres. Mais son objectif est de faire couler le sang autant que l'or. Le massacre de quelques prêtres et aristocrates enfermés dans la forteresse de Pierre-Scixe, était un pitoyable sacrifice. Chalier, ambitieux d'actions plus décisives, fit procéder à l'arrestation générale de cent principaux citoyens, qu'il destinait à une hécatombe plus digne du démon qu'il servait.

Ce sacrifice fut empêché par le courage des Lyonnais ; courage qui, s'il avait été assumé par les Parisiens, aurait pu prévenir[503] la plupart des horreurs qui ont déshonoré la révolution. Le massacre médité était déjà annoncé par Chalier au club des Jacobins. "Trois cents têtes, dit-il, sont marquées pour être égorgées. Ne tardons pas à nous emparer des membres des bureaux départementaux, des présidents et secrétaires de sections, de toutes les

autorités locales qui entravent nos mesures révolutionnaires. Faisons-en un seul fagot et livrons-les immédiatement à la guillotine."

Mais, avant qu'il ne puisse mettre sa menace à exécution, la terreur s'éveilla au courage du désespoir. Les citoyens prirent les armes et assiégèrent l'Hôtel de Ville, dans lequel Chalier, avec ses troupes révolutionnaires, se défendit désespérément et avec succès pendant un certain temps, mais finalement en vain. Malheureusement, les Lyonnais n'ont pas su profiter de leur triomphe. Ils n'étaient pas suffisamment conscients de la nature de la vengeance qu'ils avaient provoquée, ni de la nécessité de soutenir l'audacieuse démarche entreprise par des mesures qui excluaient tout compromis. Leur résistance à la violence et à l'atrocité des Jacobins n'avait aucun caractère politique, pas plus que celle du voyageur contre les brigands qui le menacent de pillage et de meurtre. Ils n'étaient pas assez conscients qu'après avoir fait tant, ils devaient nécessairement faire plus. Ils auraient dû, en se déclarant royalistes, s'efforcer d'amener les troupes de Savoie, sinon les Suisses, (qui avaient embrassé une espèce de neutralité qui, après le 10 août, déshonorait leur ancienne réputation), à envoyer en toute hâte des soldats au secours d'une ville qui n'avait ni fortifications, ni troupes régulières pour la défendre. Elle possédait cependant des trésors pour payer ses auxiliaires, des bras forts et des officiers compétents pour se servir des localités de sa situation, qui, bien fortifiées et défendues, sont parfois aussi redoutables que les protections régulières érigées par les ingénieurs scientifiques.

C'est en vain que les Lyonnais s'efforcent de se donner un caractère révolutionnaire sur le modèle girondin. Deux de ses députés proscrits essayèrent de les rallier à leur cause impopulaire et désespérée ; et ils cherchèrent inconsidérément à se protéger en affichant un zèle républicain, alors même qu'ils résistaient aux décrets et battaient les troupes des Jacobins. Il y avait sans doute beaucoup de royalistes parmi les insurgés, et certains de leurs chefs l'étaient résolument ; mais ils n'étaient pas assez nombreux ou influents pour établir le vrai principe de la résistance ouverte, et l'ultime chance de sauvetage, par une proclamation audacieuse de l'intérêt du roi. Ils en appelaient encore à la Convention comme à leur souverain légitime, aux yeux duquel ils s'efforçaient de se justifier. En même temps, ils essayaient de s'assurer l'intérêt de deux députés jacobins, qui avaient cautionné toutes les violations tentées par Chalier, afin de les amener à représenter favorablement leur conduite. Bien entendu, ils avaient suffisamment de promesses à cet effet, tant que MM. Guathier et Nioche, les députés en question, restaient en leur pouvoir ; promesses, sans doute, d'autant plus facilement accordées, que les Lyonnais, quoique désireux de se concilier la faveur de la Convention, n'hésitaient pas à procéder au châtiment du jacobin[504] Chalier. Il fut condamné et exécuté, ainsi qu'un de ses principaux associés, nommé « Réard_ ».

Pour défendre cette action vigoureuse, les malheureux insurgés se placèrent sous le gouvernement provisoire d'un conseil qui, voulant toujours temporiser et maintenir le caractère révolutionnaire, s'intitula "Commission populaire et républicaine de sûreté publique du département du Rhin et de la Loire", titre qui, bien qu'il n'excitât aucun enthousiasme populaire et n'attirât aucune aide étrangère, n'apaisa pas, mais au contraire exaspéra le

ressentiment de la Convention, désormais sous la domination absolue des jacobins. Pour cette société, tout ce qui n'est pas une fraternisation complète est considéré comme un défi présomptueux. Pour ceux qui n'étaient pas de connivence avec eux, leur politique était de les considérer comme leurs ennemis les plus absolus.

En effet, les Lyonnais reçurent des lettres de réconfort, de solidarité et de concours de plusieurs départements, mais aucun soutien effectif ne fut jamais dirigé vers leur ville, à l'exception d'un petit renfort de Marseille. Cette résistance insignifiante, nous l'avons vu, fut interceptée et dispersée sans trop de difficultés par le général jacobin Cartaux.

Lyon s'attendait à devenir la patronne et le centre d'une ligue anti-jacobine, formée par les grandes villes commerçantes, contre Paris et la partie prédominante de la Convention. Elle se retrouve isolée, sans soutien et vulnérable. Elle s'opposa par ses propres forces et moyens de défense, avec une armée de soixante mille hommes et d'innombrables jacobins réfugiés dans ses propres murs. Vers la fin du mois de juillet, après un intervalle de deux mois, un blocus régulier fut formé autour de la ville et, dans la première semaine d'août, les hostilités eurent lieu. L'armée assiégeante était dirigée militairement par le général Kellerman, qui, avec d'autres soldats distingués, avait commencé à occuper un rang éminent dans les armées républicaines. Sauf pour exécuter la vengeance dont ils avaient soif, les Jacobins comptaient surtout sur les efforts des députés qu'ils avaient mandés auprès du commandant, et surtout sur ceux du représentant Dubois Crance. C'est un homme dont le seul mérite semble avoir été son jacobinisme fiévreux et effréné. Le général Percy, ancien officier du service royal, entreprit la tâche presque désespérée de la défense, et en formant des forteresses sur les situations les plus dominantes autour de la ville, il commença une rébellion militaire contre la force immensément supérieure des assiégeants, ce qui était honorable si c'était utile.

Les Lyonnais, en même temps, s'efforçaient encore de se flatter de pouvoir rivaliser avec l'armée assiégeante, en se représentant comme de fermes républicains. Ils célébrèrent comme une fête publique l'anniversaire du 10 août, et Dubois Crance, pour se recommander de leur zèle républicain, fixa au même jour le commencement de son ardente attaque contre la place. Il fit tirer le premier coup de canon par sa propre concubine, née à Lyon. Ensuite, on fit éclater des bombes et des boulets rouges contre la seconde ville de l'empire français ; tandis que les assiégés soutenaient l'attaque avec constance, et la repoussaient sur plusieurs points avec un courage qui faisait honneur à leur caractère[505]. Mais leur sort était fixé. Les députés annoncèrent à la Convention leur intention d'employer leurs instruments de ravage sur tous les quartiers de la ville à la fois, bombardés en plusieurs endroits, pour provoquer une tempête générale. "La ville, disaient-ils, doit se rendre, ou il ne restera pas une pierre posée sur une autre ; c'est ce que nous espérons accomplir en dépit des suggestions d'une fausse compassion. Ne vous étonnez donc pas d'apprendre que Lyon n'existe plus." La fureur de l'attaque menace de réaliser ces promesses.

Les souffrances des citoyens deviennent intolérables. Plusieurs quartiers de la ville furent incendiés en même temps. D'immenses usines et bâtiments furent réduits en cendres, et les

pertes subies pendant les deux nuits de bombardement furent évaluées à deux cents millions de livres. Un drapeau noir fut hissé par les assiégés sur le Grand Hôpital, en signe que le feu des assaillants ne devait pas être dirigé sur cet asile d'une misère sans espoir. Le signal du drapeau ne semblait qu'attirer les bombes républicaines à l'endroit même où elles pouvaient créer les détresses les plus effroyables et outrager au plus haut degré les sentiments de l'humanité. Les ravages de la famine succédèrent bientôt à ceux du massacre. Après deux mois de telles horreurs, il devint évident qu'il était impossible de résister davantage.

Le Comité de salut public envoya à Lyon le paralytique Couthon, avec Collot d'Herbois et d'autres députés, pour prendre la revanche que les Jacobins réclamaient. Dubois Crance fut rappelé pour avoir mis, pensait-on, moins d'énergie dans ses démarches que ne l'exigeait la poursuite du siège. Collot d'Herbois avait un motif personnel d'une nature singulière pour se réjouir de la tâche qui lui avait été confiée ainsi qu'à ses collègues. En tant qu'acteur, il avait été chassé de la scène à Lyon, et la porte de la vengeance était maintenant ouverte. Les instructions de ce comité leur enjoignaient de tirer de la mort de Chalier et de l'insurrection de Lyon la vengeance la plus satisfaisante, non seulement sur les citoyens, mais sur la ville elle-même. Les rues et les édifices principaux devaient être rasés, et un monument érigé à l'endroit où ils se trouvaient devait en indiquer la cause : "Lyon s'est révolté contre la République - Lyon n'est plus." Les fragments de la ville qui pourraient subsister porteraient le nom de "Ville Affranchie". Il est difficile de croire qu'un sort comme celui-là, qui aurait pu être prononcé par quelque despote oriental, dans toute la folie frénétique d'un pouvoir arbitraire et d'une ignorance totale, ait pu être sérieusement prononcé et aussi sérieusement appliqué dans l'une des nations les plus civilisées d'Europe. Il est tout aussi incroyable qu'à notre époque éclairée, des hommes qui prétendent à la sagesse et à la philosophie aient pu considérer les travaux de l'architecte comme un sujet de punition approprié.

Cependant, afin de maximiser l'effet de la démolition, l'impuissant Couthon fut transporté de maison en maison, vouant chacune à la ruine, en frappant la porte avec un marteau d'argent, et en prononçant ces mots : "Maison d'un rebelle. Je te condamne au nom de la loi." Des ouvriers suivaient en[506] grand nombre, qui exécutaient la sentence en arrachant la maison jusqu'aux fondations. Cette démolition gratuite dura six mois, et l'on dit qu'elle fut exécutée à une dépense égale à celle que le superbe hôpital militaire, l'hôtel des Invalides, coûta à son fondateur, le roi Louis XIV. Mais la vengeance républicaine ne s'est pas exclusivement attaquée à la chaux et à la pierre mortes, elle a cherché des victimes vivantes.

La mort méritée de Chalier avait été expiée par une apothéose exécutée après la capitulation de Lyon ; mais Collot d'Herbois déclara que chaque goutte de ce sang patriotique était tombée comme s'il avait ébouillanté son propre cœur, et que le meurtre exigeait une expiation. Toutes les procédures ordinaires, tous les modes d'exécution habituels furent jugés trop tardifs pour venger la mort d'un proconsul jacobin. Les juges de la commission révolutionnaire étaient épuisés de fatigue, le bras du bourreau était las, l'acier même de la

guillotine était émoussé. Collot d'Herbois imagina un mode de massacre plus sommaire. Un nombre de deux cents à trois cents victimes à la fois étaient traînées de la prison à la place de Baotteaux, l'une des plus grandes places de Lyon, et y étaient soumises à un tir de grenaille (bombes de raisin). Bien que ce mode d'exécution puisse sembler efficace, il n'était ni rapide ni miséricordieux.

Les victimes tombèrent au sol comme des mouches brûlées, mutilées mais non tuées, et implorant leurs bourreaux de les expédier rapidement. Cela fut fait avec des sabres et des baïonnettes, et avec une telle hâte et un tel zèle que certains des geôliers et leurs assistants furent tués en même temps que ceux qu'ils avaient aidé à traîner jusqu'à la mort. On ne s'aperçut de l'erreur que lorsqu'en comptant les cadavres, les militaires assassins s'aperçurent qu'ils étaient plus nombreux que prévu. Les corps des morts furent jetés dans le Rhône, pour communiquer à Toulon la nouvelle de la vengeance républicaine, selon l'expression de Collot d'Herbois - d'autant plus que Toulon s'était également proclamé en état de révolte. Mais le fleuve morose refuse le devoir imposé, et les cadavres reviennent en tas sur les rives. Le Comité des représentants est finalement contraint d'autoriser l'enterrement des vestiges de leur cruauté pour éviter les risques de contagion.

L'Installation de la Déesse de la Raison.

Finalement, le zèle des athées exaspérés de France les poussa à perpétrer l'une des transactions les plus ridicules et en même temps les plus impies qui aient jamais déshonoré les annales d'une nation. Il s'agissait ni plus ni moins d'une renonciation formelle à l'existence d'un Être suprême et de l'installation de la déesse de la Raison, en 1793.

"Il y a, dit Scott, un fanatisme de l'athéisme, aussi bien que de la superstition. Un philosophe peut nourrir et exprimer autant de malveillance contre ceux qui persévèrent à croire ce qu'il lui plaît de dénoncer comme indigne de foi, qu'un prêtre ignorant et bigot contre un homme qui ne peut accorder sa foi à un dogme qu'il croit insuffisamment prouvé." En conséquence, le trône étant[507] totalement anéanti, il sembla aux philosophes de l'école d'Hébert, (auteur du journal périodique le plus grossier et le plus bête de l'époque, appelé _le Père Duchesne_) qu'en détruisant totalement ces vestiges de religion et de culte public que chérissait encore le peuple de France, il s'ensuivrait un splendide triomphe des opinions libérales. "Il ne suffisait pas, disaient-ils, qu'une nation régénérée ait détrôné les rois terrestres, si elle n'étendait pas le bras de la défiance contre les puissances surnaturelles que la superstition avait représentées comme régnant sur l'espace infini.

Un malheureux, nommé Gobet, évêque constitutionnel de Paris, fut contraint de jouer le rôle principal dans la moquerie la plus impudente et la plus scandaleuse qui ait jamais été jouée devant une représentation nationale.

On dit que les responsables de la scène eurent quelque difficulté à amener l'évêque à se conformer à la tâche qui lui était assignée et qu'il exécuta, non sans larmes et sans remords par la suite. Mais il a joué le rôle qui lui était assigné. Il fut transporté en cortège pour déclarer

à la Convention que la religion qu'il avait enseignée pendant tant d'années, à tous égards, ne constituait qu'un peu de sacerdoce, qui n'avait aucun fondement ni dans l'histoire, ni dans la vérité sacrée. Il renonça, en termes solennels et explicites, à l'existence de la divinité au culte de laquelle il avait été consacré, et se consacra à l'avenir à l'hommage de la liberté, de l'égalité, de la vertu et de la moralité. Il déposa sur la table ses décorations épiscopales et reçut l'accolade fraternelle du président de la Convention. Plusieurs prêtres apostats suivirent l'exemple de ce prélat.

L'or et l'argenterie des églises sont saisis et profanés. Des cortèges de parade sont entrés dans la Convention, vêtus d'habits sacerdotaux ridicules. Ils chantaient les hymnes les plus profanes. Chaumette et Hébert utilisèrent de nombreux calices religieux et vases sacrés pour célébrer leurs propres orgies impies. Pour la première fois, le monde entier a entendu une assemblée d'hommes, nés et éduqués dans la civilisation, s'approprier le droit de gouverner l'une des meilleures nations européennes. Ils élevèrent leur voix unie pour rejeter la vérité la plus solennelle que l'âme de l'homme reçoive. Ils renoncèrent unanimement à la croyance et au culte d'une divinité. Pendant un court laps de temps, la même folie profane s'est poursuivie.

L'une des cérémonies de cette époque insensée n'a pas son pareil pour ce qui est de l'absurdité et de l'impiété. Les portes de la Convention ont été ouvertes à un groupe de musiciens, précédés par les membres du corps municipal qui sont entrés en procession solennelle, en chantant un hymne à la liberté. Ils escortaient, comme objet de leur futur culte, une femme voilée, qu'ils appelaient "la Déesse de la Raison". Transportée en grande pompe dans la salle de la Convention nationale, elle fut dévoilée et placée à la droite du Président. Elle fut alors généralement reconnue comme une danseuse de l'Opéra, dont la plupart des personnes présentes connaissaient les charmes depuis son apparition sur scène. Alors que l'expérience d'autres personnes avec elle était plus avancée. C'est à cette personne, comme la[508] plus belle représentante de la Raison qu'elle vénérait, que la Convention nationale de France rendit un hommage public.

Cette momerie impie et ridicule eut une certaine vogue ; et l'installation de la déesse de la Raison fut renouvelée et imitée dans toute la nation, dans les lieux où les habitants voulaient se montrer à la hauteur de toutes les hauteurs de la révolution. Dans la plupart des régions de France, les églises furent fermées aux prêtres et aux fidèles, les cloches furent brisées et jetées au canon. Tout l'établissement ecclésiastique fut détruit. L'inscription républicaine sur les cimetières déclarait que la mort était un sommeil perpétuel et annonçait à ceux qui vivaient sous cette domination qu'ils n'espéraient aucune récompense ni aucun remède, même dans l'autre monde.

Intimement liée à ces lois affectant la religion, celle qui réduisait l'union du mariage, l'engagement le plus sacré que les êtres humains puissent former, et dont la permanence conduit le plus fortement à la consolidation de la société, à l'état d'un simple contrat civil de caractère transitoire. En vertu de cet accord, deux personnes peuvent s'engager et jouir des plaisirs jusqu'à ce que leur goût change ou que leur appétit soit satisfait. Si des démons

s'étaient mis au travail pour découvrir un moyen de détruire le plus efficacement possible tout ce qui est vénérable, gracieux ou permanent dans la vie domestique, et d'obtenir en même temps l'assurance que le mal qu'ils voulaient créer se perpétuerait d'une génération à l'autre, ils n'auraient pas pu inventer un plan plus efficace que la dégradation du mariage. Il s'est transformé en un simple état de cohabitation occasionnelle, ou de concubinage autorisé. Sophie Arnoult, une actrice célèbre pour ses mots d'esprit, a décrit le mariage républicain comme le sacrement de l'adultère.

Chute de Danton, Robespierre, Marat et Autres Jacobins.

Ces monstres tombaient victimes des mêmes moyens qu'ils avaient utilisés pour la ruine des autres. Marat fut poignardé en 1793 par Charlotte Corday, une jeune femme qui avait nourri, dans un sentiment entre la folie et l'héroïsme, l'ambition de débarrasser le monde d'un tyran. Danton est guillotiné en 1794. Robespierre suivit peu après. Sa chute est ainsi décrite par Scott dans sa Vie de Napoléon.

Enfin, son destin l'a poussé à la rencontre. Robespierre descendit à la Convention, où il n'était apparu que rarement ces derniers temps, comme le dictateur de Rome, bien plus noble. Dans son cas également, une bande de sénateurs était prête à poignarder le tyran sur place, s'ils n'avaient pas été effrayés par sa prétendue popularité, qui, craignaient-ils, pourrait les rendre instantanément victimes de la vengeance des Jacobins. Le discours que Robespierre adressa à la Convention était aussi menaçant que le premier bruissement lointain d'un ouragan, aussi sombre et lugubre que l'éclipse qui en annonce l'approche. Des murmures angoissés s'étaient fait entendre parmi la population qui remplissait les tribunes ou se pressait à l'entrée de la salle de la Convention. Le bruit courait qu'un second cycle du 31 mai (jour où les Jacobins[509] avaient proscrit les Girondins) serait témoin d'un événement semblable.

Le premier thème de l'orateur lugubre est la mise en scène de ses propres vertus et de ses services en tant que patriote. Il désigne comme ennemis de la République tous ceux dont les opinions sont contraires aux siennes. Il passe ensuite successivement en revue les différents services du gouvernement et les accable de blâmes et de mépris. Il déclame contre la léthargie des comités de salut public et de sûreté publique, comme si la guillotine n'avait jamais été en exercice. Il accuse le Comité des finances d'avoir contre-révolutionné les revenus de la république. Avec non moins d'amertume, il sermonne sur le retrait des artilleurs (toujours de violents jacobins) de Paris, et sur le mode de gestion adopté dans les pays conquis de la Belgique. On eût dit qu'il voulait recueillir les mêmes listes de tous les fonctionnaires de l'Etat, et dans le même souffle les défier tous.

L'un d'entre eux fait la motion d'honneur habituelle pour l'impression du discours, mais c'est alors que la tempête d'opposition éclate. Plusieurs orateurs demandèrent avec véhémence qu'avant d'adopter le discours et ses graves inculpations, on le renvoyât aux deux comités. Robespierre, à son tour, s'écria que cette mesure soumettrait son discours à la critique partielle et à la révision des partis mêmes qu'il avait accusés. De tous côtés, on entendit des excuses et

des défenses contre l'accusation qui avait été portée. De nombreux députés se plaignirent en termes non équivoques d'une tyrannie individuelle et d'une conspiration qui circulait pour mettre hors la loi et assassiner les segments opposés de la Convention. Robespierre n'était que faiblement soutenu, sauf par Saint-Just, Couthon et son propre frère. Après un débat orageux, au cours duquel la Convention fut tour à tour animée par la crainte et la haine de Robespierre, le discours fut finalement renvoyé aux comités, au lieu d'être imprimé ; et le dictateur, hautain et maussade, vit dans l'affront ainsi fait à ses mesures et à ses opinions, la marque certaine de sa chute prochaine.

Il transféra ses plaintes au Club des Jacobins, pour reposer, comme il le disait, ses chagrins patriotiques dans leurs vertueuses poitrines, où il espérait seulement trouver du secours et de la sympathie. A cette audience partielle, il renouvela, sur un ton encore plus audacieux, les plaintes dont il avait chargé toutes les branches du gouvernement et le corps représentatif lui-même. Il leur rappela diverses époques héroïques, où leur présence et leurs piques avaient décidé des votes des députés tremblants. Il leur a rappelé leurs actions primitives de vigueur révolutionnaire - leur a demandé s'ils avaient oublié le chemin de la Convention. Il conclut en les assurant pathétiquement que s'ils l'abandonnaient, "il se résignait à son sort, et qu'ils soient témoins du courage avec lequel il boirait la ciguë fatale". L'artiste David l'attrapa par la main au moment où il fermait, s'exclamant, ravi de son élocution : "Je la boirai avec vous."

On a reproché à ce peintre distingué d'avoir, le lendemain, décliné l'engagement qu'il semblait embrasser avec tant d'empressement[510] ; mais il y avait beaucoup de gens qui partageaient son opinion première, au moment où il l'exprimait avec tant d'audace. Si Robespierre avait eu des talents militaires, ou même un courage décidé, rien ne l'aurait empêché de se mettre, cette nuit même, à la tête d'une insurrection désespérée des Jacobins et de leurs adhérents.

Payan, le successeur d'Hébert, proposa même que les Jacobins marchent instantanément contre les deux comités, que Robespierre accusait d'être le centre des machinations antirévolutionnaires, (qu'ils) surprennent leur poignée de gardes, et étouffent le mal dont l'État était menacé, même dans son berceau. Ce plan fut jugé trop hasardeux pour être adopté, bien qu'il s'agisse d'un de ces coups de maître et soudains que Machiavel aurait recommandé. Le feu des Jacobins s'épuisa en tumultes, en menaces, et en expulsant du sein de leur société Collot d'Herbois, Tallien, et une trentaine d'autres députés du parti montagnard, qu'ils considéraient comme spécialement ligués pour provoquer la chute de Robespierre, et qu'ils chassèrent de leur société par l'exécration et même par les coups.

Collot d'Herbois, ainsi outragé, passa directement de la réunion des Jacobins à celle du Comité de salut public, en consultation sur le rapport à faire le lendemain à la Convention sur le discours de Robespierre. Saint Just, l'un des leurs, bien que chaudement attaché au dictateur, avait été chargé de la tâche délicate de rédiger ce rapport. C'était un pas vers la réconciliation ; mais l'entrée de Collot d'Herbois, affolé par les injures qu'il avait reçues, rompit tout espoir

d'accommodement entre les amis de Danton et ceux de Robespierre. D'Herbois s'épuisa en menaces contre Saint-Just, Couthon et leur maître Robespierre, et ils se séparèrent en termes d'inimitié mortelle et avouée. Les conspirateurs associés mirent tout en œuvre pour s'opposer au pouvoir de Robespierre, pour rassembler et combiner contre lui toutes les forces de la Convention, pour inspirer aux députés de la plaine des craintes pour eux-mêmes et pour réveiller la rage des montagnards, contre la gorge desquels le dictateur brandissait maintenant l'épée que leur politique à courte vue lui avait mise entre les mains. On fit circuler des listes de députés proscrits, copiées sur les tablettes du dictateur ; vraies ou fausses, elles obtinrent un crédit et une monnaie universels. Ceux dont les noms figuraient sur les funestes parchemins, s'engagèrent pour leur protection dans la ligue contre leur ennemi. L'opinion selon laquelle la chute de Robespierre était imminente se généralisa.

Ce sentiment était si répandu à Paris le 9 thermidor, ou 27 juillet, qu'un groupe d'environ quatre- vingts victimes, qui étaient sur le point d'être traînées à la guillotine, a failli être sauvé grâce à lui. Le peuple, dans un généreux élan de compassion, commença à se rassembler en foule, et interrompit le mélancolique cortège, comme si le pouvoir qui présidait à ces hideuses exhibitions était déjà privé d'énergie. Mais l'heure n'était pas venue. Le vil Henriot, commandant de la garde nationale, approché avec de nouvelles forces[511] aussi le jour destiné à être le dernier de sa propre vie, se montra le moyen de mener à l'exécution cette foule de personnes condamnées, mais sans doute innocentes.

Ce jour-là, Robespierre arriva à la Convention, et vit la montagne en ordre serré et complètement occupée, tandis que, comme dans le cas de Catiline, le banc sur lequel il avait l'habitude de s'asseoir, semblait délibérément désert. Saint-Just, Couthon, Le Bas (son beau-frère) et Robespierre le jeune, étaient les seuls députés de nom qui se tenaient prêts à le soutenir. Mais s'il parvenait à lutter efficacement, il pourrait compter sur l'aide du servile Barrère, sorte de Bélial de la Convention. Ce dernier était le plus méchant, mais non le moins habile, de ces esprits déchus qui, avec beaucoup d'habileté et d'ingéniosité, ainsi que d'esprit et d'éloquence, profitaient des occasions qui se présentaient. Il était éminemment adroit, toujours du côté le plus fort et le plus sûr. Il y avait un groupe assez nombreux prêt, en des temps si dangereux, à s'attacher à Barrère, comme à un chef qui prétendait les guider vers la sécurité, sinon vers l'honneur. C'est l'existence de ce corps vacillant et incertain, dont les mouvements ultimes ne pouvaient jamais être calculés, qui rendait impossible de prévoir avec assurance l'événement de tout débat à la Convention pendant cette période dangereuse.

Saint-Just se leva, au nom du Comité de salut public, pour faire, à sa manière et non à la leur, un rapport sur le discours de Robespierre dans la soirée précédente. Il avait commencé une harangue sur le ton de son patron, déclarant que, si la tribune qu'il occupait, la roche Tarpéienne elle-même, il n'en remplirait pas moins les devoirs d'un patriote. "Je suis sur le point, dit-il, de soulever le voile... Je le déchire, dit Tallien en l'interrompant. "L'intérêt public est sacrifié par des individus qui viennent ici exclusivement en leur nom, et qui se conduisent

comme supérieurs à toute la Convention." Il fait descendre Saint-Just de la tribune, et il s'ensuit un violent débat.

Billaud Varennes attire l'attention de l'assemblée sur la séance du club des Jacobins de la veille. Il déclara la force militaire de Paris soumise au commandement d'Henriot, traître et parricide, prêt à faire marcher les soldats contre la Convention. Il dénonça Robespierre lui-même comme un second Catiline, habile autant qu'ambitieux, dont le système avait été d'entretenir les jalousies et d'embastiller les factions hostiles de la Convention, afin de désunir les partis, d'aliéner les individus les uns contre les autres, de les attaquer en détail, et de détruire ainsi séparément ces antagonistes, sur la force combinée et unie desquels il n'osait rivaliser.

La Convention applaudit à tout rompre l'expression véhémente de l'orateur. Lorsque Robespierre s'élança à la tribune, sa voix fut noyée dans un cri général de "A bas le tyran !", c'est-à-dire "Que ce tyran tombe..." Tallien proposa la dénonciation de Robespierre, l'arrestation d'Henriot, de ses officiers d'état-major et de tous ceux qui étaient mêlés aux violences méditées contre la Convention. Il prit la responsabilité de diriger l'attaque contre le tyran[512], dit-il, et de le poignarder dans la Convention même, si les membres ne montraient pas assez de courage pour appliquer la loi contre lui. A ces mots, il brandit un poignard dégainé, comme s'il était sur le point de réaliser le dessein qu'il s'était proposé. Robespierre lutta encore avec difficulté pour obtenir une audience, mais la tribune fut attribuée à Barrère ; et le parti pris contre le dictateur déchu par cet homme d'État versatile et intéressé, fut le signe le plus absolu que son renversement était irrémédiable. De tous les coins de la salle, on lança des torrents d'invectives contre celui dont un seul mot avait coutume de faire taire la salle.

Cette scène était épouvantable, mais elle n'était pas sans utilité pour ceux qui étaient disposés à la considérer comme une crise extraordinaire, dans laquelle les passions humaines s'affrontaient d'une manière si singulière. Les voûtes de la salle retentissaient des exclamations de ceux qui avaient été jusqu'alors les complices, les flatteurs, les partisans, du moins les avocats timides et effrayés du démagogue détrôné. Lui-même essoufflé, écumant, épuisé, comme le chasseur de l'antiquité classique sur le point d'être maîtrisé et mis en pièces par ses propres chiens, tentait en vain d'élever sa voix criarde de hibou, par laquelle la Convention avait été autrefois terrifiée et réduite au silence. Il demanda au président de l'Assemblée d'entendre les différents partis qui la composaient. Rejeté par les montagnards, ses anciens associés, qui étaient maintenant à la tête de la protestation contre lui, il s'adressa aux Girondistes, si peu nombreux et si faibles qu'ils fussent, et aux députés de la plaine, plus nombreux, mais tout aussi impuissants, chez lesquels ils s'abritaient. Les premiers reculèrent devant lui avec un dégoût méprisant, les seconds avec horreur. En vain, il rappelle aux individus qu'il a épargné leur vie, alors qu'ils étaient à sa merci. Cela aurait pu s'appliquer à tous les membres de la Chambre, à tous les hommes de France ; car qui, pendant deux ans, a vécu autrement qu'avec l'autorisation de Robespierre ? Il devait regretter profondément la

clémence, comme il pouvait l'appeler, qui avait laissé tant de gens avec des gorges non coupées pour aboyer contre lui. Mais ses appels agités et répétés furent repoussés par certains avec indignation, par d'autres avec un silence maussade, embarrassé et timide.

Un historien britannique pourrait dire que même Robespierre aurait dû être entendu dans sa défense, et qu'un tel calme aurait fait honneur à la Convention, et aurait donné de la dignité à leur sentence finale de condamnation. En réalité, ils ont sans doute traité le coupable selon ses mérites. Ils n'en ont pas moins manqué à la régularité et à la formalité virile de conduite qui leur était due et qui était due à la loi. Cette attitude aurait donné au châtiment du démagogue l'effet et le poids d'une sentence solennelle et délibérée, au lieu d'avoir l'apparence du résultat de la saisie hâtive et précipitée d'un avantage temporaire.

Cependant, la précipitation était nécessaire, et a dû paraître plus importante dans une telle crise qu'elle ne l'était peut-être en réalité. Il faut pardonner en grande partie aux terreurs du moment, au caractère horrible du coupable et à la nécessité de se hâter vers une conclusion décisive. On nous a dit que ses dernières paroles audibles, luttant contre les exclamations de centaines de personnes, et la cloche que le président faisait sonner sans cesse[513], avaient été prononcées dans les tons les plus élevés que le désespoir pouvait donner à une voix naturellement stridente et discordante, sont restées longtemps dans la mémoire, et ont hanté les rêves de beaucoup de ceux qui l'ont entendu : "Président des assassins," cria-t-il, "pour la dernière fois, je demande le privilège de la parole !" Après cet effort, sa respiration devint ponctuelle, courte et faible ; et tandis qu'il prononçait encore des murmures brisés et des éjaculations rauques, les membres de la Montagne crièrent que le sang de Danton étouffait sa voix.

Le tumulte se termina par un décret d'arrestation contre Robespierre, son frère, Couthon et Saint- Just ; Le Bas fut inclus de son propre chef, et, en effet, il aurait difficilement pu échapper au sort de son beau-frère, bien que sa conduite, à ce moment-là et par la suite, ait montré plus d'énergie que celle des autres. Couthon, serrant dans son sein l'épagneul sur lequel il avait coutume d'épuiser le trop-plein de sa sensibilité affectée, en appela à sa décrépitude, et demanda si, mutilé de proportion et d'activité comme il l'était, on pouvait le soupçonner de nourrir des projets de violence ou d'ambition. "Malheureux, dit Legendre, tu as la force d'Hercule pour perpétrer le crime". Dumas, président du tribunal révolutionnaire, Henriot, commandant de la garde nationale, et d'autres complices flagorneurs de Robespierre, furent compris dans la sentence d'arrestation.

La Convention avait déclaré sa séance permanente et avait pris toutes les précautions nécessaires pour demander la protection de la grande masse des citoyens qui, épuisés par le règne de la Terreur, désiraient le fermer à tout prix. Ils reçurent rapidement des députations de plusieurs sections voisines, déclarant leur adhésion aux représentants nationaux, pour la défense desquels ils s'armaient, et (beaucoup sans doute préparés à l'avance) marchaient en toute hâte vers la protection de la Convention. Mais ils apprirent aussi une nouvelle moins réjouissante : Henriot, après avoir dispersé les citoyens qui avaient empêché, comme nous

l'avons dit, l'exécution des quatre-vingts condamnés, et accompli ce dernier acte de meurtre, s'approchait des Tuilleries, où ils avaient tenu leur séance, avec un nombreux état-major et les forces jacobines qui avaient pu être rassemblées à la hâte.

Heureusement pour la Convention, ce commandant de la garde nationale, de la présence d'esprit et du courage duquel dépendait peut-être le sort de la France, était aussi stupide et lâche qu'il était brutalement féroce. Sans résistance, il se laissa arrêter par quelques gens d'armes, gardes immédiats de la Convention, ayant à leur tête deux de ses membres, qui se conduisirent dans l'urgence avec autant de prudence que d'esprit.

Mais la Fortune, ou le démon qu'il avait servi, offrit à Robespierre une autre chance de sécurité, peut-être même d'empire. Les moments qu'un homme de sang-froid aurait pu utiliser pour s'échapper, un homme de courage désespéré aurait pu les utiliser pour remporter la victoire, qui, compte tenu de l'état divisé et extrêmement instable de la capitale, était susceptible d'être remportée par le concurrent le plus audacieux.

Les députés arrêtés avaient été transportés d'une prison à l'autre, tous les geôliers refusant de recevoir sous leur responsabilité officielle Robespierre[514] et ceux qui l'avaient aidé à fournir à leurs sombres habitations une telle marée d'habitants successifs. Enfin les prisonniers furent mis en sûreté dans le bureau du Comité de salut public. Mais à ce moment, tout était en alarme dans la commune de Paris, où Fleuriot, le maire, et Payan, le successeur d'Hébert, convoquèrent le corps civique, dépêchèrent des officiers municipaux pour soulever la ville et les Fauxbourgs en leur nom, et firent sonner le tocsin. Payan rassembla rapidement une force suffisante pour libérer Henriot, Robespierre et les autres députés arrêtés, et pour les conduire à l'Hôtel de Ville, où environ deux mille hommes étaient rassemblés, consistant principalement en artilleurs et en insurgés du faubourg Saint-Antoine, qui avaient déjà exprimé leur résolution de marcher contre la Convention. Mais le caractère égoïste et lâche de Robespierre n'était pas préparé à une telle crise. Il paraissait tout à fait déconcerté et accablé par ce qui s'était passé et se passait autour de lui ; et de toutes les victimes du règne de la Terreur, aucune ne ressentit aussi complètement que lui, le despote qui avait si longtemps présidé au régime, l'influence invalidante qu'il exerçait. Il n'eut pas, quoiqu'il en eût les moyens, la présence d'esprit de disperser l'argent en sommes considérables, ce qui n'eût pas manqué de lui assurer l'appui de la populace révolutionnaire.

Pendant ce temps, la Convention continuait à maintenir la fa cade audacieuse et imposante qu'elle avait soudainement adoptée de façon critique. Ayant appris l'évasion des députés arrêtés et la nouvelle de l'insurrection à l'Hôtel de Ville, elle adopta instantanément un décret mettant Robespierre et ses associés hors la loi, infligeant un sort similaire au maire de Paris, au procureur et à d'autres membres de la commune, et chargeant douze de ses membres, les plus audacieux qui puissent être choisis, de procéder avec la force armée à l'exécution de la sentence. Les tambours des gardes nationales battaient alors aux armes dans toutes les sections soumises à l'autorité de la Convention, tandis que le tocsin continuait à appeler à l'aide, de sa voix de fer, Robespierre et les magistrats civiques. Tout semblait

menacer d'une catastrophe violente, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive clairement que la voix publique, et surtout celle des gardes nationaux, se déclarait généralement contre les terroristes.

L'Hôtel de Ville était entouré par environ quinze cents hommes et des canons tournaient sur ses roues. La force des assaillants était la plus faible en nombre, mais leurs chefs étaient des hommes d'esprit, et la nuit dissimulait leur infériorité de force.

Les députés mandatés à cet effet ont lu le décret de l'assemblée à ceux qu'ils ont trouvés rassemblés devant l'hôtel de ville et qui ont reculé devant la tentative de le défendre, certains rejoignant les assaillants, d'autres déposant les armes et se dispersant. Pendant ce temps, le groupe déserté de terroristes à l'intérieur se comportait comme des scorpions qui, lorsqu'ils sont entourés d'un cercle de feu, retournent leurs dards les uns contre les autres et contre eux-mêmes. Des censures mutuelles, féroces et brutales se produisaient parmi ces hommes misérables. "Misérable, est-ce là les moyens que tu avais promis de fournir ?" dit Payan à Henriot, qu'il trouva[515] enivré et incapable de résolution ou d'effort ; et le saisissant en même temps qu'il parlait, il précipita le général révolutionnaire du haut d'une fenêtre. Henriot ne survécut à la chute que pour se traîner dans un égout, dans lequel il fut ensuite découvert et hissé pour être exécuté.

Le jeune Robespierre se jeta par la fenêtre, mais n'eut pas la chance de périr sur place. Il semblait que même le destin mélancolique du suicide, dernier refuge de la culpabilité et du désespoir, était refusé à des hommes qui avaient si longtemps refusé toute forme de pitié à leurs semblables. Le Bas seul eut assez de calme pour se supprimer d'un coup de pistolet. Saint-Just, après avoir imploré ses camarades de le tuer, attenta à sa vie d'une main irrésolue, et échoua. Couthon, étendu sous la table, brandissait un couteau, avec lequel il lui blessa plusieurs fois la poitrine, sans oser y mettre assez de force pour l'atteindre au cœur. Leur chef, Robespierre, en essayant en vain de se tirer une balle, ne s'était infligé qu'une horrible fracture à la mâchoire inférieure.

Dans cette situation, ils ressemblaient à des loups dans leur tanière, souillés de sang, mutilés, désespérés, mais incapables de mourir. Robespierre gisait sur une table dans une antichambre, la tête soutenue par une boîte et son visage hideux à moitié caché par un tissu sanglant et sale attaché autour du menton brisé.

Les captifs furent transportés en triomphe à la Convention, qui, sans les admettre au barreau, ordonna leur exécution immédiate en tant que hors-la-loi. Lorsque les voitures fatales passèrent à la guillotine, ceux qui les remplissaient, mais surtout Robespierre, furent accablés d'exécrations par les amis et les parents des victimes qu'il avait envoyées sur la même route mélancolique. La nature de sa blessure précédente, dont le tissu n'avait jamais été enlevé avant que le bourreau ne l'arrache, ajoutait à la torture de celui qui souffrait. La mâchoire brisée tombait et le malheureux hurlait à haute voix, au grand effroi des spectateurs. Un masque tiré de cette tête épouvantable fut longtemps exposé dans différents pays d'Europe et consternait le spectateur par sa laideur - le mélange d'expression diabolique et d'agonie corporelle.

Ainsi tomba Maximilien Robespierre, après avoir été le premier personnage de la République française pendant près de deux ans, au cours desquels il la gouverna selon les principes de Néron ou de Caligula. Son accession à la position qu'il occupait comportait plus de contradictions que n'en comporte peut-être aucun événement similaire dans l'histoire. Un tyran de basse naissance et de faible envergure fut autorisé à gouverner avec la verge du despotisme le plus effrayant un peuple dont le désir de liberté l'avait peu de temps auparavant rendu incapable de supporter le règne d'un souverain humain et légitime. Un lâche ignoble s'éleva à la tête d'une des nations les plus courageuses du monde. C'est sous les auspices d'un homme qui osait à peine tirer un coup de pistolet que les plus grands généraux de France ont commencé leur carrière de conquête. Il n'avait ni éloquence ni imagination ; il leur substitua un style misérable, affecté, ampoulé, qui, jusqu'à ce que d'autres circonstances lui donnassent de l'importance, attira le ridicule général.

Cependant, contre un si pauvre orateur, toute l'éloquence des Girondins philosophes, toute la puissance terrible de son associé Danton, employée[516] dans une assemblée populaire, ne put leur permettre d'opposer une résistance efficace. Il peut sembler insignifiant de mentionner que, dans une nation où les manières aimables et la beauté de l'apparence extérieure excitent beaucoup de prépositions, la personne qui s'est élevée au plus haut pouvoir n'était pas seulement de mauvaise apparence, mais singulièrement mesquine dans sa personne, maladroite et contrainte dans son discours. Il ignorait comment plaire aux autres, même lorsqu'il était le plus enclin à leur donner du plaisir, et il était aussi ennuyeux et fastidieux qu'il était odieux et sans cœur.

Pour compenser toutes ces carences, Robespierre avait une ambition insatiable, fondée sur une vanité qui lui faisait croire qu'il était capable d'occuper les plus hautes fonctions. Cette aspiration prépondérante lui donnait donc de l'audace, alors qu'oser équivaut souvent à réaliser. Il mêlait une espèce de composition ampoulée, fausse, mais plutôt fluide, à la flatterie la plus grossière à l'égard des classes les plus basses du peuple.

En dépit de ses discours mielleux, ils ne pouvaient que recevoir comme authentiques les louanges qu'il s'adressait toujours à lui-même. Sa résolution prudente de se contenter de posséder l'essence du pouvoir, sans avoir l'air d'en désirer le rang et les ornements, constituait un autre art de flatter la multitude. Sa jalousie vigilante, sa vengeance longuement mûrie mais sûre, sa compétence rusée qui, pour les esprits vulgaires, tient lieu de sagesse, étaient ses seuls moyens de rivaliser avec ses éminents antagonistes.

Et il semble que ce soit une punition méritée des extravagances et des abus de la Révolution française que d'avoir engagé le pays dans un état d'anarchie qui a permis à un misérable tel que nous l'avons décrit d'être pendant une longue période maître de son destin. Le sang était son élément, comme celui des autres terroristes, et il ne s'attachait jamais avec autant de plaisir à une nouvelle victime que lorsqu'il était en même temps un ancien associé. Dans une épitaphe, dont le couplet suivant peut servir de traduction, sa vie était représentée comme incompatible avec l'existence de la race humaine:-

"C'est ici que Robespierre dort,

Ne versez pas de larmes :

Lecteur, s'il avait vécu, vous seriez mort".

Chapitre XXIV - Persécution des Protestants Français 1814-1820

Au cours des années 1814 et 1820 la persécution dans cette partie protestante de la France se poursuivit avec très peu d'interruption depuis la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV jusqu'à une très courte période précédant le début de la fin de la Révolution française. En 1785, M. Rebaut Saint-Étienne et le célèbre M. de la Fayette furent parmi les premières personnes qui s'intéressèrent à la cour de Louis XVI en éliminant le fléau de la persécution de ce peuple blessé, les habitants du sud de France.

Telle était l'opposition des catholiques et des courtisans, et ce n'est que vers la fin de l'année 1790 que les protestants furent libérés de leurs frayeurs. Auparavant, les catholiques de Nîmes en particulier avaient pris les armes ; Nîmes présenta ensuite un spectacle effrayant ; des hommes armés couraient à travers la ville, tiraient des coins des rues et attaquaient tout ce qu'ils rencontraient avec des épées et des fourches.

Un homme appelé Astuc fut blessé et jeté dans l'aqueduc ; Baudon tomba sous les coups répétés de baïonnette et de sabres et son corps également fut jeté à l'eau ; Boucher, un jeune homme de dix-sept ans à peine, fut abattu alors qu'il regardait par la fenêtre ; trois électeurs blessés, un grièvement ; un autre électeur blessé n'échappa à la mort qu'en déclarant à plusieurs reprises qu'il était catholique ; un troisième reçut quatre blessures au sabre et fut ramené chez lui terriblement mutilé. Les citoyens qui s'enfuirent furent arrêtés par les catholiques sur les routes et obligés de donner des preuves de leur religion avant qu'ils ne leur laisser la vie sauve. M. et Mme Vogue étaient à leur maison de campagne, quand les fanatiques l'ouvrirent violemment, les massacrèrent et détruisirent leur demeure. M. Blacher, un protestant âgé de soixante-dix ans, fut coupé en morceaux avec une faucille ; le jeune Pierre, apportant de la nourriture à son frère, fut interrogé : " Catholique ou protestant ?"

" Protestant," étant la réponse, un monstre tira sur le garçon et il tomba. L'un des compagnons de l'assassin dit : " Tu aurais aussi bien tué un agneau." " J'ai juré," répondit-il, " de tuer quatre protestants pour mon compte, et ceci compte pour un." Cependant, comme ces atrocités amenèrent les troupes à s'unir pour la défense du peuple, une terrible vengeance fut exercée contre le parti catholique qui avait utilisé des armes, ce qui, avec d'autres circonstances, notamment la tolérance exercée par Napoléon Bonaparte, les interrompit complètement jusqu'à l'année suivante en 1814, lorsque le retour inattendu de l'ancien gouvernement les réunit de nouveau autour des anciennes bannières.

L'Arrivée du roi Louis XVIII à Paris. Cela fut connu à Nîmes le 13 Avril 1814.

En un quart d'heure, on voyait la cocarde blanche dans toutes les directions, le drapeau blanc flottait sur les édifices publics, sur les splendides monuments de l'Antiquité et même sur la tour de Magne, au-delà des murs de la ville. Les protestants, dont le commerce avait beaucoup souffert pendant la guerre, furent parmi les premiers à s'unir dans la joie générale et à envoyer leur adhésion au sénat et au corps législatif ; et plusieurs des départements

protestants envoyèrent des adresses au trône, mais malheureusement, M. Froment était encore à Nîmes à ce moment-là, quand beaucoup de bigots étaient prêts à le rejoindre, l'aveuglement et la fureur du seizième siècle succédèrent rapidement à l'intelligence et à la philanthropie du dix-neuvième. Une ligne de distinction fut instantanément tracée entre des hommes de différentes opinions religieuses ; L'esprit de la vieille église catholique était de nouveau de réglementer la part d'estime et de sécurité de chacun.

La différence de religion allait maintenant gouverner tout le reste ; et même les domestiques catholiques qui avaient servi les protestants avec zèle et affection commençaient à négliger leurs devoirs, ou à les exécuter sans grâce et à contrecœur. Lors des fêtes et des spectacles donnés aux frais de l'État, l'absence des protestants leur était reprochée comme preuve de leur manque de loyauté ; et au milieu des cris de " Vive le Roi !", les sons discordants " d'à bas le Maire," à l'endroit de celui-ci, furent entendus. M. Castletan était protestant ; il apparut en public avec le préfet M. Ruland, un catholique, lorsque des pommes de terre furent jetées sur lui, et le peuple déclara qu'il devait démissionner de ses fonctions. Les bigots de Nîmes réussirent même à obtenir une adresse à présenter au roi, affirmant qu'il ne devrait y avoir en France qu'un seul Dieu, un seul roi et une seule foi. En cela, ils furent imités par les catholiques de plusieurs villes.

L'histoire de l'enfant d'argenté à cette époque. M. Baron, conseillé à la cour royale de Nîmes, forma le plan de dédicacer à Dieu un enfant d'argent, si la duchesse d'Angoulême voulait donner un prince à la France. Ce projet fut converti en vœu religieux public, qui fit l'objet de conversations publiques et privées, tandis que des personnes, dont l'imagination était enflammée par ces débats, couraient dans les rues en criant " Vivent les Bourbons ." ou " les Bourbons à jamais." D'où cette frénésie superstitieuse, il est dit qu'à Alès, les femmes étaient conseillées et poussés à empoisonner leurs maris protestants et qu'il était enfin opportun de les accuser de crimes politiques. Ils ne pourraient plus comparaître en public sans insultes et blessures. Quand les foules rencontraient les protestants, les saisissaient et dansaient autour d'eux avec une joie barbare, au milieu des cris répétés de " Vive le Roi," ils chantaient des strophes disant : " Nous nous laverons les mains avec du sang des protestants et ferons des puddings noirs du sang des enfants de Calvin."

Les citoyens qui venaient sur les promenades pour prendre l'air et se rafraîchir dans les rues étroites et sales étaient chassés par des cris de " Vive le Roi," comme si ces cris devaient justifier chaque excès. Si les protestants se référaient à la Charte, ils étaient directement assurés que cela ne leur serait d'aucune utilité et qu'ils avaient seulement réussi à être détruits plus efficacement. Des personnes de rang disaient en public dans les rues : " Tous les Huguenots doivent être tués ; cette fois, leurs enfants doivent être tués, afin qu'aucune de la race maudite ne demeure."

Pourtant, il est vrai, ils ne furent pas assassinés, mais cruellement traités. Les enfants protestants ne pouvaient plus se mêler des sports des catholiques et n'étaient même pas

autorisés à sortir sans leurs parents. À la nuit tombée, leurs familles s'enfermaient dans leurs appartements ; mais même alors, des pierres étaient lancées contre leurs fenêtres. Quand ils se levaient le matin ils n'étaient pas rares de trouver des gibets dessinés sur leurs portes ou leurs murs ; et dans les rues les catholiques tenaient des cordons déjà imbibés de savon devant leurs yeux, et désignaient les instruments par lesquels ils espéraient et avaient conçus pour les exterminer. De petites potences ou des modèles réduits étaient remis, et un homme qui vivait en face de l'un des pasteurs exposa l'un de ces modèles réduits à sa fenêtre et rendit les signes suffisamment intelligibles au passage du ministre. Un personnage représentant un prédicateur protestant était également suspendu dans un carrefour public, et les chansons les plus atroces étaient chantées sous sa fenêtre.

Vers la fin du carnaval, un plan avait même été formé pour caricaturer les quatre ministres de l'endroit et pour brûler leur effigie ; mais cela fût empêché par le maire de Nîmes, un protestant. Une chanson terrible présenté au préfet, dans le dialecte du pays, avec une fausse traduction, fut imprimée avec son approbation, et eut une belle durée de vie avant qu'il ne se rende compte de l'ampleur de l'erreur dans laquelle on l'avait induit. Le soixante-troisième régiment de ligne fut censuré et insulté publiquement pour avoir, conformément à l'ordre public, protégé les protestants. En fait, les protestants semblaient être comme des moutons destinés au massacre.

Les armes catholiques à Beaucaire en mai 1815, une association fédérative, semblable à celle de Lyon, Grenoble, Paris, Avignon et Montpellier, était recherchée par de nombreuses personnes à Nîmes ; mais cette fédération s'est terminée ici après une existence éphémère et illusoire de quatorze jours. Entre temps, un groupe important de fanatiques catholiques était en armes à Beaucaire, et ceux-ci poussèrent bientôt leur patrouille si près des murs de Nîmes, " de manière à alarmer les habitants." Ces catholiques se tournèrent vers les anglais de Marseille pour obtenir de l'aide et obtinrent la concession de mille mousquets, dix mille cartouches, etc.

Le général Gilly fut cependant bientôt envoyé contre ces partisans, qui les empêchèrent de commettre le pire en leur accordant un armistice ; et pourtant, quand Louis XVIII était rentré à Paris, après l'expiration du règne de Napoléon pendant cent jours, la paix et l'esprit de parti semblaient avoir été soumis, même à Nîmes, des groupes de Beaucaire rejoignirent Trestaillon dans cette ville pour vider la vengeance qu'ils avaient si longtemps prémédité. Le Général Gilly avait quitté le département plusieurs jours : les troupes de ligne laissées avaient pris la cocarde blanche et attendaient d'autres ordres, tandis que les nouveaux commissaires n'avaient qu'à proclamer la cessation des hostilités et l'établissement complet de l'autorité du roi. En vain, aucun commissaire n'apparut, aucune dépêche n'arriva pour calmer et réguler l'esprit du public ; mais vers le soir l'avant-garde des bandits, à hauteur de plusieurs centaines, entra dans la ville, non désirés mais sans opposition.

Comme ils marchaient sans ordre ni discipline, couverts de vêtements ou de guenilles de toutes les couleurs, décorés de cocardes, non pas blanches mais blanches et vertes, armés de mousquets, de sabres, de fourches, de pistolets et de crochets destinés à la récolte, enivrés de vin et teintés du sang des protestants qu'ils avaient assassinés sur leur route, ils présentaient un spectacle affreux et vil à voir. Sur la place devant la caserne, ce bandit fut rejoint par la foule armée de la ville, dirigée par Jacques Dupont, dit Trestaillon.

Pour éviter l'effusion de sang, cette garnison d'environ cinq cents hommes consentit à capituler et sortit triste et sans défense ; mais quand environ cinquante furent passés, la populace commença à faire un grand feu sur leurs victimes confiantes et non protégées ; presque tous furent tués ou blessés, et très peu d'entre eux purent rentrer avant que les portes de la garnison ne soient à nouveau fermées. Celles-ci furent à nouveau forcées en un instant et tous ceux qui n'avaient pas pu grimper sur les toits ou sauter dans les jardins adjacents furent massacrés. En un mot, la mort les rencontra partout et sous toutes les formes, et ce massacre catholique rivalisa de cruauté et dépassa dans la traîtrise les crimes des assassins de septembre à Paris et des boucheries jacobines de Lyon et d'Avignon. Il fut marqué non seulement par la ferveur de la Révolution, mais par la subtilité de la ligue et restera longtemps une tache dans l'histoire de la seconde restauration.

Massacre et pillage à Nîmes. Nîmes présentait à présent une scène affreuse d'indignation et de carnage, bien que de nombreux protestants s'étaient enfuis aux Convènes et à la Gardonnenque. Les maisons de campagne de Messieurs Rey, Guiret et plusieurs autres furent pillées et les habitants traités avec une barbarie gratuite. Deux partis avaient comblé leurs appétits sauvages sur la ferme de Mme Frat : le premier, après avoir mangé, bu, puis brisé les meubles et volé ce qui lui paraissait convenable, avait pris congé en annonçant l'arrivée de leurs camarades, " par rapport à qui," ils dirent, " ils devraient être considérés comme étant miséricordieux." Trois hommes et une vieille femme furent laissés sur les lieux : à la vue de la deuxième compagnie, deux des hommes s'enfuirent. " Es-tu catholique ?" dit le bandit à la vieille femme. " Oui." " Répètes, alors, ton Pater et Ave."

Terrifiée, elle hésita et fut immédiatement renversée avec un mousquet. En reprenant ses esprits, elle s'échappa de la maison mais rencontra Ladet, le vieux valet de ferme, apportant une salade que les déprédateurs lui avaient ordonnée de couper. En vain, elle essaya de le persuader de fuir. " Es-tu protestant ?" Se sont-ils écriés ; " Je le suis." Un mousquet fut lancé sur lui, il tomba blessé, mais pas mort. Pour consommer leur travail, les monstres allumèrent un feu avec de la paille et des planches, jetèrent leur victime vivante dans les flammes et la laissèrent expirer dans les plus terribles agonies. Ils mangèrent ensuite leur salade, omelette, etc. Le lendemain, des ouvriers, voyant la maison ouverte et déserte, entrèrent et découvrirent le corps à moitié consumé de Ladet. Le préfet du Gard, M. Darbaud Jouques, essayant de pallier les crimes des catholiques, eut l'audace d'affirmer que Ladet avait été catholique ; mais cela fut publiquement contredit par deux des pasteurs de Nîmes.

Un autre parti commis un terrible meurtre à Saint-Césaire, sur Imbert la Plume, le mari de Suzon Chivas. Il fit une rencontre à son retour du travail dans les champs. Le chef lui promis la vie sauve, mais insista pour qu'il soit conduit à la prison de Nîmes. Voyant cependant que le parti était déterminé à le tuer, il reprit son caractère naturel et, étant un homme puissant et courageux, il s'avança et s'écria : " Vous êtes des brigands, tirez !" Quatre d'entre eux tirèrent et il tomba, mais il n'était pas mort ; et alors qu'il était encore vivant ils mutilèrent son corps ; et puis après avoir passé une corde autour de lui, le traînèrent, attaché à un canon qu'ils possédaient. Ce n'est qu'après huit jours que ses proches furent informés de sa mort. Cinq personnes de la famille de Chivas, tous maris et pères, furent massacrés en quelques jours.

Le traitement impitoyable des femmes dans cette persécution à Nîmes aurait déshonoré tous les sauvages dont on n'a jamais entendu parler. Les veuves Rivet et Bernard furent obligées de sacrifier des sommes énormes ; et la maison de Mme Lecointe fut ravagée et ses biens détruits. Mme F. Didier vit sa maison saccagée et presque démolie jusqu'à la fondation. Un parti de ces bigots rendit visite à la veuve Perrin, qui vivait dans une petite ferme près des moulins à vent ; ayant commis toutes sortes de dévastations, ils attaquèrent même le sanctuaire des morts, qui contenait les reliques de sa famille. Ils sortirent les cercueils et dispersèrent le contenu sur les terrains adjacents. C'est en vain que cette veuve outragée ramassa les os de ses ancêtres et les replaça : ils furent à nouveau déterrés ; et, après plusieurs efforts inutiles, ils furent laissés à contrecœur, éparpillés à la surface des champs. Enfin, le décret royal en faveur des persécutés, le décret de Louis XVIII annulant tous les pouvoirs extraordinaires conférés soit par le roi, soit par les princes, soit par des agents subordonnés, fut reçu à Nîmes , et les lois devaient maintenant être administrées par les organes ordinaires et un nouveau préfet arriva pour les mener à bien ; mais malgré les proclamations, le travail de destruction, arrêté pour un moment, ne fut pas abandonné, mais bientôt repris avec vigueur et effet. Le 30 juillet, Jacques Combe, père de famille, fut tué par des gardes nationaux de Rusau. Le crime était si public que le commandant du parti rendit à la famille le portefeuille et les papiers du défunt. Le lendemain, une foule tumultueuse parcourait la ville et les banlieues, menaçant les paysans misérables ; et le premier août, elle les massacra sans opposition.

Le même jour, vers midi, six hommes armés, dirigés par Truphémy, le boucher, encerclèrent la maison de Monot, un charpentier ; deux membres du groupe, des forgerons, étaient au travail à la maison la veille et avaient vu un protestant qui s'y était réfugié, M. Bourillon, qui avait été lieutenant dans l'armée et qui avait une pension de retraite. C'était un homme d'un excellent caractère, pacifique et inoffensif, qui n'avait jamais servi l'empereur Napoléon. Truphémy ne le connaissant pas, il fut identifié alors qu'il était en train de prendre un petit-déjeuner frugal avec sa famille. Truphémy lui ordonna de l'accompagner, ajoutant : " Ton ami Saussine est déjà dans l'autre monde." Truphémy le plaça au milieu de sa troupe et lui ordonna astucieusement de crier " Vive l'Empereur," ce qu'il refusa, ajoutant qu'il n'avait jamais servi l'Empereur. C'est en vain que les femmes et les enfants de la maison intercédèrent pour qu'il ait la vie sauve et louèrent ses qualités aimables et vertueuses. Il fut conduit sur

l'esplanade et abattu, d'abord par Truphémy puis par les autres. Plusieurs personnes, attirées par les coups de feu, s'approchèrent mais furent menacées de subir le même sort.

Après un certain temps, les misérables s'en allèrent en criant " Vive le Roi !". Certaines femmes les rencontrèrent et l'une d'entre elles, apparemment touchée, déclara : " Pour mon compte, j'ai tué sept personnes aujourd'hui, et si vous dites un mot, vous serez la huitième." Pierre Courbet, un tisserand de bas, fut séparé de son métier à tisser par un groupe armé et fut abattu devant sa propre porte. Sa fille aînée fut renversée avec la crosse d'un mousquet ; et un poignard fut mis à la poitrine de sa femme pendant que la foule pillait ses appartements. Paul Héraut, un tisserand de soie, fut littéralement coupé en morceaux en présence d'une foule nombreuse et au milieu des cris et des larmes inutiles de sa femme et de ses quatre jeunes enfants. Les meurtriers n'abandonnèrent le cadavre que pour retourner chez Héraut et s'emparer de tout ce qui avait de la valeur. Le nombre de meurtres commis ce jour-là ne put pas être déterminé. Une personne vit six corps à Cour Neuf alors que neuf autres étaient transportés à l'hôpital.

Si le meurtre quelques temps après devint moins fréquent pendant quelques jours, le pillage et les contributions forcées furent appliquées activement. M. Salle d'Hombro, à plusieurs reprises, fut dépouillé de sept mille francs ; et à une occasion, quand il plaida pour les sacrifices qu'il avait faits. " Regarde," dit un bandit en montrant sa pipe, " Ceci mettra le feu à ta maison et cela ." brandissant son épée " mettra fin à ta vie." Aucune réponse ne put être donnée à ces arguments. On déroba à M. Féline, un fabricant de soie, trente-deux mille francs d'or, trois mille francs d'argent et plusieurs balles de soie.

Les petits commerçants étaient continuellement exposés à des visites et à des demandes de provisions, de draperies ou de tout ce qu'ils vendaient ; et aux mêmes mains qui avaient mis le feu aux maisons des riches et dévasté, brisé les métiers du tisserand ; et volé les outils de l'artisan. La désolation régna dans le sanctuaire et dans la ville. Les bandes armées, au lieu d'être réduites furent augmentées ; les fugitifs, au lieu de revenir, recevaient des adhésions constantes, et leurs amis qui les hébergeaient étaient réputés rebelles. Les protestants qui restèrent furent privés de tous leurs droits civils et religieux, et même les avocats ainsi que les huissiers signèrent une résolution visant à exclure de leur corps toute " la prétendue religion réformée." Ceux qui travaillaient dans la vente de tabac furent privés de leurs licences. Les diacres protestants qui avaient la charge des pauvres étaient tous dispersés. Sur cinq pasteurs, il n'en restait que deux ; l'un d'entre eux fut obligé de changer de résidence et ne pouvait s'aventurer qu'à administrer les consolations de la religion ou exercer les fonctions de son ministère sous le couvert de la nuit.

Non contents de ces tourments, des publications calomnieuses et incendiaires accusaient les protestants d'élever le blason proscrit dans les communes et d'invoquer Napoléon déchu ; et, bien sûr, comme indigne la protection des lois et la faveur du monarque.

Des centaines de personnes après cela furent traînées en prison sans même un ordre écrit ; et bien qu'un journal officiel portant le titre de Journal du Gard fût créé pendant cinq mois, alors qu'il était influencé par le préfet, le maire et d'autres fonctionnaires, le mot “ charte .” n'y fut jamais utilisé une seule fois. Un des premiers chiffres, au contraire, représentait les protestants souffrants, comme des “ Crocodiles, pleurant seulement de rage et de regret de ne plus avoir de victimes à dévorer ; comme des personnes ayant dépassé Danton, Marat et Robespierre dans l’art du mal ; et comme ayant prostitué leurs filles à la garnison pour la faire gagner à Napoléon.” Un extrait de cet article, estampillé de la couronne et des armoiries des Bourbons, fut colporté dans les rues et le vendeur fut décoré de la médaille de la police.

Pétition des réfugiés protestants. A ces reproches, il convient d'opposer la pétition que les réfugiés protestants de Paris avaient présentée à Louis XVIII au nom de leurs frères à Nîmes.

“ Nous déposons à vos pieds, Sire, nos souffrances aiguës. En votre nom, nos concitoyens sont massacrés et leurs biens dévastés. Des paysans égarés, dans une prétendue obéissance à vos ordres, se sont rassemblés sous le commandement d'un Commissaire nommé par votre auguste neveu. Bien que prêts à nous attaquer, ils ont été reçus avec l'assurance de la paix. Le 15 juillet 1815, nous avons appris l'entrée de Votre Majesté à Paris, et le drapeau blanc a immédiatement été brandi à nos édifices. La tranquillité publique n'a pas été troublée. La garnison a capitulé mais assaillie au moment du départ des troupes et celles-ci presque totalement massacrée. Notre garde nationale a été désarmée, la ville remplie d’étrangers et les maisons des principaux habitants professant la religion réformée ont été attaquées et pillées. Nous joignons la liste. La terreur a chassé de notre ville les habitants les plus respectables.”

“ Votre Majesté a été trompée si on n’a pas présenté devant elle le tableau des horreurs qui font votre bonne ville de Nîmes un désert. Des arrestations et des interdits se produisent continuellement, et la différence entre des opinions religieuses est la seule et réelle cause. Les protestants calomniés sont les défenseurs du trône. Votre neveu a vu nos enfants sous ses bannières, notre fortune a été placée entre ses mains. Attaqués sans raison, les Protestants n'ont pas, même par une juste résistance, donné à leur ennemi le fatal prétexte pour la calomnie. Sauvez-nous, Sire ! Eteignez la marque de la guerre civile! Un seul acte de votre volonté rétablirait l'existence politique d'une ville intéressante quant à sa population et ses manufactures. Demandez des comptes pour leur conduite aux chefs qui ont apporté ces malheurs sur nous. Nous mettons sous vos yeux tous les documents qui nous sont parvenus. La peur paralyse les cœurs et étouffe les plaintes de nos concitoyens. Nous trouvant dans un lieu plus sûr nous nous risquons à faire entendre notre voix en leur nom,” etc., etc.

Scandale monstrueux sur les femmes à Nîmes, on sait que les femmes lavent leurs vêtements soit aux fontaines, soit au bord des ruisseaux. Il y a un grand bassin près de la fontaine, où l'on peut voir chaque jour un nombre de femmes agenouillé au bord de l'eau et frappant les vêtements avec de gros morceaux de bois en forme de raquettes. Cet endroit est devenu le théâtre des pratiques les plus honteuses et les plus indécentes. La populace

catholique a retourné les jupons des femmes et les ont alors attachés afin qu'elles continuent à être exposées et à être soumises à une espèce de châtiment nouvellement inventé ; avec des clous placés dans le bois des battoirs sous forme de fleur de lis, ils les frappaient jusqu'à ce que le sang leur coulait à flots et que leurs cris retentissent. La mort était souvent demandée en échange de cette punition ignoble, mais refusée avec une joie maligne. Afin de porter leur outrage au plus haut degré possible, plusieurs femmes en état de grossesse ont été agressées de cette manière. La nature scandaleuse de ces atteintes a empêché de nombreuses victimes de les rendre publiques et, surtout, de faire état des circonstances les plus aggravantes. " Je l'ai vu," dit M. Duran, " un avocat catholique, accompagnant les assassins du faubourg Bourgade, " armer un battoir de clous pointus en forme de fleur de lys ; je les ai vus soulever les vêtements de femmes et appliquer, à coups lourds, au corps ensanglanté de ce battoir ou raquette, auquel ils ont donné un nom que ma plume refuse d'écrire. Les cris des victimes (les flots de sang) les murmures d'indignation supprimés par la peur, rien ne pouvait les émouvoir. Les chirurgiens qui ont examiné ces femmes mortes peuvent attester, par les marques de leurs blessures, les agonies qu'elles ont dû subir, qui, pour horrible qu'elle soit, sont tout à fait vraies."

Néanmoins, au cours de ces horreurs et de ces obscénités, si honteuses pour la France et la religion catholique, les agents du gouvernement disposaient d'une force puissante qui, en les employant honnêtement, aurait pu rétablir la tranquillité. Cependant, les magistrats catholiques firent un clin d'œil au meurtre et au vol, et à de très rares exceptions près ; les autorités administratives, il est vrai, utilisèrent des mots dans leurs proclamations, etc., mais n'eurent jamais recours à des actions pour mettre fin aux énormités des persécuteurs, qui déclarèrent hardiment que le 24, anniversaire de Saint-Barthélemy, ils avaient l'intention de perpétrer un massacre général. Les membres de l'Église Réformée étaient remplis de terreur et, au lieu de prendre part à l'élection des députés, ils étaient occupés à faire de leur mieux pour assurer leur sécurité personnelle.

Outrages Commis dans les Villages, etc.

Nous quittons maintenant Nîmes pour examiner la conduite des persécuteurs dans le pays environnant. Après le rétablissement du gouvernement royal, les autorités locales se distinguèrent par leur zèle et leur détermination à soutenir leurs employeurs et, sous prétexte de rébellion, de dissimulation d'armes, de non-paiement de contributions, etc., des troupes, des gardes nationaux et des foules armées furent autorisées à piller, arrêter et assassiner des citoyens paisibles, non seulement en toute impunité, mais avec encouragement et approbation. Dans le village de Milhaud, près de Nîmes, les habitants furent souvent contraints de payer des sommes importantes pour éviter d'être pillés. Madame Teulon n'aurait eu cependant aucun intérêt à cela : le dimanche 16 juillet, sa maison et son terrain furent ravagés ; les précieux meubles enlevés ou détruits, le foin et le bois brûlés, et le cadavre d'un enfant enterré dans le jardin, emporté et traîné autour d'un feu fait par la foule. C'est avec beaucoup de difficulté que M. Teulon s'échappa vivante.

M. Picherol, un autre protestant, avait déposé une partie de ses effets chez un voisin catholique ; cette maison fut attaquée et, bien que tous les biens de ce dernier furent respectés, ceux de son ami furent saisis et détruits. Dans le même village, un membre d'un parti doutant que M. Hermet, un tailleur, soit l'homme qu'ils recherchaient, demanda : “ Est-il protestant ?” ce qu'il reconnut. “ Bien,” dirent-ils, et il fut assassiné sur le coup. Dans le canton de Vauvert, où se trouvait une église de consistoire, quatre-vingt mille francs furent extorqués.

Dans les communes de Beauvoisin et de Générac, des excès similaires furent commis par une poignée d'hommes licencieux, sous l'œil du maire catholique et aux cris de “ Vive le Roi !” St. Gilles fut la scène de la pire des infamies. Les protestants, les plus fortunés parmi les habitants, furent désarmés tandis que leurs maisons étaient pillées. Un appel fut fait au maire, mais il rit et s'éloigna. Cet officier avait à sa disposition une garde nationale de plusieurs centaines d'hommes, organisée par ses propres ordres. Il serait fastidieux de lire la liste des crimes qui se produisirent pendant plusieurs mois. À Calvisson, le maire interdit aux protestants de chanter les psaumes communément utilisés dans le temple pour empêcher les catholiques d'être offensés ou dérangés. À Sommières, à une quinzaine de kilomètres de Nîmes, les catholiques firent une magnifique procession dans la ville, qui se poursuivit jusqu'au soir, à laquelle succéda le pillage des protestants. À l'arrivée des troupes étrangères à Sommières, la prétendue recherche d'armes fut reprise ; ceux qui ne possédaient pas de mousquets étaient même obligés de les acheter exprès pour les rendre, et les soldats y étaient cantonnés à six francs par jour jusqu'à ce qu'ils produisent les articles demandés. L'église protestante qui avait été fermée fut transformée en caserne pour les Autrichiens.

Après que le service divin ait été suspendu pendant six mois à Nîmes, l'église, appelée le temple par les protestants, fut rouverte et un culte public fut célébré dans la matinée du 24 décembre. En examinant le clocher, il fut découvert que certaines personnes avaient emporté le clapet de la cloche. À l'approche de l'heure du service, un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants se rassemblèrent à la maison de M. Ribot, le pasteur, et menacèrent d'empêcher le culte. A l'heure convenue, lorsqu'il se dirigea vers l'église, il fut encerclé ; les cris les plus sauvages s'élevèrent contre lui ; certaines femmes le saisirent par le col ; mais rien ne pouvait troubler sa fermeté ou exciter son impatience ; il entra dans la maison de prière et monta à la chaire. Des pierres furent lancées et tombèrent au milieu des fidèles ; la congrégation resta néanmoins calme et attentive et le service se termina au milieu du bruit, des menaces et de l'indignation.

En se retirant, beaucoup auraient été tués sans les chasseurs de la garnison, qui les protégèrent honorablement avec zèle. M. Ribot, capitaine de ces chasseurs, reçut peu après la lettre suivante:

2 janvier 1816.

“ Je regrette profondément les préjugés des catholiques contre les protestants, qui prétendent qu'ils n'aiment pas le roi. Continuez à agir comme vous l'avez fait jusqu'ici, et votre

temps et votre conduite convaincront les catholiques du contraire : si un tumulte semblable à celui de samedi dernier se répète, informez-moi. Je conserve mes rapports sur ces actes et si les agitateurs se révèlent incorrigibles et oublient ce qu'ils doivent au meilleur des rois et à la Charte, je ferai mon devoir et informerai le gouvernement de leurs actes. Adieu, mon cher monsieur, assurez le consistoire de mon estime et du sens que j'entends de la modération avec laquelle ils ont répondu aux provocations des malfaisants de Sommières, j'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

SUVAL DE LAINE."

Une autre lettre du marquis de Montlaur à ce digne pasteur fut reçue le 6 janvier pour l'encourager à s'unir à tous les hommes de valeur qui croient en Dieu afin d'obtenir le châtiment des assassins, des brigands et des perturbateurs de la tranquillité publique, et de lire publiquement les instructions qu'il avait reçues du Gouvernement à cet effet. Malgré cela, le 20 janvier 1816, lors de la célébration du service commémoratif de la mort de Louis XVI, une procession se forma. Les gardes nationaux tirèrent sur le drapeau blanc suspendu aux fenêtres des protestants et clôturèrent la journée en pillant leurs maisons.

Dans la commune d'Anguargues, la situation était encore pire ; et dans celle de Fontanes, dès l'entrée du roi en 1815, les catholiques rompirent tous les termes avec les protestants ; le jour, ils les insultaient et, la nuit, ouvraient leurs portes ou les marquaient avec de la craie pour qu'ils soient pillés ou brûlés. St. Mamert fut visité à plusieurs reprises par ces vols ; et à Montmiral, jusqu'au seize juin 1816, les protestants furent attaqués, battus et emprisonnés pour avoir osé célébrer le retour d'un roi qui avait juré de préserver la liberté religieuse et de maintenir la Charte.

Autres récits des actes des catholiques à Nîmes. Il semble que les excès perpétrés dans le pays n'aient nullement détourné l'attention des persécuteurs de Nîmes. Octobre 1815 commença sans aucune amélioration des principes ou des mesures du Gouvernement, ce qui fut suivi d'une présomption correspondante de la part du peuple. Plusieurs maisons du quartier Saint-Charles furent pillées et leurs épaves brûlées dans les rues au milieu de chants, de danses et de cris de " Vive le Roi !". Le maire s'y rendit, mais la joyeuse multitude feignit de ne pas le connaître et, lorsqu'il se risqua à faire des reproches, ils lui dirent que : " Sa présence était inutile et qu'il pouvait se retirer." Au cours de la journée du seize octobre, chaque préparatif semblait annoncer une nuit de carnage ; les ordres de rassemblement et les signaux d'attaque circulaient avec régularité et confiance ; Trestaillon passa en revue ses troupes et les incita à perpétrer des crimes, en tenant avec l'un de ces misérables le dialogue suivant:

Membre de la troupe. " Si tous les protestants, sans exception, doivent être tués, je m'engagerai avec joie ; mais comme vous m'avez si souvent trompé, à moins qu'ils ne soient tous prêts à partir, je ne vais pas m'émouvoir."

Trestaillon. " Viens donc, cette fois, pas un seul homme ne s'échappera."

Ce but horrible aurait été exécuté n'eût été le Général La Garde, commandant du département. Ce n'est que vers dix heures du soir qu'il s'aperçut du danger ; il sentait maintenant que pas un instant ne devait être perdu. Les foules avançaient à travers les banlieues et les rues se remplissaient de ruffians, scandant les plus horribles imprécations. Le Général sonna à onze heures et ajouta à la confusion qui se propageait maintenant dans la ville. Quelques troupes se rallièrent au comte La Garde, qui était plein de détresse à la vue du mal qui était arrivé à un tel point. M. Durand, avocat catholique, donna le récit suivant:

" Il était près de minuit, ma femme venait de s'endormir ; j'écrivais à ses côtés, quand nous avons été dérangés par un bruit lointain ; des tambours semblaient traverser la ville dans tous les sens. Qu'est-ce que tout cela peut vouloir dire ? Pour la calmer, je lui dis que cela annonçait probablement l'arrivée ou le départ de certaines troupes de la garnison, mais les coups de feu et les cris ont été immédiatement audibles et, en ouvrant ma fenêtre, j'ai distingué d'horribles imprécations mêlées aux cris de " Vive le Roi !" J'ai réveillé un officier logé dans la maison, et M. Chancel, Directeur des Travaux Publics. Nous sommes sortis ensemble et avons gagné le Boulevard. La lune brillait et presque chaque objet était presque aussi distinct que le jour ; une foule furieuse pressait l'extermination, et la plus grande partie à moitié nue, armée de couteaux, de mousquets, de bâtons et de sabres.

En réponse à mes questions, on m'a dit que le massacre était général et que beaucoup avaient déjà été tués dans les banlieues. M. Chancel se retira pour revêtir son uniforme de capitaine des Pompiers ; les officiers se retirèrent à la caserne et anxieux pour ma femme, je suis rentré chez moi. Au bruit, j'étais convaincu que des personnes suivaient. Je me glissais dans l'ombre du mur, ouvrais ma porte, entrais et la fermais, laissant une petite ouverture par laquelle je pouvais observer les mouvements du groupe dont les bras brillaient au clair de lune. Quelques instants après, des hommes armés sont apparus conduisant un prisonnier à l'endroit même où j'étais dissimulé. Ils se sont arrêtés, j'ai fermé ma porte doucement et monté sur un aulne planté contre le mur du jardin.

Quelle scène! Un homme à genoux implorant la miséricorde des misérables qui se moquaient de son agonie et le chargeaient d'abus. "Au nom de ma femme et de mes enfants, dit-il, épargnez-moi! Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi m'assassineriez-vous pour rien ? J'étais sur le point de crier et de menacer les meurtriers avec un sentiment de vengeance. Il ne me fallut pas longtemps pour délibérer, la décharge de plusieurs fusils mit fin à mon suspense ; le malheureux suppliant, frappé aux reins et à la tête, tomba pour ne plus se relever. Les dos des assassins étaient vers l'arbre ; ils se retirèrent immédiatement, rechargeant leurs pièces. Je suis descendu et j'ai approché le mourant qui poussait des gémissements profonds et mornes. Des gardes nationaux sont arrivés sur le moment et je me suis de nouveau retiré et j'ai fermé la porte. "Je vois, dit l'un d'eux, un homme mort.

" Il gémit encore, dit un autre. "Ce sera mieux, dit un troisième de l'achever et le sortir de sa misère. Cinq ou six mousquets ont été tirés instantanément et les gémissements ont cessé.

Le lendemain, des foules sont venues inspecter et insulter le défunt. Un jour après le massacre, on observait toujours une sorte de fête et chaque occupation était laissée pour aller regarder les victimes." C'était Louis Lichare, père de quatre enfants ; et quatre ans après l'événement, M. Durand confirma ce récit par son serment lors du procès de l'un des meurtriers.

Attaque contre les églises protestantes. Quelque temps avant la mort du Général La Garde, le duc d'Angoulême s'était rendu à Nîmes et dans d'autres villes du sud, et à l'ancienne place, il honora les membres du consistoire protestant en leur promettant protection et en les encourageant à rouvrir leur temple si longtemps fermés. Ils avaient deux églises à Nîmes, et il était convenu que la petite devrait être préférée à cette occasion et que sonner de la cloche devrait être supprimé. Le Général La Garde déclara qu'il donnerait sa tête pour la sécurité de sa congrégation. Les protestants s'informèrent en privé que le culte devait à nouveau être célébré à 10 heures et ils commencèrent à se réunir silencieusement et prudemment. Il fut convenu que M. Juillerat Chasseur effectuerait le service, bien que sa conviction du danger soit telle qu'il implora sa femme, ainsi qu'une partie de son troupeau de rester avec leurs familles.

Le temple n'étant ouvert que pour des raisons de forme et conformément aux ordres du duc d'Angoulême, ce pasteur voulait être la seule victime. Sur son chemin, il rencontra de nombreux groupes qui le considéraient avec des regards féroces. " C'est le moment," disait certains, " de leur donner le coup de grâce." " Oui," ajoutèrent les autres, " et ni les femmes ni les enfants ne doivent être épargnés." Un misérable, élevant la voix au-dessus des autres, s'exclama : " Ah, je vais aller chercher mon mousquet, et dix pour mon compte." Par ces sons inquiétants, M. Juillerat poursuivit sa course, mais lorsqu'il gagna le temple, le sacristain n'eut pas le courage d'ouvrir la porte et fut obligé de le faire lui-même.

Lorsque les fidèles arrivèrent, ils trouvèrent des personnes étranges qui avaient pris possession des rues adjacentes et, sur des marches de l'église, jurant que leur culte ne devrait pas avoir lieu. Et criant : " À bas les protestants! Tuez- les! Tuez-les!" À dix heures, l'église étant presque remplie, M. Juillerat Chasseur commença les prières ; le calme qui suivit fut de courte durée. Soudain, le ministre fut interrompu par un bruit violent et plusieurs personnes entrèrent, vociférant les cris les plus terribles qui se mêlaient à " Vive le Roi !", mais les gendarmes réussirent à faire sortir ces fanatiques et à fermer les portes. Le bruit et le tumulte au dehors dès lors redoubla, et les coups de la populace essayant de forcer les portes firent résonner la bâtisse de cris et de gémissements. La voix des pasteurs qui essayaient de consoler leur troupeau était inaudible : ils essayaient en vain de chanter le Psaume quarante-deux.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent lourdement. " Je me suis placée," dit Mme Juillerat, " au bas de la chaire, avec ma fille dans les bras ; mon mari m'a enfin rejoint et soutenue ; je me rappelle que c'était notre anniversaire de mon mariage. Après six ans de bonheur. J'ai dit : Je vais mourir avec mon mari et ma fille, nous serons assassinés à l'autel de notre Dieu, victimes

d'un devoir sacré, et le ciel s'ouvrira pour nous recevoir, ainsi que nos malheureux frères. J'ai béni le Rédempteur et, sans maudire nos meurtriers, j'attendais leur approche."

M. Olivier, fils de pasteur, officier des troupes royales de front, essaya de quitter l'église, mais les sentinelles amicales à la porte lui conseillèrent de continuer à subir le siège avec les autres. Les gardes nationaux refusèrent d'agir et la foule fanatique profita de l'absence du Général La Garde et de son nombre croissant. Enfin, le son de la musique martiale se fit entendre et des voix de l'extérieur appelèrent les assiégés "Ouvrez, ouvrez et sauvez-vous!" Leur première impression fut une peur de la traîtrise, mais ils furent bientôt assurés qu'un détachement revenant de la messe était dressé devant l'église pour favoriser la retraite des protestants. La porte fut ouverte et beaucoup d'entre eux s'échappèrent parmi les rangs des soldats qui avaient conduit la foule devant eux, mais cette rue, ainsi que d'autres par lesquelles les fugitifs devaient passer, fut bientôt remplie de nouveau.

Le vénérable pasteur Olivier Desmond, âgé de soixante-dix à quatre-vingt ans fut entouré d'assassins ; ils lui mirent les poings au visage et s'écrièrent : " Tuez le chef des brigands." Il fut préservé grâce à la fermeté de quelques officiers parmi lesquels se trouvait son propre fils ; ils firent autour de lui un rempart avec leurs corps et au milieu de leurs sabres nus le conduisirent chez lui. M. Juillerat, qui avait assisté au service divin avec son épouse à ses côtés et son enfant dans ses bras, fut poursuivi et assailli de pierres, sa mère reçut un coup sur la tête et sa vie fut en danger quelque temps. Une femme fut honteusement fouettée et plusieurs autres blessées et traînées dans les rues ; le nombre de protestants plus ou moins maltraités à cette occasion se situait entre soixante-dix et quatre-vingts.

Assassinat du général La Garde. Enfin, le récit de l'assassinat du comte La Garde, qui, recevant un récit de ce tumulte, monta à son cheval et entra dans une des rues, fit échec à ces excès, pour disperser la foule. Un méchant saisit sa bride ; un autre présenta le museau d'un pistolet près de son corps et s'écria : " Misérable, tu me fais me retirer!" Il tira immédiatement. Le meurtrier était Louis Boissin, un sergent de la garde nationale ; mais, bien que tout le monde le sache, personne ne chercha à l'arrêter et il réussit à s'échapper. Dès que le général se trouva blessé, il donna l'ordre à la gendarmerie de protéger les protestants et partit au galop vers son hôtel ; mais s'est évanoui immédiatement à son arrivée. En se remettant, il empêcha au chirurgien de fouiller sa blessure avant d'avoir écrit une lettre au Gouvernement, lui indiquant qu'en cas de décès, on pourrait savoir de quel côté était le coup porté et que personne ne pouvait oser accuser les protestants de ce crime.

La mort probable de ce Général provoqua un léger relâchement de la part de ses ennemis et un certain calme ; mais la masse du peuple avait été trop longtemps en libertinage pour pouvoir être restreinte même par le meurtre du représentant de son roi. Le soir, ils se rendirent de nouveau au temple.et avec des haches et cassèrent la porte ; le bruit lugubre de leurs coups sema la terreur dans le sein des familles protestantes assises dans leurs maisons en larmes. Le contenu de la boîte d'aumônes aux pauvres et les vêtements préparés pour la distribution

furent volés ; les robes du ministre mis en pièces ; les livres déchirés ou emportés ; les placards saccagés, mais les pièces contenant les archives de l'église et les synodes furent sécurisées de façon providentielle ; et s'il n'y avait pas eu les nombreuses patrouilles à pied, l'ensemble serait devenu la proie des flammes, et l'édifice lui-même serait un tas de ruines. En attendant, les fanatiques attribuèrent ouvertement le meurtre du Général à sa propre dévotion et dirent : " c'est comme la volonté de Dieu." Trois mille francs furent offerts pour l'arrestation de Boissin ; mais il était bien connu que les protestants n'osaient pas l'arrêter et que les fanatiques ne le feraient pas. Au cours de ces événements, le système des conversions forcées au catholicisme progressait de manière régulière et effrayante.

Intervention du Gouvernement britannique. Au crédit de l'Angleterre, le compte rendu de ces persécutions cruelles exercées contre nos frères protestants en France donna au Gouvernement le sentiment qu'il était déterminé à se mêler de la situation ; et maintenant les persécuteurs des protestants firent de cet acte spontané d'humanité et de religion le prétexte pour accuser les victimes d'une correspondance de trahison avec l'Angleterre ; mais au milieu de leurs manigances, à leur grande consternation, une lettre parut, envoyée quelque temps auparavant à l'Angleterre par le duc de Wellington, déclarant qu'" il existait de nombreuses informations sur les événements du sud."

Les ministres des trois confessions à Londres, soucieux de ne pas être induits en erreur, demandèrent à l'un de leurs frères de se rendre sur les lieux de la persécution et d'examiner avec impartialité la nature et l'étendue des maux qu'ils souhaitaient soulager. Le révérend Clément Pérot entreprit cette tâche difficile et exauça leurs souhaits avec zèle, prudence et dévouement, avant tout éloge. Son retour fournit une preuve abondante et incontestable d'une persécution honteuse, des documents pour un appel devant le Parlement britannique et un rapport imprimé qui circula sur le continent et qui, pour la première fois, transmit des informations correctes aux habitants de la France.

L'interférence étrangère était maintenant jugée extrêmement utile ; et les déclarations de tolérance qu'elle suscita du Gouvernement français, ainsi que la marche plus prudente des persécuteurs catholiques, constitua une reconnaissance décisive et involontaire de l'importance de cette ingérence, que certaines personnes avaient d'abord censurée et méprisé, firent passer au second plan la voix sévère de l'opinion publique en Angleterre et ailleurs provoqua une suspension du massacre et du pillage ; les meurtriers et les pilleurs étaient toujours impunis, et même encensés et récompensés pour leurs crimes ; et tandis que les protestants de France souffraient des peines les plus cruelles et les plus dégradantes pour des crimes présumés insignifiants, des catholiques, couverts de sang et coupables de nombreux et horribles meurtres, furent acquittés.

Peut-être que la vertueuse indignation exprimée par certains des catholiques les plus éclairés contre ces actes abominables eut une part non négligeable dans leur diminution. De nombreux protestants innocents furent condamnés aux galères et punis pour des crimes

présumés, sous serment des plus misérables et des plus abjectes des personnes. M. Madier de Mongau, juge de la cour royale de Nîmes, président de la cour d'Assises du Gard et du Vaucluse, à une occasion , se sentit obligé d'interrompre la cour, plutôt que de prendre la déposition de ce fameux et monstre sanguinaire, Truphémy : " Dans une salle," dit-il, " du palais de justice, vis-à-vis de celle dans laquelle je me trouvais, plusieurs malheureux persécutés par la faction étaient en procès, chaque déposition tendant à leur condamnation était applaudie aux cris de " Vive le Roi !"

Trois fois l'explosion de cette joie atroce est devenue si terrible qu'il était nécessaire d'envoyer des renforts de la caserne, et deux cents soldats étaient souvent incapables de contenir le peuple. Tout à coup, les cris et les clameurs de " Vive le Roi !" redoublèrent : un homme était arrivé, encensé, applaudi, triomphant : c'était l'horrible Truphémy ; il s'approcha du tribunal : il était venu déposer contre les prisonniers ; il fut admis comme témoin et il leva la main pour prêter serment! Saisi d'horreur, je me précipitais hors de mon siège et entrais dans la salle du Conseil ; mes collègues me suivirent ; c'est en vain qu'ils essayèrent de me persuader de reprendre ma place ; " Non!" m'écriai-je, je ne consentirai pas à ce que ce misérable soit admis à témoigner devant une Cour de justice de la ville dans laquelle il a commis tant d'assassinats ; dans le palais, sur les marches duquel il a assassiné l'infortuné Bourillon. Je ne peux pas admettre qu'il tue à nouveau ses victimes par ses faux-témoignages après l'avoir fait avec ses poignards. Lui un accusateur! Lui un témoin! Non, je n'accepterai jamais de voir ce monstre se lever, en présence de magistrats, pour prêter un serment sacrilège, la main toujours imbibée de sang. Ces mots furent répétés à l'extérieur ; le témoin tremblait ; les commanditaires tremblaient aussi ; ceux-là même qui guidaient la langue de Truphémy comme ils avaient dirigé son bras, qui dictaient la calomnie après qu'ils lui aient appris le meurtre. Ces mots pénétrèrent dans les donjons des condamnés et inspirèrent l'espoir ; ils donnèrent à un autre avocat courageux la résolution d'épouser la cause des persécutés ; il porta les prières de l'innocence et de la misère au pied du trône ; là, il demanda si le témoignage d'un Truphémy n'était pas suffisant pour annuler une condamnation. Le roi accorda une grâce complète et gratuite."

Résolution ultime des protestants à Nîmes. S'agissant de la conduite des protestants, ces citoyens extrêmement indignés, poussés à l'extrême par leurs persécuteurs, ont finalement estimé qu'ils n'avaient plus qu'à choisir la manière dont ils devaient périr. Ils décidèrent unanimement qu'ils mourraient en combattant pour leur propre défense. Cette attitude ferme envoya un signal à leurs bourreaux qu'ils ne pouvaient plus assassiner impunément. Tout changea immédiatement. Ceux qui, pendant quatre ans, avaient rempli les autres de terreur, la sentaient maintenant à leur tour. Ils tremblaient devant la force que les hommes, si longtemps résignés, trouvèrent dans le désespoir, et leur inquiétude fut encore plus grande lorsqu'ils apprirent que les habitants des Cévennes, persuadés du danger de leurs frères, marchaient à leur secours. Mais, sans attendre ces renforts, les protestants paraissaient la nuit dans le même ordre et armés de la même manière que leurs ennemis. Les autres défilèrent

dans les boulevards, avec leur bruit et leur fureur habituels, mais les protestants restèrent silencieux et fermes dans les postes qu'ils avaient choisis. Pendant trois jours, ces réunions dangereuses et menaçantes se poursuivirent ; mais l'effusion de sang fut empêchée par les efforts de quelques citoyens dignes, distingués par leur rang et leur fortune. En partageant les dangers qui menaçaient la population protestante, ils obtinrent la grâce d'un ennemi qui tremblait alors qu'il était menacé.

Chapitre XXV - Les Débuts des Missions Étrangères Américaines

Samuel J. Mills, lorsqu'il était étudiant au Williams Collège, rassemblait autour de lui un groupe d'étudiants, tous sensibles au fardeau du grand monde païen. Un jour de 1806, quatre d'entre eux, surpris par un orage, se réfugièrent à l'abri d'une meule de foin. Ils passèrent leur temps à prier pour le salut du monde et décidèrent, si l'occasion se présentait, de partir eux-mêmes comme missionnaires. Cette "réunion de prière dans une meule de foin" est devenue historique.

Ces jeunes hommes se rendirent ensuite au séminaire théologique d'Andover, où Adoniram Judson les rejoignit. Quatre d'entre eux envoyèrent une pétition à l'Association congrégationaliste du Massachusetts à Bradford, le 29 juin 1810, se proposant comme missionnaires et demandant s'ils pouvaient espérer un soutien d'une société dans ce pays, ou s'ils devaient s'adresser à une société britannique. En réponse à cet appel, « *American Board of Commissioners for Foreign Missions* » a été créé.

Lorsqu'une charte pour le Conseil a été demandée, une âme incrédule s'y est opposée à l'assemblée législative, alléguant que le pays contenait une réserve de christianisme si limitée qu'on ne pouvait pas en épargner pour l'exportation, mais un autre, qui avait la chance d'être plus optimiste, lui a rappelé avec justesse que c'était une marchandise telle que plus on en envoyait à l'étranger, plus il en restait chez soi. Il y avait beaucoup de perplexité concernant les plans et les finances, aussi Judson fut-il envoyé en Angleterre pour s'entretenir avec la Société de Londres de la possibilité pour les deux organisations de coopérer pour envoyer et soutenir les candidats, mais ce projet n'aboutit à rien. Finalement, des fonds suffisants furent réunis et, en février 1812, les premiers missionnaires de l'American Board s'embarquèrent pour l'Orient. M. Judson était accompagné de sa femme, ayant épousé Ann Hasseltine peu avant le départ.

Au cours du long voyage, M. et Mme Judson et M. Rice ont été amenés, d'une manière ou d'une autre, à réviser leurs convictions en ce qui concerne le mode de baptême approprié, à conclure que seule l'immersion était valide et à se faire rebaptiser par Carey peu après leur arrivée à Calcutta. Cette démarche a nécessairement rompu leur lien avec l'organisme qui les avait envoyés, et les a laissés complètement démunis de soutien. M. Rice retourna en Amérique pour rapporter cette situation aux frères baptistes. Ceux-ci considérèrent la situation comme le résultat d'un acte de la Providence et envisagèrent avec enthousiasme d'accepter la responsabilité qui leur incombait. C'est ainsi que fut créée le « *Baptist Missionary Union* ». Ainsi, M. Judson fut l'occasion de l'organisation de deux grandes sociétés missionnaires.

La Persécution du Docteur Judson

Après avoir travaillé quelque temps en Hindoustan, le Dr. et Mme. Judson s'établirent finalement à Rangoon, dans l'Empire birman, en 1813. En 1824, une guerre éclate entre la Compagnie britannique des Indes orientales et l'empereur de Birmanie. Le Dr et Mme Judson et le Dr Price, qui se trouvaient à Ava, la capitale de l'Empire birman, lorsque la guerre a

commencé, ont été immédiatement arrêtés et emprisonnés pendant plusieurs mois. Le récit des souffrances des missionnaires a été écrit par Mme Judson et est donné dans ses propres termes.

Rangoon,

le 26 mai 1826.

Mon frère bien-aimé,

Je commence cette lettre avec l'intention de vous donner les détails de notre captivité et de nos souffrances à Ava. Combien de temps ma patience me permettra-t-elle de revoir des scènes de dégoût et d'horreur, la conclusion de cette lettre le déterminera. J'avais tenu un journal de tout ce qui s'était passé depuis notre arrivée à Ava, mais je l'ai détruit à l'apparition de nos difficultés.

La première information certaine que nous reçûmes de la déclaration de guerre des Birmans fut à notre arrivée à Tsenpyoo-kywon, à environ cent milles de Ava, où une partie des troupes, sous le commandement du célèbre Bandoola, avait campé. Alors que nous poursuivions notre voyage, nous avons rencontré Bandoola lui-même, avec le reste de ses troupes, gaiement équipé, assis sur sa barge d'or, et entouré d'une flotte de bateaux de guerre en or, dont l'un a été immédiatement envoyé de l'autre côté de la rivière pour nous saluer, et faire toutes les enquêtes nécessaires. Nous avons été autorisés à poursuivre tranquillement notre route, après qu'il eut informé le messager que nous étions des Américains, et non des Anglais, et que nous nous rendions à Ava pour obéir à l'ordre de sa Majesté.

À notre arrivée dans la capitale, nous avons constaté que le Dr Price était mal vu à la cour et que la plupart des étrangers présents à Ava étaient soupçonnés. Votre frère s'est rendu au palais deux ou trois fois, mais il a constaté que les manières du roi à son égard étaient très différentes de ce qu'elles avaient été auparavant ; et la reine, qui avait jusqu'alors exprimé le souhait que j'arrive rapidement, ne s'est pas enquise de moi et n'a pas manifesté le désir de me voir. Par conséquent, je n'ai fait aucun effort pour visiter le palais, bien que je sois presque quotidiennement invité à rendre visite à certaines branches de la famille royale, qui vivaient dans leurs propres maisons, hors de l'enceinte du palais. Dans ces circonstances, nous avons pensé que le plus prudent était de poursuivre notre intention initiale de construire une maison et de commencer des opérations missionnaires lorsque l'occasion se présentait, afin de convaincre le gouvernement que nous n'avions vraiment rien à voir avec la guerre actuelle.

Deux ou trois semaines après notre arrivée, le roi, la reine, tous les membres de la famille royale et la plupart des officiers du gouvernement sont retournés à Amarapora, afin de venir prendre possession du nouveau palais dans le style habituel.

Je n'ose pas tenter une description de ce jour splendide, où la majesté, avec toute la gloire qui l'accompagne, franchit les portes de la ville d'or, et au milieu des acclamations de millions de personnes, je peux dire, prit possession du palais. Les saupoudres des provinces limitrophes

de la Chine, tous les vice-rois et les hauts fonctionnaires du royaume étaient réunis pour l'occasion, vêtus de leurs robes d'État et ornés des insignes de leur fonction. L'éléphant blanc, richement orné d'or et de bijoux, était l'un des plus beaux objets du cortège. Le roi et la reine seuls étaient sans ornement, vêtus de la simple tenue du pays ; ils entrèrent, main dans la main, dans le jardin où nous avions pris place, et où un banquet était préparé pour leur rafraîchissement. Toutes les richesses et toute la gloire de l'empire étaient en ce jour exposées aux regards. Le nombre et la taille immense des éléphants, les nombreux chevaux, et la grande variété de véhicules de toutes sortes, surpassaient de loin tout ce que j'ai jamais vu ou imaginé. Peu de temps après que sa majesté ait pris possession du nouveau palais, un ordre a été émis pour qu'aucun étranger ne soit autorisé à entrer, à l'exception de Lansago. Nous avons été un peu alarmés par cette décision, mais nous avons conclu qu'elle était motivée par des raisons politiques et qu'elle ne nous affecterait peut-être pas essentiellement.

Pendant plusieurs semaines, rien ne s'est produit pour nous alarmer, et nous avons continué notre école. M. J. prêchait tous les sabbats, tous les matériaux nécessaires à la construction d'une maison en briques étaient achetés, et les maçons avaient fait des progrès considérables dans la construction du bâtiment.

"Le 23 mai 1824, alors que nous venions de terminer le culte chez le docteur, de l'autre côté de la rivière, un messager vint nous informer que Rangoon était prise par les Anglais. Cette information produisit un choc, dans lequel se mêlaient la crainte et la joie. M. Gouger, un jeune marchand résidant à Ava, était alors avec nous, et avait beaucoup plus de raisons de craindre que le reste d'entre nous. Cependant, nous sommes tous immédiatement retournés à la maison et avons commencé à réfléchir à ce qu'il fallait faire. M. G. se rendit chez le prince Thar-yar-wadee, le frère le plus influent du roi, qui l'informa qu'il n'avait pas à s'inquiéter, car il avait mentionné le sujet à Sa Majesté, qui avait répondu que "les quelques étrangers résidant à Ava n'avaient rien à voir avec la guerre et ne devaient pas être molestés".

Le gouvernement était maintenant tout en mouvement. Une armée de dix ou douze mille hommes, sous le commandement du Kyee-woon-gyee, fut envoyée dans trois ou quatre jours, et devait être rejointe par le Sakyer-woon-gyee, qui avait été nommé auparavant vice-roi de Rangoon, et qui s'y rendait, lorsque la nouvelle de son attaque lui parvint. La défaite des Anglais ne faisait aucun doute ; la seule crainte du roi était que les étrangers, apprenant l'avance des troupes birmanes, ne soient alarmés au point de s'enfuir à bord de leurs navires et de s'en aller, avant qu'il soit temps de les capturer comme esclaves. Faites venir pour moi, dit un jeune mâle sauvage du palais, six kala pyoo (étrangers blancs) pour ramer sur mon bateau ; et pour moi, dit la dame de Woon-Gyee, envoyez quatre étrangers blancs pour gérer les affaires de ma maison, car je crois savoir qu'ils sont de fidèles serviteurs. Les bateaux de guerre, en pleine allégresse, passèrent devant notre maison, les soldats chantant et dansant, et faisant les gestes les plus joyeux. Pauvres gars ! disions-nous, vous ne danserez probablement plus jamais. Et il en fut ainsi, car rares furent ceux qui revirent leur maison natale.

"Finalement, M. Judson et le Dr Price furent convoqués devant une cour d'examen, où une enquête rigoureuse fut menée sur tout ce qu'ils savaient. Le point essentiel semblait être de savoir s'ils avaient eu l'habitude de faire des communications aux étrangers, sur l'état du pays, etc. Ils répondirent qu'ils avaient toujours écrit à leurs amis en Amérique, mais qu'ils n'avaient aucune correspondance avec les officiers anglais ou le gouvernement du Bengale. Après leur examen, ils n'ont pas été mis en détention comme l'avaient été les Anglais, mais ont été autorisés à retourner dans leurs maisons. En examinant les comptes de M. G., on s'aperçut que M. J. et le Dr Price lui avaient pris beaucoup d'argent. Ignorant, comme l'étaient les Birmans, notre façon de recevoir de l'argent, par des ordres sur le Bengale, cette circonstance, pour leurs esprits soupçonneux, était une preuve suffisante que les missionnaires étaient à la solde des Anglais, et très probablement des espions. Elle fut ainsi représentée au roi, qui, sur un ton de colère, ordonna l'arrestation immédiate des " deux professeurs .

Le 8 juin, au moment où nous nous préparions à dîner, un officier, tenant un livre noir, arriva en trombe avec une douzaine de Birmans, accompagnés d'un homme que, d'après son visage tacheté, nous savions être un bourreau et un "fils de la prison". Où est le professeur ? " fut la première question. M. Judson s'est présenté. Vous êtes appelé par le roi", dit l'officier, une formule toujours utilisée lorsqu'on est sur le point d'arrêter un criminel. L'homme tacheté s'empare instantanément de M. Judson, le jette à terre et lui présente la petite corde, l'instrument de torture. Je saisis son bras ;

Reste, (dis-je,) je vais te donner de l'argent. Prenez-la aussi, dit l'officier, elle est aussi une étrangère. M. Judson, avec un regard implorant, les a suppliés de me laisser rester jusqu'à nouvel ordre. La scène était maintenant choquante au-delà de toute description.

Tout le voisinage s'était rassemblé - les maçons qui travaillaient à la construction de la maison en briques jetèrent leurs outils et s'enfuirent - les petits enfants birmans criaient et pleuraient - les serviteurs bengalis étaient stupéfaits de l'indignité offerte à leur maître - et le bourreau endurci, avec une joie infernale, tira les cordes, lia solidement M. Judson et le traîna, je ne sais où. En vain, je priai et suppliai le visage tacheté de prendre l'argent et de relâcher les cordes, mais il repoussa mes offres et s'en alla immédiatement. Je donnai cependant l'argent à Moung Ing pour qu'il le suive et tente d'atténuer le supplice de M. Judson ; mais, au lieu de réussir, à quelques pas de la maison, les misérables insensibles jetèrent de nouveau leur prisonnier sur le sol et resserrèrent encore les cordes, au point d'empêcher presque toute respiration.

"L'officier et sa bande se rendirent au palais de justice, où se trouvaient le gouverneur de la ville et les officiers, et où l'un d'eux lut l'ordre du roi d'envoyer M. Judson dans la prison de la mort, où il fut bientôt jeté, la porte fermée et Moung Ing ne vit plus rien. Quelle nuit s'ouvrait devant moi ! Je me retirai dans ma chambre, et je m'efforçai de me consoler en confiant mon cas à Dieu, et en implorant la force et le courage de souffrir tout ce qui m'attendait. Mais la consolation de la retraite ne me fut pas longtemps accordée, car le magistrat de l'endroit était entré dans la véranda, et me demandait sans cesse de sortir, et de

me soumettre à son examen. Mais avant de sortir, je détruisis toutes mes lettres, journaux et écrits de toute sorte, de peur qu'ils ne révèlent le fait que nous avions des correspondants en Angleterre, et que nous avions consigné tous les événements depuis notre arrivée dans le pays. Lorsque ce travail de destruction fut terminé, je sortis et me soumis à l'examen du magistrat, qui s'enquit très minutieusement de tout ce que je savais ; il ordonna ensuite de fermer les portes de l'enceinte, de ne permettre à personne d'y entrer ou d'en sortir, de placer une garde de dix ruffians, à qui il donna l'ordre strict de veiller à la sécurité de l'enceinte et il quitta.

"Il faisait maintenant nuit. Je me suis retiré dans une pièce intérieure avec mes quatre petites filles birmanes, et j'ai barré les portes. Les gardes m'ont immédiatement ordonné d'ouvrir les portes et de sortir, ou ils allaient démolir la maison. Je refusai obstinément d'obéir et m'efforçai de les intimider en menaçant de me plaindre de leur conduite aux autorités supérieures le lendemain. Me trouvant résolu à désobéir à leurs ordres, ils prirent les deux serviteurs bengalais et les enfermèrent dans les ceps dans une position très douloureuse. Je n'ai pas pu supporter cela, mais j'ai appelé le chef à la fenêtre, et j'ai promis de leur faire un cadeau à tous le matin, s'ils libéraient les domestiques. Après bien des discussions et des menaces sévères, ils consentirent, mais semblaient résolus à m'ennuyer le plus possible. Mon absence de protection, mon état de désolation, mon incertitude totale quant au sort de M. Judson, les effroyables carrousels et le langage presque diabolique des gardes, tout concourait à faire de cette nuit la plus pénible que j'aie jamais passée. Vous pouvez imaginer, mon cher frère, que le sommeil était étranger à mes yeux, et la paix et la sérénité à mon esprit.

"Le lendemain matin, j'envoyai Moung Ing s'enquérir de la situation de votre frère et lui donner à manger, s'il vivait encore. Il revint bientôt, avec l'information que M. Judson et tous les étrangers blancs étaient enfermés dans la prison de la mort, avec trois paires d'entraves en fer chacun, et attachés à un long poteau, pour les empêcher de bouger ! Le point culminant de mon angoisse était que j'étais moi-même prisonnier, et que je ne pouvais faire aucun effort pour la libération des missionnaires. J'ai supplié et imploré le magistrat de me permettre d'aller voir un membre du gouvernement pour lui exposer mon cas, mais il a dit qu'il n'osait pas y consentir, de peur que je ne m'échappe. J'écrivis ensuite un mot à l'une des sœurs du roi, avec laquelle j'avais été intime, la priant d'user de son influence pour la libération des enseignants. La note m'a été retournée avec ce message : " Elle ne l'a pas compris ", ce qui était un refus poli d'intervenir, bien que je me sois assuré par la suite qu'elle désirait ardemment nous aider, mais qu'elle n'osait pas le faire à cause de la reine. La journée s'écoula lourdement, et une autre nuit épouvantable était devant moi. Je m'efforçai d'adoucir les sentiments des gardes en leur donnant du thé et des cigares pour la nuit, de sorte qu'ils me permirent de rester dans ma chambre, sans me menacer comme ils l'avaient fait la nuit précédente. Mais l'idée de votre frère étendu sur le sol nu, dans les fers et la réclusion, hantait mon esprit comme un spectre, et m'empêchait d'obtenir un sommeil tranquille, bien que la nature fût presque épuisée.

"Le troisième jour, j'ai envoyé un message au gouverneur de la ville, qui a l'entière direction des affaires de la prison, pour qu'il me permette de lui rendre visite avec un cadeau.

Cela eut l'effet désiré, et il envoya immédiatement des ordres aux gardes pour me permettre d'aller en ville. Le gouverneur me reçut agréablement, et me demanda ce que je voulais. Je lui exposai la situation des étrangers, et en particulier celle des professeurs, qui étaient américains et n'avaient rien à voir avec la guerre.

Il me dit qu'il n'était pas en son pouvoir de les libérer de la prison ou des fers, mais qu'il pouvait rendre leur situation plus confortable ; il y avait son officier en chef, avec qui je devais consulter, relativement aux moyens. L'officier, qui s'avéra être l'un des écrivains de la ville, et dont le visage présentait au premier coup d'œil l'assemblage le plus parfait de toutes les mauvaises passions attachées à la nature humaine, me prit à part, et s'efforça de me convaincre que moi-même, ainsi que les prisonniers, étions entièrement à sa disposition - que notre confort futur devait dépendre de ma libéralité en matière de cadeaux - et que ceux-ci devaient être faits d'une manière privée et inconnue de tout officier du gouvernement ! Que dois-je faire, lui dis-je, pour obtenir une atténuation des souffrances actuelles des deux professeurs ? Payez-moi, me dit-il, deux cents tickals (environ cent dollars), deux pièces d'étoffe fine et deux mouchoirs. J'avais emporté de l'argent le matin, notre maison étant à deux milles de la prison, je ne pouvais pas revenir facilement. J'ai offert cet argent à l'écrivain, en le priant de ne pas insister sur les autres articles, puisqu'ils n'étaient pas en ma possession. Il a hésité pendant un certain temps, mais craignant de perdre la vue d'une telle somme d'argent, il a décidé de la prendre, promettant de soulager les enseignants de leur situation la plus douloureuse.

"J'obtins alors du gouverneur un ordre d'admission en prison, mais je n'essaierai pas de rendre compte des sensations produites par la rencontre de votre frère dans cette situation misérable et horrible, ni de la scène émouvante qui s'ensuivit. M. Judson s'est traîné jusqu'à la porte de la prison - car on ne m'a jamais permis d'y entrer - et m'a donné quelques instructions relatives à sa libération ; mais avant que nous ayons pu prendre quelque disposition que ce soit, j'ai reçu l'ordre de partir, par ces geôliers au cœur de fer, qui ne pouvaient supporter de nous voir jouir de la pauvre consolation de nous rencontrer dans ce lieu misérable.

En vain, j'invoquai l'ordre du gouverneur pour me faire admettre ; ils répétèrent durement : "Partez, ou nous vous ferons sortir". Le même soir, les missionnaires, ainsi que les autres étrangers, qui avaient payé une somme égale, furent sortis de la prison commune et enfermés dans un hangar ouvert dans l'enceinte de la prison. Là, j'ai été autorisé à leur envoyer de la nourriture et des nattes pour dormir, mais je n'ai pas été autorisé à y retourner avant plusieurs jours.

"Mon prochain objectif était de faire présenter une pétition à la reine ; mais personne n'étant admis dans le palais, qui soit en disgrâce avec sa majesté, j'ai cherché à la présenter par l'intermédiaire de la femme de son frère. Je lui avais rendu visite dans des jours meilleurs, et j'avais reçu des marques particulières de sa faveur. Mais maintenant les temps ont changé : M. Judson était en prison, et moi dans la détresse, ce qui était une raison suffisante pour me

réserver un accueil froid. J'ai pris un cadeau d'une valeur considérable. Elle se prélassait sur son tapis lorsque je suis entré, entourée de ses serviteurs. Je n'attendis pas la question habituelle adressée à un suppliant : "Que voulez-vous ?" mais, d'une manière audacieuse, sérieuse, mais respectueuse, j'exposai nos détresses et nos torts, et implorai son aide. Elle leva partiellement la tête, ouvrit le cadeau que j'avais apporté, et répondit froidement : " Votre cas n'est pas singulier ; tous les étrangers sont traités de la même façon. Mais il est singulier, dis-je, les professeurs sont Américains ; ils sont ministres du culte, n'ont rien à voir avec la guerre ou la politique, et sont venus à Ava pour obéir à l'ordre du roi. Ils n'ont jamais rien fait pour mériter un tel traitement ; est-il juste qu'ils soient traités ainsi ?" "Le roi fait ce qu'il veut", dit-elle ; "Je ne suis pas le roi, que puis-je faire ?" "Vous pouvez exposer leur cas à la reine et obtenir leur libération", répondis-je. "Mettez-vous à ma place - si vous étiez en Amérique, votre mari, innocent de tout crime, jeté en prison, aux fers, et vous une femme solitaire et sans protection - que feriez-vous ?"

Avec un peu d'émotion, elle a dit : "Je vais présenter votre requête, revenez demain. Je suis retourné à la maison, avec l'espoir considérable que la libération rapide des missionnaires était à portée de main. Mais le lendemain, les biens de M. Gouger, d'un montant de cinquante mille dollars, ont été pris et transportés au palais. Les officiers, à leur retour, m'ont poliment informé qu'ils devaient visiter notre maison le lendemain. Je me suis senti obligé de cette information et j'ai donc fait des préparatifs pour les recevoir, en cachant autant de petits articles que possible, ainsi qu'une quantité considérable d'argent, car je savais que, si la guerre devait se prolonger, nous serions dans un état de famine sans cela. Mais mon esprit était dans un état d'agitation épouvantable, de peur qu'il ne soit découvert et que je sois jeté en prison. Et s'il avait été possible de se procurer de l'argent d'un autre côté, je ne me serais pas aventuré dans une telle démarche.

Le lendemain matin, le trésorier royal, le prince Tharyawadees, le chef Woon et Koung-tone Myoo-tsa, qui était désormais notre ami fidèle, accompagnés de quarante ou cinquante partisans, vinrent prendre possession de tout ce que nous avions. Je les traitai avec civilité, leur donnai des chaises pour s'asseoir, du thé et des friandises pour se rafraîchir, et la justice m'oblige à dire qu'ils menèrent l'affaire de la confiscation avec plus d'égards pour mes sentiments que je n'aurais cru possible à des officiers birmans d'en faire preuve. Les trois officiers, avec l'un des secrétaires royaux, entrèrent seuls dans la maison ; leurs préposés reçurent l'ordre de rester dehors. Ils virent que j'étais profondément affecté, et s'excusèrent de ce qu'ils allaient faire, en disant qu'il leur était pénible de prendre possession de biens qui ne leur appartenaient pas, mais qu'ils y étaient contraints par ordre du roi.

"'Où sont votre argent, votre or et vos bijoux ?' dit le trésorier royal. Je n'ai ni or ni bijoux, mais voici la clé d'un coffre qui contient l'argent - faites-en ce que vous voulez. La malle fut présentée, et l'argent pesé. Cet argent, dis-je, a été collecté en Amérique, par les disciples du Christ, et envoyé ici dans le but de construire un kyoung (nom de l'habitation d'un prêtre) et pour notre soutien pendant que nous enseignons la religion du Christ. Est-il convenable que

vous le preniez ? (Les Birmans répugnent à prendre ce qui leur est offert au point de vue religieux, ce qui fut la cause de ma demande). Nous ferons part de cette circonstance au roi, dit l'un d'eux, et peut-être le restituera-t-il. Mais c'est là tout l'argent que vous avez ? Je ne pouvais pas dire un mensonge : "La maison est en votre possession, répondis-je, cherchez par vous-mêmes. N'avez-vous pas déposé de l'argent chez quelqu'un de votre connaissance ? Mes connaissances sont toutes en prison, chez qui pourrais-je déposer de l'argent ?

Ils ont ensuite ordonné l'examen de ma malle et de mes tiroirs. Seul le secrétaire était autorisé à m'accompagner dans cette fouille. Tout ce qui était beau ou curieux et qui répondait à ses critères était présenté aux officiers qui décidaient s'il fallait le prendre ou le garder. Je les ai suppliés de ne pas prendre nos vêtements, car il serait honteux de prendre des vêtements partiellement portés en possession de sa majesté, et pour nous ils étaient d'une valeur inestimable. Ils ont accepté et n'ont pris qu'une liste, et ont fait de même avec les livres, les médicaments, etc. J'ai sauvé de leur emprise ma petite table de travail et ma chaise à bascule, cadeaux de mon frère bien-aimé, en partie par artifice et en partie grâce à leur ignorance. Ils ont également laissé de nombreux articles d'une valeur inestimable pendant notre longue détention.

Dès qu'ils eurent terminé leurs recherches et qu'ils furent partis, je m'empressai d'aller trouver le frère de la reine pour savoir ce qu'il était advenu de ma requête ; mais, hélas, toutes mes espérances furent anéanties par sa femme qui me dit froidement : J'ai exposé votre cas à la reine, mais sa majesté m'a répondu : Les maîtres ne mourront pas, laissez-les tels qu'ils sont. Mes espérances avaient été tellement excitées que cette phrase fut comme un coup de foudre pour mes sentiments. Car la vérité d'un seul coup d'œil m'assurait que si la reine refusait son aide, qui oserait intercéder pour moi ? Le cœur lourd, je suis parti et, sur le chemin du retour, j'ai essayé de franchir la porte de la prison pour annoncer la triste nouvelle à votre frère, mais on m'a sévèrement refusé l'entrée, et pendant les dix jours qui ont suivi, malgré mes efforts quotidiens, je n'ai pas été autorisé à entrer. Nous avons essayé de communiquer par écrit, et après avoir réussi pendant quelques jours, cela a été découvert ; le pauvre garçon qui portait les communications a été battu et mis au pilori ; et la circonstance m'a coûté environ dix dollars, en plus de deux ou trois jours d'agonie, par crainte des conséquences.

Les officiers qui avaient pris possession de nos biens, les présentèrent à sa majesté, en disant : " Judson est un vrai professeur ; nous n'avons rien trouvé dans sa maison, que ce qui appartient aux prêtres. Outre cet argent, il y a un nombre immense de livres, de médicaments, de malles d'habillement, dont nous n'avons pris que la liste. Les prenons-nous ou les laissons-nous ? "

" Laissez-les, dit le roi, et mettez ce bien à part, car il lui sera restitué s'il est reconnu innocent ". C'était une allusion à l'idée qu'il était un espion.

Pendant les deux ou trois mois qui suivirent, je fus soumis à des tracasseries continuelles, en partie à cause de mon ignorance de la gestion de la police et en partie à cause du désir insatiable de chaque petit officier de s'enrichir par nos malheurs.

Vous, mon cher frère, qui connaissez mon vif attachement pour mes amis, et combien de plaisir j'ai éprouvé jusqu'ici par la rétrospective, vous pouvez juger, d'après les circonstances ci-dessus, combien mes souffrances étaient intenses. Mais le point, l'acmé de mes détresses, consistait dans l'affreuse incertitude de notre sort final. L'opinion qui prévalait était que mon mari subirait une mort violente ; et que je deviendrais, bien sûr, une esclave, et que je languirais pendant une existence misérable mais courte, entre les mains tyranniques de quelque monstre insensible. Mais les consolations de la religion, dans ces circonstances éprouvantes, n'étaient ni "rares ni petites". Elle m'a appris à regarder au-delà de ce monde, vers ce repos, ce repos paisible et heureux, où Jésus règne et où l'oppression n'entre jamais.

Quelques mois après l'emprisonnement de votre frère, j'ai été autorisé à aménager une petite pièce en bambou dans l'enceinte de la prison, où il pouvait être seul, et où j'étais parfois autorisé à passer deux ou trois heures. Il se trouve que les deux mois qu'il a passés dans cette pièce ont été la période la plus froide de l'année, alors qu'il aurait beaucoup souffert dans le hangar ouvert qu'il occupait auparavant. Après la naissance de votre petite nièce, je n'ai pas pu rendre visite à la prison et au gouverneur comme auparavant, et j'ai constaté que j'avais perdu l'influence considérable que j'avais acquise auparavant, car il n'était pas aussi disposé à écouter mes requêtes lorsqu'une difficulté se présentait, comme il l'avait été auparavant. Lorsque Maria eut presque deux mois, son père m'envoya un matin la nouvelle que lui et tous les prisonniers blancs avaient été placés dans la prison intérieure, avec cinq paires d'entraves chacun, que sa petite chambre avait été démolie et que les geôliers avaient pris sa natte, son oreiller, etc. Ce fut pour moi un choc épouvantable, car je pensai tout de suite que ce n'était que le prélude à de plus grands maux.

"La situation des prisonniers était maintenant bouleversante au-delà de toute description. C'était le début de la saison chaude. Il y avait plus de cent prisonniers enfermés dans une seule pièce, sans un souffle d'air, si ce n'est par les fissures des planches. J'obtenais parfois la permission d'aller à la porte pendant cinq minutes, et mon cœur se serrait devant la misère qui s'y manifestait.

Les prisonniers blancs, à cause de leur transpiration incessante et de leur perte d'appétit, ressemblaient plus à des morts qu'à des vivants. Je faisais chaque jour des démarches auprès du gouverneur, lui offrant de l'argent, ce qu'il refusait ; mais tout ce que j'obtenais, c'était la permission pour les étrangers de prendre leur nourriture à l'extérieur, et cela ne dura que peu de temps.

"Après avoir continué à vivre dans la prison intérieure pendant plus d'un mois, votre frère fut pris de fièvre. Je fus assuré qu'il ne vivrait pas longtemps, à moins d'être retiré de ce lieu bruyant. Pour cela, et pour être près de la prison, j'ai quitté notre maison et j'ai installé une

petite chambre en bambou dans l'enceinte du gouverneur, qui était presque en face de la porte de la prison. Là, je suppliai sans cesse le gouverneur de me donner l'ordre de sortir M. J. de la grande prison et de le placer dans une situation plus confortable ; et le vieil homme, épuisé par mes supplications, me donna finalement l'ordre sous une forme officielle ; il donna également l'ordre au geôlier en chef de me permettre d'entrer et de sortir à toute heure du jour pour administrer des médicaments. Je me sentais maintenant heureux, en effet, et j'ai fait transférer instantanément M. J. dans une petite masure de bambou, si basse qu'aucun de nous ne pouvait se tenir debout - mais un palais en comparaison de l'endroit qu'il avait quitté.

Déplacement des Prisonniers à Oung-pen-la-Mme Judson les Suit

Malgré l'ordre que le gouverneur avait donné pour mon admission dans la prison, c'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu persuader le sous-gardien d'ouvrir la porte. J'avais l'habitude de porter moi-même la nourriture de M. J. pour pouvoir entrer, et j'y restais une heure ou deux, à moins d'être chassé. Nous étions dans cette situation confortable depuis deux ou trois jours lorsqu'un matin, ayant porté le petit déjeuner de M. Judson, qu'il était incapable de prendre à cause de la fièvre, je suis resté plus longtemps que d'habitude, lorsque le gouverneur m'a fait venir en toute hâte. Je lui ai promis de revenir dès que je me serais assuré de la volonté du gouverneur, car il était très inquiet de ce message inhabituel. J'ai été agréablement déçu lorsque le gouverneur m'a informé qu'il souhaitait seulement me consulter au sujet de sa montre, et qu'il semblait inhabituellement agréable et plaisant. Je découvris par la suite que son seul but était de me retenir jusqu'à ce que la terrible scène qui allait se dérouler dans la prison soit terminée. En effet, lorsque je l'ai quitté pour me rendre dans ma chambre, l'un des serviteurs est arrivé en courant et m'a informé, avec une mine affreuse, que tous les prisonniers blancs avaient été emmenés.

Je ne voulus pas croire à cette nouvelle, mais je retournai immédiatement chez le gouverneur, qui me dit qu'il venait d'en entendre parler, mais qu'il ne voulait pas me le dire. Je me précipitai dans la rue, espérant les apercevoir avant qu'ils ne soient hors de vue, mais je fus déçu. J'ai couru d'abord dans une rue, puis dans une autre, demandant à tous ceux que je rencontrais, mais personne ne voulait me répondre. Finalement, une vieille femme m'a dit que les prisonniers blancs étaient partis vers la petite rivière, car ils devaient être transportés à Amarapora. J'ai alors couru jusqu'aux rives de la petite rivière, à environ un demi-mille, mais je ne les ai pas vus, et j'ai conclu que la vieille femme m'avait trompé. Certains des amis des étrangers se sont rendus sur le lieu de l'exécution, mais ne les ont pas trouvés. Je suis alors retourné chez le gouverneur pour tenter de découvrir la cause de leur déplacement et la probabilité de leur sort futur. Le vieil homme m'a assuré qu'il ignorait jusqu'à ce matin l'intention du gouvernement de renvoyer les étrangers. Depuis que je suis sorti, il avait appris que les prisonniers avaient été envoyés à Amarapora, mais dans quel but, il ne le savait pas. Je vais envoyer un homme immédiatement, dit-il, pour voir ce qu'il faut faire d'eux. Vous ne pouvez rien faire de plus pour votre mari, poursuivit-il, prenez soin de vous.

Jamais auparavant je n'avais autant souffert de la peur en traversant les rues d'Ava. Les derniers mots du gouverneur, 'Prends soin de toi', m'ont fait soupçonner qu'il y avait quelque chose que je ne connaissais pas. Je vis aussi qu'il avait peur de me voir aller dans les rues, et me conseilla d'attendre la nuit pour m'envoyer une charrette et un homme pour ouvrir les portes. J'ai pris deux ou trois malles contenant les articles les plus précieux, ainsi que le coffre à médicaments, pour les déposer dans la maison du gouverneur ; et après avoir confié la maison et les locaux à notre fidèle Moung Ing et à un serviteur bengali, qui a continué avec nous, (bien que nous ne puissions pas payer son salaire), j'ai pris congé, comme je le pensais alors, de notre maison à Ava pour toujours.

La journée était terriblement chaude, mais nous avons obtenu un bateau couvert, dans lequel nous étions relativement à l'aise, jusqu'à deux milles de la maison du gouvernement. Je me suis alors procuré une charrette, mais le mouvement violent, ainsi que la chaleur et la poussière épouvantables, m'ont rendu presque distrait. Mais quelle ne fut pas ma déception, en arrivant au palais de justice, de constater que les prisonniers avaient été expédiés deux heures auparavant et que je devais parcourir quatre milles de plus dans ce mode inconfortable avec la petite Maria dans mes bras, que j'avais tenue tout le long du chemin depuis Ava. Le charretier refusa d'aller plus loin ; et après avoir attendu une heure sous le soleil brûlant, je me procurai un autre chariot et me mis en route pour cet endroit que je n'oublierai jamais, Oung-pen-la. J'ai obtenu un guide du gouverneur et j'ai été conduit directement à la cour de la prison.

"Mais quelle scène de misère s'offrit à ma vue ! La prison était un vieux bâtiment en ruines, sans toit ; la clôture était entièrement détruite ; huit ou dix Birmans étaient au sommet du bâtiment, essayant de se faire une sorte d'abri avec des feuilles ; tandis que sous une petite protection basse, à l'extérieur de la prison, étaient assis les étrangers, enchaînés deux par deux, presque morts de souffrance et de fatigue. Les premiers mots de votre frère furent : "Pourquoi es-tu venu ? J'espérais que tu ne me suivrais pas, car tu ne peux pas vivre ici".

La nuit tombait maintenant. Je n'avais pas de rafraîchissement pour les prisonniers qui souffraient, ni pour moi, car j'avais prévu de me procurer tout ce qui était nécessaire au marché d'Amarapora, et je n'avais pas d'abri pour la nuit. J'ai demandé à l'un des geôliers si je pouvais installer une petite maison en bambou près des prisonniers ; il m'a répondu "Non, ce n'est pas la coutume". Je l'ai alors supplié de me procurer un abri pour la nuit, lorsque le lendemain, je pourrais trouver un endroit où vivre. Il me conduisit chez lui, où il n'y avait que deux petites pièces, l'une dans laquelle lui et sa famille vivaient, l'autre, qui était alors à moitié pleine de grains, qu'il m'offrit ; et dans ce petit endroit crasseux, je passai les six mois suivants dans la misère. Je me procurai de l'eau à moitié bouillie au lieu de mon thé et, épuisé par la fatigue, je m'allongeai sur une natte étendue sur le paddy et m'efforçai d'obtenir un peu de rafraîchissement en dormant. Le lendemain matin, votre frère me fit le récit suivant du traitement brutal qu'il avait reçu à sa sortie de prison.

Dès que je fus sorti à l'appel du gouverneur, un des geôliers se précipita dans la petite chambre de M. J., le saisit brutalement par le bras, le tira à l'extérieur, le dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception de la chemise et du pantalon, prit ses chaussures, son chapeau et toute sa literie, ôta ses chaînes, passa une corde autour de sa taille et le traîna jusqu'au palais de justice, où les autres prisonniers avaient été emmenés auparavant. Ils furent alors attachés deux par deux et remis entre les mains du Lamine Woon, qui les précéda à cheval, tandis que ses esclaves conduisaient les prisonniers, l'un d'eux tenant la corde qui reliait deux d'entre eux. C'était au mois de mai, un des mois les plus chauds de l'année, et il était onze heures du jour, de sorte que le soleil était vraiment intolérable.

Ils n'avaient fait qu'un demi-mille, lorsque les pieds de votre frère se couvrirent d'ampoules, et son agonie était si grande, même à cette première époque, qu'au moment où ils traversaient la petite rivière, il désirait se jeter à l'eau pour être délivré du malheur. Mais le péché attaché à un tel acte l'en empêchait. Ils avaient alors huit miles à parcourir. Le sable et le gravier étaient comme des charbons ardents pour les pieds des prisonniers, qui devinrent bientôt parfaitement dépourvus de peau ; et dans ce misérable état, ils étaient poussés par leurs conducteurs insensibles. L'état de faiblesse de M. J., dû à la fièvre et au fait qu'il n'avait pas pris de nourriture ce matin-là, le rendait moins apte à supporter de telles épreuves que les autres prisonniers.

À mi-chemin de leur voyage, alors qu'ils s'arrêtaient pour chercher de l'eau, votre frère supplia le Lamine Woon de lui permettre de monter son cheval sur un ou deux milles, car il ne pouvait aller plus loin dans cet état épouvantable. Mais un regard méprisant et malin fut la seule réponse qui lui fut faite. Il demanda alors au capitaine Laird, qui était attaché à lui, et qui était un homme fort et en bonne santé, de lui permettre de s'accrocher à son épaule, car il s'enfonçait rapidement. L'homme au grand cœur lui accorda cette permission pendant un mille ou deux, mais il trouva ensuite le fardeau supplémentaire insupportable. Juste à ce moment-là, le serviteur bengali de M. Gouger s'approcha d'eux, et voyant la détresse de votre frère, il enleva sa coiffe, qui était faite d'étoffe, la déchira en deux, en donna la moitié à son maître et l'autre moitié à M. Judson, qui l'enveloppa aussitôt autour de ses pieds blessés, car on ne leur permettait pas de se reposer même un instant. Le domestique offrit alors son épaule à M. J. et fut presque porté par lui le reste du chemin.

"Le Lamine Woon, voyant l'état de détresse des prisonniers et le fait que l'un d'entre eux était mort, décida qu'ils ne devaient pas aller plus loin cette nuit-là, sinon ils auraient été conduits jusqu'à Oung-pen-la le même jour. Un vieux hangar fut désigné pour les héberger pendant la nuit, mais sans même une natte ou un oreiller, ou quoi que ce soit pour les couvrir. La curiosité de la femme du Lamine Woon l'incita à rendre visite aux prisonniers, dont la misère excitait considérablement sa compassion, et elle commanda des fruits, du sucre et des tamariniers pour leur rafraîchissement ; le lendemain matin, on leur prépara du riz, et aussi pauvre qu'il fût, il fut rafraîchissant pour les prisonniers, qui avaient été presque privés de nourriture la veille. Des charrettes furent également fournies pour leur transport, car aucun

d'entre eux n'était capable de marcher. Pendant tout ce temps, les étrangers ignoraient totalement ce qu'ils allaient devenir ; et lorsqu'ils arrivèrent à Oung-pen-la, et qu'ils virent l'état de délabrement de la prison, ils conclurent immédiatement, tous ensemble, qu'ils étaient là pour être brûlés, conformément au rapport qui avait circulé auparavant à Ava. Ils se sont tous efforcés de se préparer à la terrible scène prévue, et ce n'est que lorsqu'ils ont vu les préparatifs de réparation de la prison qu'ils ont eu le moindre doute qu'une mort cruelle et prolongée les attendait. Je suis arrivé une heure ou deux après.

Le lendemain matin, je me levai et m'efforçai de trouver quelque chose qui ressemble à de la nourriture. Mais il n'y avait pas de marché, et rien à se procurer. Un des amis du Dr Price, cependant, apporta d'Amarapora du riz froid et du curry de légumes, qui, avec une tasse de thé de M. Lansago, constituèrent le petit déjeuner des prisonniers ; et pour le dîner, nous fîmes un curry de poisson salé séché, qu'un domestique de M. Gouger avait apporté. J'avais apporté avec moi tout l'argent que je pouvais commander dans le monde, caché sur moi ; vous pouvez donc juger de nos perspectives, si la guerre devait se prolonger. Mais notre Père céleste a été meilleur pour nous que nos craintes ; car malgré les extorsions constantes des geôliers, pendant les six mois que nous avons passés à Oung-pen- la, et les fréquentes difficultés auxquelles nous avons été confrontés, nous n'avons jamais vraiment souffert du manque d'argent, bien que fréquemment du manque de provisions, qui n'étaient pas disponibles.

C'est à cet endroit que mes souffrances corporelles personnelles ont commencé. Pendant que votre frère était enfermé dans la prison de la ville, on m'avait permis de rester dans notre maison, dans laquelle il me restait beaucoup de commodités, et ma santé se maintenait au-delà de toute espérance. Mais maintenant, je n'avais pas un seul article de commodité - pas même une chaise ou un siège d'aucune sorte, à l'exception d'un plancher en bambou. Le matin même de mon arrivée, Mary Hasseltine fut atteinte de la variole, de façon naturelle. Bien que très jeune, elle était la seule assistante dont je disposais pour prendre soin de la petite Maria. Mais elle exigeait maintenant tout le temps que je pouvais consacrer à M. Judson, dont la fièvre continuait à sévir en prison et dont les pieds étaient si affreusement mutilés qu'il fut incapable de bouger pendant plusieurs jours.

Je ne savais que faire, car je ne pouvais obtenir aucune aide du voisinage, ni aucun médicament pour les malades, mais j'étais toute la journée à faire des allers-retours entre la maison et la prison, avec la petite Maria dans mes bras. Parfois, j'étais grandement soulagée en la laissant pendant une heure, lorsqu'elle dormait, auprès de son père, tandis que je retournais à la maison pour m'occuper de Mary, dont la fièvre était si forte qu'elle produisait du délire. Elle était si complètement couverte de variole qu'on ne distinguait pas les pustules. Comme elle était dans la même petite chambre que moi, je savais que Maria la prendrait ; je l'inoculai donc d'un autre enfant, avant que celui de Marie ne soit arrivé à un état tel qu'il soit contagieux. En même temps, j'ai inoculé Abby et les enfants du geôlier, qui l'ont tous eu si légèrement qu'ils n'ont guère interrompu leurs jeux. Mais l'inoculation dans le bras de ma

pauvre petite Maria ne prit pas - elle l'attrapa de Mary, et l'eut de la manière naturelle. Elle n'avait alors que trois mois et demi, et avait été une enfant très saine ; mais il fallut attendre plus de trois mois avant qu'elle ne se remette parfaitement des effets de cette affreuse maladie.

Vous vous souviendrez que je n'ai jamais eu la variole, mais que j'ai été vacciné avant de quitter l'Amérique. Comme j'ai été constamment exposé pendant si longtemps, il s'est formé près de cent pustules, alors que je n'avais aucun symptôme de fièvre, etc. Les enfants du geôlier ayant eu la variole si légèrement, par suite de l'inoculation, ma renommée fut répandue dans tout le village, et tous les enfants, jeunes et vieux, qui ne l'avaient pas eue auparavant, furent amenés pour être inoculés. Et bien que je ne connaisse rien de cette maladie ou de la façon de la traiter, je les ai tous inoculés à l'aide d'une aiguille, et je leur ai dit de faire attention à leur alimentation - toutes les instructions que je pouvais leur donner. La santé de M. Judson s'est progressivement rétablie et il s'est retrouvé dans une situation beaucoup plus confortable que lorsqu'il était dans la prison de la ville.

"Les prisonniers ont d'abord été enchaînés deux par deux, mais dès que les geôliers ont pu se procurer des chaînes en quantité suffisante, ils ont été séparés et chaque prisonnier n'avait qu'une seule paire. La prison fut réparée, une nouvelle clôture fut construite et un grand hangar aéré fut érigé devant la prison, où les prisonniers étaient autorisés à rester pendant la journée, mais enfermés dans la petite prison fermée la nuit. Tous les enfants se sont rétablis de la variole ; mais mes veilles et mes fatigues, ainsi que ma nourriture misérable et mon logement encore plus misérable, ont amené une des maladies du pays, qui est presque toujours fatale aux étrangers.

" Ma constitution semblait détruite, et en quelques jours, je devins si faible que je fus à peine capable de marcher jusqu'à la prison de M. Judson. Dans cet état débilitant, je suis parti en charrette pour Ava, afin de me procurer des médicaments et une nourriture appropriée, laissant la cuisinière me remplacer. Je suis arrivé à la maison en toute sécurité, et pendant deux ou trois jours, le trouble semblait s'être arrêté ; ensuite, il m'a attaqué violemment, au point que je n'avais plus aucun espoir de guérison - et mon anxiété était maintenant de retourner à Oung-pen-la pour mourir près de la prison. Ce fut avec la plus grande difficulté que j'obtins du gouverneur la boîte à pharmacie, et je n'avais alors personne pour m'administrer des médicaments. J'ai cependant réussi à obtenir du laudanum et, en prenant deux gouttes à la fois pendant plusieurs heures, j'ai réussi à maîtriser mes troubles au point de pouvoir monter à bord d'un bateau, bien que je sois si faible que je ne pouvais pas me tenir debout, et je me suis remis en route pour Oung-pen-la. Les quatre derniers milles furent parcourus dans ce pénible moyen de transport qu'est la charrette, et au milieu de la saison des pluies, lorsque la boue ensevelit presque les bœufs. Vous pouvez vous faire une idée de ce qu'est une charrette birmane si je vous dis que leurs roues ne sont pas construites comme les nôtres, mais sont simplement des planches rondes et épaisses avec un trou au milieu, à travers lequel pénètre un poteau qui soutient le corps.

"Je venais d'atteindre Oung-pen-la lorsque mes forces semblaient entièrement épuisées. Le bon cuisinier indigène est sorti pour m'aider à entrer dans la maison, mais mon apparence était si altérée et émaciée que le pauvre homme a fondu en larmes à la première vue. J'ai rampé sur la natte dans la petite pièce, dans laquelle j'ai été confiné pendant plus de deux mois, et je ne me suis jamais parfaitement remis, jusqu'à ce que j'arrive au camp anglais. À cette époque, alors que j'étais incapable de prendre soin de moi ou de M. Judson, nous serions morts tous les deux sans les soins fidèles et affectueux de notre cuisinière bengalie.

"Un cuisinier bengali ordinaire ne fait rien d'autre que de cuisiner, mais il semblait oublier sa caste, et presque ses propres besoins, dans ses efforts pour nous servir. Il fournissait, cuisinait et portait la nourriture de votre frère, puis revenait s'occuper de moi. Je l'ai souvent vu ne pas goûter à la nourriture avant la nuit, parce qu'il devait aller chercher du bois et de l'eau si loin, et pour que le dîner de M. Judson soit prêt à l'heure habituelle. Il ne s'est jamais plaint, n'a jamais demandé son salaire, et n'a jamais hésité un seul instant à aller n'importe où, ou à accomplir n'importe quel acte que nous lui demandions. C'est avec grand plaisir que je parle de la conduite fidèle de ce serviteur, qui est toujours parmi nous et qui, je l'espère, a été bien récompensé pour ses services.

"Notre chère petite Maria était la plus grande souffrante à cette époque, ma maladie la privant de sa nourriture habituelle, et ni une nourrice ni une goutte de lait ne pouvaient être procurées dans le village. En faisant des cadeaux aux geôliers, j'ai obtenu la permission pour M. Judson de sortir de prison et d'emmener la créature émaciée autour du village, pour quémander un peu de nourriture aux mères qui avaient de jeunes enfants. Ses cris la nuit étaient déchirants, alors qu'il était impossible de répondre à ses besoins. J'ai alors commencé à penser que l'affliction même de Job était venue sur moi. Lorsque j'étais en bonne santé, je pouvais supporter les diverses épreuves et vicissitudes par lesquelles j'étais appelé à passer. Mais être confiné par la maladie, et incapable d'aider ceux qui m'étaient si chers, dans la détresse, c'était presque trop pour moi ; et s'il n'y avait pas eu les consolations de la religion, et la conviction assurée que chaque épreuve supplémentaire était ordonnée par un amour et une miséricorde infinis, j'aurais sombré sous mes souffrances accumulées. Parfois, nos geôliers semblaient un peu adoucis par notre détresse, et pendant plusieurs jours consécutifs, ils autorisaient M. Judson à venir à la maison, ce qui était pour moi une consolation indicible. Puis, ils se montraient aussi inflexibles dans leurs exigences que si nous n'avions pas souffert et que nous étions dans l'abondance. Les désagréments, les extorsions et les oppressions auxquels nous avons été soumis pendant nos six mois de résidence à Oung-pen-la ne peuvent être ni énumérés ni décrits.

"Le moment arriva enfin de nous libérer de ce lieu détesté, la prison d'Oung-pen-la. Un messager de notre ami, le gouverneur de la porte nord du palais, qui était auparavant Koung-tone, Myoo-tsa, nous informa qu'un ordre avait été donné, le soir précédent, au palais, pour la libération de M. Judson. Le soir même, un ordre officiel nous parvenait ; et, le cœur joyeux, je me mis à préparer notre départ, tôt le lendemain matin. Mais un obstacle inattendu se

présenta, qui nous fit craindre que je ne sois encore retenu comme prisonnier. Les geôliers avares, peu désireux de perdre leur proie, insistèrent pour que, mon nom ne figurant pas sur l'ordre, je ne parte pas. J'ai insisté en vain sur le fait que je n'avais pas été envoyé là en tant que prisonnier, et qu'ils n'avaient aucune autorité sur moi - ils ont quand même décidé que je ne devais pas partir, et ont interdit aux villageois de me laisser une charrette. M. Judson fut alors sorti de prison et amené à la maison du geôlier, où, à force de promesses et de menaces, il obtint finalement leur consentement, à condition que nous laissions le reste des provisions que nous avions récemment reçues d'Ava.

"Il était midi avant que nous soyons autorisés à partir. Lorsque nous avons atteint Amarapora, M. Judson a été obligé de suivre les conseils du geôlier, qui l'a conduit au gouverneur de la ville. Après avoir fait toutes les recherches nécessaires, le gouverneur a nommé un autre garde, qui a conduit M. Judson au palais de justice d'Ava, où il est arrivé dans la nuit. J'ai suivi ma propre voie, je me suis procuré un bateau et j'ai atteint notre maison avant la nuit.

"Mon premier objectif le lendemain matin était de partir à la recherche de notre frère, et j'ai eu la mortification de le rencontrer à nouveau en prison, mais pas dans la prison de la mort. Je me rendis immédiatement chez mon vieil ami le gouverneur de la ville, qui était maintenant élevé au rang de Woon-gyee. Il m'informa que M. Judson devait être envoyé au camp birman pour servir de traducteur et d'interprète, et qu'il était mis en détention pour une courte période seulement, jusqu'à ce que ses affaires soient réglées. Tôt le lendemain matin, je suis retourné voir cet officier, qui m'a dit que M. Judson avait reçu à l'instant même vingt tickals du gouvernement, avec l'ordre de monter immédiatement à bord d'un bateau pour Maloun ; et qu'il lui avait donné la permission de s'arrêter quelques instants à la maison, qui se trouvait sur son chemin. Je me hâtai de retourner à la maison, où M. Judson arriva bientôt ; mais il ne fut autorisé à rester que peu de temps, le temps que je prépare de la nourriture et des vêtements pour un usage futur. Il fut entassé dans un petit bateau, où il n'avait pas assez de place pour s'allonger, et où son exposition aux nuits froides et humides le jeta dans une fièvre violente, qui avait presque mis fin à toutes ses souffrances. Il arriva le troisième jour à Maloun, où, malade comme il l'était, il fut obligé de se mettre immédiatement au travail de traduction. Il resta à Maloun six semaines, souffrant autant qu'en aucun temps de la prison, sauf qu'il n'était pas aux fers, ni exposé aux injures de ces cruels geôliers.

Pendant les quinze premiers jours qui suivirent son départ, mon anxiété fut moindre qu'elle ne l'avait été à aucun moment précédent, depuis le début de nos difficultés. Je savais que les officiers birmans du camp ressentiraient trop la valeur des services de M. Judson pour permettre qu'ils utilisent des mesures menaçant sa vie. Je pensais aussi que sa situation serait beaucoup plus confortable qu'elle ne l'était en réalité, et que mon anxiété était donc moindre. Mais ma santé, qui n'avait jamais été rétablie depuis cette violente attaque à Oung-pen-la, déclinait de jour en jour, jusqu'à ce que je sois saisi de la fièvre boutonneuse, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent. Je connaissais la nature de la fièvre dès le début et, vu l'état de

ma constitution et le manque de personnel médical, j'ai conclu qu'elle devait être fatale. Le jour où j'ai été emmenée, une infirmière birmane est venue et a offert ses services pour Maria. Cette circonstance me remplit de gratitude et de confiance en Dieu ; car, bien que j'eusse fait depuis si longtemps et si constamment des efforts pour me procurer une personne de ce genre, je n'avais jamais pu le faire ; alors qu'au moment même où j'en avais le plus besoin, et sans aucun effort, une offre volontaire me fut faite.

"Ma fièvre faisait rage violemment et sans aucun intermède. Je commençais à penser à régler mes affaires mondaines, et à confier ma chère petite Maria aux soins de la Portugaise, lorsque je perdis la raison, et fus insensible à tout ce qui m'entourait. C'est à cette terrible époque que le Dr Price fut libéré de prison et, apprenant ma maladie, il obtint la permission de venir me voir. Il m'a dit depuis que ma situation était la plus pénible qu'il ait jamais vue, et qu'il ne pensait pas alors que je survivrais de nombreuses heures. Mes cheveux étaient rasés, ma tête et mes pieds étaient couverts d'ampoules, et le Dr Price ordonna au serviteur bengali qui s'occupait de moi de tenter de me persuader de prendre un peu de nourriture, ce que je refusais obstinément depuis plusieurs jours. L'une des premières choses dont je me souviens, c'est d'avoir vu ce fidèle serviteur se tenir près de moi et essayer de me convaincre de prendre un peu de vin et d'eau. J'étais en fait si mal en point que les voisins birmans qui étaient venus me voir ont expiré en disant : "Elle est morte ; et si le roi des anges devait venir, il ne pourrait pas la guérir.

"J'ai compris par la suite que la fièvre avait duré dix-sept jours lorsque les ampoules ont été appliquées. Je commençai alors à me rétablir lentement, mais il fallut attendre plus d'un mois pour que j'aie la force de me tenir debout. Alors que j'étais dans cet état de faiblesse et d'affaiblissement, le serviteur qui avait suivi votre frère au camp birman est venu m'informer que son maître était arrivé et qu'on le conduisait au palais de justice de la ville. J'ai envoyé un Birman surveiller les mouvements du gouvernement et vérifier, si possible, de quelle manière on allait se débarrasser de M. Judson. Il revint bientôt avec la triste nouvelle qu'il avait vu M. Judson sortir de la cour du palais, accompagné de deux ou trois Birmans qui le conduisirent à l'une des prisons, et que l'on avait appris en ville qu'il allait être renvoyé à la prison d'Oung-pen-la. J'étais trop faible pour supporter une quelconque mauvaise nouvelle, mais un choc aussi épouvantable que celui-ci m'a presque anéanti. Pendant quelque temps, j'eus du mal à respirer, mais je repris enfin assez de sang-froid pour dépêcher Moung Ing auprès de notre ami, le gouverneur de la porte nord, et le prier de faire un dernier effort pour la libération de M. Judson, et d'empêcher qu'on le renvoie à la prison de campagne, où je savais qu'il devait beaucoup souffrir, car je ne pouvais pas le suivre. Moung Ing partit alors à la recherche de M. Judson ; il faisait presque nuit quand il le trouva à l'intérieur d'une obscure prison. J'avais envoyé de la nourriture au début de l'après-midi, mais comme je n'avais pu le trouver, le porteur était revenu avec, ce qui ajouta une nouvelle douleur à ma détresse, car je craignais qu'il ne soit déjà envoyé à Oung-pen-la.

Si je n'ai jamais ressenti la valeur et l'efficacité de la prière, c'est à ce moment-là. Je ne pouvais pas me lever de mon lit ; je ne pouvais pas faire d'efforts pour obtenir mon mari ; je ne pouvais qu'implorer cet Être grand et puissant qui a dit : 'Invoquez-moi au jour de la détresse, et j'entendrai, et vous me glorifierez' ; et qui m'a fait sentir cette promesse si puissamment que je suis devenue tout à fait calme, étant assurée que mes prières seraient exaucées.

"Lorsque M. Judson fut envoyé de Maloun à Ava, ce fut avec un préavis de cinq minutes, et sans qu'il en connaisse la cause. En remontant la rivière, il a vu par hasard la communication faite au gouvernement à son sujet, qui était simplement la suivante : "Nous n'avons plus besoin de Yoodathan, nous le renvoyons donc à la ville d'or. En arrivant au palais de justice, il se trouve que personne ne connaissait M. J. Le président demanda de quel endroit il avait été envoyé à Maloun. On lui répondit qu'il venait de Oung-pen-la. Il fut alors remis à un garde et conduit à l'endroit susmentionné, où il devait rester jusqu'à ce qu'il puisse être transporté à Oung-pen-la. Pendant ce temps, le gouverneur de la porte nord présenta une requête à la haute cour de l'empire, s'offrit comme caution de M. Judson, obtint sa libération et l'emmena dans sa maison, où il le traita avec toute la gentillesse possible, et où je fus emmené dès que ma santé le permit.

C'est par une fraîche soirée de lune, au mois de mars, que, le cœur rempli de gratitude envers Dieu et débordant de joie à la vue de nos perspectives, nous descendîmes l'Irrawaddy, entourés de six ou huit bateaux dorés et accompagnés de tout ce que nous avions sur terre.

Pour la première fois depuis plus d'un an et demi, nous avions le sentiment d'être libres et de ne plus subir le joug oppressant des Birmans. Et avec quelles sensations de plaisir, le lendemain matin, j'aperçus les mâts du bateau à vapeur, présage certain d'être dans les limites de la vie civilisée. Dès que notre bateau a atteint la rive, le brigadier A. et un autre officier sont montés à bord, nous ont félicités de notre arrivée et nous ont invités à monter à bord du bateau à vapeur, où j'ai passé le reste de la journée, tandis que votre frère est allé à la rencontre du général qui, avec un détachement de l'armée, avait campé à Yandaboo, quelques kilomètres plus loin sur la rivière. M. Judson revint dans la soirée, avec une invitation de Sir Archibald à venir immédiatement dans ses quartiers, où je fus introduit le lendemain matin et reçu avec la plus grande gentillesse par le général, qui avait dressé une tente pour nous près de la sienne - il nous prit à sa propre table et nous traita avec la gentillesse d'un père, plutôt que comme des étrangers d'un autre pays.

Pendant plusieurs jours, une seule idée m'a occupé l'esprit : nous étions hors du pouvoir du gouvernement birman et de nouveau sous la protection des Anglais. Nos sentiments nous dictaient continuellement des expressions comme celles-ci : Que devrons-nous rendre au Seigneur pour tous ses bienfaits à notre égard.

"Le traité de paix fut bientôt conclu, signé par les deux parties, et la fin des hostilités déclarée publiquement. Nous quittâmes Yandaboo, après une résidence de quinze jours, et

atteignîmes sans encombre la maison de mission de Rangoon, après une absence de deux ans et trois mois."

Pendant toutes ces souffrances, le précieux manuscrit du Nouveau Testament birman a été gardé. Il a été mis dans un sac et transformé en un oreiller dur pour la prison du Dr Judson. Pourtant, il était obligé d'être apparemment négligent à son égard, de peur que les Birmans ne pensent qu'il contenait quelque chose de précieux et ne l'emportent. Mais avec l'aide d'un fidèle converti birman, le manuscrit, représentant tant de longs jours de travail, fut gardé en sécurité.

À la fin de ce long et mélancolique récit, nous pouvons introduire de manière appropriée l'hommage suivant à la bienveillance et aux talents de Mme Judson, écrit par l'un des prisonniers anglais qui étaient enfermés à Ava avec M. Judson. Il a été publié dans un journal de Calcutta après la fin de la guerre :

"Mme Judson fut l'auteur de ces appels éloquents et énergiques au gouvernement qui les préparèrent par degrés à se soumettre à des conditions de paix, auxquelles personne ne s'attendait, connaissant la hauteur et la fierté inflexible de la cour birmane.

"À ce sujet, les débordements de sentiments de gratitude, en mon nom et au nom des autres prisonniers, m'obligent à ajouter un tribut de remerciements publics à cette femme aimable et humaine, qui, bien qu'habitant à une distance de deux milles de notre prison, sans aucun moyen de transport, et de santé très faible, oubliait son propre confort et son infirmité, et nous rendait visite presque chaque jour, cherchait et répondait à nos besoins, et contribuait de toutes les manières à soulager notre misère.

"Alors que le gouvernement nous laissait sans nourriture, elle a, avec une persévérance infatigable, par un moyen ou un autre, obtenu pour nous un approvisionnement constant.

"Lorsque l'état de nos vêtements en lambeaux témoignait de l'extrême de notre détresse, elle était toujours prête à reconstituer notre maigre garde-robe.

"Quand l'avarice insensible de nos gardiens nous confinait à l'intérieur, ou nous tenait les pieds dans les ceps, elle ne cessait, comme un ange tutélaire, d'adresser des requêtes au gouvernement, jusqu'à ce qu'elle fût autorisée à nous communiquer la nouvelle reconnaissante de notre élargissement, ou d'un répit dans nos oppressions pénibles.

"En plus de tout cela, c'est incontestablement grâce à l'éloquence répétée et aux appels percutants de Mme Judson que le Birman ignorant a finalement été disposé à assurer le bien-être et le bonheur de son pays par une paix sincère."

A la fin de ce long et mélancolique récit, nous pouvons introduire de manière appropriée l'hommage suivant à la bienveillance et aux talents de Mme Judson, écrit par l'un des prisonniers anglais, qui étaient enfermés à Ava avec M. Judson. Il a été publié dans un journal de Calcutta après la fin de la guerre :

Mme Judson fut l'auteur de ces appels éloquents et énergiques au gouvernement qui les préparèrent par degrés à se soumettre à des conditions de paix, auxquelles personne ne s'attendait, connaissant la hauteur et la fierté inflexible de la cour birmane.

À ce sujet, les débordements de sentiments de gratitude, en mon nom et au nom des autres prisonniers, m'obligent à ajouter un tribut de remerciements publics à cette femme aimable et humaine, qui, bien qu'habitant à une distance de deux milles de notre prison, sans aucun moyen de transport, et de santé très faible, oubliait son propre confort et son infirmité, et nous rendait visite presque chaque jour, cherchait et répondait à nos besoins, et contribuait de toutes les manières à soulager notre misère.

Alors que le gouvernement nous laissait sans nourriture, elle a, avec une persévérance infatigable, par un moyen ou un autre, obtenu pour nous un approvisionnement constant.

"Lorsque l'état de nos vêtements en lambeaux témoignait de l'extrémisme de notre situation, elle s'efforçait de nous aider.

Les Débuts de la Mission

- 1800. Le premier converti de Carey est baptisé.

- 1804. Organisation de la Société biblique britannique et étrangère.

- 1805. Henry Martyn s'embarque pour l'Inde.

- 1807. Robert Morrison s'embarque pour la Chine.

- 1808. La réunion de Haystack se tient près du Williams College.

- 1810. Organisation de l'American Board.

- 1811. Les Wesleyens fondent la mission de Sierra Leone.

- 1812. Les premiers missionnaires de l'American Board prennent la mer.

- 1816. Organisation de la Société biblique américaine.

- 1816. Robert Moffat s'embarque pour l'Afrique du Sud.

- 1818. La London Missionary Society entre à Madagascar.

- 1819. Organisation de la Methodist Missionary Society.

- 1819. L'American Board ouvre la mission des îles Sandwich.

- 1819. Judson baptise le premier converti birman.

Epilogue de l'Édition Originale

Et maintenant pour conclure, bons lecteurs chrétiens, ce présent traité, non pas par manque de matière, mais pour abréger plutôt la matière pour la grandeur du volume. En attendant, la grâce du Seigneur Jésus-Christ travaille avec toi, doux lecteur, dans toutes tes lectures studieuses. Et quand tu auras la foi, emploie-toi à lire, afin que par la lecture tu apprennes chaque jour à connaître ce qui peut profiter à ton âme, t'enseigner l'expérience, t'armer de patience, et t'instruire de plus en plus dans toutes les connaissances spirituelles, pour ta parfaite consolation et ton salut dans le Christ Jésus, notre Seigneur, à qui soit la gloire *IN SECULA SECULORUM*. Amen.

Attendre la Fin